



Juillet-Août 1905 — Tome LVI

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Seizième Année



PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMV
KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden

LETTRES INÉDITES

A FÉLICIEN ROPS[1]

—

LETTRES D'ALFRED DELVAU

M. F. Rops
peintre
13, rue Neuve
à Namur — Belgique.

Paris, 28 avril 1858.

Mon cher monsieur Rops, — ou plutôt, mon cher confrère, car vous l'êtes, votre amicale et spirituelle lettre le prouve, — je vous remercie bien sincèrement à mon tour : je ne savais pas avoir tant mérité en disant, en écrivant sur vous des lignes pensées tout haut par tous ceux qui ont vu les belles lithographies dont vous avez illustré l'Uylenspiegel. Je n'ai pas eu le bonheur de vous découvrir ; vous vous êtes découvert tout seul, par le seul effort de votre merveilleux talent. Vous seriez plus connu et plus apprécié encore, à Paris, si le journal dans lequel vous avez semé vos fantaisies avait été tiré et répandu à un plus grand nombre d'exemplaires. Mais cela ne fait rien. Vous avez prouvé que vous existez. Le reste vous regarde. On prétend que Paris seul sacre et consacre les réputations : envoyez donc à Paris, — puisque vous ne voulez pas y venir vous-même, — des dessins, des tableaux qui vous y représentent, et vous verrez le bruit et le succès se faire

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 181.

autour de votre nom. Vous êtes, en vérité, trop modeste! La bêtise et la médiocrité seules ont le droit de se tenir cachées, — et malheureusement elles n'en abusent pas assez, de ce droit-là. Quant au talent, il a pour devoir — et pour devoir impérieux — de se manifester largement, de se répandre comme le soleil. La Belgique n'est pas un pays perdu, un pays inconnu, je le sais bien ; nous nous intéressons tous ici à ce qu'elle produit, mais elle produit peu et nous avons à admirer peu. Le beau livre que vient de publier Hetzel a été accueilli ici comme il devait l'être et les *images* n'ont pas été oubliées. Il est splendidement illustré! « Etre illustré ainsi et mourir! » me disais-je en le contemplant d'un œil d'envie et en poussant des soupirs à décorner des bœufs.

Votre bonne lettre m'a ému, — ému, moi Parisien. C'est la seconde de ce genre que je reçois depuis que je suis homme de lettres, et j'en suis tout enorgueilli. La première me venait de Gérard de Nerval, un écrivain que vous devez connaître et que vous avez dû aimer. Je ne le connaissais pas, je ne savais de lui que ses livres, mais j'aimais beaucoup ses livres et un jour que l'occasion s'en était offerte à moi, j'avais écrit dans un journal obscur, — bien sincèrement, comme toujours, car c'est là mon mérite, — tout ce que je pensais d'eux. Il faut dissimuler avec soin ses antipathies, parce qu'elles peuvent être injustes et qu'on peut être exposé à en rougir un jour ; mais il faut toujours et avec empressement manifester ses sympathies. Quelque temps après, une lettre me cherchait çà et là dans Paris, — car le journal où j'avais écrit était mort, comme est mort aujourd'hui *le Rabelais*, — et ne me découvrait que par hasard. C'était une lettre de Gérard de Nerval, une lettre attendrissante que je suis très heureux et très fier d'avoir reçue et presque méritée.

Je vous parle de cela bien naïvement, pour vous prouver que je ne suis pas habitué à recevoir de pareilles lettres et pour vous dire combien la vôtre m'a fait plaisir. Elle vient surtout au milieu d'ennuis et de soucis de toutes sortes, — des montagnes d'ennuis! Je suis un peu malade, d'abord, — mais ce n'est rien, on guérit, — ensuite j'ai sur la tête cette prison de Damoclès (un an!) que m'ont value mes articles du *Rabelais*, et qui me cause bien quelques inquiétudes. Je suis libre, à l'heure où je vous écris; mais peut-être serai-je *à l'ombre*,

— mot sinistre par le printemps qu'il fait ! — lorsque votre réponse m'arrivera. Car vous me répondrez, j'en suis sûr. Je vois poindre, — et m'en réjouis, — à l'horizon flamand, une verte amitié qui me consolera, qui m'a déjà consolé.

Ah ! Cette prison de Damoclès ! Cette prison de Damoclès ! — Elle ne tient qu'à un cheveu, qu'à une imprudence, et crac ! enterré vif pour une longue, une éternelle année ! Décidément, je n'ai pas la philosophie et les moyens qu'il faut pour faire convenablement mon métier de prisonnier. Tout n'est pas rose, comme vous voyez, dans la littérature parisienne.

C'est, précisément, pour échapper à cette prison que je me suis réfugié en Belgique il y a quatre mois. Comprenez-vous ? J'ai passé à côté de vous, — à côté de votre lettre pour ainsi dire, — sans me douter que votre poignée de main fraternelle m'attendait ! En revenant, l'oreille basse, la bouche encore amère du pain de l'exil, j'aurais bien dû m'arrêter un peu, avant de rentrer en France. Votre lettre, qui me cherchait, n'aurait pas eu loin à aller pour me trouver, nous nous serions vus, vous m'auriez réconcilié avec la Belgique — que je n'ai vue, pendant mon séjour, qu'à travers la pluie et la morue — et je serais aujourd'hui citoyen belge libre, au lieu d'être citoyen français prisonnier, ou sur le point de l'être. « Je n'ai pas de chance », n'est-ce pas ? Refaire ce voyage, je le voudrais ; mais je ne le peux d'aucune façon. J'en suis réduit à vous tendre la main dans une lettre — chose froide, qui ne vaut pas l'étreinte, — et à vous prier de m'écrire le plus souvent que vous pourrez, vous remerciant du fond du cœur de votre trop bonne lettre et des trop bonnes offres de service qu'elle contient.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que je vous appartiens maintenant complètement et que vous pouvez disposer de moi, ici, comme vous l'entendrez.

Beaucoup à vous,

ALFRED DELVAU.

6. Place de la collégiale
Cloître St-Marcel,
à Paris.

★

Mardi soir, 28 avril.

Je n'ai pu aller chercher qu'hier lundi, au ministère, le petit colis que tu m'avais annoncé vendredi, parce que du chemin

de fer du Nord on m'avait renvoyé rue de Grenelle, comme pour le précédent, et tu sais qu'avec mes fonctions nouvelles il m'est assez défendu de me déplacer. Enfin, je l'ai, ce dessin, et je t'en remercie en même temps que je t'en complimente; mais j'ai bien failli ne pas l'avoir, à cause des cuivres qui l'accompagnaient et pour lesquels tu aurais dû m'envoyer un *certificat d'origine* délivré par le bourgmestre ; faute duquel j'eusse certainement payé de forts droits de douane, si ton dessin n'eût désarmé la sévérité du directeur.

Ses employés disaient à tour de rôle, comme lui : « Il n'y a pas de certificat d'origine, alors il faut payer les droits de douane pour ces deux cuivres-d'art. » Mais après quelques minutes d'examen, le directeur des douanes ayant dit : « Ce dessin est très joliment fait... Beaucoup d'esprit, cet artiste! Beaucoup d'esprit... Beaucoup!... » Ses employés ont répété, comme l'écho de la citadelle : « Dessin très joliment fait... Beaucoup d'esprit, cet artiste! Beaucoup d'esprit... Beaucoup!... » Et l'on m'a délivré mon colis (cuivres et dessin) avec des sourires, et sans exiger le moindre Florestan. Cette victoire doit t'en présager d'autres, cher Fély : le public est moins difficile à dérider qu'un directeur des Douanes. — Tu as bien fait d'utiliser les blancs de la plaque de ta fantaisie pour violoncelle et d'y placer de la musique : nous pourrons ainsi placer l'eau-forte chez les marchands d'estampes et chez les marchands de musique. Double corde à notre arc, — corde d'argent, cette fois. —

Parlons du cuivre que tu me demandes. Moreau ne pourra me le livrer que dans six ou sept jours, peut-être huit. Peux-tu attendre? Tu aurais aussitôt fait de t'adresser à ton planeur de Bruxelles, et j'aimerais mieux cela. S'il faut, pour avoir un colis là-bas, les mêmes histoires qu'ici, c'est dans dix jours que tu auras ton cuivre. Ecris-moi immédiatement à ce sujet. Il n'y a pas que Moreau à Paris; si je suis allé chez lui, c'est parce que j'espérais qu'il m'ouvrirait un petit crédit pour les 13 francs de la plaque; comme il n'en est rien, j'irai chez un autre si tu m'écris d'y aller. Vois, cher enfant, ce qu'il y a de plus commode pour toi : à faire venir ton cuivre de Paris, ou à le faire venir de Bruxelles. Il n'y a pas trop de temps perdu, du reste. Au lieu de m'être apportée par Dubois, l'eau-forte me sera apportée par toi. — A propos de Dubois, j'ai grand' peur que son tableau ait été refusé : j'ai eu communication, hier,

d'une épreuve du livret, j'ai cherché avidement son nom et ne l'ai pas trouvé. Le pauvre ami sera marri de cette aventure, non pour lui personnellement, dont la valeur ne sera pas le moins du monde amoindrie par cette exclusion idiote, mais pour sa famille qui pense peut-être un peu comme le public qu'il n'y a de bons tableaux que ceux qui sont admis et que ceux que l'on refuse sont de mauvais tableaux. Lui diras-tu cela? Si cela doit l'empêcher de venir à Paris et de venir passer quelque temps avec moi, ne lui dis rien. D'ailleurs, tu as dû apprendre par les gazettes que, par suite d'une fantaisie impériale, il y aura cette année deux *salons* — tous deux officiels : le salon des acceptés, et le salon des refusés. De la sorte, notre cher Louis serait exposé. A sa place, j'aimerais mieux cela. Courbet a eu un très beau tableau refusé (*Des prêtres en goguette*). Les prêtres et la prêtraillerie domineront cette année à l'exposition. Ton *Enterrement* viendra donc comme marée en carême. *Un monsieur et une dame* continuent à être très *remarqués* par les passants.

Ce n'est pas Cadart qui me dit cela, c'est moi qui chaque jour, en passant, constate la présence de plusieurs paires d'yeux braquées sur ta lithographie et sur tes dessins que j'ai laissés là. Règle générale, cher ami, quand je t'adresserai des éloges, tu peux les empocher comme de bon aloi. Je t'aime trop pour te corrompre par des flatteries que je ne penserais pas. Je t'ai rapporté ce qu'avaient dit des artistes et des gens de lettres, tes pairs, à propos de ta lithographie et de tes dessins, parce qu'ils l'avaient dit, et je n'ai rien pris sous mon bonnet. Si l'impression produite eût été fâcheuse, je t'en aurais fait part de la même façon, avec moins de plaisir seulement.

Tu existes, tu commences à t'affirmer, comme artiste; il te suffira de quelques œuvres pour être tout à fait connu. Nadar te remercie : il a choisi — les deux. Il y avait du monde dans le salon au moment où je lui donnais à choisir, des gandins et des gens intelligents : il a prononcé de toi, au milieu d'eux, un éloge bien senti, et chacun voulait voir ta lithographie et chacun disait comme le directeur des douanes : « C'est très joliment fait. » Nadar s'est contenté de murmurer, à la cantonade : « Que ce cornichon a donc de talent ! » Je lui ai annoncé ton arrivée pour le 10 mai. — Quant au résultat *d'argent* je n'ose pas m'en informer, de peur d'avoir une dé-

ception et de t'en procurer une, bien que tu t'attendes à ne pas vendre beaucoup cette première lithographie. Cela ressemble si peu aux *machines* du *Musée des rieurs* de MM. Guérard, Corréard, et je ne sais plus quels *ard* qui n'ont que cette syllabe de commun avec l'art !

M'autorises-tu à en semer habilement dans les journaux ? Cela te rapportera toujours quelque chose. — Reçois-tu toujours *le Figaro?* As-tu lu *les Rosières du Diable ?* Si non, dis-le-moi, je t'en enverrai un exemplaire. On en a supprimé la fin *(petites poisons deviendront grandes)*, cela te donne la mesure de ce qu'on peut et de ce qu'on ne peut pas au bas de tes lithographies.

Je verrai Marcelin ces jours-ci, je pense. Il est rarement au bureau du journal, où j'ai été trois fois déjà. Je vais peut-être me décider à lui écrire.

Courage, cher Fély, courage et ferme espoir ! Tu es du bois dont on fait les vrais artistes. Ton *Enterrement* sera le bienvenu.

Mes amitiés,

Ton ALFRED DELVAU.

9, rue des Dames, à Montmartre.

☆

Tour de Crouy, 10 janvier.

Tu me donnes de si aimables compensations, cher Fély, que je n'ai pas le courage de t'en vouloir. Je te remercie. *La Barque* et *Jean Brouette* sont d'un effet charmant et profond à la fois, et je regretterais beaucoup qu'au tirage la salissure que ton inexpérience d'ouvrier imprimeur (ou ta volonté d'artiste, laquelle des deux ?) a laissée sur le cuivre disparût : cela estompe mélancoliquement ces deux petits motifs. Si j'avais une préférence à manifester (les deux sujets me plaisent et sont traités avec un égal talent), je préférerais *Jean Brouette :* je devine le conte auquel ce dessin se rapporte. Le livre de M. Leclercq se vendra bien, *même* en Belgique, et, mérite littéraire à part, on l'achètera pour tes vingt eaux-fortes comme on achète le livre de Miror Chévigné pour les dessins de Messonnier. Quand tu t'attaqueras à un chef-d'œuvre (ancien, les modernes n'en savent pas faire), ce sera merveille.

La troisième eau-forte n'est pas assez lisible pour que je me

prononce : il faut la déchiffrer, et quand on y est arrivé, on comprend que, terminée, ce sera une chose aussi intéressante pour le moins que les deux autres. La vieille veut s'éclairer, mais sa lampe s'y refuse. Si tu l'aidais un peu?

Quant à la bonne femme, c'est attaqué avec une crânerie et une simplicité qui me comblent de joie. Pour beaucoup de gens, des quatre épreuves que tu m'as envoyées, celle-là serait la moins admirée: moi je la regarde avec une complaisance toute particulière, parce qu'il me semble voir là un pas énorme fait par toi dans l'art-métier de la morsure. Cependant, je lui reprocherai d'être un peu plate d'effet, d'avoir un ton trop uniforme; quelques vigueurs çà et là feraient, me semble-t-il, valoir cette tranquille et pauvre vieille femme qui remâche ses souvenirs comme une vache qui n'est plus au pâturage.

Mais que vas-tu me demander là? Mon opinion sur tes dessins? J'ai des lunettes d'ami qui m'empêcheront toujours d'en voir les défauts, s'il y en a; il vaut mieux t'en rapporter aux indifférents, que tu passionneras certainement. C'est pour cela que je tenais tant à ce que tu fisses ce numéro du *Figaro*. Je ne m'y entends pas plus en art qu'en musique: je n'ai pas le goût, je n'ai que le sentiment. Un air trivial m'exaspère, un air charmant me charme et m'enthousiasme sans que personne me pousse du coude pour cela. De même pour les tableaux: il y en a qui ne me disent rien, d'autres qui me remuent fortement, sans que je sache pourquoi et sans que je veuille le savoir. J'admire comme je respire: quand quelque chose pue, je me bouche le nez et je m'enfuis. Ton talent est de ceux (très rares) qui m'ont *pris*, et tu n'en doutes pas, puisque je l'ai écrit avant de te connaître: je suis bien sûr de ne m'être pas trompé à ton sujet, et dusses-tu t'en fâcher, je continuerai à proclamer bien haut, toutes les fois que j'en trouverai l'occasion (et quand je n'en trouverai pas, j'en chercherai), la sympathie enthousiaste que j'ai pour tout ce que tu fais avec ton crayon ou avec ta pointe. Ne crois pas à mon admiration, j'y consens: mais tu seras bien forcé de croire à celle des autres, un jour ou l'autre, quand tu voudras envoyer quelque chose aux Parisiens.

Si je ne te savais pas si bien doué, cher enfant, je me garderais bien de te couronner de fleurs, comme je le fais, de peur de te griser, car rien n'est plus capiteux que les éloges. Mais

tu as bu ce lait sans en ressentir ni plaisir excessif, ni nausées, bien que j'aie l'habitude de ne pas t epargner le sucre. Tu acceptes tout cela comme je te l'offre, avec sincérité.

Je n'ose pas te dire qu'il est trop tard pour le numéro du *Figaro;* je n'ose pas te dire non plus qu'il sera peut-être encore temps dans un mois. On verra. Remplis tes engagements envers les autres : ceux que tu as envers moi ne comptent pas. Si, toutefois, tu pouvais, entre deux eaux-fortes Leclercq, improviser le frontispice de mon *Dictionnaire de la langue verte* (qui s'imprime en ce moment à Paris), tu me rendrais service : quelques coups de pointe sur un cuivre (format du Cythères), une collection de types parisiens, depuis *l'écolier* jusqu'à *l'académicien* en passant par *la fille*, *la bourgeoise*, *le voyou*, *l'artiste*, *l'homme de lettres*, *l'ouvrier*, *le voleur*, *le gandin* dont je donne l'argot, et cela sera fait ! Sinon, n'en parlons plus, le livre attendra.

Je t'embrasse,

A. DELVAU.

LETTRE DE THÉOPHILE SILVESTRE

Bruxelles, 15 mars 1861.

Mon jeune et cher Maître,

Je n'étais pas à la maison au moment où M. de L. B. a bien voulu m'apporter le petit portrait que vous avez fait de moi. Je l'ai vu quelques heures avant que de recevoir votre bien aimable, votre trop aimable lettre, et si vous ne m'eussiez dit vous-même votre impression, je n'eusse jamais pris pour une *charge* ce dessin exagéré, mais fort juste. Il y a là de très grands défauts d'exécution ; mais quel caractère ! On dirait une médaille de bronze d'un sculpteur primitif de Pise, un croquis héroïque par Giotto enfant, gardant ses chèvres. Ne rougissez pas ; je loue comme je blâme : toujours à bout portant. Les lignes sont superbes, les plans du modelé un peu chavirés, mais d'une vérité frappante. Le tranchant du profil, la solidité du croc sous la lèvre, la balafre du malheur sur la joue, la rigole desséchée, qui part de l'aile du nez et tourne le coin de la moustache; la pommette, les maxillaires, le cou, le mouvement de la tête, *qui pique en avant ;* l'arcade sourcilière, le sourcil qui la couvre : tout cela est saisi avec une éner-

gie d'intelligence dont je ne vous croyais pas encore capable, bien que je vous aie toujours trouvé fort intelligent. Il ne faut pas se fier à votre joli visage, à votre teint de *lys et de roses.*

Passons aux défauts. Cette image, ou plutôt ce canard révolutionnaire, c'est bien moi; mais moi forcené, moi tout noir et retiré comme un noyé d'une rivière de cirage par des sergents de ville compatissants. Du noir et du noir vernis partout; un seul point est blanc : l'œil. Et quel œil! Celui d'Atar-Gull, le nègre assassin d'Eugène Sue, le romancier du pathos et du patois modernes. Et cette oreille énorme et pointue, une oreille de Satyre ! Pourtant je l'ai petite et nettement ourlée, ce qui est, au dire de Machiavel, un signe d'intelligence. Ajoutons : un signe de chasteté. La chasteté, quelle vertu, la vertu des hommes libres ! Je la raillais autrefois; je la glorifie aujourd'hui. C'est l'expérience et non pas la nature qui m'a fait chaste. J'en conviens, et ne riez pas. A présent j'aime trop les belles choses pour ne pas déplorer l'ardeur et le temps perdus à poursuivre, comme la plupart des jeunes gens, hélas ! de viles sensualités qui font à la tête de l'écrivain et de l'artiste des fêlures par où le cerveau fuit. Je remercie Dieu tous les jours d'avoir en moi châtié la bête pour me rendre à moi-même; je le remercie de me rendre le pain amer, le métier difficile, les amitiés rares, la foi vive et le pédantisme odieux, mais ce n'est guère que dans quelques années que nous pourrons bien causer de ces choses-là, si nous vivons. En attendant, gambadez en toute liberté parmi vos rochers, chevreau noir ! je m'enferme dans mon capuchon pour ne voir qu'un point droit devant moi. Revenons à ce dessin.

C'est ce que vous avez fait de mieux, quoique le travail en soit gauche, lourd et en quelques endroits illogique. Si jamais vous avez l'idée de le reprendre, pour vous rendre tout à fait maître d'une impression dont le premier jet est excellent, je poserai. Un dessin de cette valeur, poussé à bout et pleinement réussi, vous mettrait plus près de Hogarth que vous ne pensez et plairait fort à Paris à quelques gens d'élite. Mais, que vous avez à piocher, mon cher ami ! Ne vous contentez jamais d'être un grand homme de province. *Tout ou rien,* ou brisez vos crayons et engraissez. « A bon entendeur il ne faut qu'une parole. » Que je serais heureux d'avoir pu mettre l'étincelle à vos étoupes !

Il y a dans votre dernier dessin de *l'Uylenspiegel* une petite fille très remarquable, celle qu'une espèce de cordonnier dont vous avez voulu faire un prêtre prend par le menton. Hogarth en serait content, et il se connaissait en expression et en pantomime. Dans un des dessins précédents, le zouave était bien. Je n'ai vu dans le Chinois qu'une sorte de chose informe, un caisson, si vous voulez. Et le ton de tout ça, hein ? du noir, du blanc, du blanc, du noir. Sentinelle, prenez garde à vous !

Notre ami Dubois, qui pourra devenir un rude peintre, s'il veut se mettre le feu au corps autrement qu'avec des petits verres, est en train de peindre mon portrait pour la prochaine exposition de Paris. Nous en sommes à la cinquième séance. A l'heure qu'il est, je ressemble sur sa toile à un improvisateur de province âgé de 48 ans (j'en ai 36 en réalité) qui a beaucoup trop bu d'absinthe et qui a laissé tomber son intelligence dans ses chausses.

La couleur de cela est superbe ; la forme ne vient pas. Mais Dubois est courageux et sincère. Espérons qu'il remettra son tableau en bonne voie.

Mille amitiés.

THÉOPHILE SILVESTRE.

36, Chaussée de Louvain.

LETTRE DE PHILIPPE BURTY

R. S. V. P.

29 juin 68.

Mon cher Rops, je ne sais pas bien au juste si c'est à vous ou à Mademoiselle votre ombre que j'ai l'honneur de parler. Si c'est à votre ombre, fallait me prévenir et ne pas me laisser coller pour six sous de souverain sur une enveloppe. Si c'est à vous, prêtez-moi une oreille très attentive.

Nous faisons, pour cet automne, un grand joli volume composé de 30 sonnets et 30 eaux-fortes, les unes mariées autant que possible avec les autres. Tirage à 250. Prix 50 francs sur vergé et un prix fol sur chine. Les bénéfices partagés par tiers entre les auteurs, les aquafortistes et l'éditeur qui, provisoirement, fait les frais. Réclame à souscrire, etc. Succès crevant. Jalousies vertes, etc.

Donc vous en êtes.

Il y a déjà des masses de planches promises; Millet, Bracquemond, Seymour-Maden, Jacquemart, E. Morin, etc. Tout le monde trouve cela charmant.

Il ne manque plus que vous.

Voici, mon bon ami, le sonnet que je vous réservais.

Il est de la plus belle eau. Du Glatigny 68.

ROMAN COMIQUE.

La route est gaie. On est descendu. Les chevaux
Soufflent devant l'auberge. On voit sur la voiture
Des objets singuliers jetés à l'aventure,
Des loques, une pique avec de vieux chapeaux.

Une femme, riant, écoute les propos
Amoureux d'un grand drôle à la maigre structure.
Le père noble boit et le conducteur jure,
Le village s'émeut de ces profils nouveaux.

En route et l'on repart. L'un, sur l'impériale,
Laisse pendre une jambe exagérée. Au loin
Le soleil rit, et l'air est plein d'odeur de foin.

Destin rêve, à demi couché sur une malle.
Et le roman comique au coin de la forêt
Tourne un chemin rapide et creux, et disparaît.

ALBERT GLATIGNY.

Savez-vous si P. M. est à Bruxelles? Voilà un siècle et demi au moins que je n'ai pas reçu de ses nouvelles.

Ayez donc l'obligeance de me l'écrire en me disant si vous acceptez le projet d'eau-forte et si je dois vous inscrire.

Les cuivres ont tous 20 centimètres sur 13. Il faut que la composition soit, autant que possible, en hauteur. Elle peut avoir les dimensions qu'on veut, mais pas plus de 13 sur 20.

Adieu, mon cher Rops, ne fût-ce que deux lignes, jetez-les moi à la poste.

A vous,

P. BURTY.

R. S. V. P.

4, rue du Petit-Banquier.

LETTRES D'OCTAVE PIRMEZ

Mon cher Félicien,

C'est un blessé qui t'écrit aujourd'hui, un malheureux chasseur qui a perdu l'œil droit en traversant une haie.

Hélas! oui, depuis deux mois je ne vois plus que d'un œil.

J'ai passé un mois au lit et un autre dans une chambre obscure. La blessure était très, très grave, une épine avait transpercé le cristallin, et une cataracte s'y était produite. Maudit corbeau, tué un vendredi à trois heures, jour de la fête de la couronne d'épines, et mort le 13 des suites de mon coup de feu !

Cependant, cher Félicien, rassure-toi un peu. Mes docteurs (Stiévenart et Hérion) ont l'espoir que d'ici à un mois j'aurai recouvré la vue. La *fonte du cristallin*, *la résorbsion*, commence, et si aucune partie ne se durcit, l'œil et la vue seront sauvés ! J'accomplirai alors mon vœu en élevant à l'endroit de l'accident mémorable une haute chapelle de pierre ! J'aimerais apprendre de ta main, mon cher Félicien, ce que tu deviens, où tu rêves, où tu aimes. Je crois t'avoir écrit, il y a deux mois, sans que tu m'aies *accusé réception* de ma lettre. Qu'Apollon soit ton seul défenseur !

Ne viendras-tu pas à Acoz en précurseur du printemps? C'est une grande joie que tu me causerais.

Adieu, je dois te quitter, pour ménager mon bon œil qui te regarde encore.

Je t'envoie mille amitiés.

OCTAVE PIRMEZ.

Acoz. Mardi soir.

P. S. — Si je me guéris d'ici à deux mois je vais publier mes heures de tristesse. Pour ce travail (pour l'achever) j'ai besoin de quelques souvenirs de mes voyages, et de ma correspondance.

Si tu as conservé mes lettres philosophiques et autres, tu me ferais le plus vif plaisir en me les laissant reparcourir. En retour, je te remettrai ta belle et spirituelle correspondance, si elle peut t'être utile.

Tout à toi.

O. P.

★

Monsieur Félicien Rops
317, avenue Louise
Bruxelles.

Château d'Acoz, le 20 mars 1874.

Mon cher Félicien

J'ai reçu, il y a un instant, ton affectueuse lettre, et je me

suis empressé de la lire. Je suis bien touché de ce que tu me dis d'aimable, à l'occasion des *Heures de philosophie*.

Tu m'apprends que tu vas rendre publiques dans un journal fantaisiste, intitulé : *Feuilles Volantes*, les lettres que tu m'as autrefois écrites, et qu'elles seront illustrées de croquis.

Certes, mon cher Félicien, je devrais être flatté du bruit nouveau que tu veux faire autour de mon nom. Tu es plus connu que moi dans le monde littéraire et artistique, et les feuilles volantes m'associeraient à ta renommée.

Mais je ne crois pas que ton succès puisse être attaché au nom de l'auteur des *Heures de philosophie* et qu'il doive nécessairement figurer en tête de ta correspondance.

Je le sais, tu es bien le maître de publier les pages que tu as écrites à tes amis, et je serais mal avisé de vouloir m'y opposer puisque tu as le droit, c'est-à-dire la force, de ton côté. Seulement, je soumets ceci à ton jugement et à ton cœur.

Depuis vingt ans, je travaille patiemment et obstinément à créer une œuvre homogène, élevée, et d'un caractère essentiellement sérieux, sacrifiant toutes mes fantaisies spirituelles pour ne laisser survivre de moi que le côté sentimental et philosophique, et, pour ainsi dire, arrangeant chaque jour les plis de mon suaire, de façon à ce que le souffle du temps ne puisse les déranger.

C'est dans ma gravité seule que j'ai voulu paraître. Plus d'une fois, des revues et journaux ont demandé ma collaboration. Jamais je n'y ai écrit une ligne, ne voulant pas me disperser avant que le temps ne soit venu.

Souvent, mon cher Félicien, nous avons eu l'occasion de nous voir, et j'ai passé avec toi des heures charmantes, pendant lesquelles nous nous livrions à notre expansion naturelle et à mille fantaisies d'imagination. Mais cette vie intime devait-elle se répandre sur une feuille publique et entrer aux cafés et aux tavernes? Certes, une telle prévision eût arrêté notre essor. D'autre part, tu dois le savoir, je travaille depuis plusieurs années à mes *mémoires*, qui seront illustrés de vignettes (et où, si tu le désires, j'intercalerai bien volontiers de tes croquis et de tes lettres); je suis obligé de me tenir dans l'obscurité pour me consacrer tout entier à ce travail. Tu comprends quel chagrin ce serait pour moi de voir mon œuvre de lapidaire et vraiment testamentaire déflorée dans un

journal, quelque brillant qu'il soit. J'ai dans mon secrétaire plus de cinq cents pages humoristiques écrites depuis vingt ans, et je considérerais comme un malheur pour moi que le public s'y divertît.

Je veux aussi te parler, mon cher Félicien, de la circonstance dans laquelle tu veux attirer les yeux sur moi : précisément, au moment où les lettrés s'occupent de cette publication quasi monacale : *Heures de philosophie*. Et c'est ce moment que tu choisis pour me montrer dans mes heures de frivolité !

Je le vois, ce sont tes lettres et non les miennes, que tu vas offrir à la foule, entre deux cupidons, mais le ton léger et fantaisiste qui y régnera s'appliquera également à l'auteur des *Heures*. Telle lettre suppose telle réponse, et tu me mets dans ton courant.

Oui, mon cher Félicien, publie tes lettres en feuilles volantes. Je me réjouirai du succès qu'elles obtiendront comme je me réjouirais des miens; mais, je t'en prie, remplace mon nom par un pseudonyme, comme moi-même j'avais eu l'intention de le faire pour mon dernier ouvrage. Ce n'est pas mon nom obscur de philosophe qui doit aider à ta renommée et tes lettres ne perdraient rien de leur mérite si elles s'adressaient à Rembert, à Claude, à Ambroise, à Quentin ou à tel autre nom.

La paix et le silence sur Acoz cette année ! Je le réclame de ton amitié. Si tu veux durer tranquillement avec l'auteur des *Heures*, donne-lui des lettres, des dessins, il les intercalera dans ses *Mémoires* que le profane ne lira pas. Oui, mon cher Félicien, nos conversations intimes et tes croquis si originaux m'amusaient (comme tu le dis), mais parce que je ne prévoyais pas qu'elles étaient destinées au public. J'aime mieux pourrir indépendant et solitaire que de repaître la curiosité d'une foule frivole. Je te quitte ici, mon cher Félicien, attendant ta *réponse* et ayant assez confiance en ton jugement pour espérer que tu ne te formaliseras pas, si je te répète que je me verrais avec un vif désagrément intercalé en ce moment dans une correspondance humoristique.

Je passerai tout l'été à Acoz, avec ma mère qui a quitté Bruxelles.

Ton bien dévoué,

OCT. PIRMEZ.

LETTRES DE CHARLES DE COSTER

Cher et bien-aimé,

Quand je quittai mélancoliquement ton doux pays, où je fus si bien fêté, je ne cuidais te devoir écrire si tôt pour te rendre grâces de ta gaie réception — mais, Félicien — ce n'est point l'unique fin de cette missive.

Tu te défendis bien vertement, toi peintre en plate peinture et qui fais, par engins et combinaisons mirifiques, sortir figures d'une orde platte de cuivre, de bailler permission au libraire habitant sur la montagne de Sion, de laisser briller de leur joviale beauté, les belles peintures que tu fis, emmi les légendes de ton ami soubssigné, — lui, pour ce, bon homme résigné n'entra point en fâcherie — mais le fait narré en une joyeuse taverne brabançonne, au grand Schampeleer qui vit voulentiers dans les blés contrista grandement son cœur de peintre et il m'a dit ces textuelles paroles : Pourquoi ferions-nous, si icelui Félicien, rien ne fait ?

Je veux amicalement et sans fâcherie, cher et bien-aimé, que si tous me viennent en aide en ceci, tu ne me laisses point seul.

Tes joyeuses images où brillait comme soleil ton vif esprit ne peuvent oncques amoindrir ton renom grandissant. Elles seront vivement *mordues* où elles le doivent être, si mollement et suavement où il le faut, que premier tu me diras :

Karl, tu ne fus point déloyal en m'induisant ès eaux-fortes, en si belle compagnie.

KARL DE COSTER.

En sa tour de la rue de la Tulipe.

☆

6 janvier 1863.

Mon cher Félicien,

Voilà qui s'appelle parler. C'est bien. Maintenant renvoie-moi d'abord les 5 ou 600 pages que je t'ai apportées en septembre.

Tu veux, dis-tu, lire ce livre en entier avant de commencer ton travail, tu as raison — *mais tu n'en liras pas le manuscrit, j'en suis certain.* Voici donc ce que je te propose.

Je porte aussitôt que tu me l'auras envoyée la première

partie d'*Ulenspiegel* à Mme Parent. Elle y mettra — cela est convenu entre nous — ses ouvriers à l'œuvre incontinent. Elle peut t'envoyer par semaine 20 ou 25 grandes pages de 38 centimètres sur 30, imprimées — ce qui te donnera une énorme facilité pour la lecture.

Ces grandes pages in-4° mangent environ deux pages de ma copie. Suis-moi bien maintenant dans mon calcul. Il faut du temps pour l'envoi des épreuves, pour que tu me les renvoies, pour que je les corrige en premières et en secondes, que je donne le bon à tirer, il faut du temps pour le tirage et le dégagement du caractère — car Mme Parent n'en a pas beaucoup; ce sera tout au plus donc si on pourra tirer par mois 125 pages. L'ouvrage en aura de 550 à 600.

Calcule :	Janvier...	125
	Février...	125
	Mars...	125
	Avril...	125
	Mai...	...?
		500

Je ne compte pas ici les retards imprévus, une autre besogne pressée qui peut arriver chez l'imprimeur, etc. *Ulenspiegel* ne serait en ce cas prêt qu'en juin.

Maintenant, pense un peu à moi, à la valeur de l'œuvre, aux soins que nous pouvons y mettre en faisant chacun sur les épreuves nos observations, EN VOYANT CLAIR, ce qui est impossible dans un manuscrit.

Commence en avril, si tu veux, mais commence avec un livre fait et imprimé.

Nous n'avons pas une semaine à perdre pour paraître en décembre ou en novembre 1864.

Qu'en penses-tu ?

A toi.

KARL

P. S. — Scarron m'a dit que tu souffres de la gorge. Quand tu voudras être radicalement guéri quels que soient les remèdes que tu aies pris précédemment, écris au Dr Mouremans, rue Galilée, 8, à St Josse-ten-Noode, dis-lui comment tu as été traité, tout ce qu'on t'a fait avaler, il te débarrassera de ton mal sans tailler, sans couper et sans brûler. C'est un grand

guérisseur surtout d'angines, de maux de gorges et d'affections de poitrine de toutes les espèces.

Je sais qu'il a sauvé ma sœur qui était autrement malade que tu ne le seras jamais. Voilà.

Réponds-moi vite.

K.

P. S. — J'oublie de te dire que j'ai ici sur la table où je t'écris près de 700 pages *travaillées* qui n'attendent que l'arrivée de Namur de la première partie, pour former à quelques joints historiques, l'ouvrage entier d'Ulenspiegel. Préfères-tu voir et parcourir avec moi tout le manuscrit avant que je ne le porte à Mme Parent? Ou veux-tu me laisser faire à ma guise et commencer à travailler quand le livre tout entier sera imprimé? Réponse.

POÈMES

—

A Pierre Quillard.

AU SEUIL DIVIN

O pauvre conquérant, de qui l'orgueil abdique,
C'est d'un rêve déçu, c'est d'un espoir tombé
Que tu portes le deuil lourd et mélancolique,
Marchant ainsi, ce soir, en silence et courbé.

Hier les horizons de la menteuse vie
Avaient pour ton désir l'appât de l'inconnu :
Tu voulais être une âme ici-bas assouvie ;
Tu partis : maintenant te voilà revenu.

Comme le voyageur qui n'a trouvé que sables,
Chercheur d'ivresse, cœur amèrement puni
Pour avoir trop aimé les beautés périssables,
Tu sais quelle tristesse est au fond du fini.

Tu vois qu'il faut mourir aux erreurs infécondes
Et que, pour t'apaiser, tu traînerais en vain
A travers tout l'espace, et de mondes en mondes,
L'ardent gémissement de ton grand vide humain!

Laisse-toi pénétrer par ces ombres sereines,
Ne sois plus celui-là qui va, le cœur plaintif,
Savoure la douceur d'avoir brisé tes chaînes,
Toi qui te croyais libre et qui vivais captif.

Le vent mystérieux, étouffant son murmure,
Le vent calme, venu du firmament profond,
Est comme le baiser de l'immensité pure
Qui, pour te rassurer, se pose sur ton front.

Tu connaîtras l'attrait de la Beauté suprême.
Tais-toi, ferme les yeux, prête l'oreille, entends,
Voici le Dieu caché qui te parle en toi-même,
Voici la grande Paix qui t'appelle au-dedans.



ARRIÈRE-SAISON

Un bel automne encor dans l'abîme se couche :
La vendange est finie, et l'arrière-saison,
A travers les champs nus que bat le vent farouche,
Nous ramène attristés vers la triste maison.

Sans gloire à l'occident, le jour lui-même tombe :
Sur les coteaux blémis pèse le firmament ;
L'espace qui frissonne est froid comme une tombe,
Tout n'est que monotone évanouissement.

Ah ! comme en leur déclin les choses sont amères !
Dans la campagne vide et l'autan qui se plaint,
Nous sentons la nature et la vie éphémères ;
Le pénétrant dégoût du créé nous étreint.

De sévères pensers avec le soir descendent :
Et toi seule, ô clarté du souverain Amour,
Immuable malgré ces ombres qui s'étendent,
Tu brilles dans la mort de l'automne et du jour.



POUR UNE SAINTE VEUVE

Prompte à suivre le Christ au milieu des épreuves
Et faisant resplendir l'or de sa charité,
Celle qui va dormir parmi les saintes veuves
A mérité de voir l'éternelle Cité.

Accueillante aux passants, hospitalière aux prêtres,
Oublieuse du faste et de l'orgueil romains,
Elle a rendu plus grand le nom de ses ancêtres
Alors qu'elle servait les pauvres, de ses mains.

O Martyrs qui l'avez noblement devancée,
O Vierges qu'à l'autel le Pontife voila,
En cortège, portant la palme balancée,
Sur le seuil éclatant des cieux, recevez-la.

Et vous pour qui la chair, la lourde chair encore,
Opaque au gré de l'âme, est comme un mur épais,
En attendant de voir le jour céleste éclore,
Enviez, ô vivants, sa bienheureuse paix.

LOUIS LE CARDONNEL.

BAUDELAIRE
ET LE SONGE D'ATHALIE

—

Que Baudelaire ait imité le songe d'Athalie et que cette imitation soit devenue *les Métamorphoses du Vampire*, voilà de quoi surprendre. Rien n'est pourtant plus véritable.

On sait que Baudelaire affectait d'admirer les poètes du grand siècle, et même Boileau; mais on sait beaucoup de choses qui n'ont qu'une très faible apparence de vérité. Ce goût pour Boileau, pour Racine n'était pas, chez Baudelaire, une affectation, et il le prouva bien en écrivant ses poèmes, dont la forme, très peu romantique, ne fut pas sans donner à Victor Hugo quelques inquiétudes. Il y avait autre chose dans *les Fleurs du Mal* qu'un « frisson nouveau », il y avait un retour au vers français traditionnel. Après les caprices orientaux, on revoyait des cavaliers bien assis sur un cheval solide, sûrs d'eux-mêmes et de leur monture, prêts à tous les exercices utiles ou esthétiques, nullement disposés à la vaine parade.

Jusque dans le malaise nerveux, Baudelaire garde quelque chose de sain; on sent assez souvent l'effort que le poète s'impose pour garder l'équilibre, mais il y a équilibre. Ses poèmes sont composés. Il veut dire quelque chose et il le dit. Ses métaphores sont cohérentes; surtout, elles sont visibles et donnent des visions logiques:

> Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
> Tu réclamais le Soir; il descend; le voici:
> Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
> Aux uns portant la paix, aux autres le souci.
>
> (*Recueillement.*)

Habitué des poètes raisonneurs du dix-septième siècle, il l'était aussi des théologiens et des moralistes catholiques. Cet homme, que les magistrats condamnaient tel qu'un monstre d'impiété et de luxure, s'agenouillait très sincèrement, après

une belle débauche, pour demander pardon, et il acceptait le châtiment :

> Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
> Comme un divin remède à nos impuretés.
>
> (*Bénédiction.*)

Attribuer cette attitude à quelque besoin paradoxal de contradiction, ce serait avouer que l'on connaît bien mal Baudelaire. On n'a qu'à lire *les Fusées* et *Mon cœur mis à nu*, cahiers qu'il ne destinait pas sans doute à une publicité immédiate. La religiosité qu'il y avoue, pour lui seul, provisoirement, a même, par son ingénuité, quelque chose de pénible. Mais n'est-ce point déjà sensible dans *les Fleurs du Mal?* Il y abuse vraiment de la morale chrétienne. Presque toujours, quand il a dit quelque chose d'un peu fort, il éprouve le besoin de s'en excuser par une conclusion morale. Cette faiblesse n'avait pas échappé à ses accusateurs publics. Ils disent, dans l'avant-propos de la condamnation :

> En ce qui concerne la prévention d'offenses à la morale publique et aux bonnes mœurs :
>
> Attendu que l'intention du poète, dans le but qu'il voulait atteindre et dans la route qu'il a suivie, quelque effort de style qu'il ait pu faire, *quel que soit le blâme qui précède ou qui suit ses peintures*, ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur et qui, dans les pièces incriminées, conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur.

En ouvrant pour une recherche, au tome deuxième, *le Génie du Christianisme*, je tombe sur le chapitre XI : *Suite des Machines poétiques : Songe d'Enée, Songe d'Athalie*. Je lis le Songe d'Enée, traduit par un des amis de Chateaubriand, sans doute Fontanes, et le morceau me paraît et d'un intérêt nul et d'une laide platitude. Cependant confronté avec le Songe d'Athalie, il a cet intérêt d'en paraître le prototype. Mais Racine l'a beaucoup perfectionné, surtout en mettant en scène le revirement qui, dans Virgile, est antérieur au songe lui-même. Dans Racine, c'est un véritable tableau vivant : on voit la métamorphose. Le *quantum mutatus ab illo* s'opère sous les yeux du lecteur, qui en a la claire vision.

Chateaubriand, dans toute cette partie de son livre, émule, presque malheureux, de La Harpe, rédige sur ce morceau de

littérature artificielle, un commentaire très serré, feint d'éprouver à cette lecture banale une intense émotion. C'est à peine s'il ose avouer combien il trouve supérieure, en cette rencontre, du moins, la poésie de Racine. Très soumis à la hiérarchie des admirations, il trouve « malaisé de décider ici entre Virgile et Racine ». Cependant il note le revirement, « une sorte de changement d'état, de péripétie, qui donne au songe de Racine une beauté qui manque à celui de Virgile ».

Ce revirement, Baudelaire, un jour qu'il relisait Athalie, en fut très frappé et, prenant la scène, l'incorporant dans un rêve de mauvais amour, il écrivit *les Métamorphoses du vampire.*

Transcrire les deux morceaux à la suite l'un de l'autre évitera beaucoup de remarques. Les voici :

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté :
Même elle avait encore cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,
« Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi!
« Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
« Ma fille ». En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi, je lui tendais les bras pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

(*Athalie*, II, 5.)

Le poème de Baudelaire est en parallélisme parfait avec le poème de Racine. Tous les deux sont en trois actes (le troisième acte de Baudelaire ayant deux tableaux). Premier acte : description du lieu et de la figure qui apparaît; deuxième acte : mouvement de sympathie vers l'apparition à laquelle on veut donner un baiser; troisième acte : la métamorphose s'est accomplie pendant ce mouvement et l'on en voit le résultat. Bien entendu qu'il faut tenir pour un songe le récit de Baudelaire; son caractère fantastique l'exige absolument, bien que le poète, pour augmenter l'impression d'effroi qu'il veut

donner, présente la scène telle que réelle, c'est-à-dire telle que vue en état d'hallucination.

LES MÉTAMORPHOSES DU VAMPIRE

La femme, cependant, de sa bouche de fraise,
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,
Laissait couler ces mots, tout imprégnés de musc :
« Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles.
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras redoutés
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi
Les anges impuissants se damneraient pour moi! »

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,
Et que languissamment je me tournais vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus!
Je fermai les deux yeux dans ma froide épouvante,
Et quand je les rouvris à la clarté vivante,
A mes côtés, au lieu du mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang,
Tremblaient confusément des débris de squelette,
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer,
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

(*Les Epaves*, édit. Lemerre, VI.)

Et voilà où mènent les voluptés illicites, ce que deviennent celles qui les procurent aux libertins et les plaisirs d'après que les libertins exténués trouvent dans leur lit cruel! Le tableau de Racine, moins pittoresque, est supérieur par sa sobriété même. Faisant partie d'une action étendue et complexe il ne porte pas de morale immédiate. Celui de Baudelaire est d'une moralité qui, encore que sarcastique, est fort saisissante; elle ricane, pareille à la tête de mort qu'est devenue la tête ironiquement tendre de la docte créature, mais son ricanement est un avis, et que Baudelaire se donne à lui-même.

On a été frappé, je pense, par la similitude du mouvement

pendant lequel s'opère la métamorphose. Les deux morceaux tournent exactement autour du même pivot :

... En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser
Et moi, je lui tendais les bras pour l'embrasser...

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle
Et que languissamment je me tournais vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour...

Il est assez difficile de caractériser par un terme précis ce genre d'imitation. Il n'y a ni plagiat, ni pastiche, ni emprunt. Ce n'est pas la transposition du tragique au comique, ou l'inverse. Tout au plus, pourrait-on y voir une sorte de parodie, mais tout à fait inavouée et que Baudelaire pouvait croire impénétrable.

La poésie classique étant toujours la nourriture première des enfants dans les collèges, il est tout naturel que des réminescences de Racine, de Boileau se retrouvent dans les œuvres en apparence les plus divergentes de la tradition. Analysé à ce point de vue, Victor Hugo lui-même paraîtrait plein de ressouvenirs, jusqu'au milieu de sa plus superbe originalité. L'abbé Delille fut son maître, et c'est pourquoi tant de morceaux fulgurants du grand poète ne sont, en somme, que du Delille apocalyptique.

Au dix-septième siècle, l'imitation des anciens était de commande. Emprunter des passages entiers de Virgile ou de Sénèque, c'était enrichir la langue française. Tout en ignorant du Bellay, on suivait à la lettre ses conseils ingénus. Mais on imitait aussi ses devanciers immédiats. Corneille prend à la belle *Sophonisbe* de Mairet les imprécations de Camille; Racine se souvient, dans *Phèdre*, de l'*Hippolyte*, de Gilbert, et, dans *Athalie*, du *Triomphe de la ligne*, de Nérée. C'est à cette obscure tragédie qu'il emprunte le fameux : « Je crains Dieu, cher Abner... », et les célèbres petits oiseaux auxquels Dieu donne leur pâture. Cette niaiserie du poète devenu dévot n'est pas plus ridicule dans Nérée que dans Racine; elle y est même mieux à sa place et on regrette qu'elle n'y sommeille pas toujours.

Il semble que la tactique des emprunteurs volontaires soit de s'attaquer aux inconnus. Elle est adroite ; le profit est plus sûr et le danger bien moindre à voler les pauvres que les

riches. Les emprunteurs involontaires s'adressent au contraire aux riches; aussi cela ne leur profite guère, car la raison du plus fort est toujours la meilleure.

Baudelaire, métamorphosant le songe d'Athalie, a-t-il agi consciemment, a-t-il obéi à une réminiscence? Il est très difficile d'en décider. Peut-être pourrait-on supposer que la pièce en question, *le Vampire*, est comme une suite à la pièce qui débute ainsi :

> Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive.

La liaison des idées pouvait le conduire à cette Athalie, le songe lui revenir à la mémoire...

Mais il suffit d'avoir conté cette anecdote littéraire. Ce n'est qu'une curiosité.

REMY DE GOURMONT.

NOTES SUR L'ART JAPONAIS [1]

—

LES ÉCOLES DE PEINTURE MODERNE ET LA GRAVURE

—

V

(1750-1780)

LES KIOCÉN. — L'ÉCOLE DE KATSUKAWA. — LES KITAO.

Vers le milieu du xviiie siècle, le style de peinture de l'Oukiyo-yé semblait fixé d'une manière définitive. D'autre part, l'invention de la gravure en couleurs avait donné aux estampes une vogue plus grande encore. L'art entrait sans cesse plus avant dans le domaine populaire.

Durant la période qui s'étend entre les années 1750 et 1780, trois grands artistes, Souzouki Harunobou, Koriusai et Shunsho, allaient porter l'estampe à un haut degré de perfection matérielle tout à la fois par le fini de l'exécution et la richesse du coloris.

Les deux premiers étaient, avons-nous dit, élèves de Nishimoura Shighénaga, le troisième servit en quelque sorte de transition (2) entre la période que nous allons étudier et celle de la fin du xviiie siècle — commencement du xixe, illustrée par Kiyonaga, Yeichi, Outamaro, Toyokouni et Hokusai.

La deuxième année de la période Mei-wa (1765), Sékiné Kayei, parfois aussi appelé Shimbéi, membre de la famille Kiocén comme Harunobou avait trouvé l'art d'imprimer les gravures avec des délicatesses de ton et des raffinements de tours de main sans aucun précédent, d'où la grande beauté et partant la valeur considérable des estampes signées de cette année Mei-wa II, qui en portent d'ailleurs souvent le calendrier.

(1) Voy. *Mercure de France*, n°s 182, 184 et 190.
(2) Shunsho vécut de 1726 à 1790.

D'autre part, vers 1770, allaient également paraître les premiers livres ornés d'illustrations en couleur dus aussi à Harunobou et à Shunsho.

L'auteur de la préface du *Yéhon-harou-no nishiki* « Brocarts du Printemps illustré », constate le fait en ces termes : « Souzouki est un de ceux auxquels on doit le genre de peintures en vogue à présent. Il a illustré ce livre sur ma demande, à l'imitation des gravures en couleur populaires appelées nishiki-yé, qui sont habituellement vendues dans la rue (1). »

L'exemplaire de ce volume existant à la Bibliothèque Nationale n'est pas daté, mais, en 1888, M. Anderson a exposé au Burlington-club un ouvrage portant le même titre, également illustré en couleurs, gravé par Endo Matsugoro d'après Harunobou et publié à Yedo en 1771.

Avec Souzouki Harunobou (1718 à 1770) s'avance la ronde folle des amours juvéniles. Cet artiste s'est complu dans la peinture des jouvenceaux dont le cœur s'ouvre au printemps de la vie sans que leurs sens prennent encore part à cet éveil. Les scènes qu'il figure sont en général chastes et toujours gracieuses — nous disons en général, car Souzouki, comme tout peintre nippon, a eu son œuvre érotique. — Le jeune couple qu'il représente, tantôt par une belle nuit étoilée chasse les lucioles au bord de la rivière, tantôt joue d'un même shamysen, la musume maniant le lourd plectre d'ivoire et l'amoureux produisant les notes par la pression des doigts sur les cordes (2). Ailleurs, les beaux jours s'en étant allés, la campagne s'étend à l'infini, toute blanche de neige ; deux amants bien encapuchonnés, lui de noir elle de blanc, s'en vont serrés l'un contre l'autre sous l'abri d'un même parapluie. Harunobou a également dessiné beaucoup de petites scènes de mœurs où sont seulement figurées des femmes : dans celle-ci, une jeune dame surprise par l'averse s'est réfugiée sous un arbre, deux de ses suivantes étendent au-dessus de sa tête l'abri improvisé d'un manteau; dans celle-là une servante d'auberge, toute gracieuse et toute frêle, tenant de sa main droite un plateau chargé de fruits confits, se retourne dans un mouvement qui donne à son corps la jolie courbure du roseau ployé

(1) Cité par M. Th. Duret, *loc. cit.*
(2) Sujet inspiré par une vieille légende chinoise, le shamysen étant remplacé dans cette dernière par la flûte..

par le vent. Dans telle autre encore, une jeune fille calligraphie la première lettre d'une poésie. Des suites différentes déroulent devant nos yeux les soins intimes de la femme à sa toilette, celle-ci lavant sa chevelure, la peignant devant le miroir en métal poli reposant sur une sorte de chevalet, avant de la rassembler en une coque et un chignon derrière la tête comme le veut la mode de l'époque.

La femme d'Harunobou n'a pas encore l'ampleur du plein épanouissement, elle est toute maigrelette en son adolescence. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler les fautes d'anatomie que fait souvent l'artiste : partie inférieure du corps trop grêle, bras parfois si courts qu'ils ont l'air atrophiés. Il paraît évident qu'il peint ainsi non tant par ignorance que suivant un idéal à lui : il a voulu styliser la femme en un élancement lilial.

Par contre, ses drapés et son coloris sont exempts de tout reproche. Il n'a employé que des nuances d'une distinction parfaite : l'ocre clair, le brunâtre, le rosé, le verdâtre, le blanc et le noir très souvent opposés l'un à l'autre.

Ses couleurs, dit M. Perzynski, sont opaques, parfois étendues en grandes couches plates, mais elles ont une telle puissance lumineuse et une telle pureté, elles sont choisies avec un goût si délicat que, fatigué de l'éclat des couleurs employées par la suite, on aime toujours à revenir à cet art intime, aimable et aristocratique.

En outre des « Brocarts du Printemps illustré » déjà cités, Harunobou a laissé beaucoup de livres ornés de gravures en couleurs et en noir. Parmi ces derniers, le premier en date semble être le *Yéhon Kokinran* « Livre des vieux Brocarts » (Yédo, 1762), puis viennent le « Livre des Plantes grimpantes en Fleurs » (1764), les « Pins éternels » (1767), le « But auquel les Enfants doivent tendre » (1767), les « Jolies Femmes du Yoshiwara » (1770), enfin plusieurs autres ouvrages publiés après sa mort comme le *Jéhon Miçaogousa*, « les Vertus féminines » (1779).

Au sujet du nom de Koriusai, un grand débat s'est élevé : les uns en ont fait celui d'un artiste distinct d'Harunobou, d'autres ont voulu le confondre avec celui-ci.

M. Edward F. Strange (1) a adopté une solution moyenne

(1) Dans *Japanese Illustration*,

qui semble la plus probable selon lui. Harunobou aurait signé certaines de ses œuvres du nom de Koriusai ; un autre artiste, Oda Shobei, aurait en outre employé cette même signature. En étudiant de près les œuvres signées Koriusai, on constate rapidement qu'elles se classent en deux catégories. Les unes ressemblent fort par leur faire délicat à celles de Souzouki — telle est cette promenade de deux amoureux par un temps de neige fort analogue à celle d'Harunobou décrite précédemment : les traits du jeune homme sont identiques ; quant à la jeune fille, on ne peut s'empêcher de comparer la courbure gracieuse de son corps dans le mouvement qu'elle fait pour rattacher sa ceinture à la cambrure des reins de la servante d'auberge de Souzouki. — D'autres estampes, au contraire, dénotent un talent plus vigoureux, une manière plus ferme. La femme y apparaît plus formée, ses membres sont mieux proportionnés, les contours sont moins lâchés.

Il se peut donc parfaitement que quelques-unes des estampes signées Koriusai soient d'Harunobou. Cela est d'autant plus vraisemblable que le vrai Koriusai, Oda Shobei dans la vie ordinaire, qui signa parfois Massakatsu Haruhiro ou encore l'ermite de Yaghenbori, fut élève de Nishimoura Shighenaga en même temps qu'Harunobou.

On a de lui beaucoup d'estampes du format hossoyé (1) et de très belles planches figurant des animaux : un énorme tigre la patte levée, guettant sa proie, exécuté, dit la légende, d'après le peintre chinois Mokké, qui vivait au XI[e] siècle ; un oiseau de hô planant au-dessus d'un paulownia ; un corbeau et un héron perchés sur la même branche, le noir de l'un contrastant fort drôlement avec la blancheur immaculée de l'autre et la neige couvrant la campagne ; un combat de coqs, fort connu : l'un tout ramassé dans un ébouriffement de plumes noires et grises, l'autre s'élevant au-dessus du sol figuré en une réserve blanche gauffrée sur laquelle tranche vivement la crête rouge. — Aux animaux, Koriusai joint souvent de ces gros poupons à la mine si réjouie qui grouillent dans les rues nipponnes. L'un d'entre eux tout nu dans un baquet en enlève à pleins bras un énorme tai, cette carpe d'Extrême-Orient si affectionnée des artistes ; un autre, armé d'une sorte de tambourin garni de grelots, frappe un coq qu'il a empoigné par la queue et qui

(1) Format tout en hauteur.

fait des efforts désespérés pour se sauver. C'est là du vrai Koriusai et non plus du Souzouki Harunobou.

Shunsho (1726 à 1792) appartient à l'école de Katsugawa fondée par Miyagawa Shunshui, fils de Chôshun, le premier peintre de la lignée.

On a de lui un portrait du célèbre Danjurô-grimé, en grand manteau rouge orné de mous à la langouste et d'innombrables scènes de drame. Ce fut le peintre de théâtre le plus populaire de son temps. Il excella surtout dans la représentation des acteurs jouant des rôles de femmes ; un Européen non prévenu a d'ailleurs grand'peine à les distinguer de femmes véritables. Toujours au théâtre il a consacré des albums entiers : le *Yehon-Boutaï-Oghi*, « Eventails du théâtre illustré » (portraits des comédiens de Yedo dans des cartouches en forme d'éventail), un des plus anciens livres où ait été employée la gravure en couleurs (1770) ; le *Yehon-Zokou-Boutaï-Oghi*, « supplément des Eventails du théâtre illustré » (1778), le *Yukouchu-natsu-no-Fouji*, « les Auteurs comparés au Mont Fouji l'été ».

Dans un tout autre genre, il a illustré les différentes scènes auxquelles donne lieu le mariage d'une jeune fille. Un intermédiaire, un docteur, en la circonstance, venant demander sa main ; puis, la première entrevue en présence des parents, l'échange des cadeaux de noce, l'achat du trousseau, le noircissage des dents de la jeune épousée, la cérémonie du mariage dans laquelle chacun des époux vide ou fait le simulacre de vider neuf petites coupes de saké devant une table sur laquelle figurent les emblèmes de l'union parfaite : la grue, la tortue et le vieux couple légendaire de Takasago (lequel est le plus souvent représenté par un heureux arrangement de branches d'arbres symboliques, le sapin, le prunier et le bambou).

Dans ses estampes, il a également pris pour sujet ces énormes lutteurs nippons qu'il semble affectionner spécialement : deux lutteurs dans l'arène sur le point de s'empoigner, ayant entre eux le juge prêt à donner le signal du combat ; le portrait d'un athlète célèbre en costume de ville (Collection Hayashi) ; un autre à la promenade suivi d'un serviteur (Collection Gillot).

Il a représenté des femmes en robe noire et capuchon lilas ou en ces manteaux blancs qu'on porte par les temps de neige ; Shôki l'exterminateur des diables dans des impressions noires rehaussées de rouge, etc. Son faire est d'ordinaire majestueux

et parfaitement ordonné. Par son trait excessivement sûr et net, il sait donner aux physionomies une grande expression, malgré l'extrême synthèse de leur ensemble. A ces qualités se joint encore une grande science du drapé. Ses séries de portraits de théâtre sont tirées en des couleurs plus claires que celles employées jusqu'alors. Il fait un grand usage des teintes plates, bistre, vert d'eau, rouge jaunâtre, relevées parfois de motifs d'oiseaux, de fleurs et d'armoirie et affectionne les harmonies vertes et noires, rouges et jaunes.

Quelques-uns de ses kakémonos existent en Europe ; on y reconnaît les mêmes qualités maîtresses que dans ses estampes. Dans la colletion Barbouteau on pouvait admirer Ji-Gokou-dai, cette courtisane célèbre qui, après avoir mené une existence des plus folles, se voua aux œuvres charitables et devint une sorte de sainte : élégante et toute gracieuse, elle s'arrête dans la contemplation d'ossements humains cachés sous les herbes que son pied a heurtés et qui lui feront réfléchir au néant.

Shunsho avait eu une jeunesse très pauvre. Il signa souvent ses œuvres d'un cachet en forme de petit pot contenant le caractère *hayashi*, nom du libraire qui l'hébergeait. Par la suite, il eut un nombre considérable de disciples, tous leurs noms commençant par le caractère *shun* et dont les deux principaux, Shunko et Shunyei, se sont admirablement approprié sa manière.

Shunsho a également publié plusieurs ouvrages en collaboration avec Shighémassa, fondateur de la lignée des Kitao. Tel est le *Seiro-bijinn-awacé-sugata-Kagami*, « Miroir de la réunion des beautés des Maisons vertes », figurant les jolies jeunes femmes du Yoshiwara, dans les délassements des quatre saisons...

Shighémassa (1734 à 1817), élève d'Harunobou a, en outre, produit un grand nombre d'estampes en couleurs où il a abordé tous les sujets : l'assaut de la demeure du prince Kira par les quarante-sept rônins, des fêtes publiques dans les rues, une très amusante pyramide d'acrobates, des jeunes femmes confectionnant des bouquets, etc...

Il a eu le grand mérite de façonner Kitao Massayoshi (1761 à 1824). Celui-ci a d'abord composé dans le style de son maître, puis s'est composé une manière toute personnelle faite essentiellement de synthèses.

En quelques traits il sait esquisser des oies allant boire à une mare, un tigre dans les bambous, des poissons, des poulpes, des crustacés. Il n'a guère laissé, d'ailleurs, que des livres illustrés : le *Yehon-miyako-no-nichiki*, « Brocart de la capitale », l'Histoire des frères Soga et surtout des recueils de modèles compris sous le nom générique de Keiçai Riakougwa Chiki, « Méthode de dessins cursifs de Keiçai ».

Dans cette série figurent des croquis de plantes, des feuillages imprimés parfois en couleurs sans aucune adjonction de contours noirs, des poissons, des coquillages, des animaux de toute espèce. Ailleurs, il met en scène la femme à sa toilette. En une multitude de petites esquisses, il a su rendre d'admirable façon le grouillement de tous les êtres de la création. Il est donc bien en ce sens le précurseur d'Hokusai.

En outre, il fut un des premiers à faire usage de cette seconde teinte si souvent employée par la suite dans les ouvrages tirés en noir.

« Les Japonais n'ayant pas pratiqué l'opposition constante de l'ombre et de la lumière obtenue dans la gravure européenne par des traits renforcés ou des hachures multipliées, ont été conduits à y suppléer par d'autres procédés. L'application d'un ou deux tons supplémentaires a été un des principaux moyens, sinon le principal, qu'ils aient trouvé. Le second ton plus pâle que celui du noir d'impression (gris ou jaune léger, par exemple), aide à établir les plans et donne une sorte d'opposition équivalente à celle que la gravure européenne obtient du contraste directement recherché, des parties mises en lumière avec celles qui sont tenues dans l'ombre. »

Ce procédé avait déjà été employé dans le *Reï-gwa-sen* de Tachibana Morikouni paru en 1777 et dans le *Saïshiki-gwaden* de Sekkosai publié en 1767. — Kitao Massayoshi l'employa avec beaucoup de succès dans ses *Sansoui-Yakou-Gouashiki*, « Croquis paysagistes », de style impressionniste. Comme les anciens Kano, il s'y montre un grand maître du trait calligraphique à l'encre de Chine, auquel il ajoute de légers tons bistre ou gris clair...

VI

SHARAKOU. — LES DERNIERS TORI-I. — YEICHI.

Nous arrivons à l'étude d'une période particulièrement

brillante pour la peinture et la gravure japonaises, qui s'étend de 1780 jusque vers le milieu du XIXe siècle. Elle est illustrée par Tori-i Kiyonaya, Yeichi, Outamaro, Hokusai, quatre des plus grands noms de l'Oukiyo-yé.

Il est un autre artiste beaucoup moins connu, dont les estampes témoignent d'un talent tout particulier, nous voulons parler ici de Sharakou, qui travaillait pour la gravure vers 1790. On a peu de renseignements sur sa vie, sachant seulement qu'il signa parfois ses œuvres des noms de Tôchiuçai et Kaboukidô et que, ses contemporains trouvant son faire trop violent, trop heurté, il dut bientôt cesser de dessiner. Ses personnages offrent, en effet, un caractère de réalisme aigu. En une admirable synthèse, il excelle à peindre la passion que représente l'acteur sur la scène. Il use parfois d'un procédé spécial : la recherche du contraste. Elle apparaît clairement dans une estampe figurant deux bustes d'acteurs : l'un tout replet, à l'air placidement malicieux avec sa grosse figure, son nez camus et ses petits yeux à demi fermés ; à l'autre, des traits émaciés, un menton saillant, un grand nez crochu et deux plis verticaux du front entre les sourcils donnent un singulier caractère d'énergie. Nul avec plus d'esprit que Sharakou n'a su rendre l'air infatué d'eux-mêmes qu'ont trop souvent les comédiens à quelque latitude qu'ils appartiennent, leur jeu de lèvres plein de suffisance, leur mimique un peu conventionnelle et cette singulière coiffure ramenant les cheveux en ailes de chaque côté du crâne rasé, leur extrémité étant réunie en une sorte de petite queue redressée derrière la tête.

Le talent de Yeichi est d'un tout autre genre. De son nom de famille Hosoda, allié aux Foujiwara, comme le prouve l'inscription lisible sur un kakémono (1), il étudia sous la direction de Kauo Yeïsen, puis plus tard chez les Tori i, prenant dès lors le nom de Chôbounsai, qu'il remplaça parfois dans ses signatures par celui de Hoçai. Son faire se ressent de l'influence de l'école aristocratique à laquelle il appartint d'abord. — Il avait même été quelque temps peintre attitré du dixième Shogun Jyeharu qui gouverna de 1762 à 1786.

Ce fut surtout un peintre de femmes. Il donna à la Japo-

(1) Ce kakémono porte la signature : « Jiboukio Yeishi *Foujiwara no* Tokitouni ».

naise une majesté à laquelle sa gentillesse n'avait jamais prétendu et en fit une grande dame dans toute la force du terme. Jeunes filles nobles « se livrant parmi la floraison des chrysanthèmes au jeu poétique d'abandonner aux méandres d'un ruisseau des feuilles de plantes sur lesquelles elles ont tracé des vers (1) », élégantes se promenant dans de beaux parcs ombragés de cerisiers en fleurs, courtisanes de haut luxe suivies de leurs kamouros, princesses jouant du koto, poétesses de légende, gheishas amoureuses, toutes ont un même air de dignité sereine. Leur visage impassible ne reflète aucune impression, ne montre nul signe de joie, de tristesse ou de colère suivant les préceptes de bonne tenue recommandés à l'époque. Un même souci du raffiné, du distingué, préside au choix des nuances : plus de tons trop ardents, mais du lilas, du rose, du vert clair, pas d'or dans les fonds, mais parfois de l'argent. Les robes sont d'une grande richesse de décor et d'un joli drapé. La figure très régulière de la femme de Yeishi est surmontée de la haute chevelure à deux coques de mode en cette fin du XVIII[e] siècle, autour de laquelle les grandes épingles de plus en plus abondantes (2) mettent comme une auréole.

Yeishi a surtout travaillé pour l'estampe; on a de lui néanmoins quelques livres : « Contes sur les Monstres », parus en 1788 à Yedo, et les « Figures de poètes », éditées en 1799. Il a illustré, en collaboration avec Hokusai : « les Poésies de trente-six Poétesses avec leurs portraits. »

Ses nombreux élèves ont continué sa manière. Citons parmi les principaux : Yeicho, auteur de gracieux déshabillés de Japonaises à leur toilette, Yeiri, Yeishun, Yeiju, Yeitchu, Yeiçui, Yeiko et Yeiji, le maître de Keisai Yeisen, un des meilleurs artistes du XIX[e] siècle que nous retrouverons au cours de cette étude.

La quatrième génération des Tori-i est représentée, à la fin du XVIII[e] siècle et au commencement du XIX[e], par Kiyonaga (1742 à 1815), la cinquième par Kiyomassa et Kiyominé.

L'œuvre de Kiyonaga peut être classée en deux catégories fort différentes. Dans la première, comprenant les affiches et programmes de théâtre, on retrouve le genre habituel des

(1) Collection Gillot.
(2) Surtout dans la coiffure des courtisanes du Yoshiwara...

Tori-i: les acteurs Yébizo, Kamézo dans leurs rôles les plus importants, le célèbre Danjuro à sa toilette; mais dans la seconde il aborde tous les sujets. Ses scènes ont plus d'ampleur que celles de ses précédents, les personnages y sont mieux espacés avec un meilleur emploi des différents plans. Comme fond il ne se contente plus d'un paravent déployé, de quelques lignes fuyantes figurant une cloison ou même tout simplement d'un ton neutre largement étendu. Il place ses personnages dans le cadre simple et gracieux de l'intérieur japonais exactement rendu. Il n'oublie ni les stores, ni les fins tatamis (1) de paille de riz, ni non plus les beaux coffres de laque dans lesquels le Japonais range ses bibelots les plus précieux, ou la place réservée au seul kakémono décorant l'appartement. — On change celui-ci chaque jour estimant qu'il suffit de contempler une seule œuvre d'art à la fois.

Certains de ses fonds sont remplis par de charmants paysages, où un des premiers, à la suite d'Hokusai (2), il sait appliquer les lois de la perspective. L'estampe qu'on a l'habitude d'appeler « la Sérénade » est significative à cet égard: sur la terrasse plancheyée qui occupe la façade de la maison nippone, une jeune femme entourée de ses servantes accroupies se tient debout, captivée par la mélodie d'un joueur de flûte arrêté à l'entrée du jardin et que vont chercher deux porteuses de lanternes.

Derrière la maîtresse du logis, une baie ouverte laisse entrevoir l'intérieur de l'habitation. Dans la partie de gauche de la gravure, un charmant petit paysage en miniature est ménagé par la savante ordonnance du parc : arbres nains, auprès desquels les bambous sont des géants, sentier grimpant à travers la rocaille d'une colline lilliputienne, ruisseau serpentant, rien ne manque à ce chef-d'œuvre de l'art des jardins représenté avec une presque parfaite perspective.

Dans un autre triptyque, un bateau à la haute proue noire ornée de fleurs de cerisier vient d'aborder un rivage. Les femmes qui l'ornent du joli bouquet de leurs robes aux nuances chatoyantes s'apprêtent à descendre à terre. Un jeune passeur emporte l'une d'entre elles sur son dos vers les marches d'un

(1) Nattes.

(2) Nous verrons plus loin qu'Hokusai apprit les lois de la perspective, vers 1796, de Shiba Kokan qui les tenait lui-même des Hollandais. Or Kyionaga ne mourut qu'en 1815. Il put donc profiter de la théorie nouvelle.

débarcadère, d'où une jeune dame fait signe aux arrivants, avec son éventail. Au loin s'étend l'eau glauque parsemée de plantes marines, à l'horizon une côte plantées d'arbres.

Kiyonaga semble avoir affectionné les sujets de ce genre : ailleurs il représente un festin d'acteurs dans une grande barque de plaisance voguant sur la Soumida ou bien encore la promenade en bateau de deux jeunes femmes, l'une assise à la poupe regardant la fuite à la nage d'un canard, l'autre debout tenant celle-ci par la main avec dans le lointain de petites barques aux voiles blanches triangulaires et un charmant coude de la rivière tournant autour d'un promontoire boisé, à l'horizon extrême les cimes grises des montagnes.

L'artiste aime aussi à rendre les petites scènes journalières de la vie féminine : une jeune femme à sa toilette devant son miroir, l'épaule droite découverte, se voit apporter une lettre qu'elle s'apprête à saisir en un joli retournement du haut du corps... — Un amoureux surprend une jeune fille en train d'écrire une lettre qu'elle cherche à dissimuler... — deux dames suivies d'un petit garçon s'arrêtent devant la boutique d'un marchand de fleurs ambulant... — une jeune mère surveille le sommeil de son enfant, dormant sous la moustiquaire. — Voilà quelques-uns des sujets favoris de Kiyonaga.

Une estampe de format hossoyé nous fait assister au songe d'une jolie femme qui, vaincue par le sommeil, a laissé tomber son shamysen ; ses yeux se sont clos, sa tête est retombée sur sa poitrine. Dans le haut de la gravure, son rêve est matérialisé; elle vient d'être enlevée et, dévêtue, la face cachée dans ses mains, s'agenouille devant son ravisseur.

La femme de Kiyonaga est bien proportionnée et grassouillette, elle a des hanches bien formées et des jambes d'un gracieux fuselé, ses seins ont une aimable rondeur et son visage est bien rempli. Elle possède « une râblure un peu junonienne », a pu dire Edmond de Goncourt. Autour de ce corps si souple, les étoffes ondoient voluptueusement. Le coloris du maître ne craint pas les nuances brillantes et franches : sur une robe verte, il enroule une ceinture saumon parsemée d'armoiries et sur un kimono violet à grandes raies blanches une obi (1) de soie jaune.

(1) L'obi est la longue ceinture qui est enroulée plusieurs fois sur le kimono et

M. Anderson a résumé les qualités de Kiyonaga en ces quelques mots:

« Ses impressions en couleur sont d'une grande rareté, elles atteignent les limites de la perfection tant par la grâce du dessin que par la pureté du ton. »

Il a illustré un assez grand nombre de livres dont les plus connus sont: les *Témari outa*, « Chansons à jouer à la balle » (Yédo, 1777). — *Iro Jigokou*, « l'Enfer des Démons (1791). *Mitsou-no-asa*, « les trois Matinées du Nouvel An ». — *Yehon monomi-ga oka*, « l'Album de la Colline à la belle Vue ».

Kiyonaga eut pour principaux élèves son fils Kiyomassa et Kiyominé, qui avait épousé la fille unique de Kiyomitsu.

On a de Kiyominé une très jolie suite de quatre-feuilles figurant chacune une musicienne d'un orchestre de femmes, des danseurs de théâtre, la légende de deux héros célèbres par leur force soulevant un éléphant, etc... Nous avons sous les yeux une estampe représentant une jeune femme du Yoshiwara embrassant une lettre contenant une invitation au théâtre. Ses traits sont déjà ceux de la femme d'Outamaro en leur allongement stylisé, un superbe peigne en laque d'or sépare la haute coque du sommet de la tête du reste de la chevelure rassemblée en deux bouffants, un au-dessus de chaque oreille.

VII

OUTAMARO

Outamaro est né en 1754, à Kawagoyé, dans la province de Mousashi. Il appartenait à la famille Kitagawa et vint tout jeune à Yedo, où il étudia sous la direction de Toriyama Sekiyen, dont le faire dérivait quelque peu de celui des Kano. Sa vie presque entière s'écoula à Yedo, où il partageait son temps entre la boutique de son éditeur (Tsutaya Jûzabro jusqu'en 1797, puis Izoumiya, Itchibei, Nishimouraya et Tchoussouké par la suite), et le Yoshiwara. Il fut à plusieurs reprises emprisonné pour des dessins dans lesquels l'autorité shogunale avait vu une intention satirique. N'avait-il pas représenté, sous les traits du célèbre Taiko Sama, un grand

sert à le maintenir fermé. Des extrémités on fait un nœud sur le devant du corps pour les courtisanes, sur le derriere du dos pour les autres...

seigneur faisant la cour à un jeune homme dont les vêtements n'étaient nullement du xvie siècle, mais bien de cette fin du xviiie siècle, et une autre fois fait allusion aux mœurs dissolues du Shogun d'alors, Iyenari, le 11e Tokougawa!... Du vivant d'Outamaro, sa popularité fut fort grande, aussi bien à Yedo que dans les provinces les plus éloignées et même en Chine. Il mourut le 3e jour du 5e mois de l'année 1806 (3e de la période Bun-ywa).

L'œuvre d'Outamaro est immense. Elle comprend quelques kakémonos, des livres et des albums illustrés, des siumonos et des estampes de divers formats.

Le premier recueil de dessins que l'on possède de lui est daté de 1776-1777. Ce sont des « Chants de Théâtre du genre Tomimoto et Igayo » parus à Yedo, chez Daïkokouya et Igaya, et signés : Kitagawa Toyoakira (Collection Hayashi).

L'artiste illustra ensuite de nombreux kiboshi (*ki*, jaune, *boshi*, couverture) ces romans populaires édités en petit format et ornés de gravures tirées en noir. Le premier de ceux-ci contient l'histoire des « Huit cents mensonges de Mampatchi » (Yedo, 1780), puis vinrent : « les Sapèques d'Aoto », « la Fille au cou qui s'allonge » (1788), « la Danse de Surugha » (1790), « les Moineaux de Yedo » (1re édition en 1786, et 2e en 1797).

Outamaro aborda ensuite le genre auquel il doit en grande partie sa célébrité : ces gravures polychromes de grand format appelées nishiki-yé (*Nishiki*, brocart ou encore pittoresque — *yé*, dessin) formant diptyque, triptyque comme celles de Kiyonaga ou contenant même parfois jusqu'à sept et neuf feuilles. Parmi celles-ci, citons seulement le Mariage du daimyau, l'Embarquement d'une princesse pour la traversée d'une rivière, les Grues de Yoritomo, les Lucioles, les Teinturières et les Plongeuses sur lesquelles nous reviendrons ; parmi les triptyques : « l'Averse », les « Chanteuses, fleurs de Yedo », le Nettoyage d'une maison verte à la fin de l'année ; parmi les impressions composées de cinq planches : le cortège de l'Ambassade de Corée figuré par des gueshas, et enfin les Douze heures des Maisons vertes symbolisées par d'élégants groupements de femmes.

Une autre série très estimée est celle dite « des Grandes Têtes », représentant des figures de femmes de grandeur pres-

que naturelle et qui sont signées « le vrai Outamaro », par allusion à de nombreux contrefacteurs de l'époque.

Outamaro est par excellence, et plus encore que les Yeichi et les Kiyonaga, le peintre de la femme. On ne trouve des hommes que dans ses œuvres les moins bonnes du commencement du XIXe siècle — et surtout de la courtisane japonaise. Son talent a vécu de la femme du Yoshiwara et son corps a péri par elle. Il la figure dans toutes les phases de son existence recluse: la chrysalide qu'est la kamouro (1) se transforme bientôt en shinzo, puis devient enfin le brillant papillon, l'Oïran dans toute sa splendeur. De celle-ci, Kitagawa peint les plaisirs et les occupations journalières dans son fameux *Sei-ro Yé-hou Nen-jù Ghio-ji*, « Album des choses qui se passent pendant l'année dans les Maisons Vertes ».

Au Yoshiwara, la courtisane de la fin du XVIIIe siècle reçoit une éducation supérieure.

Les filles du Yoshiwara sont élevées comme des princesses, dit Jippensha Ikkou, l'auteur du texte de l'ouvrage... Elle abandonne le mauvais accent de sa province d'origine et s'évertue désormais à parler le beau langage en usage au XVIIe siècle. Son maintien se fait digne, elle noue sa ceinture dans le derrière du dos comme la femme honnête. Elle lit les romans célèbres, apprend la musique, s'égare en rêveries poétiques comme cette Kumai qui écrivait en vers : « Ce n'est qu'en admirant à deux que la lune m'est belle. Quand je suis seule, elle m'inspire trop de sentiments attendris... »

La prostitution du Yoshiwara aujourd'hui supprimée n'avait d'ailleurs rien de commun avec celle de notre Europe. Les courtisanes étaient considérées comme des créatures d'élection et de rêve, puisque destinées à faire le bonheur des humains ; beaucoup même d'entre elles sortaient du Yoshiwara par le mariage.

Le Livre des Maisons Vertes comprend deux volumes, le premier contenant dix impressions et le second neuf seulement.

Les planches IV et V du volume figurent l'exposition des

(1) La Kamouro était une petite fille servant de suivante à l'Oïran, qui avait droit à deux d'entre elles. Le grade de shinzo était intermédiaire entre Kamouro et Oiran. L'étiquette du Yoshiwara était très soigneusement réglée et nul n'aurait songé à s'en départir. L'intimité ne s'établissait entre le candidat à l'amour et sa belle qu'après plusieurs entrevues. En outre, coutume singulière, l'amant devait revêtir les vêtements à la couleur de la maison en y entrant. — Les courtisanes du Yoshiwara ne furent tenues en aussi grand honneur qu'au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. C'était là le résultat de l'efféminement des mœurs dû à une longue paix.

femmes la nuit, aux grandes baies grillagées donnant sur la rue.

Fardées, les sourcils allongés, la haute chevelure en sa plus belle ordonnance, hiératiques dans leurs splendides robes de soie, les prêtresses de l'amour attendent la venue des habitués de la maison. L'une bavarde et rit, l'autre se moque avec sa voisine des passants, sur le visage de telle autre, au contraire, est marquée la tristesse de la réclusion ou des chagrins intimes.

On sent qu'Outamaro a passé son existence dans ce monde spécial de grandes courtisanes à côté desquelles il aime à mettre en scène les geishas et les taikomati, ces sortes d'intendants du plaisir, ces cornacs de tournées des grands-ducs, compléments nécessaires de toute partie fine, qu'on pouvait louer à peu de frais, qui procuraient des compagnes d'une nuit et des danseuses, voire même des bateliers ou des porteurs, et savaient par leurs grimaces et leurs facéties dérider les plus graves.

Aux habitantes des Maisons vertes, l'auteur a encore consacré plusieurs autres recueils: « les Courtisanes et Gueishas comparées aux Fleurs »,« les Courtisanes comparées à des poétesses », les « Six Komati (1) des Maisons Vertes » et un roman humoristique: *l'Akureba-hana-no-harouto-keshi-tari*, racontant les mirifiques aventures d'un renard, d'un chat et d'un hibou qui voulurent un beau jour se rendre au Yoshiwara, déguisés en jeunes gens élégants.

Outamaro s'est représenté lui-même dans le 2e volume des Maisons Vertes (9e planche) peignant sur un paravent un immense oiseau de Hô à la grande joie de quatre jolies filles le contemplant. Notons que ce n'est pas là un exemple isolé. Une des impressions de la série des « Quarante-sept rônins figurés par les plus belles femmes » montre un homme élégant tendant une tasse de saké à une femme penchée au-dessus de lui et ce jeune dissipé n'est autre qu'Outamaro, comme le prouve une inscription de l'estampe (2).

Le peintre de l'amour a aussi été celui de la maternité. On

(1) Du nom de la célèbre poétesse du moyen-âge nippon.

(2) Dans le « Poème de l'Oreiller », un personnage représenté de face, mais la figure cachée par celle d'une femme qui l'embrasse sur la bouche, porte les mêmes vêtements que l'Outamaro de l'estampe des 47 rônins.

a de lui quantité de petites scènes charmantes où une jeune femme donne à téter à son bébé, cherche à le mettre en joie en le balançant en l'air, le baigne et l'essuie. Ailleurs, la mère et le poupon contemplent en souriant leurs images reproduites dans la même vasque ou bien l'enfant montre à sa mère un grand masque et celle-ci se cache le visage derrière un pan de sa robe, comme prise de peur. Une série de cinq planches de la collection de Goncourt montrait six jeunes femmes se divertissant à costumer leurs enfants à la façon du poète.

D'autres recueils consacrés à l'enfance portent les titres suivants : « Jeunes enfants pendant les quatre saisons », « Enfants jouant la pièce des quarante-sept rônins », « l'Orgueil des parents de la capacité des enfants », et enfin « l'Histoire du guerrier Kintoki et de sa mère Yama-ouwa », où la chair couleur brique du jeune héros contraste singulièrement avec la peau blanche maternelle.

Outamaro a su fort bien rendre le potelé des chairs de la première enfance, l'air glouton et béat des nourrissons pendant et après boire, les gestes des petites mains frottant les yeux ou s'agitant.

On a également de lui quelques scènes d'intérieur quelque peu idéalisées, comme ce diptyque où quatre femmes faisant la cuisine ont l'air de princesses.

Il est intéressant de chercher à se rendre compte des influences qui ont pu agir sur la formation artistique d'Outamaro. Disons tout de suite qu'on retrouve dans ses œuvres fort peu du faire chinois de son maître Toriyama Sekiyen. Par contre, dans un de ses plus anciens recueils illustrés, le « Musée des fidèles vassaux » (c'est-à-dire les 47 rônins — paru en 1777), apparaît nettement l'influence de Sunsho. Mais l'artiste qui a le plus de points de ressemblance avec Outamaro est sans contredit Kiyonaga.

Edmond de Goncourt l'a constaté : « Cette appropriation du dessin de Kiyonaga, elle saute aux yeux dans ses deux planches représentant une maison de thé au bout de la mer, où une femme apporte sa robe de dessous, sa robe noire armoriée à un seigneur japonais prenant une tasse de thé ; une composition qui, si elle n'était pas signée Outamaro, serait prise par tout collectionneur japonais pour un Kiyonaga, une composition que M. Hayashi croit avoir été exécutée dans

l'atelier de Kiyonaga, vers l'année 1770, mais certainement peu après 1775 et à une époque où le peintre avait à peine ses vingt ans (1). » Bientôt, la femme d'Outamaro s'affina encore, perdit un peu de sa râblure primitive. De Moronobou à Outamaro par Souzouki Harunobou, Sunsho et Kiyonaga, nous avons pu observer par quelles phases successives elle a passé. Ses traits se stylisent désormais dans un allongement fort éloigné de la réalité,beaucoup plus fidèlement exprimée par les primitifs de la gravure. Dans cette expression conventionnelle et synthétique du visage où la bouche est comme formée de deux pétales de fleurs, où les yeux sont réduits à de minces fentes obliques par rapport au nez, où l'arcade sourcilière très remontée diminue la hauteur du front et où l'arête seule du nez est figurée, Outamaro est parvenu néanmoins à faire passer un souffle de vie. L'ensemble des traits arrive souvent à exprimer l'étonnement et la malice. Les femmes d'Outamaro ont une figure spirituelle. Dans le rendu des gestes et des attitudes, l'artiste regagne d'ailleurs en réalisme une partie de ce que l'idéalisation du visage lui a fait perdre.

Le moindre mouvement est admirablement étudié et résumé en quelques lignes. A ce point de vue, la série de cinq feuilles juxtaposables ayant pour titre « l'Averse » est fort significative. Sous une pluie torrentielle figurée à la façon japonaise par de grands traits obliques coupant le paysage, c'est un ahurissement et une fuite de gens surpris par la soudaineté et la violence de l'ondée : un enfant en pleurs réclame l'abri du giron maternel, un jeune couple se précipite abrité sous le même parapluie. Une impression de vie intense ressort de cette composition où sont admirablement gardés « les rapports des lignes mobiles des êtres avec les plans immobiles du milieu où ils sont placés (2) ».

Ailleurs une jeune femme, en un demi-retournement plein de grâce, s'amuse de l'acharnement que met un jeune chat à tirer le pan de sa robe ; son attitude est prise sur le vif et permet d'entrevoir un peu de chair, les jambes et un des seins.

Outamaro est d'ailleurs un grand amateur de nu. Il aime à figurer les beautés célèbres, la poitrine et les bras découverts, la chevelure souvent défaite ou seulement à demi-coiffée,

(1) Edmond de Goncourt : *Outamaro*.
(2) C. Mauclair : *l'Impressionnisme*.

avec toujours les mêmes accroche-cœurs aux tempes et aux joues, excelle dans les déshabillés de femmes à leur toilette. Mais la plus admirable de ses études de nu se trouve dans le triptyque des pêcheurs d'awabi (1). Ici nous ne pouvons faire mieux que de citer le charmant passage consacré à cette impression par Edmond de Goncourt : « C'est le nu de femme, dit-il, avec une parfaite connaissance de son anatomie, mais un nu simplifié, résumé dans ses masses et présenté sans détails en des longueurs un peu mannequinées et par un trait qu'on dirait calligraphié. — La feuille de gauche représente une femme nue, le bas du corps voilé d'un lambeau d'étoffe rouge, roulée au bord de la berge, une jambe déjà dans la mer, avec un frissonnement dans le corps appuyé sur ses deux mains rejetées derrière elle, et — avec la rétraction en l'air d'un pied qui semble se reprendre à deux fois pour entrer décidément dans l'eau. Au-dessus de sa tête, est penchée une seconde pêcheuse, qui lui montre, de son bras étendu, quelque chose dans l'abîme. La feuille du milieu nous montre assise une pêcheuse, une cotonnade bleue jetée sur les épaules, peignant sa chevelure ruisselante d'eau, pendant qu'un enfant nu la tette debout. La feuille de droite nous fait voir une pêcheuse, son couteau à ouvrir les coquilles dans la bouche, et, en un gracieux contournement du torse, tordant des deux mains le bout de l'étoffe mouillée entourant ses reins, pendant qu'une acheteuse, agenouillée, choisit une coquille dans son panier. — Ces grandes, ces longues femmes au corps tout blanc, à la dure chevelure noire éparse, avec ces morceaux de rouge autour d'elles, dans ces paysages pâlement verdâtres, sont des images d'un très grand style, ayant un charme qui arrête, surprend, étonne (2). » Comme du calice des fleurs perverses, il semble s'en dégager une odeur étrange qui porte à la volupté et à l'engourdissement. C'est que l'art d'Outamaro est en somme celui d'un décadent résultant tout à la fois de la recherche de la jouissance poussée jusqu'à ses dernières limites et de l'hypertrophie cérébrale de cette fin du XVIIIe siècle. Il met d'ailleurs tout en œuvre pour arriver à cette morbidesse de la fantaisie.

Nul mieux que lui n'a su atténuer l'éclat du coloris. Il affectionne les teintes passées produites par le mélange de plu-

(1) Sortes de coquilles comestibles.
(2) E. de Goncourt : *Outamaro.*

sieurs nuances se combinant en grisâtre, en olivâtre, en brun fauve, en jaune terne, « des colorations qui ne sont plus pour ainsi dire des couleurs, mais des nuages qui rappellent ces couleurs (1) ». Si, parfois, des tons plus vifs se rencontrent dans les robes qui drapent ses femmes, du pourpre, du violet, par exemple, il leur préfère souvent les jolies colorations claires comme le mauve, l'orangé et le bleu du ciel après la pluie. Il évite toujours d'ailleurs le voyant criard trop souvent employé par les artistes nippons du XIX[e] siècle et résultant de l'introduction au Japon des produits européens. « Sur les robes de couleur, Outamaro met des ceintures aux teintes sourdes, des ceintures très souvent vertes aux dessins jaunes de vieil or dont les tons ont une parenté avec les tons de vieilles étoffes passées et recherchent parfois un certain vert, appelé au Japon *Yama bato iro*, couleur de pigeon de montagne, et que le mikado avait seul le droit de porter autrefois (2). » Dans ses compositions, on trouve souvent une teinte dominante : telle d'entre elles est une harmonie en vert résultant de l'emploi juxtaposé de vert d'eau, de vert pois, de vert de thé, de vert pousse de lotus et encore d'une douzaine d'autres ; telle autre, une harmonie en violet dégradé jusqu'au rosé. Ailleurs, l'artiste fait usage du contraste des nuances foncées et des couleurs claires, comme dans cette estampe représentant une des dix plus célèbres femmes auteurs dont le large revers noir de la robe tranche sur le gris pointillé blanc de celle-ci et le chamois du vêtement de dessous. Et sur ces draperies des semis d'armoiries, de chrysanthèmes, de grappes de glycine, d'aiguilles de pin, de fleurs d'iris blanches et de cerisiers roses, des oiseaux s'envolant, des grues minuscules, des lions coréens, sur d'autres enfin de simples figures géométriques ou des bandes et des rayures couleur coucher de soleil ou clair de lune.

Outamaro a en outre innové certains artifices comme l'emploi des reflets sur le visage ou le vêtement de ses personnages. Dans le triptyque des teinturières, par exemple, il figure une jeune fille, la figure nuancée du ton d'une grande bande violette que l'on vient d'apprêter. Ailleurs, des femmes apparaissent dans la verte transparence de la moustiquaire ou sont transformées en jolies ombres chinoises par l'interposition des

(1) E. de Goncourt : *Outamaro*.
(2) *Id., id.*

shoji (1). L'artiste oppose sans cesse la pleine lumière à la pénombre.

Un autre de ses procédés favoris consiste dans la figuration de personnages de dos, avec la reproduction de leurs traits dans un miroir. Telle est cette impression possédée par le musée du Louvre, où une femme se met du fard, le grand disque de métal poli réfléchissant son visage de face. On y admire le haut échafaudage de la coiffure vu par derrière, contrastant par son volume avec la gracilité de la nuque, le décolleté des épaules bien remplies, le joli geste de la main droite posée sur le cou, et le distingué du grisâtre de la robe, parsemée d'oisillons. Les fonds des estampes d'Outamaro sont souvent crème ou verdâtres, ou encore nuancés, mais rarement unis.

Il les orne parfois d'un paysage, comme dans sa « Fête de nuit sur la Soumida » : à l'arrière-plan, un immense pont couvert de points rouges, qui sont des lanternes, et d'ombres noires figurant la foule grouillante, sous lequel passent d'innombrables barques illuminées ; en avant, sur le rivage, des femmes et des enfants aux robes claires se détachent sur le noir qui forme le fond de la moitié de l'impression, les abords du pont étant plus éclairés ; au-dessus du tout, un ciel bleu foncé tout parsemé d'étoiles.

Dans son recueil de six planches intitulé : « la Nature argentée », où l'on retrouve un peu de la manière de Toriyama Sekiyen, Outamaro a figuré la campagne endormie sous la neige, et dans les « Bancs des huit endroits célèbres », des points de vue renommés du Japon.

Une très gentille composition montre encore un bateau de passeur voguant sur la rivière Yodogawa (2), avec, dans le lointain, un château fort, burg de ce Rhin en miniature.

Mais généralement ses paysages, bien qu'exacts comme perspective, sont seulement faits pour servir de cadres à ses personnages « dont la taille, trop grande pour l'ensemble, répond à l'importance du rôle qui leur est assigné. Le paysage d'Outamaro, ajoute M. Perzynski, reste sans âme, un motif d'ornementation purement décoratif que l'artiste change et dénature à sa guise pour que l'esquisse pleine d'expression de la belle

(1) Cadres de bois treillagés et recouverts de grandes feuilles de papier blanc qui forment les cloisons intérieures de la maison japonaise.

(2) Rivière qui passe à Osaka.

ordonnance figurée en vienne à rendre un effet si imposant ».

Dans quelques autres recueils, l'artiste approche beaucoup plus de la réalité. Nous voulons parler ici de ses albums d'oiseaux et d'insectes où la tendance naturaliste est nettement marquée. Les deux volumes du *Yehon-momo-chidori* (album de cênt chidori)(1) expriment avec une admirable vérité le sommeil d'un hibou sur un vieux tronc d'arbre près de plusieurs rouges-gorges, des hérons dans les roseaux, des poules d'eau et des grues, un martin-pêcheur en chasse avec, autour de lui, des canards mandarins.

Quant au *Yehon-mushi-Yérabi* (album des insectes choisis), il est précédé d'une préface de Toriyama Sokiyen, véritable manifeste de l'Oukiyo-yé contre « le vieil édifice » des écoles de peinture académiques, dont M. Hayashi a donné une si excellente traduction reproduite par Edmond de Goncourt dans son *Outamaro*.

L'ouvrage est tout entier consacré aux animalcules tant affectionnés des Japonais pour l'art extrême de leur structure. Le bronze vert du corcelet du scarabée, l'émeraude des libellules, le rampement de la chenille, la fuite du lézard devant le serpent et les ébats de la grenouille dans les nénuphars y sont rendus de main de maître. On y remarque « l'introduction si savante, si habile dans les colorations des insectes, des brillants et des reflets métalliques que la lumière fait apparaître sur eux ».

Enfin, pour terminer la série, citons le *Shiohi-no-tsuto* (Souvenirs de la marée basse), rempli de coquilles de toutes formes et de toutes couleurs aux reflets de perle ou de pierre précieuse.

Des peintres nombreux ont voulu prétendre à la qualité d'élèves du maître en introduisant dans leur signature le signe *Maro*, mais beaucoup d'entre eux peuvent être accusés de plagiat. Il est d'ailleurs certain que nombre d'estampes portant le nom d'Outamaro ne sont pas dues à son pinceau. Ses principaux disciples furent Kikumaro, Shikimaro et Hidemaro.

Du premier, on connaît une jeune femme préparant le thé,

(1) *Chidori* veut dire « petits échassiers », c'est un terme générique des oiseaux dont beaucoup, comme on peut le voir, ne sont nullement des échassiers.

une mère coiffant sa petite fille qui s'amuse d'une cocotte en papier et quelques autres estampes que n'aurait pas désavouées l'auteur des Maisons Vertes. Il a parfois signé ses œuvres du nom de Tsukimaro (vers 1796).

Shikimaro se rapproche encore plus de la manière du maître avec un peu plus de crudité dans le coloris pourtant. Nous possédons une de ses impressions où une jeune femme accroupie devant une table donne à manger à des oiseaux nichés dans une corbeille de jonc. Elle est vêtue d'une robe rose orangé décorée de grandes arabesques crème et de bordures vertes parsemées d'oiseaux figurés schématiquement de très amusante façon avec leurs pattes tombantes et leur tête levée en l'air.

L'échafaudage de la coiffure est maintenu par deux peignes et pas moins de dix grandes épingles à cheveux.

Le haut de la gravure est occupé par un makimono déroulé représentant la rivière Tamagawa, sur les bords de laquelle s'ébat une bande d'autres petits piailleurs.

La collection Hayashi contenait une estampe d'Hidemaro, où deux femmes armées de grands pilons battaient le linge entassé dans un cuveau et la collection Gillot deux jolies paysages : voyageurs cheminant sur la plage, près de l'île Yénoshima, et temples sous la neige du bord de la Sumidagawa.

TEI-SAN.

(*A suivre.*)

LACLOS ET CHAMFORT

—

Laclos et Chamfort auront amené leurs maîtresses.

TAINE.

L'usage des parallèles est tellement suranné que peut-être n'est-il pas mauvais de donner d'abord quelques explications générales, qui fassent excuser celui-ci. Autant que qui ce soit au monde, nous avons la déférence qu'il sied de concéder aux engouements de la mode. Nous reconnaissons très volontiers — et cette reconnaissance, nous l'avons manifestée plusieurs fois, en théorie, et en fait — que la méthode la plus favorable à l'histoire littéraire est l'analyse directe et minutieuse des écrivains, pris chacun isolément, et reconstitués dans leur personnage d'après les œuvres où ils se sont exprimés. Mais lorsque nous avons analysé de la sorte certains écrivains, ou, plutôt, lorsque nous avons tracé l'image que nous nous composons d'eux, il reste encore, si nous voulons que cette image réponde à une réalité plus objective, il reste à la replacer en quelque manière au lieu qu'elle occupe dans le temps et dans l'espace, il reste à lui donner une valeur plus juste, parce que plus relative, en la confrontant avec celles des prédécesseurs, des contemporains, et même des successeurs. Non pas qu'il s'agisse par là de tracer quelqu'une de ces vues d'ensemble, d'établir une de ces classifications auxquelles se réduit, pour certains, l'histoire littéraire, comme si vraiment le rôle de l'historien était de fixer des rangs, de distribuer des palmes, de s'entêter enfin dans des habitudes de collège bien excusables chez des docteurs d'Université, mais dont décidément le public désintéressé n'a que faire, puisque, dans ce domaine contingent et désordonné, le mieux paraît être de n'introduire ni ordre ni nécessité, ou tout au moins de n'en introduire que par commodité et sans se fier à l'illusion que ces hiérarchies s'appliquent à rien de naturel. C'est plutôt que ces confrontations, et pour mieux dire ces oppositions, futiles et grossières assurément

lorsqu'elles sont trop évidentes et symétriques, ont cet avantage, d'abord, de nous faire vérifier, indirectement cette fois, l'existence des caractères qu'une analyse directe a distingués, et ensuite, celui de nous découvrir certaines particularités difficilement perceptibles à les prendre à part, et qui cependant ne sont pas indifférentes. De même que dans la nature, nous ne sommes assurés du « caractère essentiel » d'un être, du *lion* par exemple, que lorsque nous l'avons comparé à un autre être, mettons au *cheval*, de même aussi que nous ne connaissons la valeur propre de telles teintes, qui nous paraissent être les mêmes aux replis d'une rose-thé et à ceux d'une coquille marine, que si nous opposons l'un à l'autre ces deux objets, — de même, dans la description des esprits, il est des traits, il est des nuances qui ne ressortent que par contraste, et des traits, des nuances qui, tout superflus qu'ils paraissent, servent tout de même à nous faire des représentations plus complètes, plus variées, c'est-à-dire — et c'est le principal, — plus agréables. Or voici précisément deux écrivains, deux contemporains, tous deux assez mal connus aujourd'hui encore, tous deux pauvres et plébéiens, et mêlés par les exigences de la vie à la société aristocratique, tous deux idéalistes à la fois qu'observateurs, tous deux auteurs de livres qui, trahissant leurs intentions vertueuses, nous font l'effet de catéchismes immoralistes, tous deux avocats subalternes de la cause révolutionnaire, mais qui ont chaviré dans ce torrent auquel ils s'étaient confiés d'abord avec tant de satisfaction. Il est peu d'hommes dont les ressemblances et différences soient plus intéressantes à noter, et d'autant qu'elles ne se présentent pas à première vue avec un relief bien marqué, d'autant aussi qu'elles nous font voir, chez deux lettrés en guerre avec la société, les diversités innombrables de cet esprit jacobin qu'on se plaît toujours — pour honorer, j'imagine, la mémoire revêche de feu M. Taine — à nous présenter comme un système abstrait.

§

La même année 1741 a vu naître Laclos et Chamfort, celui-ci à Clermont en Auvergne, celui-là à Amiens en Picardie. La famille Laclos, qui était de très petite noblesse, eut du moins les ressources de donner au jeune Pierre-Ambroise des précepteurs et de l'envoyer à l'école d'artillerie de la Fère, en 1760.

De là, la carrière du jeune homme était toute tracée : il suit son régiment de garnison en garnison, jusqu'au moment où, détaché à la construction du fort de l'île d'Aix, en 1780, il prend sur ses loisirs le temps d'écrire *les Liaisons dangereuses*.

Chamfort était enfant naturel, et cette condition, que l'exemple de d'Alembert nous montre avoir été beaucoup moins pénible au XVIII[e] siècle que dans nos temps démocratiques, ne fut pas, nous le verrons, sans influer sur son humeur. Nietzsche qui, dans son *Gai savoir*, a écrit sur Chamfort une page ingénieuse quoique superficielle, se plaît à croire que son père était *né* et que ce fut surtout « le sang paternel qui coulait dans ses veines qui l'induisit à s'enrégimenter dans la *noblesse* ». Les traditions, par contre, sont presque unanimes à attribuer la paternité de Chamfort à un chanoine de Clermont, selon les uns, de la Sainte-Chapelle, selon d'autres. Quoi qu'il en soit, le jeune Nicolas ne connut que sa mère, pour laquelle il eut toute sa vie un attachement extrême.

Après avoir fait ses études comme boursier au collège des Grassins, Chamfort, en 1760, débute dans le monde en qualité de précepteur chez le comte van Eyck, ministre plénipotentiaire du prince de Liège à Paris, qu'il suit en Allemagne, puis avec lequel il se brouille au sujet des appointements que celui-ci lui sert assez irrégulièrement. De nouveau, il entre comme précepteur chez une veuve de vingt-cinq ans, jolie, dit-on, et à qui, avec sa figure aimable et son tempérament de feu, il ne tarde pas à donner des leçons très particulières. Enfin il se décide à être homme de lettres, et rien qu'homme de lettres, et le voilà dans un grenier, comme tant d'autres, débutant par des articles de journal, par un petit acte en vers, inspiré de Rousseau, *la Jeune Indienne*, et joué avec succès par les Français le 30 avril 1764, puis par une nouvelle imitation de Rousseau, une *Epître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*, à laquelle l'Académie décerne son prix de poésie pour cette même année 1764. Il est en bon train. Voltaire lui écrit; Delille, Thomas, Ducis deviennent ses amis. Comme il est espiègle, joli garçon, et fort vigoureux, il est assez apprécié chez les filles d'affaires. On répand que la Guimard a des bontés pour lui. C'est là-dessus que M. le duc de la Vallière, qui se pique de lettres, s'octroie le luxe de le patronner et le prend pour son « teinturier littéraire ».

Edmond de Goncourt, qui s'étonnait de bien des choses, admire quelque part dans son *Journal* que la gueuserie digne où se maintenaient volontairement les artistes du XVIIIe siècle, les Saint-Aubin, les Greuze, les Fragonard, soit plutôt devenue, de nos jours, le fait des écrivains. L'observation, qui est plutôt spécieuse en ce qui touche nos contemporains, est, d'une manière générale, assez juste; mais il faut ajouter que, dans une société aussi hiérarchisée que l'était celle de l'ancien régime, dans un temps où la propriété littéraire était presque impossible à défendre, il eût été bien difficile à l'homme de lettres de subsister, s'il ne s'était assuré d'abord l'appui de la société. Laclos, à qui son petit grade de capitaine donne à cet égard un peu d'indépendance, et qui, d'ailleurs, n'est homme de lettres que par occasion, a bien pu, durant sa jeunesse, se dispenser de se pousser par le monde, se contenter d'apparaître, silencieux et timide, dans cette bonne compagnie de province, où il épie les *noirceurs* dont il composera *les Liaisons dangereuses*, où il voit, mais de loin, l'original de la marquise de Merteuil, et ce M. Gagnon, oncle d'un certain Beyle, qui « recevait l'argent de ses maîtresses riches pour en habiller ses maîtresses pauvres » : plus tard, lorsqu'il voudra monter sur un plus vaste théâtre, il faudra qu'il aille à son tour chez Mme Angivilliers, cette « grande comédienne », une vieille femme ridicule, épaisse, mal attifée, la trogne enluminée d'un pied de fard, et qui, à soixante-cinq ans, se pique des roses dans les cheveux. Mais le pauvre Chamfort, qui pour vivre n'a que sa plume, qui tous les jours peut vérifier de près ce mot du vieux Ben Jonson qu'il rapporte : « que tous ceux qui avaient pris les Muses pour femmes étaient morts de faim et que ceux qui les avaient prises pour maîtresses s'en étaient fort bien trouvés » ; dont le génie, au surplus, est élégant, fin, mais un peu stérile, et n'a pas la veine vulgaire, intarissable et confuse d'un Diderot ; qui, encore, aime les femmes, le luxe (et le mieux choisi ; il faut l'entendre fulminer contre le faux luxe) ; dont les plus grands plaisirs enfin sont la conversation et l'amitié, — comment ne tenterait-il point par tous les moyens de pénétrer dans ce monde dont l'obscurité plus encore que le hasard de sa naissance l'a exclu, et où il ne se juge pas indigne d'avoir sa place ? A vrai dire, il s'y introduit avec gaucherie, et avec une morgue d'autant plus susceptible qu'il sent son âme plus éle-

vée, et plus humble sa condition : à un grand seigneur qui lui faisait sentir la supériorité de son rang, il répond, nous dit Grimm : « Monsieur le duc, je n'ignore pas ce que je dois savoir, mais je sais aussi qu'il est plus aisé d'être au-dessus de moi qu'à côté » ; en 1767, Diderot nous parle encore ainsi « d'un jeune poète appelé Chamfort, d'une figure très aimable, avec assez de talent, les plus belles apparences de modestie, et la suffisance la mieux conditionnée. C'est un petit ballon dont une piqûre d'épingle fait sortir un vent violent ». Il fait en un mot penser à ce portrait de Sénac de Meilhan dans ses *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs*, portrait que nous avons récemment écarté de leur réimpression, mais que nous nous faisons un plaisir de donner ici, puisqu'aussi bien c'en est l'occasion :

Dorante est sans naissance et sans mérite. Il a quelque esprit, tourné à la méchanceté. Des circonstances l'ont introduit dans des sociétés du plus haut rang, et peu à peu il s'est trouvé en liaison avec ce qu'il y a de plus grand à la cour, de plus distingué à la ville. Sa familiarité est extrême avec les femmes les plus considérées, les princes, les gens en place et les personnes en faveur. Il a de l'humeur ; il est inégal, brusque ; ses manières seroient déplacées dans le plus grand seigneur. Dorante a craint d'avoir l'air subalterne, et il n'a trouvé d'autres moyens pour l'éviter que d'être insolent.

§

Ainsi Laclos n'a guère vu la société, et de fait cette société tient si peu de place dans *les Liaisons dangereuses*, en dépit de leur épigraphe : « j'ai vu les mœurs du siècle », que pour les écrire point n'était besoin de l'étudier. De ses personnages, presque tous appartiennent à cette noblesse de robe, bourgeoise plus qu'aristocratique, dont Chamfort a si bien dit qu'elle connaissait la Cour à peu près comme un collégien, muni d'un *exeat*, qui va dîner en ville, connaît le monde. Une marquise de Merteuil est, même en ce temps-là, un type très exceptionnel. Entre toutes les dames galantes dont la mémoire soit parvenue jusqu'à nous, on en voit une à peine, qui, comme elle, ait su joindre la rouerie à la volupté ; c'est la maréchale de Luxembourg, cette Boufflers que les couplets du comte de Tressan ont à jamais rendue célèbre : encore la maréchale de Luxembourg n'est-elle au fond qu'une emportée, une femme saoule d'alcool et d'obscénités ; elle n'a rien de

ce « joli garçon » que le prince de Ligne se plaisait à voir dans la marquise de Coigny; elle ne s'est élevée au-dessus de son sexe, ni par une duplicité réfléchie, ni par un dilettantisme sensuel; c'est une femme d'un autre âge, et presque d'un autre pays, une Castlemaine plutôt qu'une Champcenetz. Certes Laclos a pu, chez quelques-unes de ses contemporaines, ramasser les traits de cette audace redoutable, quoique toujours discrète et intelligente, dont il a composé la figure exquise de Mme de Merteuil! Une personne si distinguée au mental n'a pas pu exister davantage qu'une Vénus de Médicis au physique; ou alors, l'omnipotence du Créateur serait irréfutable, ayant produit, cette fois-là, un être parfait en son genre. — Pour Valmont, des exemplaires de son type se sont rencontrés, mais moins caractérisés, et surtout moins appliqués. Ecartons ici ces roués illustres, un Besenval, un Tilly, un Lauzun, un Richelieu même, qui de leurs exploits ont laissé le récit complaisant : il y a dans ces sortes d'écrits trop de hardiesses de cabinet, trop de fanfaronnades d'hommes de lettres. Un comte de Frise, un marquis de Voyer, un comte d'Artois, un marquis de Louvois, et aussi, les jours qu'il ne se levait pas trop paresseux, S. A. S. Mgr le duc d'Orléans, tous ceux enfin contre qui la Polignac montait une garde vigilante autour de la jeune reine ont existé toutefois, et ont eu des aventures dont Laclos a dû avoir connaissance par les récits de camarades plus fortunés que lui. Seulement, et c'est ce qu'il importe de remarquer, tous ces roués ne semblent pas avoir mis dans leurs exercices la malignité que nos immoralistes de profession leur attribuent si libéralement... Un comte d'Artois, lorsqu'il donnait de ces soupers où chaque convive s'asseyait entre deux nymphes totalement dénudées, où les pères était placés exactement vis-à-vis de leurs fils, agissait avec cette mansuétude de sentiment qui a fait que le King, à son dernier passage à Paris, s'invita de soi-même, et avec soi une douzaine d'anciennes maîtresses, chez la belle Madame ***, elle-même une maîtresse de naguère : il prétendait susciter des réunions de famille. Nous seuls, plébéiens que nous sommes, asphyxiés de toutes parts de morale chrétienne et populaire, pouvons prendre plaisir à lancer au front d'un troupeau servile les pétards embrasés du cynisme; nous avons besoin, dirait-on, de nous redresser de cet ata-

visme qui nous asservit encore au carcan de la morale, besoin de nous fortifier dans notre indépendance, en nous opposant, le fouet en main, à la meute des âmes vertueuses. Nous ne saurions atteindre, dans les mauvaises mœurs, cet état de sérénité, « par delà le bien et le mal, » où elles cessent d'être mauvaises, mais aussi d'être piquantes. Et c'est bien ce que Grimm observait judicieusement à Laclos. Comme celui-ci se défendait d'avoir eu d'autre intention que moralisatrice, l'Allemand lui répondait que lorsqu'on voulait corriger le vice on ne l'embellissait pas dans quatre volumes de séduction. En effet, Laclos (et c'est un trait que nous allons retrouver chez Chamfort), tout en se disant indigné par le spectacle du siècle, prend un soin très particulier d'en relever le plus immoral et de le présenter comme le raffinement suprême de l'esprit. Pour lui, qui n'a guère connu que les amours inférieures des garnisons, qui, finalement, échoue, à quarante-trois ans, au giron d'une petite sournoise, gracieuse à la vérité, mais d'intérieur si médiocre, c'est une façon de s'exciter et de jouir, que de jeter sa gourme en imagination, durant huit cents pages d'un libertinage apprêté. Et il peut bien, après cela, s'extasier sur le prétexte de la Vertu, de la Nature, de la Justice ; son témoignage est désormais vicié.

Laclos, au surplus, s'en est-il pris vraiment à la société autant qu'il s'en est vanté ? Nous entendons bien Valmont, quelque part, parler de ce public d'*Automates*, « tous également scélérats dans leurs projets : ce qu'ils mettent de faiblesse dans l'exécution, ils l'appellent probité ». Nous voyons bien la marquise de Merteuil, pour satisfaire librement sa nature, se faire un abri d'une dissimulation qu'à vrai dire toutes les femmes pratiquent d'instinct, mais que cette jolie tête philosophique établit en système. Toutefois, il est au moins singulier d'attaquer la société par le truchement des personnages mêmes qu'on se propose de rendre odieux. D'autant que ce que les personnages de Valmont et de Mme de Merteuil ont de criminel ne paraît pas venir davantage de l'état social : Valmont est roué par insensibilité, par désœuvrement, par vain amour-propre ; et s'il trouve un ragoût particulier à prendre le contre-pied de la morale commune, ne devient-il pas sensible qu'une telle morale, qui fait tout le fondement de la société, se découvre, à susciter par réaction de ces monstres

aimables, se découvre radicalement mauvaise ? —(ce que nous nous gardons de contester, mais qui n'est pas dans l'idée de Laclos). Chez Mme de Merteuil, dont les instincts sont mieux que naturels, étant à peu près ceux d'une Caraïbe, et même d'un orang-outang femelle, la morale sociale, loin de corrompre, nous semble produire une amélioration appréciable, puisque, l'obligeant à dissimuler, elle aiguise et double son intelligence, et la fait à la fois enfreindre et respecter la décence avec une ingéniosité vraiment artistique. — Ce n'est donc pas dans *les Liaisons dangereuses* qu'il faut chercher le sentiment de Laclos touchant la société : c'est plutôt dans tel *Mémoire sur l'éducation des femmes*, resté inachevé, et où il apparaît disciple de Rousseau, disciple énergumène cependant, et comme une sorte de Bernardin que sa fougue empêcherait d'écrire correctement ; et encore, dans ce livre, l'indignation de Laclos ne paraît-elle pas jaillir d'une source bien profonde. On pense, malgré soi, lorsqu'on lit l'un après l'autre ces deux ouvrages, à ces paysages peints par Watteau dès le début du siècle, mais qui pendant cent années vont rester d'actualité : ici, dans un paysage radieux, une compagnie galante s'apprête à voguer vers une Cythère sans doute bien souterraine et infernale, à en juger par la mine résignée des partenaires ; là, des personnages enrubannés s'appliquent à de savantes révérences, à des sourires de théâtre derrière quoi l'on sent un immortel ennui, tandis que le soir descend sur le parc où ils sont assemblés, et que de l'eau morte des étangs vont déjà s'élever des vapeurs froides et malsaines. Cette alternative de cérébralité affectée et d'idéalisme vague, cette oscillation d'un mécanisme si régulier, et peut-être si constant, puisqu'on le discerne, non seulement chez nombre de contemporains de Laclos, mais en bien d'autres lieux et en bien d'autres temps, nous paraît être, chez ceux en qui elle fonctionne, un symptôme fâcheusement exact de nullité intérieure. On n'a au fond de soi que des troubles et de l'inconsistance, rien par quoi l'on puisse alimenter son intelligence, peser sur ses sentiments ; de ce trouble, dont la conscience pourrait s'accompagner de malaise, on se distrait à suivre quelque arabesque intellectuelle rehaussée de pointes ironiques, à entendre les comiques anglais de la Restauration, à répéter les mots d'un Rochester, d'un Chesterfield, à lire du

Marivaux et du Crébillon fils; puis, l'heure venue de la fatigue, on s'exalte, pour le fuir, aux rêveries enthousiastes de Jean-Jeacques; entre temps, on s'accommode de son mieux aux obligations de la société. Laclos, comme on sait, n'est guère allé dans le monde; j'imagine qu'il y aurait su valeter bien autant qu'un d'Argenson. Nous le verrons, de 1789 à 1791, d'un zèle, d'une ponctualité de bureaucrate, au service de Philippe le Rouge. Plus tard, mais c'est vrai qu'alors il aura soixante ans, il écrira, positivement et sans rancœur, que les injustices sociales sont conformes à l'ordre des choses : « Beaucoup de gens qui valent mieux que moi seront moins bien traités et quelques autres qui valent moins le seront mieux. Ainsi a été, va, et ira le monde, *et il est bien plus commode de s'y résigner que de perdre son temps et sa peine à vouloir le changer.* »

§

Chez Chamfort, rien de cette mollesse, de cette docilité, et, tranchons net, de cette insuffisance. Voltaire, le félicitant à ses débuts dans les lettres, s'écriait : « Voilà un jeune homme qui écrira comme on faisait il y a cent ans. » Il aurait pu développer, ajouter que cette fermeté dans l'écriture était déterminée par la fermeté de l'âme, une âme morose et fière, de même qualité, à peu près, que celles de Molière ou de La Bruyère. Suivons en effet le jeune Chamfort dans ce monde où il est parvenu à se hausser, et qui, notons-le, loin d'être tenu à l'écart, et déclassé en quelque manière, comme celui auquel appartiennent un Valmont et une Merteuil, comprend au contraire les personnes les plus distinguées d'alors : un Choiseul, qui ayant jugé bon de se soutenir au ministère par la faveur de la demoiselle Poisson, bourgeoise de qualité, trouva fort mauvais de solliciter à ce propos l'angélique Bécu, simple fille du peuple; cette demoiselle de Lespinasse, si passionnée, voire si galante, mais, malgré tout, si bonne compagnie; ces dames de Grammont, de Tessé, de Choiseul, dont Mme de Sabran — la mal peignée de Boufflers — nous a laissé de si touchants souvenirs, et qui, de Saint-Germain ou de Chanteloup, boudaient Versailles depuis qu'y était reine de France cette innocente comtesse du Barry. Voyons-le s'avancer bien d'aplomb sur ses jambes,— trop d'aplomb, certes —

l'œil bleu tour à tour brillant et assombri par la tension intérieure, la narine ouverte et frémissante, aux lèvres un sourire de circonstance, et sans doute les mains retirées en arrière, comme s'il dissimulait une cravache derrière le râble, qu'il a robuste et infatigable. « Comme il faut, semble-t-il dire, que mon génie soit éclatant, ma personnalité remarquable, pour me voir adopté ici, moi, pauvre, obscur, et dont la naissance irrégulière ne publie pas même l'erreur d'une femme célèbre, telle Mme de Tencin! » Il éprouve constamment en soi l'assurance de sa valeur; il arrive, avec un cœur neuf, une âme ouverte à l'amitié, ardente à l'amour, passionnée aussi de justice distributive. Ce n'est pas lui qui, comme Laclos, aura de ces indignations de snobisme, et peut-être de commande, qui acceptera par simple ouï-dire sa notion du bien et du mal. Si l'on excepte cette *Jeune Indienne*, cette *Epître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*, productions académiques qu'il lui a bien fallu mettre au jour, pour complaire à M. de Duclos, resté au fond de sa gloire procureur matois de Basse-Bretagne, et à M. d'Alembert aussi, macaque bilieux qui triomphe à l'Académie, chez les philosophes, dans la société, partout enfin, excepté les suisses du faubourg Saint-Germain et les sens de la chaleureuse Lespinasse, — si l'on admet surtout cette inclination à imiter, dont un tout jeune homme se retient avec peine, on ne trouve rien dans Chamfort qui ne parte des sentiments immédiats et pressants de son cœur. C'est un homme nouveau, et, ce qui était pis en ce temps-là, un homme jeune et bouillant. Il voudrait que le monde ne fût pas une vaste comédie, où seuls réussissent à coup sûr les Scapins. Il désire que l'amitié soit plus que de la camaraderie, l'amour autre chose qu'un contact d'épiderme. Il est là comme le Huron de Voltaire — Huron lettré, toutefois, et d'une sauvagerie mieux contenue — qui du Canada débarquerait chez Mme de Pompadour, au moment que celle-ci est toute à ses fonctions de premier ministre, de surintendante des menus-plaisirs, et de m......... (1) aussi, puisque ni chocolats, ni vanilles n'ont suffi à réchauffer la viande de macreuse, que lui reproche son royal galant. Débitant ses sévères maximes — qu'il voudrait païennes et romaines — au milieu de cette

(1) L'épithète est de Mirabeau.

société capitonnée de soies roses à fleurettes dont le bonheur se compose de tant d'objets rares, précieux et de plus en plus affinés et menus, il avait, nous dit Aubin, qui l'a connu de près, « l'air d'un ours qui s'apprivoise en spectacle » et dont les boutades devaient quelque peu faire l'effet baroque de ces monstres sculptés à la Chine que la mode commençait à jucher sur les étagères, — aux yeux de gens qui s'organisaient des plaisirs d'amour-propre ou de sensualité, avec une parfaite sécheresse, depuis que des voix autorisées et savantes avaient fait entendre « que le moral de l'amour ne vaut rien; qu'il n'y a de bon que le physique de cette passion ». Avec ses passions et sa bile, j'ai bien peur que Chamfort n'ait jamais rien compris à ces desseins épicuriens de façonner son bonheur, desseins de fatigués assurément, desseins de *sexagénaires*, comme dit Sénac de Meilhan, — un homme nouveau, mais optimiste lui, et en quelque sorte, au privé, le Mérimée de ce temps-là, — desseins et philosophie qui, tout de même, en valent d'autres. Comme la société est le premier obstacle qui s'élève à ses désirs, Chamfort pense qu'elle est l'unique obstacle, et fonce sus avec vigueur; il ne paraît pas se douter que, vers la même époque, dans une retraite d'Allemagne, une autre âme douée aussi abondamment que la sienne, l'âme de Mozart, exprimait, avec une éloquence inouïe jusqu'alors, l'impossibilité qui est à l'homme d'atteindre au bonheur absolu, dans tant de mélodies dont la béatitude est mouillée de larmes, et que Stendhal mit dix ans — le temps de perdre une à une les plus grandes illusions de sa jeunesse — à comprendre et à aimer.

La bile de Chamfort a été attribuée, il est vrai, moins à sa situation ou à sa nature propre, qu'à la maladie qu'il contracta en 1771, à l'âge de trente ans. Cette maladie, d'après la description qu'en donne Ginguené, paraît être la syphilis, et ce diagnostic est confirmé à notre sens par cette réplique de Chamfort à Marmontel qui, sur ce que les habituées du Palais-Royal passaient pour dangereuses, s'étonnait de le voir habiter au-dessus des arcades : « *Je ressemble à la salamandre* », dit-il. La syphilis, au reste, que le préjugé contemporain s'obstine à bannir, quoiqu'elle soit souvent si bien portée, ne va, disons-le, pas mal à ce Chamfort, dont la belle et libre princesse de Craon reconnaissait qu'il était un Hercule dans la peau d'Adonis. Quoi qu'il en soit de ce poison que Chamfort

appelait *de l'arsenic sucré*, et de la Déjanire — « fille, non pas du fleuve Pénée, mais du ruisseau de la rue Saint-Honoré » eût dit Boufflers (1) — qui l'infusa sous sa tunique à notre Hercule, il n'est pas douteux que, forçant à se contenir encore en soi-même un personnage déjà si concentré à l'ordinaire, que, le sevrant, pour ainsi dire, à jamais de cette détente, de cette facilité d'humeur où nous fait choir la volupté, mais qui dégénère si vite en impuissance, la maladie ait favorisé de manière fâcheuse les sombres dispositions de Chamfort. Qu'elle les ait provoquées, c'est une autre affaire. Parmi les anecdoctes et les maximes de Chamfort, il en est peu d'ailleurs où l'influence de la maladie se fasse nettement sentir. En voici deux :

M. de L... me disait relativement au plaisir des femmes, que lorsqu'on cesse de pouvoir être prodigue, il faut devenir avare, et qu'en ce genre celui qui cesse d'être riche commence à être pauvre. Pour moi, dit-il, aussitôt que j'ai été obligé de distinguer entre la lettre de change payable à vue et la lettre payable à échéance, j'ai quitté la banque. — M...ayant lu la lettre de saint Jérôme où il peint avec la plus grande énergie la violence de ses passions, disait : La force de ses tentations me fait plus d'envie que sa pénitence ne me fait peur.

N'est-ce pas là le langage de la résignation plutôt que celui de la colère? Je sais bien qu'il y a les pensées de Chamfort contre le mariage, qui chez lui se répètent avec la persistance d'une manie; mais il faut ici considérer ce qu'était le mariage au XVIIIe siècle ; considérer qu'en réalité ces maximes ne font guère que reproduire les doutes de Panurge, ou ceux de ce George Dandin, auquel le même Chamfort assigne dans son *Eloge de Molière* des pages enthousiastes ; considérer aussi qu'à voir la béatitude niaise que suent aujourd'hui tant de bons ménages, qui, c'est vrai, ne sont qu'un concubinage légal, ce célibataire eût peut-être bien autrement enragé encore. Toutefois n'incriminons pas davantage le mal de Chamfort : c'est bien assez qu'il ait arrêté pour toujours sur ses lèvres ce sourire de satisfaction et de gratitude qu'à ses dernières minutes son ami Mirabeau adressait à la vie, par un beau soir de mai, dans une chambre remplie de femmes et de fleurs.

(1) Lettre de Boufflers à Mme de Sabran. Ce Boufflers paraît faible en mythologie : Déjanire est fille d'Œnée, roi de Thessalie, et la fille du fleuve Pénée, c'est Daphné. N'a-t-il donc pas lu, de ce vénérable abbé Barthélemy, *le Voyage du jeune Anacharsis?*

Chamfort néanmoins — et c'est par là qu'il se rapproche de Laclos, — malgré ce fond de mélancolie et d'aigreur, malgré ce feu intérieur, qui, comme lui écrit Mirabeau, loin de l'épuiser, et de l'user comme la lame use le fourreau, le soutient au contraire, et le fait vivre, Chamfort est trop raffiné par l'esprit et le goût, pour ne pas se plaire, quoi qu'il en ait, dans un monde qu'il déteste, et cela au point qu'il lui sera, toute sa vie, indispensable d'y vivre et d'y revenir, même après des périodes de retraite. C'est que son pessimisme, à force de s'aggraver et de s'étendre, finit par prendre une sorte d'adoucissement de sa généralité même, par la considération que le mal est décidément bien dans l'ordre de la nature. C'est aussi que la bile toute noire, dans une société que les aventures de Jean-Jacques nous montrent pourtant avoir été bien indulgente à ces sauvageries, finirait tout de même par devenir intolérable, si elle n'était travestie sous les aigres grelots d'une folie préméditée. Tout le monde connaît là-dessus le mot fameux de Chamfort que « la plus perdue des journées est celle où l'on n'a pas ri ». Il va sans dire que ce n'est pas d'un rire aimable et fait pour détendre, que c'est d'un rire terrible, sarcastique, et vengeur, que c'est d'un rire dont Nietzsche a eu raison de dire qu'il était bien plutôt d'un Anglais que d'un Français, — du rire de Volpone, de Belial, et davantage peut-être de ce Melmoth que le révérend père Maturin va bientôt mettre au jour. Ainsi, dans ces anecdotes que Chamfort, pour la postérité, fixe d'une plume sigrinçante, on sent bien que son premier mouvement est de l'indignation, mais à les voir d'un maniérisme si fin, si élégant, on se demande s'il ne les a pas fardées de la sorte pour rendre leur cynisme admissible, puisqu'aussi bien un immoraliste en peut faire son bréviaire — ou s'il ne les a pas hérissées de ces traits piquants, dans l'idée que telles quelles elles ne sont pas encore assez conformes au mal universel. Quelle n'est pas son âpre satisfaction à songer « qu'il y a quelque part un honnête homme caché dans un coin et que personne ne connaît », à constater que la société est « une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu et des petites maisons », et aussi « qu'à voir ce qui se passe dans le monde l'homme le plus misanthrope finirait par s'égayer, et Héraclite par mourir de rire. » On ne s'étonne plus, après cela, que cette brave Mme Helvétius, qu'il accablait

5

de ces plaisanteries, eût fini par trouver la conversation de Chamfort « attristante pour toute la journée ».Seulement, lorsqu'on se met à prendre au mal un plaisir satanique, on est en bon train pour gagner les grâces de la complaisance : Chamfort en convient expressément lui-même : « La meilleure philosophie, relativement au monde, est d'allier, à son égard, le sarcasme de la gaîté à l'indulgence du mépris. » Non qu'avec l'énergie de son caractère il ait jamais cessé de distinguer le bien et le mal jusque dans les nuances les moins perceptibles, qu'il se soit jamais reposé dans cette inconscience ouatée et souriante dont Besenval, Suisse exceptionnel, faisait toute sa philosophie. Mais, somme toute, il apparaît souvent moraliste humain et supportable, notamment dans le chapitre intitulé par Ginguené *Pensées morales*, et cela suffisamment pour que Sainte-Beuve, qui ne fut point tendre à Chamfort, eût été obligé de le reconnaître. Assurément, c'est encore avec bien de la peine que se résigne cette âme indomptable. Assurément, pour s'organiser « la douceur de vivre » il n'a pas les moyens d'engourdir ses passions par les plaisirs : il lui faut pour être heureux « paralyser certains côtés de son âme » ; il est « comme un homme qui, ne pouvant gouverner son cheval, le tue ». Malgré cela, il finit par écrire, tout comme un Sénac, un Ligne ou un Lévis, mais avec un tour plus brusque et un effort mal dissimulé.

Le temps diminue chez nous l'intensité des plaisirs *absolus*, comme parlent les métaphysiciens ; mais il paraît qu'il accroît celle des plaisirs *relatifs* et je soupçonne que c'est l'artifice par lequel la nature à su lier les hommes à la vie, après la perte des objets ou des plaisirs qui la rendaient le plus agréable.

Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué par sa propre sensibilité, on s'aperçoit qu'il faut vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin *éponger la vie*, « à mesure qu'elle s'écoule ».

§

Chamfort, aussi bien que Laclos et tant d'autres alors, avait pronostiqué la Révolution. De cette prévision, ne faisons pas un mérite à des gens qui ont tant travaillé à la réaliser : le mouvement de 89 eut ceci de singulier que, dès son début, avant qu'une goutte de sang fût versée, il était déjà *la Révolution*. Quoi qu'il en soit, Laclos et Chamfort, tous deux logés au Palais-Royal, tous deux affiliés à ce club des Jacobins qui

ne se recrute pas encore dans la populace, et ne compte que des aristocrates mécontents, prennent tous deux une part active au soulèvement révolutionnaire. Mais c'est ici que se précisent les analogies et les différences de leurs caractères. Laclos, autant que Chamfort, est armé d'un esprit critique; comme lui, il veut faire table rase; seulement il entend bien que, par la suite, tout sera reconstruit, et sur les plans du *Contrat social.* Chez Chamfort, rien de cet idéalisme, de ces aspirations outre-nature. Certes, il veut démolir, et bien plus radicalement encore que Laclos. Mais c'est pour la joie suprême et gratuite de la destruction, et il escompte qu'on ne pourra bâtir sur les débris de pourritures, étant de ceux qui, comme Diderot, « voudraient voir le dernier des Rois étranglé avec les boyaux du dernier des prêtres », de ceux qui ne croiront pas à la Révolution « tant qu'ils verront des cabriolets écraser les passants ». Comme on voit, l'humeur de Chamfort, qu'il faisait éclater en saillies avant 89, a maintenant des objets bien concrets. Loin d'entrer, comme Laclos, dans la Révolution pour en faire sa carrière, il n'attend d'elle que sa propre déchéance. Il applaudit, lui pensionné, à la suppression des pensions. Il écrit pour Mirabeau, lui académicien, et tant de fois lauréat académique, le fameux discours sur les académies. Et alors qu'il n'a plus pour vivre que des articles au *Mercure de France*, qu'il lui faut produire, depuis que cette publication, aux mains de Panckoucke, ne sert plus de pensions à ses collaborateurs, il dénoue sa bourse de cuir, nous dit Garat, et verse aux caisses révolutionnaires les économies de vingt ans de labeur et de privations.

Sainte-Beuve qui, en politique, se vantait d'être l'*Homme des faits*, et qui, conformément à cette déclaration, vingt ans durant s'institua valet de l'Empire, a vivement fait grief à Chamfort de cette attitude. Mais, outre que Chamfort avait toujours été républicain de caractère, outre que c'était, ce semble, se montrer *Homme des faits* que d'être révolutionnaire à point, « la preuve que Chamfort ne fut pas ingrat, dit Roederer, c'est qu'il resta attaché à ses amis dépouillés d'abus, comme il l'avait été quand ils en étaient revêtus ». Nous avons vu, d'ailleurs, que, s'il s'apprivoisait un peu, à la fin de l'ancien régime, lorsqu'il vivait chez Vaudreuil, en plein camp Polignac, c'était comme à regret, et sans cesser d'être

tourmenté par son humeur sauvage. Que, l'heure venue, il se soit exaspéré, rien de plus humain, de plus excusable si l'on songe que c'est à une destruction universelle, et où lui-même se comprend, que ce désespéré s'épuise. Sans doute, au lieu qu'un Laclos, roué subalterne aux gages d'un conspirateur pusillanime, Machiavel d'antichambre qui louvoie de la légalité à l'émeute, travaille à renouveler en France la Révolution anglaise de 1688, Chamfort, lui, pousse à la roue en compagnie des plus démagogues; sans doute au 17 juillet, Chamfort proteste à la fois contre les Feuillants, contre les Orléanistes, et, tout malade qu'il est, se fait porter aux Jacobins dont l'inopportune pétition de Laclos vient de provoquer la scission. Tout de même, devant cette farce sanglante aux coryphées stupides, un homme tel que lui ne peut se tenir de prononcer des mots plus cruels qu'il n'en a jamais dit sur l'Ancien Régime : « La Révolution est comme un chien perdu que personne n'ose arrêter. — La fraternité ou la mort. — Sois mon frère ou je te tue. — La fraternité de ces gens-là est celle de Caïn et d'Abel. — C'est un ange que votre Pache, mais, à sa place, je rendrais mes comptes. — C'est un brave homme que ce Barère; il vient toujours au secours du plus fort. » La suite, on la connaît. Dénoncé par un bas employé de la Bibliothèque où Roland vient de le nommer conservateur, il se *chaircute* « pour mourir en homme libre ». Il ne semble pas qu'une telle fin soit indigne du moraliste acerbe des *Caractères et anecdotes*, si elle ne lui apporte pas, au contraire, le mieux approprié peut-être des compléments.

F. CAUSSY.

MOUKDEN
NOTES HISTORIQUES

Vous dont la position assure à l'air qui vous environne une constante salubrité ; vous que de larges rivières et de hautes montagnes rendent un boulevard propre à couvrir l'univers ; illustre ville de Moudken, vous êtes distinguée des autres pays du monde comme le tigre et le dragon le sont des autres animaux.

C'est chez vous que le grand empire des Taï-tsing a jeté les fondements solides sur lesquels il s'est élevé. Les fossés profonds que l'on a creusés autour de vos murailles, vos murailles elles-mêmes qui sont si fortes et si élevées vous mettent à l'abri de toute surprise et de tout danger. Vous êtes à la fois comme le Ciel et la Terre ; vous représentez les deux principes *Yn* et *Yang* (1).

C'est dans l'enceinte de vos murs que l'on sait différencier et apprécier chaque chose. C'est là que se trouvent les neuf sortes de marchés et les magasins à cinq étages. C'est là que la véritable doctrine des rois, que cette doctrine qui apprend à bien gouverner les hommes, est dans toute sa vigueur et c'est de là qu'elle se répand pour éclairer le reste de l'Univers.

Vous êtes, ô Moukden ! le *Pin* et le *Ki* des Tcheou (2) ; vous êtes le *Foung* et le *Pei* (3) des Han ; mieux que le village de *Pe-choui*, mieux que le palais de *King-chang* (4), vous êtes propre à produire les souverains et à les former.

La montagne Tchang-peï-chan, qui vous avoisine, en s'élevant par-dessus toutes les autres, vous met à couvert d'un côté, tandis qu'un bras de la grande mer vous garantit de l'autre. Votre situation, votre forme, tout ce qui vous constitue nous donne sujet d'espérer que, jusqu'aux générations les plus reculées, vous conserverez la prééminence sur tous les lieux de la terre.

C'est Moukden, hier encore très ignoré des Occidentaux,

(1) L'équivalent chinois du Purusha et de la Prakriti des Hindous. A peu près ce que nous entendons par Esprit et Matière.

(2) Villes renommées de l'ancienne Chine, fondées par des ancêtres de l'empereur Wou-wang, qui commença la dynastie de Tcheou, en 1134 avant notre ère.

(3) Berceau de la dynastie des Han (IIe siècle avant J.-C.).

(4) Pe-choui, lieu de naissance d'un ancêtre de l'empereur Taï-tsoung des Thang (IVe siècle après J.-C). King-chang, célèbre palais de cet empereur.

que célèbre, ainsi, le pinceau d'un impérial lettré : le souverain chinois, Kao-tsoung-chun Hoang-ti. C'est que la cité lointaine dont le nom, rendu familier par les péripéties de la guerre actuelle, n'évoque, parmi nous, que des idées de lutte et de carnage, des visions brutales d'entrepôts en flammes, de retranchements éventrés par les obus, est, pour des millions d'hommes, un lieu révéré, une terre d'élection désignée à l'attention des mortels par les bienfaits et les prodiges de ses génies protecteurs.

Moukden est le berceau de la dynastie mandchoue régnant sur la Chine. Selon la légende, c'est sur cette Montagne Blanche (Tchang-peï-chan), point stratégique dont il a été tant parlé, que fut miraculeusement conçu l'illustre Taï-tsou, qui commença la lignée des empereurs actuels : « Nos ancêtres ont puisé tout le bonheur dans cette montagne longue et blanche, » dit un texte ancien célébrant la vieille et toujours vénérée patrie mandchoue...

Un jour, rapporte la tradition, au sommet de la Montagne Blanche, vers le lieu d'où le soleil se lève, au bord du lac Poulkouri, la Fille du Ciel descendit et mangea un fruit rouge qu'elle trouva à portée de sa main. Par la vertu mystérieuse de ce fruit, elle conçut et donna le jour à un fils d'essence céleste, comme elle. L'enfant, d'une beauté surnaturelle, parla dès le jour de sa naissance et grandit orné de tous les dons du corps et de l'esprit...

Devenu grand, il s'amusait, quelquefois, à parcourir le lac dans un tronc d'arbre creusé en forme d'embarcation. Or, il arriva que, s'étant laissé entraîné par le courant, son fragile esquif descendit la rivière qui sort du lac (1) et s'arrêta, de lui-même, à l'endroit qui sert de port aux populations des deux rives. Aux environs de ce lieu, des assemblées tumultueuses se réunissaient chaque jour, dans le but de procéder à l'élection d'un souverain. Trois chefs de famille se disputaient l'honneur de commander aux autres. Chacun d'eux avait un nombre à peu près égal de partisans, ce qui était cause qu'ils ne pouvaient s'entendre ; personne ne voulait céder et chacun considérait son parti comme étant le meilleur. N'aurait-ce pas été chose

(1) Le texte ne désigne pas plus clairement cette rivière. D'après les géographes chinois les trois fleuves : Yalou, Soungari et Tioumen prennent leur source au sommet de la Montagne Blanche, leurs assertions ont été confirmées par l'explorateur James et plus récemment par le géologue russe E. Anert, qui a publié en 1900 une carte orographique de la contrée.

honteuse que de reconnaître pour chef qui ne devait point l'être !...

Or, quelqu'un s'étant éloigné des groupes formés par les électeurs, pour aller puiser de l'eau à la rivière, vit, avec admiration, le jeune étranger qui venait d'aborder. Après l'avoir contemplé quelques instants il retourna sur ses pas et courut vers ses compagnons pour les aviser de la rencontre qu'il venait de faire. Dès qu'il fut à portée de la voix : « Merveille, s'écria-t-il, merveille! Que toute dispute cesse entre nous, le Ciel veut y mettre fin. Il nous envoie un roi dans la personne d'un jeune homme extraordinaire que je viens de voir sur la rivière. Oui, c'est le Ciel lui-même qui nous l'envoie; j'en juge par ce que j'ai vu. Dans quel autre but aurait-il donc permis qu'un adolescent de cet espèce vînt aborder ici?... » A ces mots, tout le monde s'empressa vers le rivage. Les premiers arrivés, se tournant vers ceux qui les suivaient, leur disaient : « Rien n'est plus vrai; c'est véritablement un enfant merveilleux que le Ciel veut nous donner, il ne nous en faut point d'autres. Ces paroles passèrent de bouche en bouche et il n'y eut personne qui ne prît plaisir à les répéter. Les premiers transports d'enthousiasme s'étant un peu calmés, deux des plus notables parmi les assistants s'adressèrent à l'étranger et lui dirent : « Aimable jeune homme, illustre enfant! qui êtes-vous?... Par quelles heureuses circonstances avons-nous le bonheur de vous voir ici?... » Et l'inconnu répondit : « Je suis le fils de la Fille du Ciel. Mon nom est « Kioro d'or ». C'est ainsi que le Ciel, lui-même, m'a appelé. Mon surnom est Poulkouri Yongchon. Je suis destiné à terminer vos disputes et à faire régner l'union et la concorde parmi vous. »

Dès qu'il eut parlé, une grande joie se manifesta de toutes parts. Alors, les deux notables qui l'avaient interrogé entrelacèrent leurs doigts les uns dans les autres, étendirent leurs bras et formèrent ainsi une espèce de siège sur lequel on plaça l'auguste jeune homme. Ils le portèrent avec respect, suivi de la multitude, jusqu'à l'endroit où se trouvaient les trois prétendants rivaux. « Voilà, leur dirent-ils, le souverain que le Ciel nous envoie; il ne nous en faut point d'autre. Toute contestation doit cesser entre nous. — Nous y consentons, répondirent les trois concurrents. Que ce merveilleux enfant nous gouverne, qu'il soit notre roi; nous le reconnaissons dès à présent comme tel. » [*Taï-tsou-han-i Yarguien koli* ou *Livre des Véritables usages de l'empereur Taï-tsou* (1).]

A côté de la légende, l'histoire, moins poétique, nous montre, en Taï-tsou, un puissant chef de hordes tartares, le fils de

(1) D'après Amiot, plusieurs autres livres mandchous rapportent cette légende dans des termes identiques.

ce Khan qui, en 1618, avant d'envahir le territoire chinois, envoyait à la Cour impériale ce curieux manifeste en sept points exposant les sept motifs principaux qui le portaient à déclarer la guerre. Taï-tsou participait à la lutte et la continuait après la mort de son père. Outré du mépris que lui témoignait l'empereur de Chine, il jurait qu'il immolerait deux cent mille Chinois aux mânes de ses ancêtres. La Mandchourie voyait, alors, les mêmes massacres qui l'ensanglantent aujourd'hui. Les annales chinoises parlent d'armées de plus de six cent mille hommes combattant contre les forces tartares et relatent, dans la province de Liao-Toung, des batailles acharnées où cinquante mille Célestes perdirent la vie.

Malgré les défaites qu'ils infligeaient à leurs adversaires, il s'en fallait que les Mandchous eussent conquis la Chine. Taï-tsou ne s'assit jamais sur le trône de Péking et, lorsqu'il se proclama empereur sous le nom de Thian-ming (1) (ordre du Ciel ou décrété par le Ciel) il était, en réalité, encore cantonné dans le Liao-toung. Ce ne fut qu'en 1644 que l'empereur Chi-Tsou assura, définitivement, à ses successeurs la possession de tout l'empire chinois.

Cependant, à force de guerroyer, Taï-tsou avait considérablement reculé les limites de sa domination. Il résolut, alors, de s'établir dans une capitale digne de lui. Mais comment en choisir l'emplacement?... Superstitieux, hanté par mille idées singulières sur l'influence des génies, celle des étoiles ou du sol, le conquérant mandchou cherche, avant tout, un lieu où soient concentrées, autour de sa personne, les meilleures conditions de succès et de prospérité :

Parvenu à la dixième année de son règne à laquelle il avait donné le beau nom *Providence du Ciel* (2), tous les dangers auxquels son bonheur devait être exposé se présentèrent à son esprit. Il les supputa, il en chercha les causes, il prit des mesures efficaces pour les éviter : « Cherchons, dit-il, un lieu où les vapeurs de la mauvaise fortune ne puissent pas m'infester... » [*Eloge de Moukden* par l'empereur Kien-long (3).]

(1) Les empereurs chinois reçoivent, après leur mort, un nom posthume sous lequel ils figurent désormais dans l'histoire. Ce nom diffère de celui qu'ils ont porté de leur vivant, il est, plutôt, une qualification honorifique. *Taï-tsou* signifie « grand ancêtre de la dynastie ».

(2) Les empereurs chinois ont la coutume de donner des noms particuliers aux années de leur règne.

(3) Selon son titre posthume : *Kao-tsoung-chun Hoang-Ti.*

Les astrologues de la Cour se mettent donc en quête. Ils commencent par rechercher le *Foung-choui*, c'est-à-dire la situation la plus favorable pour écarter le malheur et attirer la prospérité.

La besogne n'est pas mince. Il s'agit de tracer, au préalable, sous chacun des huit *Koua* (1), huit directions empruntées à la rose des vents : Nord, Nord-est, Est, Sud-est, Sud, Sud-ouest, Ouest, Nord-ouest. Ensuite, les lettres cycliques de l'année en cours, celles de la lune, du jour, de l'heure où l'on procédera aux pratiques divinatrices sont soigneusement notées. Il convient encore de connaître le Génie qui préside à l'année dans laquelle on se trouve, quelle est la partie du monde où il a placé sa résidence favorite, puis, après lui, les Génies qui président à la lunaison actuelle, au jour, à l'heure où les magiciens doivent opérer. Enfin, il faut savoir quels sont les astres bienfaisants qui répandent leur influence, s'ils désignent le sec ou l'humide, s'ils sont opposés ou d'accord avec les astres qui ont présidé à la naissance de celui pour qui se fait la consultation. La méthode est la même dans tout l'Extrême-Orient. Ainsi que je le disais au sujet des sorciers-médecins de la Corée (2), les astrologues, ayant réuni tous ces éléments, se rapportent à des tables spéciales donnant des réponses symboliques qu'ils interprètent à leur gré.

Les devins se prononcèrent pour l'endroit où s'élève Moukden.

Nous remarquons, avec beaucoup de respect, disent les commentateurs du poème de *Kien-long*, que la position actuelle de Moukden regardant directement le Nord, désigné par le Koua *Kan*, on peut dire, avec raison, que cette heureuse ville reçoit toutes les influences de la demeure du Tigre, du Fleuve de lumière (voie lactée) et de toutes les étoiles qui occupent l'espace du ciel depuis Ouei jusqu'au Nord.

Les lettrés mandchous ne font que répéter les propres paroles de leur empereur, tout aussi convaincu de la situation exceptionnelle de Moukden que l'avait été Taï-Tsou, lui-même :

(1) Les 8 signes symboliques attribués au légendaire empereur *Fou-Hi* (3.468 ans avant J.-C.) et qui sont, encore de nos jours, la base des opérations magiques dans tout l'Extrême-Orient. Ils consistent en traits groupés de la façon suivante : ☰, ☵, ☲, ☶, ☱, ☳, ☷, ☴ Ces huit signes se rangent ordinairement en cercle.

(2) *Mercure de France*, mars 1904.

C'est en avançant vers le milieu, fait-il dire à son illustre ancêtre, que j'empêcherai les vapeurs de la mauvaise fortune de me nuire. Le pays de Chen-Yang m'invite ; c'est là que se trouvent rassemblées les plus bénignes influences ; c'est là que je dois fixer ma Cour.

L'exécution suivit de près le projet, la ville de Moukden fut bâtie et devint un rempart assuré contre toutes les forces de l'Occident.

(*Eloge de Moukden*).

La ville aurait été, ainsi, fondée en 1626. Toutefois, il ne faudrait pas supposer qu'elle fut érigée de toutes pièces sur un sol vierge.

Taï-Tsou ne fit que transformer et embellir une cité dont l'existence semble remonter à une antiquité considérable. Si nous nous en rapportons aux chroniques, l'emplacement où se trouve, aujourd'hui, Moukden était déjà occupé sous l'empereur Yao, 23 siècles avant notre ère. Depuis ces temps éloignés, subissant des fortunes diverses, une ville y subsista toujours. Baptisée et rebaptisée au gré de ses conquérants, les noms pompeux ne lui ont point manqué. Elle fut, tour à tour, « le lieu qui assure la sécurité aux peuples de l'Orient » (Ngan-Toung-Tou-hou fou), « la Cour Orientale », « le chemin du Soleil », la « Ville du Soleil » (Chen-yang-lou, Chen-yang-ouei), « la Cour au-dessus de toutes les Cours » (Chen-king).

Qu'était la nouvelle résidence impériale à l'époque de sa splendeur ?... Kien-long nous la dépeint en termes enthousiastes.

Huit grandes portes, percées dans l'enceinte fortifiée, y donnent une libre entrée aux huit principaux vents. Et, combien délicieusement résonnent à l'oreille les noms, pleins d'emphatisme oriental, de ces diverses portes !... Voici les deux portes du Sud, dont l'une s'appelle « Porte par où s'introduit la multitude des vertus » et l'autre « Porte qui donne entrée à la protection du Ciel » ; à l'Est ce sont les portes « des attentions pour ce qui est proche » et « des soins de l'intérieur » ; en face, à l'Ouest, se trouvent la porte « de la tendresse pour ceux qui sont éloignés » et la porte « qui introduit les peuples étrangers qui viennent rendre hommage » ; enfin, regardant « celle d'entre les étoiles du Nord qui semble fixée dans la partie du ciel qu'elle occupe » s'ouvrent la « Porte honorable de la terre » et la « Porte des victoires qu'ont remportées le bonheur et la force ».

Neuf larges avenues traversent la ville. Au bout de l'une d'elles s'élève le vaste Temple du Ciel. Le temple est rond, à l'imitation du Ciel ; il renferme un autel rond, placé dans une immense salle ronde. C'est là que, chaque année, au solstice d'hiver, l'on immole, sur une pierre verte (1), la victime, aux cornes ornées de guirlandes de cocons de vers à soie, que l'on offre, en sacrifice solennel, au Ciel.

Plus loin, est le Temple des Ancêtres du souverain où, deux fois l'an, celui-ci leur présente, avec le cérémonial prescrit, le repas symbolique composé de vin nouveau, de viande et de poissons bouillis.

Mais le fondateur de Moukden devait, aussi, songer à se construire une demeure. Lorsque Kien-long, en compagnie de sa mère, se rendit aux tombeaux de ses aïeux (1743), il put voir, par lui-même, une grande partie des monuments élevés un siècle auparavant par son célèbre devancier. Bien que le désir de payer à Taï-Tsou le tribut de louange que tout Chinois vertueux doit à ses pères l'ait, vraisemblablement, incité à exagérer la beauté de son œuvre, il est probable que l'orgueil du conquérant mandchou s'était évertué à rivaliser, dans sa nouvelle capitale, avec le faste de la Cour de Péking :

Semblable au fameux palais de Quei-Yang (2), la demeure impériale est solidement construite, l'élégance, la propreté, la bonne disposition de ses aménagements en font un séjour délicieux.

Trois grandes salles, placées en enfilade, ayant, de chaque côté, des appartements qui se répondent, sont l'endroit auguste où l'empereur a placé son trône. Deux grandes portes, que l'on prendrait pour les portes du Ciel, y conduisent également... Sur le frontispice du bâtiment principal est gravée cette simple inscription : *Foung-hoang*.

La simplicité d'une telle inscription nous paraîtrait, aujourd'hui, d'un orgueil passablement outrecuidant. *Foung-hoang* signifie, tout bonnement, phénix. Il faut, toutefois, observer que Taï-tsou ne se décernait pas à lui-même l'épithète de phénix en inscrivant ce mot au-dessus de la porte de son palais. L'oiseau fabuleux que les Chinois appellent Foung-hoang est censé paraître sous le règne des monarques parfaits, également justes, sages, remarquables par l'étendue de leur savoir

(1) Le vert est la couleur consacrée au Ciel.

(2) C'était un palais magnifique que fit construire, paraît-il, un autre chef de dynastie Kao Hoang-Ti des Han, au IIe siècle avant Jésus-Christ.

et la solidité de leurs vertus... En promettant à ses sujets l'apparition du phénix, il prétendait, seulement, réunir toutes ses perfections en sa personne, ce qui dénote déjà une dose suffisante de présomption.

Cependant, après avoir satisfait aux exigences de la majorité impériale, le prince tartare avait pensé à se créer une demeure intime... Etait-il si pénétré de civilisation chinoise qu'il songeât à faire, de cette habitation, une retraite consacrée à l'étude, aux lettres, à la philosophie, en même temps qu'aux joies de la famille ?... Il est permis de croire que son arrière-petit-fils, poète et fin lettré, lui a prêté, dans une pensée d'affectueux respect, le caractère qu'il jugeait le plus digne d'admiration : cet amour du savoir que la Chine, comme l'Inde, place au premier rang des vertus et dont ses dogmes religieux font la condition *sine qua non* de la sainteté. Qu'importe, d'ailleurs, le nom de celui qui donna aux palais de Moukden les titres d' « Edifice du Repos éclairé », d' « Edifice de l'Instruction », d' « Edifice de la Tendresse ». C'est l'âme chinoise qui respire en eux ; l'âme de la vieille Chine qui conquiert ses conquérants, les enveloppe tous, Mongols, Mandchous, Tartares coureurs du grand steppe, dans le réseau ténu de sa vie minutieuse et sage...

Moukden s'animait, à cette époque, de tout le pittoresque tumulte qui entoure les cours orientales. Une nombreuse garnison s'exerçait sur les champs de parade des environs. Soldats de fantaisie, amusants soldats de contes bleus, si différents de nos vulgaires troupiers modernes !

L'armée était divisée en huit bannières : bleue, blanche, rouge, jaune, bleue bordée, blanche bordée, rouge bordée et jaune bordée. Dans leurs manœuvres, les milices représentaient le dessin de diverses constellations, celui des Koua, ou d'autres images symboliques :

Rangés sous huit étendards, les guerriers mandchous répandent un éclat qui ne diffère pas de celui de la brillante étoile Ho-kou (constellation de l'Aigle). Par la variété de leurs évolutions, ils peuvent imiter toutes les figures qui résultent des différentes combinaisons des lignes de *Fou-hi* (les Koua). Ils savent, après avoir formé les huit stations, s'en préparer une neuvième et la rendre supérieure à toutes les autres. Fiers de pouvoir représenter, sur la surface de la terre,

l'ordre merveilleux que les astres, roulant sur nos têtes, observent dans la voûte des cieux, ils brûlent du noble désir d'éprouver leur adresse, de signaler leur courage, de donner des preuves authentiques de leur valeur...

Eh ! oui, soldats aux costumes chatoyants, brodés de dragons fantastiques, soldats de ballet d'opéra, mais soldats tout de même qui surent, comme ceux d'aujourd'hui, rougir de sang les plaines et les vallées mandchoues !

Quand l'empereur ne guerroyait pas, il chassait. Il pouvait à cette époque poursuivre, dans la région de Moukden, le tigre, le léopard, les ours et une infinité de menu gibier. Etendards en tête, suivie des chars destinés aux spectateurs de trop petite noblesse pour partager, de façon active, le plaisir du souverain, la cavalcade impériale se mettait en route, promenant son agitation tumultueuse dans la solitude des campagnes et jusque sur les monts voisins. Tour à tour la Montagne de fer, la Montagne brodée, la Montagne au sommet uni, la Montagne du dragon qui se rend, la Montagne porte de pierre, la Montagne mère des eaux orientales et tant d'autres, dont les échos sont, maintenant, déchirés par les brutales sonorités du canon, retentissaient des résonnances joyeuses des fanfares impériales...

Premier échelon de leur fortune, lieu saint où reposent leurs ancêtres, Moukden devait conserver la vénération des empereurs de la dynastie Taï-thsing (1). Mais, aux mânes des vieux Khans, à la patrie mandchoue, devaient suffire le tribut de religieux respect, le souvenir attendri et fier des conquérants de l'empire. Le trône des souverains de la Chine ne pouvait se transporter hors d'une de ces capitales que les traditions avaient consacrées de longue date. La « Cour du Nord » (Péking) attirait les nouveaux monarques et ceux-ci sentaient bien que, malgré leurs victoires et leurs proclamations solennelles, ils n'étaient empereurs qu'à demi dans leur palais de Moukden. Aussi, lorsque le jeune prince Chun-tchi (l'empereur Chi-tsou-tchang Hoang-ti) (2), entra dans Péking, après la dé-

(1) L'on traduit généralement par : dynastie « très pure ». Plus littéralement Taï-thsing signifie « Grande nettoyeuse ». On exprime ainsi que cette dynastie purifia le pays, en extirpa les abus, y fit régner l'ordre.

(2) Voir la note ci-dessus au sujet des noms des empereurs chinois et de leurs noms posthumes.

faite de Li-tseu-tching (1) (1644) ce fut pour ne plus le quitter. C'en était fait ! Moukden n'était plus qu'un lieu de pieux pèlerinage...

On se ferait une très fausse idée des sépultures impériales de Moukden, si on se les imaginait comme une sorte de St-Denis chinois. Les mœurs, en Extrême-Orient, ne conçoivent pas la création de nécropoles de ce genre où princes et princesses d'une même lignée vont dormir côte à côte. Les défunts chinois sont plus exigeants : à chacun d'eux, il faut une demeure particulière, un palais, avec ses jardins, dont il a la jouissance exclusive. Bien plus encore, les seigneurs ou même simplement les riches particuliers ne souffrent pas de voisinage immédiat à leur dernière habitation. La règle idéale, encore souvent observée, je crois, notamment en Corée, est que nul, ni vivant, ni mort, ne doit s'établir sur l'étendue de terrain que l'on peut découvrir à l'œil nu de la porte du tombeau. Les anciens immobilisaient ainsi des espaces considérables, d'autant plus que l'emplacement choisi, de préférence, pour les constructions funéraires est une éminence ou une colline dominant les environs. Par exception, deux époux sont, parfois, inhumés dans le même lieu. En dehors de ce cas spécial, la promiscuité de leurs dépouilles a, de tous temps, répugné aux Jaunes et n'a été pratiquée que par les classes pauvres, ou peu aisées, de la population.

En somme, les sépultures des ancêtres de la dynastie régnante, et non pas de tous les souverains de cette dynastie, comme on pourrait le croire, se trouvent dispersées dans les environs plus ou moins immédiats de Moukden.

Tchao-tsou-yuen Hoang ti (2) (l'empereur origine de la race) Sing-tsou-tché Hoang-ti (l'empereur qui a accru la race), King-tsou-y Hoang-ti (l'empereur qui a fait briller la race) et Sien-tsou-huien Hoang-ti (l'empereur qui a fait connaître la race) ont, ainsi que les quatre princesses, leurs épouses légitimes, leur tombeau sur une colline assez éloignée de Moukden. Plus proches de la ville sont les tombeaux de Taï-tsou-kao Hoang-ti

(1) L'un des chefs militaires qui déchaînèrent la guerre civile dans les dernières années de la dynastie des Ming (1635 à 1644).

(2) Hoang-ti signifie empereur suprême, monarque au-dessus de tout. Il implique l'idée d'une autorité et d'une grandeur absolues que rien ne dépasse. Ce fut Thsin-chi qui se décora le premier de ce titre, en 220 avant J.-C.

(le grand ancêtre et très haut empereur) et de sa femme. Enfin, tout près de Moukden, repose Taï-tsoung-ouen Hoang-ti (l'empereur éclairé).

Comme nous l'avons vu précédemment, aucun des princes mandchous, désignés ci-dessus, ne régna véritablement sur la Chine. L'avant-dernier d'entre eux se proclama, ainsi que je l'ai dit, empereur à Moukden. Quant à ses ascendants, c'est par pure déférence que les souverains chinois leur ont attribué le titre posthume d'empereur et des noms honorifiques qu'ils ne portaient point de leur vivant. « L'empereur origine de la race » était, paraît-il, désigné par ses contemporains tartares sous le nom plus trivial de « Main de travers », qu'il devait, sans doute, à quelque infirmité.

Comment les souverains chinois concilient-ils cette généalogie précise avec la légende qui leur donne, pour mère, la Fille du ciel et, pour père, un fruit miraculeux cueilli aux buissons du Tchang-peï-chan?... Ils ne s'y essaient probablement pas. A côté de l'histoire la légende co-existe pour la joie des simples et des très subtils; des âmes enfantines qui s'extasient devant les *Kioro d'Or*, illustrant les porcelaines ou les paravents familiaux, et des lettrés poètes, se complaisant au domaine prestigieux de la Fable et du Symbole.

O Kioro d'Or! fils de la Fille du Ciel, qui jadis avez su apaiser les clameurs de discorde s'élevant autour de la Montagne Blanche, que votre esquif fantôme, s'échappant du lac mystérieux, vogue, aujourd'hui, invisible, sur le Yalou, le Tioumen et la Soungari et ramène la paix dans les campagnes mandchoues!...

ALEXANDRA MYRIAL.

LE DANGER

—

Mme Ward regarda M. Williamson. Elle eut un scintillement dans ses jolis yeux marrons et un air qui disait : « Vous y êtes, n'est-ce pas? » Puis elle s'écria d'une voix un peu aiguë :

— Paris! croyez-vous que le gondolier de Lady Prentice ait le mauvais œil?

— Comment le saurais-je ? — répondit M. Williamson en levant un sourcil. — Tout accident est un cas de malocchio, mais le coupable se cache.

Paul Aubertin, qui posait sa tasse à café sur une table, se retourna comme si on lui lançait une pierre. Depuis le courrier du matin, il s'était senti enveloppé par cette atmosphère de sérénité exceptionnelle qui semble une condition plus facile et un état plus léger que la vie. Et tout à coup il était blessé ; une intention secrète l'atteignait. Il ne put comprendre d'où elle partait, ni de quoi elle était faite, et se reprocha une impressionnabilité si inattendue. Aubertin ne se permettait aucun abandon aux impulsions. Il se rangeait lui-même parmi ceux qui n'ont pas de facettes brillantes dans l'esprit, et qui doivent maintenir en eux le calme, les garanties du travail régulier. Il considéra le petit groupe qui causait en ce moment dans son salon, et reprit un à un les motifs qu'il avait d'être bienveillant : sa femme ne s'ennuyait pas à Venise; leur association avec Lucie Ward, pour louer le Palais Revedin et y passer l'hiver, avait été agréable jusqu'à ce jour. Il se rendait bien compte qu'entre lui et le petit Bertrand Emmeline avait une vie très monotone; Mme Ward créait un peu de mouvement, amenait quelques personnes; son flirt, le gros Dumesnil, était un garçon sympathique... Il menait ces dames à Padoue, à Trévise, en automobile : Emmeline se trouvait bien de ces excursions... Mais ce directeur d'une Revue Psychique Américaine, ce M. Williamson, que Lucie Ward introduisait pour

la première fois dans la maison, et qui entrait avec autorité, quel personnage singulier! S'il allait devenir habituel, quotidien, comme l'était Robert Dumesnil, ne serait-ce pas un véritable inconvénient?...

Mme Ward continuait à parler avec sa voix de tête, et scandait ses phrases :

— Cher ami, toutes les superstitions me sont chères... en petite-fille de Napolitaine que je suis...

Elle releva complètement les paupières, et montra ses grands yeux, qui témoignaient, par leur splendeur, d'une origine italienne. Aubertin connaissait Lucie Ward depuis l'enfance et lui avait toujours vu exécuter ces petites habiletés avec le savoir-faire d'une aimable Française. Il l'en admirait. C'était chez elle une sorte de politesse, de bonne volonté candide, quoique rouée, à embellir, pour l'agrément de tous, sa tête fine, très jolie, mais un peu osseuse. Si Mme Ward eût été une personne distraite, quelqu'un aurait pu imaginer de lui trouver le nez crochu.

— Il ne faut pas être systématique, — continua-t-elle — l'eau était très basse aujourd'hui... Lady Prentice a glissé sur une de ces pierres vertes... Si elle avait attendu qu'on eût déplié le tapis, elle ne se serait pas cassé la jambe et nous ne parlerions pas du mauvais œil.

— Je vois, chère amie, que vous avez modifié vos idées sur les incidents de la vie. Je suppose que de nouvelles expériences vous ont instruite, — dit M. Williamson.

Il promena son regard de Robert Dumesnil à Lucie Ward, puis l'arrêta sur Robert, avec une arrogance bizarre, en prononçant des paroles qui s'adressaient à Lucie :

— Vous faites bien de ne plus recevoir mon *périodical;* il est si mal fait! Et surtout de ne plus lire mes articles qui sont pleins d'anecdotes macabres.

« Serait-il jaloux de Robert? » pensait Aubertin. « Mais pourquoi Lucie supporte-t-elle cet individu? »

— Comment! je ne lis pas vos articles! — s'écriait Mme Ward. — Mais je ne lis que ça! et ce n'est pas sans mérite, car j'ai oublié le peu d'anglais que je savais. Cela fâche tant Johnny que je n'aie jamais pu apprendre sa langue — finit-elle dans un rire si mince qu'on pensa l'entendre s'effiler entre ses dents. Ce rire particulier dont elle accompagnait sou-

vent le nom de son mari absent éveillait un doute irréductible : « L'a-t-elle trompé ? Non ! Cependant ? Pas avec Dumesnil ! ni avec le précédent ! Mais alors avec qui ? »

— Quel malheur que vous n'écriviez pas en français, Monsieur ! vous parlez si bien le français ! — dit une voix éraillée et forte à laquelle personne ne s'attendait.

C'était Emmeline Aubertin, qui n'entrait pas, mais tombait dans la conversation avec un désir brusque d'être plus aimable que Lucie Ward, « à sa façon, qui certes en valait bien une autre » !

— Trop aimable, Madame... je suis né à Paris et j'y ait fait mon éducation. Mais depuis dix ans je ne quitte guère l'Italie, Rome surtout. Je ne vais à New-York que pour renvoyer mes rédacteurs.

M. Williamson fit un pas, le dos à la cheminée, leva la tête (il était très grand) et s'adressa, au-dessus de ses interlocuteurs, à l'auditoire plus lointain que composait un canapé rouge et or entouré de fauteuils :

— J'espère avoir atteint ce point de culture vivante où le caractère national n'est plus un obstacle à l'intelligence. J'ai été séduit, retenu, par l'admirable sens superstitieux du peuple italien. Sa peur séculaire et majestueuse m'a plus instruit que toutes les subtilités élaborées dans les bureaux de sciences psychiques. Mes collègues n'auraient jamais trouvé ce formidable mot : « Le mauvais œil » pour résumer l'influence funeste qu'un homme peut exercer sur ses semblables.

M. Williamson rabattit de nouveau sur Robert Dumesnil un regard qui devait être presque insupportable. Les prunelles, d'un bleu intense, avaient un éclat immobile :

— Les accidents sont des crimes. Chaque fois qu'une catastrophe est signalée, il faut faire l'enquête, instruire le procès, rédiger le réquisitoire et dénoncer le criminel à la société qui le punit en l'isolant.

La bonne face de Robert était cramoisie. Mme Ward fit entendre une toux qui devait être un avertissement, car M. Williamson délivra sa victime en détournant la tête. Il y eut un malaise silencieux qu'Aubertin partagea. Cependant, c'était trop ridicule ! Comment souffrait-il qu'une scène aussi absurde se prolongeât chez lui ? Robert, qui avait quelquefois de la grosse répartie, ne paraissait pas suivre tout à fait la conver-

sation. Il devait entendre les mots crime, accident, selon sa cervelle de chauffeur, et croire que Williamson lui reprochait de risquer la vie de Mme Ward en automobile. Trois semaines auparavant, Robert Dumesnil avait, en conduisant, jeté Lucie dans un de ces énormes fossés qui bordent les routes plates de ce pays. Elle avait pris un bain sale, rapporté un rhume et des contusions. A ce souvenir, Robert étranglait de terreur et de honte.

Aubertin vit qu'il ne s'en tirerait pas et se rapprocha :

— Monsieur... puisque vous croyez à la malchance, ne pensez-vous pas qu'elle puisse être personnelle ?

Il s'entendit parler avec une timidité agacée qui le désappointa.

— Rien n'est personnel ! — répondit M. Williamson d'un ton qui n'argumentait pas — on ne fait rien sans ses semblables sur cette terre où chacun est si près de tout le monde. Le bonheur ou le malheur d'un homme est lancé par un groupe, comme une affaire. Beaucoup de gens travaillent à notre existence intime. Quant au génie, c'est un phénomène public. Certains artistes ne possèdent leur talent qu'après la mort. Ils n'ont même plus besoin d'être là pour devenir quelque chose, une force.

Emmeline Aubertin fit un nouveau bond dans la conversation par un :

— Monsieur a des idées tout à fait originales sur ces sujets !

Elle avait l'intonation enthousiaste des personnes qui répètent une phrase entendue, et faisait décidément les honneurs de Williamson avec une incompréhensible fierté. « Mais elle ne l'a jamais vu ! » se disait Aubertin. Il aimait beaucoup sa femme : il l'aimait assez pour n'avoir pas besoin qu'elle fût jolie. Elle avait une chevelure touffue, d'un roux naturel et trop violent, une peau de lait sur laquelle les taches de son n'étaient pas désagréables, de la laideur, de la vulgarité, et un peu de cet attrait qui est invisible mais très puissant sur quelques hommes.

— Toujours trop bonne, Madame, — disait Williamson, en saluant — trop compréhensive.... Ces idées ne sont pas absolument neuves...

— Non ! en effet ! — reprit Aubertin assez vivement.

Mais il fit un effort pour continuer; sa voix devenait molle, ses paroles manquaient d'élan et tombaient sur place :

— Vous nous présentez les conclusions excessives de quelques théories assez raisonnables et dont nous avons été nourris. Nul ne songe à nier l'influence; l'influence du milieu, de l'époque, ni même celle de la foule....

Il fut honteux de cette pauvre phrase inerte par laquelle il donnait seulement à penser que M. Williamson méritait d'être pris au sérieux. Les ridicules de ce personnage étaient tout un système d'attaque et de défense devant lesquels on se sentait médiocre, faible, ligoté.

— Un homme — prononça très lentement M. Williamson, en découpant ses mots dans un bloc d'insolence, — n'a d'esprit que si son entourage le veut bien. On n'est même pas sot à soi tout seul. Quand on dit une bêtise, c'est toujours la faute de quelqu'un !

Dans le cerveau d'Aubertin, il n'y eut plus que : « Une gifle à Williamson ! » Et il ne savait pas s'il voyait rouge ou s'il voyait clair. Il n'avait pas l'habitude de l'emportement. Mais pouvait-il se reconnaître dans les propos du malotru, se jeter sur ce grotesque qui faisait une conférence à un canapé? C'eût été se mettre dans le cas d'un fou !

Williamson continuait :

— Quand un homme est entouré par l'attention, que chacune de ses paroles est à l'avance consacrée, il est en quelque sorte contraint par l'admiration, elle lui fait violence, et il prend une ressemblance réelle avec l'illusion qu'il produit. Moi, je trouve ce prodige de suggestion quotidienne bien plus extraordinaire que les simagrées d'un médium dans une cage de tulle... Oh ! monsieur Au-ber-tin... — il détacha les syllabes avec une prononciation très américaine, et comme il avait parlé jusque-là sans aucun accent, l'exception faite pour le nom de son hôte était une impertinence très marquée — je vais être bien indiscret. Vous me connaissez peu, je dîne aujourd'hui chez vous pour la première fois...

— C'est la première fois que j'ai le plaisir de vous voir — rectifia Aubertin d'une voix sifflante.

Il se sentit ridicule. Puisqu'il ne jetait pas Williamson à la porte, il ne devait lui accorder aucune importance.

— Je suis d'ailleurs fort indiscret de mon naturel, — reprit

Williamson qui n'entendait pas les leçons — c'est mon métier. Monsieur Au-ber-tin, voulez-vous me permettre de commencer tout de suite une enquête sur l'accident de Lady Prentice?

— Je n'y vois aucun inconvénient, — dit Aubertin avec calme.

M. Williamson s'assit, les yeux baissés et dirigés vers le feu. Aubertin se rendit compte que chacun, sauf sa femme, était soulagé par cette attitude. Il regarda son hôte en essayant de comprendre les motifs qui éblouissaient Emmeline. Évidemment, Williamson devait être ce qu'on appelle un bel homme. Il avait six pieds, le buste d'une longueur exagérée, trop souple et cambré. Un sourcil, presque toujours plus haut que l'autre, faisait une barre oblique et déconcertante dans cette figure assez régulière et bien construite. Avait-il plus de quarante-cinq ans? Ses cheveux blonds, très lisses et intacts, lui conservaient de la jeunesse. Cependant, Aubertin remarqua qu'il n'avait pas le teint bon. On lui voyait sur les paupières, en ce moment rabattues, une couleur cireuse. En outre, il n'était pas réellement mince, mais long et gras.

Les éclatantes prunelles de M. Williamson se réveillèrent :

— Mesdames, laquelle de vous a vu Lady Prentice, ce matin, avant l'accident?

— Tout le monde! — s'écria Emmeline avec un empressement qui ne corrigeait pas sa syntaxe — Lucie Ward, moi, Robert, mon mari et mon Bertrand!

Elle se leva (c'était sa façon de gesticuler), fit trois enjambées, repoussa une chaise, tira le tapis de la table, passa sa main dans les cheveux de Bertrand et le décoiffa complètement, puis se rassit en face de M. Williamson. Cela ne prit pas une seconde et n'étonna personne.

— Où allait-elle?

— Au Rialto, à pied, par la Merceria.

— Elle voulait acheter un Pétrarque — dit Mme Ward, en composant un récit. — Alors, on a vu une chose inouïe : Paul s'est élancé : « Madame, vous trouverez cela bien mieux chez le libraire de la place Saint-Marc! Voulez-vous que je vous accompagne? Je vous montrerai deux ou trois éditions qui sont curieuses. » Enfin, un Paul homme du monde, un peu suffisant et loquace... un autre Paul!...

— Merci, dit Aubertin gaiement.

Mme Ward mimait en parlant avec de jolies mains aux doigts trop longs. Elle cultivait les morceaux de conversation comme un art d'agrément et s'y montrait un peu vide, prétentieuse, mais pleine de grâce. Aubertin était enchanté de retrouver les points de contact dont il avait l'habitude.

— Qu'est-ce que vous aviez, mon cher? Je ne vous ai jamais vu si éloquent!

— Merci toujours! J'étais bigrement de bonne humeur, voilà tout!

— La suite! dit M. Williamson.

— Pendant que Paul et Lady Prentice penchaient leurs têtes innocentes sur les bouquins, Robert volait au Rialto pour chercher la gondole de Lady Prentice. Et c'est ainsi qu'elle est allée se casser les os chez Maroni.

— A midi moins cinq! dit Emmeline, qui souligna l'importance de ce renseignement en changeant de fauteuil.

— Comment Lady Prentice s'est-elle exprimée en vous quittant?

Mme Ward hésita, chercha :

— Ma foi?... Ah! oui! Elle a salué de la main, très gentiment, Robert et Paul, en disant : « Grâce à vous, j'ai le temps de passer chez Maroni avant de rentrer. Je vous suis bien reconnaissante! »

M. Williamson sourit, d'un sourire tellement expressif qu'on l'entendit. Personne ne put s'empêcher d'écouter la suggestion pénible; et le silence fut rompu au moment où il allait cesser d'être persuasif :

— Oh! monsieur Robert (excusez-moi si je vous appelle ainsi, mais j'oublie votre autre nom), avez-vous reçu ces jours derniers quelque nouvelle agréable... ou désagréable?

— Je ne sais pas, dit Robert, très bourru.

Mme Ward lui lança un : « Vous me revaudrez ça! » avec ce que les Italiens appellent la queue de l'œil. Robert se balança sur sa chaise, confus, mais pas entièrement dompté,

— Rien dans votre courrier? continuait M. Williamson, le regard tout à fait immobile.

— Une facture.

— Considérable?

— Trente-deux francs cinquante.

Aubertin et Lucie Ward éclatèrent de rire. Robert tirait de

son physique une façon de blague un peu ordinaire, mais évidente. Il semblait déjà trop fort et trop lourd pour sa peau de vingt ans que le sang colorait rapidement. Sa figure de pleine-lune en caoutchouc était un joujou à grimaces dont il faisait ce qu'il voulait.

M. Williamson ne perdait pas un pouce de terrain. Il avait, parmi ses qualités de résistance, la force de ne pas voir.

— C'est tout?

— Tout.

— Robert! — s'écria Mme Ward en minaudant un peu plus qu'elle ne pensait — vous n'êtes guère poli pour moi... ou vous avez une bien mauvais mémoire.

Robert fourra sa langue dans une de ses joues, et jeta vers Lucie un regard effaré qui suppliait : « Voyons! vous n'allez pas me faire raconter ça! »

— Ma chère Lucie, — dit M. Williamson, sur un ton froid, — les petites joies sentimentales n'ont pas d'importance. Leurs effets sont bien plus factices que vous ne croyez. Ce n'est pas la vie et la mort, je vous assure.....

— J'ai fini avec M. Robert — reprit-il. — A vous, monsieur Aubertin. Qu'avez-vous trouvé dans votre courrier, ce matin?

Aubertin réfléchit. S'il se dérobait à une question qui tombait aussi juste, Emmeline interviendrait probablement, encouragée par l'exemple de Lucie Ward. Ce serait infiniment ridicule. Il dit :

— Moins qu'une lettre : un bon pour toucher 1.200 francs.

— Où?

— A la caisse de l'Institut.

— Un prix?

— Un prix pour mon dernier livre.

— Je vous fais mes compliments, monsieur Aubertin.

— Il n'y a vraiment pas de quoi! — répondit Aubertin. — Ce brave Lavenasse s'est beaucoup remué pour moi, voilà tout.

— M. Lavenasse est l'un de vos plus jeunes académiciens, n'est-ce pas?

— Il est jeune, en effet.

— Vous devez être fort heureux, Monsieur Aubertin, — insista Williamson — vous attachez certainement beaucoup

d'importance à vos travaux, puisque vous vous êtes installé à Venise pour les continuer.

— J'aime simplement les archives, — dit Aubertin, très maître de sa voix.

C'était sur lui que les yeux bleus de Williamson étaient dirigés maintenant. Il semblait impossible de conserver une attitude naturelle devant ce regard, qui finissait par n'être plus un regard, mais un point brillant, redoutable par sa fixité et sa durée.

— Vous avez dû être enchanté,— appuyait M. Williamson. — Vous êtes un homme laborieux. L'écrivain qui demeure longtemps obscur étouffe derrière son travail. Un premier succès est une bouffée d'air respirable. Il nous faut une atmosphère pour que nos paroles portent. Vos ouvrages (qui sont, m'a-t-on dit, précieux pour les gens du métier) étaient pour l'ignorant Tout-le-monde des livres ennuyeux. Il vous manquait précisément une consécration un peu banale... car il faut songer à la vente ! Le prix de l'Académie encouragera quelques acheteurs...

— Tant pis pour eux ! interrompit Aubertin en riant.

Mais une émotion dissimulée le bouleversait. L'impertinence de Williamson était une chose dont il se moquait ! Il était absorbé par un souci plus profond :

Le matin même, après l'ouverture du courrier, il avait dit à Emmeline tout ce qu'il venait de s'entendre répéter par Williamson : sa pensée, en d'autres phrases, mais presque avec les mêmes mots. Il s'était servi des termes : « Livres ennuyeux. » « Consécration banale. » « Quelques acheteurs... » Comment croire à une coïncidence ! Lui seul pouvait avoir un sentiment aussi juste de sa situation littéraire. Emmeline aurait donc rapporté leur conversation à Lucie Ward et Lucie à Williamson? Mais pourquoi, grand Dieu !

A ce moment, il aperçut Bertrand qui écoutait, debout et sage, les yeux animés, les joues en feu. Lui aussi avait l'air singulier. Que faisait-il là si tard ? Emmeline perdait la tête et l'oubliait :

— Va vite te coucher, petit ! dit Aubertin.

— Laisse-le ! cria Emmeline, avec fureur.

Elle sauta sur son fils, l'embrassa, lui refit son nœud de

cravate, et tomba, très fatiguée, sur une chaise, en secouant la tête pour affirmer ses droits.

Aubertin ne s'occupait plus de ce qu'il sentait. Il cherchait seulement à comprendre : Emmeline ne lui avait jamais montré ce caractère. Elle le faisait quelquefois souffrir par une humeur sournoise et boudeuse, mais elle ne lui parlait pas sur ce ton en public. Quant à Bertrand, il parut plus étonnant encore. Aubertin le trouvait en général assez impulsif et mal élevé pour un enfant de huit ans. Maintenant, pendant que M. Williamson continuait à discourir, Bertrand réfléchissait, visiblement embarrassé entre le désir de témoigner pour son père, en lui obéissant, et la crainte de se faire remarquer. Il s'écarta, fit quelques tours dans l'espace libre du salon, et sortit comme une petite ombre.

M. Williamson, après l'incident conjugal, avait changé tout de suite le sujet de conversation, marquant fort bien ainsi que les plus petits faits sont significatifs et réveillent dans l'esprit des souvenirs qu'il faut laisser parler.

— A propos, — dit-il à Mme Ward — vous avez lu dans les journaux l'accident de Leblanc de l'Orne ?

— Non. Quoi donc ?

— Il a des lésions internes dont il ne se remettra jamais.

— Cela... vous n'en savez rien. Mais racontez toujours. Je regrette pour Leblanc de l'Orne, mais je ne le connais pas... et j'aime les histoires ! ajouta-t-elle avec une physionomie de petite fille. Elle avait à peine trente ans et voulait déjà en paraître vingt.

— Leblanc de l'Orne avait une superbe situation politique : il était en passe de devenir ministre. Or, il se dirigeait vers le Parc Monceau pour y prendre un fiacre, lorsqu'un Monsieur Chose de ses amis (dont j'ai d'ailleurs noté le nom) le rejoint et l'accompagne avec l'intention de prendre aussi une voiture à la même station. Chose était placé sur le bord extérieur du trottoir de telle sorte que le premier fiacre de la file lui revenait de droit, lui était *des-ti-né*, selon l'expression consacrée. Mais ce qui importe et qu'il faut savoir, c'est que Chose a moins d'esprit, de réputation et d'assurance que son brillant ami, qu'il est tourmenté par le désir de lui plaire, et se rend fort ennuyeux. Bref, ce Chose, au lieu d'accomplir le sort en montant dans la première voiture, s'efface poliment, et Leblanc de

l'Orne, enchanté de quitter le raseur, s'élance et fait claquer la portière. Deux minutes plus tard, son véhicule emballé se jette dans un tramway, pendant que Chose, traîné par une bique somnolente, échappe lentement au destin.

Leblanc de l'Orne est un homme fini. L'œil timide, obséquieux, implorant de Chose n'a pas été bon pour son ami !

— Evidemment dit Mme Ward sans enthousiasme.

Elle pensait au grand fossé d'eau sale, avec une telle évidence qu'elle en suggéra l'image à chacun.

— Que serait-il arrivé, — continuait Williamson — si la voiture fatale avait été la seconde de la file ? Alors, les révérences de Chose le perdaient, et Leblanc de l'Orne se tirait d'affaire ! Le regard distrait, indifférent et pressé du personnage fendant eût été détestable pour le personnage humble. Dans les deux cas, il y a substitution : un homme élude son propre danger en lui jetant une autre proie. C'est ce qui s'appelle avoir le mauvais œil.

— Vous savez que ce n'est pas italien du tout cette théorie-là, fit Mme Ward un peu ranimée. — Ici, on déclare que Monsieur un Tel a le mauvais œil et on le fuit comme la peste. Il en a pour la vie ! Tandis que vous, vous avez l'air de dire que personne n'est sûr...

— Si ! Ceux qui remplissent exactement leur destinée ne dérangent pas celle des autres et n'ont jamais le mauvais œil. Mais il faut considérer comme dangereux tous ces êtres incertains qui cherchent leur équilibre et font des gestes mal calculés : les ratés, les gens qui s'ennuient, ceux qui ennuient les autres... et aussi les vaniteux exubérants qui débordent de leur place et ne regardent pas où ils marchent ; tous ceux que le mouvement de la Fortune pousse au-dessus ou au-dessous de leur véritable niveau, car ils sont ainsi jetés hors de leur caractère, hors d'eux pour ainsi dire...

— Et l'enquête ?

— Elle est finie.

Robert, sans se lever, tourna le dos comme un gros enfant grognon qui méprise les grandes personnes, et allongea le bras vers la table pour y prendre une boîte de cigarettes.

— Il n'y en a plus, mon cher ; j'en ai sur mon bureau : je vous les apporte dit Aubertin, heureux d'échapper pour quelques minutes à la comédie inquiétante qui se jouait ici.

Il passa par un dédale de corridors, de dégagements, de petites antichambres intérieures, prit un escalier, qui ne revenait pas sur lui-même et zigzaguait, entrait dans un mur, ressortait par miracle. Au second étage, une fenêtre était ouverte sur le Grand Canal. Les gondoliers du Traghetto se disputaient dans leur langage mal articulé où l'on n'entend que des voyelles. Aubertin se pencha. La marée montait et les gondoles rangées, pointues et longues, sursautaient dans leur sommeil. Il se souvint, alors, avec des images obsédantes, d'une sensation qu'il avait éprouvée le matin même, lorsque Lady Prentice s'éloignait sous le *felze* :

La chute des rames, leur faible bruit, les déchirures suaves et régulières de l'eau s'étaient accomplies pour lui, dans la brume déserte et sourde, avec une signification intime. Il avait senti la force du lien qui nous rattache aux petits faits extérieurs, aux aspects, aux sons, aux mouvements, et nous associe à tout, comme si notre vie dépendait du paysage, d'un cri, d'une ombre ou d'une lueur !

Il fallait pourtant mettre fin à cette sensiblerie nerveuse : Aubertin traversa plusieurs pièces commandées, des petites salles taillées dans des salles plus grandes et construites les unes dans les autres, et parvint à son cabinet de travail. En s'efforçant de ne pas accueillir ses pensées, il marchait d'un pas dur et faisait résonner le sol de marbre.

— Papa ! Papa ! cria une voix claire.

Aubertin ouvrit la porte du fond. Encore une petite antichambre sans fenêtres. Elle était dallée de pierres blanches alternant avec de la brocatelle rose, et desservait une chapelle tombée en délabrement. On voyait un fronton de bois sculpté, posé sur des colonnes. A gauche, la chambre de Bertrand ; à droite, celle de la femme de chambre chargée de le surveiller.

Le petit garçon était debout sur son lit peint, et gesticulait derrière une moustiquaire un peu grise, molle, épaissie par d'anciennes lessives. Une bougie brûlait tout près du tulle.

— Bertrand ! On n'éteint donc pas ta bougie?

— Si. Mais je la rallume. J'ai des allumettes dans toutes mes poches, si tu veux savoir.

Aubertin eut une peur affreuse dont il devait se souvenir un jour, une vision rapide de flammes et d'incendie. A ce moment,

son désordre mental lui parut absurde : Emmeline n'était pas une mère négligente. De quoi se mêlait-il?

Bertrand s'était assis, les genoux au menton.

— Papa! Ce n'est pas très malin ce qu'il t'a dit, l'Américain... sur ton prix. Ce n'est pas très malin puisqu'on lui a tout raconté cette après-midi. Moi, j'ai entendu...

Le trait de lumière entra comme un coup de couteau. Ainsi Emmeline connaissait Williamson, et tous deux avaient joué un tour plaisant à Aubertin! Mais alors?... Quand elle allait à Padoue ou à Trévise, était-ce pour rejoindre Williamson? Quelles raisons avait-on de croire qu'elle n'était pas sa maîtresse? Aubertin haletait et subissait un frémissement intérieur qu'il n'avait jamais imaginé. L'horreur de cet instant n'était pas faite seulement de cette jalousie que chaque homme peut connaître; il y entrait une circonstance inintelligible, ridicule jusqu'à la démence, épouvantable!

— Bertrand — dit-il hors de lui — ta mère et toi vous avez passé l'après-midi avec Williamson?

La question directe et la voix vibrante produisirent sur Bertrand un effet irrémédiable. Il jeta vers la porte un regard de terreur, bredouilla :

— Je ne l'ai pas dit! Je ne l'ai pas dit! et il fronça les sourcils en cherchant un mensonge qu'il ne trouva pas.

« Voilà mon allié, » pensait Aubertin. Mais il sentit aussitôt une pitié pleine de remords pour ce petit, jusque-là très gâté, bruyant, étourdi, et qui faisait tout à coup l'apprentissage de la défiance. De qui ou de quoi avait-il peur? A quelles fantaisies burlesques l'avait-on associé?

— Tu n'as rien dit, mon enfant, absolument rien.

— N'en parle pas à maman!

— Je ne sais même plus de quoi il s'agit.

Bertrand se rassura et s'abattit sous ses couvertures. Le sang revint à sa figure; il la coucha sur l'oreiller avec cette tendresse vague des petits garçons qui veulent être caressés au lit :

— C'est très chic, ton prix, Papa!

Au salon, Williamson parlait toujours.

— Je vous mettrai en rapports avec toute la Société Vénitienne, — disait-il, quand Aubertin entra. — Oh! monsieur

Aubertin, il paraît que vous connaissez la comtesse Ranieri et que vous ne lui avez pas présenté ces dames?

— C'est vrai — répondit Aubertin — je suis un vieux sauvage... et je crains d'avoir été souvent un vieil égoïste.

Il lui semblait avoir emprunté la voix de quelqu'un, la voix de l'homme qu'il était auparavant. Car, maintenant, comment aurait-il parlé avec sa voix nouvelle? N'aurait-on pas entendu qu'il était ivre de douleur?

— Moi, je suis sociable!... — reprit Williamson, — je connais tout le monde à Venise. Mais la comtesse Ranieri est un spectacle unique.

— Convenez, — dit Mme Ward en réussissant à mettre dans son air beaucoup plus d'esprit que sa cervelle n'en pouvait produire, — que la beauté est un don personnel?

— Pas du tout! Je vous citerai un lieu commun, mais on ne saurait mieux dire : Toute femme est belle quand elle est aimée.

— C'est vrai! cria Emmeline de ce ton familier et triomphant qui avait déjà tant surpris Aubertin.

M. Williamson se tourna lentement vers elle, garda son attitude, la compléta, sans se hâter, par un jeu de physionomie quelconque, mais prolongé. Il contraignit son petit auditoire à suivre ses mouvements, comme on suit une phrase parlée, et à les interpréter sans hésitation.

Emmeline rougit avec audace.

« Qu'ils me trompent, mais qu'ils se cachent! » criait en lui-même Aubertin. Il n'avait plus envie de souffleter Williamson, et ne pensait qu'à Emmeline pour qui il avait honte.

— Moi, — plaça Robert avec sa tranquillité pesante, — je connais des hommes qui ont un drôle de goût : Ils ont beau aimer une femme, elle est toujours aussi laide!

Mme Ward rit assez haut, en faisant un visage embarrassé et en baissant les yeux.

— Il est tard, nous avons bien travaillé! — affirma Williamson, toujours aveugle et sourd quand il lui convenait. — J'espère, Mesdames, que vous viendrez bientôt prendre le thé chez moi?

— Il paraît que vous avez un superbe appartement meublé à ravir! dit la grosse voix qu'Emmeline avait pour complimenter.

— C'est trop dire, Madame. Je me suis appliqué au confort... qui est peut-être une beauté. Les gens d'ici se perdent par le goût du décor...

Il se plaça au milieu du salon, regarda les meubles, le plafond, se retourna pour examiner l'arc des fenêtres. Les ogives étaient déformées par des découpures intérieures en bois peint, en papier aurait-on cru, et dont le goût eût charmé M. de Montalembert en voyage. Sur la cheminée à manteau, on avait fait la dépense d'un vieux cuir, mais il était posé à même les briques et se révoltait, se boursouflait, voulait qu'on le sache : il ne s'accoutumerait jamais! Les solives, rudes et lourdes, étaient dorées avec cet or rouge qui ressemble à du sirop. Pourquoi d'ailleurs étaient-elles dorées? Elles ne paraissaient pas le comprendre elles-mêmes sous les poutres qui avaient reçu un ton uni et morne. Tous les ornements de cette pièce se demandaient les uns aux autres : « Pourquoi? Pourquoi?» Et leur perplexité faisait peine. Une pâte épaisse, luisante et inégale, étendue sur les murs, attristait par sa prétention qu'elle avait eue d'imiter le rouge des stucs antiques. Mais sur le sol couleur de chocolat, le tapis n'avait pas honte, car il ne pouvait plus être propre, et cela lui donnait un air de défi.

— On ne s'est pas occupé de faire bien, dit Williamson, mais de faire beau. Allons... Mesdames...

Il échangea des poignées de main. Emmeline eut l'air de sauter par-dessus les meubles, atteignit la porte du salon, bien avant M. Williamson, et, décidée à le reconduire, glissait déjà dans le couloir. Mais Aubertin lui coupa le chemin et suivit son hôte jusqu'à la sortie de l'appartement. Quand il revint au salon, Emmeline n'y était plus et Mme Ward achevait de dire :

— ... bécile! Vous n'avez même pas compris!

Robert ouvrait lentement la bouche lorsqu'il aperçut Aubertin. Il roula un œil avertisseur vers Lucie Ward.

— C'est extraordinaire! — poursuivit-elle, comme si elle ignorait la présence d'Aubertin, — vous croyez toujours qu'il s'agit de vous et de votre automobile. Vous avez sans doute l'esprit trop simple pour vous représenter qu'on vous oublie quelquefois et qu'une allusion peut viser une autre personne que vous.

« Est-ce que j'existe encore?» pensait Aubertin. « Est-ce que les gens me voient? »

Le procédé de Lucie Ward était étrange : En général, elle se montrait si attentive et si mondaine dans l'intimité.

Aubertin passa dans sa chambre. Emmeline n'y était pas. Il marchait de long en large, essayait de se convaincre qu'une explication était possible.

Emmeline arriva, essoufflée. Elle avait les cheveux perlés de fines et innombrables gouttes d'eau.

— D'où viens-tu ? demanda Aubertin.

— Ça ! c'est raide !

La réponse fut lancée avec une colère rapide, indignée, qui prenait l'offensive. C'était une attaque. Emmeline, le nez en l'air et les yeux comme retroussés par une impertinence furieuse, pinçait sa bouche qui manquait toujours de modelés et n'était plus qu'une fente. Aubertin sentit qu'une seule question était utile à poser : « Tu connaissais Williamson, tu l'avais vu cette après-midi, pour quelles raisons m'as-tu caché cela ? » Or, ces mots, il ne les prononcerait jamais ! Sa vie entière pouvait s'écrouler, il ne voulait pas sacrifier Bertrand, le compromettre dans les disputes. Mais alors que faire ? Des paroles inutiles et faibles lui vinrent à l'esprit : « Sais-tu d'où sort ce Williamson ? C'est un grossier personnage. S'il continue à venir ici je serai obligé de lui dire son fait ! » Il les repoussa : elles auraient donné des motifs à l'habile colère d'Emmeline. Il se fit à lui-même un appel désespéré et se trouva insuffisant, lent d'esprit. Dans sa détresse, il lui semblait qu'une phrase fût une clef et qu'il suffirait de trouver la bonne. Emmeline commençait à se déshabiller, à ranger, à plier, avec l'air résolu des gens qui attendent une scène et n'en tiendront pas compte... puisque ce sera une scène. Devant cette attitude, toute démonstration eût été une scène, en effet, et la conduite d'Emmeline était si forte qu'elle avait dû lui être dictée. Ainsi qu'à l'ordinaire, les allées et venues de sa toilette étaient des courses, des poursuites, comme s'il fallait se hâter d'attraper un chat imaginaire qui se cachait dans l'armoire, grimpait sur la commode, se sauvait sous le lit. Elle était brusque et souple, avait les os menus et la peau très blanche. Un peu de chair de poule parut sur ses bras. Ce petit fait de la vie physique, que lui avait souvent révélé l'habitude intime et familière, rendit Aubertin encore plus vulnérable. Il sentait, avec toute la force que donne le souvenir aux

choses qui durent encore, le goût si vif que lui inspirait sa femme, et une seule pensée, maintenant, domina les autres. Il sortit, remonta dans son cabinet de travail, s'approcha de la fenêtre, fit une opération difficile et triple : Il ouvrit les vitres, puis les cadres en bois qui portent des toiles métalliques, et repoussa enfin les gros volets bruns qui se placent mal sur les côtés.

Cette fenêtre regardait une petite terrasse emmurée. Une nappe humide luisait sur le sol lisse. C'était la tombée du siroco. Aubertin se pencha au dehors. Ses tristes pensées furent enveloppées par ce souffle liquide qui semble vivre à force de langueur. Le contact vaporeux lui procura une sorte de répit. Ce pénétrant siroco, ce fantôme doux, sans forme ni limite, qu'il venait interroger, semblait l'aimer. Lorsque Aubertin se retira, il passa les doigts sur ses cheveux, et recueillit quelques délicates perles d'eau qui fondirent au toucher. Ainsi, c'était bien cela : Emmeline, après le départ de Williamson, l'avait rejoint dans la cour! Aubertin aurait juré cependant qu'elle était incapable de choses si vilaines ou si extravagantes. Puis il se moquait de lui-même. « Je m'étonne de tout, même d'être trompé. J'ai été un fameux sot avec mes archives. » Et il se méprisait de ne pouvoir sauver la situation. Une main avait jeté un filet sur son existence entière. S'il se débattait, il ne prêtait qu'à rire.

Le lendemain, à midi et demi, Aubertin attendait dans la salle à manger obscure. Il lisait les titres de volumes, assez bien reliés en peau d'âne, et placés dans deux bibliothèques. Ces armoires étaient grillagées et construites avec des pièces de bois à peine rabotées, mal équarries, aucunement jointes, mais peintes, décorées et dorées. Les pièces du Palais n'avaient pas de destinations évidentes. Partout on pouvait dormir, manger ou lire ; nulle part habiter.

Le gardien du Palais, Pasqualin Lancia, apporta une lettre :

« Mon cher Paul, ne nous attends pas. Nous déjeunons tous chez la comtesse Ranieri.

EMMELINE.

« C'est tout simple », se dit Aubertin. « On n'a pas eu le temps de me dire comment on était entré en relations, et je serais bien susceptible si je m'en étonnais. » Ses griefs eussent été si ridicules qu'il ne voulait pas en avoir. Emmeline attendait

ses colères, il ne devait pas se mettre en colère. Emeline d'ailleurs était bien excusable : elle s'était trop ennuyée avec lui. Ce déjeuner mondain, quoi de plus inoffensif? « Elle doit être contente ! » pensa-t-il, et il se la représenta avec complaisance. Quant à lui, il avait ses archives, comme toujours. Pourquoi auraient-elles cessé de lui plaire ?

Il y avait Bertrand... le pauvre Bertrand qui déjeunait en ce moment chez la belle Ranieri et recueillait on ne sait quels lambeaux de phrases en sa cervelle légère... Mais Bertrand s'amusait peut-être beaucoup!... Fallait-il qu'il fût un ours, comme son père?

Aubertin tenait encore la lettre; Pasqualin le regardait et feignait d'attendre. Cet homme était un ancien gondolier, qui avait toujours eu de belles manières, écrivait dans les journaux et se mêlait de tout.

— Il n'y a pas de réponse, dit Aubertin.

Il fit, pour régler les occupations de la journée, un effort qui lui parut vraiment disproportionné à l'objet. Le plus difficile était de déposer une carte chez Lady Prentice. « L'affaire d'Emmeline, cela! » mais il ne pouvait compter sur elle aujourd'hui, et puisqu'elle se montrait dans le monde il ne devait pas se tenir complètement à l'écart. Vers quatre heures, Aubertin prit la gondole qui était restée toute la journée entre les *pali*. Elle était découverte. Il se fit mener au Palais Zelotti et allait aborder, quand la Comtesse Ranieri se montra qui descendait les degrés. Elle vit Paul Aubertin, détourna la tête, et se jeta dans sa gondole avec une telle précipitation que la planche posée en travers pour servir de pont fit entendre un bruit de bascule. Le gondolier de l'avant eut peur et saisit vivement la *Signora Contessa* par un bras, pour l'empêcher de tomber. Elle disparut sous le felze.

Aubertin entra, demanda des nouvelles : « Lady Prentice allait aussi bien que possible. » Il s'efforça de sortir avec lenteur, afin de ne pas ressembler à un voleur qui s'enfuit, renvoya la gondole, et revint à pied, en s'étonnant d'avoir besoin de marcher, de prendre l'air, car enfin : les façons de la Ranieri lui étaient fort indifférentes! Il allongea la promenade, fit le tour de Venise. Rentrer avant les autres aujourd'hui, ce serait affreux... Pourquoi? N'avait-il pas ses notes à copier comme d'habitude?

Il rentra à sept heures et demie. Bertrand l'attendait et courut ouvrir la porte de l'appartement, en sautant, l'air animé.

Ce petit était un peu roux, moins que sa mère, avait une figure mieux modelée et des yeux bien enchâssés. Quand ses joues étaient colorées, les taches de rousseur s'effaçaient, le regard riait, l'enfant devenait joli.

— Tu t'es amusé, Bertrand? dit son père avec entrain.

— Beaucoup! J'ai choisi la petite Maria Ranieri pour fiancée.

— Bravo! mais est-ce qu'elle voudra de toi?

— On verra bien!

Bertrand hésita, pâlit un peu :

— Par exemple, chez Lady Prentice...

Le cœur d'Aubertin se précipita. On ne peut pas toujours empêcher cela : Comment! ils étaient peut-être là, au Palais Zelotti, pendant que lui...

Bertrand changeait. Toute sa figure se brouilla; il n'était plus qu'un pauvre petit pâlot, assez laid :

— Chez Lady Prentice... Oh! là! là! que je me suis embêté, papa! Ça n'en finissait pas! — ajouta-t-il d'une voix plaintive. — J'attendais dans le salon pendant que les dames étaient dans la chambre à coucher.

Les dames... Il fallait donc comprendre que les hommes étaient restés ensemble et que ces hommes c'étaient Bertrand, Robert, et sans doute Williamson. Est-ce que Williamson terrorisait cet enfant? Le désir de questionner fut douloureux comme un élancement.

— On t'a traité en grand garçon, Bertrand. Allons dîner!

Emmeline parut sur le seuil de la salle à manger, avec une bonne humeur visible qu'elle projetait devant elle comme un plastron protecteur.

— Nous avons passé une excellente journée! La comtesse a été exquise! Demain, elle nous invite au théâtre Goldoni, Lucie Ward, moi et M. Williamson. Robert prendra un fauteuil d'orchestre. Tu ne diras pas qu'on ne te laisse pas tranquille et qu'on te force à aller dans le monde, toi qui ne veux jamais!

Aubertin s'entendit répondre :

— En effet!

(*A suivre.*) LAURENT EVRARD.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

La Séparation. — Byzance. — La Belgique et l'esprit protestant. — M. Delyannis. — Suède et Norwège. — Les Ventres dorés.

La Séparation. — M. Allard, un de nos vieux amis, un homme qui nous égayait déjà aux premiers temps de ces « Epilogues », vient de manifester à nouveau son beau génie. Il insista, avec éloquence, pour que ni l'Etat ni les communes ne soient tenus de louer les églises aux curés. Mu par une logique particulière, difficilement accessible au commun, M. Allard estime qu'il serait préférable de transformer ces édifices, selon lui fatigués de leur rôle, en ateliers, en granges, en cafés-concerts, etc. Ce n'est pas que M. Allard soit un persécuteur ; mais c'est une intelligence qui a des vues à nulle autre pareilles. Quand il aperçoit une église, il a envie d'y mettre des fagots ou des bottes de foin ; et pareillement, il ne lui déplairait pas que l'on chantât les vêpres dans les granges ou sous les hangars. Il n'aurait, je pense, aucune objection à ce que le conseil municipal louât la Gaîté à l'archevêque de Paris et le Sacré-Cœur aux frères Isola. Quand il passe à Avignon, il ne manque jamais d'aller se réjouir au spectacle de ce palais des papes devenu une caserne et, bien qu'il ne soit nullement militariste, la vue des soldats achevant de ruiner cette ruine lui dilate le cœur. Il faut, dit-il, que chacun soit à sa place, et chaque chose, et que la liqueur réponde au flacon.

Vers la fin de la révolution, et encore longtemps après, la plupart des archives départementales étaient de véritables mines de parchemin à l'usage des relieurs. Ainsi périrent la plus grande partie des documents qui avaient par hasard échappé aux bûchers révolutionnaires. Les Allards de ce temps-là trouvaient cette méthode expéditive et rationnelle. Un mot la résume : détruire. Les Allards d'aujourd'hui, esprits timorés, faux terroristes, socialistes à la blague, n'osent pas dire hardiment : mettez le feu aux églises. Modestes et timides, ils en veulent faire des greniers à fourrage. Erostrate a la colique.

Le moyen serait pourtant bon. Les églises rasées, la religion serait finie. Il fallait en arriver là, ou ne pas commencer.

Les singuliers personnages ! Ils disent : le catholicisme est une bête féroce qui menace de dévorer la société moderne. Nous le tenons en cage, mais la cage n'est pas très solide. Que faire ? La réparer, la

fortifier? Nullement : ouvrir les portes, après avoir bien tracassé la bête, afin qu'elle ne soit plus méchante !

M. Allard nous fait rire avec ses bottes de paille. A moins que cela ne soit pour faciliter l'incinération. Ce serait alors bien ingénieux et il n'y aurait plus qu'à lui faire de très gros compliments.

Byzance. — La légende dit que les habitants de Byzance, cependant qu'on livrait l'assaut à la cité, disputaient âprement sur des points de théologie. L'autre jour, cependant que circulaient à Paris des bruits très graves, à propos du Maroc, les Byzantins du Parlement épluchaient cette question : si les églises seraient concédées aux curés moyennant un franc par an ou rien du tout.

C'était bien, du reste Il est bon que les enfants soient occupés, pendant que les grandes personnes discutent des choses sérieuses.

La Belgique et l'esprit protestant. — Je crois enfin avoir trouvé la vraie définition du protestantisme : c'est le christianisme pris au tragique. Ainsi, voilà la Belgique, le pays du livre pimenté, de la gravure galante, qui refuse l'entrée d'une exposition à une sculpture qui symbolise l'amour,avec un peu moins d'insistance encore, peut-être, que tel groupe de Rodin. Voilà les fruits d'un gouvernement religieux. Bruxelles devient Genève, et pire. La Belgique est aujourd'hui le pays où les étudiants font vœu de chasteté, où les journaux français subissent la censure, où le nu en art fait scandale. Le curé règne, et quand le curé règne, on est en pays protestant.

Il y a pourtant beaucoup de libres esprits en Belgique et, même parmi les catholiques, des hommes amis de la vie : comment se laissent-ils mâter par les séminaristes ?

Enfin, qu'est-ce que la morale chrétienne a à faire avec l'art ? Il faut choisir : ou défendre l'art, ou le laisser libre.. Que les Belges, devenus pudiques, considèrent donc toutes les obscénités sculptées par leurs ancêtres jusque dans les églises ; puisqu'ils sont fort attachés aux traditions, que ne respectent-ils celle-là parmi les autres? Mais le groupe de M. Jef Lambeaux ne semble offensant que pour les sots.Ceux-là même qui ont choisi la carrière de l'eunuquat devraient se souvenir que l'amour est leur père et leur mère et qu'ils sont nés des jeux de l'accouplement, et de faunes beaucoup moins séduisants, sans nul doute, que ceux qu'ils n'osent regarder.

On pourrait, à ce propos, regretter que l'amour physique, en toutes ses attitudes, ne soit pas mieux étudié par les artistes. Ils devraient, comme les physiologistes, rejeter toute pudeur bête et traiter avec franchise cette phase si noble de la vie humaine. Il n'y a guère encore de très beau, en ce genre, hormis quelques bronzes antiques, que la Léda de Michel-Ange.

M. Delyannis. — On l'a occis parce qu'il avait fermé les mai-

sons de jeu. Voilà au moins un meurtre politique qui n'est pas l'œuvre d'un fou voulant faire le bonheur de l'humanité. Le meurtrier est un grec, nécessairement, un grec ruiné par la vertu de ses hommes d'Etat. En France aussi on a fermé les maisons de jeu, il y a fort longtemps; mais ce fut pour cause d'agrandissement et transfert des opérations au sein des vastes campagnes. Depuis ce temps-là, pour risquer un louis sur le tapis vert, il faut aller très loin perdre toute sa journée. Ainsi le veut la morale publique. Des villes d'Amérique ayant fermé leurs maisons de prostitution, les maîtres de cette industrie la transportèrent sur des bateaux, en pleine mer. Pour jouir d'un quart d'heure de cataglottisme, il faut affronter les flots, se munir d'un cœur d'airain et de beaucoup d'argent. Cependant l'hypocrisie triomphe.

A Paris, où les jeux de hasard sont sévèrement prohibés, sauf à la Bourse, dans les cercles, les cafés, etc., dès qu'un roi y débarque officiellement, on l'emmène à notre grande maison de jeu nationale, où les petits chevaux sont de grands chevaux, et il y perd, comme tout le monde, sa galette royale. Cependant l'hypocrisie triomphe.

Suède et Norwège. — Ces pays du nord, si avancés en civilisation, si libres et si bons veilleurs des libertés françaises, ces pays de fjords et de lacs qui nous déléguèrent, il y a quelques années, tant de Bjœrnson, bientôt dégoûtés par notre abrutissement papalin, ces pays de libre-pensée, enfin, — eh bien, ils possèdent une sombre et solide religion d'Etat, et on n'y peut être ministre, garde-champêtre ou roi, que si on va à la messe luthérienne!

Les Ventres dorés. — Sans que la presse y prenne garde sans que la critique dramatique y ait compris grand'chose, on joue depuis très longtemps, à l'Odéon, une pièce de théâtre qui est un vrai rafraîchissement. L'amour y joue le rôle lointain qu'il a dans les meilleures pièces de Molière; il n'y est question des droits ni de la femme, ni de l'enfant, ni du peuple. Aucune sensiblerie, aucune mondanité, rien de convenu, nulle préoccupation des opinions courantes. On y aperçoit deux femmes; ce sont de vraies femmes et non des mannequins féministes. Le sujet : la naissance, la grandeur et la décadence prématurée d'une grande entreprise financière, un Panama, si l'on veut. Deux grands financiers, l'un esquissé à peine, l'autre très bien dessiné ; autour, des comparses, dont l'un a une physionomie des plus curieuses, celle d'un vieux praticien de la grande faillite ; parmi tout ce monde, qui n'est pas un monde de coquins, mais un monde de financiers, de gens qui font leur métier, la figure d'un homme qui se trouve là un peu comme garantie, un peu comme ornement, d'un homme qui est plutôt l'homme naïf que l'homme honnête, qui est celui qui acceptera des gains fabuleux et immérités, mais seulement si tout se passe très régulièrement. Le

moindre gonflement de chiffres dans un rapport le met mal à l'aise. Puis il a peur : les responsabilités, sa situation, sa femme, ses enfants, etc. Il se conduit assez bien, il tente de résister à certaines malversations, puis il cède, enfin meurt de chagrin, de honte et de terreur. C'est beaucoup moins l'honnête homme que l'homme qui n'est pas à sa place et ses hésitations finissent par en faire une figure presque moins sympathique que celle du grand financier que rien ne démonte et qui ne succombe, momentanément, qu'après avoir fait tout son devoir d'homme d'affaires.

Nulle charge dans le dessin de ce guerrier froid, que rien ne décourage et qui, une entreprise ayant raté, en recommence une autre, sans délai. Et devant cette force au sourire glacé, on applaudit vraiment le mot du vieux praticien des grandes faillites : « Oh ! les honnêtes gens dans les affaires ! » L'impartialité de l'auteur est telle que l'on est absolument porté à prendre parti pour les financiers, qui sont forts, contre l'honnête homme, qui est faible. Coquins, si l'on veut, mais si beaux que, quand on les voit finalement triompher, on est content.

C'est du Balzac réussi. C'est ce que le grand romancier aurait dû faire avec *Mercadet*. Et c'est agréable vraiment, au milieu de la sensiblerie générale, de pouvoir s'arrêter devant cette œuvre sobre et dédaigneuse, de grande satire et de grand art. J'en ai parlé ici, parce que je crois que ce sera un des événements de l'histoire littéraire. On croyait le théâtre français crevé d'anémie : M. Emile Fabre vient de prouver le contraire.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Marie Krysinska : *La Force du désir*, « Mercure de France », 3.50. — Colette Willy : *Sept dialogues de bêtes*, « Mercure de France », 3.50. — Gaston Rouvier : *La Nièce de M. Jacob Gaspard*, Fasquelle, 3.50. — Pierre Villetard : *La Maison des sourires*, Fasquelle, 3.50. — Georges d'Esparbès : *La Soldate*, Flammarion, 3.50. — B. Guinaudeau : *Le Maître du peuple*, Librairie universelle, 3.50. — Lorenzi di Bradi : *La Costanza*, Bibliothèque de la Chronique, 3.50. — Edgy : *La Servante*, Plon, 3.50 — André Avèze : *Charlotte s'amuse*, Albin Michel, 3.50. — Gaston Routier : *Le Capitaine St-Méry*, Fontemoing, 3.50. — Robert Huchard : *Dix contes vécus*, Perrin, 3.50 — Fritz Van der Linden : *Mon confrère Asmodée*, « La Verveine ». — Lucien Jean : *Un vieil homme*, « Mercure de France ».

La Force du désir, par Marie Krysinska. Il est toujours intéressant d'entendre une femme discourir sur le chapitre de la volupté. Et quand cette femme est une Muse, l'inventeur du vers libre, on est bien sûr de trouver double charme à ses discours, un rythme nouveau dans ses contes. De ce que Mme Krysinska est un poète, elle a pris l'autorité masculine de remettre l'amour à sa vraie place, c'est-à-dire un peu au-dessous de la volupté, de la force du désir. Il y a l'amour humain et l'amour universel. L'amour humain est cette chose de con-

vention qui s'écrit avec un grand A et qui conduit les jeunes filles bien élevées au mariage quand par hasard elles veulent admettre ce sentiment sans le connaître autrement que par les feuilletons des journaux de mode. Mais l'amour universel, celui des bêtes comme celui des dieux, est cette commune étincelle électrique, venue d'on ne sait d'où, qui propulse deux êtres l'un vers l'autre en dépit des plus indissolubles mariages, souvent en dépit d'eux-mêmes. Il n'y a peut-être pas de coup de foudre, mais il y a certainement, sans tant de bruit, la force du désir, l'attrait physique impossible à vaincre qui aimantent deux créatures malgré toutes les barrières placées entre eux et leur éducation *humaine*. Mme Romanel est une honnête femme et elle aime son mari à sa façon. Le piquant de l'affaire c'est qu'elle l'aimera mieux quand elle connaîtra Sainte-Aulde, elle saura la juste mesure de l'amour conjugal par l'infini de l'autre passion découverte. C'est peut-être cela qui est le rythme nouveau ! Je dois avouer que les histoires d'adultères me déplaisent et c'est pour en avoir trop lu que je prise mieux le roman de Mme Krysinska. J'aime la manière souple et habile de ce conte ultra-parisien où l'on déshabille avec un art merveilleux les poupées du convenu sentimental pour nous montrer la femme femelle plus belle certainement de toute sa faiblesse fatale que sous n'importe quels oripeaux de théâtre. Il est des nudités qui sont toujours plus artistiques que les efforts d'art vers la nature pour la corriger.

Le livre de Mme Krysinska est bien écrit. Il est d'une vivacité extraordinaire, d'une jeunesse savante donnant l'illusion de la force du désir, cette éternelle jeunesse du monde. Les tableaux se succèdent avec une rapidité éblouissante qui nous donnent la sensation d'un effleurement d'ailes. Comme un oiseau, le désir se pose, comme un oiseau, le désir plane et comme un oiseau le désir fond sur sa proie, l'emporte, l'étourdit, puis la tue. C'est un bal où les yeux des hommes déshabillent les femmes, c'est un rêve où la volonté de Sainte-Aulde capture Hélène et c'est la mort de Luce Fauret au milieu des pivoines rouges répandues par son crime, la fin de l'enfant terrassant la mère, la préparant à sa propre fin qui l'emportera dans le renouveau de l'autre enfant de son péché. La force du désir fane ce qu'elle touche. Il faut bien mourir quand on a vécu sa vie dans une seule étreinte. Au courant de ce livre, rapide comme un torrent, de très jolies fleurs tourbillonnent. On aperçoit les portraits de poètes, de musiciens, de chansonniers, le reflet très exact de la célèbre Montagne du petit Parnasse : Montmartre. Mais par-dessus tout, on est entraîné soi-même, séduit, intéressé, n'ayant pas le temps de choisir ou de s'arrêter, et, lorsqu'on a fini, on ne peut s'empêcher de s'écrier : déjà !

Sept dialogues de Bêtes, par Colette Willy. M. Francis Jammes, un grand poète de province, nous présente en liberté la jolie dompteuse et ses bêtes que nous connaissons déjà. Il le fait avec

sa fougueuse naïveté ordinaire : « Il faut donc que moi qui vis à Orthez j'apprenne au Tout-Paris qui vous êtes. » Et il nous apprend que Colette n'a jamais eu les cheveux courts et qu'elle ne fait pas de trapèze. Mme Colette n'a jamais cessé d'être *la femme bourgeoise* par excellence. N'en déplaise à ce bon jeune homme, Colette et son mari, Willy, ont tous les deux les cheveux courts...et ils font du trapèze devant le public, mais c'est justement parce qu'ils ne sont point des *bourgeois* que je les admire ! Il faut un courage de chien et même de chat pour avoir du talent en dépit des cheveux courts et du trapèze que la vie des lettres vous impose. Moi, chaque fois qu'un poète de province ou d'ailleurs me traite de bourgeoise, je me sens insultée. Il faut l'avouer une bonne fois, une généreuse fois, nous ne tenons pas à être d'honnêtes gens à la façon provinciale. Colette Willy a bien assez de talent pour avoir le droit de couper ses cheveux qui furent la plus admirable queue de comète de ce début de siècle. (Ah ! jeune homme d'Orthez, si tous les gens d'esprit avaient des cheveux, qu'est-ce qui resterait aux imbéciles !...) Un portrait de Jacques Blanche, nous donne la jolie dompteuse encore mieux que la plus poétique des préfaces ; elle y est assise en des blancheurs soyeuses où la mélancolie de ses yeux baissés sur d'humbles bêtes rend plus intense la beauté impeccablement sculpturale de ses épaules. Le peintre a fait de cette *petite enfant* une dame de légende, point une bourgeoise lisant Millet Robinet, mais une étrange fée lisant la vie, presque triste de sa lecture, et dans le mystère de ses yeux baissés il y a quelque chose d'exquisément innocent qui donne le frisson.

La Nièce de M. Jacob Gaspard, par Gaston Rouvier. Ce roman se passe dans les environs de Zurich, ce qui explique son allure étrange, un peu en dehors de nos conventions françaises; mais il est intéressant, très animé, sur un ton d'ironie qui n'exclut point les situations tragiques. Un oncle voulant épouser sa nièce, une mère coupable prenant, sans le savoir, pour amant l'amoureux de sa fille, des troubles fomentés par le chant de l'Internationale, la folie à la fin... une série de portraits curieux au courant de cette histoire triste gaiment contée et tout cela enjolivé de détails de mœurs des plus amusants, de décors frais bien plantés, donnant l'illusion de la vie.

La Maison des sourires, par Pierre Villetard. Il est des monstres charmants qui ne peuvent être que parisiens! Ces petites filles anglaises faisant souche de petits Français émancipés sont de jolis et sympathiques jouets, le complément de luxe de la maison élégante où les maris vont se reposer de la vertu de leurs femmes de province. Il n'y a rien d'exagéré dans cette famille intérimaire et pour ma part j'ai connu pas mal de ces milieux bourgeoisement canaille. Ces femmes, si légères, sont honnêtes, dévouées à leur manière et elles n'ont pas l'occasion de nous assommer de leurs efforts vers le devoir.

Combien de créatures vertueuses élèveraient plus mal leurs enfants, ces petits poussins faisant à leur tour des moineaux à force d'avoir entendu d'étranges piaillements dans les gouttières. La mort de ce malheureux André, le dévouement de Marceline sont de jolies pages de tendresse. Pauvre maison des sourires cimentée par le sang, où l'on a tant pleuré!

La Soldate, par Georges d'Esparbès. Plus c'est invraisemblable et plus cela vous frappe l'imagination, plus cela semble vrai. Je retiens, de tout le livre, une charge de chevaux de cavalerie démontés qui est extraordinaire. Quant à l'histoire de la Soldate, cette femme déguisée, je renonce à la conter, car elle est tellement remplie d'intrigues que c'en est un filet jeté sur le lecteur, filet dans lequel il s'embrouille avec beaucoup de plaisir, je vous assure.

Le Maître du peuple, par B. Guinaudeau. Un roman politique où l'on voit la lutte des croyances du peuple contre celles des classes dirigeantes. Plus ça change et plus c'est la même chose! Il doit y avoir pas mal de portraits pris sur le vif. A la fin, un prêtre portant une croix tué au premier rang d'une émeute qui ne manque pas de grandeur. J'aime le philosophe Mauron, le dernier païen.

La Costanza, par Lorenzi de Bradi. Roman de l'Espagne amoureuse où l'on rencontre autant de poignards que de femmes, autant d'épines que de roses. Il s'agit d'une fille d'amour qui se venge en refusant ses caresses à l'homme qu'elle aime pour les prodiguer à ceux qu'elle ne désire pas. Et il y a des taches de sang... comme s'il pleuvait des œillets rouges.

La Servante, par Edgy. Triste et sage histoire d'une petite bonne qui aime le fils de ses maîtres. C'est reposant et rangé comme l'intérieur d'une armoire de vieille provinciale. Cela se passe à Paris entre les quatre murs d'une maison de l'Ile Saint-Louis. Le fils à papa fait un peu la noce, il en résulte un pauvre innocent que la naïve amoureuse reconnaîtra pour le sien, l'enfant de son cœur sinon de sa chair. Les livres simples, d'apparence, sont les plus compliqués à écrire et on doit savoir gré à leur auteur de daigner les faire simples.

Charlotte s'amuse, par André Avèze. Un livre à ne pas mettre entre les mains des jeunes filles, dit la prière d'insérer! Il serait en effet bien préférable de leur donner l'*Examen de Flora*... c'est moins dangereux étant plus technique.

Le Capitaine Saint-Méry, par Gaston Routier. Une idylle en 1870. Un brave officier, un peu aveugle, qui a le malheur de goûter aux mêmes joies que Napoléon III. Documents sur la vie militaire du temps. La guerre d'Italie, l'expédition du Mexique et les fastes de la cour des Tuileries, puis la bataille de Sedan, dénouement

de l'intrigue où meurt le héros. Il y a des papiers plus que militaires au milieu de lettres d'amour.

Dix contes vécus, par Robert Huchard. Par extraordinaire des histoires de chambrée qui ne relatent point la douloureuse existence du troupier français. L'enterrement d'un moineau est le seul crime qu'on y relève, et encore ce ne sont pas les chefs qui l'ont tué!

Mon confrère Asmodée, par Fritz van der Linden. Sous la tête du maudit de la prose ironique et des vers qui, pour être dits par un pauvre diable, n'en sont pas moins intéressants... mais que de modestie!

Un vieil homme, par Lucien Jean. Un tiré à part mauve de cette nouvelle déjà lue au « Mercure de France » et qui est très poignante dans sa tranquille sincérité de leçon de chose. Ne nous sommes-nous pas tous plus ou moins moqués d'un vieil homme au début de notre vie?

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Lettres inédites de Choderlos de Laclos, publiées par M. Louis de Chauvigny, « Mercure de France. » — Edmond Pilon : *Portraits français*, Sansot. — Joachim du Bellay : *La Défense et illustration de la langue française*, avec une notice par M. Léon Séché, Sansot. — *Les Gaillardises du sieur de Mont-Gaillard*, avec une préface et des notes par Ad. Van Bever. Sansot. — Bussy-Rabutin : *Epigrammes inédites*, Sansot.

Ces **Lettres inédites de Choderlos de Laclos** que publie M. Louis de Chauvigny n'auraient rien à voir avec la littérature, si Laclos n'avait écrit *les Liaisons dangereuses*. Mais, à notre époque, il semble que les documents sur la vie réelle d'un auteur intéressent davantage que son œuvre elle-même. On sait qu'il n'y a pas d'œuvre en soi, en dehors d'une vie particulière; qu'une production littéraire n'est qu'un rapport entre le monde extérieur et une sensibilité personnelle, une réaction presque chimique, organique.

Ces lettres de Laclos confirmeraient les insinuations de la critique moderne sur la moralité de son fameux roman. Mais, pour comprendre cette opinion, il est nécessaire de transposer le sens de ce mot « moralité », auquel on doit donner une signification moins étroite que maintenant (1). Il existe un petit roman très licencieux de Mirabeau, intitulé: *Le Rideau levé ou l'éducation de Laure*, qui est à la fois obscène et moral. On y parle beaucoup de vertu aux heures de repos, puis les jeux recommencent. C'est peut-être ce qui caractérise

(1) Au reste, je ne crois pas que Laclos ait eu d'autre pensée que de « faire, selon sa propre expression, un ouvrage qui sortît de la route ordinaire, qui fit du bruit et qui retentît encore sur la terre lorsque j'y aurais passé ».

En littérature, comme en politique, il n'eut qu'un but : arriver ! Les circonstances le servirent mal.

les romans licencieux au XVIIIe siècle d'être en même temps moraux. Cela signifie que déjà les choses sexuelles ne sont plus regardées avec la même indulgence, l'adultère prend de l'importance : on s'indigne. Au siècle précédent on se serait contenté de sourire.

Il est d'ailleurs amusant de constater que cette découverte de la critique moderne avait déjà été faite par un contemporain. Rivarol écrit :

« M. de Laclos, auteur d'un roman intitulé *les Liaisons dangereuses*, *ouvrage très moral dans le fond*, puisqu'il y peint fort bien le vice et la corruption des mœurs, mais dont on lui fit un crime à cause de l'étrange réputation dont il jouissait. Si Molière avait eu de mauvaises mœurs, on lui aurait reproché le Tartufe. » « Au reste, ajoute-t-il, ce roman est écrit d'un style agréable, mais sans imagination et sans éclat (1). » Ce qui est exact.

Valmont n'est pas Laclos; Valmont représente l'ancien régime, tandis que lui, Laclos, se dit de la nouvelle religion, dont le Christ est peut-être davantage Plutarque que Rousseau. Il n'a aucune ironie pour les fêtes religieusement laïques de la Révolution et c'est de grand cœur qu'il s'associe à la fête du stoïcisme, « un stoïcisme qui ne détruit pas la sensibilité ! » écrit-il de la prison de Picpus. Mais comment être sincère devant la guillotine : c'eût été seulement maladroit. Aussi sait-il flatter le Comité de salut public, et, espérant que les lettres qu'il écrit à sa femme seront lues, il s'humilie, semble se méfier de son propre jugement et croire que les juges officiels sont infaillibles comme des Papes. Dès qu'il a retrouvé la liberté, cette phraséologie patriote disparaît de sa correspondance, mais il n'oublia jamais, à aucun moment de sa carrière malheureuse, que la Révolution n'avait pas supprimé le cabinet noir. Il est très difficile de distinguer, dans cette correspondance, ce qui est sincère de ce qui est habile :

Ce que tu me dis de S. (Sieyes.) et de B. (Bonaparte), écrit-il à sa femme, de l'armée du Rhin, ne m'étonne pas. Il ne fallait pas moins qu'un 18 brumaire. Mais il le fallait à tant d'autres ! et je ne suis pas fâché de devoir mon salut à la même cause que celui de toute la France.

N'a-t-il pas préparé le 18 brumaire par une campagne de presse, désintéressée sans doute, mais il ne serait pas fâché que Bonaparte s'en souvienne, maintenant qu'il est le Maître. Laclos écrit :

Si Bonaparte vient de sa personne, j'évalue sa présence comme 30.000 hommes de plus.

Et ceci :

(1) Journal de Rivarol. Résumé historique de la Révolution, publié dans le journal national et politique de l'abbé Sabatier.

Je ne t'entretiendrai pas de l'horrible événement qui a pensé nous coûter Bonaparte, tes sentiments à ce sujet sont les miens. Il vaudrait cent fois mieux mourir que d'éprouver un tel malheur.

Ou bien :

Les malveillants auront beau faire, la prospérité de la France et la gloire de Bonaparte iront toujours croissant et feront, j'ose le prédire, la plus brillante époque de l'histoire de tous les siècles.

En lisant ces lettres qui d'abord paraissent insignifiantes, on découvre le vrai Laclos, habile, rusé et méfiant (1). Il n'a aucune spontanéité : tout ce qu'il écrit, jusqu'à ces tendresses à sa femme, tout est voulu, et a son but. Oui, s'il prêche la vertu à sa femme, c'est qu'elle est jeune, jolie et loin de lui. Il lui parle du remords qui déchire le méchant, et d'une infinité d'autres niaiseries nécessaires. Il n'y croit pas sans doute, mais il sait qu'il faut le faire croire. Il est très heureux de pouvoir lui écrire que l'évêque de Pavie, qui a lu *les Liaisons*, « dit à qui veut l'entendre que c'est un ouvrage très moral et très bon à faire lire, particulièrement aux jeunes femmes ». Et pour l'occuper, il la conjure de relire Sénèque.

Enfermé à la prison de Picpus, il sait qu'on lui reproche « son génie », ce qui voulait dire, sans doute, son initiative, son esprit d'intrigue. Il répond indirectement en se disant revenu de tout :

Tu seras pour moi, écrit-il à sa femme — et à ses juges — la postérité... Le cœur pur et sensible d'une bonne épouse et d'une bonne mère est un panthéon qui en vaut bien un autre. Il est moins brillant, sans doute, mais aussi n'a-t-il pas besoin pour y parvenir de circonstances étrangères.

J'ai fait, ajoute-t-il, ce que mon talent et les circonstances m'ont permis de faire.

Il y a une juste amertume dans ces paroles; et plus tard, s'il se dit « très purgé d'ambition », il ajoute :

Si parfois je me surprends à désirer d'être à même de déployer le talent dont j'ai la conscience, plus souvent je me répète que l'obscure médiocrité a aussi ses avantages et ses plaisirs.

Cette habileté un peu hypocrite dont il fait preuve ne l'empêche pas d'ailleurs d'aimer très sincèrement sa femme; sa seule ambition, lorsqu'il s'aperçoit du peu de gloire qui lui est réservée à l'armée, est de vivre ignoré auprès d'elle et de ses enfants. Il lui écrit tous les

(1) La méfiance! C'est je crois bien ce qui caractérise Laclos. Marque de sens critique et de jugement. « Ses haines seules, nous dit M. de Chauvigny, dans sa préface, nous resteront étrangères. Il ne paraît pas ici que de véritables soient jamais entrées dans son cœur. » Parce qu'il a su se taire. Mais ce qui inquiète le plus M. de Chauvigny, c'est de savoir si, oui ou non, le général croyait en Dieu et si un prêtre fut appelé au chevet du mourant. Hélas non! Il est cependant consolant de penser qu'il était au moins déiste : « Ses descendants, en bonne conscience, peuvent-ils lui demander davantage? » Evidemment non. Les grands hommes, M. de Chauvigny, sont-ils la propriété de leurs descendants?

jours, exerçant son imagination à se croire auprès d'elle. Et il se plaint qu'elle ne soigne pas assez ce talent « que l'imagination te rendrait très facile, de remplacer la réalité par un peu d'illusion ». Il rêve même d'occuper ses derniers jours à raconter son bonheur familial :

Si la destination que j'aurai me laisse plus de loisirs qu'il n'en faut à ma paresse, je sais d'avance à quoi l'employer. Depuis assez longtemps l'idée d'un roman germe dans ma tête, et j'ai presque pris hier l'engagement de m'en occuper. Cet engagement, je l'ai pris avec M. Dolomieu, qui est enfin hors de son cachot et avec lequel j'ai passé hier la journée chez le général Marmont. Le motif de l'ouvrage est de rendre populaire cette vérité qu'il *n'existe de bonheur que dans la famille.* Assurément je suis en fonds pour prouver cela, et je ne suis pas embarrassé de savoir où je prendrai le sujet de mes tableaux, mais les événements seront difficiles à arranger et la difficulté, presque insurmontable, sera d'intéresser sans rien de romanesque. Il faudrait le stile des premiers vol. des *Confessions* de J.-J. Rousseau, et cette idée est décourageante ; mais si je ne travaille pas pour le public, je travaillerai pour moi et puis je sais bien encore pour qui. Ce sera une dette dont au moins j'aurai fait le billet, ne pouvant l'acquitter.

Il est sans doute heureux que Laclos n'ait pas écrit ce roman, qui aurait gâté son premier ouvrage. On aurait voulu expliquer l'un par l'autre, expliquer le passé par le présent, ce qui est toujours absurde. Disons seulement que le Laclos des dernières années est aussi différent du Laclos des *Liaisons* que le Huysmans de *la Cathédrale* du Huysmans d'*A vau l'eau.*

On a longtemps recherché et peut-être recherche-t-on encore ce volume de *Poésies fugitives* que Laclos aurait publiées en 1783. Ce volume n'existe pas. Voici ce qu'écrit Laclos à ce sujet (1) :

De toutes les commissions que tu donnes, il n'y en a qu'une qui soit un peu de ma compétence, c'est celle des exemplaires des *Liaisons dangereuses.* Je te dirai à ce sujet que l'édition à estampes dont tu me parles est la plus fautive des mille et une contrefaçons qu'on a faites de ce roman. Il ne reste pas un exemplaire des 2 seulles éditions que j'en ai faites. La moins mauvaise est actuellement celle où l'on a mis une correspondance entre M. (lire Mme) Riccoboni et moi et quelques poésies fugitives, échappées à ma jeunesse. Mais comme cette édition n'est pas faite à Paris, je ne sais pas si j'en trouverai, ni par conséquent ce que je pourrai faire à cet égard.

Ce n'est donc plus un volume de *Poésies fugitives* qu'il faut trouver, mais cette édition des *Liaisons*, qui ne fut pas « faite à Paris » et qui contient la correspondance entre Mme Riccoboni et Laclos, et en tête de l'ouvrage (2) ces mystérieuses pièces vraiment *fugitives.* On sait que cette édition ne se trouve pas à la Bibliothèque

(1) Lettre à son fils Etienne Fargeau Choderlos de Laclos, p. 295.
(2) Voir la lettre de Duchastellier. Appendice. *Liaisons dangereuses.* Edition du « Mercure de France », 1903.

Nationale, et l'on affirme qu'elle n'est jamais passée en vente. La *Bibliothèque de la ville de Genève* et *le British Museum* l'ignorent autant que nous. Cependant une édition tout entière ne peut pas avoir disparu.

§

« Elevé au grade de général d'artillerie, Choderlos, nous affirme M. Edmond Pilon dans **Portraits français**, se conduisit brillamment sur le Rhin et en Italie. » M. Pilon exagère ; à part quelques manœuvres d'artillerie, Laclos ne fit presque rien à la guerre que d'écrire à sa femme.

L'étude sur Laclos ne me paraît pas la meilleure de ce recueil de portraits, mais voici des pages amusantes et très soignées : M. Poivre, M. Sauce, Fabre d'Eglantine, Maurice et Eugénie de Guérin. M. Pilon écrit avec facilité et élégance ; il nous dit l'aventure de Saint Just comme on conterait un conte de fée. Lorsqu'il parle de Robespierre, il dit Maximilien, et ce terroriste nous devient très sympathique.

§

La Bibliothèque internationale d'édition nous donne une intéressante série d'ouvrages documentaires, dont une nouvelle édition de la **Défense et Illustration de la langue française**, avec une notice et un commentaire historique et critique où M. Léon Séché étudie l'influence de cet ouvrage sur toutes les époques et toutes les écoles de notre littérature, jusqu'au symbolisme. L'étude se termine par un très sincère éreintement du vers libre.

§

Voici **Les Gaillardises** du sieur de Mont-Gaillard :

Seigneur, retire-moi de ce bourbier immonde
Moy qui t'ai m'escogneu pour connoître le monde,
Moy qui t'ay mesprisé pour priser nos plaisirs
Et moy qui t'ai despleu pour plaire à mes désirs.

Ce sont de beaux vers et il faut remercier M. Van Bever de nous les avoir fait connaître.

Mont-Gaillard écrivit encore de délicieuses chansons :

Esveillez vous, esveillez,
Belle qui tant sommeillez
Dans la couche paresseuse.
Oyez ce fidelle amant
Qui soupire son tourmant
Et sa peine langoureuse.
Esveillez-vous, esveillez,
Belle qui tant sommeillez.

Mais ce qui caractérise ce poète, et c'est ce que nous dit très bien

M. Van Bever dans sa notice, c'est qu'il fut un des premiers satyriques français. On « demeure surpris de trouver sous la plume d'un écrivain ignoré de la fin du XVIe siècle, tant de vigueur asservie à tant de licence ».

Vieille haha, vieille houhou
Vieille chouette, vieil hibou,
Vieille grimasse de marotte,
Vieille gibessière de juif,
Vieux chandelier noircy de suif,
Vieille robe pleine de crotte.

Et ce sont les vers les moins hardis de ces étonnantes *Stances contre une vieille.*

§

Le 4 septembre 1880, Bussy-Rabutin écrivait à Mme de Sévigné : « J'ai fait une traduction de quelques épigrammes de Martial et de Catulle, que je vous envoye. Cela nous amuse et vous m'en direz votre sentiment. »

Je ne sais quel fut le sentiment de Mme de Sévigné à l'égard de ces Epigrammes que vient de découvrir un « Bibliophile inconnu ». Leur seul mérite actuel me paraît être leur obscénité, et c'est peu de chose. Je ne puis citer ici aucune de ces **Epigrammes inédites**, la malhonnêteté du latin y est scrupuleusement conservée, et nous ne sommes plus au XVIIe siècle.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Scheurer-Kestner : *Souvenirs de jeunesse*; Fasquelle. — Vicomte de Meaux : *Souvenirs politiques ;* Plon. — Memento.

Souvenirs de jeunesse, par Scheurer-Kestner. — Le livre qui vient de paraître sous ce titre ne contient, nous dit l'éditeur M. Marcellin Pellet, qu'une partie des volumineux souvenirs qu'a laissés manuscrits Scheurer-Kestner. En confiant à M. Pellet le soin de les publier, l'auteur le laissa juge du moment où cette publication se devrait faire, et l'éditeur estima qu'il convenait de classer et d'espacer, certains événements étant trop proches encore, et vivants certains personnages.

Les « Souvenirs de jeunesse » embrassent le début de la carrière de Scheurer-Kestner ; les luttes contre le régime impérial en Alsace, la guerre, l'assemblée de Bordeaux, et l'établissement de la république.

Les premières pages que l'auteur intitule « profession de foi d'un républicain alsacien » nous éclairent sur son caractère et ses sentiments. Elles sont remarquables par un ton de vigueur allègre et saine, qui témoigne de l'équilibre moral. A passer en revue sa

carrière, l'homme de famille comme l'homme public, l'industriel comme l'homme de science, l'Alsacien comme le Français pouvait en constater l'unité. On devine un homme satisfait d'avoir construit sa vie entière telle qu'il l'avait projetée dès sa jeunesse, sans déviation ni défaillance, et on voit dans ces pages un contentement du sort, fruit du contentement de soi-même, qui manque bien souvent à des carrières plus extraordinaires et plus éclatantes. Scheurer-Kestner les écrivait en 1892, peu d'années avant la crise qui honora et assombrit ses dernières années, et qui en avança le terme. Le livre publié aujourd'hui aide à comprendre le rôle que joua Scheurer-Kestner au début de l'affaire Dreyfus, quand cet homme au soir d'une carrière bien remplie, honoré de tous, assuma sans hésiter la plus compromettante des missions, et affronta tous les outrages. Ce n'est pas sans un certain effort de mémoire — les temps passent — qu'on se représente le courage qu'il a fallu aux premiers ouvriers de la revision — en parlant de Scheurer-Kestner, je pense aussi à Bernard Lazare, — pour aller contre l'opinion faite de tout un pays. A lire les « Souvenirs de jeunesse » on comprend où Scheurer puisa ce courage. Le beau-frère de Charras, l'homme qui se faisait emprisonner pour ses idées — et aller à Pélagie, ce n'était pas la même chose pour un industriel alsacien père de famille, que pour un journaliste parisien à qui ces villégiatures étaient familières : c'était l'arrachement familial et une posbilité de ruine, — cet homme-là ne devait pas manquer de courage moral, pas plus que ne manquait de courage physique le chimiste, qui, en 1870, manipulait les explosifs les plus formidables dans les installations les plus précaires et avec l'outillage le plus dangereusement insuffisant.

Le livre est court et paraît plus court encore par l'intérêt constant qu'il présente. Parmi les chapitres les plus curieux, on notera ceux qui dépeignent le monde des proscrits en Suisse, étroitement lié au groupe républicain de l'Alsace, et où dominait Charras, le tableau de Sainte-Pélagie où Scheurer connut Blanqui, contre lequel il paraît avoir gardé de fortes préventions, le congrès de Genève de 1869, puis toute la période de 1870, particulièrement douloureuse pour Scheurer-Kestner. Les croquis qu'il fait de l'assemblée de Bordeaux sont bien curieux, quand il montre la majorité de cette assemblée écoutant en silence les articles du traité de paix qui consacraient l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, et hennissant de douleur à celui qui fixait le chiffre de l'indemnité à payer. Si peu que j'aie de place, je citerai ce crayon du centre droit :

Le centre droit renfermait tout ce que la bourgeoisie française pouvait produire de plus étroit, de plus égoïste, de plus obtus. Ces bourgeois exphilippistes, fils bâtards de la révolution, qui avaient pris trop à la lettre le mot de Guizot : « enrichissez-vous », hautains, sceptiques, plats dans la dé-

faite, arrogants dans la victoire, libéraux dans l'opposition, cruellement despotiques dès qu'ils disposaient du pouvoir, voltairiens par tradition, mais dévoués aux prêtres par intérêt, généreux par ostentation, vertueux par économie, « ventre » de toutes les assemblées, constituent aujourd'hui le principal apport du parti clérical et antisémite. Ces petits-fils d'acheteurs de biens nationaux ont pris, entre autres choses, des particules et hantent les églises.

Les dernières pages du livre sont consacrées aux récits des intrigues et combinaisons qui ont abouti à la nomination des soixante-quinze sénateurs inamovibles : ce fut un joli travail de tactique parlementaire. Gambetta, qui le conduisit, exploita avec une habileté supérieure les divisions, les rancunes, les haines particulières des partis adverses.

Il est à souhaiter que nous soyons à même de lire le plus tôt possible la suite de ces souvenirs. Le vif succès que ceux publiés à présent ont obtenu ne peut manquer d'encourager l'éditeur, qui remarque d'ailleurs lui-même que les événements vont vite, et qu'après trente-cinq ans la postérité commence. Mais nous n'avons pas besoin d'être la postérité pour désirer les témoignages qui nous serviront à juger les choses d'aujourd'hui ou d'hier.

Souvenirs politiques, par le vicomte de Meaux. — Il est curieux de rapprocher des souvenirs de Scheurer-Kestner l'ouvrage du vicomte de Meaux, où, plusieurs fois, les mêmes faits sont vus d'un aspect différent. Ecrit par un homme qui a joué un rôle dans les événements qu'il rapporte, ce livre composé avec détail et méthode peut être considéré comme une apologie de l'œuvre accomplie ou tentée par les hommes du 24 ou du 16 mai. L'auteur le déclare lui-même :

> Je me suis proposé de rendre témoignage aux hommes politiques qui furent nos chefs ou nos compagnons d'armes : le pays en détresse les avait appelés à le sauver, à peine tiré de l'abîme, il les a rejetés à l'écart ; c'est pourquoi devant une génération qui ne les a pas connus, j'ai cru bon d'attester ce qu'ils étaient, ce qu'ils ont fait, et ce qu'ils ont voulu.

M. de Meaux passe rapidement sur les réunions de Bordeaux et la conclusion de la paix. Il s'appuie sur le rapport présenté par l'amiral Jauréguiberry pour établir qu'elle était absolument nécessaire, et ne semble pas supposer que les conditions qu'imposait le vainqueur aient pu être discutées.

Sans rien révéler de bien nouveau, M. de Meaux raconte les négociations auxquelles donna lieu la tentative de restauration en faveur du comte de Chambord. Lui-même fut délégué auprès des princes d'Orléans pour s'assurer de leur acquiescement. Il dépeint d'une manière assez frappante l'étonnement et le chagrin des royalistes en trouvant le prince irréductible sur la question du drapeau. M. de

Meaux rappelle avec raison que l'histoire des Bourbons est pleine de transactions plus accentuées que celle qu'on demandait à Henri V, et conclut qu'en la repoussant « le malheureux prince a méconnu les antécédents de sa race aussi bien que les sentiments de son pays ». Si la Providence l'a permis, dit M. de Meaux, c'est que nous l'avions mérité.

La partie la plus intéressante du livre est celle où M. de Meaux raconte la tentative du 16 mai. Il était l'un des ministres qui derrière le duc de Broglie tentèrent l'aventure. Il en attribua l'échec à deux causes. La première est le manque de scrupule de leurs adversaires, qui suivant lui auraient joué abusivement du péril étranger, représentant la politique conservatrice comme devant amener une rupture avec l'Allemagne. Il s'appuie sur ce fait qu'aussitôt le maréchal « soumis » le premier soin du nouveau ministre fut de rappeler notre ambassadeur à Berlin, M. de Gontaut-Biron, qui, paraît-il, déplaisait à Bismarck. On connaît, du reste, cette thèse, familière aux écrivains conservateurs, que le chancelier voulait la république pour empêcher le relèvement de la France. La seconde cause est « que l'armée conservatrice ne déploya, pour garder le pouvoir, ni la même ardeur, ni la même ténacité, ni la même discipline que l'armée adverse pour le conquérir ». M. de Meaux en oublie peut-être un autre, d'ordre plus général, c'est que, quel que fût le mérite personnel des hommes de son parti, ils soutenaient des idées et recherchaient un résultat contraires aux aspirations du plus grand nombre. Depuis le jour où le concours d'événements extraordinaires et funestes les porta au pouvoir, les manifestations de l'opinion publique ne cessèrent de se montrer hostiles à leurs tendances. Une des raisons de cette hostilité doit être sans aucun doute l'attitude marquée que le parti conservateur prit dans les questions religieuses. Malgré la réserve que M. de Meaux met à traiter ce sujet, il est facile de voir qu'il regrette qu'en bien des cas les *ultras* du parti catholique l'aient emporté sur les plus sages. Les premières années de l'Assemblée Nationale virent les manifestations des évêques en vue du rétablissement du pouvoir temporel, le vœu national au Sacré-Cœur, et le vote de la loi sur l'enseignement supérieur. Ici on se serait cru retourné à 1850. C'était, il est vrai, Mgr Dupanloup qui opérait, mais M. de Falloux n'avait pas cessé d'inspirer et de diriger. Le pays craignit que la restauration monarchique qu'on lui proposait n'eût des attaches trop étroites avec l'Eglise, et cette crainte seule aurait suffi à l'entraîner vers la solution républicaine.

§

MEMENTO. — A. Aulard, *les Orateurs de la Révolution*, Edouard Cornély. — Premier volume consacré à l'Assemblée constituante. La figure de Mirabeau domine, comme on le pense. M. Aulard établit que, quel qu'ait été

l'éclat de son rôle, il n'eut jamais la confiance de ses collègues. Le niveau moral de l'assemblée était trop élevé. M Aulard a vengé fort justement les Constituants des injures de Taine.

Edouard Hériot, *Mme Récamier et ses amis*, Plon. — Je crois bien que ces deux forts volumes seront définitifs sur le sujet. Tout l'entourage de la belle Juliette y revit avec elle. Je tâcherai de revenir avec plus de détails sur cet intéressant ouvrage.

Lavalette, *Mémoires et souvenirs*, « Société parisienne d'édition ». — Réédition de ces mémoires, où l'épisode de l'évasion sera toujours lu comme le plus curieux des romans.

Comte Fleury, *Angélique de Mackau, marquise de Bombelles*, Emile Paul. — Ce livre nous présente des âmes aimables et charmantes ; il y en eut beaucoup à la fin du dix-huitième siècle. Madame Elisabeth, qui était la protectrice de la marquise de Bombelles, fut assurément du nombre. De tous les personnages de la famille royale, c'était assurément le plus digne de sympathie, et le seul qui fût parfaitement innocent de ses malheurs. Les lettres qu'elle adresse à Angélique de Mackau sont empreintes de tendresse enjouée et gracieuse.

Frédéric Barbey, *Mme Atkins*, Perrin. — Livre qui touche à l'irritante question Louis XVII, sans apporter malheureusement aucun élément de solution au problème. Mme Atkins, actrice anglaise d'une grande beauté et mariée à un gentleman fort riche, avait été reçue à la cour de Versailles, et, séduite par le charme de Marie-Antoinette, elle lui voua une amitié passionnée, qui aux jours de malheur se traduisit par le plus touchant dévouement. Elle parvint deux fois à pénétrer au Temple, à force d'or, et il ne tint qu'à Marie-Antoinette de s'évader en changeant d'habits avec elle. La reine refusa le sacrifice. Après la mort de Marie-Antoinette, Mme Atkins reporta son dévouement sur son fils. Par l'entremise d'un magistrat breton, M. Cormier, et de Louis de Frotté, elle tenta tout pour le faire évader. Mais elle ne put même savoir si l'enfant qu'on fit sortir du Temple était le dauphin ou l'un de ceux qu'on lui substitua, ni ce qu'il devint. Préface de M. Victorien Sardou.

Paul Matter, *Bismarck et son temps*. Félix Alcan. — Ce premier volume d'une série qui en comprendra trois expose la préparation de l'homme d'Etat : il le suit depuis son enfance jusqu'en 1862 au moment, où après un court passage à Paris, il est appelé au pouvoir. Auparavant on le voit député au Landtag et délégué à la diète de Francfort. Il est curieux de revoir dans ce livre, les actes et les sentiments du futur chancelier, pendant la période révolutionnaire de 1848. On voit combien le féodal, le hobereau était vraiment chez lui l'homme fondamental. Si ce caractère a été voilé par instants plus tard, il n'a jamais disparu. Bismark fut toujours un haïsseur de révolution. Dans la France c'était moins le souvenir de Louis XIV qu'il détestait que celui de Danton. En 1802, il écrivait de Paris : « On dit ici, grattez le Russe et le barbare paraîtra, mais quand on essaie de gratter la croûte du Français, on ne trouve rien. »

J. Baudry, *La Bretagne à la veille de la Révolution*. Honoré Champion. — Ce n'est pas, comme le titre pourrait le faire supposer, une étude d'ensemble, mais bien une série de notices et de correspondances touchant un certain nombre de familles de noblesse bretonne. A travers ces lettres, on suit la

carrière d'un jeune officier de marine qui portait un nom illustre, destiné à devenir plus illustre encore. C'était en effet Jean Jérôme Charles de Villiers de l'Isle-Adam, dit Lilly, né à Brest en 1769, mort à Pestivien en 1846, et qui fut le propre grand-père de Philippe-Auguste Mathias, auteur d'*Isis*, de l'*Eve future* et des *Contes cruels*.

Ernest Daudet, *Mémoires du comte Valentin Esterhazy*. Plon. — L'éditeur nous met en garde contre les confusions. Cet Esterhazy, né et élevé en France, et pourvu d'un régiment de hussards, n'a que le nom de commun avec un autre Esterhazy, hongrois celui-là, qui vint en France et s'y conduisit de façon à soulever l'indignation de Marie-Thérèse. Valentin Esterhazy d'ailleurs ne fut pas jugé beaucoup plus favorablement par l'impératrice, qui écrivait que sa fille manifestait beaucoup trop de faveur à un homme de peu d'importance et d'une famille à laquelle elle gardait rancune. Le comte Valentin fut en effet fort avant dans les bonnes grâces de Marie-Antoinette. Il fut, quand la reine fut atteinte de la petite vérole, un des quatre gentilshommes auxquels le roi octroya le singulier privilège de lui tenir compagnie. Il pourrait en dire fort long sur l'intimité de cette cour, mais malheureusement il est fort discret. M. Daudet le remarque lui-même. Cette réserve honore son caractère, mais nuit à l'intérêt de ses Mémoires. Ses épanchements épistolaires conjugaux ne remplacent pas les renseignements d'histoire secrète qu'il était à même de donner.

Général Faverot de Kerbrech, *La Guerre franco-allemande*. Plon. — C'est un livre de souvenirs personnels, dont la partie la plus curieuse est sans contredit celle consacrée aux souvenirs du siège de Paris. Ce sont des récits anecdotiques qui ne sont pas sans attrait, où figurent des officiers de l'Empire, dont le type le plus complet est celui du capitaine de Neverlée, tué à Villiers, un héros de Dumas père égaré dans la vie réelle. Ces gens, aussi insouciants qu'intrépides, prenaient la guerre comme un sport un peu plus mouvementé que les autres, et ne semblaient pas soupçonner la gravité du drame où ils jouaient leur rôle. Le général de Kerbrech, alors commandant, était attaché à l'état-major de Ducrot. Il parle avec le plus grand éloge non seulement de son courage personnel, qui n'a jamais été mis en doute, mais même de sa valeur comme stratégiste et tactitien. On doit regretter pour le pays que le jour où il fut à même de déployer ces qualités les résultats n'en aient pas été plus heureux.

MARCEL COLLIÈRE.

SCIENCES

L'Epidémie de méningite cérébro-spinale. — C. Redard : *Les Rayons bleus*, dans la « Revue générale des sciences ». — J. Chevalier : *Aberrations de l'Instinct sexuel au point de vue ethnographique, historique et social*, Storck. — H. Poincaré : *La Valeur de la science*. Flammarion. — E. Boinet : *Les Doctrines médicales, leur évolution*. Flammarion. — F. Le Dantec : *Les Influences ancestrales*. Flammarion.

Au début de cette année, un souffle de grande peur a passé sur notre pays, favorisé par les racontars d'une presse dont l'ignorance devient fameuse et le toupet digne d'admiration. Il arrivait d'Allemagne, disait-elle, avec la rapidité des pestes antiques, une ménin-

gite nouvelle qui ravageait les gens comme les sauterelles nivellent les moissons. Non seulement la terreur venait du galop de l'invasion, mais encore s'y joignait le prestige affolant dont jouit dans le populaire ce mot de *méningite*, qui évoque chez lui non plus l'idée de maladie et de lutte, mais celle de mort et de désespoir. Une sorte d'angoisse résignée, entretenue par des télégrammes enregistreurs de décès, prenait les gens de tous les mondes à l'idée que la méningite, — la méningite réservée, dans l'idée courante, aux douleurs des mères à qui elle prend leurs enfants — se ruait maintenant sur l'adulte et accourait ventre à terre.

L'égoïsme s'exaspéra à cette peur de chacun pour soi.

En effet, une épidémie était née dans le pays d'Oppeln, en Silésie allemande, puis était passée dans le pays de Breslau et de Liegnitz. De chacune de ces régences, où les districts sont successivement atteints, des irradiations se produisent : au sud, vers la Silésie autrichienne et l'empire austro-hongrois ; à l'est, vers la Pologne russe ; à l'ouest vers le Brunswick, le Hanovre, la Westphalie et la Province rhénane, et du Hanovre vers le Mecklembourg-Schwerin et le Schleswig-Holstein. C'est pourtant vrai qu'elle gagne peu à peu la France !

Mais est-ce donc là un fléau nouveau dans le vieux monde? Que non pas. En mars 1854, cette même épidémie éclata en Suède, frappa 3000 individus et en tua 800. « Elle disparut complètement en été, reparut en hiver dans la province de Calmar, où elle avait pris naissance; elle s'étendit aux alentours en progressant vers le nord. Sa marche ascendante se poursuit ultérieurement, assez lente pour mettre six hivers à parvenir aux limites septentrionales qu'elle atteint en 1860. Sur les 24 gouvernements de la Suède, elle ne ménage que les deux plus septentrionaux, atteignant enfants et adolescents. Dans ces épidémies, ce qui domine pour faire admettre la contagiosité, c'est ce fait que, chaque hiver, elle reprenait sa marche dans les localités où elle s'était éteinte l'année précédente (1). »

Pas plus qu'en Europe, la maladie dont il s'agit n'était nouvelle en France. En 1837, elle y apparaît en deux foyers distincts : d'un côté Bayonne, de l'autre Foix et Narbonne.

De Bayonne, elle envahit Bordeaux, La Rochelle, Rochefort ; c'était le 18e de ligne qui l'avait amenée : c'est lui qui la conduit à Versailles (février 1839) et à Metz (novembre) d'où elle sévit sur l'Alsace et la Lorraine (1840 et 1841). De Versailles des irradiations s'étaient produites vers le nord et vers l'ouest.

Du deuxième foyer, Foix et Narbonne, la maladie avait envahi le midi entier : Tarbes, Montpellier, Avignon, Nîmes, Perpignan,

(1) Ch. Dopter, in *Gaz. des Hôp.*

Aigues-Mortes, et était remontée jusqu'à Grenoble et Montbrison.

Mais alors ?... Mais oui, la **Méningite cérébro-spinale** est une vieille connaissance. Si ce n'est que depuis 1837 qu'on a commencé à l'étudier avec soin, bien longtemps avant elle avait fait parler d'elle.

Pour Ozanam, Broussais, Boudin, elle aurait régné en Europe au XVI[e] et au XVII[e] siècle; on l'aurait signalée sous des dénominations diverses; elle sévissait en Europe au début du siècle dernier : Vieussens en décrit une épidémie qu'il put observer à Genève en 1805, Hufeland l'a vue sévissant dans l'armée prussienne de 1806 à 1807; Boudin à Pont-à-Mousson en 1813-1814; Larrey, pendant la retraite de Russie, la désignait sous le nom de *méningite catarrhale de congélation*. Aux Etats-Unis, on la retrouve à Vermont en 1806 et à Undfield (Massachusetts). De 1806 à 1815, elle s'y manifesta chaque année, par explosions simultanées en des régions différentes, et fréquemment dans les grands centres: Norfolk, Washington, Philadelphie, Boston, etc... En 1816, New-York, le Canada, la Pensylvanie la virent apparaître; elle n'a pas cessé de s'y montrer jusqu'à nos jours. (Dopter.)

Depuis 1837, toute l'Europe lui a payé un fort tribut : elle a même gagné l'Afrique, dont elle atteignit d'abord le nord seul ; mais elle finit par descendre jusqu'aux tropiques, puisqu'en 1898-1899 on la signalait à Ondurdam.

Actuellement elle sévit aux Etats-Unis avec une intensité particulière. Elle a fait son apparition à New-York en février 1904. D'intensité moyenne pendant le printemps, elle s'était calmée en été et en automne, puis s'est cruellement réveillée en hiver.

La dernière semaine de décembre le chiffre des décès s'élevait à 18. Pendant le mois de janvier, la mortalité, par semaine, à atteint 30, en février 49, en mars 85, en avril 131. De sorte que depuis le 1[er] janvier jusqu'au 15 avril on a compté, à New-York, 910 morts par méningite cérébro-spinale. Il est intéressant de rapprocher cette mortalité de celle de l'épidémie silésienne actuelle. Dans celle-ci, du 1[er] décembre au 31 mars, on a compté 1088 cas avec 582 décès. L'épidémie de New-York s'est donc montrée de beaucoup la plus meurtrière. (Jarvis.)

Elle n'a fait d'ailleurs que s'étendre et gagne les différents Etats.

Et c'est partout, dans le temps et l'espace, la même méningite cérébro-spinale, au pronostic sombre (1), au tableau symptomatique impressionnant, au signe de Kernig révélateur (2), à la marche len-

(1) On peut poser en principe que dans les cas favorables les décès sont de 33 à 37 o/o, dans les cas ordinaires, de 45 à 60 o/o ; dans certains cas, comme à Rochefort en 1849, 78 et 80 o/o.

(2) Le signe que Kernig a décrit en 1882 est celui-ci : dans le décubitus dorsal, le genou peut être amené facilement en extension complète; le malade étant assis, les genoux se fléchissent et ne peuvent jamais être étendus complètement, malgré tous les efforts ; le malade étant recouché, l'extension redevient aisée.

tement mais sûrement envahissante, frappant les groupements, atteignant les individus jeunes et débiles, favorisée par les températures basses et par conséquent commensale de l'hiver, produite le plus souvent par le « micrococcus intracellularis meningitidis », diplocoque décrit en 1887 par Weichselbaum et désigné sous le nom de méningocoque.

Certes la méningite cérébro-spinale, dont on rencontre sans cesse des cas isolés, est cruelle quand elle devient épidémique... mais y a-t-il vraiment de quoi faire naître des paniques pareilles à celle qui s'empara récemment des esprits ? Certes non... surtout à une époque où les peuples — et surtout le nôtre — se livrent de bon gré aux atrocités mutilantes de l'automobilisme.

§

L'action particulièrement bienfaisante de certains rayons colorés vient de s'enrichir d'un nouvel exploit. On connaissait l'influence très réelle de la lumière rouge sur l'évolution des pustules varioliques et même sur l'état général de la rougeole; on connaissait aussi l'action puissante des rayons violets sur certaines affections de la peau (méthode de Finsen), action qu'on a pu rendre encore plus efficace en permettant à ces rayons de traverser le revêtement cutané pour aller jusqu'aux tissus sous-jacents, et cela en sensibilisant les tissus (méthode de Drever) : on connaît l'action bizarre de cette matière colorant rouge que Erlich, de Francfort, et Laveran, de Paris, associent à l'arsenic pour tuer dans le sang de la souris les Trypanosomes qui engendrent la terrible maladie du sommeil ; on connaît le rôle souvent très réel du bleu de méthylène comme antiseptique interne... mais on sait seulement depuis quelques semaines le rôle anesthésique des **Rayons bleus**. M. G. Redard a communiqué au Congrès annuel de la Société odontologique suisse, tenu à Lausanne en 1904, un travail extrêmement curieux qu'il vient de publier dans la Revue générale des sciences (30 avril 1905). Il y montre qu'on provoque une opération de courte durée, bien que douloureuse (comme par exemple l'extraction de cinq dents l'une après l'autre) en adoptant le dispositif suivant : une lampe à incandescence de 16 bougies à verre bleu doublé d'un réflecteur nickelé est placée à 15 centimètres des yeux, laissés grands ouverts et qui doivent se trouver au foyer des rayons, du patient ; la tête de celui-ci et la lampe sont recouvertes d'un voile en satinette bleue, pour écarter la lumière diffuse du jour. Au bout de deux ou trois minutes, le cerveau se trouve influencé par l'intermédiaire des nerfs optiques, les pupilles se dilatent, l'anesthésie est obtenue. Cette anesthésie est de courte durée, mais elle permet cependant d'agir avec succès: quand le malade s'éveille il n'a

rien senti. M. Redard ne veut pas voir là, — et il semble avoir raison — un effet d'hypnose.

§

Pour moi, je ne demande aux faits que ce qu'ils peuvent répondre. Quand je vois un César être, par goût, la femme de tous les maris, un roi de France, par crainte de la vérole, épouser un mignon, un matelot ne pouvoir se résigner à quelques mois de continence, un coquin se livrer à tous dans l'espoir d'un gain facile, un prisonnier se prostituer pour une cigarette ou un quart de vin à un co-détenu, un Canaque s'offrir pour une pièce blanche, un Arabe violer un ennemi par vengeance, en face d'un même vice, dans toutes les latitudes, dans toutes les sociétés, devant le civilisé en fraternité avec l'homme des âges préhistoriques, le sauvage et l'animal, en face de la pérennité et de l'universalité — ce qui n'est pas loin de l'inextirpabilité — du mal, quelle morale puis-je inférer, sinon qu'il est une misère en puissance, une défectuosité latente, non de tout homme, mais de sa nature, une virtualité? Et, pour mieux préciser, il faut ajouter: la perversion admet des causes secondes, adjuvantes, la moralité, la malformation anatomique, la maladie mentale, la dégénérescence, et une cause première, efficiente, irréductible, le terrain; la potentialité vicieuse créée par l'indifférence sexuelle de l'état antérieur en est réveillée par les causes secondes comme l'excitant rappelle dans les tissus les éléments embryonnaires.

Ces lignes, et surtout les trois dernières, résument admirablement la nouvelle édition que M. J. Chevalier vient de donner de son livre de 1893 sur les **Aberrations de l'instinct sexuel**. L'auteur est certainement un de ceux qui auront le plus contribué à placer sur son véritable terrain cette fameuse question de l'inversion, source de tant de malentendus; nul n'aura mieux fait comprendre la vérité de cette conclusion si nette qu'il écrivait il y a douze ans :

La société, en voyant toujours et partout des dépravés, se trompe. L'histoire, l'anthropologie, la clinique nous démontrent d'une façon irrécusable qu'à côté de la dépravation des mœurs il y a la déviation des instincts, à côté de la perversité, la perversion, à côté du vice, la maladie. Il faut que l'opinion publique sache que, pour un certain nombre de malheureux, il n'est qu'une seule satisfaction possible d'un besoin organique, qu'un seul mode de volupté, précisément celui qu'elle leur interdit. Il est temps qu'elle n'englobe plus dans une même flétrissure les satyres et les fous.

§

On ne peut résumer un livre comme celui de M. Poincaré, **la Valeur de la Science**. C'est une sorte de défense, d'une part contre ceux qui affirment que les savants ne choisissent qu'*au hasard* les faits qui méritent d'être connus, et d'autre part contre ceux qui prétendent que ce choix ne devrait être fait qu'en vue des applications pratiques. Pour lui « les vrais savants croient que certains faits sont

plus intéressants que d'autres parce qu'ils complètent une harmoine inachevée, ou parce qu'ils font prévoir un grand nombre d'autres faits ».

S'il n'y a rien d'absolu que notre pensée, si tout ce qui n'est pas notre pensée est le pur néant, il y a entre ce que nous connaissons et ce que nous devons chercher, — disons plus, il y a entre toutes les choses, dont la nature, au point de vue absolu, nous sera à jamais inconnue, des rapports mutuels, une harmonie qui est la seule réalité objective qui nous soit accessible. Si ceux qui pensent ainsi ont tort, dit M. Poincaré, si cette hiérarchie des faits, si cette harmonie qu'ils postulent n'existent pas, il ne peut y avoir de Science pour la Science, il ne peut y avoir de Science.

§

Des deux autres volumes que vient de publier la *Bibliothèque de Philosophie scientifique*, l'un, de M. Boinet, sur les **Doctrines médicales et leur évolution**, est un honnête résumé de l'histoire de la médecine, où la période contemporaine prend peut-être un peu trop de place ; — l'autre, de M. Le Dantec, sur les **Influences ancestrales**, est, comme tous les ouvrages de cet auteur, une œuvre pleine d'érudition et d'originalité quelquefois un peu outrée, mais que vient toujours gâcher une idée fixe qui lui interdit toute sérénité : celle de tuer Dieu.

Dr ALBERT PRIEUR.

QUESTIONS COLONIALES

Félicien Challaye : *Au Japon et en Extrême-Orient*, Colin et Cie. — La guerre russo-japonaise. — L'internationalisation, au Congo, en Ethiopie, au Maroc. — Jean Duchesne Fournet : *La Main-d'œuvre dans les Guyanes*, 1 vol. in-8. Plon-Nourrit et Cie. — Le règlement du contesté franco-néerlandais. — L'Or à Madagascar.

La série des ouvrages sur le Japon s'enrichit chaque jour d'un nouvel exemplaire. Où est le temps où toute la bibliographie sur le Japon était constituée par les lettres des révérends pères jésuites (XVIIe siècle) et par l'ouvrage de M. Depping ? Les Occidentaux ont des remords. Ils regrettent d'avoir vécu trop longtemps sur les balivernes de Madame Chrysanthème. M. Félicien Challaye, dans **Au Japon et en Extrême-Orient**, nous présente le Japon moderne. Il prétend, ce qui ne peut que nous faire plaisir, que le Japon a conservé beaucoup de choses de son passé. Tant mieux. Puis, M. Challaye nous raconte comment il a été expulsé de Vladivostock, sa visite aux Moys de l'Indo-Chine, la colonisation hollandaise à Java, l'avenir du bouddhisme, les idées des Hindous cultivés sur l'amélioration possible de la situation morale de l'Inde.

En somme, beaucoup de faits intéressants, exposés dans une forme claire et suffisamment littéraire. Et c'est assez pour nous reposer un

peu des visions esthétiques d'un Loti qui,pour trop mépriser les faits et ne voir que son moi, conclut sans cesse au néant (traduction avec un non-sens philosophique, du *nirvâna*).

§

Cependant, la maison Delagrave continue son intéressante publication intitulée **Histoire de la guerre russo-japonaise**.

Cette guerre, que les Russes s'obstinent ou non à la soutenir, est dès maintenant virtuellement terminée. Aux yeux les plus aveugles, la bataille de Tsoushima a dû démontrer la victoire fatale du Japon.

A ce propos, revues et journaux donnent l'hospitalité à maintes pompeuses inepties sur le *péril jaune*. Là, comme en toutes choses, il faudrait s'entendre et définir les termes.

Allons-nous croire que l'Europe soit réellement menacée parce què les Russes vaincus ne pourront plus jouer le rôle de paravent vis-à-vis des peuples jaunes? Ce serait trop bête. Voilà non la vérité, mais la réalité. La Chine, monstre amorphe de 400 millions d'âmes, est vouée au sort de « proie ». Elle appelle le vol et le partage. Les Européens, imbus, à tort ou à raison, de leur supériorité de race, ont prétendu se réserver cette proie, et ont commencé le dépeçage. Les Japonais en 1894-1895 ont voulu un os à ronger — ils ont choisi la Corée, riche en riz. Le traité de Simonosaki leur a retiré cet os. Les Japonais ont attendu et quand ils se sont estimés assez forts, ils ont repris leur os, et aussi un peu de chair russe, et peut-être prendront-ils bientôt un peu de chair française. En somme, les diplomates européens ont fait preuve d'infatuation et d'imbécillité. La Russie a payé la dette commune, et c'est tout. Le vrai paravent de l'Europe n'était pas la Russie, mais la Chine. Qu'on internationalise la Chine, si la Chine y consent et qu'on mette fin à cette grotesque et à la fin dangereuse suggestion du péril jaune.

§

L'*Internationalisation*, voici, d'ailleurs, un admirable expédient auquel recourent fréquemment depuis quelques années les diplomaties.

L'*Européen*, en des numéros récents, publiait les diatribes connues de M. E. D. Morel, le publiciste anglais, contre l'Etat indépendant du Congo. Eternelle naïveté (soyons poli) française qui fait inconsciemment le jeu de l'éternelle habileté anglaise! Le Congo belge gêne l'Angleterre.

Aussitôt M. E. D. Morel accuse l'administration belge d'être dénuée d'humanité. O pauvres nègres, que d'encre on a fait couler en votre nom! Le marché du caoutchouc à Anvers est trop riche, les dividendes de l'« Abir » trop somptueux.

Il faut remédier à cela. Et comment? En internationalisant le Congo — solution simple et élégante qui permettrait à brève échéance de transporter le marché du caoutchouc d'Anvers à Glascow ou à Liverpool.

Autre espèce :

L'Angleterre et l'Italie se refusent à admettre l'exploitation fructueuse par une compagnie française du chemin de fer de Djibouti à Diré-Daoua et à Adisababa, et sir John Harrington, délégué du gouvernement britannique auprès de Ménélik, déclare :

Le chemin de fer construit avec les capitaux d'une seule nation, et sous le contrôle d'un seul gouvernement étranger, placerait l'Ethiopie dans une situation incompatible avec son indépendance ou l'intégrité de son territoire.

Mon opinion personnelle est que le chemin de fer doit rester sur le terrain commercial et ne doit pas être un instrument politique.

Le meilleur moyen de donner aux intérêts les garanties dont ils ont besoin serait de permettre aux capitaux de toutes les nations de prendre part à la construction de ce chemin de fer.

Je ne vois aucun inconvénient à confier à la Compagnie Française la direction de cette entreprise, pourvu que le caractère de celle-ci reste international.

Depuis quelque temps, déjà, j'ai connaissance d'un projet ayant pour but d'harmoniser ces divers intérêts. Ce projet me paraît acceptable pour les intérêts britanniques.

Une Compagnie générale conçue sur des bases internationales serait seule à même d'établir successivement, et suivant leur utilité, un programme général de construction des divers réseaux, tenant ainsi compte des divers intérêts qu'elle représenterait.

Conclusion : Ménélik, qui n'a jamais compris ce que voulait dire le mot *internationalisation*, mot intraduisible en langue amharique, va être amené à souscrire aux visées anglo-italiennes et la Compagnie française qui a construit le chemin de fer de Djibouti à Diré-Daoua sera déboutée de tous ses droits et prétentions en dépit des promesses formelles et écrites de Ménélik.

Dernière espèce : le succès de la politique française au Maroc nous en fournit les éléments. Là encore, en exécution des désirs nettement formulés par Guillaume II, l'idée de l'internationalisation va prévaloir. La pénétration pacifique va être rangée au magasin des accessoires. Estimons-nous heureux encore, si un conflit franco-allemand fermement voulu par le gouvernement de Berlin ne vient pas solutionner tragiquement cette sotte aventure.

§

La maison Plon et Nourrit publie, de M. Jean Duchesne-Fournet, une œuvre posthume, la **Main d'œuvre dans les**

Guyanes. Dans une brève préface, M. Charles Régismanset rappelle ce que fut Jean Duchesne-Fournet, noble et belle intelligence que la mort ravit brutalement à l'heure où s'élaborait une suite d'études fort intéressantes sur l'Abyssinie, études qui eussent servi de base à une *action* particulièrement utile en les circonstances actuelles.

Dans le présent ouvrage, l'auteur, avec une précision et une netteté de vues remarquables, expose, sans que l'allure scientifique du développement ait rien de sec ni de rebutant, l'œuvre accomplie par l'initiative privée hollandaise en Guyane. Je dis « initiative privée », car, chose à noter, le gouvernement de la Haye s'en remit pour beaucoup aux soins intelligents de ses nationaux, pour la mise en valeur de la région de Paramaribo. Aussi bien, ceci montre-t-il, par voie de déduction, que là où les individus ne veulent ni ne peuvent rien, l'Etat interviendrait vainement. Main d'œuvre, donc, créée de toutes pièces, en dépit de toutes les difficultés, grosses exploitations prospères, réglementation adéquate aux besoins du pays, voilà ce que l'auteur nous montre dans la Guyane hollandaise.

M Jean Duchesne-Fournet est plus bref en ce qui concerne la Guyane anglaise, également bien administrée, mais où les difficultés furent moindres, en raison du réservoir d'hommes prodigieux constitué par l'Inde et où l'Angleterre put puiser sans compter, des coolies.

L'auteur, enfin, après bien d'autres, constate la faillite lamentable de la colonisation française en Guyane. Il dénonce ce que devait être, et ce que n'est pas l'administration pénitentiaire, et conclut par une suggestion d'énergie et... d'espoir.

L'ouvrage, accompagné d'une carte des 3 Guyanes, se termine par une bibliographie développée des divers ouvrages publiés sur les Guyanes, bibliographie fort riche et où il convient notamment de citer les livres du P. Labat et de Malouet, inépuisables trésors à consulter pour les curieux des choses coloniales d'autrefois.

§

La frontière franco-hollandaise de Guyane vient d'être revisée à La Haye. La sentence arbitrale de 1891, qui devait mettre fin aux contestations entre la France et la Hollande au sujet des Guyanes, laissait en effet subsister une double incertitude : l'empereur de Russie avait bien statué sur le Maroni et l'Awa, mais non pas sur la partie du fleuve située en amont de la crique Marouini. De plus, la sentence était muette sur les eaux mêmes des fleuves frontières et ces eaux constituaient ainsi une zone franche indivise entre les deux nations.

De nombreux inconvénients résultaient de cet état de choses : notamment, les pirogues circulant sur les fleuves-frontières ne pou-

vaient être visitées par la douane, puisque les eaux de ces fleuves n'étaient ni françaises ni hollandaises. Or, les budgets des deux Guyanes sont surtout alimentés par des droits de sortie sur l'or; et ces droits de sortie ne pouvaient être perçus. Ensuite, le Maroni et l'Awa charrient une quantité d'or très appréciable. Différents industriels avaient sollicité des concessions pour draguer les sables aurifères : par suite de l'indivision existante, ces concessions ne pouvaient être accordées.

Depuis une dizaine d'années, la France et la Hollande négociaient pour aboutir à une entente, mais les pourparlers avaient toujours échoué par suite des scrupules du gouvernement de La Haye, décidé à n'accepter aucun régime qui pût entraver la liberté de navigation. C'est alors que, sur la proposition de M. Idenburg, ministre des colonies de la Reine, des pourparlers furent engagés directement par les ministères des colonies des deux pays. Cette proposition fut accueillie au Pavillon de Flore et M. Lucien Hubert, député des Ardennes, accepta la présidence de la commission française.

La Commission interministérielle siégea à La Haye, du 25 avril au 13 mai. Le projet de convention élaboré contient les dispositions suivantes :

1° Du Coulé-Coulé (Monts Tumuc Humac) jusqu'à la crique Marouini, l'Houy sert de fleuve frontière, mais les eaux sont hollandaises. Ainsi, se trouve attribué à la France tout le territoire contesté compris entre le Marouini et l'Itemy ;

2° De la crique Marouini au Tapponahany, l'Awa sert de frontière, mais les eaux sont françaises ;

3° Du Tapponahany à Langa-Tabiti, le Maroni sert de frontière et les eaux sont hollandaises ;

4° De Langa-Tabiti au Saut Hermina, le Maroni sert de frontière et les eaux sont françaises ;

5° Du Saut Hermina à la mer, le thalweg sert de frontière, mais une partie des îles restent françaises.

Chacun des deux Etats étant souverain dans ses eaux, il lui est loisible d'y accorder telles concessions et d'y exercer telle surveillance douanière qu'il croira opportunes. Il est entendu notamment que les agents de l'une et l'autre colonie peuvent visiter toutes les pirogues circulant dans les biefs nationaux, qu'ils pourront confisquer l'or transporté sans laissez-passer et annuler les laissez-passer irréguliers.

En résumé, et abstraction faite des points de détail qui n'ont qu'un intérêt tout à fait local, la mission Hubert est remarquable à un double point de vue : d'abord, parce que pour la première fois le ministère des Colonies a négocié seul un litige international et l'a négocié heureusement. La pratique pourrait donc être généralisée. En second

lieu, parce que pour la première fois on a substitué au partage longitudinal suivant le thalweg, un partage transversal en biefs ; cette dernière méthode a l'avantage de diminuer les points de contact donc les points de conflit.

§

Pendant que je parle d'or, je signale la fièvre, le « rush » dont Madagascar, où d'importants filons viennent d'être découverts, va devenir le théâtre. Cette grande île pauvre avait bien besoin de cette « richesse », toute relative d'ailleurs. Les spéculations commencent à l'abri de la suspension arbitraire du régime minier. Les actions du syndicat lyonnais et de l'Anahasa trouvent preneur à 5.000 et à 10.000. Le général Gallieni est un grand homme.

§

Fièvre de l'or à Madagascar, fièvre jaune au Dahomey. Et en Mauritanie, le secrétaire général Coppolani a été assassiné par un indigène. Ce haut fonctionnaire prétendait lui aussi faire de la pénétration pacifique. Il était, d'ailleurs, accompagné de 600 fusils. Erreur d'appréciation, fòrce vaine et vaine théorie ; de morale, point.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Dr Geley : *L'Etre subconscient*, Alcan. — Papus : *La Science des Mages*, Chacornac. — X. : *Au pays des Esprits*, préface de Papus, Gustave Ficker. — Beha-Ullah : *Les Paroles cachées*, traduit du persan par H. Dreyfus et Mirza Habib-Ullah Chirazi, Ernest Leroux. — Memento.

Dans mon avant-dernier article, j'ai parlé de l'ouvrage capital de Myers sur la *Personnalité humaine;* celui du docteur Geley, intitulé **L'Etre subconscient**, en est la suite naturelle, comme le corollaire logique et attendu.

Nous avons vu que Myers distingue dans l'homme des « *moi* » différents du *moi* normal, la conscience *subliminale* de la conscience ordinaire.

La conscience subliminale serait beaucoup plus vaste et profonde que celle-là ; elle comprendrait tous les phénomènes d'automatisme psychologique inférieur jusqu'aux facultés et connaissances transcendantales.

M. Geley distingue dans cette conscience « *la subconscience inférieure*, produit de l'automatisme des centres nerveux, et la *subconscience supérieure*, indépendante du fonctionnement organique ». C'est cette dernière, qu'il serait peut-être plus exact d'appeler *superconscience*, que le docteur Geley étudie plus spécialement.

Dans l'état normal, la conscience, la subconscience ou psychisme inférieur, et la superconscience ou psychisme supérieur, seraient en

corrélation intime. Tout serait subordonné à cette dernière, qui elle-même subirait peut-être l'influence d'un principe directeur et centralisateur.

Mais il y a des cas nombreux où cette centralisation et subordination est rompue, où il y a décentralisation ou dissociation partielle (1) de ces divers éléments.

Cette décentralisation permet « l'action isolée du psychisme inférieur, la mise en jeu de son automatisme et de sa suggestibilité ». Ainsi s'expliquent les phénomènes d'hypnotisme, de suggestion et de médiumnimisme inférieur.

Elle permet aussi « l'action isolée du psychisme supérieur (ou même l'action isolée ou prépondérante de l'un ou de l'autre des groupes constitutifs de ce dernier) et, par cette sécession de l'organisme, la manifestation de son activité extra-corporelle, de ses facultés supranormales, de ses capacités et connaissances latentes ».

A l'inverse de la conscience normale, qui dépend étroitement de l'activité fonctionnelle des centres nerveux et qui lui est même directement proportionnelle, — la *superconscience* est séparable du fonctionnement organique et est d'autant plus active et plus manifeste que son extériorisation est plus complète.

C'est pourquoi son rôle est effacé dans la vie ordinaire. Et c'est vraiment dommage. Car ses facultés transcendantales de lucidité, d'action à distance, d'organisation et de désorganisation de la matière, et ses connaissances scientifiques, artistiques et pratiques, autrement exactes, complètes et étendues que celles de notre vie normale, nous assureraient une action et un pouvoir incalculables sur la nature et les autres êtres.

Ces connaissances ne proviennent pas des voies sensorielles, puisqu'elles se manifestent parfois chez des enfants en bas âge ou des personnes absolument incultes.

Elles ne proviennent pas non plus, — du moins entièrement, — de l'usage des facultés transcendantales. On ne voit pas, en effet, comment un sujet, par la vision à distance ou la lecture de pensées, acquerra, pour ainsi dire instantanément la connaissance parfaite d'une ou plusieurs langues.

On est donc conduit à admettre qu'en dehors « des facultés et connaissances acquises par les voies sensorielles, consciemment ou non, et passées de la conscience normale dans la subconscience qui les a emmagasinées et conservées », il existe des facultés et connaissances qui n'ont pu être acquises par ces voies.

Le docteur Geley suppose, avec beaucoup de vraisemblance, « que les attributs qui ne proviennent pas des voies sensorielles et de la

(1) Si elle était totale, ce serait la mort.

conscience actuelles proviennent des voies sensorielles et de *consciences antérieures à la conscience actuelle* ».

Il est ainsi amené à considérer comme vraie l'hypothèse des vies successives et de la doctrine réincarnationiste, qui forment une des bases de l'enseignement des spirites, des occultistes et des théosophes.

D'après M. Geley :

> *L'être subconscient extériorisable* serait donc *le produit synthétique d'une série de consciences successives qui se sont fondues en lui et l'ont peu à peu constitué.*

A un autre point de vue, il conclut que, « puisque l'être subconscient n'est pas fonction actuelle de l'organisme et en est indépendant, il doit forcément préexister et survivre à cet organisme ».

Cette hypothèse est, pour M. Geley, la seule qui soit logique, suffisante et en concordance avec les faits. Du reste, après avoir démontré combien sont incomplètes les diverses explications que les savants officiels ont données des phénomènes psychiques et spirites, anormaux et supranormaux, il interprète ces faits à la lumière de l'hypothèse nouvelle et ceux-ci apparaissent comme des conséquences logiques de sa théorie. Les difficultés de la psychologie pathologique (névroses, folie), des phénomènes du sommeil, de l'hypnotisme, de la télépathie, de la lucidité, du médiumnimisme, etc., se résolvent en clartés.

L'auteur esquisse ensuite, en s'appuyant toujours sur son hypothèse, une sorte de philosophie palingénésique très intéressante, mais sur laquelle je ne m'étendrai pas. Elle n'est d'ailleurs pas entièrement nouvelle.

M. Geley est un de ces esprits d'avant-garde, qui essaient d'établir un pont entre les doctrines académiques et celles des écoles spirite, occultiste et théosophique. Les travaux de rapprochement, d'unification et de synthèse, comme le sien, méritent d'être pris en grande considération et d'être vivement encouragés et continués.

§

La Science des Mages est un résumé très bien fait des enseignements de l'occultisme traditionnel sur la constitution de l'homme et celle de la nature, spécialement sur le plan astral et les forces qui s'y manifestent. Des figures schématiques nombreuses et des citations appropriées complètent et éclairent cet exposé remarquable.

L'auteur de cet opuscule, le docteur Papus, a écrit également la préface de

Au pays des Esprits. Cet ouvrage est, en quelque sorte, le commentaire vivant et pratique du livre précédent. Ainsi que l'indique justement son sous-titre : c'est un *roman vécu des mystères de l'occultisme.*

Le héros de ce roman visite l'Allemagne, l'Angleterre, assiste aux séances de sociétés secrètes, rencontre une tribu de Bohémiens, ce qui lui permet d'étudier et de décrire les coutumes, le langage et les enseignements secrets de ce peuple nomade, notamment de ses astrologues, dont les connaissances l'étonnent.

Il va ensuite dans l'Inde, où il parfait son initiation parmi les ascètes brahmanes ou bouddhistes. Entre temps, il est absorbé par les exigences de la vie publique et par son mariage.

La lecture de cet ouvrage original est très captivante. On est empoigné par le récit des expériences magiques et des dangers courus. Quoique long, on le trouve trop court.

Il ne finit pas à la dernière page du volume. Il a une suite et cette suite, on la trouvera dans *l'Initiation*.

§

J'ai déjà entretenu le lecteur de Beha-Ullah, le nouveau prophète persan, mort en 1892, à propos de son *Livre de la Certitude*, traduit par Hippolyte Dreyfus et Mirza Habib Ullah Chirazi.

Les mêmes auteurs nous donnent aujourd'hui la traduction de trois de ses épîtres. La première,connue sous le nom des « Sept Vallées », fut écrite à Bagdad; elle est adressée à un Sheykh Soufi. Moins mystique, la seconde s'adresse aux Chrétiens ; la troisième à un certain Nabil, auquel Beha-Ullah parle du principe suprême.

Ces épîtres ou tablettes sont suivies d'un quatrième écrit, qui contient « une série de préceptes et d'exhortations, d'une morale transcendante ». « Ils sont rendus, disent les éditeurs, dans une langue dont la traduction ne peut malheureusement donner qu'une bien faible impression. Ces pages le disputent pour la noblesse des idées et l'élévation de la forme avec les plus belles productions de toutes les littératures. » Elles ont pour titre : **les Paroles cachées**. C'est aussi celui que les traducteurs ont donné à l'ensemble du recueil.

§

Memento. — *La Voie* (mai). De Revel : Le *Problème des concordances entre le bouddhisme et le christianisme* (très intéressante étude) ; de E. de Commaille : *L'Evolution des Sociétés secrètes;* d'un kabbaliste : *La Psychologie du jeu* (très curieux article); de Matgioi : *Le Tao*, ou *la Voie*, traduction nouvelle avec commentaires, dont je détache cette page superbe :

« Courbé, pour être intact ; droit, pour être brisé. Détruit, pour être comblé. Caché, pour être neuf. Avec peu d'avantages, on se conserve; avec beaucoup d'avantages, on se perd. L'homme parfait réunit tout en un seul assemblage ; il est le modèle de tous les hommes. Il ne se voit pas ; toutefois il brille. Il ne s'agite pas ; toutefois il agit. Il n'est pas empressé ; toutefois il a des mérites. Il n'est pas excessif ; toutefois il dure longtemps. Il n'est pas agité; c'est pourquoi les autres ne s'agitent pas contre lui. Ainsi dès

longtemps, ce qui était courbé demeurait intact. Parler ainsi, c'est enseigner les ignorants. Ce qui est intact monte à la Voie. »

— Lire, dans *l'Initiation*, les études curieuses ou remarquables de Tidianeuq sur la *production des Gamabées*, de Phaneg, sur la *Mort et l'Au-Delà;* de Secours sur la *Maffia;* d'Eckarthausen sur *la Kabbale pratique.*

— *La Science astrale* continue la publication du remarquable travail de Barlet sur les *Génies planétaires*, et celui de Triplex sur la *physiognomonie*, donne des articles d'Arcturus sur l'*Astrologie dans l'Histoire*, de Vanki sur l'*Astrologie en Chaldée* et le *cours élémentaire d'astrologie* par E. Vénus, ainsi que des tables astronomiques et des éphémérides.

— *Revue de l'Hypnotisme*: Etudes curieuses du Dr Bérillon sur les *femmes à barbe*, de Raoul Baron sur le *Tarot des Bohémiens* et travaux originaux des Drs Farez et Magnin.

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

La vraie vie de Maxime Gorki (*Le Petit Temps*, 11 juin). — La Pudeur belge (*Le Courrier du soir*, 7 juin). — Un jugement à la courte paille (*L'Intermédiaire*, 10 juin). — Mot de la fin (*L'Humanité*, 14 juin).

M. Claude Anet, qui se promène en Crimée, a été voir Maxime Gorki à Yalta, et il communique au **Temps** ses impressions.

Preuve qu'il est malade, c'est qu'une seule personne peut donner son adresse exacte, le pharmacien. Une petite villa à l'italienne, car le pays, très doux et lumineux, appelle cette architecture. Gorki ne comprend pas le français. Sa femme sert d'interprète. On parle littérature. De même que Tolstoï, Gorki goûte surtout, dans la littérature française, le *Journal d'une femme de chambre*.

Pendant que Gorki parle, je le regarde. Il est grand, élancé, souple et robuste ; il est vêtu d'une espèce de tunique de drap noir flottante, serrée au cou, la culotte de même étoffe ; des bottes molles ; à la taille une ceinture de cuir avec des ornements d'argent ciselé. Le visage aux méplats accusés est tourmenté, le front aux rides creusées, puissant ; les cheveux blonds sont rejetés en touffes en arrière ; une petite barbiche rousse et rare couvre une mâchoire forte ; les narines sont larges et les yeux bleus, d'un bleu intense et profond ; on y lit une volonté forte ; ce sont les yeux d'un homme d'action qui a souffert, non d'un mystique ; en somme, le visage énergique et fatigué d'un homme qui s'est dépensé sans compter. Il se penche vers nous, essayant de comprendre ce que nous disons. A un mot que sa femme lui traduit sur la sympathie que nous avons tous pour lui en France à cette heure-ci de sa vie, ce visage tendre s'éclaire, le regard s'adoucit, les yeux brillent et la bouche s'entr'ouvre dans un sourire heureux, confiant, qui dit une bonté profonde, essentielle, et une jeunesse toujours vivante.

On raconte la vie de Gorki d'une façon assez inexacte, surtout en ce qui concerne son origine. On l'a représenté comme un ouvrier

vagabond né dans la misère, se débrouillant et s'éclairant peu à peu. C'est faux. Mme Gorki résume ainsi son existence.

Il est né à Nijni-Novgorod, dans une famille à l'abri du besoin. Son grand-père, entrepreneur de peinture en bâtiment, l'éleva et lui donna sa première instruction. Maxime Gorki n'alla pas à l'école. Puis le grand-père lui apprit son métier ; il voulait que son petit-fils lui succédât. Mais l'enfant se révolta ; il rêvait d'une autre existence que de celle de peintre en bâtiment ; il voulait courir le monde, voir les hommes et les choses ; il s'enfuit. Alors commença la vie aventureuse de celui qui devait être Maxime Gorki ; il fut mousse sur un bateau de la Volga, il fut aide boulanger ; il connut les fatigues, les misères, les souffrances des malheureux ; il vécut avec ceux pour qui l'unique problème est de savoir s'ils auront aujourd'hui de quoi manger ; il a vu dans leur réalité triste les ouvriers et les paysans, et aussi ceux qui sont en marge de toute existence régulière, ceux qu'il appelle d'une expression si forte, si émouvante, « les ex-hommes ». La nécessité de gagner son pain, le goût plus impérieux encore du changement, le désir tenace de voir des hommes firent de lui un être errant à travers l'immense Russie. Il l'a traversée plusieurs fois du nord au sud, de l'est à l'ouest, des rivages boisés de la Finlande aux lacs perdus dans les forêts de bouleaux et de pins jusqu'aux montagnes âpres et magnifiques du Caucase. A travers ce monde énorme, il a été un inlassable vagabond. Mais cela, il l'a choisi. Il aurait pu, comme son grand-père, être un placide peintre en bâtiment. Détail amusant : il est resté pour l'administration russe ce qu'il aurait dû être, et l'acte d'accusation est dressé contre « Maxime Gorki, peintre en bâtiment et homme de lettres... ».

On a dit aussi qu'il était illettré. Cela encore est inexact. Jeune homme misérable et volontaire, il sentait si fortement la nécessité de s'instruire qu'au cours de sa vie d'épreuves il y eut des années où il donnait une partie de ses nuits pour dévorer les livres nécessaires des auteurs russes et étrangers. — « Mon mari était alors très pauvre, dit Mme Gorki ; il n'avait pas de quoi acheter des bougies ; alors il remplissait des vieilles boîtes de sardines de toutes les graisses qu'il trouvait, et d'un morceau de laine faisait une mèche. Mais à cette pauvre lumière, il contracta à la longue une maladie des yeux qui faillit lui faire perdre la vue. » On voit combien la réalité est loin de la légende, qui nous présentait un Gorki illettré, et, pour un peu, ennemi de la science.

Il commença à écrire à vingt-deux ans ; il en a trente-six aujourd'hui. Trente-six ans ! Mais sa figure fatiguée dit que beaucoup de ces années de souffrance ont pesé lourdement sur lui.

§

Le **Courrier du soir** rapporte ainsi l'aventure du sculpteur Jef Lambeaux à l'exposition de Liège :

L'illustre artiste n'est pas un inconnu pour les Parisiens. On se souvient du groupe *les Lutteurs* qui obtint la place d'honneur dans un récent salon. Ce groupe fut avec un égal succès exposé à Bruxelles, à Carlsruhe, à Dresde, à Vienne et à Venise. Et partout les plus hautes distinctions offi-

cielles que puisse ambitionner un artiste — croix et médailles d'honneur — ont récompensé le génial effort du grand sculpteur.

Les Parisiens n'ont pas oublié non plus cet autre groupe, non moins célèbre, *le Faune Mordu*, que l'Exposition nationale des Beaux-Arts offrit, il y a deux ans, à leur admiration. *Le Faune Mordu* fut également exposé à Bruxelles, à Dusseldorf et il fut à Saint-Louis jugé digne du Grand Prix.

Ce groupe en marbre représente un Faune enlaçant de son bras gauche une jeune femme, tandis que cette dernière le mord à l'oreille. Il avait été placé, ainsi que *les Lutteurs*, à l'exposition de Liège, dans la pelouse qui fait face au côté gauche du palais des Beaux-Arts. Les visiteurs de l'exposition ne se lassaient pas d'admirer ces deux splendides œuvres.

La *Gazette de Liège* commença le 6 mai une ridicule campagne contre la nudité de certaines œuvres d'art. Elle réclamait notamment l'enlèvement du *Faune Mordu* qui, selon elle, est d'une atroce immoralité et qui, paraît-il, représente une « tentative de viol » (?).

La *Gazette* réclamait, en outre, que, dans les salons et Expositions, les nudités peintes ou sculptées fussent reléguées dans une salle spéciale. Le cabinet réservé des musées forains ! Entrez voir : 50 centimes de supplément ; les adultes seuls sont admis. Bravo pour l'idée du cabinet secret !

L'Express du 8 mai se demande si, en formulant ses desiderata, la *Gazette de Liège* « n'a pas été inspirée par quelque ami préoccupé de n'avoir pas à chercher trop longuement les sujets dont il parle ». Et notre même confrère ajoute : « Les dirigeants de l'exposition s'empresseront, j'aime à le croire, de remplacer par des effigies de N.-D. de Lourdes ou par des images de première communion les œuvres que la *Gazette de Liège* leur signalera comme insuffisamment habillées. » Et jugeant qu'en présence de telles revendications il vaut mieux rire que se fâcher, *l'Express* ajoute spirituellement : « Mais que peut bien penser notre phénoménal Légius de ce vieux dévergondé de Pie X qui vit au Vatican au milieu d'illustres nudités de marbre, de bronze et de toile peinte ? »

Nul ne se serait outre mesure préoccupé de l'incident s'il était, jusqu'au bout, resté une simple polémique de presse et si l'éminent Jef Lambeaux n'en avait été victime. Mais les organisateurs de l'Exposition — dite universelle — ont humblement obtempéré aux injonctions de la cléricale *Gazette de Liège*.

En effet, le lundi matin 8 mai les visiteurs « ont eu la stupeur » (*le Peuple*) de constater que *le Faune Mordu* avait été dissimulé « sous une ample et pudique toile d'emballage » (!).

Le Peuple du 10 mai ajoute : « Il a été descendu de son piédestal et porté à quelque distance où, caché sous les parois d'une vaste caisse, il échappera désormais aux regards... Les artistes ne vont-ils pas protester énergiquement contre cette tartuferie qui indignera profondément l'opinion publique ? »

Un ami qui arrive de Liège me confirme tous ces détails et me dit : « Savez-vous ce qu'il advint du groupe ? Les organisateurs de l'exposition le réexpédièrent à Jef Lambeaux. — Celui-ci fut avisé qu'un colis de je ne sais combien de mille kilogs venait d'arriver en gare à son adresse — en port dû ! — et était tenu à sa disposition. »

§

On sait que Rabelais préconisait le jugement au hasard des dés, qui lui semblait devoir être, dans la plupart des cas, plus équitable que ceux délibérés par les magistrats. Le grand ironiste a-t-il été pris au sérieux, au moins une fois, par un vrai magistrat? En tout cas, voici l'histoire, retrouvée par l'**Intermédiaire** :

Le sieur Prudhomeau, prêtre, demandait à la dame Brun la restitution d'une pistole d'or d'Espagne, qu'il lui avait remise pour en avoir la monnaie, et lui payer 14 sous de dépense. Celle-ci reconnaissait avoir reçu la pièce, mais soutenait l'avoir rendue. Ce fut l'origine d'un procès dont voici la conclusion :

Sur quoi, et après que les parties respectivement ont fait plusieurs et divers serments, chacun à ses fins, et voyant que la preuve des faits ci-dessus posez estoit impossible, nous avons ordonné que le sort sera présentement jetté, et à cet effet avons d'office pris deux courtes pailles ou buchettes entre nos mains, enjoint aux parties de tirer chacune l'une d'icelles; et pour sçavoir qui commenceroit à tirer, nous avons jetté une pièce d'argent en l'air, et fait choisir pour le demandeur l'un des costez de la dite pièce, par notre serviteur domestique, lequel ayant choisi la teste de la dite pièce, et la croix au contraire estant apparue, avons donné à tirer à la deffenderesse l'une des buchettes que nous avons serrées entre le poulse et le doigt index, en sorte qu'il ne paroissoit que les deux bouts par en haut, avec déclaration que celle des parties qui tireroit la plus grande buchette gagneroit sa cause; estant arrivé que la deffenderesse a tiré la grande, nous, defférant le jugement de la cause à la providence divine, avons renvoyé icelle deffenderesse de la demande du demandeur, pour le regard de la pistole, sans dépens, etc.

Donné et fait par nous, Pierre-Saturne Houlyer, conseiller du roi, président, magistrat-juge ordinaire, civil et criminel, assesseur pour S. M. au siège royal de cette ville de Melle, le 24 septembre 1644.

§

Un article harmonieux de M. de Pressensé, dans l'**Humanité**, débutait ainsi :

Il est des mots dont le son seul a quelque chose de délicieux. De ce nombre est le petit mot de paix.

R. DE BURY.

ART MODERNE

Les aquarelles de Cézanne (6, rue Laffitte). — L'Œuvre d'Albert Besnard (galeries Petit). — Peintures de MM. Georges Boucher, Dufrénoy, Fornerod, Othon Friesz, Ménarty, Ranson (galerie B. Will). — Première Exposition des Artistes Impressionnistes (4, rue de Lille). — Camille Mauclair : De Watteau à Whistler (Fasquelle). — Memento.

Les Aquarelles de Cézanne nous sont montrées à l'heure qu'il fallait pour la gloire de l'artiste et pour notre plaisir. Œuvres

précieuses, gracieuses. Le maître se récrée. Mais les distractions qu'il se donne sont de prestigieuses merveilles et de beaux enseignements. Cela se joue dans les bleus francs, les blancs purs, les jaunes clairs, — nature morte, fleurs, paysage, et donne l'illusion parfois de la porcelaine peinte, aux opales délicatement irisés. D'autres fois, à peine avec quelque rehaut de couleur, ce sont d'admirables dessins, marqués de ce caractère primitif, nouveau, que trouvent dans tout ce qu'ils voient des yeux, dirait-on, toujours ouverts d'hier ; nus de femmes, ou scènes aux personnages nombreux. Ces petits tableaux sont de dates très diverses et plusieurs furent refusés à tels Salons. Ils apparaissent aujourd'hui comme de synthétiques vignettes illustrant les marges du vaste livre écrit par l'artiste tous les jours de sa vie durant ; livre infini, infinissable; — fini à chaque page. Livre d'un écrivain moins occupé du sens des mots que de leurs belles sonorités ; il n'achève pas toujours sa phrase ou bien, tout à son exclusive recherche, à cette perpétuelle observation de la « copulation des syllabes » (ce mot est de Mallarmé), il oublie le verbe de la proposition principale, ou le sujet, mais il ne manque jamais l'accord. Que serait, pourtant, un écrivain seulement épris des mots ? — Cézanne est seulement peintre. — « Un sacré peintre ! » disait Gauguin...

Justement, dans cette même galerie, nous aurons très prochainement une nouvelle exposition d'œuvres de Gauguin. Déjà plusieurs grandes toiles, datées du dernier séjour de l'artiste à Tahiti, sont là. Elles chantent plus haut et plus profond, plus fort que les aquarelles de Cézanne.

L'Œuvre d'Albert Besnard n'a déçu personne. Ses détracteurs et ses enthousiastes y trouvent également la confirmation de leurs sentiments. Les conversions furent toujours rares, au moins du vivant de l'artiste ou du poète discuté. Pourtant la décoration pour le Théâtre Français, vue au Champ-de-Mars, m'avait fait regretter certaines de mes précédentes critiques ; encore faudra-t-il savoir comment, au lieu qui leur est destiné, se comporteront Apollon et les Heures, — et justement on me faisait observer qu'ils ont été peints à la lumière du jour : que deviendront les valeurs dans la lumière factice ? — Mais j'attendais pour me faire une opinion définitive la présente exposition. Elle est abondante. Plus de quatre cents numéros : huiles, pastels, aquarelles, dessins, eaux-fortes ; Albert Besnard emploie toutes les matières, et il affronte tous les sujets : paysages, portraits, les nus, les effets de lumière, la décoration, la composition symbolique. « Albert Besnard est un puissant réalisateur », écrit Mme Charlotte Besnard dans la préface du catalogue. C'est du moins un fécond et habile exécutant. Je ne saurais dans ces brèves lignes exprimer et justifier toute ma pensée à son égard. Qu'il me suffise

de noter sans l'approfondir la sensation d'éblouissement et de charme qui m'accueillit au seuil de cette vaste salle illuminée d'œuvres claires, puis l'étonnement peu à peu grandissant de reconnaître dans la parole d'un seul plusieurs voix, beaucoup d'autres voix que la sienne ; serait-ce que la personnalité de l'artiste ait été compromise par une sensibilité réfrénée, toujours éveillée, certes, mais la sujette d'une intelligence trop intéressée au comment des œuvres comme au pourquoi des choses ? Rien n'a passé devant les yeux de Besnard sans qu'il regardât — et comprît. Pour comprendre il a réfléchi, et sa réflexion dans son œuvre s'atteste en reflets aux surfaces, sans peut-être que la vibration retentisse loin dans les profondeurs. Ni sa vision n'a les qualités de la tendresse passionnée, ni sa réalisation ne vaut par la solidité. Une facilité extrême, une grâce aisée, un tour lyrique dans l'exécution, un goût délicat dans la composition générale et dans l'arrangement des détails, une recherche instinctive du rare, crient l'artiste, le talent, la science, l'intelligence. Ah ! j'y reviens : l'intelligence surtout. Et cette intelligence, qui s'est fatalement appliquée à pénétrer les secrets des maîtres et des émules, à démonter les rouages de leur système, garde l'empreinte des objets auxquels successivement elle s'appliqua. Une mauvaise langue me disait : « C'est l'exposition centennale, et cela va des Flandrin à Carolus Duran. » Une très mauvaise langue. — Au vrai j'emporte de cette exposition le souvenir, non pas de l'originalité toute-puissante à qui aboutit un long passé et de qui longtemps dépendra l'avenir, mais d'une aristocratie spirituelle la plus fastueuse et la plus souple qu'on puisse rêver. Possible qu'il y ait dans l'œuvre de Besnard bien des synthèses diversement personnelles et qu'il ait avec un peu trop d'insistance regardé chez ses voisins. Vous n'en distinguez pas moins aisément un tableau de lui des tableaux de tout autre peintre. C'est qu'aux reflets qu'il reçut il ajoute de la lumière.

Peintures de MM. Georges Bouche, Dufrénoy, Fornerod, Othon Friesz, Minartz, Ranson. — Nombre de jeunes peintres débutèrent dans cette galerie hospitalière de la rue Victor-Massé, qui depuis ont pris contact avec le grand public. C'est le cas pour plusieurs des artistes ci-dessus nommés. Le dernier Salon des Indépendants leur fut aussi très profitable, notamment à M. Bouche, M. Friesz, M. Minartz. Dirai-je que je les suis très volontiers dans l'orientation qu'ils donnent à leur effort ? La plupart d'entre eux sont impressionnistes, l'un avec Monet, l'autre avec Pissarro, celui-ci à la suite de Toulouse-Lautrec, tous à la suite de Cézanne. Indépendances nuancées de soumissions choisies. Je mets à part Dufrénoy qui de plus en plus nettement s'affirme le maître d'une pensée personnelle. Et je revois toujours avec plaisir les paysages

décoratifs de Ranson, chatoyantes et riches tapisseries où le végétal passe en somptuosité la pierre précieuse ; mais je les revois.

1re Exposition des Artistes impressionnistes. Ceux qui choisirent cette étiquette furent bien fâcheusement inspirés. « *Première* Exposition des *Impressionnistes* » ! Qu'est-ce que cela peut signifier, aujourd'hui ? La vraie « Première » ignorait son chiffre, et il y a longtemps déjà que la dernière est close : les *Néo* eux-mêmes commencent à marquer. Les membres du nouveau groupe croient-ils s'inscrire dans la tradition vraie ou bénéficier de quelque grande nouveauté en se réclamant d'une formule précocement vieillie et déjà épuisée ? Ce n'est là que question de mots, m'objectera-t-on. Je n'en suis pas sûr. C'est l'indication d'une tendance, et en effet ni M. Beaufrère, ni M. Buisset, ni M. Noblot, ni M. Chervachildzé ne me paraissent très épris de la composition, très soucieux de l'expression. Ces Messieurs seraient sans doute bien surpris d'apprendre de moi, mais ils ne me croiront pas et j'y compte, qu'ils retardent parce qu'ils s'attardent. La recherche de l'impression rapide, de l'effet, date, et trop d'illustres exemples dégénérés en recettes font que ces audaces d'hier sont devenues étrangement suggestives d'une passion bien française, hélas ! et bien déplorable pour la servitude. Il serait temps aussi que les jeunes artistes comprissent qu'ils se font beaucoup de tort en initiant le public à des recherches incomplètes, à des ébauches confuses dont seul nous rendrait raison le tableau achevé — jamais achevé. — J'ai toutefois noté le *Saint-Cloud* de M. Beaufrère, indication que l'artiste pourra utiliser dans une « composition », l'eau-forte en couleurs de Mlle de Krouglicoff, *les Canards*, et, de M. René Prath, la toile intitulée *Vu d'une fenêtre* et les *tapis en peluche décolorée*.

De Watteau à Whistler. M. Camille Mauclair a réuni dans ce volume quelques-unes de ses études sur l'art français et sur divers artistes : Gustave Ricard, Fortuny, Monticelli, Chassériau, Alfred Roll, Helleu, Le Sidaner, Mlle Dufau, Bartholomé, Gaston La Touche, Chéret ; ces noms ne sont pas également précieux et je ne saurais partager toutes les admirations de l'auteur. J'entrevois l'explication de nos divergences aux dernières pages, en ces « trois morceaux sur James M. N. Whistler » où l'enthousiasme de l'écrivain exalte outre mesure, à mon gré, le maître délicieux et froid, « l'érige au-dessus de sa légende, au ciel clair du vrai classicisme », célèbre en lui « un grand homme normal », de la famille d'Edgard Poe et de Mallarmé. Au contraire je crois qu'Edgard Poe et Mallarmé furent des initiateurs, si peu nombreux qu'aient été leurs disciples, les révélateurs d'un beau nouveau ; Whistler ferme une série, en dépit de la foule d'imitateurs auxquels leur trop fervente admiration pour lui interdit tout développement. — Mais on ne peut se refuser à goûter les

fines analyses de tempéraments d'artistes qui font la moitié de ce livre ; le chapitre intitulé « Watteau et la phtisie » dégage une émotion intense, troublante, noble ; et la « Défense de l'art français », qui parfois prend le ton combatif du pamphlet ou s'élève à l'éloquence du manifeste, date une œuvre sincère et inspirée du désir de voir et de dire vrai, utilement. — « La conception du nu n'est pas plus immuable que toute autre conception humaine. Le nu évolue. En soi, le corps humain est un chiffre aux modifications infinies, aux combinaisons illimitées, et c'est la force de notre grand Rodin d'avoir fondé tout son art sur cette pensée. Il y a une profonde signification symbolique dans le corps humain, une symétrie supérieure, qui correspond à la symétrie des façons dont la subtilité perçoit l'univers et le transpose dans la conscience. »

Memento. — *Les Cahiers d'art et de littérature* s'inaugurent (mai 1905) par des pages de Gustave Geffroy : *Signification de l'Art*. — « Dans l'œuvre d'art, comme dans toutes nos phases de sensibilité et de passion, je trouve les preuves du socialisme qui m'émeut, de la philosophie de lumière, d'harmonie, de vérité, à laquelle je voudrais atteindre. » *Socialisme* ne serait-il pas là un mot pour un autre ? *Solidarité ? Fraternité !*

L'Art flamand et hollandais partage son numéro de juin entre Henri Leys et Henri de Braekeleer, celui-ci neveu de celui-là, tous deux estimables artistes anversois, l'un peintre d'histoire, et l'autre, intimiste. M. Henri Hymans, leur compatriote, nous les donne pour de grands peintres ; il écrit sans hésiter : génie... Ils sont morts en 1859, en 1888 ; la critique manque-t-elle du recul dans le temps, nécessaire aux jugements définitifs? Braekeleer, dira l'avenir, fut un bon petit maître, d'une adresse et d'une sincérité charmantes, qui s'inscrivit à la *suite* et, pour son compte, *n'en* eut point, parce qu'il n'apporta point de formule neuve et féconde. Apporter une « formule neuve », n'est-ce pas, c'est retourner aux principes, c'est éliminer les fausses nouveautés dont se trouble et s'efface sous la main des exploiteurs la vérité éternelle : Braekeleer employa, mais avec un goût que les autres n'avaient pas, les moyens que de son temps employaient les autres ; il vivra. Leys, dira l'avenir, payera d'un silence durable le bruit que, de son vivant, on fit autour de son nom. — Ainsi, du moins, pensé-je que l'avenir s'exprimera...

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

L'exposition de l'école de peinture anglaise du XVIIIe siècle au château de Bagatelle. — François Benoît : *Hogarth*, Laurens. — Gustave Kahn : *Boucher*, Laurens. — Memento.

Je ne rééditerai pas les dires enthousiastes des amateurs tous férus du XVIIIe siècle quel qu'il soit, à propos de Bagatelle. Il y aurait fort à ergoter sur la décoration et l'architecture de ce château d'une simplicité que M. Molinier qualifie d'abominable ; mais à tout prendre

l'œuvre de Belanger et de ses aides Dugourc et Gondoin n'est pas sans charme, maintenant surtout que la séduction des souvenirs historiques s'ajoute à la beauté du décor. La ville de Paris a donc très bien fait de payer ce domaine de Bagatelle celle de six millions et demi, ce qui n'est pas énorme à tout prendre, et de nous conserver un parc de plus de vingt hectares avec ses deux pavillons.

En attendant qu'on puisse faire de Bagatelle un musée, le musée du XVIII[e] siècle, on a exposé quelques toiles de l'école anglaise faisant partie de l'admirable collection Groult et quelques pièces, armes, commode, chaise à porteurs, appartenant à M. Doistau. L'école de peinture anglaise, mal représentée au Louvre, a eu trop d'influence sur l'école française pour que cette exposition ne soit pas d'un enseignement profitable. Les portraits, pour merveilleux qu'ils soient, demeurent cependant parfois d'un art assez facile et la simplification du modelé, à force d'être excessive, risquerait de faire tomber dans des recettes et des formules commodes. Mais tout n'en va pas ainsi dans les pièces montrées à Bagatelle. L'esquisse de l'*homme au livre* par Reynolds est d'une maîtrise étonnante : la pâte savoureuse des parties lumineuses s'oppose à la maigreur voulue des chairs dans l'ombre; la franchise de l'indication des yeux et de la bouche est étonnante; c'est là un morceau d'un caractère et d'une vigueur rares.

Gainsborough est moins complètement représenté, mais le portrait d'*homme en habit rouge* qui lui est donné est d'un dessin très poussé des yeux et de la bouche; le plissement des paupières, l'exactitude de la valeur des yeux bleus sont choses admirables. Moins vibrant que Reynolds, moins nuancé que Gainsborough, Thomas Laurence réunit un peu de leurs qualités et son *homme en cravate blanche* est d'une belle largeur de facture. J'aime moins le portrait de Mrs. Forster qu'une souscription a offert au futur musée : on y sent déjà le commencement d'une trop grande facilité, mais l'œuvre garde beaucoup de tenue.

Les portraits de femmes sont d'ailleurs nombreux, de Reynolds, Romney ou Hoppner : la délicatesse des valeurs, la simplicité apparente du modelé s'allient chez lui à la prestesse des coups de brosse, et ses jolies anglaises en grands chapeaux, en corsages blancs, l'une de troisquarts sur un fond couleur brou de noix, retiennent longuement. Et cependant le triomphe ici est pour les paysagistes Crôme, Constable et Turner. Les portraitistes n'ont fait que développer, de façon superbe il est vrai, les qualités qu'ils avaient reçues de Rubens, Van Dyck et Largillière; les paysagistes eux ont ouvert à la peinture des chemins nouveaux et un domaine inexploré. M. Groult ne montre qu'un Crôme, mais il est de qualité. C'est un moulin au bord de la rivière dans laquelle se réflète le soleil couchant ; la pâte est d'une richesse extrême.

Constable, ce très grand maître, le plus grand peut-être de tous les paysagistes, allie à cette puissance de la matière la beauté des nuances et la force du dessin. Les deux toiles par lesquelles il est représenté ne sauraient évidemment donner une idée de son œuvre, mais elles sont excellentes. L'une représente aussi un moulin blanc à grandes ailes, et tout cela, arbres, toits, personnages, est traité dans une pâte d'une beauté énorme et délicate ; l'autre représente une maison au bord de l'eau avec deux personnages dans une barque, et les mêmes dons s'y retrouvent. Constable y use peut-être un peu trop des noirs, bien qu'ils soient d'une extraordinaire souplesse, et il n'arrive pas encore complètement à ce charme merveilleux des nuances qu'il atteindra plus tard, sans rien perdre de sa maîtrise dans l'établissement des formes et des plans.

M. Groult est un homme heureux. Alors que le Louvre n'a pas un seul Turner, il en peut envoyer une dizaine, tous remarquables. Turner n'est pas, ainsi que Constable, un maître d'un équilibre parfait ; il est au contraire, comme le sera plus tard Claude Monet, un maître d'exception par excellence. Il ne possède pas toutes les qualités du peintre, mais celles qu'il possède, il les a à un degré inouï. Poète de Venise, après Claude Lorrain, il fait chanter les tons dans la lumière argentée ou dorée ; sa matière picturale a la même richesse que celle de Constable, mais avec plus de clarté. Cela est déjà peint au couteau sans doute autant qu'au pinceau et Turner tire de ses procédés des effets d'une infinie virtuosité.

Un des Turner, une *Vue du Pont-Neuf*, d'une délicatesse curieuse de valeurs, a été offerte au musée ; avec un buste de Pajou, cela lui fait dès maintenant trois pièces du XVIII[e] siècle. Car évidemment une organisation sage devra s'en tenir là, ou presque. Les peintres des fêtes galantes et les portraitistes français du même temps sont indiqués, depuis Tournières jusqu'à Tocqué, voire Lépicié. Mais il est bon de compléter cela par l'école anglaise mal représentée à Paris ; encore qu'Hogarth, Wilkie et Bonington manquent à la présente exposition, elle n'en demeure pas moins précieuse. Une autre série pourrait être fournie par le XVIII[e] siècle vénitien, avec Canaletto, Longhi et Guardi. Enfin, car tout en se conformant au cadre, point n'est besoin de se limiter étroitement, on pourrait peut-être indiquer les ascendances des écoles française et anglaise et remonter à Largillière, Lely, Van Dyck, Rubens et même Corneille de Lyon ou Clouet. Car l'école française directement, ou par l'intermédiaire de l'école anglaise, doit infiniment à l'école flamande, et qu'avons-nous qui soit venu des Italiens, qu'on puisse opposer à ces Clouet, Corneille, Largillière, ou Watteau ? Même je ne verrais pas sans déplaisir une réunion de choix de quelques précieux portraits français du XVI[e] siècle, et M. Groult comme M. Doistau pourraient aider à la former.

C'est un long programme, dont la réalisation n'irait pas sans difficultés, je le sais. Mais ne pourrait-on pas coordonner les bonnes volontés en formant, je ne dis pas, cette société des *Amis du XVIIIe siècle*, dont parle Henri de Régnier, dans son *Passé vivant*, mais plus modestement une société des *Amis de Bagatelle* comme il en existe pour le Luxembourg et le Louvre? Que MM. Groult et Doistau, puisqu'ils ont été les premiers à provoquer ce mouvement d'art, y veuillent bien songer.

Si Hogarth ne nous fut pas présenté à Bagatelle, il vient de l'être en un livre excellent de la collection Laurens sur les grands artistes, dû à M. François Benoît. Biographie complète et claire, exposé net des idées d'Hogarth, critique juste de son talent, sont réunis dans cet ouvrage. Hogarth, peintre de portraits et peintre de mœurs, est le premier grand peintre anglais et il eut à un très haut degré l'amour de la peinture pour la peinture. Comme le dit M. François Benoît, « il n'estime que les tonalités claires et les colorations vives et, en parfaite quoique inconsciente conformité avec les préceptes de la science chromatique, il recommande la teinte franche et la touche distincte ». Aussi admirait-il Rubens par-dessus tout, et il entraîna à sa suite l'école anglaise.

L'école française doit presque autant au maître flamand : mais nous nous sommes assimilés ses qualités et nous les avons faites nôtres en les présentant avec une mesure, une élégance, une discrétion que Rubens lui-même ne connut pas. Qu'il nous suffise de songer à Watteau, à Fragonard ou à Boucher. Sur ce dernier, c'est M. Gustave Kahn qui a récemment, chez l'éditeur Laurens encore, publié une étude très avertie. L'auteur, tout en se gardant d'inutile érudition, met parfaitement au point les faits, et il ajoute à cela un sens d'art natif étonnant. C'est assurément l'un des meilleurs volumes de la série. Il me faut signaler aussi, dans la même collection, trois monographies consacrées à un sujet bien lointain de celui qui m'occupe, à l'art grec : **Praxitèle**, par M. Georges Perrot, **Lysippe**, par M. Maxime Collignon, et **Douris et les peintres de vases grecs**, par M. Edmond Pottier. Ce sont de parfaits manuels qui ne s'embarrassent pas d'un rebutant appareil archéologique, mais dont l'information est sûre et qui seront lus avec le plus grand profit.

Memento. — *L'Art Flamand et Hollandais* a consacré un numéro aux dinanderies montrées aux expositions de Dinant et de Middelbourg, avec un commentaire de M. J. Destrée, l'érudit conservateur des musées des arts décoratifs et industriels de Bruxelles; à remarquer dans le numéro d'avril un article de M. Max Rooses : *L'Œuvre de Jordaens dans la salle d'Orange*. *The Burlington Magazine* (mai) contient des notes de M. L. Solon sur la porcelaine de Rouen, et d'excellentes reproductions d'œuvres de Benedetto Bonfigli, Roger van der Weyden et Albert Durer. A signaler,

dans la revue *l'Art*, les études de M. Ambroise Milet sur les *Ivoiriers de Dieppe*, de M. Henry Jouin sur *Jean Goujon* et de M. Paul Leroi sur *les Salons*.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Wilhelm Holzamer : *Ellida Solstratten*, Leipzig, Hermann Seemann Nachfolger, M. 4. — Ernst Hardt : *An den Toren des Lebens*, Leipzig, Insel-Verlag, M. 2. — Richard Schaukal : *Mimi Lynx*, Leipzig. ib., id. M. 1. — Richard Schaukal : *Ausgewæhlte Gedichte*, Leipzig, ib. id. M. 2. — Achim von Arnim : *Isabella von Ægypten Kaiser Karl des fünften erste Jugendliebe*. Leipzig., ib., id. M. 2. — Stefan Zweig : *Paul Verlaine* (*Die Dichtung* Bd 30). Berlin, Schuster und Lœffler, M. 1.50. — Emile Verhaeren : *Ausgewæhlte Gedichte* (in Nachdichtungen von Stefan Zweig), Berlin, ib., id. M. 5. — Charles Baudelaire : *Gedichte in Vers und Prosa*, Leipzig, H. Seemann Nachfolger, M. 3. — August Strindberg : *Elf Einakter*, Leipzig, ib., id., M. 4. — E. Gomez-Carrillo : *Allerhand Püppchen*, Berlin, Langenscheidt, M. 1. — Georges Rodenbach : *Im Zwielicht*, Dresden. C. Reissner M. 3. — Memento.

Ellida Solstratten. — M. Wilhelm Holzamer s'est attaché à l'étude d'une curieuse physionomie de femme. Dans un fragment de lettre placé en préface, il explique à ses lecteurs qu'il n'a pas voulu la présenter en exemple. Elle n'a rien, dit-il, ni du bas-bleu ni de l'émancipatrice féroce. Elle est simplement femme. Mais avec ses attitudes raisonneuses et sa cérébralité outrée elle nous apparaît bien comme un cas particulier dans la série déjà interminable de ces créatures « supérieures » dont s'enorgueillit la littérature contemporaine. Se sentant très au-dessus des hommes qui les aiment, elles en font leur jouet jusqu'à ce que le ressort casse et, quand elles ont détraqué le mécanisme, elles pleurent sur la fatalité du destin. Ellida Solstratten, comme de juste, est venue du Nord, ainsi qu'il convient de toutes les insatisfaites, pour écouter des cours de philosophie à Heidelberg. C'est là qu'elle rencontre Werner Staufer, sa première victime. Et ils cheminent côte à côte, en rêve, « en théorie », jusqu'à ce que le monsieur devienne fou. Le second est une connaissance de bain de mer qui se suicide. Ce sont tous deux des faibles qui, musiciens dans le concert de la vie, ne trouvent que des notes discordantes. Quoi d'étonnant s'ils s'amourachent d'un être qui a rompu avec ses instincts. Et ils font de la métaphysique.

Les éditeurs de la *Insel* ont eu l'excellente idée de publier, en petites brochures luxueuses et portatives, quelques bonnes nouvelles contemporaines, d'un style assez châtié pour qu'elles méritent de demeurer en dehors des recueils d'où elles sont extraites. Le choix est bon, car on s'est attaché à ne retenir que des histoires d'amour, joliment contées, avec juste assez de passion pour ne pas tomber dans la banalité. **An den Toren des Lebens**, du jeune poète Ernest Hardt, présente l'aventure sentimentale d'une jeune comédienne, tom-

bée dans une villégiature aristocratique, mais peu élégante. Naturellement, avec sa mère de parade, elle y fait sensation et gagne les bonnes grâces d'un tout jeune homme qu'elle initie à la vie et à la beauté. L'aventure est joliment narrée, avec une très louable retenue. Ce héros ivre de joie et de soleil, avec la mélancolie de toutes les grandes jouissances, cette femme voluptueuse qui connaît la sagesse de l'amour, voilà dans la littérature allemande deux personnages d'une louable immoralité. Et M. Hardt nous démontre bien qu'il est possible, encore que ce soit difficile, de parler, dans sa langue, d'amour sexuel sans tomber dans l'odieuse *pikanterie* populacière.

Dans **Mimi Lynx** (de la même collection), M. Richard Schaukal met en scène un jeune sentimental qui se laisse prendre à l'amour frôleur d'une petite hystérique autrichienne. Que Mimi Lynx n'entende rien aux vers de Heinrich, cela n'a rien d'étonnant, mais elle est une si gracieuse poupée, dans ses robes flottantes, si chatte quand elle s'étire sur sa chaise longue qu'il finit par se laisser prendre à son sourire et à la futilité de son babil d'écervelée. S'il la fait sienne, par une après-midi d'orage, au creux d'un vallon parfumé, c'est simplement parce que, sous sa robe, où elle est encore plus nue que de coutume, elle s'énerve un peu, mais cela n'a guère d'importance. Quand il partira, plus tard, après des jours ou des semaines, elle exagérera ces minauderies et les jolies langueurs de ses gestes, mais rien ne se cassera en elle ; et lui, consciencieusement, écrira encore des vers en continuant à faire son droit.

Nous n'avons pas toujours pensé autant de bien de M. Schaukal que nous ne sommes obligé d'en dire aujourd'hui. La forme d'abord incertaine de cet amateur renseigné s'est singulièrement affermie et son goût, après quelques années de tâtonnement, est devenu très sûr. Il le fait bien voir dans un choix de poésies qu'il a publié l'année dernière, où il a réuni, en 120 pages, ses meilleures pièces, écrites depuis près de dix ans. Heine et Verlaine l'ont inspiré tout d'abord, mais les rythmes plus savants d'un Stefan George ou d'un Hofmannsthal l'ont tenté, alors qu'il ne dédaignait pas les bergeries du XVIII[e] siècle et les mièvres figures de la comédie italienne. Il convient de ne pas négliger son œuvre, si l'on veut parler de l'évolution de la poésie allemande, telle que l'ont provoquée nos symbolistes.

M. Otto Ernst, qui avait déjà publié la *Günderod*, de Bettina d'Arnim, réédite, chez les mêmes éditeurs, deux contes d'Achim et d'Arnim : **Isabella von Ægypten** et **Kaiser Karl des fünften erste Jugendliebe**. C'est ce qu'il y a peut-être encore de plus lisible dans l'œuvre de ce romantique inégal que M. Paul Ernst voudrait placer au-dessus de Hoffmann et au-dessus même d'Edgar Poe.

§

M. Stefan Zweig est un des écrivains allemands qui connaissent le mieux les poètes français contemporains. Il s'est non seulement appliqué à les étudier avec soin, par des traductions minutieuses et très lyriques, tout à la fois, il les a encore mis à la portée de ses compatriotes qui ignorent notre langue. Ses soins ont été surtout pour Paul Verlaine. On sait combien notre grand poète est populaire en Allemagne. Certaines de ses pièces ont trouvé jusqu'à trois ou quatre traducteurs. M. Zweig, dans une petite anthologie, a fait un choix judicieux parmi toutes ces adaptations, il a traduit lui-même quelques morceaux, de sorte que voilà un recueil de dix auteurs allemands, et non des moindres, qui tous ont cherché dans Verlaine leurs inspirations. Mais voici, encore de M. Zweig, un essai sur **Paul Verlaine**, publié dans cette collection de biographies où figurent tous les grands poètes. C'est, à propos de notre pauvre Lélian, tout un aperçu du mouvement poétique du siècle dernier. De nombreux portraits accompagnent ce petit volume qui est dédié à M. Emile Verhaeren, et l'on devine facilement que le fougueux auteur des *Campagnes hallucinées* a parfois guidé d'un habile coup de barre cet intelligent Teuton, à travers le dédale de nos lyrismes.

Le choix que M. Zweig a fait, d'autre part, dans l'œuvre de **Verhaeren** ne saurait donner qu'une idée insuffisante de ce talent multiple. Il le reconnaît lui-même. Mais il s'est attaché, avec amour, à une tâche ardue et, surtout, pour les grandes pièces de la dernière période, il a su parfaitement rendre le sombre élan et la plasticité de l'original. Ce volume, luxueusement édité, est accompagné d'une reproduction du buste modelé par Van der Strappen et s'orne d'arabesques de Théo Van Rysselberghe. Je signale en passant seulement le **Baudelaire** du même traducteur, à quoi collabora M. Camill Hoffmann. Il y a forcément quelque chose d'empesé dans ces transpositions et ce qu'il y a de « parnassien » dans l'auteur des *Fleurs du mal* paraît ressortir assez désagréablement.

Elf Einakter. — Dans une édition des œuvres complètes d'Auguste Strindberg, faite par les soins de M. E. Schering, un volume réunit onze pièces de théâtre en un acte. On y retrouve toute la série des drames conjugaux que le célèbre misogyne écrivit en 1888 et en 1892. *Mademoiselle Julie* figure en tête, et, par là, s'accentue le désir de l'auteur de voir jouer, sans entr'actes, cette pièce en trois parties.

Allerhand Püppchen. — Nous connaissions ce volume sous le titre de *Quelques petites âmes d'ici et d'ailleurs*, mais les « âmes » de M. Carrillo en passant le Rhin sont devenues des *Püpp-*

chen. Les fantaisies du traducteur nous réservent d'autres surprises : des Parisiennes d'Helleu il a fait la « Parisienne aristocratique » et il y a dans ces pages un je ne sais quoi qui sent le café-concert que la discrète édition française ignorait. Le recueil, du reste, contient quelques études que M. Barthez avait négligé de traduire, *Strasbourg et ses femmes par exemple*, avec cette phrase : « Si toute la ville est germanisée, la grâce des femmes ne l'est point. » Widhopff a fourni quelques croquis pour ce volume qui fait partie de la « *Bibliothek Mignon* ».

Im Zwielicht. — M. von Oppeln-Bronikowski a traduit le volume posthume de Georges Rodenbach que nous connaissons sous le titre de *Le Rouet de Brumes*. Une préface très documentée renseigne le public allemand sur l'auteur de *Bruges-la-Morte*.

Memento. — Pour commémorer le centenaire de la comtesse Ida Hahn-Hahn, *Hochland* (juin) a demandé à M. Max Schneidewin une étude sur la célèbre romancière catholique à qui, dans les milieux protestants, on commence à rendre justice, non sans exagérer parfois ses mérites. Des quarante-cinq volumes que laissa cet écrivain, il n'en est plus guère de lisible, mais son œuvre est un document de premier ordre sur les mœurs de l'Allemagne catholique. Des pensées de la comtesse Hahn-Hahn, extraites de ses ouvrages que publie la même revue, si elles sont d'une singulière banalité, n'en conservent pas moins leur caractère symptomatique.

Dans *Das litterarische Echo* (1er juin), M. Félix Vogt émet le jugement suivant sur *Au Service de l'Allemagne :* « Le dernier roman de M. Maurice Barrès a été accueilli (en France) avec une grande faveur. Ce récit des aventures d'un jeune médecin alsacien qui fait son service militaire n'est pas un véritable roman, mais un excellent tableau de mœurs, où, pour la première fois en langue française, est exposé le point de vue vrai des Alsaciens indigènes vis-à-vis de l'ancienne et de la nouvelle patrie. Selon l'opinion de Barrès, très soutenable en bien des points, le véritable Alsacien formera toujours un poste avancé de la culture française en pays allemands, bien qu'il se soumette à toutes les exigences du germanisme officiel. C'est pour cette raison que Barrès combat aussi, en opposition avec René Bazin et son roman *les Oberlé*, la tendance en faveur parmi la jeunesse alsacienne de se soustraire par l'émigration au service militaire allemand. »

Nord und Süd (juin) publie une étude de M. Max Krieg sur Mme Hélène Bœhlan, la charmante nouvelliste de Weimar.

Deutsche Rundschau (juin) contient une réfutation des idées d'Ellen Key sur le mariage et l'amour, due à la plume de M. F.-W. Fœrster, le fameux promoteur des sociétés de morale.

Le directeur de *Politisch-Anthropologische Revue* (mai), M. Louis Woltmann, a fait des recherches sur les origines des grands poètes italiens du dix-neuvième siècle, et il démontre que tant Alfieri que Manzoni, Léopardi et d'autres encore étaient d'une incontestable origine germanique (!).

Œsterreichische Rundschau (1er juin). Aphorismes de M. Franz Blei sur « la Morale de la musique ».

HENRI ALBERT.

LETTRES ROUMAINES

Niclae Jorga : *Sate si monastiri din România ;* institut Minerva, Bucarest. — N. Jorga : *Pe Drumuri departate ;* Minerva. — Ronetti Roman : *Manasse ;* H. Steinberg, Bucarest. — Aristizza Romanesco : *3o de ani ;* Socecu, Bucarest. — Memento.

Le charme des voyages en Roumanie, à la campagne, loin des voies ferrées ! La poésie monotone et immense des champs à perte de vue ; les hameaux de chaumines blanches, coquettement tapis dans des vergers de pruniers,au flanc des collines rases ; et la rencontre des pâtres avec leurs innombrables moutons sur les dômes allongés et, souples des petites Carpathes ! Les grouillis d'enfants et les attelages paisibles ; les types les plus variés de paysans,de bulgares, de juifs ; et à l'étape, l'aubergiste qui n'a rien à vous servir, et dans les monastères la propre et frugale hospitalité de trois jours... Il faut en avoir goûté pour en comprendre la nostalgie.

Et c'est tout cela que j'ai tant aimé retrouver dans le livre de M. N. Jorga : **Sate si monastiri din România** (*Villages et Monastères de Roumanie*). C'est le second d'une série qui comprend déjà les *Drumuri si orase din România* (*Routes et villes de R.*) et que l'auteur pense continuer par une étude analogue sur l'Ardéal, partie de la Hongrie qu'habitent les Roumains, puis sur la Bucovine et la Bessarabie, pour terminer, par un ouvrage d'ensemble, véritable monument national et patriotique, sur *le Pays et le Peuple roumains*. Les *Villages et Monastères* ne forment pas, à vrai dire, une étude de spécialiste, impossible en un volume de 35o pages ; nous connaissons, par exemple, l'ermitage du Rarau à la frontière de Bucovine, le monastère de Cocos en Dobroudja, qui n'y figurent point. Il s'agit du simple récit descriptif et pittoresque d'un voyage de trois mois à travers la terre roumaine et d'impressions toutes chaudes de tendresse pour son pays et d'intime compréhension de l'âme paysanne, notées au jour le jour. M. Jorga, un historien toujours en quête de documents inédits, professeur à l'université de Bucarest et membre de l'Académie roumaine, dont nous aurons prochainement à étudier *l'Histoire de la littérature religieuse des Roumains jusqu'en 1688*, *l'Histoire d'Etienne le Grand* et celle de *Michel le Brave* « racontées au peuple roumain », tient à demeurer,avec érudition, écrivain populaire. Son livre est adressé « aux humbles et aux « pauvres : l'instituteur et le curé de village, le lecteur d'au delà les « monts (Transylvanie), les jeunes gens des écoles supérieures et « ceux qui viennent d'en sortir ». De même qu'il sait, en voyage, aller droit au cœur du paysan par une affabilité pleine d'intérêt,au lieu de se l'aliéner par des moqueries et des manières prétentieuses, de même il emploie dans ses œuvres une langue comprise du plus grand nombre, une langue trempée à l'étude des anciens chroniqueurs et

des vieux écrivains ecclésiastiques et qui se rapproche plus de la langue populaire que celle de beaucoup d'intellectuels de la capitale, farcie, comme je l'ai déjà dit, de déformations néologiques et de tournures étrangères. A ce contact journalier et amical avec le peuple, ce sont, ici comme ailleurs, les plus humbles qui s'affirment les plus nobles, les meilleurs cœurs et ceux qui détiennent la plus abondante poésie dans leur parler imagé et nerveux, comme dans la célébration des rites traditionnels dont les moindres événements de leur vie sont accompagnés (1).

Si nous avions le loisir de le suivre d'étape en étape, M. Jorga nous mènerait, en Moldavie, de Suceava (pr. Soutchéava), ancienne capitale d'Etienne le Grand que la rivière aujourd'hui sépare de la Roumanie, d'abord à Hîrlau, résidence orientale des premiers voévodes, et à Agapia, lieu de naissance du poète Vlahutza, qui retourne de loin en loin s'y reposer auprès de son vieux père, un pope patriarcal ; là nous aurions la tristesse de retrouver fort enfumées par un récent incendie les fresques que Grigoresco à peine jeune homme, vers 1860, peignit au couvent des religieuses. Puis viendraient, en poursuivant ce curieux voyage, les monastères de Secu, de Neamtz, etc., jusqu'à Bordzesti, si pleins tous des souvenirs héroïques d'un temps où les princes célébraient chaque victoire par la fondation d'une église, que les successeurs à chaque occasion embellissaient et enrichissaient. La récente province maritime de Dobroudja est naturellement moins pourvue de monastères que la Monténie, où la majeure partie des monuments historiques demeurent groupés dans les montagues d'Arges et de Muscel. Quant à l'Olténie, elle nous réserve le fameux monastère de Cozia (aujourd'hui pénitencier), fondé par Mircea le vieux en 1386, que Matei Bosarab fit restaurer par le grand évêque architecte Antim Ivirean et où repose, avec tant de princes, la mère infortunée de Michel le Brave, Teofana ; celui de Horez, un de ceux qui contiennent les peintures et les sculptures les plus précieuses et les mieux conservées, le seul dont le cloître soit construit dans le même style que l'église et le seul qui ait été classé comme monument historique au point de vue architectural ; celui de Tismana, le premier bâti en pierre sur terre roumaine par le vieil ermite serbe Nicodim, qui vint en 1370 apporter les règles monastiques de l'Athos dans le pays. Un professeur de Târgu-Jiu, M. Alex. Stefulesco, a consacré une monographie érudite (1896) à ce magnifique

(1) L'Académie roumaine a publié dans ses éditions une entière bibliothèque de volumes ethnographiques de MM. S. Fl. Marian, Marienesco, Lazar Saineanu, de Mme Elena Sevastos, etc., sur toutes les pratiques, coutumes et cérémonies de la *Naissance*, des *Noces* et de l'*Enterrement* chez les Roumains, sur celles des différentes *fêtes de l'année* et sur les *sortilèges*, sur les *insectes* dans le langage et les croyances du paysan et sur les *contes populaires*. Ainsi se trouve à peu près épuisée la documentation de ces sujets.

couvent, indignement restauré et flanqué d'un sanatorium que l'humidité rend inutilisable et dont on loue les pièces pour les villégiatures d'été.

Ainsi à toute page, des noms et quelques dates ressuscitent le passé et auréolent la description. Mais puisque le but de M. Jorga est à la fois instructif et patriotique, je lui reprocherai de n'avoir pas mieux profité de l'autorité dont il jouit et de la popularité de ses livres, pour prêcher au paysan, à l'instituteur, au pope, le respect intelligent des traditions et des monuments d'autrefois (il le devait à propos de bijoux d'églises comme celle de Rucar, comme Saint-Nicolas de Targu-Jiu, qu'il ne mentionne même pas), et pour les mettre en garde contre les réparations hâtives, les modernisations superficielles que ces bonnes gens sont trop disposés à tenir pour du bel et bon progrès. Or cela a toujours été la ruine du pittoresque et du vrai caractère roumain des campagnes. — Les illustrations du livre font d'autant moins honneur à la maison Socecu qu'il est présenté, comme tous ceux de l'Institut Minerva, sous une couverture non dénuée de goût et d'originalité.

Un autre livre de voyage de M. Jorga : **Pe drumuri departate** (*Sur les routes lointaines*), n'a pas la même chaleur d'accent, cette pulsation du cœur ému que l'on sent presque à chaque coin de paysage, à chaque rencontre dans le pays roumain. L'auteur a promené un esprit plus critique et un rien moqueur à travers les villes de l'Adriatique et de l'Italie ; mais la description est alerte, colorée, excellemment évocatrice, et documentée juste à point pour ajouter à une vision le frisson d'un grand souvenir. Les impressions quiètes de La Haye, celles pluvieuses de Stockholm peuvent compter parmi les meilleures. Deux derniers chapitres nous donnent, l'un : *le fou de Varsovie*, un charmant tableau de la ville coquette et XVIIIe siècle en tel contraste avec l'atmosphère d'oppression qui y règne ; et l'autre : *une journée à Belgrade*, la gaieté des rues ensoleillées avec le sentiment encore présent du meurtre et des constatations peut-être trop complaisantes du prestige que le malheureux couple conserve, paraît-il, auprès du peuple, opposé à la méfiance, à la peur qui entourent le roi Pierre.

§

Le théâtre roumain compte quelques œuvres originales de valeur ; mais elles sont rares. Sans remonter aux pièces un peu démodées de Alexandri, sans reprendre celles de M. Hâjdeu, il n'y avait guère à retenir pendant ces dernières années que les comédies de M. Caragiale que l'on a pu surnommer le « Molière roumain » pour la verve cinglante de son observation, pour la virulence de sa satire plutôt attristante, mais un Molière si roumain qu'il ne représente même

qu'un moment spécial de la culture roumaine et d'un monde semi-policé qui tend à disparaître, de sorte qu'il ne sera plus compréhensible, d'ici à peu de temps, qu'avec force notes et commentaires; les drames à thèse morale et sociale du poète Haralamb G. Lecca : *la Suprême force* et *les Chiens*, œuvres pleines de promesses; enfin le superbe drame national en vers: *Vlaïco-Voda*, de M. Alex. Davila, qui réhabilite presque le genre, tant c'est un chef-d'œuvre de composition, de style et de pensée.

Mais voici qu'après avoir fait le tour des théâtres secondaires de la capitale, un drame: **Manassé**, vient de remporter le plus gros succès de la saison. Peut-être le sera-t-il aussi du répertoire entier du théâtre National, car il s'affirme une œuvre forte, viable, qui dépasse les limites d'une production locale pour prendre rang dans le patrimoine universel de l'art.

Ce n'est pas à proprement dire du théâtre roumain, puisque c'est une pièce juive; l'on assure même que l'auteur n'a appris le roumain que récemment : raison de plus pour lui accorder sans marchander les plus grands éloges: sa langue est puissante et souple; elle peut bien parfois reproduire le parler défectueux des juifs en Roumanie ; elle n'en est pas moins le plus souvent d'une justesse, d'une plasticité admirables. Et quel dialogue agile, spirituel ou fort! Et quel intérêt soutenu de l'action ! Juif, M. Roman représente un milieu juif de Roumanie dans son état actuel d'abâtardissement. Certes, si son héros est un vieillard imposant et de tous points admirable, il n'a point flatté son monde: la comédie côtoie le drame à tout moment et dans la personne d'un courtier, dans celle d'un entrepreneur on trouve des types achevés de ce juif immoral, grossier, rapace, vantard et froussard dont la Roumanie regorge. Mais la grande valeur de la pièce est de mettre sur pieds trois personnages qui, tout en gardant les traits distinctifs de leur temps et de leur milieu, sont des caractères généraux, les représentants de trois générations successives et contemporaines: le grand-père Manassé, juif traditionnaliste, croyant et pratiquant, intransigeant avec ses principes, mais aussi idéaliste, tolérant, charitable, un noble caractère, un juif de vieille roche. Son fils, Nisim, banquier, tout aux satisfactions vaniteuses de sa richesse, être de transition et de louvoiements, qui ne pratique plus que par convenance et par respect pour son père, et qui fait des avances aux chrétiens. Le petit-fils Lazar, docteur en philosophie, qui revient à l'idéalisme du vieux Manassé, mais sans plus de principes religieux, qui est « débarrassé de tout préjugé », qui penche vers le socialisme et dont le meilleur ami est chrétien.

Le sujet de la pièce? Manassé arrive de la province à Bucarest encore tout frappé du malheur d'un coreligionnaire de là-bas dont la fille a fui avec un chrétien et s'est laissé baptiser pour l'épouser;

or il trouve sa petite-fille, Lélia, faisant de la musique avec Frunza, l'ami de Lazar, et sa sœur. Frunza qui a, lui aussi, les « idées larges », demande la jeune fille en mariage. Aussi se hâte-t-on de trouver à Lélia un prétendant juif, c'est l'ignoble entrepreneur. Le jour de la noce, Lélia qui a beaucoup hésité entre l'obéissance à ses parents, le suicide et la fuite, n'en peut plus et se réfugie chez Frunza. Le grand-père emploie vainement toutes les persuasions affectueuses et impératives pour la ramener, et là se placent de remarquables morceaux sur l'incompatibilité de Juifs à Chrétiens, où ressort toute la force de la tradition juive chez ce vieux croyant. Lorsqu'il voit que les parents préfèrent leur fille vivante et même mariée à un chrétien que suicidée, lui qui l'estime « perdue », en meurt.

La grande actrice roumaine, Mme Aristizza Romanesco a dicté, sous le titre : **Trente ans** de théâtre, ses *souvenirs* et c'est, de toutes façons, un beau livre que nous avons là : historiquement il retrace une vie de théâtre en Roumanie, à Bucarest et en province (et quelle province!) de 1866-69 jusqu'à hier, en fixant la mémoire d'acteurs qui sont d'autant plus grands qu'il faut tenir compte des circonstances et du milieu où ils ont évolué ; il y revit une époque de bel enthousiasme et de zèle artistique, pleine d'une foi et d'un souci d'idéal qui ne se retrouvent peut-être nulle part ; mais surtout on y assiste à une vie de luttes, de misères, de probité et de cœur ; on y sent vibrer une âme d'artiste consciencieuse, convaincue, profonde, dans un récit sincère et simple, vivant et concis ; chaque épisode, chaque détail est rapporté avec la netteté d'une scène que l'on aurait toute montée sous les yeux ; on y recueillerait de beaux traits de caractère, de curieuses anecdotes. Mme Romanesco s'est retirée le 14 février 1903, en pleine possession de ses moyens, par écœurement de l'abjection envahissant autour d'elle, et elle publie ses mémoires dans le but autant de détourner du théâtre ceux qu'y attirent des apparences mensongères que pour mettre au courant de ce qui les attend ceux qu'une vocation irrésistible a déjà fait entrer dans la carrière.

Memento. — A signaler l'apparition, depuis le 1er février, d'une valeureuse revue bi-mensuelle : *Vieata noua* (*la Vie nouvelle*), que dirige avec autorité M. Ovid Densusianu, à laquelle collaborent des hommes instruits comme MM. Pompiliu Eliade, P. V. Hanes, et autres. Quoique menue, elle paraît destinée à prendre la tête d'un mouvement littéraire moderne qui appliquerait au génie propre de la langue et de l'esprit roumains une assimilation plus complète que jusqu'à présent de la civilisation occidentale, une étude plus approfondie de la production française, allemande, italienne. Une telle revue ne sera pas sans exercer une influence bienfaisante sur l'éclosion d'une littérature nationale, tout à la fois d'un caractère plus original et d'un art et d'une culture plus universels. Il en faudrait citer de nombreux articles, soit de direction littéraire et artistique, soit de recherches biographiques sur Eminesco, Kogalniceano, Alexandri, ou bien l'en-

quête édifiante sur ce qu'on lit et combien on lit dans la province roumaine : cela se résume surtout jusqu'ici par de gros romans feuilletons et des journaux amusants. A y remarquer encore les bibliographies très intéressantes, bien que parfois un peu exclusives.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES SCANDINAVES

Jakob Knudsen : *Sind ;* Copenhague, Det Nordiske forlag. — Karl Larsen : *Det skœnne Portugal ;* Copenhague, Gyldendal. — Johannes, v. Jensen : *Skovene ;* Copenhague, Gyldendal. — Memento.

M. Jakob Knudsen avait déjà, je crois, plus de quarante ans lorsqu'il débuta comme écrivain. Les hommes qui se mettent si tard à écrire le font généralement parce qu'ils ont quelque chose à dire. Ils veulent défendre leurs idées et ne sont pas des artistes, ou du moins l'art est pour eux secondaire, il est un moyen. Et leurs idées, qui furent lentes à se former, sont étudiées, approfondies, et imposent le respect qu'inspire naturellement toute conviction que l'on sent sincère, réfléchie, et bien personnelle. Si quelque lourdeur se remarque dans les livres et la langue de M. Jakob Knudsen, on ne saurait s'en étonner, ni le lui reprocher : on les sent plus énergiquement *voulus* que les œuvres littéraires ordinaires, et on est tout de suite disposé à leur accorder l'effort d'attention plus laborieux qu'ils semblent exiger.

Ces idées sont ultra-conservatrices. Dans un de ses premiers livres : *Le Vieux Prêtre*, il a fait, sous une forme presque directe, la théorie de son conservatisme profondément religieux, mais quand même assez indépendant. D'après lui, la vie économique et le progrès scientifique ont transformé le monde trop rapidement : l'âme n'a pas eu le temps de suivre le mouvement et de s'adapter aux nouvelles conditions d'existence, d'où le désordre, l'inquiétude, l'anarchie morale. Le moyen de revenir à une vie sociale plus normale est d'arrêter — provisoirement — tout progrès et tout essai de réforme, et de rétablir l'autorité.

Aussi a-t-il une sympathie marquée pour deux classes sociales : les propriétaires et les paysans, et une méfiance instinctive contre les classes intermédiaires de la campagne, négociants et petits bourgeois de toutes sortes.

Cette théorie, en somme assez banale, est religieuse, essentiellement, en ce qu'elle considère le monde moral comme le seul important, et les causes morales comme efficientes. Elle est toutefois en même temps bien moderne, en ce que les questions morales sont ainsi étudiées, non comme individuelles, mais comme sociales, car c'est un progrès d'harmonie dans la vie sociale que M. Jakob Knudsen attend du rétablissement de l'autorité.

La théologie lui est assez indifférente : il lui suffit que l'on soit

chrétien. Les moyens lui sont aussi indifférents, ni la brutalité, ni le mensonge ne lui répugnent. Le but seul importe. Il a été l'un des plus ardents défenseurs de la loi, récemment votée en Danemark, rétablissant la fustigation pour certains délits.

Il est curieux que M. Jakob Knudsen, particulièrement avec son dernier roman, **Sind**, ait eu un assez vif succès, même auprès du public libéral et avancé. Il semble que ses tendances devaient appeler des réserves. Cela tient sans doute à son accent de sincérité, à sa connaissance de la vie rurale dans le Jylland, et aussi à cette brutalité, cette crudité, qui le font juger les hommes sans ménagements et tournent volontiers ses histoires au tragique, ce qui le rapproche — en apparence — d'écrivains à tendances toutes contraires, et parfaitement « amoralistes ». Il n'y a rien de conventionnel dans sa manière de faire parler et agir ses personnages, rien de fade et sentimental dans leurs affections et leurs amours, rien de mélodramatique dans les dernières pages, où s'accumulent les crimes. Ce prêtre, conservateur avec passion, n'a pas écrit des livres d'édification ; il a fait effort pour comprendre les hommes et leurs relations sociales, et il expose avec vigueur ce qu'il a vu et compris. Tout cela rend l'auteur sympathique, même pour le lecteur le plus éloigné d'idées religieuses et politiques si étroitement mêlées qu'il devient difficile d'apprécier si la religion est la vérité fondamentale, dont le conservatisme est la conséquence, ou si elle n'est qu'un moyen d'imposer à la masse ignorante l'esprit de soumission sociale ; et bien que l'on ne puisse se défendre d'apercevoir quelque hypocrisie inconsciente dans cette confusion de l'éternel et du contingent, les livres de M. Jakob Knudsen donnent l'impression que leur auteur est moderne au moins par sa sincérité pour ainsi dire scientifique, et qu'il serait prêt à accueillir toute vérité, dût-elle effacer celles auxquelles il crut jusqu'ici.

Mais les idées religieuses ne lâchent pas leur homme si facilement. Il a beau écarter la théologie, et considérer toute la morale ; il a beau prêcher la morale sans fadeur niaise, et en la confondant avec la recherche du bonheur ; il a beau élargir ses idées morales en idées sociales : malgré tout, malgré sa sincérité, malgré sa connaissance réelle, prolongée, directe de la vie paysanne, malgré son humeur indépendante et son tempérament de polémiste, malgré sa vigueur hardie à modeler des personnages et construire une action, il y a dans *Sind* quelque chose d'étriqué, de trop simple, de presque enfantin.

Evidemment, M. Jakob Knudsen ne voit pas les hommes dans toute leur complexité naturelle, leur mélange de dispositions contradictoires, successivement, et jamais complètement, prédominantes : le caractère individuel lui apparaît trop permanent, trop inflexible. L'amour est aussi trop simple, presque inaltérable depuis la première

rencontre, ingénu. Pessimiste, puisqu'il croit l'autorité nécessaire pour maintenir les hommes dans la bonne voie, il les regarde avec une sorte de sympathie méprisante, la simplicité qu'il leur attribue leur donne une vie inconsciente dont l'animalité est exagérée encore par leur ignorance et le manque d'observation du milieu dans lequel ils vivent.

Ainsi Anders, le personnage principal, assiste pour la première fois à une réunion politique, et s'étonne de voir des gens, qu'il estime des coquins, crier : Vive la justice!

Cette inconscience, cette animalité contribuent à donner une intense impression de réalisme, parce que le roman se déroule dans un milieu paysan. Mais Anders, jeune homme de 22 ans, qui a fait du commerce pendant un an, a fait son service militaire, et dirigé une ferme, dont le père était fort processif et qui est méfiant, peut être fort ignorant, mais doit connaître l'hypocrisie; de même, sans connaître la procédure, il doit savoir qu'elle existe, et qu'elle est pleine de traquenards; et le sens paysan du réel rend peu vraisemblable qu'il puisse, comme Alceste, s'offrir lui-même à l'injustice, en se prévoyant victime, et s'en irritant d'avance : ce paysan idéaliste et champion du droit n'est plus un véritable paysan.

Ces réserves n'empêchent pas que M. Jakob Knudsen soit un écrivain fort intéressant, original, vigoureux. Les bons livres sur les paysans et la terre sont rares. Ceux de ce prêtre jyllandais sont parmi les meilleurs.

§

J'ai déjà parlé ici d'un livre de M. Karl Larsen : *La Confession d'une femme*. En ce court roman psychologique, l'auteur avait montré un esprit d'analyse très délicat, souple et fin, et pourtant sain, sans subtilité voulue et pénible; sa curiosité éveillée s'affirmait bienveillante à toute nouveauté, malgré la préférence permanente pour les formes de beauté les plus pures, et le respect pour les règles d'art qui en ont été déduites; sa sensibilité vive, son goût sûr, sa composition ferme et simple, son expression pondérée, sobre, parfois même un peu sèche, caractérisaient un talent dont la « distinction » est la qualité éminente et comme le résumé.

M. Karl Larsen, par la nature de son esprit, était bien fait pour voyager, pour unir, dans ses souvenirs de pays étrangers, les descriptions de monuments, de mouvements de foules, d'attitudes, les récits d'anecdotes, de mots, de conversations, les mille sensations de couleurs, même d'odeurs, en un tout qui évoquât une psychologie collective, une manière d'être et de sentir particulière. Déjà, il y a dix ans, il avait publié un petit volume : *Dans la grande, sainte Russie*, qui vient d'être réédité. La plus grande partie en était con-

sacrée aux journées du couronnement, à Moscou, de Nicolas II : la cérémonie étrange, hiératique, puis les illuminations, puis la grande fête populaire, où tant de paysans périrent étouffés dans un trou, et la dictée aux journalistes de la dépêche qu'ils étaient autorisés à transmettre à leurs journaux pour annoncer cette catastrophe. La dictée finie, les journalistes russes, se levèrent tous ensemble, et crièrent Hourra : l'Empereur annonçait qu'il donnerait 1000 roubles aux familles des victimes.

Cependant la Russie est restée très mystérieuse pour M. Karl Larsen. Il n'en parlait pas la langue. Deux impressions seulement sont précisées : l'énormité, et la tendance mystique.

Bien autrement pénétrante est la nouvelle description de M. Karl Larsen dans son dernier ouvrage : **Det skœnne Portugal**. Il ne m'est pas possible de confirmer ni de contredire l'auteur, mais le livre est vivant, agréable à lire, et donne une sensation de vérité. Même, sous sa forme volontairement restreinte de recueil de tableaux, de « choses vues », sans nulle addition ni base apparente d'étude historique, — économique, encore moins — il donne une sensation de vérité assez complète. En quatre pages, par exemple, par des procédés purement descriptifs, il évoque la campagne portugaise d'une manière qui intéresserait, en même temps que le peintre, l'agronome le plus positif.

En de tels essais pour caractériser le pittoresque d'un pays et la psychologie dominante de ses habitants on évite bien rarement des formules creuses ou parfois franchement bêtes relatives au caractère national considéré comme spécifique et indélébile. M. Karl Larsen ne fait pas de théorie, ni ne subit les théories toutes faites. Ses impressions ne sont pas l'application inconsciente d'idées préconçues, elles sont directes, et c'est ce qui fait leur saveur. Surtout, elles sont bien purement personnelles. Le Portugal lui a plu. Il nous le dit, et nous dit en quoi consiste sa beauté.

§

Les livres récents de M. Johannes v. Jensen nous donnent aussi ses impressions de voyages plus lointains, en Amérique et en Asie, non sous forme de description directe et personnelle, mais par des fictions d'une imagination amusante, bien qu'un peu forcée.

Dans *Madame d'Ora*, il avait imaginé un savant d'allure ultra-moderne, et d'un immoralisme tranquillement outrancier, que son tempérament devait naturellement conduire dans un pays tel que l'auteur voulait nous représenter les Etats-Unis. En même temps, il douait son savant d'une naïveté, parfois très compatible, il est vrai, avec une grande intelligence et une indépendance morale hardie, et lui attribuait des conceptions scientifiques enfantines. Le livre était d'ail-

leurs agréable à lire, mais baroque, incohérent, d'une composition insouciante, et bien faite — telle était peut-être l'intention de l'auteur — pour nous donner l'impression du détraquement américain.

Son dernier livre, **Skovene** (*les Forêts*), est bien différent : il nous transporte dans un petit sultanat indépendant de la péninsule indo-chinoise.

M. Johannes v. Jensen a certes du talent. Il parvient dès la première page à nous intéresser à Birukunga, à ses forêts et à ses habitants. Si étrangers que nous soient ce milieu et cette nature, il les fait vivre devant nous aisément, sans grands efforts de description. Tout ce décor exotique, qui est l'objet du livre, nous est présenté comme un simple fond de tableau, dont l'impression pénètre peu à peu le lecteur sans qu'il s'en aperçoive. Il y a là plusieurs chapitres qui sont du bon Rudyard Kipling.

Mais pour Rudyard Kipling, les paysages indiens, et les indigènes, ne sont pas exotiques : il est, avec eux, bien chez lui. Il est peut-être d'autant plus remarquable que M. J. v. Jensen ait réussi, vraie ou fausse, à donner, lui aussi, de ces pays rapidement parcourus, une image si vivante.

Il a adopté la forme simple du récit d'un voyageur, et, vers la fin du volume, le voyageur lui-même, qui d'abord n'a été qu'un procédé littéraire, devient le personnage principal. Bafoué par les guides qui l'exploitent et ne le mènent pas vers son but, ennuyé de sa solitude, quelque peu neurasthénique, d'ailleurs, et non moins alcoolique, il prend un nouveau guide au hasard, et l'histoire se termine par une orgie, et le pauvre homme, après avoir dûment saoulé un musulman, se prend d'une vive admiration pour la religion de Mahomet, dont les nombreuses interdictions augmentent nos joies de la jouissance d'une infraction.

M. Johannes v. Jensen affectionne ce genre de plaisanteries assez faciles. Il aime défier, et ses défis sont un peu puérils. Il a beau exalter en son voyageur une sorte de lyrisme halluciné, et esquisser de vagues symboles, les derniers chapitres de son livre sont inutilement surajoutés, et le gâtent.

M. Johannes v. Jensen a sans doute observé que les alcooliques, les névrosés, les détraqués de toutes sortes sont fort nombreux. Cela est vrai, et il semble même que le nombre en augmente. Le romancier qui en ferait une étude spéciale pourrait écrire une œuvre variée et pleine d'intérêt. Mais si M. Johannes v. Jensen est un écrivain réaliste, comme tous les écrivains scandinaves, par l'observation du détail et la forme de son récit, on peut dire qu'il ne l'est pas, en ce qu'il paraît peu capable d'étude objective. Il traite ses personnages détraqués avec une prédilection sympathique, et semble toujours vouloir les imposer à notre admiration.

C'est encore un paradoxe et un défi à toute raison, qu'il essaye de

justifier en présentant ses détraqués comme satisfaits d'eux-mêmes. Ceci est, en fait, bien rarement exact — si même ce l'est jamais.

§

Memento. — M. Poul Levin a écrit une importante étude d'ensemble sur *Victor Hugo*. Je me contente de mentionner ici cet ouvrage, dont il sera rendu compte dans une autre rubrique.

P. G. LA CHESNAIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ethnographie

Henri de Fourville : *Histoire de la Formation particulariste. L'origine des grands peuples actuels ;* Firmin-Didot 10 »
N. Colajanni : *Latins et Anglo-saxons ;* Alcan 9 »

Folklore

Emile Blémont : *Le Génie du peuple ;* Lemerre 3 50

Histoire

J. Ageorges : *La Vie et l'Organisation du Clergé sous l'ancien Régime ;* Bloud » 60
Joseph Bonnefon : *Le Régime parlementaire et la Restauration ;* Giard et Brière 7 »
V.-L. Bourilly et P. de Vaissière : *Ambassade en Angleterre de Jean du Bellay. La première ambassade,* 1527-1529 ; Picard 10 »
J. Brugerette : *Innocent III et l'apogée du pouvoir pontifical ;* Bloud » 60
J. Brugerette : *Grégoire VII et la Réforme du XIe siècle ;* Bloud » 60
Clément-Simon : *Archives historiques de la Corrèze, ancien Bas-Limousin ;* Champion, 2 vol. 40 »
H. Daragon : *S. M. Alphonse XIII à Paris*, av. pl. et croquis ; Daragon 4 »
G. Lenôtre : *Le Drame de Vannes, juin 1791 ;* Perrin 5 »
Frédéric Masson : *Souvenirs de Maurice Duviquet (de Clamecy) ;* Ollendorff 3 50
L. Navez : *Le Dernier siècle de l'histoire de Prusse*, étude de politique libérale (73 p.), Bruxelles, J. Lebègue 1 50
Osmond : *Fleur de Lys ;* Daragon 2 »
E. Peyron : *Le Cas de Bazaine ;* Stock 2 »
Raoul Vèze : *La Galanterie parisienne au XVIIIe siècle ;* Daragon 15 »
* *Le Récit de Marc Séchaud, ex-forçat sibérien ;* Daragon 1 »
*** *Le Secret de la Franc-Maçonnerie ;* Perrin 3 50

Littérature

Paul Arbelet : *Le Roman de Metilde. Pages inédites de Stendhal.* Paris, Imprim. Davy » »
H. Chardon : *Robert Garnier. Sa vie, ses poésies inédites ;* Champion 6 »
Gilbert de Voisins : *Sentiments ;* « Mercure de France » 3 50
Jules Lemaître : *En marge des vieux livres ;* Soc. fr. imp. et lib. 3 50
Camille Lemonnier : *La Vie Belge ;* Fasquelle 3 50
Firmin Maillard : *La Cité des Intellectuels ;* Daragon 3 50
Edmond Pilon : *Paul et Victor Margueritte ;* Sansot 1 »
A. Schopenhauer : *Ecrivains et Style*, trad. par Auguste Dietrich ; Alcan 2 50
Senac de Meilhan : *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs*, notice et commentaire de F. Caussy ; Sansot 3 50
E. Vassel : *La Littérature populaire des Israélites tunisiens ;* Leroux 2 50

Philologie

E. Pilastre : *Lexique sommaire de la langue du duc de Saint-Simon ;* Firmin-Didot » »

Philosophie

Alfaric : *Aristote ;* Bloud » 60
André Cresson : *Le malaise de la pensée philosophique;* Alcan 2 50
N. Vaschide : *L'Index philosophique, philosophie et sciences,* 2e année ; Chevalier et Rivière 10 »

Poésie

Paul de Chévremont : *La Parole des choses ;* Fasquelle 3 50
Charles Danielou : *Les Armoricaines ;* Fontemoing 3 »
Lucie Félix-Faure : *La Vie Nuancée;* Plon 3 50
Léon Hély : *Arpèges ;* Fischbacher » »
H. R. Lenormand : *Les Paysages d'âme ;* Stock 2 »
U. Mengin : *Fleurs et Rêves ;* Plon » »
Ernest Périgaud : *Exaltations;* Lemerre 3 »

Publications d'art

Camille Lemonnier : *Henri de Braekeleer, peintre de la lumière;* Bruxelles, G. Van Oest. » »
A.: *Histoire de l'Art;* Colin » »
Anthyme Saint-Paul : *Architecture et Catholicisme ;* Bloud » 60
R. Van Bastelaer et G.-H. de Loo : *Peter Bruegel l'ancien, son œuvre et son temps;* J. Van Oest 75 »

Questions coloniales

Charles Mourey et Louis Brunel : *L'Année Coloniale* (1902-1903); Chevalier et Rivière 4 »

Questions morales et religieuses

R. d'Adhémar : *Le Triple conflit;* Bloud » 60
André Baudrillart : *La Religion romaine ;* Bloud » 60
Dom Besse : *Les Saints protecteurs du Travail;* Bloud » 60
A. Boudinhon : *Les Procès de Béatification et de canonisation;* Bloud » 60
M. Devès : *Le Droit divin et la Souveraineté populaire ;* Bloud » 60
De la Prédestination et du sort final des Païens, par un professeur de théologie ; Bloud » 60
P. Drillon : *Les Droits et les Devoirs du père de famille ;* Bloud » 60
P. Drillon : *La Jeunesse criminelle;* Bloud » 60
V. Ermoni : *Les premiers ouvriers de l'Evangile. Les Diacres, les Higoumènes, les Liturgistes, les Pasteurs, les Prohigoumènes, les Prostates ;* Bloud » 60
V. Ermoni : *Les premiers ouvriers de l'Evangile. Les Apôtres, les Evangélistes, les Prophètes, les Docteurs;* Bloud » 60
J. D. Folghera : *L'Apologétique de Lacordaire ;* Bloud » 60
R. P. Fr. H.-M. Iweins : *Les Frères Prêcheurs ;* Bloud » 60
René de Montozon : *En vibrant;* Vic et Amat 3 50
Clodius Piat : *La morale chrétienne et la moralité de la France;* Lecoffre » »
J. Riché : *Les Articles organiques ;* Bloud » 60
A.-D. Sertillanges : *Socialisme et Christianisme ;* Lecoffre » »
G. Sortais : *La Valeur apologétique du Martyre ;* Bloud » 60
J. Turmel : *La Descente du Christ aux Enfers ;* Bloud » 60

Roman

Raoul Colonna : *L'Heure de l'Amour;* Librairie Universelle 3 50
G. Darien : *L'Epaulette;* Fasquelle 3 50
Léon Daudet : *Le Partage de l'enfant;* Fasquelle 3 50
Pierre Delider : *Les Algues vertes ;* Messein » »
Paul Flat : *L'Illusion sentimentale ;* Fontemoing 3 50
Jean de la Hire : *Mémoires d'un Don Juan ;* Libr. universelle 3 50
Comtesse Mathieu de Noailles : *La Domination ;* Calmann Lévy 3 50
Nonce Casanova : *Sapho ;* Ollendorff 3 50
Jean Rameau : *Brimborion ;* Ollendorff 3 50
Albert-Emile Sorel : *Peut-être ;* Plon 3 50
Mark Twain : *Un Pari de Milliardaires,* et autres Nouvelles, trad. de F. de Gail ; « Mercure de France » 3 50

Gustave Toudouze : *Péri en mer; Le Train jaune;* Flammarion, 2 vol. 7 »
R. Waliszewski : *Les Carrosses du Roi;* Plon 3 50
Willy : *Les Egarements de Minne;* Ollendorff 3 50
Hélène de Zuylen de Nyevelt : *L'Impossible sincérité;* Calmann-Lévy 3 50

Sciences

Dr Gustave Le Bon : *L'Evolution de la Matière;* Flammarion 3 50
A. Mollière : *Une famille médicale lyonnaise au XVIIe siècle : Charles et Jacob Spon;* Lyon, Rey 3 »

Sociologie

Jean Ajalbert : *Une Enquête sur les droits de l'artiste;* Stock 3 50
M. Berthelot : *Science et Libre pensée;* Calmann Lévy 7 50
A. Carnegie : *La Démocratie triomphante ou 50 ans de la République des Etats-Unis;* Flammarion 3 50
Adrien Veber : *Les Impôts;* Soc. nouvelle de librairie 0 50

Théâtre

E. Blémont: *Chez Phidias;* Lemerre » »
Roger Boutet de Monvel : *Les Variétés (1850-1870);* Plon 3 50
Gabrielle Remy : *L'Education de Charles-Quint,* drame historique en 5 actes en vers; Bruxelles, Lebègue » »

Voyages

André Chevrillon : *Sanctuaires et Paysages d'Asie ;* Hachette 3 50
Albert Gayet : *Coins d'Egypte ignorés;* Plon 4 »
Jules Huret : *En Amérique. De San Francisco au Canada;* Fasquelle 3 50
Georges de la Salle : *En Mandchourie;* Colin 3 50
J. de Nettancourt-Vaubecourt : *En Zigzag de Singapour à Moscou;* Plon » »
M. Quillardet : *Espagnols et Portugais chez eux;* Colin 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Monument Stendhal. — A propos d'une lettre de Glatigny. — Les « Quatorziens » et les Fêtes publiques. — Une Société des Ecrivains régionaux. — Le Théâtre du Peuple de Bussang. — *Antée.* — Publications du *Mercure de France.*

Le Monument Stendhal sera l'œuvre d'Auguste Rodin, qui réunit actuellement tous les documents nécessaires. Lors de la dernière séance du comité, le 22 juin, M. Cheramy, président, a constaté le succès de la souscription, dont le total s'élevait à la somme de 7.208 fr. 25.

Voici la liste des souscripteurs à la date du 22 juin :

Mme Eleonora Duse	100
M. Victorien Sardou, de l'Académie Française	100
M. Ernest Hébert, de l'Institut	50
M. Paul Hervieu, de l'Académie Française	50
M. Maurice Barrès	50
Mme la comtesse Greffülhe	500
M. le marquis de Monteynard	200
Mme Hériot	200
M. le vicomte de Lovenjoul	50
M. le comte Isaac de Camondo	100
M. le comte Joseph Primoli	100
M. le comte Gabriel de la Rochefoucauld	100
M. Raphaël Bischoffsheim	100
Mme Edouard André	20
Anonyme	40
Mme la comtesse Mathieu de Noailles	40
M. le prince Brancovan	300
Le Conseil municipal de Grenoble	100
Mme de Poles	100
M. Jean Finot, directeur de la *Revue*	20
M. Henri Cain	10
M. Barboux, ancien bâtonnier	50
M. P.-A. Cheramy	100
Me Gaston Denizot	100
Les Clercs de l'Etude de Me Denizot	10
M. Ganderax, directeur de la *Revue de Paris*	40
M. Albert Sorel, de l'Académie Française	20

M. Albert-Emile Sorel	20
Mme Rose Caron	20
Mlle Grandjean, de l'Opéra	20
Mlle Zambelli, de l'Opéra	20
Mlle Mathilde Salle, de l'Opéra	40
Mlle Piérat, de la Comédie-Française	20
Mlle Rachel Boyer, de la Comédie-Française	100
M. Barracand	10
M. Casimir Stryienski	100
M. Paul Escudier	20
M. Ernest Cronier	20
M. Adolphe Brisson	25
M. Dettelbach	20
M. Raynaud, architecte	5
M. Peyrat	5
M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*	20
M. Carlo Placci, de Florence	50
H. B. à Rome	25
M. Alfred Mayen	20
M. Eugène Proffit	5
MM. Moussard et Marchandise	5
M. Henri Donat	10
M. Paul Mayen	15
M. Georges Proffit	5
M. Paul Heyse, à Gardone (Italie)	30
M. Diot	5
M. Eugène Diederich, à Iéna (Allemagne)	25
M. Adolphe Paupe	20
M. Victor Sauquet	10
La Banque Impériale des Pays Autrichiens	20
M. Charles d'Aigurande	10
M. A. de la Faulote, à Tourane (Annam)	100
M. Léon Vauclin	7
M. Edmond Maignien, bibliothécaire à Grenoble	10
M. Emile Mayen	10
M. Richard Schaukal, à Vienne (Autriche)	30
M. Georges Brolemann	100
M. Georges Hüe	20
M. de la Charlotterie	5
Mme la princesse Alexandre de Caraman-Chimay	20
Mlle Garrick	30
M. le Dr Bouchard	20
M. le Dr Pozzi	20
M. Calmann-Lévy, éditeur	100
M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*	50
M. Gustave Eiffel	100
M. Salles	50
Mme Louis Stern	100
Mme Emma Calvé	20
La revue *les Arts*	100
Mme Clérice	10
M. Armand Dayot, directeur de la revue *les Arts et les Artistes*	20
M. le prince Léon Radziwill	100
Mlle Leconte, de la Comédie-Française	20
M. Jules Claretie, de l'Académie française	25
Mme Bianca, de la Comédie-Française	20
M. Jacques Normand	20
Mme Charles Hayem	20
Mme Juliette Adam	20
Anonyme	20
M. Gustave Dreyfus	25
M. André Salze Apremont	25
M. Mézières, de l'Académie française	10
M. Ferdinand Bischoffsheim	100
M. Jules Lemaître, de l'Académie française	20
M. Charles Rabouin	20
M. et Mme Jacques Teutsch	20
Mme Grange	10
M. Stettiner	20
M. Henri Mazel	20
M. le duc de Guiche	100
Mme la princesse Edmond de Polignac	300
M. le Dr Frænkel	20
M. Oscar Levy, du British Museum	26-25
M. Arthur Schurig, à Auerbach (Saxe)	40
M. Louis Rouart	20
Mme Eugène Fischoff	20
Mlle Pélissier de Malakoff	50
Mme Costallat	20
Mlle Léa Piron, de l'Opéra	20
M. le baron Denys Cochin	100
Mme Alice Biot	20
M. Poincaré, avocat, ancien ministre	50
M. Paul Garchi	20
M. Edouard Ducoté	20
M. Henry Goudchaux	50
M. Cruppi	20
Mme la princesse Rose Ney de Elchingen	100
M. Alexis Rouart	20
M. René Pensa	50
M. Henry Deutsch, de la Meurthe	20
Mme Henry Say	50
Mme la princesse Amédée de Broglie	50
M. Sonzogno, directeur de la Saition italienne au théâtre Sarah-Bernhardt	500
La Société musicale G. Astruc et Cie.	50
Mme Lina Cavalieri	50
M. Ludovic Halévy, de l'Académie française	50

Mlle Julia Bartet, de la Comédie-Française	50
M. Janot, procureur de la République à Gourdon	15
M. Camille Groult	50
Mme Marthe Brandès	50
M. Charles Ephrussi	100
M. Eugène Fasquelle	100
M. René Boylesve	20
M. Somerset-Beaumont, à Shere Gomshall (Angleterre)	50
M. Léon Bélugou	25
M. Lazare Weiller	20
M. le baron Lafaurie	20
M. Marcel Proust	30
M. comte R. Palluat de Besset	10
Anonyme	20
M. J. Case	10
Total	7.208 25

La souscription étant ouverte depuis six mois à peine, c'est bien le succès constaté par M. Cheramy. Il est dès maintenant certain que le monument répondra — le nom du sculpteur y suffit — au projet du comité. Il ne manque guère que deux mille francs : ils se trouveront aisément parmi ceux des admirateurs français de Stendhal qui ne figurent pas encore à la liste ci-dessus, et dans les milieux intellectuels étrangers peut-être insuffisamment avertis jusqu'à présent.

Les souscriptions sont reçues chez le trésorier du comité, M. Ad. Paupe, 50, rue des Abbesses, et au *Mercure de France*.

§

A propos d'une lettre de Glatigny parue dans notre numéro du premier janvier, nous recevons la lettre suivante :

Tournai, 19 juin 1905.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure de France* a publié en janvier dernier des letttres inédites à Félicien Rops, parmi lesquelles un billet de Glatigny, écrit à Tournai à une date indéterminée.

Il résulte de recherches faites aux archives du théâtre que ce billet est du mois de mars 1866. Glatigny faisait partie de la troupe qui, sous la direction Vachot, donna des représentations du 28 septembre 1865 au 21 mars 1866. Il jouait les rôles de « convenance » et portait au théâtre le nom de Hugues.

Ces petits renseignements pourront peut-être intéresser quelques-uns de vos lecteurs, et c'est à ce titre que je vous les transmets.

Veuillez agréez mes salutations empressées.

DELCOURT-VASSEUR.

§

Les « Quatorziens » et les fêtes publiques. — Le 6e dîner du Quatorze marque une date dans l'histoire de cette réunion mensuelle de poètes et d'artistes. Sur la proposition de M. Charles Morice, appuyé par M. Eugène Carrière, il a été décidé que les « Quatorziens » prendraient l'initiative d'une intervention pratique dans la célébration des Fêtes publiques. La séparation de l'Eglise et de l'Etat prête à cette action une actualité.

Le 23 juin, en une réunion tenue au café de l'Univers et à laquelle assistaient plus de cent cinquante personnes, un commencement d'exécution a été donné au projet né le 14 juin. Un *comité indépendant* a été constitué, qui élaborera des projets de fêtes et les soumettra aux pouvoirs constitués.

§

Une Société des Ecrivains régionaux. — Nous recevons le projet-programme de cette société; voici le passage intéressant de ses statuts :

ART. II. — L'Association a pour objet :

1° D'enrayer l'exode vers Paris des énergies artistiques et littéraires de province ;
2° De favoriser le développement de la littérature et des arts essentiellement régionaux ;
3° De faire naître entre les écrivains et les artistes de terroir français ou de langue française (Belgique, Canada,etc.) des relations durables et de les ériger en lien de solidarité confraternelle.
Art. III. — Pour répondre à son but, l'Association se propose :
1° De réunir périodiquement ses membres habitant une même région, de façon à les mettre fréquemment en contact par des conférences, causeries,discussions privées ou publiques, lectures, excursions, etc... ;
2° D'organiser dans toutes les régions des concerts, fêtes, représentations, expositions, etc., où le public sera convié ;
3° D'instituer ou de favoriser dans chaque département, au chef-lieu en général : un salon artistique annuel (peinture, sculpture, objets usuels artistiques, architecture, antiquités et créations, industries d'art locales, photographie d'art, affiches, cartes postales, etc.), le tout ayant un caractère exclusivement régional, soit par la personnalité des exposants, soit par le choix des sujets ;
De restaurer les fêtes de jadis de la région ;
4° De renseigner les sociétaires sur tous sujets professionnels ou régionaux ;
5° De favoriser la diffusion des œuvres littéraires de province par un système d'éditions artistiques à prix coûtant et par le choix de libraires et de correspondants membres de la Société.

Programme excellent, mais de réalisation tout à fait impossible. Adresser toute communication à M. Michel Epuy, à Beauvène-Chalençon (Ardèche).

§

Le Théâtre du Peuple de Bussang donnera cette année quatre représentations. En voici les dates et le programme :

Dimanche 6 août : *Le Sotré de Noël*, farce rustique en 3 actes, mêlée de chants et de rondes populaires, par Richard Auvray et Maurice Pottecher, musique de Lucien Michelot.

Samedi 12 août, mardi 15 août et dimanche 27 août : *La Passion de Jeanne d'Arc*, drame en 5 actes et 7 tableaux, de Maurice Pottecher.

Ces représentations ont lieu dans l'après-midi, de 2 h. à 6 heures, sauf celle du 12 août, qui sera donnée le soir, à l'occasion du Congrès du Club Alpin. — La représentation du 27 août sera gratuite.

§

Antée est une revue mensuelle de littérature dont le numéro 1 porte la date du premier juin. Abonnement pour tous pays : 6 francs par an (rue Veydt, 70, Bruxelles).

§

Publications du « Mercure de France » :

Un pari de milliardaires, de Mark Twain, traduit par François de Gail, vol. in-18, 3,50.

Sentiments, par A. Gilbert de Voisins, vol. in-18, 3,50.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

ESTHÉTIQUE DES VILLES

L'ESTHÉTIQUE DE LA RUE [1]

Pour M. André Hallays.

I

Avant d'examiner les aspects et les caractères d'une rue moderne, il faut, élargissant le sujet, examiner les aspects et les caractères des villes modernes. L'esthétique de la rue procède, avec des facteurs nouveaux, de l'esthétique des villes. On s'est peu intéressé à cette dernière, depuis que, selon André Hallays, Bulls, pour la première fois, affirma son existence.

La climatologie, la géologie et les sciences corollaires, ethnographiques, économiques, entrent en scène dès que, envisageant les aspects généraux des cités, on cherche les causes initiales de leurs divergences. Nombreux écrivains : Cuvier (2), Montesquieu (3), Michelet (4), Duruy (5), reconnurent l'action des climats sur les peuples et, conséquemment, sur les villes, œuvres des peuples. Plus près de nous, M. Emile Deschanel dévoila, de façon ingénieuse et savante, la connexité profonde existant entre la terre et les hommes :

Si la flore d'un pays, la faune d'un pays, dit-il, s'expliquent les unes par les autres et s'accordent dans une harmonie intime comme

(1) Nous sommes obligés — pour l'intelligence complète du sujet — d'entrer en des théories générales dont quelques-unes sont inscrites au programme des sociétés : *La Fédération Régionaliste française, la Protection des Paysages, l'Art pour tous, le Vieux et le Nouveau Paris.* Nous demanderons maintes fois aux mêmes écrivains, spécialisés à des travaux d'esthétique, d'appuyer l'exactitude de nos dires. M. Gustave Kahn, qui, seul, s'est attaché à traduire la beauté de la rue, nous paraît avoir fait quelque peu fausse route.

(2) *Discours sur les révolutions du Globe.*

(3) *L'Esprit des lois : chapitre des climats.*

(4) *Histoire de France.*

(5) *Discours au comité de la Nouvelle Encyclopédie.*

choses qui ne sont, au fond, que la même essence sous diverses formes, produites par les différents degrés d'influence du climat, du sol, en un mot du milieu, il suit de là que les œuvres de l'homme, volontaires ou instinctives, ne sont à leur tour que des formes émanant des précédentes et exprimant encore les mêmes choses et répondant aux mêmes harmonies (1).

La Société humaine étant donc, au témoignage de ces écrivains, un produit du climat et du sol, les villes qu'elle élève, marquées à son empreinte, sont soumises à ce que Proudhon appelle « le fatalisme géographique ». La proximité de certains matériaux donne la raison première de leurs variations de physionomie. La présence des calcaires tuffeaux, aisés à tailler, facilitant les motifs de décoration, explique la blancheur des villes tourangelles ; la présence de l'argile, le rougoiement des maisons toulousaines, bâties mi-partie en briques et couvertes de tuiles; celle des pierres noires de Volvic, la noirceur des maisons auvergnates, noirceur tempérée cependant par le vermillon des toitures en tuiles ; celle des ardoisières, les tons spéciaux des maisons angevines et limousines, apparaissant rouillées ou grises, suivant l'oxydation plus ou moins accentuée du fer contenu dans l'ardoise ; celle des mines enfin, l'architecture métallique des Etats-Unis. Quand les minéraux se raréfient, l'industrie humaine a recours aux végétaux abondants. Ainsi naissent les isbas russes, bâties de troncs superposés ; les chalets suisses, les bois peints de la Hollande, les cases de bambous et les pagodes chinoises.

Reliant la question importante du climat à celle des matériaux, nous constatons que, dans les pays où la chaleur chasse la crainte des ondées, des terrasses ménagent aux habitants la rêverie nocturne dans la fraîcheur et les parfums ; que, dans les pays tempérés, les maisons s'ornent de toitures propices, par une légère inclinaison, à l'écoulement des pluies; que, dans les régions froides, la déclivité rapide des arbalétriers s'impose afin que la neige immobilisée ne provoque pas l'effondrement.

Du climat et du sol dérivent donc une multitude de perspectives et d'aspects dont bénéficie l'esthétique urbaine. Nous avons jeté un coup d'œil sur cette esthétique. Nous entrerons plus avant dans le sujet avec M. Alfred Dumesnil, qui réunit

(1) E. Deschanel : *Physiologie des écrivains et des artistes ou Essai de critique naturelle*.

quelques observations sur l'Italie et remarqua également combien la nature du sol influe sur la production de l'art. « Ainsi, à Sienne, dit-il, la qualité même des pierres que l'on tire de la campagne a facilité le perfectionnement de la mosaïque et seule rendu possibles ces prodigieux travaux de la cathédrale qui n'auraient pu être exécutés ailleurs. De même, la nature fruste des pierres du territoire de Florence, qui ne peuvent être taillées ni polies, a donné lieu à ces bossages, en forme de toison, de l'architecture toscane, si fréquents dans les constructions du XVII[e] siècle... En Lombardie, la nature malléable de la terre a singulièrement favorisé la sculpture en terre cuite... Pour comprendre l'art d'un pays, il faut le replacer dans les conditions naturelles de climat, de sol qui, presque toujours, l'ont produit. »

On trouve encore dans Taine (1) des études admirablement exposées du milieu et de la société. C'est le fond de sa théorie. Nous extrairons quelques lignes de ses commentaires sur la Flandre et sur la Hollande :

On pourrait dire qu'en ce pays, écrit-il, l'eau fait naître l'herbe, qui fait le bétail, qui fait le fromage, le beurre et la viande, qui, tous ensemble avec la bière, font l'habitant. En effet, de cette grasse vie et de l'organisation physique imbibée d'air humide, vous voyez naître le tempérament flamand, le naturel flegmatique, les habitudes régulières, la tranquillité d'esprit et de nerfs, la capacité de prendre la vie raisonnablement et sagement, le contentement continu, le goût du bien-être, partant le règne de la propreté et la perfection du confortable. *Les conséquences vont si loin qu'elles s'étendent jusqu'à l'aspect des villes*. Dans les pays d'alluvion, le moellon manque ; on n'a pour pierre que la terre cuite, brique ou tuile ; comme les pluies sont grandes et fréquentes, les toits sont fort penchés ; comme l'humidité est continue, on vernit les façades. Partant, une ville flamande est un réseau de bâtisses rougeâtres ou brunes, toujours nettes, souvent luisantes, aux toits pointus ; çà et là s'élève une vieille église bâtie de galets ou de petites pierres assemblées par un ciment... Dans tous ces détails de la vie ordinaire, dans tous ces signes de contentement intime et de prospérité durable, vous verrez les effets du caractère fondamental qui s'est imprimé dans le climat et dans le sol, dans le végétal et dans l'animal, dans l'homme et son œuvre, dans la société et l'individu.

(1) *Philosophie de l'art.*

Il est facile de constater, d'après ces rapides citations — on pourrait les multiplier — que l'esthétique des villes anciennes est nettement caractérisée et adaptée au milieu. Au contraire de nos ancêtres, nous excellons à déflorer cette caractéristique et à éviter cette adaptation. Il semble que nous tendions actuellement à l'unification des aspects, soit que des nécessités de libre circulation et d'hygiène nous éloignent des considérations artistiques, soit que nos méthodes scientifiques aient assujetti le souci des satisfactions intellectuelles au souci du bien-être matériel.

Notre architecture paraît s'être systématisée, suivant peut-être l'impulsion américaine. Et trois systèmes, dit M. Camillo Sitte, obsèdent les constructeurs: le système rectangulaire, le système rayonnant, le système triangulaire ou des variantes de ceux-ci. Alors que « le caractère fondamental des villes anciennes consiste dans la limitation des espaces et des impressions, les constructeurs modernes ont au contraire la tendance à découper le terrain en blocs isolés: maisons, places, jardins toujours entourés de rues (1) ». De cette tendance fâcheuse résulte la monotone et exaspérante apparence de damier que prennent les villes modernes.

On ne saurait trop stigmatiser cette conception de l'architectonique. Bien que partisan de la réfection des cités et de la rénovation d'un art monumental, nous n'admettons pas qu'un prétexte — combien illusoire! — d'hygiène publique aide à remplacer par d'énormes casernes et par des tunnels rectilignes les maisons et les rues d'antan, toujours originales et tourmentées. Un parlementaire clairvoyant emploierait avec logique son verbe et son autorité à réfréner cet entraînement. Il est extraordinaire qu'une ville allemande, si différente de milieu cependant, présente d'étroites similitudes avec une ville américaine. Or Mannheim, comme Chicago, a subi la tyrannie d'une géométrie abusive:

Le bloc des maisons rectangulaires y domine exclusivement, à tel point que l'on a jugé inutile de donner des noms aux rues et que l'on a désigné les rangées de cubes alignés dans une direction par des lettres, dans l'autre par des chiffres (2).

(1) Camillo Sitte: *L'Art de bâtir les villes.*
(2) Camillo Sitte: *op. cit.*

Mannheim n'est d'ailleurs pas la seule ville au monde qui ait adopté l'idéal cubique. Partout on supprime les vieux quartiers et leur harmonie primitive, harmonie — si l'on peut dire — de l'irrégularité, pour les réédifier selon une formule d'uniformité et d'ennui symétriques. Haussmann fut, chez nous, le promoteur inexpiable de cette hérésie architecturale.

M. Camillo Sitte, dont le volume devrait être le bréviaire de tous les constructeurs, après avoir approfondi l'esthétique des cités anciennes dont il prône peut-être trop l'excellence, dit avec raison :

Il n'est pas du tout nécessaire de projeter des plans de villes modernes de la façon machinale usitée de nos jours, ni de renoncer à toutes les splendeurs de l'art et de renier toutes les expériences du passé. L'intensité de la circulation moderne pas plus que les exigences de l'hygiène ne nous y contraignent. C'est simplement l'absence de réflexion, la nonchalance et le manque de bonne volonté qui nous condamnent, nous, les habitants des villes modernes, à vivre dans des quartiers mal formés où notre idéal s'avilit à la vue de pâtés de maisons à loyer et de perspectives de rues éternellement semblables.

C'est précisément dans la manière de disposer les villes que l'art a, plus que partout ailleurs, son influence à exercer ; car son action éducatrice se fait sentir à chaque instant sur l'âme du peuple.

Comme l'art a une valeur sociale et pratique, l'économiste pourrait, sans inconvénient, autoriser quelques dépenses afin d'embellir les villes, ou plutôt d'empêcher qu'on ne les enlaidisse.

Fort de ces assertions, l'auteur présente divers plans, établis selon les règles de la plus avisée esthétique. Puis, passant à la discussion, il réclame, en premier lieu, la proscription de toute ingérence administrative dans l'exécution de ces plans :

« Une œuvre d'art, dit-il, ne pourrait être créée par des comités ou des bureaux, mais seulement par un individu. Un plan de ville, qui devrait produire un effet artistique, est aussi une œuvre d'art et non un simple acte de voirie. »

Donc, l'architecte futur, chargé de poser les bases d'une ville, recherchera minutieusement les causes de la beauté ancienne et, les ayant trouvées, les appliquera à la construction actuelle. Il formera un programme de cette construction avec un barème progressif de la population, de la circulation et du genre de maisons à bâtir. Il honnira le système des parcellements, agent primordial de nos édifications géométriques. Il négligera le nivellement du terrain qui n'est

pas absolument obligatoire et qui, le plus souvent, contribue à créer la monotonie. Il se préoccupera de l'orientation des rues afin d'obvier aux désagréments des intempéries. Ces rues, composées de villas ou de maisons de rapport, déboucheront tantôt sur des places, tantôt sur des monuments, tantôt sur des sites naturels. Les monuments publics seront, à l'avance, arrêtés dans leurs dimensions et leurs formes et selon une méthode de groupements artistiques. Les places, les jardins publics, les avenues d'arbres et les autres voies auront, dans l'arrangement de la cité, des positions calculées pour la meilleure aération, circulation et beauté. Enfin, comme l'avait, bien vainement d'ailleurs, stipulé à Berlin une association d'architectes et d'ingénieurs allemands, « le groupement des différents quartiers sera déterminé par le choix approprié de leur situation et par d'autres indices caractéristiques ».

II

Nous avons dit que l'esthétique de la rue participait de l'esthétique de la ville. Au point de vue monumental, cette assertion a la force d'un axiome, puisque une agglomération de bâtisses contribue à l'aspect général de la ville. Mais nous avons également dit que la ville était, en quelque sorte, la réflexion du caractère populaire, résultante lui-même du climat et du sol.

Dès lors nous classifierons les cités en deux groupes — septentrional, méridional —, d'après les documents ethnographiques, et nous aurons une idée approximative de la physionomie des rues qui les traversent comme les artères palpitantes d'un grand corps enchaîné.

Les nations septentrionales préconisent l'intimité du foyer. Chez elles se perpétue le culte des dieux lares. Les liens familiaux resserrés assurent la direction et la continuité de l'effort.

Les évolutions sentimentales sont rendues plus malaisées par les associations d'intérêts. Dès lors, la rue désertée se mélancolise et sa beauté sépulcrale contraste totalement avec la beauté phalanstérienne des rues méridionales. En celles-ci, en effet, les latins exubérants, assoiffés de liberté et d'espace, vivent leur vie tout entière, les emplissent de leur véhémence. Elles vibrent ; elles sont encore le Forum trépidant de tumulte et assourdissant de parlotes.

Et si l'on se tourne vers l'Orient et vers l'Occident, on découvre d'autres *facies* de la rue. D'un côté, c'est le *far-niente* des peuples privilégiés, le bariolage de leurs costumes, l'arcature de leurs édifices, leur art apocalyptique et menu; de l'autre, c'est la terrible tourmente du machinisme, la vie galopante et affolée, l'accommodement du costume aux exigences du labeur, la rectitude inébranlable des monuments, le surgissement d'un art colossal empruntant ses formules à la science souveraine.

En outre de ces considérations ethnographiques, la beauté d'une rue tient à son orientation, à sa largeur, à la hauteur et à la forme de ses maisons.

Pour échafauder sur des assises solides nos ultérieurs commentaires, nous examinerons surtout le méandre des rues parisiennes. Paris nous paraît être, en effet, la ville moderne type.

Des archéologues s'insurgent chaque fois qu'un besoin d'assainissement oblige une municipalité à décharger un quartier d'un pâté de maisons délabrées. Ils fulminent dans les quotidiens à leur portée et leur érudition tout entière étalée sollicite le courroux des benoits lecteurs. Ainsi agissait le bonhomme Lacroix, rééditeur de vieilles romances ; ainsi faisait Edouard Fournier. Pour eux une pierre n'avait sa valeur qu'authentiquée par la date de sa destination. Dans le Paris aspirant à un perpétuel renouveau, ils rêvaient au Paris empêtré de ses maltotiers et de ses vide-goussets, avec des rues étroites et sales où semblait végéter une éternelle usure. Or nous avons vu ce Paris dans l'image, dans la peinture et dans la collection livresque des bibliothèques. Certes nous ne sommes pas ennemi de son air rébarbatif et sombre. Mais combien diffère-t-il de celui que nous dévoila, avec beaucoup de complaisance et peu de sapience, la dernière Exposition ! Le vieux Paris n'était pas seulement le Paris des auvents et des tourelles, des carrosses et des gentilshommes. Il faut l'envisager à travers les strophes burlesques de Claude Le Petit. La légende qui pare les vieilles choses nous les fait aimer. Nous accordons, même avec une âme se targuant d'athéisme, une religion aux splendeurs disparues. Nous nous agenouillons sur le mausolée de nos devanciers (1).

(1) Baudelaire, que l'on eût cru partisan du Progrès, étant données son origina-

En vérité, nous détesterions le Paris de Villon et de Gringoire, ses truandailles et ses horizons noirs. Et même s'il nous était donné de revoir la Croix-de-Lorraine et la Pomme de Pin, cabarets où trônaient Saint-Amant le goinfre, Chapelle l'ivrogne, Linières le débauché, Cyrano le lunatique, nous sentirions une forte gêne et point d'admiration. Et si se dressait, au Palais-Royal, le café du Régent, où s'assemblèrent, devant les échiquiers, les philosophes du XVIIIe siècle, nous ne nous éprendrions pas de sa mesquinerie et de son étroitesse.

Est-ce à dire que nous regrettions les trous punais de la Grange-Batelière ou l'immondice de Saint-Roch? Voudrions-nous que notre Pont-Neuf fût encore le réceptacle des marchands d'orviétan et des bateleurs, des tire-laine et des spadassins? Et que penserait-on si le Louvre, au lieu de faire façade aux galeries achalandées du commerce, souffrait l'envahissement des baraques foraines et offrait asile à la pire canaille?

Bienheureusement, nos cathédrales, débarrassées de l'encombrement madréporique des masures qui les enserraient, lancent dans le ciel leurs flèches dégagées; ouvrent, ainsi que des yeux multicolores, leurs ogives mystérieuses; détaillent la troublante complexité de leurs rosaces fleuries, de leurs rampes dentelées, de leurs gargouilles horrifiques, de leurs portes où grouille, en une superstitieuse confusion, l'assemblée des saints, des femmes béatifiées et des démons lubriques.

C'est, en vérité, un devoir de garder et d'entretenir avec vénération les ruines. Elles sont le témoignage muet de notre histoire. Mais encore faut-il choisir parmi elles et ne pas montrer un fétichisme superflu. Il sera toujours plus louable d'avoir fait place nette à l'hygiène et à l'air, en remémorant un fait historique par une plaque de marbre, que d'avoir conservé dans la physionomie primitive un bloc de maisons où séjournent la puanteur et la peste. Et lorsque, au département des Beaux-Arts, on aura décidé de classer une ruine, la principale préoccupation devra être de l'environner de décors en harmonie. Si ces conditions d'harmonique ne sont pas respec-

lité et ses facultés de divination, pactise avec nos archéologues dans leur regret des choses disparues. Témoin ces deux vers des *Fleurs du Mal :*

« Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
» Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel). »

tées, la ruine perdra de sa force testimoniale et de sa beauté intrinsèque (1).

Mais si nous préconisons la conservation des ruines pour leur esthétique toujours remarquable et réfléchie et pour le souvenir du passé qu'elles importent dans le présent, nous nous déclarons adversaires de toute tradition artistique perpétuant les conceptions des temps abolis, fixant dans notre société des œuvres hybrides et anachroniques dont ne nous appartient pas l'inspiration. Fontenelle, qui se signala par sa pénétration prophétique disait : « Chaque siècle a son tour d'esprit. » Et, en effet, chaque siècle nettement refondit à son image des idées peut-être sans nouveauté, mais auxquelles cette refonte ingénieuse donna un semblant de nouveauté. Il y eut une architectonique égyptienne, grecque, romaine, moyenâgeuse, de la renaissance, du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Qui donc prouvera qu'il y eut une architectonique du XIX[e] siècle, bien caractérisée, puissamment organisée, éloignée des autres par de précises diversions? Nous avons dérobé aux unes et aux autres. Nous avons été des historiens au lieu d'être des artistes. Nous n'avons pu secouer le préjugé du passé. C'est presque une humiliation pour nous d'avoir été, si profondément, selon la forte parole d'Auguste Comte, fonction de nos ancêtres.

Et que fallait-il pour nous libérer de cette emprise du tombeau? Il fallait, sinon renoncer à la contemplation du Beau

(1) Le culte de la beauté moderne ne doit pas aller jusqu'à la destruction ou jusqu'à l'enlaidissement des monuments. D'ailleurs, le culte de la beauté moderne ne conduit pas les municipalités, mais une inexplicable idiosyncrasie contre tout ce qui n'entre pas dans ses conceptions bourgeoises. Plusieurs écrivains, notamment M. André Hallays, se sont faits les défenseurs des monuments intéressants. Mais que peuvent, contre l'autorité des vandales, les pauvres plumes protestataires? Si la laideur s'exacerbe quelquefois jusqu'au paroxysme, nos édiles en sont responsables. Ou bien ils rasent les ruines, nonobstant les souvenirs historiques s'y attachant, ou bien ils les entourent de modernités abominables et arrivent ainsi à combler la mesure de la hideur par le contraste. Citerons-nous quelques exemples ? On a détruit les remparts de Dax qui constituaient sa seule originalité. A Bordeaux, on a environné les splendides ruines du palais Gallien d'un jardinet ignoble, restauré les arceaux de la façon la plus inexpérimentée et enclos cet androgynat architectural dans des grilles et des murailles. A Périgueux, la tour de Vésone, vétuste et branlante, pareillement restaurée, dresse son grand fantôme chevelu d'herbes parasitaires au milieu des productions les plus laides de l'horticulture moderne. Dans la vieille ville d'Orthez, croupissante et morose, aux toitures basses, aux pierres effritées, où les armoiries des seigneurs fleurissent encore le fronton des masures, à côté du vieux pont surmonté d'une tour d'où Montgommery précipitait, au temps de la ligue, ses adversaires catholiques, on a planté un autre pont, flambant neuf qui semble une anomalie dans le décor de rochers noirs et n'a pas d'affectation particulière.

antique qui suscite, chaque jour, de serviles plagiaires d'un art incompréhensible à nos intelligences, du moins tirer l'essence de ce Beau et l'appliquer à des conceptions modernes. Il fallait regarder la vie et imprégner de cette vie qui est nôtre le marbre, la pierre et le fer...

III

Nous avons mal vu la vie sous le doigt des naturalistes et des réalistes et l'horreur nous en est venue. Mais la vie est admirable dans ses manifestations multiples. Toute laideur est surtout dans l'optique individuelle. Eduquée selon des principes modernistes, cette optique démêlerait la beauté de ses scories comme Baudelaire sut tirer une philosophie de la charogne empoisonnée.

Pour nous, puisque la beauté est dans la vie, la beauté est dans la rue où s'agite la vie d'un peuple. Et par là nous rattacherons à l'esthétique de la rue nos théories précédentes.

La rue est splendide, soit que le soleil la baigne de son incomparable lumière, soit que la lune la féerise de sa dorure bleuie. Mille spectacles nous y attendent, originaux et pittoresques, meublant notre esprit, ravissant nos yeux, émouvant notre cœur. La rue est le protée aux formes infinies. Elle nous réserve toutes les satisfactions de l'âme et des sens. Là sont les rêves, les amours, les fêtes, les triomphes et les révolutions. Toutes choses, dans la rue, prennent des personnalités. Emile Zola traduisit la vie de ces personnalités qui, sous sa plume, se murent, parlèrent, aimèrent, souffrirent. Il en fit des êtres mythologiques et monstrueux qui eurent, dans la catapultueuse effusion de la cité, un mouvement graduel et grandiose.

La rue est le creuset bouillonnant où les artistes puisent l'or de leurs créations. M. Paul Adam, analyste du mystère des foules, en trace un portrait passionnément expressif et lyrique :

Dans la rue bariolée par les mensonges des affiches électorales, dit-il, la rue où tinte l'enclume, où battent les baguettes de la cardeuse..., où les fardiers traînent lourdement et les camions retentissent, où la femme chante, où l'enfant prolonge sa glissade, où les buveurs se quittent longtemps sur le seuil du cabaret rouge, où l'homme arrêté allume une pipe devant son visage infernal pour une

seconde; la rue où les objets vieillissent derrière les glaces des devantures, où les journaux illustrés pendus aux lambris des boutiques enseignent les crimes, les grands massacres et le physique des académiciens; où la petite fille porte le très grand pain qui blanchit son tablier noir, la rue populaire qu'envahissent en bleu, en brun, en blanc les ouvriers fanfarons, la rue qu'inspecte la méditation du sergent de ville, que traverse la rapidité silencieuse du cycliste, que colore la flânerie de la prostituée en robe éclatante, sanglée sur des formes rebondies, la rue des jurons, des rires, des larmes, de la poussière, des gifles, des appels, du vaudeville et du drame, de l'urine et du sang, la rue des ruisseaux teints, des ivrognes malades, des commères éloquentes, des chiens modestes et pressés, la rue aux mille yeux de fenêtres regardant la conscience de sa chaussée et de ses trottoirs, regardant la haine et le désir, le rêve et l'instinct, la calomnie des bavardes, l'obstination du faune en paletot, la coquetterie de la nymphe en chapeau de fleurs, le négoce du camelot, l'avarice de la marchande, la marche du gros omnibus jaune qui secoue les âmes entassées entre les frissons tumultueux de ses vitres, la rue aux enseignes d'or, aux lampadaires de bronze éclatants et droits, la rue que le ciel cuit, que les fiacres font crier douloureusement et que balaie sans hâte le fonctionnaire municipal, dans la rue parisienne il est un coin, toujours, de beauté charmante et ombreuse, la blanchisserie... (1).

Avec moins de lyrisme et de passion, le curieux d'Edgar Poe, poursuiveur, à travers la cité londonienne, de l'énigmatique homme des foules, observe, collé aux carreaux de sa fenêtre, les fluctuations de la rue. Mais, derrière les visages, il cherche les âmes et chacune lui dit son secret.

Je vis des colporteurs juifs avec des yeux de faucon étincelants dans des physionomies dont le reste n'était qu'abjecte humilité ; de hardis mendiants de profession, bousculant des pauvres d'un meilleur titre que le désespoir seul avait jetés dans les ombres de la nuit pour implorer la charité ; des invalides tout faibles et pareils à des spectres sur qui la mort avait placé une main sûre et qui clopinaient et vacillaient à travers la foule, regardant chacun au visage avec des yeux pleins de prières, comme en quête de quelque consolation fortuite, de quelque espérance perdue ; de modestes jeunes filles qui revenaient d'un labeur prolongé vers un sombre logis et reculaient plus éplorées qu'indignées devant les œillades des drôles dont elles ne pouvaient pas même éviter le contact direct ; des prostituées de toutes sortes et de tout âge... la lépreuse en haillons, dégoûtante et...

(1) Paul Adam : *Le Journal* : art. *la Rue*.

déchue ; la vieille sorcière ridée, peinte, plâtrée, chargée de bijouterie, faisant un effort vers la jeunesse ; la pure enfant... déjà façonnée aux épouvantables coquetteries de son commerce ;... des ivrognes innombrables et indescriptibles.., déguenillés, chancelants, désarticulés, avec le visage meurtri et les yeux ternes... des hommes qui marchaient d'un pas plus ferme et plus élastique que nature, mais dont les physionomies étaient terriblement pâles, les yeux atrocement effarés et rouges ;... puis des pâtissiers, des commissionnaires, des porteurs de charbon, des ramoneurs, des joueurs d'orgue, des montreurs de singes, des marchands de chansons ;... des artisans déguenillés et des travailleurs de toutes sortes... et tous pleins d'une activité bruyante et désordonnée qui affligeait l'oreille par les discordances et apportait à l'œil une sensation douloureuse (1).

Ces deux écrivains ont indiqué, passé au travers de leurs tempéraments, une des beautés de notre rue, la beauté du grouillement (2). Ce grouillement diffère selon les villes, les quartiers et les heures. Dans les villes industrielles, il est une course fabuleuse et un écrasement. Les rues charrient une incessante marée d'êtres noirs et lourds, cahotants, braillards, énergumènes à faces blafardes, tassés en rangs épais, accélérant l'allure parmi l'orage des véhicules géants, la stridence des sifflets et le tressautement des machines. Ce grouillement symbolise le travail, la fécondité et le progrès. Il se déverse dans la rue, y tourbillonne et s'y disperse. En lui se manifeste l'énergie de l'usine et de l'atelier (3). Il a quelque analogie, mais il est plus paisible et moins retentissant, avec le grouillement des émeutes et des barricades. Celui-ci se précipite comme une lave, nivelle le sol, sème la ruine sous la clameur des bouches où crépitent les chansons vengeresses et l'agitation des bras où menacent les armes impitoyables. On le trouvera, écumant d'une folie sanguinaire, dans les pages du magnifique *Germinal*. Zola, génial remueur de masses, mieux qu'Ibsen et que Mirbeau, y incarna, en son réalisme épique, la tragédie des revendications populaires.

Les ouvriers, force de la nation, vomis en paquets indiges-

(1) Edgar Poe : *Nouvelles Histoires extraordinaires*, trad. Baudelaire, art. *l'Homme des foules*.

(2) Taine (*Philosophie de l'Art*) donne une curieuse description de la rue hollandaise. « Vous auriez plaisir à voir, dit-il, dans la moindre rue d'Amsterdam, la plus humble boutique, ses tonneaux bruns, son comptoir immaculé, ses escabeaux essuyés, chaque chose à sa place... » V. aussi les descriptions de Th. Gautier, G. de Nerval, Pierre Loti dans leurs voyages.

(3) V. Emile Zola : *L'Assommoir*, *Travail*.

tes par les usines et les ateliers, pullulent dans les banlieues. Ils convergent vers elles, venus de tous les points, comme les ruisseaux tributaires d'un grand fleuve. Aux confluents de leurs descentes, vers les Ivry et les Ménilmontant, les boulevards et les rues débordent. La vie est en plein air. Les gas robustes y étalent leurs frustes musculatures parmi les tiaulées de gosses assemblés en paquets comme les orphelins de Vallès. La cour des miracles y ressuscite, une cour où le roi Socialisme intronisé guette la capitale, prêt à jeter son sceptre et à ruer ses bandes (1)...

En vagues légères et claires, le grouillement des midinettes déferle. Il est silencieux parfois et parfois traversé de rires. C'est une théorie mystérieuse et flottante qui croît et qui décroît, qui se disjoint et se rejoint et qui, aux carrefours prochains, se dédouble pour le mariage clandestin avec la théorie des suiveurs et des attendeurs sous l'orme. Le grouillement des Désirée Delobelle et des Florise Bonheur, par sa grâce, par son sourire, par son eurythmie chatoyante, pallie la brutalité du grouillement prolétarien. Par lui, l'harmonie de la cité est rétablie. La beauté de la femme, réfléchie sur la force de l'homme, en a atténué le matérialisme (2).

Le grouillement s'accuse sous tous les prétextes et sous tous les avatars. C'est celui des promenades publiques nonchalant et morose, affadi par la poussière et l'uniformité d'un soleil prosaïque, relevé par la polychromie des costumes; c'est celui des réceptions officielles où se pressent en une impatience attentive les foules piétinantes, les yeux braqués vers le point d'arrivage des calèches et des cavaliers cuirassés ; c'est celui des squares où les musiques militaires

Versent de l'héroïsme au cœur des citadins.

C'est celui des brasseries, le plus lumineux peut-être si celui des Champs-Elysées et du Bois ne le dépassait en lumière par le luxe, l'élégance et la mobilité ; c'est celui des théâtres où piaffent les équipages et où scintillent les diamants; c'est celui des gares, affairé et fiévreux, où transparaît l'émotion des dé-

(1) V. Jehan Rictus : *Le Grouillement du faubourg*, dans *Doléances*, poème *Le Piège*.

(2) V. *Les Minutes parisiennes : le Déjeuner des petites ouvrières*, par Georges Montorgueil. V. également : *La Cité du Luxe ; Flot de jeunesse*, par René Maizeroy, articles parus dans *le Journal*, et les pages qu'il cite d'Arsène Alexandre.

parts et la joie des débarquements; c'est celui des quais où les chalands et les grues simulent le trafic des Marseille et des Havre, où les pêcheurs et les bouquinistes assemblent d'imprévues sollicitudes; c'est celui des camelots, des chasseurs, des commissionnaires, des pâtissiers et des facteurs; c'est celui des urbaines, des tramways, des breacks, des mail-coatchs, des fardiers, des camions, des tombereaux, des automobiles et des bicyclettes; celui des crainquebilles, promenant les verdures comestibles; celui des Noels avec ses installations de cahutes; enfin celui des fêtes patriotiques qui déchaînent, sur le passage des soldatesques, le nationalisme populaire et font surgir les orgues limonaires, les tirs, les balançoires, les orchestres, les lampions, les drapeaux, les lanternes et les oriflammes.

Dans les cités non industrielles ou commerciales, le groupement sage remplace le grouillement forcené.

La vie y est moins intense et la beauté moins évidente. La beauté commence, en effet, où s'annonce la vie. La beauté s'irradie en gerbes fulgurantes d'où la vie délire d'activité (1).

IV

Nous avons jusqu'ici volontairement négligé un facteur important de l'esthétique de la rue. Il nous paraît nécessaire de mentionner que les progrès de la science ouvrirent un cycle nouveau à la beauté urbaine. Cela deviendra sensible au fur et à mesure que nous examinerons les diverses composantes de cette beauté. Pour l'éclairage notamment les négateurs les plus opiniâtres d'une fusion entre la science et l'art pour un maximum de magnificence ne sauraient, sans crainte du ridicule, s'élever (2).

Qu'était, au moyen âge, notre cité nocturne, sonné le couvre-feu, le domaine et le repaire du brigandage, le lieu d'exercice de la dague, sœur aînée du surin? Plus tard, les torches et les chandelles diminuèrent l'incertitude des promenades.

(1) Le grouillement de la cité sous ses diverses formes a été analysé dans *Les Minutes parisiennes* auxquelles collaborèrent MM. G. Montorgueil, G. Mourey G. Geffroy, L. Millot, J.-K. Huysmans, Henry Fèvre, E. Goudeau, M. Guillemot, J. Rais, Jean Ajalbert, Jean Lorrain, Roger Marx, Désiré Louis, J.-H. Rosny, O., Mirbeau, Arsène Alexandre, Georges Lecomte.

(2) V. le volume de Louis Figuier : *L'Art de l'éclairage.*

Au XVII[e] siècle encore, passé quatre heures de l'après-midi, en hiver, les rues sont des coupe-gorges où le maréchal de Turenne est rançonné. Une ordonnance propose l'établissement de lampes sur des cordes tendues à la hauteur d'un premier étage (1). Elle est abandonnée à cause de la dépense et de l'insuffisance du guet. Le théâtre de Molière dispose d'un éclairage atroce de lampadaires où fument de graillonneuses chandelles.

Bientôt les lampes à huile, puis à pétrole, apparaissent et, vers le XVIII[e] siècle finissant, le gaz découvert accroît la sécurité des rues et le luxe des particuliers. Des conduits aériens et souterrains canalisent le fluide subtil; le loqueteux du septième en jouit comme le nabab du premier. Avec son aide, il confectionne sa ratatouille et chauffe sa solitude. Et la nuit n'est déjà plus la nuit. Les déprédations de la pègre diminuent. Le citoyen en route vers le logis de sa belle peut, en place d'une défensive arquebuse, porter, selon le goût espagnol, la mandoline des sérénades.

Enfin la lumière électrique flambe. La nuit est supprimée. Les rues deviennent féériques. Plus de pénombres. La blanche clarté pénètre toutes choses. Aux lugubres réverbères, aux sinistres candélabres, succèdent les lampes à arc, les globes dépolis, petites lunes remuées d'un feu intérieur; les lampes à incandescence, les tulipes et les ampoules. L'art moderne enclot le mystérieux tortil de charbon en des fleurs merveilleuses et multicolores. Le verre, pour envelopper ce pistil lumineux, tourmente sa matière translucide.

Les jeux de lumière sont innombrables et variés. On les manie au gré du caprice; on en fait des grappes pour les lustres, des guirlandes pour les maisons; ils mettent au fronton des monuments l'œil cyclopéen des horloges. Les pinceaux et les balais des phares explorent les villes, les campagnes et les mers (2).

(1) Isambert: *Anciennes lois françaises.*

(2) Rien de plus admirable, les nuits lunaires que le jardin des Tuileries. Entre la clarté du ciel et la lumière des lampes électriques s'établit une sorte de continuité floue qui fait de ce jardin artificiel comme le décor réalisé d'un conte de la sultane Schérazade. Admirable à contempler également, le soir, la place de la Concorde. Là, en bataille, une troupe innumérable de becs Auer commandés par les candélabres électriques. En été le spectacle est magnifié encore par l'éparpillement en tirailleurs des becs cachés dans le feuillage des Champs-Elysées et par les subites trouées lumineuses des casinos. Lorsque la pluie, humectant le sol, réfléchit toutes ces lumières, véhicules et piétons semblent avancer dans une apothéose.

Autrefois, pour les fêtes, les nauséeux lampions à huile exigeaient des carcasses dégradantes. Les lampes leur succédant, et succédant au gaz que le vent éteignait, décorent les arêtes et adornent de motifs bigarrés les murailles des édifices. Elles éclatent en symphonies polychromes sous le pouce du magicien concierge qui meut les boutons. Les lanternes émigrées de Venise sont répudiées pour les globes en celluloïde et les souples bandes semées de lucioles incandescentes.

Et la rue est extraordinaire. Du faîte des maisons à la chaussée, mille fenêtres dardent leurs yeux de fièvre. Les candélabres, la tête ronde et haute, suivent à pas mesurés l'enfilade des trottoirs rectilignes. Les étalages rehaussent par des éclairages à giorno le clinquant de la marchandise. Les brasseries ruissellent d'une infernale magnificence. Les jardins, éployant le halo des globes, vivifient les rêveries d'un Swinburne. Les théâtres hurlent par leurs bouches de lumières le titre de la pièce jouée et les maisons d'édition proclament le roman à la mode. Les chocolats et les dentifrices exaltent leur excellence. Des automates changent la tonalité des couleurs. Les cinématographes exagèrent le génie des prestidigitateurs. Et parmi l'égide phosphorescente qui borde les maisons, circulent, faisant leur trouée, le fiacre indolent et sa terne bougie, l'omnibus aux lanternes vertes et rouges, les bicyclettes et leurs lampes à acétylène, les automobiles et leurs puissants réflecteurs. La vie circulante suit le progrès et bientôt la terre éclairera le ciel nocturne.

N'y a-t-il donc pas une beauté dans cette efflorescence de la lumière, et parce que la réclame s'empara de ses effets émotionnants, rejettera-t-on délibérément l'immixtion de la science dans les manifestations artistiques? Par la magie de nos fontaines lumineuses, on peut imaginer ce qu'eussent été les fêtes de Vaux et de Versailles, dont La Fontaine se fit le descripteur extasié, si Fouquet et Louis XIV eussent disposé de nos ressources...

V

Mais par là seulement, la science n'a pas affirmé son affinité avec l'art. Travaillant, ainsi que la déesse Kali, de ses mille bras puissants, elle fait progresser simultanément toutes les industries. Nous avons considéré tout à l'heure la beauté du

grouillement humain. A celle-ci s'adjoint la beauté du grouillement mécanique. La science l'a porté à son apogée.

Le promeneur des rues anciennes ne souffrait pas du passage des véhicules. A peine apercevait-il, pour le distraire de sa flânerie, quelques chaises à porteurs ou quelques guimbardes dorées dont les seigneurs usaient dans leurs pérégrinations. Au XVIIIe siècle, le nombre des carrosses augmente avec le développement de l'industrie, au point que, devers le Palais-Royal, des ordonnances de police leur imposent une direction (1). Déjà la rue est mouvementée. Les financiers, soucieux de rivaliser avec les seigneurs, construisent sur des essieux énormes des caisses où splendissent l'or et la peinture. On charge de préciosité outrancière les boîtes colporteuses de personnages importants. Ce luxe criard et superflu détonne dans la cité mal bâtie et encombre les carrefours étroits.

Jusques au commencement du XIXe siècle, cette carrosserie lourde et bruyante dévale devant les badauds ahuris. Puis la science s'avise qu'à l'opulence incommode est préférable la simplicité et la légèreté. En même temps que s'accusent les besoins de vélocité se transforment les formules d'élégance. Aux carrosses abominables que nous conservent les Trianon et les Cluny succèdent les coupés et les fiacres. Leur cherté notablement diminuée permet l'établissement de sociétés qui les livrent, innombrables, au public pressé. La vie circulante s'active. Dans les rues aérées et claires trépide une nuée de petites caisses noires semblables aux éphémères des lacs pestilentiels.

Puis la locomotion progresse encore. Agencés sur d'ingénieux machinismes, de vastes omnibus, descendants allégés des diligences, transbordent d'une banlieue à l'autre de démocratiques chargements. Les tramways ensuite, confinés en leur voie étroite, suivent la ramification des rails luisants, traversent, placides et sereins, le vol grondant des fiacres légers. La science songe à simplifier, c'est-à-dire à embellir, car la simplicité est un facteur de la beauté, leur lourdeur inesthétique. L'air comprimé, la vapeur, l'électricité aident à cette simplification. La forme d'un Malakoff-Les Halles, sorte de cuirassé terrien, n'est certes pas le résultat d'un effort simplificateur.

(1) Isambert : *Anciennes lois françaises.*

Il faut subordonner cet effort aux exigences des compagnies qui souhaitent, en outre de la rapidité, un considérable et intégral chargement. Mais déjà les tramways électriques ont acquis, sur certaines lignes, de la grâce. Ils ont été délivrés des proues et des poupes bardées d'acier et du jeu ridicule des trolleys. Ils passent, énigmatiques, réfléchissant le soleil, tirant de leurs flancs des gerbes d'étincelles; escaladent gaillardement les côtes; enfilent, ainsi que de grands oiseaux, les descentes; excitent par leur extrême harmonie d'allures la divination de leur prochaine beauté.

Et enfin la science triomphe dans l'automobile. L'automobile a bien encore quelque apparence de scarabée monstrueux, mais nous parlons de l'automobile brutale et effarouchante, destinée à transporter les produits du commerce; l'autre, celle qui doit remplacer le fiacre, contourne avec souplesse sa croupe féminisée. Elle est silencieuse et vernie; des glaces l'illuminent et dans ses réflecteurs se manifeste son âme mécanique.

Par les simplifications déjà accomplies, il est permis de prédire que la science arrivera à la suprême simplicité. La note d'art sera alors parfaite dans la locomotion. En attendant la métamorphose de nos omnibus indigestes, nous pouvons considérer avec une plénitude de satisfaction la vie circulante. Soit que le commerce, les fêtes ou les promenades la suscitent, elle offre un aliment à l'admiration de l'œil initié, autant certes dans les défilés selects des Courses et du Bois que dans les embarras causés par le maréchalat du sergent de ville...

VI

Mais en outre des êtres qui marchent, courent, claudiquent, rampent et des voitures aux mille tractions, il est une beauté immobile que d'aucuns envisagent comme la seule beauté de la rue : nous avons désigné l'affiche. M. Gustave Kahn en fait l'historique remarquable (1). L'affiche est essentiellement moderne. Elle n'existait point autrefois. Les crieurs publics et les tambours de ville réunissaient, autour de leur importance, la populace curieuse. Au temps de l'hôtel de Bourgogne, de vagues placards annonçaient quotidiennement le spectacle. Il y a vingt ans les murs enduraient l'enlaidissement des affiches officielles émanées des ministères, des préfectures et des mai-

(1) Gustave Kahn : *L'Esthétique de la rue.*

ries. C'étaient, blancs, rouges, verts, jaunes, les admonitions de quelconques tribunaux, les avertissements des bureaux militaires avec leurs trophées de drapeaux, les galopades des concours hippiques, les ululantes expositions de blanc des magasins, les avis de notaires, les mélodrames des feuilletonistes et l'horrifique tapisserie des heures électorales.

Aujourd'hui cet affichage ignoble sert de repoussoir à l'affichage artistique dont Chéret fut l'instigateur au profit du commerce et de l'industrie, fondant le prosaïsme d'un produit dans l'infinie séduction de ses silhouettes. Les murs sont égayés par une profusion de tableaux amusants ou grotesques, mélancoliques ou satiriques où se révèle l'esprit de la nation. En plus des femmes aux minois chiffonnés, aux lignes joliment tortillées qui naquirent sous le crayon enchanteur de Chéret, Grasset plaqua de romanesques figures et Mucha le symbole et le hiératisme de ses vierges et de ses guerrières. « Lautrec, dit Gustave Kahn, apporta dans l'affiche ses grands dons de peintre, son arrangement de couleur, sa vision aiguë et caricaturale de puissantes laideurs, de mufles étonnants et veules qui regardent danser des danseuses de casinos. » Les De Feure, les Orozi, les Bonnard, et, depuis, les Cappiello, les Guillaume, les Jossot, les Bouisset, les Péan, cent autres, répercutèrent sur la muraille blanche la trémulation de la vie économique idéalisée. Et partout, dans les gares même, où se perpétuait l'ignominie des paysages brossés par des rapins incapables et faméliques, s'intronisa le culte de l'affiche artistique.

Malgré cette prédilection pour la joliesse des formes et la concordance des couleurs, quelques tableaux détonnent encore dans la vision intéressante que présentent les autres. Des raisons d'économie déterminent négociants et directeurs de théâtre à s'adresser à d'inexperts affichistes. M. Gustave Kahn, pour stimuler leur intelligence, souhaite « une critique qui saura vitupérer l'étalage de laideur qu'est une affiche sottement pensée, mal composée et grossièrement bariolée ».

Lorsque le sens des brasseurs d'affaires aura acquis assez de subtilité pour comprendre qu'une réclame insérée sur une affiche inesthétique n'attire pas l'attention du passant, nous n'aurons plus la tristesse profonde d'un contraste entre le pimpant tressautement d'un Chéret et la lourde salissure d'une représentation de roman populaire. L'affiche aura alors sa

véritable portée mercantile et sociale. « Car, dit Roger Marx, comprise par tous les âges, aimée du peuple, l'affiche s'adresse à l'âme universelle. Elle est venue satisfaire les aspirations nouvelles et cet amour de beauté que l'éducation du goût répand et développe sans arrêt ; elle a remplacé au dehors et au foyer les peintures jadis visibles aux murs des palais, sous les voûtes des cloîtres et des églises, elle est le tableau mobile éphémère que réclamait une époque éprise de vulgarisation et avide de changement. »

Sous une forme moins artistique, mais tout aussi attachante parce qu'elle dérive du progrès scientifique, l'affiche mouvante des cinématographes et des lampes Edison, prodrôme de l'affichage céleste prévu par Villiers de l'Isle-Adam (1), fait partie intégrante de la polychromie de la rue.

Les magasins concourent également à cette polychromie. Le commerce et l'industrie se sont avisés de s'adjoindre, pour capter l'admiration du public des artistes étalagistes qui disposent selon une ordination sévère et toujours renouvelée, les bibelots et les objets. Le magasin, quelquefois chaotique à l'intérieur, présente généralement une façade régulière où les nuances sont combinées justement. La foule ne s'arrête plus que devant les échafaudages prestigieux. Les autres l'indiffèrent.

Les maisons de nouveautés torsionnent en de savantes arabesques les cravates, les mouchoirs et les gants ; les chapeliers trouent les rangées de couvre-chefs de cannes et de parapluies ; les tailleurs marient les étoffes avec sagesse et bombent le torse vide des redingotes ; les modistes éploient une multitude de pailles gracieuses, semées de velours, de rubans et de fleurs ; des dames décolletées pavanent chez les tailleuses des robes luxueuses plaquées sur le gonflement des seins de crin et des hanches de bois ; chez les corsetières, des figures du musée Grévin découvrent sous la chemise et le corset des poitrines d'une roseur alléchante ; les bijoutiers et les joailliers appellent, par l'étincellement des pierres précieuses, la convoitise des coquettes ; aux devantures des libraires, le livre, autrefois morne et terne, aiguise, par l'originalité de ses couvertures et la promesse de ses titres, la curiosité des lecteurs. Et les cafés

(1) V. de L'Isle-Adam : *Les Contes cruels*, art. *l'Affichage céleste.*

sont une frairie de couleurs et de réverbérations. Les glaces et les décorations fastueuses qui s'y mirent, l'éclat des verreries et des argenteries, le modernisme du mobilier, l'illumination des lustres émerveillent l'œil à distance (1).

Le magasin est l'âme ardente de la rue. Toute rue qui l'a proscrit ressemble à ces allées égyptiennes circulant à travers deux murailles de tombeaux. Le commerce et l'industrie, stimulateurs de mouvement, éveillent et propagent donc admirablement l'Esthétique de la rue qui, nous l'avons dit, consiste, en premier lieu, dans la Vie...

ÉMILE MAGNE.

(1) V. Dominique Bonnaud et son sonnet sur l'Epicier.

POÈMES DE LA FORÊT

LE CHEMIN QUI DESCEND

Il est dans ma forêt un chemin qui descend
Vers une plaine morne et nue ;
En haut, de frais bouleaux et des hêtres puissants,
En bas, le sable aride et la grise étendue.

En haut, sous les taillis pleins de pousses vermeilles,
Un vent harmonieux fait rire les fougères,
En bas, ce sont des croassements de corneilles
Et des bruits d'herbe sèche où grince la poussière.

A mi-côte, des rocs, frôlés par les feuillages,
S'entassent pour former un antre ténébreux ;
Assis au seuil, je suis la course des nuages
Que le soleil levant empourpre de ses feux.

Je rêve, le cœur lourd, à des choses passées...
Tout près un merle siffle et raille ma tristesse,
Mais la forêt qui m'aime et qui sait mes pensées
Me chuchote des mots d'espoir et d'allégresse.

Oiseau moqueur, rameaux vibrant comme des lyres,
Que m'importe votre gaîté?
Je m'en détourne, c'est la plaine qui m'attire :
Ses voix parlent de mort, je les veux écouter.

Les flots amers du souvenir montent en moi :
Je suis la grève froide où s'échouent des épaves ;
Mes volcans sont éteints qui flambaient autrefois :
Je suis le val désert où se figent des laves.

Amis défunts, ô compagnons de l'art en fête,
Hier nous cherchions ensemble une neuve beauté —
L'ombre vous a repris, la route à moitié faite,
Et je reste au tournant où vous m'avez quitté.

Et vous, illusions, jardin des grandes roses
Dont les parfums ardents ont grisé ma jeunesse,
Je cultive aujourd'hui des parterres moroses
Et j'enlace un crêpe aux guirlandes que je tresse.

Sanctuaire où s'effrite un vain peuple d'idoles,
Vieille Sagesse humaine,
Je t'ai fui car les bois m'apprirent la parole :
« Accroître son savoir, c'est accroître sa peine. »

Et que me sont aussi les dogmes et les lois !
Je vais de l'aube au crépuscule,
Frère des passereaux qui nichent sur les toits,
Frère des libellules.

Ah ! que je sois, dans l'azur tiède, le bouleau
Qui balance au soleil sa flexible ramure
Ou que je sois l'étang qui mire dans ses eaux
L'image des genêts et des jeunes verdures.

Mais tant de souvenirs, c'est un filet rompu
Dont je traîne encor les débris.....
Je voudrais oublier tous ceux que j'ai perdus
Et la cité d'orage aux songes de jadis.

C'est pourquoi je suivrai le chemin qui descend
Dans la plaine et parmi les pierres
Où le sable a les plis d'un linceul jaunissant ;
J'y goûterai le grand calme des cimetières.

Là j'ensevelirai mes destins accomplis,
La bruyère croîtra sur ce qui fut moi-même —
Puis je remonterai, front joyeux, cœur guéri,
Dans la forêt qui sait mes rêves et qui m'aime.

Les arbres chanteront et je leur répondrai,
J'irai, par les sommets où le matin ruisselle
En nappes d'or et de clarté,
Me perdre dans ta joie, ô vie universelle!



SOUVENIR

à B. M.

O forêt, c'est en vain que tes branches mouillées
Laissent tomber sur nos deux fronts de froides gouttes:
Nous allons, la main dans la main, et nos pensées
Semblent des oiseaux d'or éclairant notre route.

Que nous font la saison revêche et les averses
Et la bise parmi les ramures en pleurs;
Un songe printanier nous réchauffe et nous berce
Au rythme de l'amour qui chante dans nos cœurs.

Oui, l'amour nous pénètre ainsi qu'une musique
Pleine d'accords profonds, orageux ou câlins,
Ecoute : il te redit que tu es mon Unique,
Celle qui me ravit à de mornes destins.

Cueillons l'instant présent, tourne vers moi tes yeux,
Tes chers yeux, soleil noirs dont les clartés m'enivrent
Comme un vin sombre où tremble un reflet radieux:
J'oublie en les mirant la tristesse de vivre.

Peut-être que demain nous serons séparés,
Mais aujourd'hui est tout à nous et nous entraîne
Dans un pays de pourpre ardente et de beauté
Où naîtront sous tes pas des roses souveraines.

Ma toute, mon seul bien, mon pur joyau, ma gloire,
Garde le souvenir de nos heures heureuses,
Que notre amour règne à jamais sur ta mémoire
Comme un ciel tout fleuri d'étoiles merveilleuses.



UN SOIR

à B. M.

Nous allons — la forêt sous la lune amicale,
Se pare d'ombre bleue et d'un voile argenté
Qui tremble d'effleurer tes cheveux et s'étale
Comme un brouillard subtil autour de ta beauté.

Parfois un rayon glisse à travers les ramures
Et s'endort mollement sur le sein frais des mousses —
Entends-tu : le taillis lumineux te murmure
Que tu es mon élue et ma reine très douce.

Ces arbres, ces buissons accueillants ou farouches
Tressaillent aux clartés que reflètent tes yeux;
Moi, faune qu'a vaincu l'Amour impérieux,
J'unis en frémissant mes lèvres à ta bouche.

Je t'enlace : je suis la liane et le lierre,
Toi, la yeuse flexible où roucoule un ramier —
Ma voix semble l'écho du vent dans les halliers,
Ton haleine a l'odeur des fraises printanières.

Déesse et dieu que la forêt nourrit de sèves,
D'aromes, de pollen et d'ardente ambroisie,
Nous revivons les jours heureux de l'Arcadie
Et le soir sur nos fronts flotte comme un grand rêve.

Que nous sont désormais les fêtes des cités
Où la foule piétine en de mornes cadences
Puisque nous savourons tes saintes voluptés,
Solitude des bois qu'imprègne le silence.

Ma sœur, ma rose sombre, ô ma chère splendeur,
Goûtons le clair de lune, ainsi, jusqu'à l'aurore :
La forêt est le temple où, te vouant des fleurs,
Je répands à tes pieds tout mon cœur qui t'adore.

ADOLPHE RETTÉ.

LA GUERRE ET LA PAIX

—

L'humanité se berce d'illusions et poursuit la chimère. — De même qu'elle croit à l'amélioration continue du sort des classes inférieures, sans violences et sans heurts, elle s'imagine que la guerre recule devant la « civilisation ». Plus les temps s'écoulent, plus les mœurs se policent, et plus aussi les chances de conflits sanglants diminueraient. Les chocs brutaux, les collisions des armées, l'entassement des cadavres dans les plaines funèbres, le sac des villes et la confiscation des provinces nous ramènent aux âges lointains, où il fallait tuer pour vivre, et où les races, en quête d'un gîte assuré, chevauchaient à travers le monde ; mais ces souvenirs, dit-on, tendent à s'effacer. Les pacifistes, les philosophes, les éducateurs de peuples enseignent que la paix est le bien suprême, que la bonté et la conciliation l'emporteront sur la férocité native, et que les tribunaux d'arbitrage se substitueront aux soldats.

Rêve idyllique ! Evocation du Paradis Perdu où le chevreuil jouait autour du tigre ! Utopie délicieuse où se complaisent tous ceux que la réalité rebute ou stupéfie. Ce n'est point d'aujourd'hui que l'optimisme sévit et obscurcit l'atmosphère. De tout temps, des gens de bonne foi ont prophétisé la disparition des grands carnages — qui, par intervalles, creusent d'effroyables vides. A la veille de la Révolution (et des tueries qui la suivirent presque aussitôt), d'aucuns pensaient bénévolement qu'on licencierait, à brève échéance, les troupes européennes. Les campagnes du XVIII[e] siècle, avec leur mortalité grandissante, heurtaient les sentiments d'une époque qui se piquait de raffinement et de douceur. On préférait les fêtes de la cour, et les petits soupers, et les bals costumés, aux périls des champs de bataille. Les Soubise et les Contades n'avaient aucun goût pour la guerre : c'est pourquoi ils la conduisirent si mal. Le rude réaliste qu'était Frédéric II dissipa la superstition à la mode. Mais la superstition était tenace : elle reparut dans l'intervalle qui sépara le traité de Versailles

de la convocation des Etats généraux. Cette fois, la Révolution, qui voulait libérer le monde, fût-ce par les armes, et le grand tueur d'hommes — Napoléon — qui voulait enchaîner le monde — fût-ce au prix d'hécatombes orientales — la balayèrent pour longtemps.

Le pacifisme est encore revenu au jour dans la période de demi-entente que l'Europe a traversée après les traités de 1815. L'accord régnait à peu près entre les gouvernements, tandis qu'ils se partageaient à l'amiable la tâche de contre-révolution, et qu'ils se concertaient pour écraser les insurrections. L'éveil des nationalités — qu'il faudrait d'ailleurs interpréter — rompit cette trêve de plus de trente ans. La guerre de Crimée n'est qu'un accident ; mais la guerre d'Italie ouvre vraiment le cycle des grandes campagnes qui vont bouleverser l'aspect du continent, et dresser des puissances nouvelles. C'est l'ère proprement Bismarckienne ; tout craque, tout s'effondre ; par le fer et par le feu, des constructions inattendues s'édifient. L'Allemagne se taille sa place dans la chair des nations. Pendant dix-sept années, les armées se heurtent et s'entregorgent ; la Lombardie et les Duchés, la Bohême, l'Alsace-Lorraine et la Champagne et d'autres provinces françaises servent de champclos à des centaines de milliers de soldats ; rarement pareille secousse avait été imprimée à la mentalité d'une époque.

Mais indéracinable est la chimère — parce qu'oublieux demeurent les peuples. Ils ignorent tout de leur constitution réelle, — tout des ressorts profonds qui font agir, — tout des mécanismes omnipotents qui dominent les sentiments et se rient des métaphysiques les plus assurées. La vague emporte avec elle la légère écume qui couronne sa crête. La structure économique, — la seule qui compte, — commande les événements, entraîne, par le simple jeu de ses rouages, les dirigeants et les assujettis. Le capitalisme est l'unique souverain de notre âge, l'arbitre exclusif de la paix et de la guerre. La machine reste plus active que le philosophe ; le soldat n'est qu'un jouet à son service, et c'est une fatalité aveugle, un déterminisme auquel nul ne saurait résister, qui par intervalles jettent les sociétés humaines dans les sauvages tueries, où s'exerce tout le génie des savants. Comme au temps de la barbarie primitive, l'homme frappe pour vivre ; ses instincts découlent de la nécessité ; une force supérieure à la sienne déchaîne en lui une férocité re-

nouvelée. Il croyait ouvrir la phase de concorde, effacer les animosités, quitter l'uniforme et déposer le fusil, — et soudain il reçoit l'ordre de mobilisation. Le pacifisme qui se déploie autour de nous,— et dont il faut admirer à la fois les bons sentiments et l'invraisemblable naïveté, —rappelle ces fleurs qui se permettent de naître à côté des névés dans le creux de la grande montagne, et qu'un vent glacé flétrit à l'improviste. L'erreur est dérisoire, de ceux qui s'imaginent dompter la guerre avant d'en avoir aboli les causes, et instaurer l'entente entre nations avant de l'avoir implantée dans les nations. La paix ne peut intervenir qu'au lendemain d'une révolution sociale, qui se sera épandue à travers le globe, et qui, renversant partout la domination du capital et l'oligarchie des possédants, restituera l'homme à lui-même.

§

En attendant, et quoi qu'en disent les utopistes, la guerre est universelle et incessante; jamais, à travers les âges, on ne vit pareille éclosion de conflits armés, surgissant les uns des autres, entraînant l'insécurité perpétuelle et radicale. Le champ de vision du monde s'est démesurément étendu, mais en même temps le champ de bataille s'est agrandi à l'infini. Telle nation entretient plusieurs campagnes à la fois, dans les contrées les plus diverses. Tous les continents et tous les océans sont atteints tour à tour. La dévastation gagne de proche en proche jusqu'aux terres jadis inhabitées et qu'on semble n'avoir peuplées, que pour les dépeupler ensuite avec une stupéfiante frénésie de meurtre. La réalité de chaque jour donne un démenti formel à ceux qui proclamaient le progrès moral et social, l'expansion de la clémence et de la bonté, l'extinction de la sauvagerie, la régénération des hommes par la science et par l'instruction. Peut-être cette régénération se produira-t-elle un jour, lorsque la science et l'instruction ne seront plus asservies à la puissance de la haute finance. Pour le moment, les domaines envahis par les nations blanches ne sont guère moins troublés que l'Europe à l'époque des migrations germaines et slaves, que l'Asie au temps de Gengis-Khan, ou que l'Afrique, vers la grande poussée islamique. La guerre ne résulte pas d'un certain amour de la lutte, d'un sentiment plus ou moins passionné pour les égorgements, qui, à une heure déterminée, ou à toutes les heu-

res, animeraient les collectivités; les tendances sont issues des faits eux-mêmes, des conditions matérielles d'existence, qu'on regarde les individus ou les groupements. A la longue, l'habitude peut créer une exaltation militaire, une politique belliqueuse, mais le caractère d'un peuple dérive de son histoire, et cette histoire est dominée par les facteurs économiques. Ce qui le prouve, c'est que ce caractère, suivant les époques, selon les degrés de richesse, évolue plus ou moins rapidement. Mirabeau écrivait jadis : La guerre est l'industrie nationale de la Prusse. L'assertion n'est point tout à fait exacte,si l'on essaie de l'appliquer à toutes les phases du développement prussien; de même l'Allemagne contemporaine diffère beaucoup de l'Allemagne de 1871. Pour projeter la Germanie dans les trois grandes campagnes qu'il lui imposa, Bismarck exploita sa pauvreté, ses jalousies, ce besoin d'opulence qui se confond presque avec le besoin de vivre, et qui n'est que le premier ressort des activités nationales. Depuis 1870, c'est-à-dire depuis le moment où il a poussé à un point de prospérité étonnant sa production minière, métallurgique, textile, ses transports maritimes, son commerce général, l'empire est devenu moins menaçant. Au fur et à mesure que la fortune publique y grossissait, et qu'il perdait sa rapacité naturelle de cadet besoigneux, il retombait aux allures normales des vieux Etats, qui ne recherchent pas la guerre pour la guerre, mais peuvent être entraînés aux armes par les nécessités de la concurrence.

De même, et pour s'en tenir à des faits très récents, l'Italie, avant de s'être quelque peu apaisée dans la recrudescenee de ses échanges, a connu l'ère crispinienne, où elle ressemblait à un malandrin toujours prêt à accomplir un mauvais coup. Cependant le peuple italien n'a pu se transformer, dépouiller ses caractères, en revêtir de nouveaux ou de contraires, en l'espace de dix années. Sa condition a changé : voilà tout, et au lieu de rêver conquêtes et carnages lucratifs, il ne pense plus, pour l'instant, qu'à augmenter ses ressources par son labeur grandissant. Dans dix ans d'ici, l'Etat de la Péninsule réapparaîtra peut-être en ennemi de la sécurité, si la détresse s'abat sur lui, et si des déceptions douloureuses frappent ses capitalistes.

Il n'y a point de nation éternellement belligérante; il n'est point de race éternellement agressive. Comparez le Danois ou le Norwégien d'aujourd'hui au Northman du IXe siècle, les Turcs

de la moderne Constantinople à ceux de Soliman. Imaginez ce que sera le Chinois de demain, lorsque les importateurs anglais, allemands, français, japonais, américains, lui auront créé des besoins, et qu'il voudra les satisfaire.

A vrai dire, les guerres du passé, comme celles de notre âge, sont nées de la fatalité économique, des différences de fécondité de terre à terre, de l'impérieuse suzeraineté des appétits ou de la misère. Certes, des éléments secondaires sont venus s'adjoindre à celui que nous classons au premier plan, — car une théorie ne saurait être si rigoureuse qu'elle élimine les faits les mieux vérifiés; mais ces éléments secondaires disparaissent presque intégralement, lorsqu'on plonge au fond des questions, et qu'on ne s'abandonne pas aux observations superficielles.

Voici les guerres de Rome ou mieux les chocs de Rome et de Carthage. Ils s'accomplissent, lorsque la cité de Romulus a déjà largement étendu sa zone d'action, et que celle des Hannon et des Barca a conquis la Méditerranée. Lutte de prééminence! dira-t-on. Non ! lutte de débouchés. Il faut que l'une anéantisse l'autre, car le marché du monde est encore trop étroit pour contenir deux hégémonies. Les deux empires poussent leur industrie, alimentée par des milliers d'esclaves, dont l'activité enrichit le patronat et la classe moyenne grandissante; ils se rencontrent un peu partout. Que Carthage affermisse son prestige, et la Sicile demeure sa cliente; mais que Rome l'emporte, et l'Afrique ne sera plus que la tributaire de ses produits, en même temps que le grenier de ses céréales. Dans nos lycées on enseigne toujours aux jeunes gens que la grande lutte épique de deux Républiques fut un tournoi pour la souveraineté, une joute d'honneur. En réalité, marchands bataillaient contre marchands : il ne s'agissait point de gloire militaire et de considérations abstraites, mais de blé, de tissus et de métaux. Zama ne fut guère que la faillite d'une raison commerciale. Annibal demeura toujours plus ou moins subordonné aux trafiquants, qui régnaient sur les mercenaires. Malheureusement, à travers les grandes et pompeuses descriptions des historiens classiques, qui ont voulu tout idéaliser et qui ont tout travesti, les faits n'apparaissent plus qu'obscurcis. Nous connaissons mieux les événements que les mobiles, et ceux-ci sont pourtant autrement intéressants que ceux-là.

Rome a grandi en conquérant des marchés et des champs, en dominant cent nations militairement et administrativement, économiquement aussi. Elle croule ensuite pour des raisons d'ordre matériel, et si simples qu'elles ont frappé tous les yeux. On a parlé de sa corruption à l'époque impériale; on a mis en relief la passion du bien-être, le dégoût du travail et de l'effort, les vices de toute nature, l'immoralité profonde et débilitante qui s'épandent dans la société, à dater d'Auguste et surtout à dater des Antonins. Mais cette condition de la Rome de la décadence s'explique elle-même par l'afflux de richesses qui avait suivi les conquêtes dernières, par le grossissement indéfini de la classe exploitable: les esclaves, — par les facilités de vie que le grand capitalisme, le patriciat de naissance, l'aristocratie de fortune, les favoris des monarques, les affranchis, avaient trouvées dans la mise en valeur de ces millions d'assujettis. Leurs incessants appels d'argent dépeuplaient les contrées proches ou lointaines, où leurs intendants pillaient pour eux, et dont la fécondité naturelle et proverbiale s'appauvrissait sous l'usure. A ce moment même, surgissaient les hordes barbares chassées de l'Orient par d'autres hordes, affamées autant qu'elles, — populations débordantes et pullulantes, prolifiques ainsi que les souches pauvres, et qui réclamaient des vivres. Comme des loups aux dents longues, Vandales et Goths, Suèves et Alamans se jetèrent sur l'Empire vautré dans sa séculaire orgie. Ils ne déchaînaient pas la guerre pour la guerre, le carnage pour le carnage. Ce qui le prouve, c'est que, tout féroces qu'ils fussent, ils acceptèrent d'être la police frontière de Rome, avant de saccager ses domaines. Mais un beau jour la poussée de la faim fut telle que ces races prolétaires se ruèrent sur la métropole du monde, et y campèrent comme dans une forêt conquise, allumant les édifices autour d'elles.

L'Empire se fragmente en d'innombrables morceaux, et brusquement l'horizon humain se rétrécit à un lambeau de terre, au fief. Les luttes féodales ne sont point des luttes de l'honneur; les barons et les comtes ne se heurtent point, à la tête de leurs chevaliers, pour mesurer leur valeur ou la force de leurs épées. En même temps que chefs militaires, ils sont chefs d'exploitation; le fief devient une façon d'unité économique, qui se suffit d'abord à elle-même, mais dont les bornes

apparaissent bientôt trop étroites. Pour accroître ses revenus, augmenter le domaine exploitable, doubler les redevances qu'il perçoit, élargir le marché de ses produits, le seigneur guerroie contre ses voisins. Tantôt, du haut de son nid d'aigle, il fond sur les caravanes qui passent, saisit leurs dépouilles, et réduit au servage les hommes et les femmes, qui font autant d'ouvriers dociles; tantôt il occupe avec son armée les biens d'une veuve, d'un orphelin, incapables de se défendre; tantôt encore il pousse au loin, à l'aventure, et par le glaive arrondit sa propriété. Mais en tuant et en capturant, en pillant et en annexant, il ne songe ni à la beauté du combat, ni à la protection de la vraie foi, ni à la sauvegarde de sa dignité de noble. Les considérations abstraites ne touchent point sa pensée. Il a l'âme du Phénicien et du Carthaginois, l'esprit du froid négociant de Liverpool ou de Hambourg. Toujours l'humanité fut dominée par la passion du gain, et ce sont les poètes, et les hommes d'Etat au service des castes supérieures qui ont idéalisé la guerre.

Aux conflits armés des féodaux se substituent, par une évolution plus ou moins lente, les conflits armés des nationalités. La puissance de l'industrie, grâce aux incessants perfectionnements d'outillage, s'est largement développée, et les échanges se multiplient de peuple à peuple. De région à région, les modes d'activité se sont différenciés, si bien que chacune, en même temps qu'elle achète et qu'elle importe, aboutit à exporter. C'est la transformation économique générale qui fait craquer le vieux monde, qui prépare la destruction de la féodalité, et qui élabore les éléments, les cadres des Etats modernes. La phase des formations nationales s'épand sur plusieurs siècles, de l'unification anglaise et de l'unification française à l'unification allemande. Les guerres acquièrent plus d'ampleur, mettent aux prises des contingents plus élevés et fondent les escouades des seigneurs dans les armées des rois. Partout l'apparition des nationalités coïncide avec celle d'une classe moyenne qui est proprement celle des marchands, et qui s'appellera plus tard la bourgeoisie. C'est cette bourgeoisie, issue des Communes libres ou à demi libres, qui saisit peu à peu la production, et qui, étendant toujours les relations de son négoce, brise les compartiments, les subdivisions internes des royaumes. Les conflits nationaux sont des conflits

de propriétés ou de débouchés. Aussi longtemps que la noblesse l'emporte, elle convoite les terres des pays voisins; lorsque la bourgeoisie a ravi la prééminence, elle aspire à étendre ses marchés. Quand Louis XIV combattait la Hollande, il affectait le plus profond mépris pour les trafiquants d'Amsterdam, mais il visait beaucoup plus leur trafic, leurs banques souveraines, que leurs plaines inondées. Les Américains se soulevèrent contre l'Angleterre au nom de leurs droits de citoyens anglais, mais le droit qu'ils prisaient le plus était celui de fabriquer, de vendre, de se fournir eux-mêmes, au lieu d'être tenus d'offrir une clientèle aux manufactures métropolitaines. En Allemagne, l'unité économique précéda, détermina l'unité nationale, et celle-ci ne fut que le couronnement de toute une évolution industrielle, si bien qu'à la base des grandes campagnes de Moltke et de son état-major se dressent encore des intérêts d'usuriers et de marchands. De même, pour revenir en arrière, — mais pour prendre un exemple qui nous projette déjà dans une autre période, — les rencontres de la France et de l'Angleterre sur l'Atlantique, dans l'Inde, au Canada, vers le milieu du XVIIIe siècle, s'expliquent uniquement par des convoitises rivales, par les antagonismes des empires exotiques.

§

Les phases de l'histoire se pénètrent l'une l'autre; à peine les premières nationalités étaient-elles constituées que le grand mouvement colonial était inauguré par les navigateurs et les conquistadores des XVe et XVIe siècles. Certains peuples se trouvaient à l'étroit dans leurs frontières; pour s'enrichir, pour se soustraire au travail, ils rêvèrent de posséder au loin, sur les continents neufs, des terres d'où ils feraient extraire par des esclaves indigènes les produits divers qu'ils se distribueraient. Il ne s'agissait point — à cette heure où Colomb et Gama élargissaient démesurément l'horizon du monde — d'ouvrir des débouchés et d'organiser une clientèle. Le colonialisme s'est transformé à travers les âges, et la conception d'un Curzon diffère autant de celle d'un Clive que la pensée d'un Pierpont Morgan s'éloigne de la mentalité d'un Pizarre. Pour l'Espagne et le Portugal, qui nous offrent la politique-type des premiers temps, les colonies n'ont d'autre mission que

d'assurer l'exploitation de l'or et des pierres précieuses. Au lieu de créer — comme l'on fera plus tard sur la côte de Guinée — des besoins aux autochtones, on leur enseigne l'abstinence et l'austérité. Il suffit que chaque année les galions rapportent à Lisbonne, à Cadix ou ailleurs, d'énormes chargements de pépites. Mais voici que les guerres coloniales surgissent, en dépit des précautions puériles que la papauté avait prises pour délimiter ce que nous appellerions aujourd'hui, d'un terme barbare, les sphères d'influences. Les Hollandais, qui ont été oubliés dans cette répartition, se jettent sur les premiers occupants. Puis surviennent les Anglais et les Français. A peine les continents neufs étaient-ils rattachés au monde ancien qu'ils étaient ensanglantés par d'effroyables luttes. Carnage d'indigènes et carnage d'Européens s'y succèdent avec rapidité. Les campagnes du Canada et les campagnes de l'Inde, qui coïncident avec les raids de Frédéric II sur les confins de l'Autriche et de la Russie, annoncent déjà les conflits de la fin du XIXe siècle. C'est sur les terres lointaines que se déroulent les combats d'intérêts économiques, mais on se dispute toujours des domaines d'exploitation minière ou agricole — non des débouchés. La grande production industrielle et la surproduction n'ont pas encore renouvelé et affolé le monde.

§

Les empires coloniaux d'autrefois ont maintenant, en grande partie, disparu. Le Brésil s'est affranchi, avec le Mexique et le Pérou et l'Argentine, — mais d'autres empires se sont constitués, au prix d'hécatombes interminables, l'Espagne et le Portugal sont frustrés de leurs mines lointaines; et s'affaissent dans la ruine de leurs colonies; l'Angleterre a saisi des domaines immenses, et, derrière elle, la France, l'Allemagne, l'Union Américaine ont planté leurs drapeaux sur des morceaux plus ou moins vastes de la planète. Quoique la bataille de Plassey, il y a près d'un siècle et demi, ait décidé du sort de l'Inde, c'est seulement après la grande révolte des Cipayes que la Péninsule a été réellement assimilée. De 1882 à 1896, la France a exécuté une série de campagnes ininterrompues qui lui ont valu : la Tunisie et le Tonkin, Madagascar et le Soudan, le Dahomey et la région du Tchad. Par centaines de millions, elle a gaspillé ses revenus pour arrondir ces annexes; par milliers,

elle a sacrifié ses citoyens. Tandis que la guerre européenne sommeillait, et que la paix du Continent n'était troublée que par les explosions d'Orient, la guerre coloniale se déchaînait sur toutes les terres d'Asie, d'Amérique, d'Afrique, d'Océanie.

On s'imaginait l'ère de concorde arrivée, parce que les armées se regardaient en silence le long des frontières des Vosges, des Alpes et de Pologne. D'aucuns saluaient cette phase nouvelle où les hommes vivraient en bons termes. Ils oubliaient, — par une monstrueuse erreur, — que la lutte sanglante était de tous les jours ; qu'il n'était guère une grande nation qui n'y fût engagée ; et que le champ de dévastation et d'égorgement de l'humanité s'était seulement creusé à l'infini. D'heure en heure, des Turcomans, des Mandchous, des Tonkinois, des Arabes, des Papous, des Canaques, des Afghans, des Ethiopiens, des Congolais, des Cafres, tombaient sous les coups des Européens, qui se massacraient même entre eux. Alors que la France fauchait des têtes dans dix contrées, l'Angleterre s'exerçait au Thibet, au Soudan, au Transvaal, l'Allemagne chez les noirs du Togo, du Cameroun et de l'Est Africain, les Américains à Luçon, l'Italie en Erythrée, les troupes belges le long du Congo et de ses affluents, — les Russes à la frontière chinoise.

A l'heure même où nous écrivons, 12.000 Allemands s'efforcent de refouler les Herreros ; une armée britannique manœuvre au Somaliland ; les brigades de l'Union exterminent les Moros des Philippines, et les régiments français attendent l'ordre de repasser, une fois de plus, la lisière marocaine. Et nous ne parlons même pas de la conflagration extrême-orientale, qui n'est, à vrai dire, qu'une guerre coloniale, la plus grande de toutes celles qui aient encore éclaté.

Car c'est le propre de tous les conflits des quinze dernières années que d'avoir pris ce caractère. Tour à tour le Japon s'est précipité contre la Chine ; l'Amérique contre l'Espagne ; l'Angleterre contre les Républiques Boers ; les grandes puissances européennes se sont concertées contre l'Empire du Milieu, et enfin, depuis dix-huit mois bientôt, la Russie et le Nippon se heurtent en un formidable choc. Que la conférence de la Haye apparaît chétive, dérisoire, minuscule à côté de ces phénomènes dont la fatalité s'affirme à chaque pas ; on voulait supprimer la guerre, par une simple décision, comme si elle n'échappait pas aux résolutions officielles, comme si, à l'image

des grands cataclysmes, elle n'était pas soustraite à la compression administrative!

Certes on ne se bat plus, ou même l'on ne s'est point battu, depuis trente-quatre ans, dans les arènes classiques des nations européennes : ni la Belgique, ni la Champagne, ni la Lombardie n'ont revu les sauvages mêlées qui s'y déployèrent, à des époques encore proches. Mais les provinces d'Europe n'ont plus assez de valeur pour les nations d'Europe, et si, par hasard, celles-ci déversaient d'ici peu leurs armées dans les champs clos traditionnels, elles se borneraient à y vider les querelles d'Afrique et d'Asie ; elles ne se soucient guère, à la vérité, d'annexer quelques milliers de kilomètres carrés, quelques centaines de milliers d'habitants, lorsqu'au loin, d'un seul bond, elles pourraient ravir des contrées grandes comme l'Espagne ou l'Autriche, et des millions d'hommes, — non plus producteurs, mais consommateurs.

L'expansion coloniale a changé de principe, et la guerre coloniale vise des buts nouveaux. Le vieux monde produit assez ; il surproduit généralement ; il lui faut des clients noirs ou jaunes. Il n'est plus qu'une juxtaposition d'usines rivales, qui s'arrachent des marchés à coups de canon. Peu importe à la métallurgie allemande que l'Empire s'annexe la Lorraine ; au contraire, ses intérêts l'incitent à répudier toute annexion, qui lui créerait une concurrence dans l'Empire. La Belgique n'a plus d'attraits pour la classe dirigeante du Royaume Uni, qui redouterait d'accroître inconsidérément la fabrication textile de sa patrie. Par contre les industriels de la Westphalie et de la Prusse Rhénane convoiteraient volontiers le Sénégal et le Soudan, et les filateurs de Manchester enlèveraient sans scrupule le Congo à son roi. L'expansion des débouchés est devenue partout, pour la grande bourgeoisie manufacturière, une question de vie ou de mort. Que la conquête coloniale cesse brusquement, et cette aristocratie nouvelle périra sous l'accumulation des produits invendus. De même que l'ancienne noblesse féodale et avant elle le patriciat romain réclamaient toujours plus de terres à cultiver, de même que les grands d'Espagne sollicitaient toujours plus de mines d'or à exploiter, les usiniers de notre époque, maîtres de l'heure, entraînent l'Etat à leur fournir de force des consommateurs.

Aussi longtemps qu'il est resté des domaines vierges, la guerre

s'est déchaînée entre l'Europe et les peuplades; mais aujourd'hui l'Afrique est délimitée; l'Océanie est totalement occupée; la Chine, éveillée par le Japon, offrira des résistances inattendues. Les nations blanches n'ont plus d'autres ressources que de se combattre entre elles, et les conflits sont inéluctables. La France et l'Allemagne; l'Allemagne et l'Angleterre; l'Angleterre et la Russie; l'Amérique et l'Union se défient déjà et se mesurent du regard. Jusqu'ici des conventions diplomatiques ont prévenu les litiges. Cette phase s'est close avec la distribution quasi intégrale des domaines exotiques. Il faudrait être inconscient ou optimiste jusqu'à l'aveuglement pour ne point prévoir les effroyables tueries que les Etats capitalistes consommeront à des échéances proches, non point par plaisir de faucher et de détruire, mais pour sauvegarder leur propre principe, la domination de leurs castes possédantes. Le développement universel des marines est le prélude des conflagrations imminentes.

Or le pacifisme se présente avec son programme enfantin. Quand des rumeurs de combat montent de toutes parts, il offre aux puissances une méthode de conciliation et préconise l'arbitrage. Belle pensée! Noble procédure! mais ridicule système.

Les pacifistes ont le tort d'ignorer, volontairement ou non, l'essence des conflits internationaux : ils affectent de croire que l'on met les armées en marche pour de minces litiges, que le militarisme repose tout entier sur l'excitation chauvine, que les sentiments façonnent la politique. D'après leurs théories, ce serait un simple malentendu qui aurait poussé le Japon contre la Russie, et non la concurrence et le besoin organique d'expansion. Le mécanisme économique de l'âge contemporain, de tous les âges, est pour eux une énigme, qu'ils n'essaient même point de résoudre.

Peut-être n'exalteraient-ils point tant la conférence de la Haye et ses pompes officielles, peut-être renonceraient-ils à leurs petits moyens d'apaisement, s'ils considéraient les sociétés, non plus dans leurs mouvements superficiels, mais dans leur structure profonde, En vérité il faut qu'elles versent le sang pour conquérir, ou qu'elles se résignent à l'effondrement. Lorsque l'Allemagne et l'Angleterre verront les marchandises s'entasser dans leurs magasins, ce n'est point l'arbitrage qui

rendra la sécurité à leurs aristocraties industrielles : la parole sera au canon. Quand l'Amérique se heurtera à l'Union commerciale européenne, quand ses produits s'arrêteront devant une barrière de protection plus haute que toutes celles du passé, elle n'hésitera point à frapper et ses trusts diront comme les conventionnels de 1793 : la victoire ou la mort! L'utopie pacifiste se brisera devant la réalité. Que dis-je! n'est-elle point déjà brisée en mille fragments et les événements mêmes qui se sont déroulés, en ces dernières années, ne l'ont-ils pas condamnée?

Il sied d'en affranchir délibérément les hommes, pour qu'ils cherchent d'autres recours contre les collisions où les entraînent les castes supérieures, pour qu'ils se rebellent surtout contre la prétendue solidarité des puissants et des salariés. Ce n'est point le sentiment national qui crée les guerres : les Trade Unions Britanniques protestèrent contre la mise à sac des Républiques Boers ; et le peuple russe demeura indifférent aux aventures des Makharof, des Kouropatkine et des Stœssel, jusqu'au jour où il ébaucha sa révolution contre le Tsarisme.... pacifiste et agressif. Au fond de toutes les luttes exotiques et européennes, on retrouve toujours l'initiative égoïste d'une ou de plusieurs collectivités financières. L'histoire de la colonisation moderne, ramenée à ce point de vue, offrira un extrême intérêt, depuis la conquête du Tonkin et de Madagascar jusqu'à la sinistre épopée d'un Cecil Rhodes. Pour fermer l'ère des batailles, ce sont ces collectivités qu'il faudrait détruire; c'est la classe sociale qu'elles forment qu'il faudrait abolir ; c'est tout le mécanisme économique qu'il faudrait défaire et reconstituer.

Le prolétariat—des centaines de millions d'hommes qui peinent et qui souffrent, sont à la merci des gouvernements capitalistes, qui, pour sauver le capitalisme dirigeant, ne reculent jamais devant les plus monstrueuses hécatombes. Des occupations violentes de débouchés nouveaux, ces millions d'hommes ne retirent aucun profit. Demandez aux ouvriers d'Italie quels avantages leur a valus la mainmise sur l'Erythrée ou aux ouvriers de France quels bénéfices particuliers leur procurent Madagascar ou l'Indo-Chine? Et pourtant ces ouvriers de France seront peut-être appelés demain aux armes pour défendre Madagascar contre les Anglais, ou le Tonkin contre les Japonais.

La guerre n'est pas seulement odieuse, parce qu'elle fauche inutilement l'humanité et qu'elle apparaît comme la fête de la bestialité; elle est détestable encore parce qu'elle consacre la vassalité de la classe ouvrière, emportée à des besognes contre nature. Cette classe ouvrière doit se répéter sans cesse que la guerre est inhérente au régime même de la propriété; qu'à toute époque la guerre a été voulue et proclamée par les féodalités soucieuses de s'enrichir; que la guerre du XX[e] siècle ressemble en son principe à toutes celles du passé; que le pacifisme enfin n'est qu'une aberration ou une duperie. Le prolétariat est le maître de la paix : mais la paix elle-même ne pourra prévaloir et s'universaliser que par une profonde révolution du système économico-social.

PAUL LOUIS.

BEETHOVEN

D'APRÈS SES « CARNETS DE CONVERSATION »

Parmi les circonstances tragiques de la vie douloureuse de Beethoven, l'infirmité incurable dont il reçut les premières atteintes dès sa trentième année, la surdité, est celle qui a le plus intéressé les biographes et les admirateurs du maître des Neuf Symphonies. Le plus grand maître de la musique moderne, sourd, comme Michel-Ange fut aveugle, n'est-ce pas la plus amère dérision du sort, la plus cruelle ironie d'un destin déjà cruel? Beethoven, dont la jeunesse n'avait guère été heureuse, et dont la vie, lorsqu'il fut arrivé à l'âge d'homme, ne semblait pas s'annoncer des plus brillantes, n'avait pas besoin, par surcroît, de la suprême injure que la nature pût faire à un musicien. Mais si l'on réfléchit qu'à l'époque où fut exécutée la première symphonie (3 avril 1800), il avait déjà ressenti violemment les premières atteintes du mal, peut-être pensera-t-on que la douleur infinie de Beethoven fut la source de ses inspirations les plus grandioses et les plus vraiment « humaines ». Et c'est à l'époque où il composait la seconde symphonie, qui marque un tel progrès sur la précédente, qu'il écrivait ce fameux « testament de Heiligenstadt » dans lequel, s'adressant à ses frères, plus, à l humanité en général, il s'écrie :

O hommes, qui me jugez ou déclarez haineux, revêche ou misanthrope, combien vous me faites tort ; vous ne savez pas la cause secrète de ce qui vous paraît ainsi ; mon cœur et mon esprit furent dès l'enfance portés au tendre sentiment de la bienveillance, et même j'ai toujours été disposé à accomplir de grandes actions ; mais pensez seulement que, depuis six ans, je me trouve dans un état incurable aggravé par des médecins inintelligents. Trompé d'année en année dans l'espoir d'une amélioration, forcé enfin d'envisager un *mal durable* (dont la guérison, si elle n'est pas tout à fait impossible, durera peut-être des années). Né avec un tempérament vif et ardent, sensible même aux distractions de la société, il a fallu de bonne heure m'iso-

ler et mener une vie solitaire; parfois, je voulais bien me mettre au-dessus de tout cela, oh ! comme j'étais alors durement repoussé, à redoubler la triste expérience de mon infirmité; et pourtant, il ne m'était pas encore possible de dire aux hommes : Parlez plus fort, criez, car je suis sourd. Ah ! comment me serait-il possible d'alléguer alors la faiblesse *d'un sens* qui devrait être chez moi à un plus haut degré de perfection, un sens que jadis j'avais dans la plus grande perfection et comme certainement peu de gens de ma profession l'avaient encore eu ! Oh ! je ne le puis ! aussi excusez-moi, si vous me voyez m'écarter, quand je me mêlerais volontiers à vous. Mon malheur m'est doublement pénible, car il faut que je sois méconnu ; pour moi, pas de distraction dans la société des hommes, pas d'entretiens distingués, d'épanchements mutuels; tout seul, c'est à peine dans la mesure où la plus haute nécessité le commande que je puis me laisser entraîner dans la société; il me faut vivre comme un exilé; si je m'approche d'une société, une brûlante angoisse me saisit, car je crains d'être exposé à laisser remarquer mon état. — Il en fut ainsi toute cette demi-année que je passai à la campagne, poussé par un médecin intelligent à ménager autant que possible mes oreilles ; il allait presque à l'encontre de mes dispositions présentes, quoique, parfois entraîné par l'instinct de la société, je m'y fusse laissé égarer. Mais quelle humiliation quand quelqu'un, se tenant près de moi, entendait au loin une flûte et que *je* n'entendais *rien*, ou que quelqu'un entendait *chanter le pâtre*, et que je n'entendais rien non plus ! de tels événements me jetaient presque dans le désespoir; peu s'en fallut que je ne misse moi-même fin à mon existence. Seul, l'*Art* m'a retenu (1)!..

Avec le temps, le mal fit des progrès incessants, malgré les soins les plus divers ordonnés par les spécialistes consultés, et Beethoven passa les dix dernières années de sa vie dans un état de surdité à peu près absolu. Vers la fin de 1816, son compatriote Joseph Simrock, l'éditeur de Bonn, se trouvant à Vienne, constatait qu'il ne pouvait se faire entendre de Beethoven lorsqu'il était placé à sa gauche, et qu'il fallait avoir recours à l'écriture lorsqu'on voulait lui faire quelque communication confidentielle. L'année suivante (dans une lettre au comte Erdödy, de Heiligenstadt, 16 juin), Beethoven lui-

(1) Ce *Testament de Heiligenstadt* a été reproduit par presque tous les biographes de Beethoven. On le trouve notamment dans le *Beethoven* de M. Romain Rolland et dans la *Correspondance* traduite par M. Jean Chantavoine (pp. 42-44.) Cf. la lettre à Amenda du 1er juin 1801, à la fin de laquelle on lit, soulignés, ces mots : « La chose de mon oreille, je te prie de la garder comme un grand secret et de ne la confier à personne » ; à Wegeler, du 29 juin de la même année, etc. ; et la biographie de Wasielewski (I, pp. 229-246 ; II, pp. 263 et suiv.).

même constatait une fois de plus que son état empirait de jour en jour. Malgré les appareils que Maelzel (le mécanicien inventeur du métronome qui porte son nom) lui confectionna à différentes reprises, le sens de l'ouïe était irrémédiablement perdu. Zelter, l'ami de Goethe, trouvait Beethoven quasi-sourd (*so gut wie taub*), vers la même époque. C'est alors que le maître dut avoir recours, et cela jusqu'à la fin de son existence douloureuse, à l'usage de l'écriture pour communiquer avec les personnes qui l'entouraient. Curieux documents que ces *Conversationshefte*, conservés aujourd'hui, au nombre de 136, à la Bibliothèque royale de Berlin (1). Rien ne peut nous faire mieux pénétrer dans la vie quotidienne de Beethoven que ces petits carnets de papier à chandelle, tout crasseux d'être traînés dans la poche, crayonnés à la hâte, et qu'il abandonnait une fois hors d'usage; reliques précieuses aujourd'hui, d'autant plus précieuses qu'elles contiennent mainte annotation de la main de Beethoven, où se révèlent ses préoccupations, presque toutes causées par l'incurable mal.

Après tous les *Beethovenforscher* qui les ont feuilletés, depuis Schindler et Nohl jusqu'à MM. Frimmel et Kalischer, voici M. Volkmann qui nous apporte *Du nouveau sur Beethoven* (*Neues über Beethoven*) exclusivement d'après ces carnets de conversation. Rien de plus curieux à lire que la brochure qui porte ce titre (2).

Voici, par exemple, des fragments de conversation, au café ou à la brasserie. Beethoven lui-même interroge par écrit, — car il se méfie de parler trop haut dans un lieu public :

Ceux-ci entendent-ils ce que je vous dis? —
— Non, répond l'interlocuteur, vous parlez doucement.

Une autre fois, il demande en français, par surcroît de prudence :

Qu'est-ce qu'il parle, cet homme-là ?

Schindler, dont on reconnaît l'écriture, répond :

C'est un officier qui raconte tout au long la capitulation du corps autrichien à Ulm.

(1) Ces carnets proviennent de la succession de Schindler, « l'ami » de Beethoven, et son biographe. Ceux de l'année 1821 manquent seuls à cette collection, qui forme environ 11.000 pages.

(2) Berlin und Leipzig, 1905, Hermann-Seeman Nachfolger.

L'officier narrait sans doute avec force détails et à grand renfort de gestes, comment, le 17 octobre 1803, le général Mack avait été fait prisonnier avec 25.000 Autrichiens; et le pauvre Beethoven, ne comprenant rien à cette mimique, en demandait l'explication à Schindler.

Ou bien, c'est Karl Holz, celui-là même que Beethoven avait désigné pour être son biographe, (1), et qu'il appelait, par plaisanterie, *Mahagoni-Holz*, *Holz-Christi*, etc. (bois d'acajou, bois de crucifix), Karl Holz qui écrit, à propos d'une personne que le maître lui a désignée :

Il a l'air d'un véritable rat d'archives.

A quoi Beethoven ajoute :

Borné, plein de suffisance.

Puis ce sont des conversations politiques, sujet affectionné de Beethoven, qui se gênait d'autant moins pour exprimer ses opinions ultra-libérales que la soupçonneuse police de M. de Metternich n'y attachait pas autrement d'importance : tout Vienne les connaissait et les lui passait comme une manie innocente.

Où en est la fidélité et confiance en l'Autriche ? demande-t-il un jour. Accorde-t-on la même confiance à un criminel qu'à un honnête homme?

Lorsqu'il se trouvait seul au café, Beethoven lisait les journaux : il les lisait avec le plus grand soin, de la première à la dernière ligne, et sans oublier les annonces : il notait dans son carnet ce qui l'avait intéressé. Ainsi, en 1820 :

Conversationsblatt n° du 29 février 1820. M. Wolfsohn ment à mon endroit.

Ce M. Wolfsohn avait en effet, dans les *Nouveautés techniques* du *Wiener Conversationsblatt* de ce jour, fait publier une réclame dans laquelle il était qualifié de « mécanicien génial », et le rédacteur de la rubrique technique parlait avec éloge d'une « machine s'adaptant à la tête pour les personnes qui ont l'oreille dure », et qui se dissimulait facilement sous

(1) Karl Holz, fonctionnaire des finances autrichiennes, habile violoniste : il jouait avec le quatuor Schuppanzig. La lettre par laquelle Beethoven le designe pour écrire sa biographie a eté traduite par M. Chantavoine (*Corresp.*, p. 275, lettre du 30 août 1826).

les cheveux. « Wolfsohn m'a affirmé, ajoutait-il, que notre immortel Beethoven s'en sert avec un succès incontestable. »

Dans le même carnet se lit une longue conversation au sujet de ces *Gehörmaschinen*, qui se termine par ces mots d'un interlocuteur:

Dois-je demander une rectification en votre nom?

D'autres pages montrent que Beethoven copiait dans les annonces des titres d'ouvrages nouveaux; il note par exemple, de Bernt, des *Leçons sur les moyens de sauver les personnes en léthargie*, un volume avec 5 planches, Vienne, 1819, prix 1 florin 30 kreutzer; ou bien encore la *Description d'un nouveau voyage de découvertes dans la mer de glace australe*, d'Ivan Simonow, en vente chez Wallishauser, Hohermarkt, n° 543 (1).

On sait qu'un des grands soucis de Beethoven était le choix d'une gouvernante; il en changeait sans cesse, et jamais ne parvenait à en garder aucune. Ses carnets portent naturellement des traces nombreuses de ses préoccupations perpétuelles. Un jour que, dans un accès de mauvaise humeur, il veut souffleter l'une d'elles, Karl Holz l'avertit:

Ne la battez pas, vous pourriez avoir des désagréments avec la police.

Un autre jour, avec son neveu Karl, il trame tout un complot contre une autre. La scène se passe en 1823; Karl écrit:

Le frère (son oncle Johann, frère du compositeur, le frère Caïn) dit qu'il sera utile que tu la battes un peu.
Autrement ça ne sert à rien.

L'oncle Ludwig hésite, résiste, sans doute.

Rien ne nous arrivera, insiste Karl; car elle ne sera pas assez forte pour se défendre contre nous deux.

— Mais, objecte probablement le bon oncle, la servante est forte, et elle pourrait bien nous répondre et nous faire du mal.

— *Moi*, je ne crains rien, assure Karl.

Et sur une nouvelle remarque de son oncle, il ajoute:

(1) « Bernt's *Vorlesungen über die Rettungsmittel beim Scheintode*, etc., mit 5 Kupfertafeln, gr. in-8°. Wien, 1819, 1 fl. 30 kr. Wallishauser, Hohermarkt, n° 543: *Iwan Simonows Beschreibung einer neuen Entdeckungsreise in das südliche Eismeer*, etc. » (VOLKMANN, pp. 21-22).

Elles (les personnes qui battent leurs domestiques) sont aussi punies qu'un déserteur.

Enfin, ces derniers mots terminent le complot :

Si seulement personne ne vient au secours.

Il faut croire que la chose n'eut pas de suites graves, la crainte de la police et de la justice ayant empêché l'oncle et le neveu de mettre leur projet à exécution (1).

Avec la question du domestique, celles de la composition des repas et de la cuisine figurent pour une part assez importante dans les conversations pratiques de Beethoven. Il s'y occupe non seulement des plats les plus importants, mais jusqu'aux pommes de terre au macaroni, au sucre, aux épices, au vinaigre pour la salade, au fromage, etc.; tout est réglé par lui ; on se le figure aisément dans une défiance perpétuelle, dans une crainte incessante d'être mal compris lorsqu'il donne les ordres les plus insignifiants.

Il était fort amateur de poisson ; Holz, qu'il consulte un jour sur le menu, demande :

Quel poisson, et pour combien?

Puis, sur une remarque relative à la cuisinière :

Quand elle l'accommode mal et pas seulement par méchanceté.....

Holz reprend :

Je connais une marchande de poisson, si vous voulez avoir du poisson frais même en semaine, vous pourriez envoyer chez elle, et la payer tous les mois. Ce serait le mieux.

Enfin, un peu plus loin :

3 livres de carpes, ce sera suffisant.

Les poissons préférés de Beethoven n'étaient pas seulement ceux d'eau douce, comme la carpe, la perche, le brochet, mais aussi les *frutti di mare*, les huîtres de l'Adriatique, par exemple.

Le conseiller Peter (co-tuteur du neveu Karl) propose un jour :

Il faudra que nous fassions une fois une *Austern Partie* à Trieste et à Venise.

(1) Volkmann, pp. 23-24.

Une autre fois, la conversation étant venue sur le même sujet, le poète Bernard, qui se trouve parmi les interlocuteurs de Beethoven, risque ce jeu de mots :

Austria (Autriche) vient de Austern (huîtres). Pourquoi donc un Austrier ou Austerer (Autrichien) ne pourrait-il pas manger d'huître ?

Et comme les extrêmes se touchent, ainsi que le constate M. Volkmann, tandis que le verso d'un feuillet contient une addition de 9 florins 28 kreutzer pour du vin, du veau, des huîtres, etc., le recto en regard nous montre une esquisse de l'*Et iterum venturi sæculi* de la grande *Messe solennelle* (1).

Les mêmes documents nous font connaître Beethoven fumeur. Dans un carnet de 1823, il note pour ne pas l'oublier : « En ville du tabac. » Il fume généralement la pipe à cette époque ; lors d'une visite des cantatrices Sontag et Ungher (celles-là mêmes qui créèrent la Symphonie avec chœurs), il écrit pour rire, à Schindler, qui est présent :

Invitez ces demoiselles à fumer une pipe.

Mais, dans les derniers temps de sa vie, il semble avoir préféré le cigare, dont il est question de plus en plus souvent. Trouvait-il la pipe trop vulgaire ? Il se pourrait, car, vers le même temps, de nombreuses notes indiquent que le vieux maître soignait mieux que par le passé sa mise extérieure. On le voit, par exemple, s'inquiéter de cirages, de vernis brillant pour les chaussures...

Lorsque arrive la saison de la villégiature aux environs de la capitale, les carnets de notes nous renseignent encore sur les préparatifs de Beethoven qui, lors de chacun de ses déplacements, déménageait presque complètement, emportant jusqu'à son piano, et cela même après que la surdité lui eut rendu ce meuble plus inutile qu'aucun autre. Une fois à la campagne, au cours de ses longues et solitaires promenades quotidiennes, il écrit les précautions à prendre pour s'orienter tout seul, sans avoir à demander son chemin. En juin 1825, on lit entre autres :

† Chapeau de paille.

(1) Volkmann, p. 27-29.
(2) *Id.*, *ib.*, pp. 30-31.

† Si on laisse à gauche l'orient, on a le midi devant soi ; si on le laisse à droite, à main gauche le couchant.

Et comme, au milieu de la nature qu'il admire en silence, sa pensée musicale est toujours en éveil, on n'est pas étonné de rencontrer, à deux reprises, l'adresse d'un marchand de « stylographes » ou, comme on disait alors, de porte-plume-réservoirs, — cet instrument ne date pas d'hier, — par lesquels le compositeur pourra remplacer le grossier crayon de charpentier qui lui sert à griffonner hâtivement des notes.

En 1814, Beethoven copie cette réclame :

Plumes à écrire en argent pour voyageurs, Plankengasse No. 106. On peut écrire 5 heures sans renouveler l'encre qui y est contenue. Prix : 5 fl. C. M. (monnaie conventionnelle).

Mais indépendamment des lieux où il villégiature d'habitude aux environs de Vienne: Mödling, Baden, Heiligenstadt, Beethoven projette parfois de visiter de plus lointaines stations thermales. En juin 1820, il écrit :

Gmunden — y (faire) un voyage avec — — — K??? — O Dieu !

Il semble que la réalisation de ce projet de voyage avec son neveu Karl (âgé de quatorze ans alors) serait pour lui un bien grand plaisir ; l'exclamation finale est significative dans sa brièveté. Trois ans plus tard, l'hiver de 1823, s'entretenant avec Schindler, c'est un autre projet beaucoup plus audacieux de « saison » thermale.

Vous devriez aller aux bains de mer, conseille l'ami Schindler, ils font une forte impression sur l'organisme humain.

Excellents les bains de mer.

Celui de Cheltenham semble être le meilleur...

En mai 1826, Beethoven lui-même écrit :

A Ischl, *c'est le meilleur* — (en français) (1).

Aucun de ces projets de voyage ne se réalisa ; Beethoven n'alla ni à Gmunden, ni à Cheltenham (que Schindler prenait à tort pour une station maritime), et la seule excursion thermale à longue distance de Vienne qui lui fut permise fut celle de Töplitz ; il y était allé en 1812, par ordre du médecin, et y

(1) Beethoven, dans ses esquisses musicales, emploie souvent le mot *meilleur* pour désigner, parmi les différentes versions d'une même phrase, celle à laquelle il donne la préférence et qu'il admet d'une façon definitive.

avait rencontré Goethe. On connaît de curieux détails sur les entretiens du poète avec le compositeur.

La vie de Beethoven s'écoula donc presque sans quitter Vienne ou ses environs, très simple et très monotone, pendant près de quarante ans, troublée seulement par les orages si fréquents de son ménage de célibataire impossible à servir, par les soucis que lui causait l'éducation de son « cher petit polisson » de Karl, son neveu et pupille, assez mauvais sujet selon les uns, beaucoup meilleur qu'on ne l'a prétendu, suivant de récents biographes (1).

Il ne faudrait pas se figurer, cependant que les seules nécessités matérielles occupassent le temps consacré par Beethoven à la conversation. Les huit ou neuf dernières années de la vie du compositeur sont loin d'être inféconds. L'ouverture *Zur Weihe des Hauses*, écrite pour l'inauguration du Josephstädter Theater (et non pour la *dédicace d'un temple*, comme on le traduit généralement en français), la neuvième Symphonie, avec chœurs, l'esquisse d'une Dixième, cinq Quatuors, plusieurs sonates, d'autres œuvres de moindre importance, datent de 1820 à 1826. Et les carnets nous montrent Beethoven préoccupé des progrès qui se réalisent dans son art, de la possibilité de faire exécuter ses œuvres ici et là, etc., etc.

Un jour, en septembre 1825, il s'entretient avec Holz des améliorations apportées depuis peu à la facture du basson. Holz écrit :

J'ai parlé avec Mittag (célèbre bassoniste) (2) du basson perfectionné.

(1) A la mort de son frère Karl, en 1815, Beethoven fut nommé tuteur de son neveu, âgé de neuf ans à peine. Le considérant comme un fils, il pourvut à son éducation, cherchant à le soustraire à la mauvaise influence de la veuve de son frère, la « méchante femme,» la « Reine de la Nuit » (Voir, dans la *Correspondance*, de nombreuses lettres adressées au maître de pension de Karl, Giannastasio del Rio, et à Karl lui-même).

Karl, d'après les carnets de Beethoven, semble avoir parfois eu des ambitions poétiques. En septembre 1823, à Baden, près de Vienne, il dit à son bon oncle :

« C'est un petit essai poétique que j'ai fait il y a six mois déjà, une tragédie, d'après un vieux livre d'un jésuite qui se trouvait parmi les livres que Zmeskall t'a envoyés ».

M. Hans Volkmann (*Neues über Beethoven*, p. 13) cite aussi de Karl une épigramme écrite un jour qu'il s'était aperçu que son oncle se teignait les cheveux.

Après une tentative de suicide, en mai 1826, Karl entra dans l'armée ; il y resta jusqu'en 1832, se maria à Iglau cette année-là ; après des essais malheureux d'exploitation agricole, il se fixa à Vienne, où il mourut (13 avril 1858).

(2) Augusta Mittag, né à Kreischa (Saxe), le 25 décembre 1795, vint à Vienne en 1820 ; professeur de basson au Conservatoire (1821), membre de la chapelle impériale, le 28 août 1824, il mourut le 21 novembre 1867. D'après M. Volkmann

Il n'y tient pas beaucoup.
Il dit, seulement une quinte plus haut, l'autre est tout comme auparavant.
En La et en Mi c'est plus facile à jouer, à cause du Sol dièze et du Ré dièze et à cause de l'égalité du son.
Il ne pense pas autrement.
Mittag est (un) brave (homme).

Et comme Beethoven désire de plus amples explications, Holz propose de lui amener ce « brave » Mittag. La visite du virtuose du basson a lieu beaucoup plus tard, au printemps de 1826. Holz accompagne Mittag chez Beethoven et l'introduit :

C'est pour le nouvel instrument au sujet duquel vous voulez avoir quelques renseignements, explique-t-il.

Mais, on parle mieux *inter pocula;* aussi bien le logis du maître n'est pas trop confortable et Beethoven, pour faire honneur à son visiteur, l'invite à vider une cruche de vin à l'auberge voisine.

« Le vin est bon », dit l'un. Puis la conversation s'engage sur les nouveaux bassons. Holz écrit sous la dictée de Mittag :

Ils ont aussi l'Ut dièze depuis deux ans, même souvent Si, mais tous ne l'ont pas.
Haut pour le basson.
Il a vu des compositions pour le nouveau basson, qui peuvent tout aussi bien être exécutées sur l'ancien.
Mi majeur, Si majeur sont difficiles à faire dans les mouvements rapides.
Dans l'adagio, ça ne fait rien.
L'Ut dièze va très facilement.

La conversation dévie peu à peu ; Mittag parle maintenant de Beethoven et de ses œuvres :

Il veut vous exprimer la haute estime de ses compatriotes, les Saxons, écrit Holz.

« Fait-on beaucoup de musique à la cour de Dresde ? » interroge sans doute Beethoven.

Pas un seul concert de tout l'hiver.

Mais le compositeur désire encore un détail sur le basson.

(*Neues über Beethoven*.pp. 47-48). il pourrait être question ici d'un perfectionnement du basson dû à Almenräder (1820), ou à G. H. Kummer, de Dresde, vers la même époque.

Le nouveau basson, lui répond Mittag, doit avoir encore au ténor dans le haut, Ré, Mi, Fa.

Et il trace les notes sur une portée.

Le Ré aussi.

On passe ensuite à un sujet plus général. Le maître demande au mucisien ce qu'il pense des instruments à vent de la chapelle impériale de Vienne, dont il fait partie depuis deux ans.

L'harmonie à la cour est très bonne, répond Mittag, mais ils n'ont rien à faire.

Beethoven vient à parler de la musique religieuse (depuis trois ans, une messe lui avait été commandée pour la cour) ; Mittag répond à ses questions :

Il n'y a pas de grande messe, sauf celle que Eybler a faite.
On devait exécuter une messe de Salieri, mais on a été obligé de la mettre de côté, on la trouvait trop mauvaise.

Le musicien fait ensuite l'éloge de ses compatriotes.

Vous devriez venir à Leipzig, y donner un concert ; il n'est pas besoin de nouvelle symphonie ; là-bas l'enthousiasme pour vous est sans borne ; 1500 étudiants, qui ne veulent entendre d'autre musique que la vôtre.
A Dresde aussi (1).
L'orchestre est de 90 personnes, c'est peut-être le meilleur aujourd'hui.
Harmonie triplée.
Les meilleurs artistes veulent partir à Munich, le roi diminue leurs appointements à tous.
Vos symphonies ne sont nulle part mieux exécutées que là : mais ils font 5 ou 6 répétitions.
A Dresde, il y a des concerts en plein air.

Le dialogue s'engage autour de différentes personnalités du monde musical. A propos de l'une d'elles, Mittag déclare :

Il n'entend pas.

Puis :

Katter ne connaît pas même l'accord de Do.
Scheidl.

(1) Sur l'enthousiasme des Dresdois pour Beethoven, M. Volkmann cite un autre témoignage caractéristique. Karl s'entretient avec son oncle (décembre 1825) :
« Un banquier de Dresde disait au frère (Johann) qu'il y a quelques années le bruit courut que tu irais à Dresde, que les notabilités s'étaient réunies, et qu'on avait préparé pour toi un appartement de 18 pièces. »

Witasek (1) a renvoyé le décret de nomination (il devait remplacer Salieri à la tête de la chapelle impériale), il écrivit à Kudschera qu'il était trop vieux pour supporter les cabales de la cour, et comme il est encore rouge de visage, les Viennois pourraient le prendre pour un ivrogne.

Naumann aussi est mort.

Morlacchi (2) et Weber y sont maintenant.

Un peu plus loin, parlant de sa messe, Beethoven s'enquiert des facilités d'exécution qu'il pourrait trouver à Dresde, demande des renseignements sur la cour, sur le roi, qui a souscrit un exemplaire de la partition, comme presque tous les souverains de l'Europe. Mittag répond :

Le roi lui-même joue encore tous les jours une heure.

Il (?) est déjà disparu de la cour.

Il est instruit.

Sur ces entrefaites, Holz remarque prosaïquement :

C'est bien difficile de se faire servir du vin aujourd'hui, on n'y parvient pas.

Une saucisse interminable.

La conversation tire à sa fin ; une nouvelle cruche vidée, Holz explique ce que vient de lui dire Mittag :

Mittag disait que Breitkopf et Hartel se sont enrichis avec votre symphonie en Ré (la neuvième, avec chœurs). Elle a paru en même temps sous toutes les formes et le premier jour le stock des 2000 exemplaires pour piano à 4 mains a été épuisé.

Là-dessus, on se lève et l'on quitte l'auberge. Mittag prend respectueusement congé de l'illustre maître qui, dans un jour de bonne humeur, vient de l'honorer d'une heure ou deux d'amicale conversation et, quelques jours plus tard, rencontrant Holz dans la rue, celui-ci écrit sur le carnet de Beethoven :

Mittag m'a prié de vous dire que l'heure qu'il a passée avec vous a été la plus heureuse de sa vie (2).

J.-G. PROD'HOMME.

(1) Wittaseck (1771-1839) devait remplacer Salieri, mort le 7 juin 1825.

(2) J.-G. Naumann mourut le 2 octobre 1801 ; Weber quitta Dresde au printemps de 1826 ; il mourut peu après à Londres. Morlacchi, nommé à vie à la chapelle de Dresde, en 1826, mourut en 1842 ; il fut remplacé par Richard Wagner l'année suivante.

(2) H. Wolkmann, pp. 45-47, *Eine Plauderstunde bei Beethoven.*

POÈMES

—

JEUNES GENS

O mes amis, je vous reconnais : vous passez
Dans les jardins au jour tombant, seuls, effacés,
Lents promeneurs pareils aux ombres sans visage.
Vous sortez des cages de pierre, déliés
Pour un soir. Que la nuit vous soit douce ! oubliez
Au milieu des gazons amollis d'arrosage
La Cité qui, derrière les beaux arbres, dresse
Ses populeuses perspectives sans tendresse.
Laissez là-bas, sur la ceinture des faubourgs,
Planer les cris et les poussières enragées;
Oubliez tant de patiences étagées
Dont s'allument les fenêtres au fond des cours.
Goûtez l'air; respirez la grasse odeur d'humus
Qui monte des massifs sombres. Ayez la force
Des marronniers qui poussent là, rugueux d'écorce,
Larges de cime et très tranquillement émus.
Ayez le rêve, ayez la paresseuse pente
De l'allée et sa courbe oisive qui serpente
Pour le plaisir, le long des parterres en fleurs.
Ne pensez plus : que vos fatigues, vos douleurs
Vous inclinent anéantis, mêlés aux choses
Jusqu'au vertige, à la confusion des roses,
Des feuillages, du ciel et de votre âme avide,
En ce mystère : un soir qui passe, une heure vide...
Non, jamais de repos : Après le jour, ses fièvres,
D'autres fièvres ! après ses sueurs, des sueurs

Plus tristes, ô Cité, fument dans tes lueurs.
Ta nuit de joie en tous les coins nous tend ses lèvres,
Et plus haut que tes bruits du soir est le tapage
De notre sang. Il crie, il est trop jeune, hélas !
Trop fou pour qu'en nos cœurs descende et se propage
Le grand silence des étoiles... Vous, si las,
N'est-ce pas que voilà, mes amis, ressurgie
Pour les souffrances du désir votre énergie ?

MÊLÉE

J'erre seul, mon regard droit devant moi s'enfonce
Jusqu'où l'on voit les toits se toucher presque, où l'air
Resserré, semble-t-il, entre les murs, se fonce
D'un bleu plus dense au bord du ciel encore clair.
Mes pas sur le pavé traînent las, en arrière,
Lourds d'ennui, quand mon cœur, si pressé lui, si vite
Dans les encombrements du soir se précipite.
Six heures : un grand poids a rompu la barrière,
Chaque étage déverse son flot, et la crue
Sombre, roulant des feux, monte, engorge la rue
De ses courants hâtifs où, parfois, un arrêt
Brusque soulève un cri de fureur dans la brume.
Que d'yeux l'on croise alors, voilés où transparaît
La rancune, tentés pour qui le luxe allume
Ses magasins de verre et le plaisir ses rampes,
Pauvres yeux attirés, déçus par tant de lampes,
Par tant de lettres d'or, rouges, vertes... Comment
Reconnaître à côté de l'enseigne qui ment
L'appel clair du bonheur ? On s'épuise, on s'excite
Ici, puis là, l'espoir sans fin vous sollicite.
Des femmes... leur parfum ouvre comme un chemin
D'amour dans la cohue, et passe ; les affiches
Hurlent de toute leur couleur vive : être riches !
Et prompte, en tous sens, pour un sou, de main en main,
Et toujours neuve, dans un frisson de dépêche,
La haine court avec son odeur d'encre fraîche.

TÊTE-A-TÊTE

Comme on se sentait loin, perdu dans cette auberge
Au bord du fleuve, où seuls nous dînions, les genoux
Rapprochés sous la table étroite ! Qu'avions-nous
A craindre ? Une nuit d'août si calme ! sur la berge
C'était, dans l'ombre, un lent tâtonnement de train
Qui, pour partir, avec mille peines s'arrange,
Et s'élevant des grêles bosquets un refrain
Veule et las. Qu'avaient donc ces bruits du soir d'étrange ?
On devinait la ville proche à sa vapeur
Lumineuse. D'où vint que nous eûmes si peur
De l'avoir quittée à jamais, comme l'eau noire
Qui reflétait là-bas ses ponts et sans mémoire
Coule... Le gaz tremblant autour de ta pâleur
Mettait un battement d'aile silencieuse.
Pourquoi dans notre amour cette attente anxieuse
De quelque chose d'embusqué comme un malheur ?

FRANÇOIS PORCHÉ.

UN CLÉRICAL ATHÉE

—

M. JULES SOURY

—

Une des figures les plus curieuses de ce temps est assurément M. Jules Soury. Ancien chartiste, archiviste paléographe, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, directeur d'études à l'école pratique des hautes études à la Sorbonne, tels sont ses titres au respect du vulgaire. D'autre part, nous le connaissons hébraïsant distingué, philosophe hardi, historien remarquable. Enfin, actuellement, la science physiologique le compte parmi ses maîtres et ses consciencieux travaux sur le cerveau font autorité.

Cette sèche nomenclature précise la variété et l'étendue des connaissances de M. Soury. Il se rattache, comme on le voit, aux philosophes du XVIII[e] siècle par ses multiples travaux, lesquels, embrassant dans une même étreinte les lettres et les sciences, lui ont permis d'avoir un système encyclopédique, une synthèse véritable.

C'est pourquoi la curiosité publique, fixée depuis longtemps sur la valeur de l'éminent professeur, a lieu d'être étonnée quand on lui apprend que cet esprit, dans une affaire dont les suites modifient encore si profondément l'axe de la politique française, se range dans un camp dans lequel on n'aurait jamais cru devoir le rencontrer. Elle se montre surprise quand on lui dit que l'auteur du *Bréviaire du Matérialisme* a fait paraître un ouvrage : *Campagne Nationaliste*, dédié au général Mercier, au cours duquel il s'affirme athée, mais « clérical d'opinion et catholique de tradition ».

Cette originale déclaration de principes choque « *a priori* ». Mais quand on approche l'homme qui l'a écrite, quand on médite sur la dernière œuvre qu'il nous apporte, une tout autre impression se fait jour. On oublie volontiers la violence maladroite de certaines épithètes pour songer à l'immense tristesse qui se dégage des pages qu'on vient de lire. On n'est pas convaincu (nous pensons du reste que M. Soury a moins cherché à faire acte de prosélytisme qu'à pousser un cri de haine), mais devant ce désespoir d'Alceste une pitié naît en même temps qu'un respect se marque pour la sincérité et le savoir dépensés.

Nous avons parlé d'Alceste. Assurément, un rapprochement de ce

genre s'impose. Toutefois, si les conclusions de l'enquête sont les mêmes, les mobiles diffèrent. Le héros douloureux de Molière hait l'humanité parce qu'il n'y a pas trouvé ce qu'il apportait lui-même, sincérité et noblesse de cœur. La misanthropie de M. Soury a d'autres raisons ; elle est de notre temps et se réclame de la science. C'est cette dernière qui lui a montré l'homme comme un animal bien peu intéressant, d'une perfectibilité infinie pour le mal, d'une rétivité presque absolue pour le bien. Elle s'appuie sur les derniers travaux et ne dédaigne pas d'être pédante. Mais par la recherche constante et passionnée de ce qu'elle croit être le vrai, elle nous intéresse et le système qu'elle apporte attire et retient l'attention.

M. Soury aide du reste à cette tâche. Dans la préface de son livre, il nous donne sa vie. En la méditant, l'homme qu'il est nous apparaît dans sa complexité, mais aussi avec une belle franchise. Nous nous le rappellons aisément, l'apparence chétive, menue, la physionomie d'une mollesse ecclésiastique, mais le front immense, les yeux demi-clos comme perdus dans une méditation intérieure, la bouche large et mince dont le sourire fin se moque tristement, les mains distraitement, nerveusement occupées à rouler une calotte de sacristain, la parole aisée aux périodes sonores et harmonieuses, éveillant la haine, accusant le mépris, sanglotant dans un désespoir jamais banal l'ennui de vivre et la honte d'être homme.

Mais ce qu'il nous apprend de lui-même nous le définit plus exactement encore. En des pages dont certaines sont d'une simplicité admirable, d'une beauté grave, il nous montre son existence. Fils modèle, il a toujours vécu avec ses parents. Il est « entré dans la vieillesse, au port de salut, sans avoir connu les orages de la jeunesse ni les naufrages de l'âge viril ». Nous le voyons déjà un peu en marge de la vie, n'y participant guère, ombre de laboratoire et de bibliothèque, méprisant l'action pour la méditation. Les années passées sur les vieux parchemins, écoulées à observer les circonvolutions du cerveau, n'ont été troublées par aucun jeu d'enfant. Aucune affection n'est intervenue, aucune passion n'a terni de sa buée ce miroir paisible.

Ce genre de vie, cet ascétisme digne d'un Bénédictin du XVIe siècle commente éloquemment la philosophie de M. Soury. Dès lors, nous commençons à comprendre l'amertume de cette dernière, son caractère d'étrangeté, sa logique paradoxale à force d'absolu, le désespoir passionné qui l'anime. Née de la solitude, elle semble exacte et n'est pas vraie. La voici :

Dès que la pensée humaine essaie de pénétrer et de comprendre le monde extérieur, elle reste frappée de stupeur devant le spectacle chaotique et décevant qui s'offre à elle. L'Univers lui apparaît alors comme un mouvant et monstrueux champ de bataille où des forces

innombrables et complexes s'enchevêtrent, se heurtent, se détruisent pour renaître la minute d'après, transformées et prêtes à une lutte nouvelle.

Cet Univers, notre raison peut-elle espérer en prendre possession? Lui est-il permis de connaître les causes premières des phénomènes qui s'accomplissent autour d'elle! de savoir vers quel but mystérieux les forces naturelles tendent? Le plan en vertu duquel toutes ces influences agissent et répercutent leur action à travers le temps, à travers l'étendue, est-il dévoilable? Hélas! un aveu d'impuissance nous arrête. « Notre intelligence n'est point faite pour connaître le monde. De nécessité, elle se le représente suivant la forme de sa structure. Cette représentation n'est et ne saurait être qu'un phénomène cérébral, la notion fatalement subjective que nous possédons du monde et de nous. »

La science elle-même ne nous apprend pas le mot de l'énigme. C'est qu'elle « n'explique rien au fond. Ce n'est pas son office. Le cerveau est une machine à calculer, à établir des rapports dans le temps et dans l'espace, à dégager des lois, simples généralisations de l'observation et de l'expérience qui valent ce que valent celles-ci en précision et en extension. Ce n'est point là connaître la nature des choses, mais se représenter quelques-unes de leurs manifestations apparentes ».

Nous voici loin des ambitions humaines. Mais notre savoir, pour avoir conscience de son humilité, s'en précise davantage. Condamné à l'observation des phénomènes, s'il croit avec quelque apparence de justesse que de « fin, de plan, de but ou de raison des choses, il n'en existe pas dans le monde », il ne s'attarde pas à cette constatation. S'attachant méthodiquement à la besogne pour laquelle il est destiné, il est amené alors à comprendre « qu'il y a des choses impossibles; qu'il n'existe point de contingence dans la nature »; mais « que si le déterminisme des phénomènes, c'est-à-dire la conception mécanique du monde n'explique pas tout, sans le déterminisme, on ne comprend rien à rien ».

Cette conception, par ses conséquences, porte un coup sensible à l'orgueil humain. Rudement, sans égards pour les mensonges dont la douceur nous enivre et pare notre esclavage, elle nous apprend que « notre destinée se fait comme notre pensée et notre volonté : nous ne la faisons pas. Car nous ne sommes rien, nous qui pensons, voulons et agissons, que l'effet, la résultante intime, le phénomène des forces et des activités élémentaires, inconnues et inconnaissables de la matière vivante ».

Sans pitié pour les idoles métaphysiques que notre imagination s'amuse à créer sans cesse et pour lesquelles nous nous passionnons vainement, elles nous oblige à en reconnaître le néant.

Ombres falotes, chimères bientôt disparues, que « la liberté morale et le libre arbitre, le primat de la volonté, la souveraineté de la raison et la vérité de la science » ! Rien n'existe, ni la Liberté, ce produit d'une vanité exaspérée et enfantine, ni l'Egalité, démentie perpétuellement par les faits, ni la Fraternité, cette niaiserie d'un cerveau simpliste, ni même la Justice, cette jérémiade de vaincu ! Des mots, des mots, des mots, que ces termes éclatants, somptueux, mais vides.

L'observation, au contraire, pour peu qu'on la fasse sans préjugés, nous montre l'individu, produit mécanique des causes qui le déterminent. Enchaîné par l'hérédité, raciné, « gouverné de plus en plus par les morts », suivant la forte parole de Comte, la liberté qu'on lui accorde n'a que la valeur d'un mensonge. Pas plus qu'il n'est libre, il n'est égal aux races qui entourent la sienne. Il est inférieur ou supérieur, suivant la famille humaine dont il reste le type et l'esclave. Pas plus qu'il n'est l'égal d'êtres d'autres clans, il n'en est le frère. La dure loi vitale intervient, l'obligeant à considérer les voisins comme des adversaires, sinon comme des ennemis. Aussi, devant ce perpétuel conflit, la Justice, cette création de l'esprit, apparaît-elle comme une illusion idéologique, détestable et anti-scientifique. De ce heurt de forces complexes, inégales et différentes, une constatation amorale s'impose : le triomphe des plus aptes, la force restant la régulatrice et l'ouvrière du progrès.

Conséquence d'un déterminisme absolu, nous retrouvons en l'homme, sous le tissu léger des conventions sociales, la bête égoïste, basse et voluptueuse qu'il est en réalité. Obéissant à la loi de nature, nous le voyons, comme les fauves, toujours en lutte contre les fauves ses pareils, afin de vivre et de satisfaire ses appétits et ses instincts. En cela, serviteur inconscient de ce « *struggle for life* » auquel les races obéissent aveuglément afin de se continuer à travers le temps.

C'est pourquoi la guerre est la nécessité même. C'est la sauvegarde des peuples, leur première éducatrice aussi.

La guerre est l'état naturel de tout ce qui vit, tout naît de la guerre, disait Héraclite d'Ephèse : la guerre est le roi et le père de tout ce qui existe ; elle est le Droit étant la Force. Elle est l'ordre du monde.

C'est par la guerre que se font et se défont les races. C'est le creuset auquel la Nature, impassible dans sa fécondité, soumit les espèces qu'elle crée. C'est elle qui élimine les éléments imparfaits, les peuplades inférieures, les inaptes à vivre. Ignorant l'individu, elle est le plus sûr fondement de l'hérédité. C'est par elle que l'homme a compris la nécessité d'une discipline impérieuse, le besoin de se subordonner à son clan. Par méfiance, par crainte et par haine des

races voisines, il a appris à aimer sa race, à se fondre en elle, à apprécier la valeur du patrimoine moral et matériel qu'il tenait de ses ascendants.

C'est la guerre qui a groupé les individus présentant les mêmes caractères ethniques, parlant la même langue, ayant les mêmes mœurs et la même histoire, par terreur du joug des groupements voisins.

Cette discipline, née de la guerre, est la force qui, se transmettant ataviquement, a permis à l'homme de devenir le civilisé actuel (1). Elle lui a fait comprendre sa fragilité, lui a montré qu'il n'était qu'une des innombrables fonctions cosmiques, qu'il n'existait que par sa longue suite d'ancêtres, que par sa tradition (2).

(1) On sait que cette théorie est acceptée actuellement par beaucoup. M. Brunetière, à un degré moindre cependant, dans sa brochure: « Les Ennemis de l'âme française », s'en montre partisan. Il cite même un curieux passage de Kant qu'il est intéressant de connaître (Extrait d'un ouvrage de M. Renouvier. « Introduction à la philosophie analytique de l'histoire ». Voici les passages essentiels :)

« ..... Mais ce que deviendraient cette étroite union des classes dans la République, et la multitude des hommes, et ce degré de liberté qui nous est encore laissé si la guerre, toujours attendue n'arrachait pas à la volonté des chefs le respect du genre humain, on peut s'en instruire par l'exemple de la Chine dont la situation est telle qu'on peut y craindre une incursion imprévue, mais non un ennemi puissant; il n'y a plus aucune trace de liberté : *d'où l'on conclura qu'au degré de civilisation où la genre humain est arrivé, la guerre est un moyen indispensable de l'élever plus haut* et que la paix perpétuelle ne nous serait salutaire qu'après que nous en aurions (qui sait quand?) atteint le point de perfection duquel seul cette paix pourrait être la conséquence. A cet égard, nous sommes donc cause nous-mêmes des maux dont nous nous plaignons si amèrement, et le livre saint, la Genèse, a pleine raison lorsqu'il nous montre des peuples dont la civilisation commençait à peine, devenus incapables de la porter plus loin, et tombés dans une corruption incurable pour s'être réunis trop tôt en un corps social, ce qui les affranchissait de toute crainte de la guerre.

(2) « On sait bien que les végétaux et les animaux se développent de germes, mais on n'a point assisté à ce développement, à moins d'être embryologiste. On sait encore que, sans graines, sans éléments reproducteurs, la vie ne pourrait se propager bref que les générations actuelles sont la continuité des générations dont elles sont issues, et qu'avec la matière des cellules germinales toutes les propriétés biologiques, celles de la sensibilité et de l'intelligence comme les autres, sont transmises des ascendants aux descendants. »

« Quelque doctrine qu'on suive dans l'interprétation des faits de l'hérédité ces faits eux-mêmes ne sont pas contestables. L'enfant comme la plantule ne peut pas ne pas être la substance même des êtres qui l'ont produit, et cela depuis les protozoaires et les protophytes jusqu'à l'homme, quelque variés que soient les modes de reproduction. Pour différents que soient les facteurs internes et externes qui concourent à modifier ces productions organiques, il faut qu'elles répètent les caractères médiats et immédiats, ataviques et contemporains, des parents et de la race, de l'espèce, du genre, de la famille ».

« Or, les caractères ethniques des diverses races ou espèces humaines présentent un degré de fixité, une sûreté de réaction organique et fonctionnelle tellement manifeste, du fait de l'hérédité accumulée, qu'une éthologie, une science des mœurs, des réactions morales, existe pour les variétés, races ou espèces du genre humain comme pour celles des autres mammifères, chiens, chevaux, etc., des oiseaux, des reptiles, des amphibiens et des poissons.

« Tout l'art des horticulteurs et des éleveurs est fondé sur la propriété de la matière vivante de reproduire un type ancestral plus ou moins modifié par la fixation héréditaire de certaines variations obtenues et maintenues artificiellement. Ces combinaisons biologiques n'ont pas plus lieu de surprendre que celles de la chimie

Elle lui a donné une leçon de modestie nécessaire, le rappelant ainsi au rôle infime qu'il devait jouer. Calmant sa vanité, elle a modéré également ses instincts faisant éclore en lui le dévouement pour les siens, la joie du renoncement, l'enthousiasme du sacrifice, le besoin de se donner à sa race.

Mais cette discipline ne se comprend pleinement que lorsque les religions interviennent, lui donnent un sens définitif, lui constituent une philosophie, concilient peu à peu le besoin d'être et de jouir avec la dure et absolue nécessité de se plier à la tyrannie de l'ambiant et des lois naturelles. Ce sont les religions qui, de transitoire et d'occasionnelle, rendent la discipline éternelle, en font le ciment sans lequel toute collectivité ne peut durer.

Enfantées par l'homme, elles reflètent la crainte qui les a fait naître dans le cerveau de celui-ci. Leur anthropomorphisme trahit la pensée de l'être qui les a conçues. Par là, leur action s'exerce sur leur créateur qu'elles enfantent à leur tour et auquel elles apportent un motif d'espérer et une raison d'obéir. Ce sont elles qui ont fait « d'une brute aux instincts naturellement bas et sensuels une créature morale et pieuse ». Elles ont appris la résignation aux masses si proches encore de l'animalité, fouillées et dominées par les sales passions ; elles ont constitué l'ordre, car, sans elles, tout aurait croulé dans une anarchie sanglante. Elles ont permis et assuré la survivance et l'ennoblissement de l'espèce en préparant par un mensonge nécessaire l'individu à se soumettre à la fonction pour laquelle il était destiné.

Dès lors, nous commençons à comprendre. La science subalternisée, réduite à l'étude des rapports, reculant, désarmée, devant le sombre mystère des choses ; la Force souveraine, accouchant de ses mains sanglantes les Races, leur donnant, avec l'aide des religions, la tradition toute d'autorité et de renoncement qui seule leur permet d'exister. L'humanité, ramenée à une combinaison de cellules, l'hérédité seule maîtresse et, par suite, le dédain ou la subordination des causes multiples de milieu, de climat, d'éducation, etc., la méfiance de l'individu, le rôle social de celui-ci étroitement et durement délimité. Et comme conséquence extrême, comme couronnement logique, le guerrier et le prêtre, bases de toute société.

Ceci posé, tout se déduit aisément et les pires paradoxes prennent l'apparence de la réalité. Ces prémisses acceptées, la pensée de

organique ou inorganique ; seul le degré de complexité des phénomènes diffère. »
« ..... *L'homme s'agite et la race le mène*, m'écrivait un jour M. Eugène Loyson. Cette expression, très heureuse, est surtout exacte : elle marque fortement le caractère de nécessité qu'emportent les différents modes de sentir, de penser et partant d'agir, des diverses races ou espèces humaines ». (Soury, *Campagne Nationaliste*, pages 136 à 139.)

M. Soury se développe harmonieusement, apparaît comme l'exposé un peu hardi d'une logique irréfutable cependant. Darwin intervient, complète et justifie Joseph de Maistre (1).

Si vraiment l'hérédité et son esclave muette la tradition constituent le ciment indispensable à l'édification de la maison, si vraiment le passé est le nécessaire tyran de l'avenir, si vraiment on peut, d'autre part, être « absolument convaincu de la nature irréductible des deux races ou espèces humaines, dites sémitique et aryenne » il faut s'incliner, chercher à aller dans le sens de cette tradition, qui seule a constitué et continue la France.

Or, à l'aurore de notre nation, nous voyons le catholicisme vainqueur pétrir les hordes barbares et les autochtones pour faire de cet assemblage une patrie. C'est lui qui, de ses fortes mains, achevant la tâche romaine, nous a donné une unité, un Idéal. C'est lui qui finalement nous a persuadé que « cette vie n'a de sens que pour ceux qui la comprennent comme une exaltation perpétuelle du culte de l'honneur et de l'observance des vertus ancestrales, vertus chrétiennes de la charité, méditation, résurrection en pensées et en actes des faits et des gestes des pères, des aïeux, qui ont conquis le sol, défriché la terre, marqué les bornes du patrimoine national, et qui nous ont transmis, avec l'héroïque passion du sacrifice, le goût du renoncement à tout ce qui détourne l'homme de l'idéal moral de sa race.

Sans avoir la foi, il convient donc de révérer et d'accepter cette religion qui du reste consiste moins dans « la croyance aux dogmes et à la Révélation que dans la règle de vie » (2). C'est qu'elle est, non l'effusion d'âme d'un Jésus, ce déséquilibré supérieur, mais la tradition fortifiée et triomphante, le rappel à l'obéissance.

C'est pourquoi nous devons élever contre les principes modernes, qui perturbant cet ensemble moral lui en substituent un autre, idéologique et anti-scientifique. Au lieu de ramener inlassablement l'homme à l'humilité de son origine et de ses moyens, cette synthèse nouvelle a donné présomptueusement à celui-ci la folie des grandeurs. En particulier, elle a compromis l'unité morale de la nation française. Individualiste, née de la réforme, elle a, sous prétexte d'exa-

(1) Ne trouve-t-on pas la même théorie dans cette phrase de J. de Maistre que signale Faguet (*Politique Moraliste*), t. Ier, page 50) :
« Le christianisme a détruit l'esclavage ; on ne détruit que ce qu'on remplace ; il l'a détruit parce qu'il l'a remplacé. Il faut purifier les volontés ou les enchaîner ; leur donner un frein moral ou une entrave matérielle ; les gouvernants ont besoin d'une foule muette forcée d'obéir, ou d'une foule croyante à qui l'on persuade d'obéir. »

(2) A ceux qui objecteront malicieusement que le Christianisme est une floraison inattendue du Iavehisme et que ses origines sont plus sémites qu'aryennes, M. Soury répond : « Ce sont les Pères grecs et latins qui ont fait ses dogmes (à l'Église): ses institutions et sa discipline, ses chants, son culte et ses cérémonies, ses monastères et ses cloîtres ». L'ouvrage de Lejeal, *Jésus l'Alexandrin*, donne ici raison à M. Soury.

men, fait de la révolte une constante nécessité. Elle a introduit en nous des éléments étrangers dont la façon d'être et de sentir a influé fâcheusement sur la nôtre. Elle a donné naissance à la Révolution « où devait disparaître, avec sa tradition et ses gloires, ce que le monde avait appelé la civilisation française ».

De cette dernière époque en effet date la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, cette charte qui, ne tenant pas compte des races, dédaignant les règles absolues auxquelles celles-ci sont soumises, s'est éprise d'un être abstrait, l'Homme, auquel elle a donné des droits et des devoirs déterminés par le seul caprice d'une métaphysique irrationnelle. Egalitaire en dépit des différences sociales, intellectuelles ou autres, libertaire malgré le déterminisme qui nous maîtrise, fraternitaire alors que la lutte incessante des énergies lui donne un perpétuel démenti, s'efforçant à la Justice quand, seule, la Force constitue le Droit, voilà les principaux défauts de cet Evangile moderne dont la funeste mise en pratique est un scandale.

Ces « tables de la Loi » ont permis la Démocratie. Elles ont supprimé toute autorité, ont affaibli, contaminé la race en la soumettant à des éléments cosmopolites dangereux, tels que les juifs, ou ne possédant plus de tradition nationale, tels que les protestants et les francs-maçons. Prônant un humanitarisme que n'acceptent pas les voisins, elles ont habitué les Français à l'idée d'un pacifisme ridicule qui les met à la merci de leurs ennemis, presque tous « impérialistes ». Supprimant la forte tutelle catholique, elles ont fait de nos contemporains des jouisseurs incapables d'effort et de dévouement, rebelles à toute discipline, bêtifiant dans un altruisme qui les infériorise. Enfin, erreur inqualifiable, elles ont donné le pouvoir absolu à cet enfant débile, le peuple, qui « comme Caliban, ne se sert de la parole que pour maudire ceux qui lui ont appris le Verbe et révélé la Raison ».

Si bien qu'actuellement il ne reste debout en cette France mutilée que deux forces : l'Eglise et l'Armée. Celles-là seules peuvent sauver le pays : la première par sa règle sévère à laquelle il faudrait que tous, croyants et incroyants, se soumissent ; la seconde parce que sa volonté achèverait le relèvement en permettant la guerre, cette guerre qui « serait le salut pour cette France demeurée fière et dont les fils ne peuvent pas après tout n'être point les descendants des héros de la Moskowa et de Sébastopol ». C'est que « quand on s'appelle la grande nation on n'existe que pour étonner le monde et lorsqu'on ne le tient plus sous le charme de ses arts et de sa littérature, de sa politesse et de sa civilisation, il ne reste qu'à l'épouvanter par les flammes de l'incendie de Moscou, par le déchaînement des cataractes de sang de Waterloo » !

Car c'est par la guerre, et la guerre seule, que l'ancienne Gaule

accomplira sa destinée. Si dans la lutte elle succombe, qu'importe, « il ne s'agit pas de vaincre : il faut se battre. C'est l'héroïque fonction des armées, des nations, de tout ce qui vit et végète sur terre ». C'est ainsi qu'édifié par la souffrance, cimenté par la méfiance, mûri par les larmes, se développe le système de M. Soury. L'homme, jouet aveugle des destinées qui le mènent, carnassier dompté à grand'peine par la force meurtrière, élève tremblant des théogonies ancestrales, n'échappe à l'universel carnage qu'en obéissant servilement à l'hérédité qui le rend esclave de l'espèce. Et comme conséquence inattendue et singulière, une règle de vie, dure, sèche, presque stoïque pour mieux asservir ce fauve en l'obligeant lui-même à châtrer ses instincts par un renoncement digne d'un saint !

Telle est cette philosophie. En l'étudiant, l'esprit surpris et consterné se demande avec angoisse si vraiment elle est irréfutable. Mais bientôt les objections viennent en foule et cet édifice fragile, bâti dans le silence du cabinet, ne résiste pas à l'inéluctable vie qui le détruit en se jouant.

L'idée de race, fondement premier de ce système, est-elle indiscutable ? Non, car rien n'est moins démontré que la certitude des Races Pures (1). Rappelons pour mémoire la célèbre phrase de

(1) Au reste, ce qu'on ne sait pas assez, c'est que la théorie des races pures même admise, il n'est pas du tout prouvé que la bête noire de M. Soury, le gagne-pain de M. Drumont, le juif contemporain appartienne à la race sémite. Reclus affirme : « Les juifs actuels ne sont pas des sémites : les seuls vrais sémites actuels sont les Bédouins qui ressemblent certes aux Hébreux du temps d'Abraham, mais pas du tout aux juifs d'à présent. Ceux-ci sont une race très mélangée, dont le fond est arménien, mais qui comprend beaucoup plus encore d'éléments slaves-finnois, mongols, que d'éléments sémites. Il y eut une période de propagande religieuse juive qui amena la conversion au judaïsme d'un grand nombre d'Arméniens. C'est ceux qui ont fait souche en Russie, et presque tous nos juifs viennent de là ; ils y convertirent au Judaïsme les Khazars, et actuellement, les deux tiers des juifs que l'on traque sous prétexte d'antisémitisme sont des Finnois. (Conférence faite à Bruxelles, citée par Clémenceau dans *la Honte*. Stock, 1902, page 10).

Lombroso nous apporte des arguments presque identiques. Les juifs « sont plus aryens que sémites. Cela ressort très bien de belles recherches qui ont été communiquées récemment par Luteban au XXIXe Congrès de la Société d'anthropologie d'Allemagne. Il a été démontré comment des peuples qui se disent aryens sont loin vraiment d'être de sang aryen, puisqu'il y entre des Phéniciens, des Babyloniens aussi bien que des Assyriens, des Abyssins et des Araméens. Or, parmi ces prétendus sémites, seuls les Bédouins ou Arabes du Sud constituent une race sémitique pure, la seule qui ait conservé des antiques sémites le langage, la dolichocéphalie, le teint bronzé, le nez court et petit, l'opposé de celui du juif, par conséquent. » (*L'Antisémitisme*, pp. 34-35).

Mais nier par contre qu'il existe une mentalité juive serait absurde. Une page de Bernard Lazare nous en indique les raisons. Les voici : « En une certaine mesure, ils (les juifs) sont une nation qui survit à sa nationalité, et depuis des siècles ils résistent à la mort.

» Pourquoi ? Parce que tout a contribué à maintenir leurs caractères de peuple ; parce qu'ils ont possédé une religion nationale qui eut sa parfaite raison d'être lorsqu'ils formaient un peuple, cessa d'être satisfaisante après la dispersion, mais les maintint à l'écart ; parce qu'ils ont fondé dans toute l'Europe des colonies jalouses de leurs prérogatives, attachées à leurs coutumes, à leurs rites, à leurs

Lamarck : « La Nature n'a fourni ni classe, ni ordre, ni genres, ni espèces constantes, mais seulement des individus. » Bernard Lazare nous dit : « La race est d'ailleurs une fiction. Il n'est pas un groupe humain qui puisse se vanter d'avoir deux ancêtres initiaux et de descendre d'eux sans que jamais l'apport primitif n'ait été adultéré par un mélange : les races ne sont point pures, c'est-à-dire à proprement parler qu'il n'y a pas de race. » A l'appui de sa pensée, le même auteur cite Topinard : « L'unité manque, les races se sont divisées, dispersées, mêlées, croisées en toutes proportions, en toutes directions depuis des milliers de siècles ; la plupart ont quitté leur langue pour celle de leurs vainqueurs ; puis l'ont abandonnée pour une troisième, sinon pour une quatrième : les masses principales ont disparu et l'on se trouve en présence non plus de races, mais de peuples. » Toujours dans le même ordre d'idées Gumplowicz déclare : « Toutes les nations les plus primitives qui nous apparaissent aux premières lueurs des temps historiques sont pour nous les produits d'un processus d'amalgamation (déjà terminé aux temps préhistoriques) entre des éléments ethniques hétérogènes. » Lombroso affirme encore : « Il n'y a pas en Europe de race qui ne soit très mélangée et qui même n'ait trouvé sa raison de supériorité dans le mélange (1). » Enfin Leroy-Beaulieu ne peut s'empêcher de déclarer : « Au-dessous des couches des populations aryennes, celtes, latines, germaniques, on a reconnu dans notre Europe des stratifications plus anciennes, que les alluvions indo-européennes semblent avoir simplement recouvertes. Les races fossiles, la race du Cro-Magnon ou celles du Neanderthal n'ont pas entièrement disparu devant les Aryas d'Asie. L'homme quaternaire compte encore des partisans parmi nous. Le Français ou l'Allemand qui se figure être de pur sang germanique peut provenir de l'homme des cavernes. En réalité, il n'y a peut-être pas plus aujourd'hui de race aryenne qu'il n'y a de race latine (2).

mœurs ; parce qu'ils ont vécu, durant des années, sous la domination d'un Code théologique qui les a immobilisés ; parce que les lois des pays multiples où ils ont planté leur tente, les préjugés et les persécutions les empêchent de se mêler ; parce que, depuis le second exode, depuis leur départ de la terre palestinienne, ils ont élevé et on a élevé autour d'eux d'infranchissables et rigides barrières. Tels qu'ils sont, on les a créés lentement et ils se sont créés, on a fait leur être intellectuel et moral, on s'est appliqué à les différencier et ils s'y sont appliqués de même. Ils craignirent la souillure et on craignit d'être souillés par eux ; leurs docteurs refusèrent de les laisser s'unir aux chrétiens et les légistes chrétiens interdirent toute union avec les juifs ; ils s'adonnèrent au trafic de l'or et on leur défendit d'exercer d'autres professions ; ils s'éloignèrent du monde et on les contraignit à rester dans des ghettos. » (*Antisémitisme*, pp. 396-397.)

(1) A l'appui de cette assertion Lombroso affirme : « La greffe d'une race sur une autre produit toujours les résultats les plus favorables. C'est un phénomène qui concorde avec la loi découverte par Darwin dans le monde végétal *que la fertilisation même chez les plantes hermaphrodites doit être croisée*, et, avec la loi de Romanes, *que le point de départ de toute évolution est dans la variation spontanée.* »

(2) Virchow étudiant la controverse aryenne, dit encore : « Nous devons prendre

Cependant en faveur de l'idée de race, il y a ce qu'on appelle l'indice céphalique.

Sur ce sujet, M. Finot, directeur de la *Revue*, nous dit :

« La science a fait des constatations singulières. Elle a trouvé par exemple que la dolichocéphalie, si enviée et si recherchée, se retrouve surtout chez les peuplades sauvages et primitives.» Même, selon lui, si la théorie de l'indice céphalique gardait la valeur qu'on lui attribue communément « il faudrait mettre au même point les Bochimans et les Français du Roussillon, les Téléoutes et les Français du Nord, les Nahuqua du Brésil avec les Français du Limousin et du Périgord, les Mordwa et autres Vostiaks en regard des Français, le type le plus représentatif de la morale et de la civilisation européenne ! »

Ainsi donc, si la race n'a pas l'importance qu'on lui donne, si ses partisans ne peuvent étayer son existence de preuves scientifiques, l'hérédité, par suite, perd son caractère absolu et unitaire. Elle ne suffit plus à expliquer la complexité des actes de nos contemporains. D'autres facteurs interviennent qui modifient et restreignent son action. C'est « d'abord le milieu avec ses éléments complexes : pression barométrique, quantité d'ozone contenue dans l'atmosphère, transparence et sérénité du ciel, état physique du sol, etc. (1). »

Mais le milieu lui-même reste simplement une des causes du deve-

garde que, lorsque nous parlons des Aryens, l'Aryen typique tel que la théorie le postule n'a pas encore été découvert ». (*Correspondenzblatt*, 1889, page 121, cité par S. Reinach. *Origine des Aryens*, p. 2.)

S. Reinach surenchérit : « Parler d'une race aryenne il y a 3.000 ans, c'est émettre une hypothèse gratuite; en parler comme si elle existait encore aujourd'hui, c'est dire tout simplement une absurdité » (page 90 même livre).

(1) M. Finot, dans son article « hommes contre hommes » (*Revue*, 15 mars 1904), nous fournit quelques exemples-types de l'influence du milieu.

Pour la couleur : « Les Arabes de teint clair deviennent à la Mecque d'un jaune foncé et y perdent avec leur nez aquilin les traits superbes des Bédouins. En Nubie, on rencontre des Arabes tout à fait noirs, quoiqu'ils ne se croisent point avec les nègres de l'endroit (Pritchard, t. IV). D'après Virchow, le milieu où l'on vit rend brun ou blond... Les Chinois nés en Californie perdent, dès la deuxième génération, l'intensité de leur couleur jaune et la tonalité de leur peau se rapproche de plus en plus de celle des blancs. »

Pour la taille : « Tandis que l'homme du Causse, ce pays calcaire, nourri d'un pain grossier d'orge et abreuvé d'eau claire, acquiert un développement remarquable dans le système osseux, et atteint la taille la plus élevée, l'Aveyronnais des terres aigres, des pays du seigle, des châtaignes et du cidre, se signale par l'abaissement extrême de la taille dans certains cantons. »

Mieux encore, le climat modifie morphologiquement la race, « l'Américain moderne se rapproche des Américains autochtones et se signale par ce trait que la partie inférieure de son visage est presque quadrangulaire contre la forme ovale chez les Anglais (A. Murray Todds). D'après Pruner-bey, le yankee se rapproche, dès la deuxième génération, des Peaux-Rouges, et commence à accuser des traits analogues à ceux des tribus des Lenni-Lenapes, Iroquois ou Cherokees... D'après Carpenter, l'américain abandonné à lui-même se transformera en Peau-Rouge. »

La race juive elle-même n'est pas partout la même : « Selon Neubauer, les juifs allemands (Askenazius) ont une grande bouche, un gros nez, les cheveux crépus : les espagnols (Sephardius) ont le corps élancé, le nez mince et allongé, les yeux grands et beaux ». (Lombroso, *l'Antisémitisme*, page 46.)

nir humain. La société intervient et joue son rôle. C'est ainsi que, pour prendre un exemple tout indiqué par les idées de l'éminent professeur que nous combattons, le juif, ce paria maussade de tous les temps, selon la nation dans laquelle il est plongé, accepte ou rejette le dur et étroit dogme qui contribue tant à le faire haïr des populations au sein desquelles il vit. Malgré son exclusivisme religieux, l'israélite reflète fidèlement les caractères principaux du peuple qui le supporte. Lombroso, à ce sujet, fait la remarque suivante : « Les aptitudes des Juifs sont toujours parallèles avec celles prévalant dans les pays où ils résident : analytiques en Allemagne, superstitieux en Pologne, beaux parleurs en Vénétie, parcimonieux et peu communicatifs dans le Piémont. Acosta et Spinoza, les deux juifs qui battirent le plus en brèche les préjugés et les croyances privées, naquirent précisément en Hollande, pays qui donna naissance dans le monde chrétien aux plus tenaces adversaires de l'orthodoxie catholique. » Novicow observe : « Dans certains pays, comme en Russie, où les Israélites avaient commencé à s'assimiler, ils manifestaient des sentiments patriotiques, ils abandonnaient la synagogue et devenaient indifférents en matière religieuse. » George, dans son ouvrage *Progrès et Pauvreté,* prétend que : « En certains pays, comme aux États-Unis, la distinction entre juifs et chrétiens s'efface rapidement. » D'après B. Lazare, dans l'Inde, il y a des juifs blancs à Bombay et des juifs noirs à Cochin. En Chine, d'après le même auteur, les juifs sont « non seulement apparentés aux Chinois qui les entourent, mais encore ils ont adopté les pratiques de la religion de Confucius ». En Grèce et dans l'Asie-Mineure (c'est Reclus qui, croyons-nous, mentionne ce fait), l'Hébreu perd les aptitudes banquières de sa race, se laissant supplanter en cela par le Grec ou l'Arménien (1). Finot nous apporte enfin un fait significatif de l'influence de l'ambiant sur les races dites inférieures :

Les nègres étonnent par leurs progrès tout à fait stupéfiants. Il y 50 ans, ceux de l'Amérique du Sud ne possédaient pas 100 hectares de terre : aujourd'hui le nombre des propriétaires nègres y dépasse 130.000 et présente une valeur d'un milliard et demi, tandis que tous valent, d'après l'expression américaine, plus de 4 milliards de francs. Ils étaient presque tous illettrés, or la moitié d'entre eux savent aujourd'hui lire et écrire. Plus de 30.000 instituteurs nègres, 300 médecins, environ 450 journaux et revues publiés par les nègres... »

(1) Ce curieux fait gagne à être rapproché de cette phrase de Lombroso: « Notons enfin que dans les pays où la persécution fait défaut, comme en Italie, en Hollande, en Hongrie, en Angleterre, où le juif peut se déployer librement dans toutes les directions, on le voit, avec cet élan pour les choses jadis défendues, se jeter dans la politique, dans l'enseignement, dans l'armée. Et, à mesure qu'il se lance dans des professions qui ne peuvent nuire à un pays, il abandonne en grande partie le commerce, l'usurier principalement abandonne le trafic de l'or qui le rendit si odieux, *et chose remarquable il tend à s'appauvrir* » (*l'Antisémitisme*, p. 98).

Ainsi donc, si l'être humain est déterminé (et qui songe à le nier?), il l'est si complexement qu'il devient impossible de fixer d'une façon scientifique la part des éléments divers qui le modifient et le transforment (1). De multiples interventions se produisent dont il faut tenir compte. Et même, en se préoccupant plus vivement des traditions, de la race, la question reste tout aussi difficile à résoudre. La longue suite de vies antérieures dont nous sommes l'aboutissant momentané a développé en nous des manières de penser, d'agir et d'être parfois contradictoires.

M. Soury nous prétend catholiques romains. Il a raison en partie, mais nous sommes également les descendants du Gaulois, du protestant du XVIe siècle, du révolutionnaire du XVIIIe. En synthétisant ces influences diverses, on constate forcément en nous deux traditions, la première, toute d'autorité, de hiérarchie, d'ordre, romaine, la seconde, idéologique, passionnée de justice, cherchant éperdument la liberté, vibrante d'amour, prolongement lointain des philosophies grecques et de l'élan douloureux du christianisme primitif. L'antinomie subsiste : ce dualisme héréditaire se prolonge à travers les temps. Dans quelles mesures les idées contradictoires qu'il soulève agissent-elles sur notre esprit, stimulent-elles notre activité, font-elles vibrer notre cœur? C'est ce qu'il est assurément peu commode d'affirmer, surtout si l'on réfléchit un instant aux toutes puissantes transformations que le milieu géographique, physique, moral et social détermine également.

La religion elle-même (cette expression poétique des sociétés), malgré ce que croit M. Soury, varie constamment. Produit de l'état d'esprit des peuples qui l'adoptent, elle reflète le milieu humain et

(1) Remy de Gourmont, dans sa *Physique de l'Amour*, indique, du reste, en quelques fortes phrases, la somme de liberté relative que nous possédons. Il est intéressant de citer ce passage qui rectifie victorieusement la morne thèse des absolutistes du déterminisme : « De la diversité des aptitudes humaines... est née la croyance à la liberté. C'est une illusion qu'il est difficile de ne pas avoir et une idée qu'il faut écarter si l'on veut penser d'une manière qui ne soit pas tout à fait déraisonnable; mais *il est certain qu'en fait la multiplicité des activités possibles équivaut presque à la liberté*. Sans doute, c'est toujours le motif le plus fort qui l'emporte ; mais le plus fort aujourd'hui sera le plus faible demain : *de là une variété dans les allures humaines qui simule la liberté et, pratiquement, a des effets à peu près pareils*. Le libre arbitre n'est pas autre chose que la faculté d'être déterminé successivement par un nombre très grand de motifs et très différents. Dès que le choix est possible, il y a liberté, encore que l'acte choisi soit rigoureusement déterminé et qu'il soit impossible qu'il n'ait pas eu lieu. Les animaux ont une liberté moindre et d'autant plus restreinte que leurs aptitudes sont plus limitées ; mais dès qu'il y a vie, il y a liberté. La distinction, à ce point de vue, entre l'homme et les animaux est de quantité et non de qualité. Il ne faut pas se laisser duper par la distinction scolastique entre l'instinct et l'intelligence : l'homme est tout aussi chargé d'instincts que l'insecte le plus visiblement instinctif: il y obéit par des méthodes plus diverses, voilà tout » (pp. 10-11).

M. Hachet-Souplet, au cours d'études sur « l'abstraction chez les animaux » (*Revue des Idées*, 15 août 1904), aboutit aux mêmes conclusions.

l'évolution permanente qui la construit de toutes pièces. La preuve peut se faire historiquement.

Aux premiers siècles catholiques, c'est Jésus, le divin médiateur, qui est, avant tout adoré. Par sa touchante vie, il apparaît comme le premier rayon de joie éclairant les pauvres et les esclaves. L'unité romaine disparaissant pour faire place au régime féodal, on assiste dès lors à une sorte de décentralisation de la religion. Les saints se multiplient à l'infini : chaque pays a les siens, chaque profession, ses patrons. Menue monnaie d'un Dieu trop lointain, ils arrivent à la longue à remplacer celui-ci dans les aspirations du populaire.

La Chevalerie intervenant nous donne le culte de la Vierge Mère. Madame Marie est un produit du raffinement des mœurs. En elle, la femme se découvre la force aimable, commence à sortir du long servage subi depuis le commencement du monde.

La Renaissance, ce retour à la vie normale, apporte à son tour la Sainte Famille, Joseph, Marie, le Bambino. Les tableaux italiens nous montrent la Vierge allaitant. C'est la famille divine qui s'humanise.

Le Protestantisme complète et assure cet état d'âme naissant où l'homme prend conscience de ce qu'il peut être par la réaction de l'individu contre le régime qui l'oblige à subir une foi qu'il lui est interdit de raisonner.

Cet individualisme même se retrouve dans l'Eglise Gallicane. Qu'est cette dernière sinon une lutte constante contre la prédominance papale? Sous des apparences autres, le Jansénisme est également une réaction contre l'Esprit Romain, contre les Jésuites qui sont les plus dévoués et les plus méthodiques propagateurs de cette tendance.

Aussi, quand ces derniers triomphent, le catholicisme dévie-t-il. Les Notre-Dame de Lourdes ou de la Salette, le culte de saint Antoine, mille autres superstitions qu'il serait trop long d'énumérer, l'adoration de pièces anatomiques telles que le Sacré Cœur le font rétrograder, il semble, jusqu'au fétichisme.

Cette religion, épuisée par les siècles, surmenée par son rêve d'inlassable ambition, perd toute sa valeur éducatrice, entre en décadence, abandonne le sceptre à des mains plus hardies. L'élite intellectuelle se retire de ce culte rétréci et mesquin.

C'est pourquoi, actuellement, une partie importante du clergé français, non la moins intelligente, la moins sincère et la moins audacieuse, se réclame de la science (1) et, revenant d'autre part aux idées

(1) C'est ce que ne peut accepter M. Soury. Le traditionaliste qu'il se prétend fait place à l'incroyant et au sceptique forcené qu'il reste en réalité. Après nous avoir montré l'incompatibilité des récits bibliques et des théories scientifiques acceptées actuellement (pages 260 et suite, *Campagne Nationaliste*) il nous dit : « L'évolutionnisme n'a rien de commun avec la doctrine de la création, et ce n'est point parce qu'on l'aura baptisé spiritualiste et chrétien qu'il cessera d'être ce qu'il est de nécessité, matérialiste et athée. »

primitives du christianisme, rend un hommage inattendu aux principes de 1789 (1). Là où M. Soury aperçoit une anarchie, qui ne sévit pas moins sur l'Eglise, nous voyons un essai curieux d'évolution de la pensée catholique. Ce mouvement, conforme aux tendances modernes, est fort caractéristique. Il nous montre, chez nos adversaires eux-mêmes, le triomphe de la tradition révolutionnaire.

Et en cette dernière les déshérités contemplent leur œuvre, car ils ont fait naître et mûrir les idées qu'elle représente. Victimes de la tyrannie des forts, ils ont été amenés à désirer une civilisation qui les sauvât de l'arbitraire. Formant l'immense majorité, constituant une force par leur nombre encadrant, étant, par suite, une sorte de milieu, d'ambiant, ils sont arrivés à acquérir le droit à la direction d'eux-mêmes.

C'est que l'éternel combat pour la vie est multiforme. Une diversité folle en caractérise les phases. On nous dit que la force est la régulatrice suprême. Laquelle, il la faudrait définir. Est-ce la force des armes, la puissance du poing ? Est-ce la force des idées ? Là encore, l'histoire ne paraît pas donner raison à l'auteur de *Campagne Nationaliste*. Les vaincus, si leur civilisation est supérieure, soumettent et transforment leurs maîtres d'un jour. Les Mongols ont été absorbés par les Chinois. Les hordes barbares ont été rapidement les filles soumises d'une religion d'esclaves et se sont pliées à la tyrannie du Code Romain. Les « Institutes » de Justinien nous légifèrent en partie. Les philosophies helléniques et romaines sont encore la moelle de la pensée européenne. Jésus, Spinoza, Marx et Lassalle, ces semeurs d'Evangiles, appartiennent à la race haïe, opprimée, condamnée à l'éternel exode.

Les armes elles-mêmes ne sont plus les mêmes. Depuis un siècle, les conditions d'être ont changé. Saint-Simon, Fourier, Auguste Comte ont aperçu clairement les fondements de la société nouvelle qui s'élaborait dans les crises humaines. Chacun les a étudiés suivant son génie et selon l'éducation qui le reliait au passé. Néanmoins, ils sont arrivés aux mêmes constatations ; l'ère des violences et du meurtre, d'après eux, est close définitivement.

(1) Nous avons essayé, dans une étude antérieure publiée par cette revue (février-mars 1903) de faire l'historique de l'évolution catholique actuelle. Depuis, le mouvement s'est encore accentué malgré ou peut-être à cause de l'antagonisme existant à cette heure entre l'Eglise et l'Etat. Le public est au courant des théories des abbés Loizy, Houtin, Birot, etc. Il connaît la noble figure de l'archevêque d'Albi, Mgr Mignot. Ce qu'il sait moins, c'est que, lors de l'affaire Dreyfus, un comité catholique se forma afin d'obtenir la révision du célèbre procès. Nombre de catholiques de valeur entrèrent dans ce comité Des abbés, MM. Pichot, Grosjean, Brugerette, Viollet, Birot, Martinel, de St-Poli, etc., y adhérèrent. Le Père Maumus, l'ami de Waldeck-Rousseau, fut des leurs. Enfin un avoué de Lyon, M. Léon Chaine, apporta à la cause dreyfusarde un noble et douloureux livre où le chrétien éclairé qu'il était donna une belle leçon de courage civique à ses coreligionnaires.

C'est que, si la loi de la prédominance des plus aptes sur les moins aptes garde toujours sa valeur, les faits qui la commentent et qui l'expliquent sont actuellement autres que ceux que M. Soury invoque. Le machinisme est né, compliquant et modifiant le problème posé. D'autre part, un rationalisme utilitaire intervient, soucieux de préserver les forces vives des sociétés. Le combat continue, certes ! Mais de guerrier, il est devenu industriel, de négatif positif. L'outil est l'arme nécessaire de ces temps. Et puisque la victoire appartient aux plus nombreux et aux mieux conformés, puisque la lutte est différente et que les moyens sont autres, l'immense masse des prolétaires apparaît dans l'aurore lointaine avec une auréole victorieuse.

Cette constatation, M. Soury ne l'a pas faite. Il ne le pouvait pas. Le biologiste a, chez lui, tué le sociologue. Il n'a pas observé cette floraison d'œuvres commençant à l'école, s'achevant au syndicat, fixant un cadre aux activités tumultueuses, organisant l'individu, le disciplinant pour la besogne sociale à laquelle il est destiné. Absorbé au contraire par l'expérience faite dans le silence du laboratoire, ne voyant dans l'homme que le carnassier primitif, il a été injuste sans presque s'en douter.

Enfin et c'est peut-être la clef de la psychologie de cet homme, si M. Soury n'a pas compris la société de son temps, c'est qu'il l'a traversée en solitaire.

« Aussi seul sur la terre que sur une planète inhabitée », comme il l'écrit quelque part dans son œuvre, il n'a pas eu l'affection émue d'une compagne dont la douceur panse inlassablement les blessures reçues. Il n'a pas eu la turbulence aimée d'un enfant auquel on se sent lié indissolublement. Il n'a pas rêvé, puérilement peut-être, à l'avenir de la petite fille blonde qui s'agite et parle naïvement avec le charme unique des êtres pour lesquels on accepte tout, même la vie. Il n'a pas songé aux lendemains mystérieux et voilés ; il n'a pas imaginé et voulu une humanité meilleure dans laquelle la souffrance, nécessaire mégère, verrait son action néfaste, réduite, sinon annihilée. Mais les pères qui se prolongent dans leur descendance voient refleurir plus vivace la fleur sacrée de l'espérance quand ils regardent autour d'eux ce qui fait leur motif d'exister ici-bas.

Et c'est infiniment regrettable, car si M. Soury est l'auteur de ce livre détestable, et séduisant malgré tout, qui s'appelle *Campagne Nationaliste*, il est également l'auteur du *Bréviaire du Matérialisme* et de cette œuvre colossale : *le Système nerveux central*. Mais le temps fera son œuvre pacifiante. Il ne se souviendra que du savant probe et laborieux et oubliera le polémiste occasionnel entré tout vivant dans la nuit catholique.

JEAN SERC.

A PROPOS DU DÉNOUEMENT
DE PAUL ET VIRGINIE

—

S'il est une légende accréditée dans l'esprit de tous, devenue une sorte de dogme littéraire et même historique, c'est celle de l'authenticité des événements qui se déroulent dans l'immortelle idylle de Bernardin de Saint-Pierre : *Paul et Virginie.* Et cependant, cette légende n'est peut-être exacte que dans ses grandes lignes. Si ce petit chef-d'œuvre est, comme on le croit généralement, écrit sur des données réelles, son dénouement doit avoir été imaginé ou tout au moins considérablement arrangé.

Les âmes sensibles qui depuis si longtemps pleurent en croyant à la réalité de la triste fin de la tendre et vertueuse fille de Mme de la Tour et de celle de son compagnon, le fils de Marguerite, peuvent sécher leurs larmes, car il est probable que ni l'un ni l'autre n'ont péri dans le naufrage du Saint-Géran.

La petite anse de l'île de France appelée baie du Tombeau, où fut entraîné, dit-on, par les courants le corps de Virginie, ne mérite pas ce nom, à notre avis, et c'est à tort que l'on considère comme les tombeaux les petits mausolées jumeaux à demi cachés dans les grands arbres, tout proches de l'église des Pamplemousses.

Bernardin de Saint-Pierre était sans doute de l'avis de Villiers de l'Isle-Adam, qui a dit dans un de ses *Contes Cruels* « The duke of Portland », que l'histoire ne doit pas être racontée telle qu'elle s'est passée, mais telle qu'elle eût dû se passer. Edmond About partageait la même opinion quand il finissait son *Roi des montagnes* en écrivant que « les histoires les plus vraies ne sont pas toujours celles qui sont arrivées ».

Nous nous garderons bien de chicaner Bernardin de Saint-Pierre sur le dénouement de sa pastorale, quoiqu'il soit mélodramatique, sente l'arrangement et, par conséquent, soit inférieur aux scènes de passion. Nous lui reprocherons seu-

lement d'avoir trop voulu affirmer la fidélité de sa narration, car celui qui veut trop prouver ne prouve rien.

Dans un livre plein des plus intéressants renseignements, *L'Ile de France légendaire*, M. Hervé de Rauville nous apprend que le Saint-Géran, bâtiment de la compagnie des Indes, jaugeant 600 tonneaux, après avoir quitté Lorient le 24 mars 1744, parvint en vue de l'Ile de France au bout de cinq mois de traversée. L'imprudence de son commandant, M. de la Marre, fut cause de son naufrage. Celui-ci, pour raccourcir son chemin et entrer plus tôt à Port-Louis, s'approcha trop de la côte est, en passant entre la terre et l'île Pilate. Pendant la nuit, le navire, poussé par les vents si violents et si dangereux dans ces parages, s'échoua sur les récifs à fleur d'eau qui bordent l'île de ce côté. Cette catastrophe eut lieu en août et non en décembre, époque à laquelle l'a placée le romancier, mais nous aurions mauvaise grâce à lui chercher querelle pour cette licence bien permise.

Vingt-quatre ans plus tard, après la publication de *Paul et Virginie* dans le quatrième volume des *Etudes sur la nature*, le *Mercure de France* s'exprimait en ces termes dans son numéro du 11 octobre 1788 : « Les dernières pages de son histoire déchirent l'âme du lecteur, qui n'a pas la consolation de croire que c'est un roman. »

Bernardin de Saint-Pierre n'eut garde de laisser passer une si belle occasion et vint aussitôt à la rescousse.

Dans le préambule de l'édition in-quarto et de grand luxe qu'il publia l'année suivante de sa nouvelle, dont il attendait la fortune et qu'il larmoya toute sa vie l'avoir ruiné, il mit tout en œuvre pour faire croire à la vérité de son récit.

Plusieurs personnes, écrit-il, m'ont questionné sur le sujet de cet ouvrage. Ce vieillard, m'ont-elles dit, vous a-t-il en effet raconté cette histoire ? Avez-vous vu les lieux que vous avez décrits ? Virginie a-t-elle péri d'une manière aussi déplorable ? Comment une fille peut-elle se résoudre à quitter la vie plutôt que ses habits ?

Il se garde d'abord de rien affirmer et poursuit :

Je leur ai répondu : l'homme ressemble à un enfant. Donnez une rose à un enfant : d'abord il en jouit, bientôt, il veut la connaître. Il en examine les feuilles, puis il les détache l'une après l'autre, et quand il en connaît l'ensemble, il n'a plus de rose. Télémaque, Cla-

risse et tant d'autres sujets qui nous portent à la vertu, ou qui nous font verser des larmes, sont-ils vrais?

Il aurait dû en rester à ces vagues et nébuleuses déclarations; mais il n'en fait rien et après quelques réflexions légèrement oiseuses et déclamatoires, il ajoute:

J'ai décrit des sites réels,

et, à l'appui de cette assertion, cite la traversée de la rivière Noire de Paul, Virginie sur ses épaules, qui n'est autre chose qu'une adaptation de sa propre excursion avec son nègre, au morne des Trois Mamelles, où son passage du gué sur les épaules de l'esclave sert de modèle à celui des deux amants. Il poursuit:

J'ai décrit des mœurs dont on trouverait peut-être des modèles dans quelques parties solitaires de l'Ile de France ou de l'île Bourbon, qui en est voisine, et une catastrophe bien certaine dont je puis produire même à Paris des témoignages irrécusables.

Un jour, étant au jardin du Roi, une dame d'une figure très intéressante, accompagnée de son mari, ayant su de M. Jean Thouin, chef de ce jardin, que j'étais l'auteur de *Paul et Virginie*, m'aborda, pour me dire: « Ah! Monsieur, que vous m'avez fait passer une nuit terrible! Je n'ai cessé de gémir et de fondre en larmes. La personne dont vous avez décrit la fin malheureuse avec tant de vérité dans le naufrage du Saint-Géran était ma parente. Je suis créole de Bourbon. » J'appris ensuite de M. Jean Thouin que cette dame était l'épouse de M. de Bonneuil, premier valet de chambre de Monsieur. Cette dame, depuis, a bien voulu me permettre de publier ici son témoignage sur la vérité de cette catastrophe, dont elle m'a rapporté des circonstances capables d'ajouter beaucoup à l'intérêt qu'inspirent la mort de cette sublime victime de la pudeur et celle de son amant infortuné.

Cette accumulation de preuves échafaudées à plaisir pour les besoins de la cause ne peut rien prouver contre la vérité. On ne voit même pas très bien comment le récit de Bernardin de Saint-Pierre a pu tant impressionner cette dame qui lui aurait, d'après son dire, rapporté d'autres circonstances ignorées de lui, capables d'ajouter un nouvel intérêt à la catastrophe.

Il y aurait bien une autre critique à faire à l'écrivain, légère celle-ci, et d'un tout autre genre: cette pudeur de civilisée, raffinée à l'excès, dont il dote Virginie, est-elle bien à sa place chez une enfant élevée, comme elle, si près de la nature? Mais n'insistons pas.

Il est d'ailleurs douteux que cette proposition d'enlever ses vêtements, qui eussent même pu aider à la maintenir sur l'eau, ait été faite à l'héroïne. D'après M. Hervé de Rauville, c'est un homme de l'équipage, Edme Carret, qui fit cette demande, non pas à Virginie, mais au capitaine M. de la Marre ; celui-ci s'y refusa, car « il ne convenait pas », dit-il, « à la décence de sa condition d'arriver à terre tout nu » ; de plus, ajouta-t-il, « il avait des papiers dans sa poche, dont il ne devait pas se séparer ».

N'en déplaise à Bernardin de Saint-Pierre, Virginie fut très probablement sauvée, grâce aux hommes envoyés à cet effet par M. de la Bourdonnais qui, après différents essais infructueux, réussirent à ramener à terre sains et saufs quelques marins et passagers.

Un document publié par M. Adolphe Brisson dans *le Temps* du 19 août 1902 rapporte qu'au moment où le bâtiment désemparé était devenu le jouet des flots, ses canots et embarcations en pièces, alors que l'aumônier venait de donner une suprême absolution aux passagers et à l'équipage, un enseigne du navire, M. Longchamps de Montendre, « élégant, grand, bien fait, d'un naturel doux et sensible, » qui pendant la traversée s'était épris de Mlle Louise Caillou, sa compagne de voyage, devenue Virginie dans le roman, se jeta à l'eau pour voir s'il n'y aurait pas moyen de gagner l'île d'Ambre, distante d'à peu près une lieue, se promettant de revenir la chercher s'il parvenait à atterrir. Sa tentative aurait été couronnée de succès, assure ce même document, et il aurait ensuite rejoint le navire sur lequel il serait mort aux côtés de la jeune fille.

Quelque étonnant que paraisse ce long trajet à la nage, à travers les rochers, il s'explique à la réflexion. Ces récifs à à fleur d'eau, cause de l'échouage du Saint-Géran, pouvaient permettre à un habile nageur de se reposer en prenant pied de temps à autre sur ceux qu'il rencontrait sur son passage. Ce qui se comprend moins aisément, c'est que M. de Montendre ait d'abord été reconnaître la terre où il espérait trouver le salut pour son amie et pour lui et qu'il n'ait pas, dès la première fois, quitté le navire désemparé avec son précieux fardeau. Alors que le danger de voir sombrer un bâtiment est imminent, il ne peut venir à l'idée d'un homme raisonnable de

temporiser et de partir en éclaireur. En pareille occurrence, on court d'abord au plus pressé et, sans aucun doute, l'officier de marine partit avec l'objet de sa sollicitude.

Il est vrai que la catastrophe du Saint-Géran, dont le dossier fut retrouvé à Port-Louis par le baron Mylius, gouverneur de l'île en 1821, assure que sept matelots et un passager, M. Dramer, de Saumur, furent seuls sauvés, mais faut-il s'en rapporter aveuglément à ces documents d'archives ?

Pour nous, malgré cet acte officiel, nous croyons devoir persister à croire que Virginie fut sauvée par M. de Montendre et qu'arrivés à terre les naufragés reçurent des soins empressés de M. de la Bourdonnais.

« La principale vertu » du noble gouverneur des îles de France et de Bourbon, a dit Bernardin de Saint-Pierre, « était l'humanité. »

Après l'heureux dénouement de la tragédie, une conclusion s'imposait : le mariage des deux jeunes gens. Il semble s'être réalisé sous les auspices de M. de la Bourdonnais et grâce à son intervention active. Ce qui nous en donne une quasi-certitude, c'est que nous connaissons un superbe éventail, véritable œuvre d'art et précieux document historique, montrant Paul présentant sa fiancée à M. de la Bourdonnais.

Chez les descendants du gouverneur des îles de France et de Bourbon, le sauvetage de Paul et de Virginie est un fait certain, un article de foi, dont cet éventail, souvenir de mariage des deux tendres amants, est un témoignage irréfutable.

Il aurait été offert par les héros même de Bernardin de Saint-Pierre, en souvenir de ces mémorables et inoubliables événements, à Charlotte Mahé de la Bourdonnais, fille du marquis de la Bourdonnais et de sa femme Isabelle Combauld d'Auteuil, qui épousa, en 1767, Louis-Hercule de Montlezun-Pardiac, brigadier des armées du roi et aide de camp de son Altesse Sérénissime le comte de Clermont. Ce précieux objet est aujourd'hui la propriété de la marquise d'Anselme de Puisaye, née d'Espagne de Boisjort de Bazillac-Campels, qui l'a recueilli dans l'héritage de son oncle le marquis Louis-Elisabeth de Montlezun-Pardiac, propre fils de Charlotte de la Bourdonnais. Ce serait à l'aide de documents gracieusement prêtés par le marquis de Montlezun-Pardiac que Bernardin de Saint-Pierre aurait composé son livre. Certaines lettres de l'écrivain, appar-

tenant à la marquise d'Anselme, permettraient, croyons-nous fermement, d'ajouter foi à cette assertion.

Mais revenons à l'éventail. Sur sa face principale, à gauche, un enfant, un gros bouquet de fleurs dans les mains, ainsi qu'un prêtre, en habit à la française et en perruque poudrée, s'avancent vers Mme de la Tour et Marguerite formant un groupe avec leurs enfants. Paul présente Virginie à M. de la Bourdonnais qui, accompagné de quatre officiers, se trouve au centre devant quelques soldats l'arme sur l'épaule; à droite, au premier plan, trois indigènes, assis à terre, sont costumés en Turcs de théâtre et sont coiffés de turbans à aigrettes. Au fond, contre des rochers et des troncs de palmiers, on aperçoit le Saint-Géran échoué et des matelots établissant un va et vient entre le bâtiment et le rivage.

Au centre de la face postérieure, accompagnés de couronnes et de guirlandes de fleurs enrubannées, deux cœurs enflammés sont réunis, au-dessus d'un écusson fantaisiste dans lequel on lit les vers suivants, d'une faiblesse, d'un enfantillage et d'une fausse sensiblerie sans égale, qui seraient dignes de servir d'accompagnement à un mirliton de la foire de Saint-Cloud :

Tous deux du matin de la vie
Ils avaient l'éclat, la fraîcheur.
Bons et sensibles, leur bonheur
N'avait pas offensé l'envie.
De leurs parents tendre bien,
Ils étaient leur plus bel ouvrage.
Ils s'aimaient encore davantage
Quand ils faisaient un peu de bien.

L'écusson, traversé et soutenu par une écharpe rattachée par deux nœuds au sommet de l'éventail, porte l'inscription que voici :

Paul sauve Virginie du naufrage. M. de la Bourdonneis — sic — gouverneur de l'île, touché de cette action courageuse et de sensibilité, les marie.

La peinture, bien dans l'esprit du temps, d'un dessin correct et minutieux, d'une coloration chaude et agréable, est des plus intéressantes. La monture en ivoire ajouré avec des appliques ornementales dorées est du style Louis XVI le plus fin et le plus délicat.

Pour baptiser les héros de son livre inoubliable, Bernar-

din de Saint-Pierre s'était souvenu de personnages dont la mémoire lui était restée chère : d'un vieux moine mendiant nommé Paul qu'il avait fréquenté dans son enfance, au Havre, et dont il avait envié la vie exempte de responsabilités et de soucis ; d'une jeune fille, Virginie Tubenheim, fille d'un conseiller du roi de Prusse, entrepositaire des tabacs à Berlin, qu'il avait été sur le point d'épouser lors du séjour qu'il fit dans cette ville. Enfin, Louise Caillou qui a, au moins pour le dénouement, servit de modèle à Virginie, serait née en 1728, d'après M. Hervé de Rauville, dans un petit village de la presqu'île du Cotentin, en Basse-Normandie. Amenée très jeune dans la colonie, elle retourna en France en 1741 avec son oncle, M. de Belval, qui avait rempli à Port-Louis la charge d'ingénieur en chef, puis passa trois années dans un couvent auprès d'une parente religieuse, qui, au lieu de se montrer dure et acariâtre envers elle, comme l'a écrit le romancier, lui fit l'existence si douce que ce n'est pas sans regret et sans hésitations qu'elle quitta le cloître, où elle pensa un moment pendre le voile, pour retourner à l'île Bourbon.

Finissons en ajoutant, ce qui étonnera sans doute, que les îles de France et de Bourbon, dont Bernardin de Saint-Pierre a écrit de si poétiques et si gracieuses descriptions, dont il a tracé des tableaux si enchanteurs, ne lui avaient laissé que de pénibles impressions. Il n'en avait rapporté que le souvenir d'une nature « laide et morne », d'une terre raboteuse, toute hérissée de rochers, « aux prairies sans fleurs » couvertes « d'une herbe aussi dure que le chanvre » que la végétation si fraîche et si différente de la Normandie, sa province natale, lui avait fait prendre en grippe. Bref, c'était pour l'écrivain, qui l'a cependant rendu si poétique et si attrayant, un pays d' « abominable séjour » et d' « abominables habitants ».

P. LAFOND

LE DANGER

(Suite[1])

—

II

Depuis six semaines, Paul Aubertin ne se sentait plus à Venise, au palais Revedin, parmi les siens. Il habitait dans le vide. Sa présence n'était sensible à personne. Aux repas, les conversations s'échangeaient, des noms circulaient qu'il connaissait à peine et qui désignaient l'intimité récente de son petit groupe. Quelquefois, il prenait le parti de se taire, quelquefois, celui de parler. Jamais il ne rencontrait l'attention, jamais il ne croisait un regard. S'il interrogeait, on ne l'entendait pas la première fois. Il répétait, cédant au désir un peu maladif de savoir à quel point il était loin des autres. Alors on lui répondait comme à une voix qui n'a pas de visage. Sa mémoire était obsédée par la phrase de Williamson : « L'atmosphère! il nous faut une atmosphère pour que nos paroles portent! » Il essayait de se persuader que sa vie, en somme, n'était pas changée. Naguère, il travaillait, passait aussi des journées solitaires. Emmeline, Lucie Ward et Robert ne s'étaient jamais beaucoup occupés de lui, avaient toujours causé de leurs affaires, à table, et lui, jusqu'ici, trouvait cela très agréable. Tout était donc pareil... et cependant une importante condition d'existence lui manquait autrefois. Lorsque Lucie Ward lui disait de temps en temps : « Paul, vous êtes dans la lune! A quoi pensez-vous?... » Ou Emmeline : « As-tu bientôt fini ton nouveau livre? Sera-t-il plus amusant que les autres ? » pourquoi avait-il le nécessaire, le peu qu'il faut pour vivre?

Entre Emmeline et lui, il n'y avait jamais eu d'explication. Emmeline montrait souvent une force de bouderie infatigable. Elle n'obtenait rien par ce moyen, on ne savait pas ce

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 193.

qu'elle eût souhaité, et il était tout à fait inutile de le lui demander. Mais elle boudait! Depuis six semaines, elle ne boudait plus, elle semblait au contraire avoir trouvé un élément favorable, s'y développer, prendre un aplomb qui peut tenir lieu d'autres facultés, acquérir une rouerie qu'Aubertin admirait, au fond. Il avait toujours un peu souffert de voir sa femme effacée, par impuissance, devant Lucie Ward.

Le silence était donc une ancienne habitude dans ce ménage, et Aubertin s'y résignait facilement. Aujourd'hui, il l'eût peut-être prolongé avec un peu de lâcheté, afin de ne pas briser ce qui pouvait encore durer, si Bertrand n'eût été un motif impérieux de prendre une décision.

Aubertin parla au moment de partir pour les Archives.

— Emmeline, je trouve qu'il ne faut pas nous singulariser. Je n'ai pas l'intention de te suivre chez tes amis, du matin au soir, mais il me paraît indispensable de nous montrer quelquefois ensemble.

— Tu détestes le monde! Tu n'as jamais voulu y mettre les pieds! Tu ne m'as même pas fait connaître les quelques relations que tu avais!

Aubertin fut enchanté d'entendre ce reproche. C'était une expression naturelle et compréhensible d'un sentiment fondé. Les paroles normales et sans énigmes lui causaient désormais un véritable soulagement. Puis il était heureux qu'Emmeline pût dire une phrase raisonnable.

— C'est vrai — répondit-il — je le reconnais... j'ai été inexcusable. Mais puisque tu es lancée maintenant, — ajouta-t-il avec un sourire approbateur — il est convenable que j'emboîte le pas.., de temps en temps.

— Tu crois que c'est commode! Tu as fait une quantité de gaffes, et tu veux qu'on te les répare! s'écria-t-elle avec une compétence énergique.

Elle était très fière de sa réponse, et il ne fallait pas avoir la vue bien longue pour apercevoir qu'elle comptait s'en vanter.

— Tu feras ce que tu voudras. Mais je ne saurais accepter une situation fausse. Si l'état des choses ne se modifie pas, je n'hésiterai pas à partir pour Paris. Ce sera d'ailleurs excellent pour Bertrand qui a besoin d'apprendre l'orthographe.

— Et ton travail?

— Il ne passe pas avant tout.

L'avertissement était inattendu. Emmeline ne chercha à dissimuler ni son désarroi, ni son intention d'aller tout de suite demander un conseil. Il y eut une bataille furibonde entre elle, son manteau et son chapeau. Elle saisit sa boîte à poudre, la jeta par terre, lança de la main à sa glace un pathétique: « Tu vois! je n'ai même pas le temps de me faire belle! » et sortit comme si elle crevait la porte avec sa tête.

A midi, Gaspard annonça que Madame ne rentrerait pas pour le déjeuner.

Mme Ward, Robert, Aubertin et Bertrand se mirent à table. Aubertin, qui avait besoin de se taire comme un blessé de ne pas bouger, fit des efforts, parla, voulut absolument percer la couche d'indifférence. Mais, dans un moment d'inattention, il confondit l'utilité de faire des frais avec son désir d'éclaircir un point qui l'intriguait, et demanda assez maladroitement:

— Robert, vous ne faites plus d'automobile?

— Depuis quand? répondit Robert, encore plus bourru qu'il ne voulait.

— Robert — dit Lucie Ward en interposant sa phrase exactement comme elle aurait mis un écran devant le nez d'Aubertin — qu'est-ce que c'est que cette cravate! Vous achetez vos cravates à Venise maintenant? C'est stupide! Je vous déteste!

— C'est la dernière création de Charvet! et Robert fit bouffer, avec une mimique joyeuse, son horrible cravate verte et rose.

— C'est la dernière création du Rialto! Vilain garçon! Vous l'avez mise exprès pour que je vous regarde!

Ils échangèrent un éclair d'intelligence familière; leurs yeux disaient: « Nous savons donner du prix aux petites choses. » Lucie Ward avait sa plus jolie figure.

« Ces gens s'aiment agréablement devant moi, » pensait Aubertin, « ils ne font rien de mal et me donnent une preuve de confiance. »

Il s'occupa de Bertrand qui mettait le nez dans son assiette chaque fois qu'on le regardait. Ce petit garçon était décidément très changé. Il devenait précoce, semblait exercé à une compréhension vague, mais gênante pour son insouciance. Quelquefois, il disparaissait avec sa mère pendant des après-midi

entières. Alors il revenait distrait, endormi, et bâillait. D'autres fois, son père le trouvait au logis, seul, désœuvré, tranquille et trop sage.

— Que fais-tu aujourd'hui, mon vieux? — demanda Aubertin.

Mais il n'obtint qu'un regard de réprimande et un haussement d'épaules.

Des souvenirs se rattachaient aux singulières façons de Bertrand et leur donnaient un sens. Deux ans auparavant... Aubertin revoyait cela très bien... ce petit garçon avait été drôle pendant quelques mois. Il venait errer autour de son père. Un jour, il avait pris un air profond et dit : « Je m'ennuie ! » Généralement, Bertrand était le camarade de sa mère. On faisait le matin des parties d'éponges mouillées, on criait, on dégringolait à deux les escaliers... Tout à coup, le silence, comme maintenant... Que faisait Emmeline dans ce temps-là? Il y avait un Tel... qui venait quelquefois à la maison et qui disparut l'année suivante... Comment? Aubertin n'avait jamais soupçonné!... ce ne serait donc pas la première fois?...

Au dessert, Pasqualin Lancia entra avec un billet pour Mme Ward. Elle affecta de réfléchir après l'avoir lu, sourit à des pensées qu'elle voulait faire deviner malicieuses, et dit à Robert :

— Je vous rends votre liberté jusqu'à quatre heures.

Robert lui montra une grimace joufflue et grave. Il était drôle, mais très grognon. Et comme Lucie eut tout de suite une petite mine agacée, il fit jouer tous les muscles de sa figure, eut l'air bon garçon et s'écria :

— J'avais soif de liberté !

— Bravo ! — dit Mme Ward désarmée. — Vous permettez, Paul?

Elle se leva et sortit de la salle à manger.

Aubertin exécutait ce jour-là, comme un automate, diverses résolutions. Il se rendit chez le directeur des Archives, le comte Caccianiga, qui lui avait conseillé naguère de faire une conférence sur ses derniers travaux. Caccianiga, émoustillé par le Prix de l'Académie, se chargeait de toute la partie matérielle, les affiches, les annonces dans les journaux, etc. Or,

après cette offre faite, il avait disparu. Aubertin le demandait vainement aux Archives : M. le comte avait toujours un refroidissement et ne sortait pas.

Aller au domicile d'un Vénitien pauvre est une action indiscrète ; y pénétrer, une aventure impossible. Aubertin marchait cependant vers Sancta Maria Formosa, complètement indifférent aux résultats pratiques de sa démarche, la vie n'étant plus qu'une énigme dont il fallait essayer de saisir un fil. Les *Calli* sont populeuses dans ce quartier, on y voit beaucoup de châles bien drapés. Elles sont étroites. L'ombre y est froide et forte. Le soleil apparaît soudain, au bout du couloir, comme une énorme lanterne. Aubertin se sentit un peu ranimé par les jeux de la lumière. Il trouvait quelque consolation à s'accuser lui-même de tous ses malheurs : c'était un moyen d'échapper aux récriminations intérieures, à la rancune, à tous les ronchonnements quotidiens qui sont une manière de gratter un prurit. On s'apaise mieux en se jugeant sévèrement. Oui, dès le début de son mariage, il avait eu des torts. Dans sa famille de bourgeois assez rogues, ce mariage avait été mal vu, car Emmeline était la fille de très petits commerçants. Il aurait dû imposer sa femme à ses relations. Lucie Ward était la seule qui n'eût pas tourné le dos. Aubertin avait été paresseux, lâche devant les nombreuses difficultés, et trop inattentif aux bouderies d'Emmeline. De quelle qualité était donc le sentiment qu'il avait pour elle? Tout ce qui venait d'elle lui semblait un motif d'être heureux. Il prenait son plaisir à la voir simplement vivre. Qu'elle fût de bonne ou de mauvaise humeur, c'était presque la même chose, c'était toujours se faire aimer de lui. Cela prouvait qu'il était un terrible égoïste, goûtant à lui seul un amour qui le comblait. Qu'apportait-il en échange? Une conversation ennuyeuse, jamais un potin amusant, une fortune médiocre, en somme, l'aisance, rien de plus; un physique ordinaire : il était plutôt court-jointé, et, dans l'enfance, une de ses cousines l'avait appelé : « Noiraud ! » Donc il ne devait pas être bien joli !

Aubertin s'était à demi arrêté sur un pont. L'étranger tombe facilement en rêverie au passage des petits canaux. Il gênait la circulation ; personne ne le bouscula, n'essaya de passer, mais il entendit derrière lui une voix de jeune garçon qui disait avec des inflexions douces et moqueuses :

— *Con Calma!*

Il eut envie de rire. Le temps était vraiment magnifique! Aubertin se hâta, tourna encore un coin, passa encore un pont, longea un mur immense et tira une poignée de fer. La sonnette s'ébranla en résistant, une fenêtre s'ouvrit au troisième étage, une tête de femme ébouriffée se montra, qui semblait être un ustensile de balayage tant elle avait recueilli de poussière, et la voix cria de là-haut :

— Le comte est sorti. Il va tous les jours aux archives après le déjeuner. Voulez-vous laisser votre carte?

Un petit panier s'agita dans les airs et descendit au bout d'une ficelle.

— Inutile,— dit Aubertin. — Merci.

Il partit d'un bon pas vers les Frari, et commençait à se sentir curieux de ses mésaventures.

Il déboucha sur le Campo San-Rocco par cette *Calle*, dont l'issue est si étroite qu'il a fallu faire une encoche aux angles des maisons, afin qu'on puisse se faufiler, en effaçant une épaule. Il semble qu'une cognée ait abattu la poussée vigoureuse de ces pierres, qui se rejoignent presque au-dessus du passant; et ce détail suffit pour donner à penser que les grandes murailles croissent par elles-mêmes et se prêtent ensuite aux convenances des hommes. L'habitude de venir là ne peut atténuer le sentiment que cette place fait connaître. La beauté des façades a une influence irrésistible. Elle s'étend à tout, aux pigeons qui s'envolent, aux ferrailles du marchand ambulant, aux loques lessivées, aux cages pendues en grand nombre devant les fenêtres... L'œil suit avec minutie chaque objet, car, le voir en ce lieu, en voir un autre, un autre encore, c'est ajouter quelque chose à sa conscience enthousiaste. L'eau était très haute, envahissante. Aubertin, en s'avançant, aperçut les deux ponts, le canal qui noyait les seuils, quelques barques collées aux murs par le flot. Un mouvement invisible, mais universel, communiquait une émotion excessive. En de tels instants, chaque forme prend une grâce obsédante, faite d'aspects oubliés, de souvenirs qui voudraient se réveiller. Les têtes, qui couronnent les grands cintres des Archives, se détachent davantage, allongent trop le cou lorsqu'on les regarde... et tout le monument devient fantastique et familier. Il est si proche de soi, si mystérieu-

sement reconnu par l'instinct, qu'on y entre comme dans un songe personnel.

Aubertin mit la main sur un vase en cuivre poli qui orne la rampe de l'escalier, monta, passa avec autorité devant le vieillard de service, qui protesta par un grognement, poussa une porte de verre dépoli sur laquelle on avait gravé avec une grande fantaisie dans la courbe et le paraphe : « Direttore », et se trouva dans un tambour. Il traversa plusieurs petites pièces construites comme des boîtes d'allumettes, et dont les minces parois coupent et contrarient les vieux stucs aux larges volutes.

— *Avanti!* — cria le directeur. — Ah! — fit-il extrêmement troublé, en voyant Aubertin. — Monsieur... je suis malade depuis longtemps...

— Et comment allez-vous maintenant ? demanda Aubertin avec une assurance presque gaie.

— Mieux... Mieux.

— Je viens vous entretenir d'un sujet auquel vous avez bien voulu vous intéresser. Il s'agit de la conférence que vous m'avez engagé à faire dans la salle du Ridotto. Je suis prêt... et j'attends vos ordres.

Aubertin s'était tranquillement assis, et dévisageait le comte Caccianiga qui restait debout, bien qu'il fût un homme très poli. Tout était pointu dans sa figure, dont l'œil n'était occupé qu'à suivre l'angle aigu du nez. Un sourire permanent lui donnait un air de finesse sans motif. On se demandait toujours si l'évidence de ce personnage eût résisté au toucher, si le revers de la main n'aurait pu le supprimer; et, ce jour-là, cette inconsistance était plus aérienne encore que de coutume.

— C'est un peu difficile, Monsieur, — répondit-il. — La salle n'est pas libre quand on veut.

— Vraiment!

Jusqu'ici, Aubertin était amusé. Il savait que l'ancienne salle de jeux, où l'on fait maintenant des conférences, n'avait pas servi de l'année.

Caccianiga se taisait, de plus en plus souriant, de plus en plus volatil. Son silence seul fit deviner qu'il hésitait, puis qu'il prenait une résolution. Il mit le pouce et l'index dans la petite poche de son gilet et les y laissa, comme s'il tenait une arme défensive, un revolver sans épaisseur, tel que les

ombres et les silhouettes peuvent en avoir sur elles. Dans cette attitude, il parla :

— La salle n'est vraiment pas libre. Dans huit jours, le grand spirite américain, M. Williamson, doit y faire une conférence... Ce sera très couru, dit-on...

Aubertin crut qu'il se cramponnait à sa chaise et que la silhouette inconsistante avait failli le renverser :

— Hé bien! cher monsieur, puisque cela vous est plus commode, nous remettrons la chose à plus tard.

Caccianiga en savait-il sur Emmeline et Williamson plus que lui, Aubertin? Etait-ce encore une coïncidence burlesque, ou une malice d'Italien? Les Williamson ont raison : la vie est machinée avec une justesse dangereuse.

Aubertin regardait un petit campanile de fonte noire, orné d'un porche en verre rouge, éblouissant. Cette architecture du xve siècle sentait le pétrole au milieu de la pièce froide.

— Vous devez avoir de la peine à vous chauffer ici?

— Hé! pazienza! dit le Vénitien.

Aubertin, après avoir traversé l'enfilade des boîtes, passa sur le palier, et comptait refaire en lui un peu de calme. Mais il entendit une voix... se pencha sur la rampe... Coïncidence!... pure coïncidence!... Williamson causait en bas, au pied de l'escalier, avec Mme Ward! Aubertin recula; il y eut un défaut à sa faculté de décider. Devait-il se montrer? N'avait-il pas le droit de fuir? Il marcha, s'arrêta, refit en arrière le même trajet, finit par s'élancer vers une porte qui ouvrait en face de l'escalier. Mais il était trop tard. Le vieillard à casquette montait de son petit pas noué. Ce pauvre homme, momifié, bien moins par l'âge que pour n'avoir jamais mangé, fit entendre des paroles plus ankylosées que ses jambes : « On attendait en bas le monsieur français. »

Aubertin descendit.

Williamson parlait :

— Vous détraquerez complètement ce garçon. Il a besoin de fatigues musculaires, de sport, d'automobile. Voilà six semaines qu'il engraisse et se congestionne.

— S'il aime mieux rester près de moi ! répondit la voix perçante de Lucie Ward.

— Cela n'arrange rien. Il se contraint. Se contraindre, c'est emmagasiner des forces. Il faut bien que la force comprimée

éclate un jour et qu'en éclatant elle détruise. J'énonce une simple loi physique.

— Il y a des gens qui se laissent aller à tous leurs penchants et qui ont des accidents d'automobile, je vous jure!

— Oh! l'accident! je n'en parle même pas! L'accident? Ce n'est pas intéressant, puisque c'est la conséquence finale. La préparation de l'accident, voilà ce qui me passionne.

— Vous êtes charmant!

— Vous rappelez-vous? Avant l'accident de Lady Prentice, j'avais essayé de vous faire voir les conditions dangereuses...

— Oh! n'exagérez pas! vous avez été bien vague.

Aubertin était au bas de l'escalier. Lucie Ward lui fit un bonjour de la tête. Elle était irritée ou très émue. Dans cet état, elle laissait remarquer que sa figure était trop grande pour son petit corps maigre et court. Williamson, lui, continua ses occupations, à savoir : tenir ses yeux brillants et fixes sur Mme Ward, comme un homme qui ne se retourne pas si vite que cela :

— Je ne suis pas prophète. Je ne devine jamais rien, moi. Ce n'est pas la peine : tout se passe au grand jour. Ce que je vois, tout le monde le voit... et vous mieux qu'une autre. Tenez, vous, vous avez peur! Vous n'iriez pas en automobile pour un empire! Et voyez comment les choses tournent : vous avez amorcé votre M. Robert à cause de sa quarante chevaux, et vous n'osez même plus faire une promenade avec lui. Il faut — dit Williamson obstinément — laisser les gens suivre leur voie, leur fil. Cela peut être très amusant de faire signe aux passants, de les arrêter, eux, et le destin, mais c'est fort dangereux... Oh! monsieur Au-ber-tin — et il se mit de face avec lenteur — Mme Ward a bien voulu m'amener ici, dans sa gondole, afin que je vous prie d'accepter une tasse de thé chez moi, aujourd'hui à cinq heures?

« Pourquoi ne suis-je pas content ? » pensa Aubertin. « En somme j'ai réclamé des invitations. Rien ne peut être mieux : et je dois me montrer près de ma femme, la maison de Williamson est un excellent endroit pour débuter. »

— J'irai. Merci, dit-il.

— Enchanté! Lucie, auriez-vous l'obligeance de me déposer chez la comtesse Ranieri.

— Mais... je voulais rentrer directement...

— Alors...

Williamson fit son sourire expressif et disparut dans une calle, comme un personnage de théâtre.

— Paul, j'ai une dépêche de Johnny. Il arrive! dit Lucie Ward, qui retrouva ses moyens et reprit sa mine de petite fille.

— Qu'est-ce que vous en ferez? s'écria Aubertin, trop heureux d'être remis en communication avec l'humanité. Depuis longtemps on ne lui avait adressé une phrase avec autant de naturel.

— Je vous le passerai. Vous lui montrerez Venise. Il n'y a que vous qui puissiez faire cela, mon cher!

Elle accentuait ses jolies façons maniérées. Paul sentit vaguement qu'un jour il trouverait en elle une alliée.

— Je suis à votre disposition, dit-il gaîment.

— C'est ça. Adieu, je vais retrouver mon pauvre Robert.

Elle tendit une main un peu haut qu'Aubertin baisa.

Les salles allaient fermer. Aubertin revint vers le Palais Revedin. Ce fut encore Bertrand qui lui ouvrit la porte.

— Tu ne savais pas que c'était moi, mon garçon. Pourquoi ouvres-tu la porte?

— Je cours plus vite que Gaspard.

— Bon! mais on attendra!

— C'est seulement lorsque je fais mes devoirs. Il faut bien se distraire.

Aubertin rit. Puis une pensée le tourmenta. Il regarda le reflet du soleil sur la vitre.

— A quelle heure sors-tu donc?

— Ça dépend. Aujourd'hui maman m'a dit de travailler après le déjeuner parce qu'il faut que j'aille à cinq heures chez l'Américain.

Il avait baissé la voix avec moquerie; mais tout de suite après, ses yeux clignotèrent et sa figure fut tiraillée par une désolante envie de pleurer.

— Ecoute, Bertrand. Appelle Martha, va au Jardin Public, et arrange-toi pour être vers cinq heures chez M. Williamson. J'y serai aussi.

— Tu y seras? demanda Bertrand avec une surprise incrédule.

— Allons, va! j'aime mieux que tu sortes pendant qu'il fait beau.

— Moi aussi, fichtre ! s'écria Bertrand, qui essayait de se raffermir et partit au galop sur le sol truffé du Palais.

M. Williamson habitait un des rares appartements de la place Saint-Marc, dans les vieilles Procuraties, à côté de l'horloge. Après les petits escaliers successifs, escarpés, essoufflants, Aubertin traversa un long corridor où s'espacent des portes plates et luisantes, traitées comme par des gens qui ne travaillent que le marbre.

— Ravi de vous voir, dit Williamson, très maître de maison.

Emmeline était là, préparant le thé, beaucoup trop affairée pour apercevoir son mari, car, vraiment, « tous les torts étaient du côté de Paul » ! Elle tournait autour de la table, sortait de la pièce, rentrait, emportait, rapportait, se montrait parfaitement chez elle. Aubertin avait réussi à hypnotiser ses propres sensations, à les maintenir dans une sorte de stupeur. Il alla vers la fenêtre.

— Voulez-vous voir Saint-Marc du balcon ? dit Williamson.

Ce balcon est à la même hauteur que les quatre chevaux de la Basilique. Le rapprochement des niveaux crée, par analogie, celui des distances. On se croit si près qu'on tendrait la main pour offrir une poignée d'avoine aux nobles bêtes. Aubertin sentait, avec des larmes intérieures et profondes, que les illusions des aspects se faisaient pour lui plus intimes et presque affectueuses depuis que les autres commerces lui manquaient.

— Le temps est froid, dit Williamson en frissonnant.

Ce fut presque étrange, ce frisson, chez un homme qui n'accordait jamais rien à l'imprévu. La fenêtre fut refermée.

Robert entrait, seul. Lucie Ward faisait une concession à Williamson : généralement, elle et Robert arrivaient partout ensemble. Robert prit sa revanche : il eut l'air grossier, salua fort peu Williamson, n'en fit guère plus pour Aubertin, et alla s'asseoir près d'Emmeline, marquant bien qu'il ne s'occupait que d'elle, parce qu'on peut toujours être poli pour une femme ! Williamson prit une tête de juge qui somnole et n'aurait qu'à sonner pour faire paraître le bourreau. Aubertin s'intéressait à l'appartement. Le vieux plafond peint avait une gorge, mais la frise manquait, et un papier à la Williamson, fond rouge et lions d'or, montait sans peur jusqu'à la

délicate voussure. Quelques bons fauteuils solides et commodes semblaient à l'aise sur un tapis excellent, qui avait le droit d'être laid, car chacun a ses affaires, et la sienne était d'empêcher qu'on ne pensât à la dure mosaïque. Des ampoules nues répandaient trop de clarté, avec une sorte d'indiscrétion hospitalière qui invitait à constater la bonne tenue de la maison. Le grand poêle américain donnait un peu plus de chaleur que vous ne lui en demandiez. On était chez soi, portes closes. A Venise, c'est une originalité.

Lucie Ward arriva, essoufflée, et jeta un œil de maman sur Robert.

— Ma chère — dit Williamson avec empressement — la comtesse Ranieri viendra. Je l'ai décidée.

— Saperlipopette! Vous êtes joliment fort!

Emmeline servait le thé. Elle passait vite à côté d'Aubertin sans le regarder, comme une bombe qui aurait de la dignité.

— Ne voulez-vous pas une tasse de thé, monsieur Aubertin? corrigeait Williamson avec beaucoup d'affectation.

— De quoi parlerez-vous à votre conférence? — demanda Mme Ward. — Pas du mauvais œil, hein, dites? Vous n'auriez pas un Vénitien!

— Chère Lucie! Croyez-vous que je ne sache pas cela! Je suis bien plus Italien que vous, malgré Madame votre grand'mère... Mais c'est vous qui parlez du mauvais œil! Vous ne parlez que de ça! C'est une obsession! L'œil n'est pas si important, je vous assure. Il conduit certainement beaucoup de fluide à l'extérieur; le regard nous décharge d'une partie de notre magnétisme; c'est le point où l'étincelle éclate, où la sinistre lueur peut jaillir... ce n'est que ça! La qualité magnétique de chacun, son rayonnement, et comment cette zone de vibrations est influencée par celle des autres hommes pour former des combinaisons favorables ou funestes : voilà ce qui importe.

— Et vous avez la prétention de faire écouter cela à Venise?

— J'aurais bien tort d'avoir des prétentions, chère amie, car je n'arrive même plus à vous convaincre, vous, de ce que vous avez reconnu avec moi bien souvent.

— Puisqu'il y a des exemples! dit Emmeline avec une aigreur qui s'adressait à Lucie Ward.

Emmeline n'était encore habile que dans le mutisme : sa phrase fit tomber la conversation. Mme Ward, un instant distraite, bâilla, et mit le doigt sur un de ses sourcils :

— J'ai un peu de migraine, dit-elle.

— Prenez garde, Lucie ! — fit vivement Williamson, comme s'il saisissait au vol une pensée qui errait imprudemment. — Vous avez mauvaise mine depuis quelque temps. N'allez pas recommencer ce mal d'estomac dont vous avez tant souffert, il y a trois ans. Vous rappelez-vous? Dans ce temps-là, c'était la faute de Tonton. Quand vous l'avez envoyé promener, votre estomac s'est remis d'une manière étonnante! Guérison instantanée !

— Oui... j'avais été voir Fayeu...

— Quel habile homme ! Je vous conseille de lui écrire... vous avez besoin d'une consultation... Voyez-vous, ma chère Lucie, il n'y a pas que les catastrophes... il faut s'occuper aussi des cas torpides. On ne doit rien laisser prendre de son énergie, de sa santé. Oui, de sa santé ! Il y a des gens auprès desquels on ne se portera jamais bien ! Les médecins le savent parfaitement ! Fayeu ne permettrait Tonton à personne !

— Ce pauvre Gaston — dit Mme Ward avec un chef-d'œuvre de sourire qui semblait se moquer de l'ami congédié et trompa tout le monde. — Ce pauvre Gaston... comme vous en étiez jaloux, Pâris !

M. Williamson eut l'air gai :

— Comment donc! Je suis toujours jaloux! C'est bien connu ! Ma jalousie est une sorte de flair qui reconnaît une seule catégorie d'individus : les Tonton! Et comme il y en a un peu partout... Savez-vous ce qu'il est devenu votre ancien Tonton, ma chère?

— On m'a dit qu'il était bien avec une petite actrice du Vaudeville...

— Mlle Armande de Marsy?... Elle avait un certain talent.

— Elle avait?... elle ne l'a donc plus?

— Non! Je crains que Tonton ne le lui ai fait perdre... et de la façon la plus définitive.

— Allons, allons, Pâris!

— Ma chère, — dit M. Williamson — je ne parle jamais que d'après des documents...

— M. Leblanc de l'Orne se porte très bien — intercala une

voix qui pesait cent kilogs. — Il s'est fait mener au bois hier par un beau soleil, et a bien supporté cette première sortie...

C'était Robert, qui lisait *le Gaulois*, avec une fausse inconscience et une application monotone.

— Merci, Robert! — dit Mme Ward. — Je suis enchantée pour Leblanc de l'Orne. Et vous Pâris?

— Moi?... mais j'ai presque tous les matins le bulletin de mes malades... Vous savez bien qu'on ne m'apprend jamais rien!... Madame Aubertin, où est donc votre petit garçon?

— Mais il devrait être ici ! s'écria Emmeline d'une voix qui se désolait devant une circonstance tellement importante.

— Je suis responsable de ce retard — dit Aubertin. — J'ai envoyé Bertrand au Jardin Public. Trouvez-vous qu'un enfant manque beaucoup à ces conversations un peu spéciales? ajouta-t-il sur un ton aussi juste que sa phrase.

Emmeline sursauta, eut l'air de s'élancer, exécuta vers M. Williamson une mimique de terreur qu'on pourrait appeler la danse de la tête. Lui, déploya un grand geste qui décrivait à peu près : « N'ayez pas peur! votre fils ne court aucun danger en ce moment! » Emmeline respira, et Aubertin prit des résolutions solides au sujet de Bertrand.

— Quels sont vos documents contre Gaston? reprit Lucie Ward avec un peu d'hésitation. Elle succombait à la curiosité, et savait que Williamson n'attendait que cela.

Il marcha, de son pas trop long, vers un bureau lourd, commode et très verni, fit entendre un bruit de clefs, de tiroir, ne chercha pas, car il mit tout de suite la main sur ce qu'il voulait prendre, et revint à Lucie :

— Vous comprenez que je ne le perds pas de vue votre gros Tonton.

Williamson avait lancé le mot « gros » à la tête de Robert et continua de lui asséner lentement le reste :

— Avant de quitter Paris, j'ai été passer une soirée au Vaudeville et j'ai eu la chance de rencontrer la petite actrice, comme vous l'appelez. Elle m'a dit : « Je vais faire une tournée en Amérique. On m'offre des conditions un peu modestes, mais j'ai assez de Paris pour quelque temps. J'ai pris en grippe un raseur qui ne comprend pas quand on le congédie. Il croit qu'on plaisante. Je suis malade de le voir toujours revenir. J'ai beau le lui dire; il rit : « Comme vous êtes ori-

ginale, ma chère! » Je ferme ma porte : « Madame est sortie? Quelle bonne farce! Je sais bien qu'elle est là! » et il monte. Ma femme de chambre en est malade aussi... enfin je pars. Il a le mal de mer, et ne me suivra pas. » Reconnaissez-vous votre ami, Lucie?

— Et ensuite?

— Voilà.

Williamson présentait une grosse fiche en carton sur laquelle une découpure de journal était collée.

Mme Ward la prit et lut à haute voix :

« Une de nos plus sympathiques artistes, Mlle Armande de Marsy, du Vaudeville, s'est embarquée hier au Havre, sur le transatlantique *la Touraine* à destination de New-York. » Hé bien? Qu'est-ce que cela vous fait? ajouta-t-elle.

— Presque rien... Monsieur Robert, vous lisiez *le Gaulois* tout à l'heure... Vous n'en avez plus besoin, n'est-ce pas? Regardez Lucie, les journaux sont bien plus instructifs que moi!

Williamson avait rapidement déplié et replié *le Gaulois* pour l'offrir à Mme Ward qui parcourut des yeux, se tut, et garda le journal sur ses genoux.

— *La Touraine* — expliqua Williamson d'une voix qui semblait une machine à trancher les mots, — n'est pas arrivée. Elle a déjà cinq jours de retard; la mer a été magnifique... on est fort inquiet rue Auber... et chez beaucoup de gens! L'œil du gros Tonton, cet œil de niais...

Bertrand était entré et se trouvait au milieu du groupe. Emmeline ne pensait plus à lui, fut prise au dépourvu et tendit les bras quand le petit fut trop près pour s'y jeter. Il dit ses bonjours avec une hâte crispée, frôla son père de l'épaule, et alla s'installer dans la fenêtre afin de regarder les lumières de la place.

— Mais — s'était écriée Mme Ward, un peu plus vibrante qu'il n'eût fallu — Gaston n'avait pas prié cette demoiselle de faire naufrage! On se débarrasse toujours d'un individu quand on veut! Elle avait envie de voyager!

— Peut-être... il y a des gens qui, en vous regardant tous les jours, pendant des semaines et des mois, vous donnent une envie profonde et cachée de mourir... C'est le terrible spleen!... Vous, Lucie, vous avez fait ce qu'il fallait avec Tonton. Vous l'avez renvoyé; vous n'êtes pas partie. Il ne

faut jamais bouger quand quelqu'un nous gêne; c'est le gêneur qui doit se déranger et courir les risques. Ne vous laissez jamais inspirer par l'ennui, la fatigue, l'agacement, les petites suggestions des nerfs. Débarrassez-vous d'abord de ceux avec qui l'ennui et la fatigue sont entrés, puis, faites ce qui vous plaira, vous serez en sécurité.

— Alors, quand on sort d'une pièce parce que quelqu'un vous rase, on est sûr de se casser le cou dans l'escalier?

— Chère amie, c'est trop spirituel!

Mme Ward avait perdu le rythme de ses phrases et parlait trop vite pour la force de sa voix qui se brisait par la pointe :

— Naturellement, quand on se déplace, c'est toujours à cause de quelqu'un. On veut quitter un tel ou rejoindre tel autre. C'est la vie!

— Ou la mort... en effet, on se déplace toujours à cause de quelqu'un. C'est vous qui le dites. Lorsqu'un malheur inattendu survient dans votre entourage, regardez donc en arrière. Ce n'est pas difficile. Vous verrez qu'il y a toujours eu un déplacement psychique. Des interventions ont eu lieu, des habitudes ont été changées : des gens sont sortis, d'autres sont entrés. Quelque chose était faussé avant de casser. Les accidents heureux se font aussi par des entrées et des sorties de personnages. Il faut savoir ouvrir et fermer sa porte. Les Tonton se reconnaissent de loin...

—Bertrand! Bertrand! — dit Robert à voix basse. — Viens donc. Et il l'invitait à s'asseoir sur ses genoux.

Bertrand fut tenté, car la forte carrure de Robert était une robuste et chaude protection, mais le petit garçon jeta un regard circulaire, vit sa mère qui ne pouvait s'empêcher de remuer les lèvres pendant que Williamson parlait, et il se remit le nez sur la vitre.

— *La Touraine* peut encore arriver. Je sens qu'elle arrivera! continuait Mme Ward.

— Les Tonton — persistait Williamson — n'ont pas de pivot. Ils sont à qui veut les prendre; on leur est une simple occasion de s'employer, et ils commencent à vivre quand on les a ramassés. Ils ne sont jamais à leur place parce qu'ils la cherchent toujours. En vérité, ces individus n'ont pas de destinée et ils entrent dans celle des autres comme dans une nouvelle peau. Ce sont des voleurs.

Mme Ward parut lasse. Elle se redressa, dompta la migraine ou un souvenir, et dit :

— Ce sont peut-être des neurasthéniques désœuvrés, inutiles, qui demandent qu'on les amuse. Cela n'est pas bien méchant.

— Cela dépend : j'ai connu trois autres hommes de ce type...

— Et qu'est-ce qu'ils sont devenus? demanda Mme Ward avec un peu de mollesse et une difficulté récente à sortir d'elle-même.

— Eux... rien. Que voulez-vous qu'ils deviennent. Mais, dans les familles où ces gens ont pénétré... leur apparition a été suivie de mort violente.

Williamson avait fini sa phrase avec une extrême simplicité, une façon négligée.

— C'est sans doute une pure coïncidence — continua-t-il sur le même ton. — J'espère rencontrer encore d'autres Tonton et vérifier si la coïncidence... est fatale.

Il n'avait accentué que les deux derniers mots avec un mouvement soudain vers Robert, qui ne s'attendait plus à l'attaque, leva la tête, et remua gauchement.

« Ce malheureux », pensa Aubertin, « conduit une automobile et il entend sans cesse nommer l'Accident, comme si ce n'était pas une hypothèse, mais une réalité déjà formée, vivante, embusquée, sûre de vaincre... »

Aubertin avait gardé jusque-là un silence dans lequel il se tenait éloigné, à peine présent. Il se croyait déchargé de causer, de faire figure. Désormais, il ne pouvait plus échapper à cet isolement dont il avait tant souffert, et ne connaissait plus ces réactions mentales que produit le choc des paroles. Ses semblables parlaient dans le brouillard.

Soudain, il se leva, dégagé de son inertie et sûr de venger Robert. Il avait dans l'esprit une inspiration qui lui parut assez atroce pour s'adapter aux circonstances. Elle ne pouvait être refoulée, malgré l'horreur qu'il en éprouvait, elle était l'œuvre de Williamson et devait lui revenir.

— Monsieur, — dit Aubertin en s'avançant pour prendre congé et en parlant avec un calme dont il se sentait lui-même glacé — vous avez raison. Ces observations sont fort intéressantes. Mais elles demandent du temps, et j'espère que vous

ne serez pas interrompu. Les Tonton, j'en suis convaincu, sèment la mort autour d'eux, seulement... on ne peut savoir par qui la mort commencera.

Williamson ne bougea pas, mais il resta court. Chez cet homme, un tel symptôme équivalait à une syncope. Aubertin le regarda et vit une figure inoubliable : Williamson n'avait plus d'éclat ni de regard dans les yeux, et fuyait les yeux des autres. Ce ne fut pas long : mais Aubertin sut quel était le point faible de son adversaire.

— A bientôt, Monsieur. J'ai été enchanté de voir Saint-Marc de votre balcon, termina-t-il.

Il sortit lentement, car il écoutait Mme Ward, qui prenait aussi sa revanche, selon ses forces et ses vues :

— Dites donc, Pâris ! La Ranieri n'est pas là ! Votre thé n'est pas très couru, aujourd'hui, cher ami. Nous aurions pu rester à Revedin. Vous êtes tout de même un peu trop sûr de vous quelquefois !

— J'ai tous les défauts ! dit Williamson complètement ranimé par cette agression.

Il reconduisait Aubertin, et, de cette voix insolente avec laquelle il répondait tout haut à la pensée de chacun, il ajouta :

— Ce qui m'étonne, c'est qu'on me supporte. Il faut qu'on soit bien bête. Monsieur Aubertin, je vous salue.

Aubertin fut à peine effleuré par la flèche qu'on lui lançait dans le dos. Il pensait au visage que lui avait montré Williamson. Cet homme avait donc très peur de la mort ! Les histoires qu'il racontait lui faisaient peut-être beaucoup de mal ? Il effrayait les autres pour se soulager ?... Sans doute, il se savait gravement malade ? Et peut-être souffrait-il profondément de sa jalousie, de ne plus être jeune.... Cet odieux personnage serait-il malheureux comme les pierres ?

Le galop de Bertrand retentit derrière Aubertin.

— J'ai dit adieu aussi ! Maman ne m'a pas défendu... Alors !

Ils étaient sous les Procuraties. Un gondolier, qui portait une écharpe rose à franges d'or, attendait, regarda Aubertin, tourna les talons, et courut vers la Piazzetta. En même temps, Aubertin sentit la main de Bertrand saisir vivement la sienne.

— Par ici, Papa.

— Non, — dit Aubertin en traversant la Place — il faut que je passe chez le libraire.

— Vite alors !

Et le petit courait devant son père afin qu'il se pressât.

Chez le libraire, Aubertin ne fit qu'entrer et sortir. Bertrand l'entraîna vers San Moïse, et, très agité, ne put s'empêcher de tourner un instant la tête. Aubertin fit le même mouvement, et vit derrière eux la Ranieri et sa fille qui allaient chez Williamson et ne pouvaient déjà plus les voir. Bertrand, enchanté de ses manœuvres, sauta. Evidemment, le gondolier à ceinture rose était allé avertir la Comtesse Ranieri qu'Aubertin était parti, et Bertrand avait évité à son père une rencontre sur la Place.

— Tu n'as pas envie de dire bonjour à ta petite amie ? demanda Aubertin.

— Elle m'embête !

— Comment ! ce n'est plus ta fiancée ?

— Oh ! Non ! Je n'épouserai qu'une Française, maintenant je suis décidé.

— Pourquoi ?

— Les Italiennes sont trop superstitieuses.

— Vraiment ?

— Tu comprends, mon vieux Papa ? On ne peut jamais jouer sérieusement. On croit que le jeu est parti. Tout à coup, il faut faire les cornes et taper sur du bois... Moi, ça me rend fou !

(A suivre.)

LAURENT ÉVRARD.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogue des Amateurs

M. DESMAISONS. — Bonjour. Vous avez l'air furieux !

M. DELARUE. — Et je le suis aussi.

M. DESMAISONS.— La cause?

M. DELARUE. — Toujours la même : la bêtise humaine.

M. DESMAISONS. — Sans doute. Mais encore?

M. DELARUE. — Eh bien, ceci.

M. DESMAISONS. — Quoi, un article de journal? Je croyais que vous aviez permis la bêtise aux journaux?

M. DELARUE. — Jusqu'à certain point.

M. DESMAISONS. — Les hommes sont ainsi faits, ils abusent.

M. DELARUE.— Ils abusent !

M. DESMAISONS. — Voyons, asseyez-vous. Un cigare, un verre de porto. Là, cela va déjà mieux. Soyons calmes comme de vieux alcooliques qui digèrent leur vin depuis cinquante ans. Y êtes-vous? Lisez.

M. DELARUE. — « Lorsque M. Fernand Gregh publia *la Maison de l'Enfance*, en 1896, on n'osait pas s'exprimer clairement en français. »

M. DESMAISONS. — Et c'est cela qui vous fâche?

M. DELARUE. — Non, maintenant que je l'ai lu tout haut, cela me fait rire.

M. DESMAISONS. — A la bonne heure. Tiens, tiens, depuis que cela vous fait rire, cela m'exaspère moi. C'est trop bête vraiment.

M. DELARUE. — Je vous le disais bien, cela dépasse la permission.

M. DESMAISONS. — Et puis cela nous fait du tort. J'ai toutes les éditions originales de ce temps-là...

M. DELARUE. — Moi aussi.

M. DESMAISONS. — Vous avez *Au Jardin de l'Infante*, sur japon? L'édition de 1893, bien entendu.

M. DELARUE. — Je n'ai qu'un hollande; mais hollande ou japon, il m'a toujours paru que le texte était en assez beau français.

M. DESMAISONS. —

Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure,
Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs;

Et que mon âme, où vit le goût secret des pleurs,
Soit comme un lys fidèle et pâle à ta ceinture.

M. DELARUE. —

Oh ! garder à jamais l'heure élue entre toutes,
Pour que son souvenir comme un parfum séché,
Quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché,
Console notre cœur, seul, le soir, sur les routes.

M. DESMAISONS. — Assez, Delarue, vous allez me faire pleurer, moi, un bibliophile sans entrailles ! Que de fois je les ai récités à ma maîtresse, vous savez, la pauvre petite qui est morte...

M. DELARUE. — Je ne savais pas, mon ami.

M. DESMAISONS. — En effet, je ne parle jamais de moi-même... Et je me les récite encore, souvent, quand je suis seul, le soir... Il me semble qu'ils ont été écrits pour moi.

M. DELARUE. — Les beaux vers, c'est toujours ainsi. Il paraît que cela monte, les Samain.

M. DESMAISONS. — Comme prix, oui.

M. DELARUE. — Comme tout. Il vivrait presque de ses livres, maintenant. C'est le poète de la jeunesse.

M. DESMAISONS. — La mort a passé par là. Mais je ne savais pas, je le croyais resté dans la pénombre, dans la demi-gloire.

Tant mieux ! Nous ne nous sommes pas trompés. Notre réputation, à nous autres, tient à cela : laisser une bibliothèque pure. Qu'y a-t-il de plus bête que des vers médiocres sur grand papier ? C'est une femme laide qui se met en pleine lumière, tandis qu'un crépuscule bien aménagé peut encore, si elle a de la jeunesse et de l'esprit...

M. DELARUE. — « Si une laide se fait aimer... » Il y a quelquefois un charme dans les petits poètes ignorés...

M. DESMAISONS. — Et bien reliés.

M. DELARUE. — Je n'aime pas tant que ça les reliures. Il y a des jours où je trouve que si cela conserve les livres, cela les gâte aussi.

M. DESMAISONS. — Il y a le cartonnage, il y a l'emboîtage...

M. DELARUE. — Quel problème !

M. DESMAISONS. — Et que nous ne résoudrons pas. Pour ma part, je sacrifie à la tradition, et je fais relier.

M. DELARUE. — Il le faut bien. J'ai presque tous les symbolistes.

M. DESMAISONS. — Presque ?

M. DELARUE. — Dame ! J'ai raté le premier Jammes, comme tout le monde. Et ce qu'il y a de plus bête, c'est que je l'ai eu entre les mains. On ne savait pas si c'était sérieux.

M. DESMAISONS. — Si cela avait paru chez Vannier...

M. DELARUE. — Vous l'avez ?

M. DESMAISONS. — Voulez-vous le voir ?

M. DELARUE. — Merci.

M. DESMAISONS. — Quelle époque curieuse! On en écrira des volumes, dans cinquante ans, sur ce moment de la littérature française. Le plus commenté, ce sera Mallarmé. On voudra expliquer ses dernières œuvres.

M. DELARUE. — Chimère!

M. DESMAISONS. — Pourquoi? C'est une clef à trouver.

M. DELARUE. — Peut-être. Tels qu'ils sont, d'ailleurs, ces incompréhensibles sonnets, ils ont une musique! Mais quand il écrivait en langage clair, quel enchantement! Et la prose, quel poème est comparable au *Phénomène futur?* J'aime aussi le Mallarmé intermédiaire, celui où l'ombre est encore douce au marbre et n'en voile la chair que pour la faire désirer davantage...

M. DESMAISONS. — Comme vous parlez bien, monsieur Delarue!

M. DELARUE. — La fréquentation des beaux-esprits. On croit que les bibliophiles ne lisent pas... Il y en a... Mais moi, je prends toujours deux exemplaires, un pour regarder, l'autre pour lire. On dirait qu'on écrit moins bien, maintenant, vous ne trouvez pas?

M. DESMAISONS. — Quelques-uns se tiennent. Il y en a peu. Quant aux nouveaux venus...

M. DELARUE. — Ma foi, je les collectionne, à tout hasard.

M. DESMAISONS. — Mais vous ne les sentez plus?

M. DELARUE. — Moins. Il n'y a plus communion. Quand on ne fait plus l'amour, on se désintéresse des nouvelles manières de chanter l'amour. J'ai commencé à collectionner en 1880. J'avais quarante ans et des désillusions.

M. DESMAISONS. — Déjà!

M. DELARUE. — Oui, et les livres m'en donnèrent de nouvelles, pour commencer. On m'affronta de toute l'ordure naturaliste. J'ai gardé les meilleurs Goncourt, les premiers Maupassant, les Huysmans...

M. DESMAISONS. — Les Zola jusqu'à *l'Assommoir?*

M. DELARUE. — Non, pas même.

M. DESMAISONS. — Vous êtes rigide.

M. DELARUE. — Une collection pure. . C'est vous qui le dites.

M. DESMAISONS. — Zola commence à remonter.

M. DELARUE. — Il était descendu si bas! Vraiment je bénis les symbolistes. Sans eux, je n'aurais pas été bibliophile. Ils m'ont donné le goût du livre curieux et, par surcroît, le goût de l'art, le goût des beaux vers, le goût des belles phrases, le goût des idées. Ils m'ont rajeuni. Quant à ceux qui disent qu'on a attendu M. Gregh pour écrire en français, non... mais... vous savez...

M. DESMAISONS. — Un peu d'indulgence, mon cher ami.

M. DELARUE. — Ce sont des coquins!

M. DESMAISONS. — Vous allez un peu loin.

M. DELARUE. — Des imbéciles...

M. DESMAISONS. — Je ne sais plus que dire.

M. DELARUE. — Vous dînez avec moi?

M. DESMAISONS. — Non. Je n'aime pas les furieux.

M. DELARUE. — Je ne le suis plus. Venez, nous esquisserons une bibliophilie symboliste.

M. DESMAISONS. — A la bonne heure.

M. DELARUE. — Avec un peu de critique littéraire, entre deux.

M. DESMAISONS. — Nous ne sommes que des amateurs, mais vraiment...

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Gaston Danville : *Le Parfum de volupté*, « Mercure de France », 3.50. — Pierre de Querlon : *Céline, fille des champs*, « Mercure de France», 3.50. — Marius-Ary Leblond : *Les Sortilèges*, Fasquelle, 3.50. — Jean Ajalbert : *Sao Van Di*, Fasquelle, 3.50. — C. F. Ramuz : *Aline*, Perrin, 3.50 — Ivan Strannik : *Les Nuages*, Calmann Lévy, 3.50. — Constantin Photiadès : *Le Couvre-feu*, Calmann Lévy, 3.50. — Gérard de Beauregard : *L'Ami des mauvais jours*, Calmann Lévy, 3.50. — Ernest Gaubert : *Vendanges d'amour*, E. Petit, 3.50. — Frédéric Berthold : *L'Ombre rivale*, Lemerre, 3.50. — Henri Baraude : *Fatale méprise*, Plon, 3.50 — Azol : *Nuit d'escale* et *le Château hanté*, imprimés chez Cussac et Chapret.

Le Parfum de volupté, par Gaston Danville. Voilà un livre magnifique... et je le trouve si beau que j'en veux un peu à son auteur pour l'avoir voulu encore plus beau que nature! Attendez que je m'explique.

Imaginez quelqu'un (de très fort, bien entendu!) qui vous soulève un roc au milieu du désert pour vous découvrir une source limpide, l'eau jaillissante et fraîche après laquelle vous aspirez depuis le début de votre voyage... dans les livres. Or, au moment précis où vous commencez à boire, faites-vous l'idée du Monsieur géant refermant brusquement sa divine boîte à surprise (ou mieux, laissant retomber le roc) pour vous raconter une histoire de femmes!.. je me demande quelle serait votre tête? Avec une très savante connaissance du cœur humain, l'auteur nous tient en haleine; durant la première partie du récit de M. Tricard (de la maison Loupe, de Bordeaux), nous trépignons d'impatience et nous sommes indignés durant les sages lenteurs de ce transatlantique louvoyant adroitement parmi les écueils... presque impossibles à éviter en de semblables manœuvres, et lorsque nous entrons au cœur même de ce pays extraordinaire, que notre vaisseau est soulevé comme un toast dans une coupe au sein du fabuleux archipel, voilà que ce parfum, cette odeur préhistorique du boulevard nous saisit aux narines impitoyablement. « L'odeur des boulevards? » Mais oui, chère Madame, il y a une danseuse qui... La Pascalieri s'il vous plaît, une jolie créature italienne... « Ah! Quel

bonheur, il y a des femmes! » s'écrient derrière moi un groupe de lecteurs enthousiastes. Allons bon! C'est justement de ça que je me plains! (Est-ce que, par hasard, je trouverais la mariée trop belle?) Je me plains de rencontrer une Pascalieri en face de la ville *atlante*, cette pure merveille qui expire son nom en de mélodieux soupirs après des siècles de sommeil comme une coquille parlerait de joies profondes à l'oreille d'un naïf baigneur de plage. Je me plains d'une introduction d'un rythme profane dans le bercement religieux de ses vagues qui lèchent les pieds de ses palais encore fulgurants de leur gloire ancienne. Je suis jaloux de ces petits gestes suscités par l'enivrante noblesse de cette chute grandiose, de ces chants de salons qu'éveille l'hymne formidable de la mort. Enfin, je dois avoir tort, certainement, parce que, dans notre jeune siècle, on ne déteste point le rire des enfants à côté du repos des statues. Il est tout de même sûr que la seule trouvaille, très appuyée de documents scientifiques, de cette ville ensevelie sous les flots depuis plus loin que la ville d'Is pouvait suffire à la gloire de son inventeur, mais il a voulu mêler le monde moderne au monde antique, ce qui est une charité à faire au premier si c'est une insulte pour le second... et nous devons reconnaître qu'un ouvrage intéressant comme un livre de Jules Verne est peut-être plus intéressant lorsqu'on l'écrit pour les grandes personnes, c'est-à-dire avec mille et une subtilités amoureuses. Ça sent la femme! Ça sent très réellement son image de Léandre... Hélas! Je vous le dis, la mariée est trop belle!

Céline, fille des champs, par Pierre de Querlon. Une douce vie terre à terre, toute proche de la plus fidèle vérité des champs et des villes. Céline est la plante rustique, aux racines coupées qui s'étiole entre deux murs, dans le petit pot de la fenêtre où ses pieds sont trop serrés. Elle rêve de Sylvain, le grand bouvier aux robustes poignes, directeur de la charrue et maître de tous les incendies. Elle est enfermée à l'étroit chez la bonne dévote, mais elle n'a pas l'idée d'une plainte. Quand Dieu voudra, la terre franche lui sera rendue. Elle tombe malade et on la ramène à la ferme où elle se sent honteuse de son brevet de citadine. Il y a là une curieuse psychologie paysanne: l'homme est fier de son temps de garnison, mais la femme de retour du chef-lieu paraît une inférieure, ses années de servage lui font courber la tête devant ses compagnes. Céline tâche de rattraper le ton du village et elle épouse enfin son Sylvain qui, lui, patientait en séduisant les vachères. Ce livre du regretté, si jeune, Pierre de Querlon est la preuve bien vivante de son talent. Rien ne meurt de ce qui est écrit en une pareille belle simplicité de langue.

Les Sortilèges, par Marius-Ary Leblond. Les terres coloniales distillent pour les imaginations françaises de ces parfums et de ces poisons, mais rares sont les cerveaux français qui peuvent pénétrer

aussi profondément les vertus ou les crimes de ce sol toujours innocent puisqu'il brûle et que le feu purifie tout. Le vieil indien Moutousami, aboutissement d'une race esclave qui n'ose pas tuer le jeune maître blanc, est un type photographié geste à geste dans son décor habituel. Le sortilège est de faire sentir autour de lui le pourquoi du néant de sa volonté. Il demeure animal inoffensif pendant que les plantes autour de lui semblent répandre des idées malsaines. Les arbres s'inclinent si mollement sur le péché de sa fille ! Pourquoi ne consentirait-il pas ? Mais il se pend un jour...sans trop savoir...imitant la branche qui penche vers le Gange goûtant enfin la suprême fraîcheur.

Sao Van Di, par Jean Ajalbert. Mœurs du Laos. Elles sont douces, ces mœurs, faites des préceptes ingénieux et naïfs de ses chansons. La *pou-sao* (jeune fille) attend le *pou-bao* (jeune homme) qui est au loin, mais lui roucoule des messages de pigeon amoureux. La pluie tombe, les dieux sont en colère, le soleil reparaît mûrissant les fruits d'or des petites amoureuses teintés de curcuma et l'on se marie à la face des étoiles. Ces gens-là chantent comme des oiseaux dont ils semblent avoir les rapides évolutions amoureuses. Voir plutôt la scène sous le filet de pêche destiné à flétrir les adultères.

Aline, par C.-P. Ramuz. L'histoire d'une séduction. Je ne dis pas le roman, car ce livre est d'une tenue si parfaite qu'il semble le paisible miroir des actes d'Aline, cette pauvre enfant très sage, très résignée à son abandon, qui finit pourtant par en mourir. Il faut bien du talent à un auteur pour concevoir et réussir cette calme vision d'un amour trahi. Pas un mot de trop, pas un geste inutile, des détails tellement précis dans leur délicatesse qu'ils sont à eux seuls toute la poésie de l'œuvre. Et comme personne n'a l'air de se plaindre au long de cet ordinaire martyre, c'est le lecteur qui a envie de pleurer.

Les Nuages, par Ivan Strannik. C'est flou, changeant, indéfini et il y a des choses qu'on ne comprend pas, mais qu'on peut interpréter de mille et une manières (je crois que l'âme russe est toujours saoule). Naia est une petite personne tour à tour rêveuse et décidée. Elle épousera un homme qu'elle veut surtout parce qu'il ne fait guère attention à elle. Irène est un type à la fois très clair et très obscur : « Ote ton chapeau. Tu me fais peur quand je ne vois pas tes yeux ! » Le principal charme, c'est que l'on ne dit rien de ce qu'il faut dire au moment voulu, mais tout se devine à la longue. Des nuages qui se frottent font de temps en temps un éclair, heureusement.

Le Couvre-feu, par Constantin Photiadès. C'est l'histoire d'une femme trop raisonnable. Elle porte un petit papier dans son sein, à la place du cœur, sur lequel son confesseur a simplement écrit : Prenez garde ! Et elle a la simplicité de se sauver... parce que ce petit

papier, qui lui tient lieu de cœur, pourrait prendre feu. Cela se passe à l'époque des Comtesses de Tende où sans doute les femmes, à cause de leur costume et de leur coiffure, étaient quelquefois pleines de retenue.

L'Ami des mauvais jours, par Gérard de Beauregard. Rien de plus ridicule que ce vieil aigle déplumé s'attendrissant sur ses malheurs d'estomac et cuvant son... sang à Sainte-Hélène, alors qu'on le croyait le captif torturé par le terrible Hudson Lowe, crevant de faim et lâchement abandonné de tous. Nous voyons en l'ami des mauvais jours un pauvre diable de demi-solde qui quitta sa fiancée pour aller servir le Bonaparte. Il assiste au dénombrement de la vaisselle de Sèvres et à plusieurs scènes d'ingratitude de la part du grand homme. En lisant ce respectueux tableau des misères napoléoniennes, je me demandais pourquoi l'Hudson Lowe n'avait pas l'idée d'en finir avec un prisonnier si grossier à son égard. Encore un calomnié, cet Hudson Lowe !

Vendanges d'amour, par Ernest Gaubert. Pour la morale... c'est très vague, mais c'est d'une précision délicieuse pour tous les autres gestes. Rien d'amusant comme un homme lorsqu'il parle le langage amoureux d'une femme. Il n'hésite pas, lui, je vous en réponds ! Suzanne de Moyran cueille tour à tour la grappe de verjus et la grappe mûre. Elle s'essaye à tous les transports, à toutes les vertus. « Elle était belle, audacieuse et franche. » Donc elle n'était pas vicieuse. Elle achève son pèlerinage de la passion dans les bras d'un mari homme de lettres, qui, en cette qualité, possède naturellement tous les vices et lui communique le goût de la fidélité. Après avoir ensemble tâté de toutes les joies un peu défendues, ils fabriquent de toutes pièces un petit amour de leurs grandes erreurs, je veux dire qu'ils ont un enfant. Au courant de ces transparentes cascades, on voit luire des perles, briller le vrai soleil du midi, s'épanouir les fleurs aux parfums térébrants. Elle est un peu bacchante, la jeune Suzanne de Moyran, et quand elle se baigne elle aime à se montrer simplement couronnée de pampres verts... Mais combien la grappe de sa beauté demeure fraîche, malgré la furieuse chaleur du vin de ses lèvres ? Elle sait garder quelque chose pour la fin, au dernier pressoir, et en demeure chaste.

Il n'y a vraiment qu'un homme pour vous organiser cette étonnante entente cordiale de la pudeur et du dévergondage. Enfin, c'est joli. L'essentiel.

L'Ombre rivale, par Fréderic Berthold. Une femme de lettres dévorée d'ambition (comme le sont toutes les femmes de lettres !). Elle se marie un peu par dépit, puis, la gloire lui venant, délaisse son époux dont le nom disparaît dans le pseudonyme de l'épouse.

Mais le véritable amour tue l'ambition et l'*ombre rivale* s'évanouit. Jean Lamark n'avait probablement point la vocation.

Fatale méprise, par Henri Rabaude. Une élève pieuse qui épouse par obéissance le noblaillon rêvé pour calmer les ardeurs du papa : « Ma fille sera comtesse ou marquise ! » Et elle meurt le jour où elle s'aperçoit que le cousin Pierre était, de tout temps, l'élu de son cœur.

Nuit d'Escale et **le Château hanté**, par Azol. Plaquettes de luxe où le cerveau de l'auteur se livre à de coûteuses fantaisies comme, par exemple, celle de nous prouver le proxénétisme d'un juif oriental. C'est joliment bien édité.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Saint-Pol-Roux : *De la Colombe au Corbeau par le Paon*, « Mercure de France ». — Joël de Lyris : *Le Goût en littérature*, Aubanel (Avignon). — Jean Lorrain : *Heures de Corse*, Sansot. — Ernest Gaubert : *Jean Lorrain*, Sansot.

La gloire souveraine que rêve Saint-Pol-Roux, c'est, en guise d'épitaphe, son nom, son nom tout court, dans l'abécédaire des petits enfants.

Oh ! quelque jour, plus tard, lorsque j'aurai depuis longtemps fini de vivre et que la fille de ma fille sera mère ou bien grand-mère, oh ! quelque jour, plus tard, avoir mon nom dedans les menus livres des classes primaires.

Certain jeudi peut-être, en train de coudre à la fenêtre, une mère de dire : « Au lieu d'aller jouer à la toupie, mon gas, que fais-tu là ! » — « Pour, à la leçon d'hier chez les garçons, l'avoir omis parmi les fiers poètes d'il y a cent ans, il faut avant d'aller jouer à la toupie, mère, que je copie cent fois le nom de Saint-Pol-Roux céans.

Quelques-uns des poèmes de ce recueil **De la Colombe au Corbeau par le Paon** sont, en effet, d'une grande simplicité, anémones des dunes qui ont gardé la clarté de leurs yeux bleus. Mais c'est d'une simplicité très travaillée ; ce n'est pas sans effort que le poète a obtenu cet accord harmonieux entre la nature vivante et son âme. Il crée de la vie autour de lui, à peu près comme le phare électrique illumine, dans son rayon, la vie mystérieuse de la mer. C'est, en effet, par le miracle de sa vision, tout un monde de joies et de souffrances obscures qu'il nous révèle, et il y a souvent plus de philosophie dans une de ces pages, au récit de choses familières et quotidiennes, que dans de lourds volumes doctrinaires.

Le poète n'est-il pas, selon Saint-Pol-Roux, une synthèse de la vie universelle ?

« Exigeons du poète, dit-il, qu'il soit nu et libre, et daignons souffrir que, entre la colombe de sa grâce et le corbeau de ses angoisses, ce Pan humain se pare d'un O pour, en l'honneur de la vérité,

faire bellement la roue au-dessus des manifestations contraires, douces ou violentes, radieuses ou sombres, chrétiennes ou païennes, de son individualité pourtant une. »

Ceci n'est d'ailleurs pas du meilleur Saint-Pol-Roux (1) ; mais de plus en plus le poète se clarifie, se dépouille de ce que son génie si personnel a de trop exubérant : de plus en plus, il se prépare à son rôle de poète pour les petits enfants. Il possède déjà leur merveilleux idéalisme ; il connaît le chemin des aiguilles et le chemin des épingles ; il sait comment il faut parler aux poupées. Et peut-être que les plus grands poètes sont ceux-là qui sont restés des enfants et ne se plaisent qu'avec les enfants, les poupées et les femmes. Les hommes sérieux ne s'intéressent plus à rien, ils ont classé dans leurs cervelles le peu de découvertes qu'il ont faites et c'est fini. En compagnie des enfants, on recommence ses étonnements, on s'enrichit de trouvailles, on réapprend l'égoïsme.

Une belle page, pour les grands enfants qui ont joué à l'amour, celle où le poète se désole du départ de son amie. Il sanglote : « C'est bien ma jeunesse qui s'en est allée. »

Mais devant un tourtereau, qui, lui aussi, l'autre mois perdit sa tourterelle et pourtant boit, mange, vit, le poète se demande : « Serait-ce vrai qu'on ne meurt pas de ça? »

« Alors je songe que, par avant, à diverses époques, j'eus telle et telle passion vite oubliée, que peut-être j'oublierai celle-ci même mieux que les précédentes, hélas ! que d'autres amours surviendront encore, oubliées à leur tour, et je me persuade que, plus tard, ma vieillesse de marbre daignera supputer ces jeunes fêtes de mon cœur et sourire au suranné bouquet de leurs joies éphémères. »

N'est-ce pas le résumé de toutes les vies, remplies d'éphémères successifs, qui sont successivement l'absolu ?

Lire encore : *Ambition*, *Caresses*, *Coupe de Goëmon en Roscanvel*, etc. : ce sont de beaux paysages, où l'on retrouve l'odeur même de la mer, et, je ne sais par quel secret de style, l'émotion même des êtres et des choses. C'est le tome second des *Reposoirs de la Procession*. Il serait peut-être sage d'aimer ces livres maintenant, dans leur fraîcheur, et de précéder ainsi ceux qui, un jour, découvriront Saint-Pol-Roux.

§

Voici un petit traité qui voudrait mettre **le Goût en Littérature** à la portée de tout le monde. M. Joël de Lyris nous en donne les préceptes, s'imaginant que l'on obtient des écrivains et des poètes en gavant des élèves de principes, comme des chapons de boulettes

(1) Il était nécessaire de citer cette phrase qui est l'explication du titre de ce volume.

de farine. On sait, nous dit-il, que « le bon goût *naturel* est une exception, et que le goût des peuples et des individus incultes est généralement *mauvais* ». Alors le mauvais goût n'est mauvais que par rapport au bon goût *naturel*,qui estle résultat d'une longue culture. Le goût correspond à la sensibilité, c'est donc la sensibilité qu'il faudrait cultiver ; mais elle ne s'acquiert pas ; c'est le don gratuit des siècles, qui ont affiné des êtres, et il n'y a pas de culture artificielle qui puisse tenir lieu de cette patine.

Ce livre, cette méthode s'adresse plus spécialement aux jeunes filles. Peut-être serait-il honnête de les avertir qu'elles perdront leur temps à ces essais de culture: mieux vaudrait vivre,tout simplement; c'est encore la meilleure méthode pour acquérir un certain jugement « littéraire »,puisque la littérature, en somme, n'est qu'une transposition de la vie.

Ce manuel apprendra encore aux jeunes filles qu'il existe une *esthétique rationnelle*, qui est : « le beau en harmonie avec la nature, la raison et la vérité ». Quelle nature? quelle raison et quelle vérité? Et qu'importent ces vaines formules! Pauvres jeunes filles! comme on vous isole de la vie, comme on vous trompe sur tout, même sur la littérature, en ne vous donnant que de mauvais livres, *faux exprès*, sous prétexte que vous devez tout ignorer.

Il vous serait certes plus favorable de passer une après-midi couchées dans l'herbe à regarder les sauterelles et les fourmis que penchées sur un manuel à rechercher l'esthétique rationnelle, qui d'ailleurs n'existe pas.

Quant aux dons littéraires, vous les acquerrez plus facilement en regardant la vie,les mille nuances et les mille détails des choses qu'en essayant d'imiter Fénelon ou Bossuet, ainsi que vous le conseille M. de Lyris. Pour trouver une aide littéraire dans un écrivain du XVIIe siècle, il faut une grande culture critique et philologique : autrement c'est, je crois bien, un exercice très dangereux. Une langue est un être vivant, dont la sensibilité évolue. En conseillant d'imiter les maîtres du XVIIe siècle, M. de Lyris ne réfléchit pas que ces maîtres ne furent tels que parce qu'ils n'imitèrent personne : leur style est la traduction directe de leur sensibilité personnelle.

C'est justement cette personnalité créatrice que M. de Lyris reproche à Francis Jammes. Alors, munies de ce malfaisant manuel, de naïves jeunes filles,en quête de l'esthétique rationnelle, s'exerceront à corriger le style de Jammes, à éteindre une à une toutes ses images. Qu'elles le lisent, elles seront peut-être émues, et se découvriront des âmes de poète : cela s'est déjà vu !

L'auteur d'ailleurs retarde; il s'en prend au décadentisme et au naturalisme qu'il confond un peu. C'est si loin ! et il s'écrie, en style rationnel : « Au lieu de nous élever dans les régions de l'idéal... »

.. « Pour rester sur le terrain littéraire.. » etc., et prononce que la littérature est inapte à exprimer la réalité ; ce qu'elle exprime bien, ce sont les idées générales, les idées abstraites. Alors on comprend que, pour cet usage, les clichés suffisent : les assembler comme des caractères d'imprimerie.

L'auteur, et c'était inévitable, cite les fameux vers de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Précepte qu'il faudrait retourner. Pour concevoir clairement, il est nécessaire d'abord d'avoir des mots à sa disposition. Or, celui qui n'a pas à sa disposition, pour traduire sa pensée, les mots qu'il faut n'est pas un écrivain.

« Quel enseignement, s'écrie M. de Lyris (contredisant les vers de Boileau qu'il vient de citer), ce serait pour nous, si nous étions en possession des manuscrits originaux et tout primitifs de ces bons auteurs qui nous charment par la souplesse et l'élégance de leurs phrases! Quel profit nous retirerions de l'étude de leurs ratures et de leurs surcharges! Nous assisterions, pour ainsi dire, au travail d'élaboration de leur pensée, et nous nous rendrions compte de la somme d'efforts qu'il a souvent fallu faire pour arriver à la forme définitive de cette phrase mélodieuse qui nous séduit par son aisance et par sa simplicité. Que de mots barrés! Que de mots ajoutés! Que de transformations dans la structure de la phrase avant d'arriver à ce résultat! »

Que M. de Lyris ne s'est-il exercé à barrer des mots dans ce paragraphe, il en est d'inutiles et puis c'est un jeu si passionnant!

L'auteur nous répète, après beaucoup d'autres : « Il faut féliciter et imiter l'homme d'un seul livre! » Mais quel est donc ce livre absolu qui annule tous les autres ? C'est prêcher l'incuriosité.

Tous les livres, écrit Carlyle, ne sont, à vrai dire, que l'histoire des hommes qui ont vécu, l'histoire de leurs pensées, de leur action ; c'est à cet enseignement qu'aboutissent en définitive les lectures, de quelque nature qu'elles soient.

Il ne faut pas oublier de vivre soi-même ; Carlyle le dit aussi : « On se perfectionne beaucoup plus sûrement encore par l'action, par le travail que par la lecture. »

§

Heures de Corse, par Jean Lorrain. C'est un petit livre de notations et de visions personnelles. Jean Lorrain sait regarder et mettre dans ses récits la couleur et l'odeur même du paysage qu'il décrit. Il est agréable de se reposer avec lui dans ces châtaigneraies où les Corses rêvent ou « ressassent entre eux des histoires de bandits ».

Le Corse méprise le travail, et se contente, en son orgueilleuse paresse, des dons gratuits du sol. Il se nourrit, comme il dit, de pain de bois, la farine de châtaigne, et de vin de pierre, l'eau du rocher.

« Travailler la terre lui semble indigne de lui,il laisse cette basse besogne aux Lucquois, et il faut entendre avec quel mépris il englobe sous le nom de Lucquois tous les tâcherons italiens débarqués en Corse par les bateaux de Bastia-Livourne, dont le labeur est la seule animation du pays. »

Ce sont les femmes qui, suivant la tradition antique, « peinent et s'exténuent, les unes sur les routes poudreusses, la tête chargée de pesants fardeaux, les autres aux soins du ménage ».

Les hommes se contentent d'être les mâles ; leur rôle est de défendre leur troupeau, de défendre leurs femmes qu'ils aiment avec une sauvage passion.

« L'amour n'est pas une plaisanterie en Corse : parole donnée, parole tenue. Ou le frère, le père et les cousins s'en mêlent, quand ce n'est pas la fiancée elle-même qui se fait justice. »

Il faut lire ces pages curieuses sur les *voceri* et les *lamenti*, ces improvisations des femmes corses, chez qui « la douleur et la vue de la mort réveillent le génie sibyllin ». Inspirations subites, qui manquent à beaucoup de nos poètes trop sages. Qu'ils imitent cette violence et ces désespoirs des paysannes corses.

§

M. Ernest Gaubert, qui s'est fait le biographe de **Jean Lorrain**, l'a très bien jugé, il me semble, lorsqu'il dit : « Cet homme, qu'on donnait comme l'incarnation de l'artificiel, comme la synthèse d'un parisianisme frivole et débauché, était simplement une âme simple qui ne paraissait compliquée que parce qu'on prêtait des désirs secrets à ses moindres expressions. » Une âme simple, c'est-à-dire un observateur désintéressé, qui trouve plus de plaisir à contempler la vie qu'à s'y mêler trop profondément.

Hélas! soupire M. Georges Casella, dont on cite ici « l'opinion », songez au roman qu'aurait pu tirer M. Jean Lorrain d'un seul des contes qui forment *l'Ecole des vieilles Femmes*. « Je ne me lasserai pas d'écrire ce regret et d'accuser M. Jean Lorrain de manquer d'énergie. »

Tirer un roman d'une nouvelle, est-ce bien utile? N'est-ce pas plutôt un mérite d'avoir écrit ces petites nouvelles parfaites dans leur concision? Je félicite M. Jean Lorrain d'avoir fait le contraire des écrivains médiocres,qui fabriquent des romans, alors qu'ils n'avaient de matière que pour un tout petit conte.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Comte Charles de Villermont : Les Rupelmonde à Versailles,1685-1784, Perrin. — Ch. de Coynart : Les Malheurs d'une Grande Dame sous Louis XV; Hachette. — Auguste Rey : Le Château de la Chevrette et Madame d'Epinay ; Plon-Nourrit. — Docteur Cabanès : Les Indiscrétions de l'Histoire ; Albin Michel. — Léon Levrault : L'Histoire. (Evolution du genre) ; Paul Delaplane.

Les Rupelmonde à Versailles, par le comte Ch. de Villermont. — Voici un lot d'ouvrages récents sur le xviiie siècle, pour lequel le livre de M. Casimir Stryienski en ce qui concerne la politique extérieure (*Un gendre de Louis XV*), celui de M. de Nolhac en ce qui touche à la chronique des mœurs (*Mme de Pompadour*) restent les principales publications parues depuis quelque temps. Dans cet ensemble de recherches, le livre de M. le comte Ch. de Villermont marque la transition entre le xviie et le xviiie siècle. La noble famille flamande dont il s'est fait l'historiographe vécut en France durant les dernières années du règne de Louis XIV, la Régence et le règne de Louis XV. Cette implantation des Rupelmonde à Versailles se produisit à la faveur de l'avènement de Philippe V à la couronne d'Espagne. Ils se firent Espagnols en même temps que Philippe d'Anjou, ce qui, pour des Flamands, était alors la meilleure façon de se faire Français. « C'est la seule famille Belge, remarque M. de Villermont, qui ait suivi la fortune des Bourbons. Elle a voulu, en mêlant son sang au sang le plus aristocratique de France, fonder une maison également considérable dans les deux pays et réaliser, dans un cas particulier, l'union que Louis XIV venait de former entre les deux Etats naguère rivaux. »

Poussé par une mère ambitieuse, Philippe-Maximilien de Rupelmonde épousa (1705) Mlle d'Alègre, fille du marquis d'Alègre. Ces Flamands trouvèrent en elle l'artisan d'une fortune qui, sans des morts prématurées, fût devenue grande et durable. Saint-Simon peint de la sorte l'active femme :

> Rousse comme une vache, avec de l'esprit et de l'intrigue, mais avec une effronterie sans pareille, elle se fourra à la Cour où, avec les sobriquets de la *blonde* et de *vague à tout*, parce qu'elle était de toutes foires et marchés, elle s'initia dans beaucoup de choses, fort peu contrainte par la vertu et jouant le plus gros jeu du monde.

C'est surtout à la veuve du comte de Rupelmonde, tué, alors qu'il était en assez belle passe, à la bataille de Villaviciosa, que s'applique ce portrait. Après le père, elle s'employa à pousser le fils, Yves de Rupelmonde, à qui elle fit épouser Marie-Chrétienne de Gramont, fille de son amant le lieutenant-général de Gramont. Mais là encore le hasard d'une balle, à l'affaire de Pfafferhoven, durant la guerre de la succession d'Autriche, vint tout briser, cette fois définitivement.

La vie de cette femme spirituelle et entreprenante, dont le galant

veuvage s'acheva dans la dévotion, forme l'essentiel de ce livre : l'auteur a pu y rattacher toute une suite d'intéressants détails sur la cour d'Adélaïde de Savoie (Duchesse de Bourgogne), sur la société de la Régence, sur les débuts de Voltaire et la cour de Louis XV.

Nos nobles Flamands,eux, père et fils, sous les patronages successifs de la femme et de la mère, poussèrent consciencieusement leur sillon, avec la lente dignité de leur race, jusqu'au coup de mousquet qui les arrêta l'un à mi-chemin, l'autre presque au début. M. de Villermont a fait ce qu'il a pu pour relier à ces deux carrières un peu ternes les événements de la guerre de succession d'Espagne, pour la première, ceux surtout de la guerre de succession d'Autriche pour la seconde. Le rôle d'Yves de Rupelmonde durant cette dernière guerre a été pour l'auteur l'occasion d'un bon récit de la campagne de Bavière. Mais le livre est avant tout une contribution à l'histoire de la société au XVIIIe siècle.

Les Malheurs d'une Grande Dame sous Louis XV, par Ch. de Coynart. — Avec l'ouvrage de M. Ch. de Coynart, nous avons une chronique des mœurs de cette époque qui nous paraît tout à fait excellente. De l'affaire des Poisons aux thaumaturgies de Cagliostro, la magie noire, aux derniers âges de l'ancienne société française, ne cessa d'avoir de nombreux adeptes. Ce n'est point sous le règne de Louis XV qu'ils furent le moins nombreux ; le détraquement des mœurs les multiplia ; et s'ils furent moins vénéneux qu'au temps de la Voisin, moins hallucinés qu'à l'époque du Cagliostraccio, ils n'en marquent pas moins un état d'indignité extrême, capable de justifier toutes les colères d'un Joseph de Maistre. En nous contant la triste vie de la comtesse de Montboissier, M. de Coynart nous a montré l'envers et comme qui dirait le côté nocturne de cette claire et pimpante parade que fut le siècle de Louis XV. Il y eut beaucoup d'âpreté, de souffrance, de convulsion au fond de cette époque en apparence si légère et souriante.

Mariée au comte Philippe de Montboissier et ayant épousé par là, outre un assez méchant homme, de durs et avides parents ; affligée, quant à elle, du fait de sa propre hérédité, d'un tempérament mal équilibré; petite-fille d'un parvenu, Antoine-François Colins, plus tard comte de Mortaigne, dont le fils s'était élevé jusqu'à épouser une Rohan-Guéménée (parente pauvre de cette famille, il est vrai), Elisabeth de Mortaigne fut une de ces victimes inconnues dont la vie, soudain révélée, en dit long sur l'époque qui les fit ce qu'elles furent. Quelque particularité morbide de nature, quelque tare engendrant tout autour malaise et désordre, appelle ici, sur qui en est affligé, les mauvais procédés. Sans doute, la cause première est dans la victime. Mais la société du XVIIIe siècle, qui fut très peu généreuse, se chargeait comme pas une d'achever ce que les fautes indi-

viduelles commençaient. Jamais autour d'une pauvre cervelle de femme faible, qui était aussi par malheur celle d'une grande dame riche, on ne vit, à la suite d'un mari dur et cupide, collection plus répugnante de parents avares, d'abbés officieux, de domestiques espions. Le XVIIIe siècle, avec sa recherche exclusive de la richesse parée d'un vernis de philosophisme, avait le secret pour produire de ces engeances.

Lorsque la comtesse de Montboissier en vint à s'adonner à la sorcellerie et à prendre comme amant le sieur Lafosse, receveur des tailles *in partibus*, intrigant du grand monde et kabbaliste en vogue, nous ne pouvons pas la rendre entièrement responsable de cette existence dévoyée. Ni sa famille, ni le monde, où la thèse de la liberté des époux était alors si fort en faveur, ne lui pardonnèrent le scandale d'un enfant adultérin. Munie d'armes redoutables contre un mari qu'on ne peut pas accuser peut-être de déloyauté conjugale, mais dont les durs et abominables traitements furent à coup sûr, en leur genre, plus pernicieux encore, elle n'en perdit pas moins un procès en séparation, et mourut peu après, n'ayant point trouvé d'autre évasion que celle-là, parmi cette société soi-disant éclairée et tolérante, où la bourgeoisie montait, où la noblesse descendait.

L'étude de la sorcellerie au XVIIIe siècle tient peut-être trop de place dans cet ouvrage, si l'on considère que l'héroïne du livre ne fit guère que chercher une distraction nerveuse et passagère dans la magie noire. L'auteur, influencé par ses études précédentes, a vu peut-être trop de « grimoire » et de « pentacle » dans les mœurs de l'époque (un assez long appendice, qui reproduit le grimoire du sieur Lafosse et autres matières hermétiques, sera consulté avec curiosité par les occultistes, qui nous diront la valeur exacte de ce document, la compétence spéciale nous faisant défaut, quant à nous, pour cela). Les accointances de Mme de Montboissier avec les sorciers de Montrouge, qui affolèrent d'un miroitement de millions promis toute la haute pègre d'alors, grands seigneurs décavés, filles d'opéra, intrigants de tout poil, pour lesquels le célèbre carrefour était une station intermédiaire entre l'hôtel de Transylvanie et le For l'Evêque, ces accointances n'eurent guère d'autre importance que d'être, pour la grande dame névrosée, l'occasion de sa liaison avec Lafosse. Peu importe, d'ailleurs, que l'auteur d'*Une Sorcière au XVIIIe siècle* ait pris, pour pénétrer dans les mœurs du temps, l'accès qui lui était le plus familier : le tableau qu'il nous en offre est au demeurant fort complet.

Le Château de La Chevrette et Madame d'Epinay, par Auguste Rey. — On peut diviser cet ouvrage en trois parties. La première donne l'historique du domaine et du Château de la Chevrette de 1559 à 1751. Bâti vers 1645 par le financier Paget de Mon-

tauron, le château, après avoir passé par diverses mains, devint, en 1731, la propriété des Lalive de Bellegarde, pour échoir, en 1751, au fermier général Lalive d'Epinay, le mari de la célèbre amie de J.-J. Rousseau et de Diderot. Dans la deuxième partie, le château est la brillante résidence de Mme d'Epinay, le « Portique » de la littérature d'alors (nous allons y revenir); tandis qu'aux dernières pages du livre, l'auteur nous montre les vicissitudes et le dernier état de la Chevrette après la disparition de la châtelaine. M. Auguste Rey a reconstitué avec une infinie patience et un goût spirituel l'histoire de cette belle résidence, jadis joyau de la vallée de Montmorency, et qui n'est plus qu'un souvenir.

Mais il s'est montré fort sévère pour celle qui en fit les beaux jours. On a (sans parler des *Œuvres de Mme d'Epinay*, précédées de l'introduction de Challemel-Lacour, et des études de Sainte-Beuve) l'ouvrage en deux parties de MM. Lucien Perey et Gaston Maugras sur *La Jeunesse et les Dernières années de Mme d'Epinay*. M. Rey a pensé néanmoins que plus d'exactitude était possible encore. Le fait est qu'il a rétabli diverses dates, précisé maintes circonstances, souligné certains faits, et que cette enquête nouvelle montre une existence assez peu recommandable, depuis l'adultère avec Francueil jusqu'à l'indifférence envers les enfants, pour ne rapporter que les charges principales (la première, quand on connaît le mari, n'est pas bien terrible).

Reste l'amie des Encyclopédistes. Ce fut une « âme fine », sans doute; elle eut « du charme et de l'esprit », mais « les limites étaient proches où s'évanouissait sa grâce dans la sécheresse, le bel esprit et la fausseté ». Son talent littéraire exista fort peu, nous affirme M. Rey. (Elle écrivait bien, cependant, et l'on peut s'attarder encore par endroits à sa correspondance.) Pour le fond, elle ne fut,— George Sand avant la lettre, mais plus distinguée que celle-ci, et guère plus affectée en son philosophisme que l'autre en son romantisme de la passion quand même, — qu'un reflet de ses illustres amis : Rousseau, Diderot, Galiani, etc.

Rousseau, dont nous venons d'écrire le nom, ne fait que traverser le livre (période de l'Ermitage, 1756-1757) ; Diderot est là, l'éblouissant causeur. Quant à l'abbé Galiani, il y a des détails piquants sur sa correspondance (datée de Naples) avec Mme d'Epinay. Toute l'importance va à Grimm, qui, sage successeur du libertin Francueil, resta si longtemps le compagnon intime de la dame, jusqu'à ces temps nouveaux et insignes où il devint le baron de Grimm et même de Grimmhof (!). Nous nous étions assez accoutumés à voir en cet illustre critique un papoteur. Voici que M. Rey marque pour lui beaucoup de considération, même littérairement.

Le côté historico-littéraire du livre de M. Rey, qui, selon nous, est

celui auquel l'on est surtout tenté de s'attacher, se perd un peu sous un excès de détails relatifs à des personnages de second plan, parfaitement inconnus jusqu'ici, et dont la biographie n'ajoute rien à l'idée que nous pouvons nous faire de la société où ils vécurent. Mais le menu détail, c'est la mode aujourd'hui. A part cette réserve, le livre de M. Auguste Rey est l'œuvre d'un moraliste sincère (très expert en fait de nuances, un peu jugeur), d'un historien très consciencieux, d'un écrivain souvent agréable.

Les Indiscrétions de l'Histoire, par le Dr Cabanès. — M. le Dr Cabanès, dont nous avons signalé naguère les *Poisons et Sortilèges*, continue ses recherches sur les à-côté de l'Histoire qui en sont parfois le tout, qui en sont souvent la réalité brutale. Cette façon d'étudier les événements d'un point de vue médico-historique, si elle a certains inconvénients, — celui entre autres de faire de l'Histoire une collection de curiosités pathologiques, — à du moins l'avantage appréciable de dissiper toutes les conventions officielles. Nous voudrions seulement que la physiologie devînt une science historique dans un sens plus large, non point uniquement pour élucider des cas d'une façon par trop particulière. Les immenses travaux du regretté Brachet sur l'hérédité des Valois considérée dans Louis XI, montrent ce qu'il serait possible de faire sous ce rapport. Les ouvrages du Dr Cabanès n'en ont pas moins un certain succès, et ceci prouve qu'ils renseignent, qu'ils répondent à un besoin d'y voir clair, de ne point se laisser éblouir par les dorures de la grande galerie des tableaux d'histoire. Citons quelques titres particulièrement significatifs de chapitres : *Saint Job, patron des avariés*; *Morte au service du Roi* (Mlle de Fontange); *Une consultation pour la Pompadour*; *Napoléon a-t-il manqué sa vocation?* (curieux essai d'analyse physiologique du génie du grand homme, où dominait, nous dit-on, le sens des infiniment petits, sens qui se fût manifesté sans doute, à défaut d'Austerlitz, dans quelque découverte à la Pasteur); *La santé de Napoléon III et la guerre de 1870*. Etc.

L'Histoire (Evolution du Genre), par Léon Levrault. — Excellent manuel et aide-mémoire indispensable. Résumé de l'histoire de la science historique en France, où, le prétexte scolastique de l'« évolution du genre » ôté, il reste ce résumé même, conçu d'une manière fort substantielle, avec mémentos bibliographiques, indications d'ouvrages de critique, revue des principales thèses sur des périodes données. Il va des chroniqueurs du Moyen-Age à nos jours. On passera vite sur les dernières pages relatives aux historiens du XIXe siècle. Le côté « manuel » s'y perd un peu, pour faire place à des jugements trop connus, ou bien insuffisants : celui sur Taine, par exemple. On dirait que M. Aulard a passé par là.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Charles Gide : *Economie sociale. Les institutions du progrès social au début du XXe siècle*; Larose. — Gabriel Giroud : *Population et subsistances* ; Schleicher. — Jacques Bertillon : *Bulletin de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* ; 26, avenue Marceau. — Jacques Morland : *Pages choisies du comte de Gobineau* ; « Mercure de France ». — *Pas trop de prison*, « Coopération des Idées ». — Memento.

Les 121 classes de l'Exposition universelle de 1900 ont fait chacune l'objet d'un rapport spécial. Il y a eu, en outre, 7 grands rapports généraux, sans compter le Rapport Picard en 9 tomes. L'ensemble tient environ 50 volumes in-4°, magnifiquement imprimés, et chèrement aussi (plus de 800.000 fr), mais que personne n'a lus. Pourquoi tous les rapporteurs ne suivraient-ils pas l'exemple de M. Charles Gide qui vient de publier en un format portatif et à un prix accessible son rapport mis à jour : **Economie sociale. Les Institutions du progrès social au début du xxe siècle** ? Bien que les énumérations soient toujours arides, je crois devoir reproduire le classement par l'auteur (qui correspond en fait à sa table des matières) des buts que se fixe l'humanité laborieuse : Des salaires plus élevés, des loisirs plus longs, plus de justice (et de bonté) dans les rapports entre le travail et le capital (et la direction), une alimentation et un logement plus larges et à meilleur compte, meilleure santé par l'hygiène, meilleures récréations, facilité d'éducation, la sécurité de l'avenir obtenue par l'assurance, par l'assistance, par l'aisance de placement, le développement du capital par l'épargne et par le crédit, la transformation du salariat, la défense de la petite industrie et de la petite propriété. Or, sur chaque point, M. Charles Gide indique les progrès réalisés, les obstacles surmontés, les espoirs permis. L'impression définitive est bonne, et même grandiose. Nous avons le droit d'être fiers de tant d'œuvres sociales prospères. Mais cette fierté ne doit nous rendre injustes ni pour les autres œuvres, ni pour les autres temps. Le progrès social n'est que le très humble valet du progrès scientifique. A la base de tous les biens que j'énumérais, une alimentation plus large, un logement plus agréable, etc., il y a avant tout des découvertes et des procédés industriels sans lesquels les coopératives de consommation et les *building societies* ne pourraient pas grand'chose. La véritable cause du progrès, c'est la physique, la chimie, la biologie, la thérapeutique. Il y aurait atonie absolue dans le milieu des travailleurs, absence complète de syndicats, de mutualités, de caisses, etc., que l'amélioration n'en serait pas moins à peu près ce qu'elle est. Second point : notre organisation sociale n'est peut-être pas très supérieure à celle d'autres temps qui n'avaient pas à leur disposition la publicité, les expositions et les congrès internationaux, et qui n'en euren par suite que plus de mérite à réaliser

leur œuvre. Les Romains restent nos maîtres, pour la fourniture d'eau saine et abondante aux villes. Le haut moyen-âge a réalisé la transformation du travail servile en travail libre, ce qui est quelque peu plus difficile que la modification du salariat en *copartnership*. La fin du moyen-âge a triomphé de la lèpre avec une abondance de maladreries que nos assistances publiques et privées n'ont pas dépassée. Ce n'est pas tout. Il est bon de se dire encore que toutes ces institutions législatives ne pèseraient pas un fétu dans la balance si le monde se trouvait de nouveau dans une crise comme celles du ve, du ixe ou du xvie siècles, et que, même dans un état normal, l'homme qui veut conquérir le bien-être doit compter beaucoup plus sur lui-même que sur elles. Rien ne peut remplacer le travail, l'initiative, l'esprit pratique. Pas même la philanthropie. Entre deux pays, l'un où chacun ne s'occuperait égoïstement mais honnêtement que de soi, l'autre où tout le monde voudrait faire le bonheur de ses voisins, il y aurait force chances pour que l'avantage matériel et même moral fût du côté du premier. Au fond la grande vertu de ces œuvres sociales gît dans les qualités d'énergie laborieuse et de discipline associée dont elles sont le symptôme ; « je m'efforce » est la devise du vrai travailleur, comme « je cherche » celle du vrai savant, et à ceux qui les mettent en pratique, toutes réalités seront données par surcroît. C'est dire que je partage le sentiment d'admiration et de confiance en l'avenir que ressent M. Charles Gide à la vue de tant d'efforts, que je souhaite ardemment leur progrès, que j'y vois la meilleure garantie contre les futures invasions des barbares, et les futurs bouleversements économiques, et que je crois avec lui que l'Etat a son rôle marqué et puissant dans cette œuvre de progrès social : « Là où l'individu fait peu, l'Etat fait encore moins, et là où s'affirme l'activité individuelle, c'est là aussi que s'affirme l'action des pouvoirs publics. » Pleinement d'accord. Seulement, « il y a la manière ! » et aussi la mesure.

§

L'« essai d'arithmétique économique » de M. Gabriel Giroud, **Populations et Subsistances**, appartient à la catégorie redoutable de ces livres bardés de chiffres devant lesquels on se sent vaincu d'avance. Tant de céréales par an dans l'univers, et tant d'autres aliments, et tant d'habitants, une règle de trois, et la conclusion: « A la ration qui revient à chaque humain dans le partage des produits de la terre, il manque environ un tiers d'albuminoïdes, une moitié de graisses et près d'une moitié d'hydrates de carbone. » Mais du coup on se reprend, car enfin, si tout cela était exact, tout le monde serait depuis longtemps mort de faim. Arithmétique économique, voilà bien de tes coups! Quant à la solution proposée du pro-

blème : réduire, je pense d'un tiers ou d'une moitié, le nombre des humains, elle n'est que spécieuse, puisque si ces humains ne produisent pas plus d'albuminoïdes et d'hydrates de carbone qu'aujourd'hui, ils ne seront pas plus avancés. Plus logique assurément serait le *Retour aux champs* que prône M. Méline. Mais ici on est en droit de se demander si exactement c'est de bras que manque l'agriculture. La dépopulation des campagnes, encore un spectre dont on joue à plaisir! Si réellement le monde manquait d'aliments il ferait mieux d'appeler à l'aide la science et la culture intensive que l'arithmétique économique et la logique malthusienne. Et d'ailleurs, en dépit des statistiques et des règles de trois, la question subsiste : Y a-t-il réellement pénurie d'aliments dans le monde? Les médecins à qui on demande : Chacun mange-t-il assez? répondent invariablement : Tout le monde mange trop! Il est vrai que, peut-être, ce sont des dyspeptiques! — Puisque j'en suis aux questions de population, je cite, dans le dernier nº du *Bulletin Jacques Bertillon*, un curieux article démontrant qu'à Paris l'exemption d'impôt des petits logements (inférieurs à 500 fr.) profite le plus souvent à des habitants fort peu nécessiteux; il y a, par exemple, 23.352 célibataires qui occupent chacun un logement de trois pièces, modeste sans doute, puisque de 500 fr. au plus, mais qui ne prouve pas précisément l'indigence. Sur 700.000 logements de ce prix, il y en a près de 400.000 qui méritent moins l'exemption que des logements de 6 ou 700 fr., mais occupés par des familles nombreuses. Assurément il serait plus équitable de substituer à cette exemption rigide de 500 fr. par logement, une exemption souple de 100 fr. par habitant.

§

On ne peut qu'applaudir à l'idée qu'a eue M. Jacques Morland de publier un volume de **Pages choisies du Comte de Gobineau**, les ouvrages de cet original et profond esprit étant malaisés à trouver. Le choix est judicieux, mais la matière est si riche qu'on le trouve trop bref. Il aurait été intéressant d'y lire cette *Akrivie Phrangopoulo* que M. Morland déclare l'ouvrage le plus parfait de Gobineau, ou cette *Guerre des Turkomans*, qui est restée dans mes souvenirs comme une nouvelle d'une saveur si particulière. Peut-être même pourrait-on regretter que dans les nombreux fragments de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, l'éditeur n'ait pas reproduit quelques-unes de ces formules énergiques où le maître aimait à condenser sa pensée : « La question ethnique domine tous les autres problèmes de l'histoire. L'inégalité des races suffit à expliquer tout l'enchaînement des destinées des peuples. L'humanité éprouve dans toutes ses branches une répulsion secrète pour les croisements. Les peuples ne dégénèrent que par suite et en proportion

des mélanges qu'ils subissent et dans la mesure de qualité de ces mélanges. C'est le caractère constant de toute décomposition sociale de débuter par la négation de la suprématie de naissance. » Il aurait été même bon, pour illustrer l'importance de ces idées qu'on voit mal à travers le livre, de donner, au moins en note, telle de ses hypothèses ethniques, la proportion des éléments par exemple qu'il attribue à l'Egypte du xxe siècle (un tiers de sang arian, un de sang chamite blanc et un de nègre) et à celle du viiie siècle (un dixième de sang arian, un de sang chamite, trois de sémitique, cinq de nègre). De telles précisions, pour si peu fondées qu'elles soient, renseignent sur la tournure d'esprit de Gobineau. L'éditeur aurait pu encore rappeler ses jugements d'ensemble sur les grandes races humaines, notamment sur les jaunes et les nègres qui, d'après lui, auraient contribué autant que les blancs à former les peuples actuels de l'Europe; c'est à la lointaine couche jaune que nous devrions notre esprit pratique présumé anglo-saxon, et c'est à d'anciens alliages noirs que nous serions redevables de ce génie artistique que nous croyons hellène : « La source d'où les arts ont jailli, dit-il, est étrangère aux instincts civilisateurs : elle est cachée dans le sang des noirs. » Bien que les fragments de l'*Histoire des Perses* contiennent de suffisants aperçus de son antipathie pour les anciens Grecs, on aurait pu rappeler aussi tels passages de l'*Essai*, la naissance du lyrisme expliquée, ô Pindare, par « l'infusion puissante du sang mélanien », les guerres médiques rabaissées au rang d'echauffourées insignifiantes, les batailles d'Issus et d'Arbelles traitées de « vénéneux triomphes ». Mais Gobineau est si riche en idées inattendues qu'on citerait sans fin. Même dans les récits les plus impersonnels, il abonde en réflexions savoureuses. Racontant, par exemple, dans *les Religions et les Philosophies de l'Asie centrale*, l'histoire du Bâb profitant du sommeil de ses gardes pour s'évader de sa prison, il ajoute négligemment : « Suivant l'usage immémorial en Orient, usage en vigueur au siège de Béthulie comme autour du tombeau de Notre Seigneur, une sentinelle est un guerrier qui dort de son mieux auprès du poste qu'il est chargé de garder. »

§

M. Georges Deherme vient de quitter la direction de la « Coopération des Idées ». La revue continuera néanmoins à paraître, sans nul doute dans l'esprit large et tolérant de son fondateur. Un des derniers n^os contenait, sous ce titre : **Pas trop de prison**, un article dont l'idée mérite d'être signalée. La peine de la prison, y était-il dit, est prodiguée par le Code et par les lois spéciales avec une inconscience si révoltante qu'il importe de la restreindre réellement aux cas où il y a eu faute contre l'honneur ou préjudice causé à autrui.

Partout ailleurs, quand il n'y a que simple irrégularité administrative, le condamné devrait avoir le *droit* de remplacer sa prison par une amende. Songez par exemple qu'un « bon juge » peut vous envoyer six mois en prison pour avoir déclaré votre nouveau né le 4e jour au lieu du 3e (article 346 du Code pénal) ! Et l'auteur formulait, pour quelque député de bon vouloir, un projet de loi en deux simples articles sauveurs. Mais nos députés ont tellement mieux à faire !

§

Memento. — F. Dubief ; *A travers la législation du travail ;* Edouard Cornély. Recueil d'articles qui complèteront le Rapport de M. Charles Gide. L'auteur, on le sait sans doute, est un de nos ministres actuels. — Eugène Fournière : *Ouvriers et patrons;* Bibliothèque Charpentier. A peu près les mêmes questions : contrat de travail, grèves, assurances, etc. L'ouvrage, copieux et nourri d'observations personnelles, intéressera. — Paul Imbert : *Les Retraites des travailleurs,* avec préface de M. Paul Deschanel ; Perrin. Etude plus spéciale et par conséquent plus approfondie ; l'auteur se rallie à un système qu'on peut résumer ainsi : l'assurance obligatoire, une Caisse centrale unique faisant appel à toutes les sociétés privées, celles de secours mutuel notamment ; capitalisation des cotisations jusqu'à ce qu'un fonds de réserve suffisant soit constitué, ensuite répartition régulière. — M. Cetty : *La Famille ouvrière ;* Bloud. Plaidoyer en faveur de la moralisation des classes laborieuses. — Fidao : *Le Droit des Humbles ;* Perrin. On lira avec fruit ces « études de politique sociale », celles sur les prophètes hébreux, sur Saint-Simon, sur Lamartine, et plus encore, car le sujet est moins rebattu, celles sur Auguste Comte et sur J.-B. Buchez. La figure de Buchez, notamment, ultramontain, révolutionnaire, créateur des coopératives de production et, comme dit l'auteur, organisateur de la politique sociale au XIXe siècle, a de quoi piquer les curiosités.

HENRI MAZEL.

PSYCHOLOGIE

Fr. Paulhan : *Les Mensonges du Caractère,* F. Alcan. — Memento.

Rien n'est sincère en nous. Du moins, rien n'y est tout à fait sincère. Il n'est pas un de nos sentiments que nous puissions manifester sans hypocrisie ou sans restriction, pas une de nos croyances que nous puissions affirmer sans quelques réserves ou sans mensonge plus ou moins conscient. Il n'est aucune partie de notre âme qui ne soit discutée, combattue, niée par une autre, aucune que quelque opposition extérieure ne fausse ou n'empêche de se traduire pleinement. Toutes ces luttes, ces erreurs, ces simulations ou ces dissimulations, l'homme ne sait pas toujours les apercevoir, instinctivement ou volontairement ; il sait, en bien des cas, les utiliser... L'homme a souvent intérêt à ce que son caractère véritable n'apparaisse pas. Il simule alors, volontairement et consciemment, ou par instinct et sans bien s'en rendre compte, des qualités, des défauts qui lui sont étrangers ou qu'il ne possède qu'à un faible degré. Et comme il a parfois intérêt aussi à ne pas très bien voir ce que sont les autres, comme la société ne peut

guère subsister qu'à la faveur d'une immense quantités d'erreurs, de duperies, d'illusions et de mensonges, les méprises viennent se joindre aux simulations pour former un ensemble de discordances utiles intéressant et vaste.

Ayant ainsi exposé le sujet qu'il se propose de traiter sous le titre : **Les Mensonges du Caractère**, M. Paulhan examine d'abord les plus générales de ces dissimulations, soit qu'il s'agisse de dissimuler une faiblesse, ou de simuler une force. Il adopte cette division en deux grandes classes, l'une comprenant ce qu'il appelle les simulations négatives, caractérisées par la *fausse impassibilité*, l'autre embrassant les simulations positives : la *fausse sensibilité*. Ce n'est pas toutefois qu'il prétende observer dans la réalité une séparation aussi nette, aussi vigoureuse, aussi constante de ces deux types. Ils peuvent se succéder et même parfois coexister chez un seul individu. Cependant, dans la plupart des cas, la prédominance de l'un ou de l'autre est suffisamment en rapport avec certaines qualités du caractère, pour qu'il soit légitime d'établir une distinction de ce genre.

Afin de préciser l'attitude du faux impassible, l'auteur rappelle une anecdote concernant Mérimée et rapportée par Taine :

La sensibilité chez lui, dit Taine, était domptée jusqu'à paraître absente; non qu'elle le fût, tout au contraire, mais il y a des chevaux de race si bien matés par leur maître qu'une fois sous sa main ils ne se permettent plus un soubresaut. Il faut dire que le dressage avait commencé de bonne heure. A dix ou onze ans, je crois, ayant commis quelque faute, il fut grondé très sévèrement et renvoyé du salon; pleurant, bouleversé, il venait de fermer la porte, lorsqu'il entendit rire; quelqu'un disait : « Le pauvre enfant, il nous croit bien en colère ! » L'idée d'être dupe le révolta, il se jura de réprimer une sensibilité si humiliante, et tint parole. Μένησο ἀπιστεῖν (souviens-toi d'être en défiance), telle fut sa devise.

Selon M. Paulhan, et bien que cela puisse paraître paradoxal au premier abord, l'impressionnabilité très vive serait la cause directe de la fausse impassibilité et tendrait à provoquer des réactions susceptibles de la dissimuler sinon de la diminuer dans une certaine mesure. La fausse impassibilité s'accompagnerait aussi de susceptibilité plus ou moins retenue, de timidité, de sauvagerie ; et même, cette simulation n'interdirait pas... la franchise, « ou du moins une forme de la franchise, qui est l'éloignement pour le mensonge net et la fausseté consciente. L'impassibilité apparente est bien aussi une sorte de mensonge, mais ce n'est pas un mensonge direct. » Elle peut être considérée à la fois comme un phénomène de défense individuelle : désir de ne pas révéler des points vulnérables, des côtés faibles, et comme un phénomène de défense sociale : la morale et la politesse nous engagent avec insistance dans cette voie en nous interdisant de manifester avec trop de sincérité certains sentiments vifs,

certaines passions intenses, certaines convictions fortes, afin de ne pas heurter les autres individus faisant partie de notre milieu social. Dans certaines circonstances, sous l'influence de causes morales ou physiques, ce type risque de se transformer, et à ce propos l'auteur remarque qu' « il ne faut pas considérer un caractère comme une réalité acquise et absolue, mais comme une réalité vivante et vibrante qui va changeant sans cesse, sans que nous puissions toujours nous en apercevoir. »

Au faux impassible s'oppose le faux sensible, avec cette réserve que nous avons déjà enregistrée : « Il n'est pas impossible, il est même inévitable que ces types se combinent chez un même individu. » Celui-ci simule la sensibilité pour des raisons identiques à celles qui motivaient chez celui-là une simulation de l'indifférence, soit « le besoin de vivre, le désir d'équilibre mental, le souci de la défense personnelle et de l'attaque », car si un excès de sensibilité est dangereux pour l'individu, un excès de froideur ne l'est guère moins. D'ailleurs, non seulement on dissimule pour les autres, mais encore on dissimule pour soi, ce qu'avait déjà vu James Sully. « Ainsi nous pouvons facilement nous persuader que nous éprouvons, comme il convient, un sentiment d'indignation à l'égard de tel personnage coupable d'un acte bas et cruel, alors qu'en réalité nous éprouvons bien plutôt de la compassion pour le coupable, jadis notre ami (1). » On simule aussi « par fausse honte, même par amour de la franchise » et encore « pour être plus assuré en simulant avec les autres ».

Pourtant, ici comme dans la fausse impassibilité, un fonds de réel subsiste dans l'état mental simulé. L'erreur n'est jamais complète, et de plus il existe souvent, dans ce cas, une tendance du sentiment simulé à se réaliser. De même aussi qu'à l'endroit de la fausse impassibilité, l'influence du milieu social est évidente.

> Une société, c'est un ensemble de personnes qui toutes simulent plus ou moins, les unes envers les autres, des sentiments qu'elles n'ont pas. Aussi ne se montrent-elles pas toujours exigeantes sur la qualité de la simulation... Les hommes sont semblables à des enfants qui se vendent des marchandises fictives contre de la fausse monnaie... Des gens sont heureux toute leur vie de cet échange de valeurs conventionnelles, et d'autres meurent parce qu'ils n'ont pas reçu assez de ces pièces fausses, brillantes et sonnantes... Cette nécessité de la simulation dérive directement sans doute de la nature troublée et confuse de notre Société, de notre état d'anarchie et de discorde. Elle dérive aussi de nos préjugés, de nos idées insensées sur la vie et sur la morale...

M. Paulhan étudie ensuite quelques formes particulières de simu-

(1) James Sully, *les Illusions des Sens de l'Esprit*, p. 145. Alcan.

lation, sans vouloir les passer toutes en revue, chaque forme de civilisation, chaque milieu, chaque façon nouvelle de penser et de sentir créant des mensonges et en faisant disparaître. Il mentionne, parmi les plus fréquentes, la franchise simulant la fausseté et réciproquement, les simulations de la naïveté, de la candeur, de la méfiance, de l'orgueil et de la modestie (Victor Hugo, par exemple, écrivant à un débutant : « Je ne sais pas si je suis un poète, mais je sais que vous en êtes un »), de la timidité, du courage et de la lâcheté, de la bonté et de la méchanceté, etc.

L'auteur conclut en déclarant que l'on ne peut espérer voir disparaître la dissimulation.

Tant qu'il y aura à la fois dans l'homme et dans la société de la discordance et de l'harmonie, une tendance à la systématisation et des obstacles à cette tendance, la simulation paraît devoir s'imposer, et l'on ne peut croire ni même concevoir que ces conditions du mensonge seront jamais supprimées, qu'il existera un être, individuel ou social, sans harmonie ou sans discordance.

Le mérite d'observations nombreuses et fines, la variété dans les descriptions des types étudiés, un souci constant de rattacher les faits particuliers à des lois générales ajoutent à l'attrait du sujet choisi par M. Paulhan, et font de son ouvrage un livre des plus intéressants.

Memento. — Au sommaire du n° 1 du *Bulletin de l'Institut général psychologique* (5e année) une conférence de M. le professeur Giard, qui recherche *les Origines de l'amour maternel* dans l'évolution d'une sensation, à l'origine purement réflexe, puis graduellement enrichie par des apports intégrés grâce à l'hérédité ; une observation des docteurs Marie et Viollet nous montre une fois de plus la conséquence des pratiques spirites (dépersonnalisation du médium, écriture automatique) dans *un cas de folie spirite avec automatisme graphique*. Le n° 2 de la même Revue contient une conférence sur *la Personnalité et les changements de personnalité* de M. le professeur Ch. Richet, et la suite des extraordinaires expériences de M. Louis Favre sur l'*Action des Mains*. Cette fois, il ne s'agit plus de microbes, mais de végétaux. Ces expériences témoignent malheureusement d'un déplorable manque du sens des précautions, si l'on peut dire. C'est ainsi que l'auteur, cherchant à se rendre compte de l'action des mains sur les végétaux, emploie des graines de cresson, sans se préoccuper d'abord d'observer les différences accidentelles de croissance que peuvent présenter lesdites graines, avant toute intervention.

— *Le Journal de Psychologie normale et pathologique* (2e année), dans ses nos 2 et 3, s'occupe presque exclusivement de pathologie. J. Grasset, *Problème physiopathologique de la responsabilité ;* P. Hartenberg, *la Détresse des psychasthéniques ;* Dr Roy, *la Préoccupation hypocondriaque de la paralysie générale chez les syphilitiques*. Malgré l'évident intérêt des questions traitées, on aimerait à voir accorder un peu plus de place aux articles de psychologie normale dans ce périodique, ne

fût-ce que pour justifier son titre. — A lire dans le n° 8 de la **Vie Normale** (IIIe année) une *Etude psychologique* de M. G. L. Duprat sur *le « Moi » anormal.*

GASTON DANVILLE.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'Exposition de la Société des fouilles archéologiques. — Les livres : — John Grand-Carteret : *La Montagne à travers les Ages*, Falque et Perrin (Grenoble) et Fr. Ducloz (Moutiers), 2 vol. 50 fr. — Emile Bertaux : *Rome, de l'Ere des Catacombes à l'avènement de Jules II. — De l'avènement de Jules II à nos jours*, 2 vol. Laurens, 8 fr. — Firmin Roz : *Sous la Couronne d'Angleterre*, Plon, 3 fr. 50.

La Société française des Fouilles archéologiques, que préside le savant M. Babelon et dont nous avons ici même annoncé la fondation il y a quelques mois, vient de donner sa première exposition au Petit Palais. C'est une façon d'affirmer son existence et aussi d'attirer l'attention des souscripteurs. Un communiqué de presse, rédigé pour les besoins de la cause, nous fit part de cet événement sensationnel et donna au préalable quelques détails sur les objets exposés : — On y trouvera rassemblés, avant leur dispersion dans tous les Musées de France, disait ce papier, les monuments les plus rares et les plus étranges : c'est d'abord les momies trouvées nouvellement à Antinoë par M. Gayet qui remettent sous nos yeux dans leur costume et avec leur attirail les principaux acteurs des jeux olympiques : le conducteur de char avec son fouet à la main, le guerrier qu'il conduisait avec son casque de chiffons et ses épées ; c'est l'habilleuse de la statue d'Antinoüs avec ses Ibis sacrés ; c'est la chanteuse du même dieu ayant à ses côtés un petit théâtre de marionnettes d'ivoire représentant le mythe sacré d'Osiris ; puis c'est une crypte funéraire, d'un aspect effroyable avec les lampes allumées rangées autour des corps ; enfin quantité d'objets précieux de la même fouille. M. Beau, gouverneur de l'Indo-Chine, a envoyé pour tenir la place d'honneur dans la salle consacrée à montrer les résultats de la mission dans laquelle Charles Carpeaux, le fils si regretté de l'éminent sculpteur, a trouvé la mort, le Trésor d'or qu'il avait recueilli à Myson, consistant en toutes les parures d'or destinées à orner la divinité. La principale pièce est une tiare, une vraie tiare celle-ci, entourée de bracelets, etc. Puis c'est la collection laissée par le regretté Louis de Clercq, composée de merveilles de l'art antique, dont la célèbre porte de Balawat, etc. Le centre du vestibule est occupé par un magnifique char grec, le seul qui existe. La salle montrant les fouilles de M. Moreau de Néris présente un ensemble de pièces d'architecture romaine prouvant quelle fut la splendeur de cette ville. Un guerrier gaulois enseveli dans son char est la pièce principale des fouilles faites à Châlons par M. Fourdrignier. M. Amelineau expose toute une

série d'objets destinés au Musée de Châteaudun et provenant des fouilles d'Abydos dont, on le sait, un seul objet, la stèle du Roi Sapent, a été rachetée dernièrement 110.000 fr. par le Louvre, etc... — Ce boniment, débité par les collaborateurs du grave M. Babelon, devait attirer la foule. Entrez! Entrez! Vous verrez le veau à cinq pattes. On annonçait même, outre des conférences et des visites explicatives devant les vitrines, « de curieux concerts d'archéologie musicale », entrée vingt sous, le dimanche, 50 centimes. — Mais en dépit des intentions les plus bienveillantes, nous dûmes convenir qu'il n'y avait point lieu de manifester tant d'enthousiasme. Le veau à cinq pattes n'y était pas, ni le char grec, « le seul qui existe »; le trésor de Myson avait été déménagé, y compris la tiare, —« une vraie tiare, celle-ci! » — et dans la vitrine, on y avait suppléé par une petite photographie. La « célèbre porte de Balawat » est réduite à de menus fragments de sa couverture de bronze, et il y avait bien des tessons de pots, des figurines cassées, un bric à brac de silex et de vieilles ferrailles pour quelques pièces de valeur comme les merveilleux bijoux syriens de M. de Clercq, — qu'il fallut défendre, au reste, d'un cadenas et d'un sergent de ville. Cependant, on arrivait aux deux longues salles recélant les trouvailles d'Antinoé, — des étoffes et encore des étoffes, et des momies grimaçantes, ratatinées, hideuses, qui exhalent malgré les désinfectants, à peine masqué par des odeurs de naphtaline, un relent de pourriture, de cimetière, de charnier. C'était la partie principale de cette exposition et sans doute il y a un grand intérêt aux étoffes anciennes, aux vêtements dont l'ornementation est si curieuse, à tous ces vestiges de la civilisation gréco-romaine de l'Egypte aux premiers temps du christianisme. Mais nous en avions vu de semblables au Musée Guimet où M. Gayet déjà, crut devoir montrer les cadavres de Thaïs et de Séraphion. Il n'a plus même aujourd'hui le mérite d'apporter du nouveau, — fût-il macabre, et nous avons le malheur de trouver que son insistance devient de mauvais goût. Les momies d'Antinoé, d'ailleurs, ne sont pas de la haute époque, réduites à l'état de carton par les procédés au bitume; elles ont été surtout conservées par la sécheresse du climat; transportées dans nos pays humides, elles n'auront aucune durée et c'est bien inutilement que l'on aura dérangé le repos des pauvres morts qui ne prévoyaient nullement cette exhibition malsaine, et dont les faces décharnées, les rictus atroces, les moignons et la répugnante dépouille se trouvaient si bien à leur place dans la nuit des sépulcres que nous avons violés. — Dernière observation à faire, toutefois que j'aie crainte de chagriner des hommes dont le labeur et les recherches demeurent malgré tout estimables, très peu des objets exposés au Petit Palais, exception faite des momies et de leurs costumes, provenaient des fouilles entreprises par la Société; ils étaient,

pour la plupart, prêtés par des sociétaires et dus à des travaux antérieurs, ce qui n'est pas identique. La Société des Fouilles archéologiques a eu certes raison d'appeler sur elle l'attention du public. Nous pensons qu'elle a de grandes choses à faire et peut obtenir des résultats excellents. Mais elle s'est peut-être un peu hâtée de présenter le fruit d'un effort qui reste surtout dans l'avenir, et elle aurait tort de compromettre les espérances qu'elle fit naître, la tâche qui lui incombe, de sacrifier son caractère sérieux et probe à la satisfaction plutôt théâtrale d'étaler quelques bibelots avec boniment de montreur, prêchi-prêcha de conférencier, cadavres à la naphtaline et concerts de musique préhistorique. — L'Exposition du Petit Palais, sa salle de spectacle, la petite scène de guignol, c'était tout de même un peu trop le café-concert et le music-hall de la Science.

§

M. John Grand-Carteret, que connaissent tous les amateurs de publications à images, a consacré deux volumes énormes à décrire et présenter **La Montagne à travers les Ages**, d'après les documents et les témoignages les plus divers. C'est bien « une montagne de papier », comme il le dit dans sa préface, et l'on y passe successivement en revue les sentiments éprouvés par l'homme en présence de la montagne et la façon dont il l'a comprise, traversée, utilisée, dans l'antiquité et le Moyen-Age ; ses légendes et les croyances qu'elle fit naître ; la montagne découverte, célébrée, portraiturée à partir de la Renaissance et sa conquête au XVIe siècle ; le développement des voyages et des recherches scientifiques et en même temps le discrédit qui fut comme de mode pour les pays agrestes au XVIIe siècle ; le sentimentalisme admiratif qui réagit ensuite avec Rousseau ; la montagne dans l'art et la science au XVIIIe siècle. — Un deuxième volume consacré à la Montagne d'aujourd'hui étudie son influence sur la littérature et l'imagerie ; les excursionnistes des premières années du XIXe siècle ; la montagne dans le Romantisme et l'extension de l'Alpinisme ; la montagne mise en exploitation, la montagne dans la caricature et l'Alpinisme pour rire ; enfin la montagne au XXe siècle, la montagne dans la publicité commerciale et la montagne considérée sous le rapport défensif et militaire. C'est on le voit un historique complet et le travail d'un enthousiaste. On peut regretter seulement qu'il soit d'une écriture décousue, exclamative parfois jusqu'à la prosopopée, où le classement des idées, de plus, n'apparaît pas toujours suffisamment, et qui ainsi fatigue. Mais M. J. Grand-Carteret, qui est un grand collectionneur devant l'Eternel, a ici vidé ses cartons. L'illustration abondante et très curieuse donne en reproduction des quantités de vignettes, vieux dessins, lithographies, estampes rares ou pittoresques et constitue une véritable iconographie de la monta-

gne. Il faut ajouter que l'édition est des plus remarquables.— L'ouvrage de M. J. Grand-Carteret, est en somme un bel ouvrage de bibliothèque.

§

Les deux volumes complétant le travail de M. E. Bertaux sur **Rome** dans la collection des *Villes d'art célèbres* ont paru à la librairie Laurens et j'aurai la franchise de dire que, du premier surtout, *De l'Ere des catacombes à l'avènement de Jules II*, j'attendais davantage et qu'il m'a déçu. C'est qu'un historique de l'art pour un temps, un pays donnés ne peut être, je crois, impunément séparé de l'histoire générale, car on le réduit à de secs aperçus, à une sorte de guide et de manuel. M. Bertaux ne pouvait sans doute évoquer ce monde barbare et grandiose qui fut la Rome du moyen-âge, bâtie de ses ruines antiques, hérissée de tours féodales, et l'immense tragédie qui se déroule dans la succession de ses papes, les luttes de leur pontificat, les revendications populaires et les querelles des barons romains, les fastes et les guerres de cette longue période mouvementée. Relativement d'ailleurs, elle a peu laissé comme souvenirs d'histoire et comme œuvres artistiques. Mais n'en reste-t-il vraiment que quelques mosaïques, quelques tombeaux, des fresques, un trône d'évêque ou un candélable de cierge pascal? M. Bertaux lui-même signale la tour des Conti, encore debout dans le Forum de Trajan, le Vatican de Nicolas V et de Sixte IV; longuement déjà on nous a parlé de ce spécimen si curieux de l'art de transition et d'influence byzantine, Sainte-Marie antique retrouvée au pied du Palatin et dont les précieuses fresques sont contemporaines du conflit des papes et des empereurs iconoclastes. M. Rodocanachi, dernièrement encore, nous montrait l'état ancien et les restes subsistants du Capitole transformé en forteresse. Réduite à la seule photographie, privée de la reproduction des documents anciens, l'illustration dans un tel ouvrage forcément est pauvre; M. Bertaux se borne à passer en revue les divers genres de production artistique et les éléments d'importation étrangère, et ne nous a apporté ni un tableau synthétique de la Rome papale ni des idées nouvelles. — Je mentionnerai cependant, dans ce tome, les observations concernant les dispositions que la basilique chrétienne adopta non de la basilique civile, mais principalement de la maison romaine. — Le second volume, qui s'étend *De l'avènement de Jules II à nos jours*, étant donnée la méthode de M. Bertaux, est l'exposé qu'on pouvait prévoir, une description de peintures et de monuments, et l'on y parle avec abondance de Michel-Ange, de Raphaël et de la Rome du Bernin et du jésuite Pozzo, des dévastations subies par la ville et de ses transformations modernes. On sent que M. Bertaux cette fois possède beaucoup mieux son sujet, et il en tire

un excellent parti; mais nous sommes en présence de choses si connues qu'il semblera bien inutile d'insister.

§

On ne saurait dire que du bien du livre publié chez Plon par M. Firmin Roz, **Sous la Couronne d'Angleterre**, où il a réuni des études d'un charme particulier, parues d'abord à la *Revue des Deux-Mondes* et à la *Revue Bleue*, sur ces petits pays, l'Irlande, l'Ecosse, le Pays de Galles, politiquement entrés dans l'unité britannique, mais dont la nationalité est restée malgré tout bien vivace. Œuvre d'un voyageur informé et d'un historien, sobrement écrit, abondant en observations plus encore qu'en descriptions, le livre de M. Firmin Roz, où la couleur et le pittoresque sont donnés même, parfois, comme dans les *Impressions d'Ecosse*, simplement par le nombre et le choix des détails, est surtout un livre de réflexion et de raison. Il s'est appliqué à voir pour comprendre. On est heureux d'y trouver ainsi, après les tableaux de sa misère et de ses tristesses, les indications les plus certaines du réveil et du relèvement de l'Irlande, et ces études, d'idées saines, plairont surtout à ceux qui se méfient des continuels bouleversements et de cette rage de destruction qui constituent ce que nous appelons le Progrès; qui pensent que la grande force d'un peuple, c'est de s'appuyer sur son passé et que « le travail accumulé des siècles est le seul capital de la famille humaine ». M. Roz nous apporte l'illustration et l'exemple d'une théorie que nous avons toujours défendue; une nation s'y prend mal à renier son histoire pour continuer à vivre, et l'avenir est aux peuples qui savent se développer dans la ligne et selon la logique de leurs traditions.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Le Correspondant : M. Maurice Talmeyr accuse la Franc-Maçonnerie de « fabriquer l'opinion en France ». — *Les Essais :* Hommage au peintre Albert Besnard. — *La Revue des Idées :* M. P. Verdier révèle l'existence au xxe siècle d'une corporation de bouchers, à Limoges. — Memento.

M. Maurice Talmeyr voit le monde, d'un sous-sol. On l'imagine écrivant à la lueur d'un rat-de-cave. Cela fait de lourdes ombres sur son papier. Elles influencent sa pensée et elles peuvent être l'origine des oppositions violentes qu'il y a dans son style vivant, nerveux et incorrect. Si l'état de notre société est tel que l'illustre Pangloss perdrait, à le considérer d'un peu près, son enviable optimisme, les mœurs haïssables du jour sont sans doute moins odieuses que cet amour public exagéré de la vertu dont M. Maurice Talmeyr donne l'exemple en ses écrits.

Il apprend aux sages lecteurs du sage **Correspondant** (25 juin)

Comment on fabrique l'opinion, et il le fait avec une âpreté, sur un ton bilieux, capable d'altérer la confiance de la clientèle choisie et modérée qu'il s'applique à renseigner. D'après l'auteur, c'est la Franc-Maçonnerie qui « fabrique l'opinion ». A juger son action d'après ce qui transpire des loges, au moins s'essaie-t-elle à créer un courant d'opinion. Elle y parvient dans une mesure notable, mais ce n'est pas tout dire. Sur le fond, M. Talmeyr se fourvoie. Il est intéressant comme anecdotier. Ses croquis de ce qu'étaient les salles de rédaction, au moment de l'Affaire, sont tracés d'un parti-pris qui ne nuit pas outre mesure à l'exactitude. A propos de la guerre russo-japonaise, M. Talmeyr écrit :

La prodigieuse trompette de mensonge que peut ainsi devenir la presse aux mains d'imposteurs puissants, se révèle de même, en ce moment, dans l'assaut furibond donné à la Russie, et dans l'apothéose organisée du Japon. Ni les revers militaires de la Russie, ni sa crise intérieure, ni ses fautes, ni ses vices, ni son malheur ne sont niables. Ni les victoires du Japon, ni sa forte préparation à la guerre, ni son audace, ni sa bravoure, ni son bonheur, ne sont également à mettre en doute. Mais un *bluff* immense, entrepris en faveur de tout ce qui est japonais, un parti-pris furieux d'installer cette race et ce peuple païens, uniquement parce qu'ils sont païens (!) dans l'admiration même du monde chrétien, rien de tout cela non plus n'est douteux, au moins dans une importante mesure. Comme il s'agissait, quelques années plus tôt, d'exciter la pitié autour du « martyr Juif », et l'indignation contre les « bourreaux galonnés », il s'agit de même, à présent, d'attirer la haine sur le Tsarisme et les Russes, et la sympathie, l'amour universel, sur les révolutionnaires et les Nippons. Toute victoire japonaise est majorée, et toute défaite russe exagérée! La moindre émeute (!!) de Pétersbourg ou de Varsovie devient un soulèvement national, la moindre répression de grève un massacre, et c'est tout particulièrement par l'image, les revues illustrées, les *magazines* de prix élevé, achetés par les classes riches, et s'adressant aux familles, que s'exerce, maintenant, cette conspiration du papier.

Les recueils les plus bourgeois et les plus tranquilles, ceux que leur réputation ou leur aspect semble le plus sûrement recommander comme sages, publient, sur les affaires russes, les compositions les plus violemment révolutionnaires. On n'y voit que femmes et enfants écrasés par les Cosaques et piétinés dans la neige sous les sabots des chevaux, cervelles jaillissant des crânes, ou imposantes rangées de prêtres portant des missels et des croix, solennellement revêtus de leurs habits sacerdotaux, et précédant, avec des gestes de paix, les foules héroïques menacées par les régiments! Pourquoi, seulement, dans certains numéros de *magazines*, les simples reproductions de photographies ne nous montrent-elles jamais rien qui appuie, par le document, ces scènes atroces ou grandioses? Tout ce qui est massacre, manifestations, cadavres, crânes ouverts, prêtres portant des croix, femmes et enfants morts, est toujours de la composition.

Est-ce donc un mot d'ordre, et d'où vient-il, s'il existe? Serait-ce bien surprenant qu'il fût encore venu d'où il est venu si souvent? Et pourquoi,

encore une fois, tout ce travail, pour nous inspirer, à nous Blancs, cet esprit hostile aux blancs ? Pourquoi chercher à établir, en Europe même, par manœuvres et par artifice, ce *consensus* anti-européen, aussi pernicieux que factice ? Pourquoi, chez les alliés des Russes, cette cabale contre la Russie ? Pourquoi, par tant de procédés, vouloir, à toute force, suggérer aux chrétiens l'idée de laisser abattre, sinon d'abattre eux-mêmes, le rempart naturel du monde chrétien ?

A ces questions, M. Talmeyr répond :

... Vous êtes en voyage, vous avez pris le chemin de fer, et votre voisin, à propos d'un incident de route, de la lenteur du train, ou d'une bouillote qui coule, fait une réflexion tout haut. Vous faites alors la vôtre, un troisième voyageur fait la sienne, et la conversation devient générale. La route est longue, on s'ennuie, le train ne marche pas, c'est un concert de malédictions contre la compagnie, et, tout à coup, votre voisin se lève, prend sa valise, l'ouvre, en tire un jeu de cartes et entame une patience sur un journal qu'il déploie. Rien qu'en voyant ainsi, dans un wagon, notre voisin exhiber un jeu de cartes, nous savons tout de suite, aujourd'hui, à qui nous avons affaire, et l'industrie des bonneteurs n'est plus à dévoiler. Mais supposez-vous à l'époque où ils étaient encore ignorés. Vous êtes sans méfiance, vous n'êtes pas averti, ce voyageur muni de cartes vous amuse, un complice sachant son rôle demande à faire une partie, l'exemple gagne, tout le monde s'en met, et personne, au bout d'une demi-heure, n'a plus un sou dans sa poche... Nous avons là l'image la plus parfaite de l'opération maçonnique, et de l'état d'esprit national en raison duquel elle a pu s'accomplir. Le Franc-Maçon est l'escroc et le bonneteur de l'opinion, et toute l'histoire politique des « honnêtes gens » est dans ce très simple apologue. Faute d'avoir été averti, faute surtout d'avoir consenti à l'être, le pays de France en est venu à n'être pas seulement la victime des bonneteurs, mais leur justiciable et leur sujet.

Comme naguère au jésuite, on attribue maintenant la responsabilité d'une foule d'actes sociaux au Franc-Maçon. L'adversaire est bon prêteur.

§

Les Essais (juin) consacrent la majeure partie de leur fascicule à un *Hommage à P.-A. Besnard.* L'occasion est bien choisie, de l'exposition des œuvres du maître, à la galerie Georges Petit : cette exposition est un triomphe !

« Les Vénitiens seuls ont donné cette sensation », écrit M. Aman-Jean, glorifiant l'œuvre d'Albert Besnard. M. Jacques-Emile Blanche exprime une admiration sans réserve : « Besnard est de la lignée de nos peintres fastueux et intimes. » MM. Marius-Ary Leblond vantent le « génie de fougue et de gloire » du peintre et ils lui attribuent de continuer « avec le plus d'opulence la tradition de Rubens ». Ils disent en outre :

Ne l'oublions pas, mettre la couleur dans un portrait est un acte de cou-

rage pour le peintre qui renonce aussitôt par là aux délicats et bien plus sûrs effets qu'on obtient en se satisfaisant des valeurs. C'est un sophisme de dire que la valeur suffit à l'artiste pour rendre la couleur et que c'est même là que se prouve le génie : on fait ainsi passer pour une difficulté ce qui n'est qu'une roublardise ; se contenter des valeurs de clair obscur, qui donnent en art les spécieux effets de la photographie, c'est s'arrêter au premier stade, c'est, avec la conscience de n'être plus sûr de soi à partir de ce moment, avoir peur de compromettre l'effet déjà obtenu en *poussant* plus loin. Un portrait qui n'a que ces valeurs est un portrait inachevé, un gracieux et attendrissant squelette de la réalité diurne. L'œuvre de Besnard a donné un bel exemple de courage et de franchise aux jeunes peintres d'initiative. Elle est saine, elle est française.

M. Camille Mauclair, qui a étudié l'œuvre de Besnard avec un sens critique digne de ce grand sujet, résume son opinion en ces termes :

Besnard est le peintre de la joie, de la santé, du luxe, du soleil, de la chair, des eaux lumineuses, et l'incarnation du XVIIIe siècle, l'héritier de Boucher et de Frago. C'est l'évocateur fervent de la vie heureuse, de la beauté évidente. Mais c'est aussi un penseur, autant que Rodin, Carrière, Degas et Whistler, encore que différemment. Il a été le premier, il reste le seul à pressentir l'art décoratif de l'avenir, la grande idée du symbolisme et de la mythologie scientifiques, c'est-à-dire le remplacement de l'allégorie classique par des personnifications ornementales des éléments de la science. Il a trouvé là un style et une beauté, il a ouvert une route, il a montré que la conversion des données scientifiques en valeurs esthétiques était logique et réalisable. Le plafond des Sciences, l'Ecole de Pharmacie, l'amphithéâtre de chimie de la Sorbonne, la chapelle de Berck sont ces créations révélatrices de cette future beauté. Voilà ce qui met Besnard à part et au-dessus de tous. Des portraits, des nus, des paysages d'une largeur et d'un éclat superbes, d'autres en avaient fait. Mais cette œuvre-là, personne ne l'avait osée. Il y fallait ce cerveau secondé par cette main. Il était réservé au génie de Besnard de donner les premiers témoignages de lyrisme scientifique et de les exprimer par l'art mural. C'est en ceci qu'il est un révélateur et un chef.

Pour M. Gabriel Mourey, « la dominante du talent de Besnard, c'est le lyrisme », et « son œuvre est une fête de lumière, un hymne de joie à la clarté ».

Mme de Noailles, à propos du peintre, cite Nietzsche et elle évoque la Lorelei, Juliette et Nausicaa.

M. Fernand Vandérem écrit modestement :

... Moi, c'est tout juste si je sais un peu mon métier. Je l'apprends encore chaque jour. Et je n'aurai pas fini de sitôt.

Aussi, voyant combien la connaissance de mon art était difficile, je me suis juré de ne jamais prononcer ni écrire sur les autres arts la moindre phrase qui pût ressembler à un jugement.

Par contre, dans l'ordre des impressions sincères et incompétentes, je vous dirai bien volontiers que les tableaux de Besnard me sont très sympa-

thiques, qu'ils me font l'effet d'être très beaux et que je suis très heureux de voir honorer un illustre artiste dont les œuvres me plaisent tant.

§

M. Paul Verdier publie dans **La Revue des Idées** (15 juin) une fort curieuse étude: *Une corporation au XXe siècle, les Bouchers de Limoges.*

Fondée, paraît-il, en 931, cette corporation existe encore, et elle dirige le commerce de la boucherie, à Limoges, à l'exclusion des autres bouchers, lesquels, étrangers à la corporation, ne sont pas admis dans le « syndicat de la boucherie » de cette ville. Le culte de saint Aurélien, leur patron, et la survivance de l'ancienne constitution de la famille, a permis aux bouchers limousins de maintenir leur corporation à travers les âges et les coutumes, pense M. Verdier.

L'accomplissement en commun des devoirs de piété fut le principal lien qui groupa les bouchers après la Révolution. Si l'abolition des corps de métiers a eu pour conséquence nécessaire de briser presque complètement les liens qui unissaient auparavant les bouchers dans l'exercice de leur profession, la pratique de la religion catholique, et surtout du culte de saint Aurélien, les maintint tous réunis en un même corps au XIXe siècle. Ceux-ci, que les intérêts de leur commerce et la concurrence inévitable séparent dans la vie de chaque jour, ne font toujours qu'une seule et même famille quand ils sont rassemblés dans leur chapelle.

Pour le boucher de Limoges, le culte de saint Aurélien constitue le fondement même de la religion.

Le culte de saint Aurélien, entretenu par une confrérie solidement réorganisée et célébré en grande pompe dans des fêtes particulières aux bouchers, a été la principale sauvegarde de la corporation au XIXe siècle. Mais ce culte n'aurait pu se perpétuer aussi longtemps si les bouchers n'avaient conservé pour leur usage personnel une chapelle, leur propriété collective. Cette chapelle, avec les ossements qu'elle renferme, est le siège véritable de l'association. C'est pour rester près d'elle que les bouchers ont continué à habiter dans de malpropres et malsaines maisons; c'est pour l'entretenir en bon état qu'ils se sont imposé des sacrifices; c'est pour conserver les traditions du passé, dont elle évoque les glorieux souvenirs, qu'ils ont à l'occasion lutté le mieux qu'ils ont pu.

Les idées des bouchers sur l'organisation de la famille n'ont pas varié après la Révolution, et, en restant fidèles à leurs vieilles coutumes, ils ont garanti la stabilité de leurs familles. En se recrutant comme jadis héréditairement et en n'admettant aucun étranger dans leurs rangs, en laissant l'autorité du père subsister dans toute sa plénitude, en maintenant le droit d'aînesse et en assurant toujours aux fils aînés dans la succession paternelle une part supplémentaire pour continuer le commerce dans les maisons des ancêtres, la famille ne s'est pas désagrégée et l'esprit de corps s'est maintenu pendant longtemps parmi eux aussi fortement que par le passé.

La survivance des anciennes mœurs familiales a eu encore pour conséquence de laisser subsister entre les bouchers les liens de parenté et ce fait a

aussi contribué à empêcher la dissolution de la Corporation. Continuant à ne s'allier qu'entre eux, répudiant quiconque osait se marier avec un étranger, les bouchers se sont considérés durant le XIXe siècle comme ne formant qu'une seule famille aux intérêts similaires et ils ont toujours fait cause commune dans les diverses circonstances où l'on menaçait de leur porter préjudice.

M. Paul Verdier prévoit la fin de cette corporation :

Parmi les causes de dépérissement qui menacent l'antique corporation des bouchers de Limoges, nous pouvons distinguer celles qui se sont produites au sein même de l'association, telles que le relâchement de la foi religieuse, la désagrégation de la famille, la tendance à quitter le métier, la diminution de la population bouchère ; — et celles qui, au contraire, ont été provoquées par des événements extérieurs, comme la concurrence étrangère, l'intervention des autorités supprimant les privilèges et les vieilles coutumes, exigeant l'assainissement et la transformation de leur quartier.

Voilà donc de grosses raisons de douter d'une longue survivance pour cette Corporation attardée en notre siècle.

Les bouchers de Limoges nous font voir que des volontés individuelles, même fortement groupées et solidement organisées, sont impuissantes à lutter victorieusement contre les institutions.

§

Memento. — *Antée* (No 1. Juin). C'est une revue belge mensuelle et on y lira une « Chronique de la moralité publique ». M. H. Vandeputte signe neuf pages adressées : *A un jeune écrivain français qui m'a appelé « garde civique »* et qui sont bien la plus cruelle réponse possible au « jeune écrivain français ».

Mais cette revue publie le premier acte d'une comédie qui en aura trois : *Pan*, par M. Ch. van Lerberghe.

L'Ermitage (15 juin). *Hugues Rebell*, étude critique, par M. René Boylesve. *Le Poète et sa Femme*, un nouveau poème dialogue, de M. Francis Jammes. La fin de l'histoire de *Mme d'Aulnoy*, par M. E. Pilon. Et ceci pour la bonne bouche : *La Poésie*, par M. Francis Vielé-Griffin. M. F. Vielé-Griffin distribue des éloges et des conseils, et il manque de sérénité.

La Revue illustrée (15 juin) donne un beau portrait de *Mme Gérard d'Houville* et, sur les livres de ce romancier d'un rare talent, une étude fort délicate de M. Georges Casella. — Lire le prestigieux article de M. Paul Adam : *L'Œuvre de M. Hanotaux.*

La Renaissance latine (15 juin). *James Mac Neill Whistler*, par M. J.-E. Blanche, est, assurément, une des meilleures analyses qui aient été écrites sur Whistler, et peut-être M. J.-E. Blanche n'a-t-il jamais peint un tel portrait.

La Nouvelle Revue (15 juin). *La Censure*, par M. Jules Claretie. — *Quelques meneuses d'hommes au XVIIIe siècle* (Mmes de Puysieux, Sophie Volland, d'Epinay et d'Houdetot) par MM. de Boisjolin et Mossé. — *Une biographie d'Albert Samain*, par M. Gustave Kahn. Dans son « carnet de Paris », M. Kahn répond, une bonne fois, et en l'espèce à

M. A. du Bois, au reproche fait au symbolisme d'avoir été une tentative d'invasion étrangère ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Phénomènes de hantise (*Le Petit Temps*, 25 juin). — Louis XIV et M. Loubet (*La Presse*, 20 juin). — La famille de Racine (*Chronique médicale*, 15 juin). — Vieilles images d'Epinal (*Le Journal*, 20 juin). — Méchancetés (*Le Cri de Paris*, 25 juin).

M. Maxwell a fait à Bordeaux une intéressante conférence sur la hantise. Ce phénomène se divise d'abord en deux catégories : il y a la hantise personnelle (démon de Socrate) et la hantise locale (maisons hantées). Dans ce dernier cas, ou bien les phénomènes ne sont perçus que par une seule personne, ou bien ils le peuvent être par tout le monde.

Laissons la hantise personnelle qui a souvent été étudiée. Voici comment le **Petit Temps** résume la seconde partie de la conférence de M. Maxwell :

Dans les phénomènes de *poltergeist* — car tel est le nom qui, parti d'Allemagne, s'est implanté en Angleterre pour désigner les phénomènes des maisons hantées — on observe une uniformité de type très remarquable. Les personnalités qui sont à la base des manifestations n'ont pas beaucoup d'imagination : elles opèrent toujours de la même manière. En tout pays, en tout temps, elles se manifestent de façon pareille : ce sont des pierres lancées avec force qui viennent briser les vitres ou de menus objets ; ce sont des meubles qui se déplacent, de l'eau qui coule, ou un incendie qui s'allume.

Comment expliquer ces faits ? On a contesté la bonne foi des narrateurs ; mais ce n'est pas là une position qu'on puisse défendre jusqu'au bout. S'il y a des personnes qui mentent, ou qui ont l'imagination excessive, il en est pourtant qu'on doit croire ; car il y a des faits qu'on ne peut nier et qu'il n'est pas scientifique de nier. On a encore contesté l'aptitude à l'observation des témoins : on incrimine non leur véracité, mais la valeur de leur témoignage. Le terrain, cette fois, est plus solide. Car il est certain que des témoins ont, de bonne foi, affirmé l'exactitude de phénomènes qu'on a ensuite reconnus frauduleux. Les phénomènes n'étaient pas niables, mais l'interprétation qu'en donnaient les témoins était inexacte. Et il peut être difficile de démontrer la fraude : on a vu des gens respectables et cultivés, dans une récente affaire qui s'est passée en Allemagne, déclarer avoir vu les pierres se détacher du sol et venir frapper une maison, alors que le gamin coupable de la mystification avouait les avoir lui-même jetées — assertion confirmée par des témoins oculaires. Ceci démontre la faillibilité du témoignage humain. Un fait, toutefois, domine tout le « poltergeisisme » : c'est que dans toute maison hantée il se trouve une personne dont la présence est indispensable à la production des phénomènes. Le plus souvent, c'est une petite fille (voir l'histoire si curieuse et récente qu'a rapportée J. Grasset dans *Le Spiritisme devant la science*) ; et, dès qu'elle s'éloigne,

tout rentre dans l'ordre. La conclusion logique est tout indiquée ; c'est qu'il s'agit d'une mystification. D'accord, dit M. Maxwell ; mais une question se pose quand même : pourquoi la petite fille s'amuse-t-elle à mystifier son entourage ? C'est un problème de psychologie à résoudre.

D'autre part, des phénomènes se sont produits sous les yeux d'observateurs de bonne foi, où la petite fille ne pouvait, semble-t-il, avoir aucune part. C'est alors que tout ne serait pas fraude.

Dans la troisième catégorie de phénomènes, il y a des choses fort curieuses. Ce qu'on en peut retenir, c'est qu'il y a des lieux où, à des moments différents, ne se connaissant pas et n'ayant point communiqué des personnes ont vu ou cru voir un revenant, par exemple. Ce revenant ne ressemble guère à celui dont on a coutume d'effrayer les enfants dans ces contes qu'on aurait mieux fait de ne pas écrire. Il est indifférent aux vivants ; il ne s'en occupe pas.

Il semble donc continuer une vie passée, et vivre dans des préoccupations qui nous sont étrangères. Il vaque à ses affaires ; il reste absorbé dans ses soucis ; très rarement il répond aux modernes de façon appropriée. Une fois seulement, semble-t-il, aux vivants qui l'interrogeaient sur ce qu'il voulait, il répondit sur un ton d'actualité, en leur demandant de quoi ils se mêlaient. Le fantôme moderne est inoffensif au premier chef, et profondément étranger aux préoccupations des vivants dont il semble n'avoir aucunement cure.

Ce caractère est singulier. Il faut en noter un autre : le fantôme n'a pas de réalité physique ; aussi n'est-il aperçu ou entendu que par une minorité. De plusieurs personnes réunies, une seule le verra. Faut-il croire à des hallucinations ? C'est possible. Mais l'indifférence profonde du fantôme pour le vivant, le fait que le premier est si étranger au dernier dans ce qu'il dit ou fait, n'est pas en faveur de cette interprétation.

Il ne faut toutefois pas aller trop vite en besogne. Comme l'a fort bien dit M. Maxwell, en terminant, avant d'expliquer un fantôme, il faudrait le tenir. Et nous n'en sommes pas là. Ce qui est certain, c'est qu'il y a dans la hantise en général des faits curieux, et qu'il importerait de s'assurer de leur réalité, pour commencer.

§

Un rédacteur de la **Presse**, M. Georges Grappe, ayant lu un article où M. Funck-Brentano raconte que le premier venu entrait chez le roi, a voulu savoir s'il en était de même aujourd'hui et si M. Loubet était aussi accessible que Louis XIV. Voici quelques-uns des récits qui avaient excité la confiance de M. Grappe :

Un Florentin, Francesco da Barbarino, qui vint en France sous Philippe le Bel, restait « tout surpris de voir le terrible autocrate — de qui la puissance se faisait sentir jusqu'au fond de l'Italie où elle soulevait la colère du Dante — se promener dans les rues de Paris, où il rend avec simplicité leur salut aux bonnes gens qui passent. Il vit ainsi Philippe le Bel arrêté au coin d'un carrefour par trois ribauds qui ne payaient pas de mine. Le monarque écouta patiemment leurs doléances et conversa quelques instants avec eux ».

On pourrait croire que cette bonhomie correspondait aux temps héroïques de la monarchie, où le plus ou moins de proximité de ses origines lui don-

nait de la modestie. Passons au seizième siècle. L'influence des cours italiennes, si luxueuses, aurait pu modifier les traditions royales. Voici les termes mêmes d'un rapport envoyé à la République de Venise en 1561 par un de ses ambassadeurs, Michel Suriano : « Les Français ne désirent pas d'autre gouvernement que les rois. De là vient la familiarité qui règne entre le monarque et ses sujets. Il les traite en compagnons. Personne n'est exclu de sa présence ; les laquais et les gens de la plus basse condition osent pénétrer dans son cabinet secret. »

Sous Louis XIV, en 1665, Locatelli avait la même surprise : « J'allai au Louvre, écrit-il ; je m'y promenai en toute liberté, et, traversant les divers corps de garde, je parvins enfin à cette porte qui est ouverte dès qu'on y touche, et le plus souvent par le roi lui-même. Il suffit d'y gratter et l'on vous introduit aussitôt. Le roi veut que tous ses sujets entrent librement ».

Mme de Sévigné dit qu'on pouvait toujours entrer au dîner de Louis XIV, « que souvent la conversation s'engageait entre le souverain et les gens du peuple venus pour le contempler ».

Au cours d'une lecture récente, je relevai dans les Voyages en France d'Arthur Young, le célèbre voyageur anglais, la note suivante, datée du 10 octobre 1787 :

« Versailles. En parcourant l'appartement que le roi venait de quitter depuis un quart d'heure à peine, qui portait les traces du léger désordre causé par son séjour, je m'amusai de voir les figures de vauriens circulant sans contrôle dans le palais, jusque dans les chambres à coucher ; d'hommes dont les haillons accusaient le dernier degré de misère ; cependant j'étais seul à m'ébahir, à me demander comment diable ils s'étaient introduits ! Il m'était impossible de n'être pas touché de cet abandon négligent, de cette absence de tout soupçon. On aime le maître de maison qui ne se sent pas blessé de voir, en arrivant à l'improviste, son appartement ainsi occupé... »

Quant à l'essai de pénétration improvisée, chez M. Loubet, il n'eut naturellement d'autre résultat que d'affoler le personnel. Aux Etats-Unis où la République est, en réalité, une royauté élective, et royauté presque absolue, les vieilles mœurs ont persisté.

§

Le Dr Binet-Sanglé commence dans la **Chronique médicale** une étude très curieuse sur la famille de Racine, pour faire suite à son travail sur la famille de Pascal. Le mot dégénéré, dit-il, n'a plus un sens péjoratif. Non seulement les dégénérés sont indispensables pour qu'une société fonctionne bien, mais ils sont les principaux éléments du progrès. Le génie est un symptôme de dégénérescence ; de même la religiosité. Ces deux états sont souvent associés soit chez le même individu, soit dans la même famille. Dans la famille de Racine, sur 28 personnes, 17 furent ou des dévôts avérés ou des dévôts de vocation. Et la suite de l'étude prouve nettement cette assertion.

§

M. Descares s'occupe dans **Le Journal** des vieilles images d'Epinal :

J'avais l'âge qu'ont aujourd'hui mes fils, quand Epinal débitait en feuilles d'un sou les principaux épisodes de la guerre franco-allemande. Je les achetais toutes. Elles étaient à tous les étalages de libraires, de papetiers et même d'épiciers-merciers, en province. Ce sont, je crois bien, les dernières qu'on a pu voir là. Elles furent d'abord et peu à peu supplantées par les suppléments illustrés, en noir, puis en couleur. Et c'est, à présent, concurremment avec ceux-ci, la carte postale qui règne partout !

La vieille imagerie d'Epinal, plus que centenaire, a lutté désespérément, rendons-lui cette justice. Elle a tout fait pour se renouveler, jusqu'à recruter, un moment, ses fournisseurs parmi les dessinateurs du Chat-Noir ! C'est peut-être, d'ailleurs, le tort qu'elle eut ; mais elle entendait n'avoir rien à se reprocher.

En effet, je me range à l'avis de Théophile Gautier, qui a écrit : « Fasse le ciel que la civilisation n'amène pas la décadence dans cette industrie primitive en la voulant perfectionner ! Le progrès enlèverait tout caractère à ces images. »

Et le bon Gautier avait encore raison d'ajouter : « Par son imagerie légendaire, Epinal se rattache à l'art. Jadis, des Byzantins, plus naïfs que ceux du mont Athos, y plaquaient de rouge, de bleu et de jaune, les grossières gravures sur bois représentant : *Le juif-errant*, *Saint Hubert et le cerf miraculeux*, *Pyrame et Thisbé*, *Les Quatre fils Aymon*, *Geneviève de Brabant*, et autres sujets éternellement populaires. »

C'est vrai. Je possède une collection de ces vieilles images imprimées sur des papiers durables, indestructibles, en loyales pâtes de chiffons, et j'avoue qu'elles me sont plus précieuses que des estampes de maîtres, ces images d'écoliers pour des écoliers.

Elles ne courent pas les rues, hélas ! On se les procure difficilement. Sans doute, les planches existent encore et des tirages demeurent dans le commerce en albums...

Il y a là deux erreurs, croyons-nous. Les planches originales ont disparu dans un incendie et les images qu'on trouve dans le commerce sont des lithographies.

§

Voici, pour terminer, une amusante méchanceté du **Cri de Paris** ; c'est intitulé *Mission délicate :*

M. G... B.., de l'Académie Française, disait dernièrement à qui voulait l'entendre :

— « Savez-vous de quelle mission le *Temps* vient de me charger ?

« On vient de me dire : Vous connaissez très bien Perrot, n'est-ce pas ? Eh bien ! répétez-lui donc que son gendre n'a jamais si mal fait ses feuilletons littéraires, et que s'il ne s'améliore pas, nous serons forcés de nous en séparer ! — Vous comprenez, c'est délicat. Répéter cela à Perrot,

je ne peux pas ; je le répète à tout le monde. J'espère que, de cette façon, ça reviendra aux oreilles du beau-père ! »

R. DE BURY.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le Jubilé national et la littérature. — Une estrade et pas de scène. — La grève des écrivains. — Les conférences Marquet à Ostende. — La *Vie Belge*, par Camille Lemonnier. — L'incident du *Faune mordu*. — Les Expositions. — Les Livres.

Comme on ne cesse de l'écrire et de le proclamer dans les journaux, sur les affiches, dans les horaires de chemins de fer, dans les toasts de banquets, les discours d'orphéons et jusque sur les en-tête de factures d'hôteliers, les cartes-postales et les timbres-poste, la Belgique fête en ce moment le 75e anniversaire de son indépendance. Cette commémoration offre ceci de tout à fait topique qu'aucune part n'y a été faite à la littérature, alors que la floraison littéraire, certes inattendue, à laquelle nous assistons depuis quelque vingt-cinq ans dans ce pays représente le plus noble titre de la Belgique à la sympathie et à l'admiration du monde entier. Dire que nos gouvernants n'auront pas même trouvé les quelques milliers de francs nécessaires à la représentation de l'une ou l'autre œuvre belge inédite ! S'ils n'avaient su laquelle choisir ils auraient pu se renseigner dans le dernier rapport de M. Edmond Cattier, parlant au nom du jury officiel chargé de décerner le prix de littérature dramatique. Ce document leur aurait appris l'existence de plus d'une pièce intéressante en dehors de la *Monna Vanna* de M. Maurice Maeterlinck, celle du *Savonarole* de M. Ivan Gilkin (1), par exemple, ou du *Mirage*, l'œuvre posthume de Georges Rodenbach, ou de quelques autres encore qui dorment dans les portefeuilles d'écrivains notoires : Lemonnier, Picard, Giraud, Maubel, Garnir, Van Zype, Lutens, etc., etc. Gageons qu'on n'a même pas songé en haut lieu à s'informer de la chose ! Dame ! il s'agissait de faire face à des dépenses autrement utiles !

Passe encore les largesses prodiguées à d'innombrables orphéonies. C'est de tradition et il en faut pour tous les goûts. Mais voilà qu'ils gaspillent de l'argent et beaucoup d'argent à la construction d'une encombrante estrade qui masquera durant tout l'été un des plus beaux panoramas de Bruxelles et qui dérobera aussi à l'affluence des visiteurs que nous nous flattons d'attirer, la vue du plus grandiose de nos monuments : le Palais de Justice. Et pourquoi ces gradins adossés à l'œuvre de l'architecte Poelaert? Afin de permettre aux badauds de marque, femmes de fonctionnaires, personnages très chamarrés, gros bonnets du monde officiel, c'est-à-dire à un nombre

(1) Un poète catholique, cependant. Mais le cléricalisme a combattu les plus grands écrivains catholiques : Balzac, Baudelaire, Verlaine, etc.

forcément réduit de privilégiés, de voir défiler des cortèges et des cavalcades historiques qu'ils auraient parfaitement pu contempler de leurs propres balcons et fenêtres. Or cette vilaine charpenterie coûtera la bagatelle de 150.000 francs et au-delà, c'est-à-dire de quoi représenter dans des conditions luxueuses vingt pièces au moins d'auteurs belges. Ceci n'est que pour vous donner une idée de ce qu'on aurait pu faire et de ce qu'on n'a pas fait, pour rehausser d'un peu d'art le pompiérisme de nos « réjouissances » jubilaires.

La littérature a donc été écartée systématiquement du programme. Non, je me trompe, à l'occasion de ces « festivités » patriotiques, le gouvernement patronne et subsidie l'entreprise de l'éditeur d'une revue cléricale dont le collaborateur principal est le cuistreux chicaneau M. Woeste. Cet éditeur, dont M. Picard a divulgué avec beaucoup d'humour les ingénieuses combinaisons financières, octroie fastueusement... cinquante à soixante-quinze francs de salaire à chacun des collaborateurs dudit ouvrage officiel destiné surtout à glorifier la Belgique cléricalisée et tartufiée.

Comme le *Mercure de France* l'annonçait dans un de ses « échos», nombre d'écrivains et non des moindres, pour ne citer que MM. Maeterlinck, Demolder et Van Lerberghe, ont refusé cette forte somme en motivant leur refus dans des lettres rendues publiques. M. Eugène Demolder a justifié son abstention et celle de ses amis dans deux excellents articles publiés par le *Petit Bleu*, articles qui ont produit sur les scribes cléricaux l'effet d'une pincée de poudre insecticide sur un repaire de cafards.

« On dirait que les feuilles bien pensantes ont juré de justifier l'attitude de MM. Maeterlinck et Demolder, constatait à ce propos le journal l'*Etoile Belge*. Nous comprenons qu'elles soient mécontentes ; leur fonction est de défendre et d'encenser le gouvernement. Si la presse cléricale se contentait de protester contre le refus de ces messieurs, si elle se bornait à essayer de démontrer qu'ils se trompent, et si elle égayait sa démonstration d'une pointe d'atticisme, nous reconnaîtrions qu'elle est dans son rôle... Mais au lieu d'en user de la sorte elle insulte pêle-mêle M. Maeterlinck, M. Demolder, les écrivains belges ; elle nie leur talent, bafoue leurs œuvres, ridiculise leur caractère.

« Notez, s'il vous plaît, poursuit l'*Etoile Belge*, que nous ne visons nullement ici les petites feuilles de province, non, nous en avons aux feuilles cléricales les plus considérables, à celles qui ont la prétention d'être les organes de l'élite. L'une d'entre elles, la même qui attestait récemment une rare culture littéraire en accusant un poète belge d'imiter « le vers libre de Mallarmé », apprend à son public que si M. Maeterlinck boude, c'est parce que ses livres ne se vendent pas. Si l'extraordinaire sacristain de lettres qui a écrit ces choses est

de bonne foi il vit dans un scaphandre au sein d'un vaste bénitier. Une autre feuille orthodoxe, le *Bien Public*, parle avec un dédain vertigineux du « Guignol » de M. Maeterlinck. Le *Courrier de Bruxelles*, qui frappe les astres non du front mais des oreilles, imprime gravement que M. Maurice Maeterlinck affectionne la langue verte. »

Voilà comment les gazetiers du gouvernement font preuve de culture et voilà comment ils nous édifient sur l'intérêt qu'ils portent aux meilleurs écrivains de leur pays, aux vraies gloires de la Belgique. Rien ne justifie mieux l'attitude des écrivains protestataires que des sorties de cette sincérité ; car tels valets, tels maîtres.

Dans un de ses articles du *Petit Bleu*, Eugène Demolder disait fort bien :

— L'invitation du monde officiel faite aux écrivains de célébrer l'anniversaire national me paraît celle faite à un monsieur qu'on aurait méprisé et tenu à l'écart pendant vingt ans et auquel on dirait le jour de la fête : « Cirez bien nos bottes et brossez nos chapeaux. Soyons brillants ! »

Et l'auteur de la *Route d'Emeraude* récapitulait comme suit les griefs des écrivains d'ici contre ce régime de cagots :

— Le gouvernement et le monde officiel belge se sont toujours montrés hostiles à la littérature. L'appellation de « Jeune Belgique » est encore une sorte d'injure plaisante dans la bouche de ceux qui nous gouvernent. Pour encourager la littérature naissante on décréta jadis qu'il n'y avait pas lieu d'accorder le prix quinquennal à Camille Lemonnier, l'auteur de la *Belgique* ; on supprima des emplois tels que ceux de conservateurs de certains musées parce que le vœu des artistes et même l'opinion publique y appelaient des littérateurs boycottés dans les bureaux calotins ; on alla jusqu'à faire des démarches à Paris pour que le gouvernement français ne donnât pas suite à son projet de décorer quelques-uns des nôtres faisant honneur à la littérature française ; ce n'est pas tout, on ne s'efforça pas seulement de déprécier la valeur et le bel effort intellectuel des écrivains d'ici, on se flatta de les réduire au dénuement, et afin de les affamer on entreprit de les diffamer et de les faire condamner par les tribunaux. « Il y eut, rappelait Eugène Demolder, d'odieux procès à Bruxelles et à Bruges où l'on mit deux princes de nos romanciers au banc des accusés. Et il fallait voir à Bruges avec quel dédain le représentant de la société cléricale offensée dans ses mœurs traita les témoins d'Eekhoud et de Lemonnier, qui s'appelaient Maurice Maeterlinck, Albert Giraud, Ivan Gilkin, Théo Hannon, Maus, Maubel. »

§

L'étranger désireux de se rentre compte de la situation de l'homme

de lettres en Belgique trouvera moyen de se documenter à souhait dans un livre de lecture d'ailleurs fort agréable, qui vient de paraître chez Fasquelle : la *Vie Belge*, par Camille Lemonnier. Ce volume pourrait servir de complément au superbe ouvrage que le même auteur consacra naguère à sa patrie : *La Belgique*. (A mon avis le seul ouvrage définitif sur la Belgique qui importe avant tout, sur la Belgique pittoresque, morale et artistique, sur la Belgique vue en poète, en homme de cœur et de cerveau, est celui de Lemonnier, et il n'y avait pas lieu pour le moment d'en grossoyer, d'en compiler et surtout d'en improviser un autre).

Dans la *Vie Belge* on lira notamment avec profit tout ce qui concerne les origines du renouveau littéraire d'ici : l'influence des proscrits français à Bruxelles, des pages sur Hugo, Dumas et Baudelaire; d'autres sur Picard, De Coster, Pirmez, les débuts de Lemonnier, la fondation et le rôle héroïque de la *Jeune Belgique*, la condition matérielle de nos écrivains, etc., etc.

Lemonnier nous raconte entre autres choses édifiantes que lorsque sa *Belgique* passa devant « la commission de perfectionnement de l'enseignement moyen » l'économiste Emile de Laveleye (1), qui en faisait partie, trouva que l'ouvrage « par le style et l'allure générale était de nature à exciter trop vivement l'imagination des jeunes gens ».

C'était bien ça, c'est encore ça. L'imagination, la sensibilité, le caprice, le rêve, l'idéal : n'en faut pas. Haro sur quiconque cherchera à sortir des ornières! Foin de l'esprit spéculatif, sauf lorsqu'il s'agit des spéculations de bourse. « Vivons de bonne soupe et non de beau langage ! » ne cessent d'entonner notre majorité de Chrysales. Et dire que ceux-là du moins sont des bons hommes, comme celui de Molière. Soyons pratiques, positifs et utilitaires. Digérons, ventres; évacuons, tripes !

A la rigueur on s'accommoderait de Chrysale, en dépit de sa trivialité et de son esprit terre à terre, mais c'est qu'il faut compter par surcroît avec Basile et Tartufe.

§

Tandis que le pouvoir central représenté par ses « commissions de fêtes » n'a rien trouvé à faire pour les littérateurs et les intellectuels en général, voilà que M. Marquet, un particulier, a pris, lui, l'initiative d'une belle et intelligente chose, d'une chose vraiment patriotique. M. Marquet s'est dit qu'aucune occasion plus propice ne

(1) Le même économiste fit un jour une préface laudatrice pour un roman, écrit sans doute dans les prisons, rédigé tout entier en proverbes, en style sagesse des nations. L'ingénu préfacier opposait même son ingénieux préfacé aux poètes et aux prosateurs de la *Jeune Belgique*. Voilà quels livres la Belgique attendait de nous !

pouvait se présenter pour célébrer les énergies, les forces et les vertus de notre nation, pour publier les louanges d'un petit pays devenu, par un héroïsme continu et tranquille, le grand peuple universellement respecté que nous sommes aujourd'hui. Et à cet effet il a créé au Kursaal d'Ostende, dont il est le directeur, une série de conférences dans lesquelles des maîtres de la parole, des poètes, des écrivains, des hommes politiques, des savants ont été chargés de révéler à nos visiteurs étrangers les puissances et les activités vitales de ce peuple en fête qu'ils devaient trouver en arrivant chez nous. Pas de chaire mieux située que la somptueuse ville d'Ostende pour ce cours sur la Belgique d'aujourd'hui dédié à nos amis du dehors. Dans un milieu d'immense affluence mondaine et cosmopolite, devant des auditoires composés d'étrangers pour qui la Belgique n'était généralement qu'une étape et un relais, — une douzaine de Belges notoires recrutés par M. Marquet se sont donné pour programme de faire connaître et faire aimer leur pays dans ce que ce pays compte de plus noble, de plus original, de plus caractéristique. M. Edmond Picard a ouvert la série par une brillante conférence sur Charles le Téméraire, le premier des souverains vraiment belges, c'est-à-dire le premier prince qui rêva de régner sur une Belgique autonome et homogène; M. Camille Lemonnier parla ensuite, avec la magie suggestive et le fluide évocateur qu'on connaît à son verbe, de la *Belgique pittoresque*, M. Jules Destrée traitera d'une *élection au pays noir*, M. Emile Verhaeren célébrera nos peintres et nos écrivains, etc., etc.

Voilà qui mérite à M. Marquet les remercîments et les félicitations de la Belgique pensante. Ai-je dit qu'il faisait la leçon au gouvernement? Ce n'est pas tout à fait exact.

Le gouvernement avait organisé des conférences qui devaient être faites conjointement à l'Hôtel de Ville de Bruxelles et à la Sorbonne de Paris. Le choix des conférenciers, quoique moins heureux que celui auquel s'est arrêté M. Marquet, ne manquait pas d'opportunité. Sur la liste le poète Emile Verhaeren voisinait avec M. Pirenne, l'historien que la Belgique attendait depuis longtemps, et M. Ernest Verlant, l'actif et très érudit directeur des Beaux-Arts. Mais l'organisation de ces conférences fut tellement défectueuse qu'elles ne rencontrèrent aucun succès; à Paris elles firent même un four noir. Pour comble la légation belge à Paris s'était complètement désintéressée de cette entreprise, officielle pourtant, et, à ce que l'on rapporte, cette légation se serait abstenue, elle aurait fait le mort par ordre des organisateurs mêmes qui minaient et sapaient en *catimini* l'œuvre qu'ils avaient l'air de patronner ostensiblement. Attitude invraisemblable, je l'avoue, s'il s'agissait du gouvernement des Botocudos, mais de la part du nôtre rien ne m'étonne.

§

Si les cléricaux saisirent l'occasion des fêtes du 75e jubilé national pour manifester avec l'éclat que vous voyez l'intérêt immense qu'il portent aux lettres de ce pays, ils en ont profité aussi pour affirmer la sollicitude non moins extrême qu'ils vouent à l'art et aux artistes en général. Sous prétexte de sauvegarder la décence et la pudeur liégeoises, les Commissaires de l'Expositions de Liège — pas ceux de la police des mœurs, non, les autres, les grands, — renvoyèrent à Jef Lambeaux le *Faune Mordu*, son beau groupe dionysiaque, admiré et médaillé aux dernières expositions de Paris et de Saint-Louis. La façon cavalière, même brutale, dont ce renvoi fut opéré augmenta encore le tollé et le mouvement de réprobation qu'il souleva dans le pays. Les artistes et les vrais honnêtes gens s'émurent du cynisme de ces représentants de la vertu, et estimèrent que s'il y avait indécence et incongruité c'était plutôt de leur part. Ces drôles furent hués et bafoués comme ils le méritaient. Epilogue prévu et d'ailleurs très réjouissant : la ville de Liège vient de faire l'acquisition du *Faune Mordu* afin d'en orner une de ses places publiques. Attrape, Tartufe !

A propos de ce dernier esclandre, l'*Etoile Belge* constatait que ce qui blesse la pudeur cléricale ce n'est pas l'art de Jef Lambeaux plutôt que celui d'un autre sculpteur. Ce qui la blesse, c'est le nu. « En réalité, dit ce journal, nous assistons à une croisade contre les nudités sculptées, c'est-à-dire contre la sculpture. L'hystérie cléricale est incapable de regarder une nudité de marbre ou de bronze sans être exposée à de mauvaises pensées. Tartufe est un érotomane et l'outrage aux mœurs, dont il se plaint avec tant de virulence, n'existe que dans son imagination, c'est lui qui le commet, et c'est l'œuvre d'art qui en est la victime. »

Et dire que c'est précisément au moment où les cléricaux ouvraient cette croisade contre le nu que la ville d'Anvers organise une exposition Jordaens, c'est-à-dire l'exposition d'un des peintres pétrisseurs et modeleurs par excellence des belles chairs et des opulentes formes humaines.

Satyres égrillards, lurons membrus, Vénus callipyges, bacchantes gorgiasses, populos et cupidons potelés ! Quelle orgie de chairs roses mises en belle lumière par le merveilleux coloriste ! Nos ligueurs de la « moralité publique » n'auraient pas assez de leur mouchoirs, de leurs caleçons et de leurs autres douteux dessous s'il leur fallait voiler ces apothéoses de chair palpitante et rutilante que le sain et robuste Jordaens peignait avec le lyrisme d'un poète païen et qui vont s'étaler, hélas ! Dieu sait durant combien de semaines, le long des parois du musée d'Anvers.

C'est égal, je me demande ce que le fin et délicat M. Lejeune fait à la tête d'une bande de vandales et d'iconoclastes honteux chez qui la vue du nu détermine des crises de frénésie pudibarde ressemblant bigrement à des accès de satyriasis!

§

En attendant l'exposition Jordaens, qui sera sans doute le numéro le plus corsé du programme de nos fêtes, il y eut à Anvers une magnifique exposition des œuvres de Leys et de Braekeleer, deux maîtres peintres du siècle dernier, dont le second vous est presque inconnu et que l'admiration de ses compatriotes, surtout après l'exposition récente, place presque plus haut que le premier. En somme, il serait difficile de choisir entre ces deux maîtres. De Braekeleer il y avait notamment le *Joueur de Cor*, les *Potiers*, la *Femme à la fenêtre*, des intérieurs de la maison des Brasseurs à Anvers, autant de perles.

En attendant que M. Eugène Gilbert, le critique si estimé, nous donne son livre annoncé sur la Littérature en Belgique : il vient de réunir chez Plon, sous ce titre *France et Belgique*, quelques-unes de ses études sur les ouvrages parus durant ces dernières années. Cet ouvrage est précédé d'une préface de Paul Bourget. Signalons aussi *Portraits d'artistes*, un nouveau livre de M. Sander Pierron, consacré à des artistes belges et illustré abondamment, édité avec beaucoup de goût par la maison Havermans de Bruxelles.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

G. K. Chesterton : *Heretics*, John Lane, 6 s. — A. C. Benson : *Edward Fitzgerald*, Macmillan, 2 s. 6 d. — Sheridan : *The School for Scandal, The Rivals, The Critic*, avec préface par Edmund Gosse, Heinemann, 6 d.— Balzac : *Contes choisis*, avec préface de Paul Bourget, Dent., 1 s. 6 d., et 2 s. 6 d.

Ce besoin d'ahurir, « d'épater le bourgeois » — que nous avons connu jadis en France, ce n'est pas seulement chez Mr Chesterton que nous le rencontrons. Il semble y avoir tout un clan de jeunes gens désireux d'outrance et d'extravagance pour réagir contre la tutelle d'idées et de conventions surannées. Souvent nous avons dit, et nous le répétons encore, que la littérature anglaise traverse une période de transition. A l'heure actuelle, de l'autre côté du détroit, les mœurs et l'esprit public se modifient, tendent à se transformer. Des changements apparaissent et de là l'incohérence des tentatives littéraires, l'absence d'unité dans un mouvement de rénovation des vieux cadres et des vieilles formules. On n'a pas encore la stabilité, l'équilibre nécessaires pour un essor nouveau. En attendant, on bataille et on démolit.

Dans son dernier livre : **Heretics**, Mr Chesterton tient des

propos de démolisseur, mais d'un démolisseur qui se préoccupe de sauver des décombres tout ce qu'on en peut utiliser. Parfois, même, il conserve tout le gros œuvre, préoccupé de ne pas se mettre totalement à la belle étoile. Cependant, il n'a pas de code, de canons définis pour régler sa technique. Aussi, la nécessité s'impose-t-elle à lui, de croire à sa propre infaillibilité, et il en arrive ainsi à émettre des paradoxes qui poussent la bonne volonté à n'être souvent que des vérités de la Palisse. Se déclarer, pour soi tout au moins, infaillible est fort courageux surtout si on s'en autorise pour tout démolir autour de soi. Mais il est une précaution que Mr Chesterton a négligée, et il aurait pu méditer avec profit les premières pages du *Discours de la méthode;* on a reproché à Descartes l'audace du « Je pense, donc je suis », mais que ne dira-t-on pas d'un philosophe qui proclame : « Je pense, donc j'ai raison » ?

A vrai dire, il serait injuste de ne pas reconnaître que Mr Chesterton, dans un préambule qu'il appelle « Remarque sur l'importance de l'orthodoxie », a essayé d'édifier l'abri préalable dont parle Descartes. Mais si attrayantes que soient sa gymnastique, ses acrobaties d'arguments, on ne saurait s'avouer convaincu. Il veut en revenir à l'exacte et simple vérité, à la vérité toute nue. Louable désir! mais combien peu pratique, à notre époque et sous notre climat!

Enfin, malgré ces belliqueuses et ambitieuses déclarations, Mr Chesterton profère, sous des aspects ironiques, railleurs, humoristiques, un bon nombre de simples vérités. Il a trouvé une excellente façon de critiquer la littérature et les mœurs; de démontrer quelle part d'absurde renferment toutes les idées, tous les systèmes, toutes les philosophies acceptés de nos jours.

De cet ensemble d'essais variés, se dégage très nettement cette impression que la jeune génération se révolte contre la tutelle trop étroite que subirent leurs prédécesseurs. On exige une plus grande liberté, celle surtout de dire la vérité, en combattant les « hérésies » qu'un consentement général a de longue date transformées en pseudo-vérités.

Il est facile sans doute d'être « brillant » quand on en a le don et qu'on s'y applique assidûment. D'ordinaire, à ce jeu, on réussit assez vite à se faire une réputation. Surtout quand à ce brillant naturel on ajoute beaucoup d'esprit et beaucoup d'humour. Il n'y a qu'un danger — un double danger — qui est de se prendre trop au sérieux ou de ne plus se prendre au sérieux du tout.

Mr Gilbert Keith Chesterton est un brillant écrivain qui n'a pas encore l'âge où ce danger est tout à fait redoutable. Il a commencé il y a cinq ans sa carrière littéraire — à vingt-sept ans — et nous avons déjà de lui huit volumes. En outre, il a collaboré activement à de nombreuses revues. Il est aussi versatile qu'il est brillant, n'hésitant

pas à rédiger une biographie de *Robert Browning*, pour la série des *English Men of Letters* publiée par MM. Macmillan, et cet essai de critique fut un brillant succès. Plus récemment, il se tournait vers la peinture et donnait un copieux volume sur G. F. Watts, où les mêmes brillantes qualités se retrouvaient. Il alla jusqu'à écrire un roman ; pour rester brillant, il voulut faire un roman qui n'avait pas encore été fait et il créa le roman épique moderne, en Angleterre. Nous avons dit ici, il y a deux ans, ce que nous pensions de cette œuvre déconcertante, où l'auteur avait accumulé à haute dose une fantaisie ahurissante. Nous n'avons de tel, en France, que les étranges et superbes créations d'Alfred Jarry.

§

De son vivant, Edward Fitzgerald vécut loin du bruit et de la foule ; il se tint à l'écart de tous les cabotinages, de toutes les réclames, se contentant de cultiver des amitiés illustres et peu nombreuses. Sa renommée n'en souffrit pas. La traduction qu'il fit des quatrains d'Omar Khayyam eut une immense popularité — et l'auteur s'obstina à vivre, dans sa retraite, une existence toute de silence, de calme, de philosophie, et exempte d'événements. Par contre, dès qu'il fut mort, les biographes s'emparèrent de lui, et il existe une infinité de volumes traitant de l'homme, de sa vie, de son œuvre, de ses travers, de ses habitudes, de ses amis, etc. Certains de ces ouvrages sont excellents, et on cessera bientôt sans doute de trouver matière à nouvelles monographies. Le volume récent qui a paru dans la série des *English Men of Letters*, de la maison Macmillan, est une étude sur **Edward Fitzgerald**, due à Mr A.-C. Benson. Le biographe a merveilleusement mis en œuvre les documents copieux placés à sa disposition par les précédents auteurs et il donne en deux cents pages un résumé précieux de la vie de Fitzgerald. En outre, toute la partie critique est excellente. A peine pourrait-on reprocher à M. Benson d'avoir été un peu sec et de ne pas s'être laissé séduire par le côté artiste de l'exquis poète qu'il avait pour sujet. Malgré cette réserve, son livre contient tout ce qu'il faut connaître sur l'auteur d'*Euphranor*.

§

Je dois à l'amabilité de Mr William Heinemann d'avoir relu, ces jours derniers, **the School for Scandale, the Rivals, the Critic**, de Sheridan. Car Mr Heinemann a eu l'heureuse idée de publier une édition populaire des classiques anglais. Rien n'est plus agréable que ces petits volumes, fort bien imprimés sur d'excellent papier. De format commode, avec une reliure de bon goût, on peut les emporter partout. Pour chacune de ces trois pièces de Sheridan,

Mr Edmund Gosse a écrit cinq ou six pages de préface, disant, en ce style dont il a le secret, l'essentiel et pas davantage pour renseigner le lecteur ignorant ou de mémoire incertaine.

§

Et voici, maintenant, l'éditeur Dent qui publie *Les Classiques Français;* parmi les classiques de cette collection, nous avons, de Chateaubriaud : *Atala*, *René*, et *Le Dernier Abencérage*, avec une préface du vicomte Melchior de Vogüé ; de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, avec préface du même académicien ; de Mérimée : *Colomba*, avec préface d'Augustin Filon ; d'Octave Feuillet : *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, avec préface de M. Brunetière; il y aura *La Princesse de Clèves*, de Mme de Lafayette : *La Mare au Diable*, de George Sand ; des *Profils anglais*, de Sainte-Beuve ; et le dernier volume de la série renferme des **Contes choisis**, de Balzac ; le choix est sans doute de M. Paul Bourget, qui a écrit la préface, et comme tous les choix, il ne saurait agréer à tout le monde. Chaque volume, avec un portrait, sa préface et son texte français, sa reliure souple, est ravissant. Nous nous bornerons comme critique à recommander à l'*editor*, M. Daniel S. O'Connor, de mieux revoir les épreuves afin de ne pas laisser passer des coquilles et des fautes d'impression beaucoup trop nombreuses.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Mordoftzeff. — Chtchepkine-Koupernik. — Memento.

Une grande figure de la République des lettres russes vient de disparaître. Danilo Loukitch Mordoftzeff, romancier, historien et publiciste est mort, à l'âge de 75 ans. Fonctionnaire et rédacteur en chef des officiels *Védomosti* du gouvernement de Saratoff, en 1856, le jeune Mordoftzeff commença à s'exercer aux essais dans deux genres différents : la statistique et la poésie. La statistique le mena à l'histoire et la poésie fut son stage naturel avant de devenir, vers 1860 — ce printemps précoce de la vie russe, refoulé bientôt par un retour d'hiver qui dura près de 40 ans — le romancier en vogue.

Arrivé à la vie en pleine débâcle du régime nicolaïevien, il fut emporté par le travail entrepris alors par tous les ouvriers de la pensée et du savoir. Les soldats de la grande armée de rénovation faisaient bois de toute pièce : Kostomaroff, historien ; Tchernichefsky, sociologue, historien, économiste, critique littéraire, romancier, publiciste militant ; Pissareff ; Sokoloff et tant d'autres de valeur différente se multipliaient, travaillaient avec rage, recherchaient, traduisaient, vulgarisaient, faisaient chacun la besogne de dix pour pousser et faire avancer la grande patrie, restée en arrière des pays civilisés.

Des œuvres originales, des traductions de Darwin, de Buckle, de philosophes allemands, d'écrivains français se confectionnaient dans les laboratoires de la pensée improvisés, dans les capitales et un peu partout en Russie. Georg Brandes dirait que ce fut la *Sturm-und-Drang Periode* russe que nous voyons se renouveler à l'heure qu'il est, sous une autre forme.

Mordoftzeff, dans son trou perdu de province, trouva des sources d'informations et l'appui pour le mouvement réformateur en marche. Dans les archives locales oubliées et abandonnées, il trouva des trésors de documentation pour des études historiques sur les grands mouvements de révolte et d'affranchissement populaires (Pougatcheff, Stenka Razine, etc.). Dans *La Parole Russe*, *Le Messager Russe*, *Le Messager d'Europe* commença alors toute une série de monographies de Mordoftzeff qui attirèrent sur lui l'attention et lui valurent les suffrages des lecteurs, — à tel point que le célèbre historien Kostomaroff ayant été chassé de l'Université de Saint-Pétersbourg (1), on songea un moment à Mordoftzeff pour le remplacer. Dans son bagage littéraire et scientifique de plus de 140 volumes (sans parler des études, articles, etc., disséminés et souvent non signés presque dans toutes les revues et journaux libéraux) ses plus remarquables travaux historiques sont sur les « tzars imposteurs et les armées de la révolte du Volga », sur les mouvements de révolte des cosaques, sur les « Femmes historiques d'avant Pierre le Grand », sur « les Hommes d'Etat russes et Pougatcheff », sur les premières « Dix années des Zemstvos, » etc., etc.

Extrêmement intéressants et remarquablement écrits sont ses récits de voyage: « Aux Pyramides », « à Jérusalem », « Sur l'Ararat », « En Espagne et en Italie ». Je passe sur ses œuvres de publiciste et de polémiste pour mentionner ses romans qui eurent le plus d'action sur l'imagination et sur le développement de la jeunesse des années 1860 et 1870. De plusieurs dizaines de romans de mœurs et historiques, je ne citerai que quelques-uns, tels que *les Idéalistes et les Réalistes*, *les Hommes nouveaux*, *les Signes du Temps*, dont les titres sont déjà assez significatifs. Je me rappelle que, arrivés à l'âge de comprendre, mais encore au lycée, nous nous jetâmes sur ces romans où les tendances, les aspirations des *hommes nouveaux* des années 1860 et 1870, ainsi que leur vie, pleine de noblesse et de dévouement, étaient si sympathiquement présentées sous une forme élégante et belle.

D'origine petite-russienne, Mordoftzeff a écrit très peu en petit-russien et ses compatriotes ne lui en voulurent pas, sachant qu'il combattait pour la régénération de la grande patrie russe, et tous

(1) V. Pantelieff : *Passé récent*.

vénéraient leur *did* (grand-père), comme ils appellent Mordoftzeff, qui était l'ami de l'historien Kostomaroff, du poète Cheftchenko, du professeur Dragomanoff (tous morts) et d'autres sommités petites-russiennes.

Libéral, humanitaire, homme de progrès et de grand cœur, Mordoftzeff écrivait moins ces derniers temps, à cause de son grand âge. Son dernier grand roman historique, *Grande-Dame*, publié en 1903 dans la « Série des Romans historiques » sous la direction de mon éminent maître et ami, le savant historien A. Tratchefsky, décrit d'une manière saisissante la vie du grand monde en France, en Belgique, en Allemagne, en Prusse, en Autriche, en Pologne, dans la Russie de la seconde moitié du XVIIIe et du premier quart du XIXe siècle. La manière de Mordoftzeff y est entière : forme impeccable, et vérité historique aussi consciencieuse que possible dans un roman. Grâce à la remarquable préface du professeur A. Tratchefsky, la lecture de ces deux volumes de la *Grande-Dame* (Velmojnaia Panna) de Mordoftzeff fait connaître l'époque de la fin de l'ancien régime et du début de l'histoire moderne mieux que ne le feraient des centaines de volumes de travaux spéciaux sur la matière.

La presse russe est unanime dans l'éloge de l'écrivain disparu.

§

J'ai devant moi les six volumes élégants de prose de la jeune et charmante poétesse Mme Chtchepkine-Koupernik, dont la renommée a depuis longtemps franchi la frontière même de la France. Mme Chtchepkine-Koupernik est, en effet, la meilleure traductrice de Rostand et, grâce à sa langue merveilleuse et à sa poésie impeccable, le poète français a trouvé le même succès en Russie qu'en France. Et j'ai été très heureux non seulement de lire des éloges de notre écrivain sous la plume de M. Jules Huret, mais d'en entendre de la bouche même de Rostand. La traductrice de Rostand n'est pas que poète. Ses pièces de théâtre, ses récits et impressions de voyage, et surtout ses contes et nouvelles, merveilleusement construits et exprimés dans une langue souple, imagée et pleine de beauté et de goût, lui ont assuré un succès qu'elle partage avec très peu d'écrivains auprès du public le plus lettré de la Russie intellectuelle. La joie de vivre, le rire bon enfant, la grâce et la jeunesse, les drames intimes du cœur, la satire légère et exprimée toujours avec tact des vices et de ce que Max Nordau appelle les *mensonges conventionnels* de la société contemporaine — tout cela faisait la lecture des œuvres de Mme Tatiana Chtchepkine-Koupernik agréable et attachante. A voir sa signature au bas d'un feuilleton dans un journal, ou à la fin d'une nouvelle dans un Recueil (genre d'Almanach très en faveur en Russie à cause de la

censure) ou dans une Revue on était sûr à la lecture de se reposer sur un bon morceau littéraire....Mais voici que les premières effluves du *printemps* commencent à souffler sur le grand pays malheureux. La débâcle ébranle de nouveau les éléments endormis pendant un long hiver. Tout tremble, tout craque alentour. La guerre éclate, le sang coule à flots, le *Rire Rouge* secoue les nerfs tendus de la Russie, toutes les consciences se lèvent à *l'appel du temps*. Et les savants, les artistes, les écrivains, apprennent qu'ils sont avant tout des citoyens, des enfants de la patrie qui souffre, des pères, des mères, des frères et sœurs de ceux qui meurent sur tous les champs de bataille, depuis la Mandchourie jusqu'à la Vistule et depuis la Néva jusqu'à la Mer Noire.

Et alors commencent les *Lettres non expédiées* de Mme Chtchepkine-Koupernik. La langue est toujours belle, le style toujours élevé. Mais où est l'insouciance de sa jeunesse et la joie communicative d'une vie qui déborde ? Elles ont fait place aux émotions profondes, aux sentiments violents d'amour ou de haine, de mépris ou d'admiration, à l'éloquence passionnée, aux cris et aux sanglots d'une âme imprégnée par la douleur générale d'un peuple. Et les femmes du monde de Mme Chtchepkine-Koupernik, hier encore paresseuses, insouciantes jusqu'à l'inconscience, se réveillent, à la vue du sang qui coule, dans le fracas d'un monde qui s'effondre, elles se réveillent mères, femmes, citoyennes, garde-malades, combattantes.

§

MEMENTO. — Nous avons reçu : les deux romans très curieux de Dmitry de Merejkowsky : *L'Antéchrist* et *Pierre le Grand* (Calmann-Lévy, éditeurs) ; *Le Mouvement politique en Russie sous Alexandre II*, éd. de la réd. de l'*Osvobojdenie* ; les *Poésies* de Tane (éd. de Glagoleff, Saint-Pétersbourg) ; les dernières livraisons de *la Balance* (Vessy), revue de Moscou, littéraire par excellence, à laquelle collaborent nos confrères A. Van Bever, René Ghil, Remy de Gourmont, etc. ; le remarquable livre de Victor Bérard, *L'Empire russe et le Tsarisme*, qui deviendra le livre de lecture de l'été pour tous ceux qui s'intéressent aux choses russes (libr. Armand Colin) ; de même que *La Débâcle russe* de Hugo Gans (publ. par la Librairie universelle).

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES TCHÈQUES

Francis de Lützow : *The Sory of Prague*, — Henri Hantich : *Prague*, préface de M. Ernest Denis. — Lubos Jerabek : *Mala Strana*. — Lubos Jerabek : *Rapports de la commission pour la conscription des monuments architectoniques, artistiques et historiques de la ville royale de Prague*. — Lubos Jerabek : *Prazske Zahrady à Palace* ; *Prague Koci*. — Lubos Jerabek : *Stary Zidovsky hrbitov prasky* ; Prague, Koci. — L'historien Tomek.

Prague est universellement connue pour l'une des plus belles villes

du monde. Un mot célèbre de Humboldt, que les petits Tchèques apprennent dès l'école primaire, lui assigne net le quatrième rang. Ce ne serait pas un absolu paradoxe tout de même de soutenir que cette capitale, assez sommairement connue de l'étranger qui n'y passe que fort rapidement entre Carlsbad, Vienne, Dresde et Berlin, l'est moins encore de la généralité de ses habitants. Je pourrais citer de gens qui sont loin d'être les premiers venus des traits d'ignorance incroyables. En revanche ceux qui se sont appris — car Prague ne s'enseigne pas dans les écoles d'art de Prague comme Florence ou Venise, — ceux qui se sont appris eux-mêmes à aimer et à admirer ces vieux murs, que chaque jour embellirait si chaque jour leurs propriétaires ne les profanaient indignement, s'entendent assez bien à prouver et à justifier leur enthousiasme, et je n'en veux pour témoignage que cette série de publications qui vient d'éclore avec la belle saison et que prêchent si curieusement dans le désert : car le Pragois pur sang aime d'autant plus qu'on admire sa Prague-royale qu'il fait d'efforts pour l'avilir et qu'il se complaît à ignorer ses trésors artistiques et historiques. Voici un petit livre anglais, **The Story of Prague**, par M. le comte Francis de Lützow, jadis député de Bohême au parlement autrichien, membre du reste de l'Académie tchèque, qui a rencontré auprès du public lettré d'ici l'accueil reconnaissant qui avait été fait à deux précédentes œuvres de l'auteur : *Bohemia, an Historical Sketch* (Londres : Chapman et Hall. 1856) et *A history of Bohemian Literature* (Londres: William Heinemann. 1899); mais ce même public a peu d'exceptions près se comporte vis-à-vis des plus inintelligentes démolitions avec la coupable indifférence qui d'ici à quelques années ne permettra plus la lecture d'un tel livre dans son décor. Tant pis pour ces gens. Il n'en est pas moins juste d'ajouter que la Bohême est encore reconnaissante à M. de Lützow de la récente publication, dans la série des classiques-Temple, du *Labyrinthe du monde et le Paradis du cœur*, ce roman mystique que vers 1623, Jean Amos Komensky (Comenius) conçut sur le plan du *Voyage du Pèlerin*, de Valentin André (1618) et dont M. Ernest Denis déclare qu'il est l'ouvrage « d'où se dégage le mieux l'esprit de la race tchèque telle que l'ont faite l'histoire et cette sorte de déchirement intime qui la partage entre l'Occident dont elle a reçu sa civilisation et l'Orient où la rappellent ses origines et les nécessités de son autonomie. » Quant à cette *Story of Prague*, illustrée sobrement et délicatement par Nelly Erichsen, dédiée au professeur Morfill qui a lui aussi contribué à faire connaître la Bohême en Angleterre, c'est une limpide et lumineuse petite monographie dont l'apparition coïncide on ne peut mieux avec cette excursion un peu truquée que les journalistes anglais viennent de faire à travers les villes tchèques. (Ce n'est pas ainsi qu'on voit la vraie Bohême !) Elle fait partie de l'ex-

quise petite collection menée à bien par l'éditeur J.M.Dent sous le titre *The Mediœval Town Series*, où précédemment avaient pris place les villes de Vérone, Chartres, Rouen, Bruges, Rome, Pérouse et Tolède, pour n'en citer que quelques-unes. Essentiellement pratique sans rien toutefois de la sécheresse officielle et officieuse d'un guide, ce petit livre, parfait en son genre, épuise sa matière en trois chapitres d'histoire générale (période primitive — du règne de Charles IV aux exécutions de 1621 — et renaissance moderne), puis la reprend au cours d'une excursion où sont passés en revue les palais, les églises et monastères, le Musée National. Deux derniers chapitres enfin esquissent la vie de Prague et indiquent les excursions aux environs. Impossible d'être plus complet et plus concis à la fois. Aucun renseignement essentiel ne manque et toutes ces certitudes tiennent en deux lignes, épinglées toujours du mot lumineux et de la citation rare qui témoignent non seulement d'une connaissance approfondie du sujet, mais de ce qu'on pourrait appeler l'aristocratie de l'érudition.

Il en va tout autrement du livre richement illustré que M. Henri Hantich, le publiciste tchèque dont j'ai déjà signalé la dévorante activité, vient d'éditer à ses frais sous le titre : **Prague** (**histoire, art, économie**), et dont la meilleure parure est une excellente préface de M. Ernest Denis. Là il y a trop et pourtant pas encore assez : les mots n'ont pas leur valeur exacte et le document parfois se perd à moitié sous son expression. Aussi la lecture attentive de ces énumérations un peu sèches, patientes encore plus que judicieuses, ouvre un appétit effréné de renseignement plus circonstancié, plus évocateur d'histoire, et de signalement mieux caractérisé, en termes plus pittoresques. On a la très injuste impression d'un continuel à peu près dans le sens et dans l'érudition. C'est trop pour un guide, ce n'est pas assez pour un livre. L'auteur sait ce qu'il veut dire, mais tantôt ne le dit que partiellement (pourquoi tout détailler ici et presque rien là ?), tantôt avec une raideur figée qui semble dénuée d'amour. Il compte trop sur son illustration, alors qu'il fallait compter sans elle. Cela c'est la grosse critique. Mais à côté que de mérites ! Ce qui ne se saurait louer assez, c'est le zèle et le désintéressement apporté par M. Hantich à de telles entreprises. Ailleurs ce sont les Académies, les Corporations, les Couvents, l'Etat ou les Municipalités qui vaquent aux soins de telles coûteuses publications. Ici on laisse avec une indifférence imperturbable un homme seul se débattre en face d'une tâche pareille et en assumer les frais sans aucune chance jamais de rentrer dans ses débours. Le patriotisme tchèque des uns a de ces inspirations et de ces élans. Or en tel cas celui des autres a soigneusement garde de s'en apercevoir. C'est de la jalousie. Toutes les bibliothèques de Bohême devraient posséder ce livre, ne fût-ce que pour sa magistrale préface.

M. Lubos Jerabek (Louboche Ierjâbek) est, de tous les amoureux de Prague, le mieux armé pour la défense de son amour, le plus richement paré pour la célébration de son culte. Un fer à cheval cloué au seuil de sa porte lui porte bonheur. Il sait tout de sa ville natale et ne cesse de la célébrer dans de nobles publications illustrées, des articles ingénieux et colorés, et surtout il la défend contre les vandales acharnés à la détruire pour la mieux américaniser par tous les moyens en son pouvoir : ceux du magistrat, ceux de l'artiste et ceux de l'écrivain. A l'hôtel de Ville, ils ne sont que trois, paraît-il, à avoir autant de sagacité et d'intelligence et au milieu de l'incurie générale pragoise leur zèle sans appui, même de la part de l'aristocratie éclairée, s'étend jusqu'à la création de parcs et de forêts dans la désolante, la rapace banlieue de cette ville admirable, dont il est démontré que depuis deux siècles se poursuit la ruine esthétique comme se font partout ces choses, pierre après pierre, systématiquement, officiellement, scientifiquement. On parle de morale, d'hygiène, d'exigences modernes, et l'on remplace les taudis isolés par des ruches de taudis et les mares intermittentes des cours ombragées de lilas et de sureaux par de permanentes bouches d'égoût. En plusieurs brochures combatives, M. Jerabek s'est efforcé de sauver des églises, des couvents, des palais historiques très ornés comme des masures pittoresques, à conserver autant que possible même les aspects les plus typiques, les groupes d'arbres amis : **Malà Stranà a problem jeji upraveni** — ouvrage de première importance accompagné d'une carte très précieuse, puis les **Rapports de la commission pour la conscription** (*sic*) **des monuments architectoniques, artistiques et historiques de la ville royale de Prague**, enfin un inventaire descriptif complet des méfaits accomplis par les démolisseurs depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Mais il existe deux œuvres, pour ainsi dire classiques, où son talent descriptif, sa passion pour les beautés inconnues ou méconnues de Prague et son érudition incomparables se donnent pleine carrière. Ce sont celles consacrées aux jardins de Prague et au vieux cimetière juif (**Prazske Zahrady a Palace** et **Stary Zidovsky hrbitov prazsky**, Koci, éditeur, Prague) deux volumes qui resteront un des plus mélancoliques témoignages de la splendeur décroissante de cette cité qu'on pouvait appeler une Florence baroque, et même comme le fait M. Jerabek une « encyclopédie du baroque » et qui ne sera bientôt plus qu'une capitale industrielle et enfumée à l'envi de Manchester ou de Sheffield. Le premier de ces deux excellents ouvrages a en outre le mérite d'apprendre aux Pragois même, que dis-je, surtout à eux ! des beautés qui, pour être fermées, sont loin d'être inaccessibles pourtant, puisque les Lobkovitz et les Schœnborn, les Waldstein, les Thun et les Fürstenberg,

les Nostitz et les Bouquoy accordent sans difficulté la permission — qu'il n'y a que la peine de demander, — de visiter ces palais fastueux et ces étonnants jardins monumentaux où leur existence, isolée du commun des mortels, conserve la notion partout ailleurs défunte d'un Prague à deux siècles de la navrante réalité d'aujourd'hui. *Prazske Zahrady a palace* renferme en même temps que d'intéressantes illustrations et de soigneuses aquarelles de M. Jaroslav Setelik (Chetelik) une série de descriptions très vives où le botaniste autant que l'archéologue a l'occasion de cataloguer ses étonnements. Au jardin Schœnborn les pelouses sont aux tulipes comme les prés des environs de Florence; les magnolias et surtout les lierres devenus des arbres de jardin Waldstein sont célèbres, autant que les rosiers Crimson Rambler du jardin Furstenberg. Au jardin Lobkovitz les ifs sont centenaires; les rosiers de toutes espèces poussent en pleine terre; les premiers tulipiers vus en Bohême atteignent une taille colossale et il se trouve un bois de châtaigniers; le jardin Nostitz, coupé par la Certovka, est un vrai jardin de Hollande, et le jardin de Séminaire qui s'achève dans les rochers de Retrjin est un morceau conservé intact en pleine ville du sol primitif de Prague, on pourrait presque dire avec sa faune sauvage autant qu'avec sa flore, puisque j'y ai levé des lièvres lorsque je m'y suis promené.

Au moment où j'achève cette revue des nouvelles publications qui célèbrent la beauté atteinte et mutilée de ce qui fut *Prague la dorée, la ville aux cent tours*, comme affirme le Tchèque, voici que justement l'auguste cité mène le deuil de son historien spécial, du reste le plus illustre de tous depuis Palacky. **Vaclav Vladivoj Tomek** était né le 31 mai 1818 à Kralove Hradec. On lui doit surtout, outre sa monumentale *Histoire de Prague*, commencée de paraître en 1855, une *Histoire du royaume de Bohême* (1843), une *Histoire de la monarchie autrichienne* (1845) et une *Histoire de l'Université de Prague* (1848). La mort vient de le surprendre corrigeant le dernier feuillet d'épreuves de ses mémoires. C'était un travailleur susceptible et renfermé, acharné et ombrageux, d'une vie mécanique et fort jaloux de son travail. On lui reproche de s'être soigneusement gardé d'indiquer ses sources, non point de peur d'éviter aucun contrôle, mais de telle sorte qu'il soit impossible de construire un édifice particulier sur un coin de ses imposants monuments sans refaire au préalable toute la documentation dont il a usé. Il était réglé comme une horloge et écrivait mathématiquement cinq pages par jour, entrecoupées d'un nombre fixe de gorgées de bière et éclairées à la diminution non moins fixe de bougies qu'il n'avait jamais voulu remplacer par une lampe. Les cinq pages d'écriture serrée achevées, il s'arrêtait net au milieu de la phrase, voire même le mot en suspens, sans jamais passer outre jusqu'au lendemain. Ecolier, il avait congé

le jeudi et s'en allait à Brjevnov jouer aux quilles avec les religieux; toute sa vie il se conserva son jeudi. Professeur à l'Université, il débitait la leçon préparée sans interruption et sur son dernier point à la ligne, qu'il fût l'heure ou non, se levait sans crier gare, se couvrait et s'en allait. Ses élèves n'avaient pas achevé d'écrire qu'il était déjà disparu. Il n'accordait qu'une heure par jour aux visites : il fallait lui expliquer au plus bref l'objet de la démarche; dès que les explications se prolongeaient, ou si l'on avait le malheur de bafouiller, il s'énervait. Il souffrait peu la contradiction et se fâcha tout rouge lorsque très respectueusement un des élèves formés à son école, M. Jaroslav Goll, se permit d'avoir sur quelques points litigieux une autre opinion que la sienne. Ce fut du reste sous des dehors bourgeois une vie admirable de travail et d'un travail admirable dont presque tout demeurera. M. de Lützow compare cette œuvre à celle accomplie pour la Rome du moyen-âge par Gregorovius; M. Ernest Denis était allé plus loin : « Si les Tchèques avaient à choisir un délégué chargé de les représenter dans un Aréopage européen, Tomek serait avec Rieger et Dvorjak ou Fibich un des rares candidats entre lesquels leur choix serait circonscrit. » D'où il ressort qu'il n'y aurait aujourd'hui plus de choix du tout. En dehors de son activité politique, Tomek a publié 64 œuvres indépendantes, 65 essais dans les *Protocoles des séances de la Société royale d'enseignement*, 44 dans la *Revue du Musée tchèque*, 15 dans les *Souvenirs archéologiques*, 5 à *Kviety*. Tout cela a une valeur historique et littéraire énorme. Et ce n'est pas tout, puisqu'on trouve à côté de ces pages les mieux reconstructrices du passé de la Bohême qui aient été écrites (les meilleures entre autres que l'on connaisse sur l'épopée hussite), des éditions très précieuses d'anciens documents, tels que *les Parlements de Bohême après la constitution renouvelée de Ferdinand II*, les *Registra decimarum papaliam*, les *Evènements de la ville et du couvent de Police sur Medhuja*, des traductions de Cosmas et des *Annales tchèques* avec les *suites* du chanoine de Vysehrad et du moine de Sazava. Les Mémoires que venait d'achever cet ancien ami et protégé du comte Leo Thun devront être un document de premier ordre sur l'époque contemporaine, écrit par un homme qui savait quels parmi les renseignements sont ceux de valeur et qui ne se méprenait pas dans ses choix. Cette vie absolument murée dans le travail, tout à fait indifférente et du reste inaccessible aux menus potins journaliers de la vie pragoise, est un des plus beaux exemples que je sache à proposer aux méditations de la jeune génération tchèque. Vie de bénédictin et vie de savant allemand si l'on veut, ou même vie de Puvis de Chavannes..., mais combien plus utile à la cause tchèque que toutes ces bruyantes et stériles manifestations extérieures à propos de tout et de rien auxquelles on se complaît un

peu trop à Prague et qu'on a le tort de prendre pour de l'activité de bon aloi.

WILLIAM RITTER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie

Ad. Van Bever : *Essai de Bibliographie d'Agrippa d'Aubigné*, suivi de cinq lettres inédites de Prosper Mérimée ; Sansot 2 50

Esotérisme

F. Jollivet Castelot : *Nouveaux Evangiles ;* Chacornac 3 50

F. Jollivet-Castelot : *Le Livre du Trépas et de la Renaissance ;* Chacornac 3 50

Charles Lancelin : *Le Ternaire Magique ;* Daragon 7 50

Ethnographie

Raoul de la Grasserie : *Essai d'une psychologie du peuple breton ;* Nantes, Imp. Biroché et Dautais 5 »

Histoire

Correspondance de F.-M. d'Hautefort et de M.-F. de Pompadour avec MM. de Bigorrie, leurs agents d'affaires en Limousin, 1684-1695, 1716-1747 ; Champion 12 »

Henri Dehérain : *L'Expansion des Boers au XIXe siècle ;* Hachette 3 50

G. Deschamps: *Waldeck-Rousseau, orateur et homme d'Etat ;* Fasquelle 3 50

E. de Mandat-Grancey : *Le Clergé français et le Concordat ;* Perrin 3 50

E. de Maricourt : *En Marge de notre histoire ;* Emile-Paul 5 »

Emile Ollivier : *L'Empire libéral*. T. X: *L'Agonie de l'empire autoritaire ;* Garnier 6 »

André Tardieu : *Questions diplomatiques de l'année 1904 ;* Alcan 3 50

Littérature

Jean de la Hire : *Willy et Colette ;* A. d'Espie 3 50

Anatole Le Braz : *Vieilles histoires du pays breton ;* Champion 3 50

Oscar Wilde : *De Profundis*, précédé de lettres écrites de la prison à Robert Ross, suivi de la Ballade de Reading, trad. par Henry-D. Davray ; « Mercure de France » 3 50

Philosophie

Léon Brunschwicg : *L'Idéalisme contemporain ;* Alcan 2 50

Victor Delbos : *La Philosophie pratique de Kant ;* Alcan 12 50

Poésie

Agrippa d'Aubigné : *Œuvres poétiques choisies*, publiées sur les éd. originales et les manuscrits, avec une notice, des notes et des variantes, par Ad. Van Bever ; Sansot 3 50

Fernand Gregh : *L'Or des Minutes ;* Fasquelle 3 50

Jean Mar : *Cinq poètes d'Auxois : Jehan Menassier, Adolphe Callabre, Théodore Pernet, Paul Nourry, Victor Sireguy ;* Messein 2 50

Georges Pioch : *La Bonté d'aimer ;* Messein 3 50

Yvanhoé Rambosson : *Le Cœur ému ;* « Mercure de France » 3 »

Publications d'art

A. Lotz-Brissonneau : *Auguste Lepère, catalogue descriptif de son œuvre gravé ;* Sagot 80 »

Emile Verhaeren : *Rembrandt ;* Laurens » »

Questions coloniales

Lieutenant-colonel Bujac : *L'Etat indépendant du Congo ;* Lavauzelle » »

Questions religieuses

Georges Goyau : *L'Allemagne religieuse. Le Catholicisme* (1800-1848); Perrin, 2 vol. 7 »

Roman

Paul Adam : *Combats ;* Ollendorff 3 50
Antoine Albalat : *L'Impossible pardon;* Petit 3 50
Marie de Besneray : *Vers l'aurore ;* Dujarric 3 50
Georges Bonnamour ; *Vers l'Autre ;* Plon 3 50
Brada : *Les Beaux Jours de Flavien ;* Fasquelle 3 50
Frédéric-Arthur Chasseriau : *La Halle des âmes ;* Fasquelle 3 50
P. Corrard : *La Nuit du gnome ;* Michel 3 50
Henri Datin : *En Wagon ;* Dujarric 3 50
Amédée Delorme : *Roman d'une jeune fille ;* Fasquelle 3 50
Gaston Derys : *La Fiancée nouvelle ;* Ollendorff 3 50
Albert Erlande: *Jolie Personne ;* « Mercure de France » 2 »
Mary Florian : *Femmes de Lettres ;* Hachette 3 50
O. Gevin-Cassal : *Pauvre nichée ;* Ambert 3 50
Maxime Gorki : *Hôtes d'été, scènes dramatiques de la vie russe ;* Juven 3 50
Maxime Gorki : *L'Amour mortel ;* Lib. universelle 1 »
A. K. Green : *L'Affaire Leavenworth ;* Hachette 3 50
Jean de la Hire : *Mémoires de Don Juan ;* Librairie universelle 3 50
J. Magnier : *Madame Barbe-Bleue ;* Lib. française 3 50
Charles Malato : *La Grande Grève ;* Bibliothèque des auteurs modernes 3 50
Antonin Mule : *Le Père et le Fils ;* Dujarric 3 50
L. Xavier de Ricard : *Idylle d'une révoltée ;* Librairie Universelle 3 50
P.-J. Toulet : *Mon amie Nane ;* « Mercure de France » 3 50
P. Valdagne : *Touti ;* Ollendorff 3 50
Willy et Curnonsky : *Chaussettes pour dames. Défense et Illustration du mollet féminin ;* Garnier 3 50

Science

G. Blin : *La Démence précoce,* Baillière 3 50
Jean Philippe et G.-Paul Boncour : *Les Anomalies mentales chez les écoliers ;* Alcan 2 50
*** *Les idées rationalistes de 1860 à 1905. Penseurs, Philosophes, Savants ;* Schleicher » »

Sociologie

Marquis de Barral Montferrat: *De Monroe à Roosevelt* (1823-1905); Plon 3 50
Andrew Carnegie : *La Démocratie triomphante ou Cinquante ans de l'histoire des Etats-Unis,* trad. de l'anglais par Arthur Mallet ; Flammarion 3 50
Emile Durkheim : *L'année sociologique ;* Alcan 12 50
Docteur Maurice de Fleury: *Nos enfants au collège ;* Colin 3 50
C. Léouzon le Duc : *Ce que l'Etat doit à l'Eglise ;* Plon » »
M. Talmeyr : *La Franc-maçonnerie et la Révolution française. Comment on fabrique l'opinion ;* Perrin 1 »
Docteur Toulouse : *L'Art de Vivre ;* Fasquelle 3 50
Eugène Villiod : *Comment on nous vole. Comment on nous tue ;* Maison d'édition 3 50
Novicow: *La Justice et l'Expansion de la Vie ;* Alcan 7 50

Théâtre

Henri Beslais: *La Mort du duc Galéas,* drame en 4 actes; Messein 2 50

Voyages

A. Cousin et D. Saurin : *Le Maroc,* avec 70 phot.; Lib. du « Figaro » 7 50
E. Martinenche : *Propos d'Espagne ;* Hachette 3 50
Pierre Suau : *L'Espagne terre d'Epopée ;* Perrin 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une réponse de M. J. Joseph-Renaud. — Un hommage à Pierre de Querlon. — Un peu de grammaire. — Encore le *Salon de Mme Truphot*. — Le Théâtre Antique de la nature. — La Correspondance d'Eugène Fromentin. — Au Louvre. — Publications du *Mercure de France*. — Images.

Une réponse de M. J. Joseph-Renaud.

Dans l'avant-dernier *Mercure de France*, M. Henry-D. Davray affirme que si ma traduction des *Intentions* d'Oscar Wilde est « suffisamment lisible », les notes et la préface qui l'accompagnent tiennent de « l'ignorance ou de la fumisterie ».

Je connaissais M. Davray pour sa version si médiocre de la « Ballad of Reading Gaol », où nulle des beautés du poème ne demeure, ni la musique, ni le lyrisme, ni l'émotion. Pour me renseigner mieux je viens de parcourir, à la hâte, deux autres de ses traductions : *la Machine à explorer le temps* et *l'Ile du Dr Moreau*. Je fus peu surpris de contaster qu'il connaît mal la langue anglaise. Presque chaque page offre de fortes erreurs. Quelques exemples :

Pages 31 du texte français et 17 du texte anglais (The Time machine — Tauchnitz édition), M. Davray traduit *conjuror*, qui signifie *prestidigitateur* — et les personnages parlent alors uniquement d'escamotage ! — par *conjurateur*, ce qui n'a aucun sens. Plus haut, il traduit *passage*, qui signifie — surtout là ! — *couloir*, par *passage*, et c'est bien drôle. Pages 49 texte fr. et 26 texte angl., *socks* est traduit par *socques*, ce qui voudrait dire que l'explorateur trouva une paire de cothurnes dans le futur !...Pourtant il conte qu'au contraire il y abandonna ses souliers !... *Socks* s'ignifie tout bonnement *chaussettes !*... M. Davray a peu vécu à Londres !... Plus loin pages 232 (franc.) et 123 (angl.) *bench* qui veut dire *banc* est traduit par *table*, etc., etc.

Le texte de l'*Ile du Docteur Moreau* est supprimé, modifié, allongé, au gré du traducteur ; l'introduction n'existe plus, et les trois premiers chapitres : *Dans le canot de la Fière Dame*, — *l'Homme qui n'allait nulle part*, — *la Figure étrange*, — sont « arrangés » en un seul au titre grotesque : *Une ménagerie à bord*... *Thwart* signifie successivement *bordage* et *banc de rameurs*... *The deck was littered with scraps of carrot, shreds of green stuff, and indescrible filth* se réduit, comme par pudeur, à : *le pont était entièrement jonché d'ordures et d'immondices indescriptibles.* Il est vrai que plus loin : *The unsavoury length of the ship* devient : *le pont encombré d'animaux et d'ordures* (pages 14 et 15 franç. — 140 et 141 angl.)... *My comfortable independence* est traduit par *ma fortune relative et ma position indépendante* (137 angl., 10 franç.) et, avec la même admirable concision, des hommes *too clever* sont *trop intelligents, trop habiles ou trop adroits*... et quoi encore ?... (Time Machine 23 angl., 43 français).

Voulez-vous un gros contre-sens, parmi bien d'autres ? Allez aux pages 124 du texte anglais et 236 du texte français. L'explorateur, nous dit-on : « *saw in the growing pile of civilisation only a foolish heaping that must inevitably fall back upon and destroy its makers in the end* », phrase simple, claire, qui veut dire : « *Il ne voyait dans l'édifice crois-*

sant de la civilisation qu'un entassement imbécile qui, inévitablement, finirait par retomber sur ses constructeurs et les exterminer. »

M. Davray, lui, dit : « *Il ne voyait dans les successives transformations de la civilisation qu'un entassement absurde, destiné, à la fin, à retomber inévitablement sur ceux qui travaillaient à les détruire!!!* »

Etc., etc. Un relevé complet d'erreurs serait bien long. Que M. Davray relise et s'applique les sentences dédaigneuses qui terminaient son article!

Continuons : Il n'hésite point à signaler que ma préface « fourmille d'erreurs, par exemple *l'Albermale club et Lady Windemere's fan* ». En effet, les typos eussent dû composer *Albemarle club Lady Windermere's fan.* Le club, j'y vins souvent — une fois notamment avec M. et Mme Wilde — ; la pièce, je l'ai vue jouer, j'en possède un exemplaire dédicacé. N'importe. M. Davray présente deux *évidentes* coquilles des typos pour deux erreurs de l'auteur!... Une immense bienveillance n'était pas non plus nécessaire pour supposer qu'une coquille encore me fit désigner 1801 au lieu de 1851 comme date de la mort de Turner. Mais mon aimable critique s'écrie : « Pauvre Turner que voilà tué cinquante ans trop tôt! »... On sait pourtant que les corrections d'auteurs — surtout d'auteurs qui remanient leur texte sur les épreuves, et ce fut mon cas — ne sont pas toujours bien comprises ou observées; tel *deleatur* qui devait supprimer la virgule, par exemple, dans « Sir Henry, Irving » supprima le prénom. De même les nos de certaines notes correspondant mal à ceux du texte m'ont fait dire d'un peintre ou d'un auteur ce qui concernait un autre et réciproquement, etc. Pareille mésaventure est fréquente. Mais le lecteur « rétablit lui-même, » comme on dit, et si un critique s'y trompe... c'est qu'il le veut bien!... Une grande revue anglaise, *l'Athaneum*, après un très net éloge de mon volume — éloge auquel unanimement la presse anglaise s'associa — signale et regrette quelques-unes de ces inexactitudes (1), mais elle leur assigne une origine purement typographique. Je crois d'ailleurs que M. Davray s'inspira de *l'Athæneum* — mais pour se documenter...

Le sens franc-maçonnique de *shiboleth* s'applique au contraire mieux que le biblique « en l'occurrence » comme dit M. Davray — qui ignore sans doute que M. Wilde appartenait à la franc-maçonnerie anglaise. Quant à « *The critic as artist* », titre du plus important fascicule, j'ai cru devoir le traduire par « *La critique et l'Art* » et non par « Le Critique *comme artiste* » ou *en tant qu'artiste* pour des raisons évidentes à la lecture. Sur M. Pepys — M. Davray s'efforce de faire croire que j'ai pris *Secretary* pour un prénom! — je maintiens ma note. Il fit au moins fonction d'amiral et John Smith était encore un jeune étudiant quand il déchiffra le *diary*. Je renvoie M. Davray à l'*english Cyclopedia* (Ch. Knight, vol. 4).

« *Peu substantielle et vainement belliqueuse* » dit M. Davray de ma préface où je raconte Oscar Wilde tel que je l'ai connu, tel que je le vois, et aussi tel que je voudrais qu'on le vît. « *Vainement belliqueuse* »?... Je ne comprends pas!... « *Peu substantielle* »; on me reprocherait plutôt le contraire, par exemple d'y avoir mentionné des faits déjà connus de l'élite restreinte qui s'intéresse à l'auteur d'*Intentions*. Mais je la destinais *au*

(1) Quoique absent de France au moment du retirage d'*Intentions*, j'ai pu faire disparaître de la seconde édition presque toutes ces erreurs.

public — pour lequel ce nom, Oscar Wilde, représente non un grand écrivain mais un vice. C'est pour ce public presque toujours ignorant de la littérature anglaise que j'ai cru devoir joindre au texte de brèves notules, le plus souvent d'une ligne. Après avoir traduit avec une grande conscience cette œuvre extrêmement difficile, subtile, voire obscure, je m'efforçai qu'aucun nom n'y demeurât mystérieux pour personne. Dans ces conditions, pourquoi M. Davray juge-t-il « cocasse » de désigner Georges Meredith ainsi : « Illustre poète et nouvelliste anglais » ? ou d'appeler M. Henry James : « Chef de l'école analyste anglaise. Le Paul Bourget d'outre-Manche » ??

Il eût fallu dire *ou savoir* que The Mastes of Balliol désignait M. Benjamin Jowett ? Le savoir, *oui* — et mon manuscrit portait ce nom bien connu ; le dire *non*, puisque je le rayai des épreuves (*que j'ai conservées*). Quant à *Fleet-Street* la comparer à la rue du Croissant est parfaitement exact!...

Je répondrais aussi facilement aux autres objections car elles sont aussi mauvaises et partiales. Mais je ne voudrais pas que la réponse fût, ou parût, aussi longue que l'article.

Un mot encore : « Le brillant lauréat d'Oxford n'était pas journaliste... » s'écrie M. Davray, en affectant un mépris amusant. Cela ne l'autorise pas à écrire comme un reporter pressé ! Il nous parle, ce contempteur des journalistes, de quartiers « de misère *et* de dénuement », de « masures infectes *et* sordides », de personnes « maussades *et* revêches », etc., etc. Et quelles gracieuses formes passives et répétitions d'adverbes : « Les noms propres *sont outrageusement* maltraités et la règle des prénoms et des initiales *est totalement* ignorée » !... Et voici du pur style d'annoncier ou de commissionnaire : « L'œuvre littéraire de Wilde *forme un bagage restreint* »...

N'est-ce point pour qui est aussi « fort » en anglais et en français que l'Association Philotechnique organise des cours du soir ?...

J. JOSEPH-RENAUD.

§

Un hommage à Pierre de Querlon. — Les amis de Pierre de Querlon désirent s'unir pour lui rendre un pieux hommage. Ils ont chargé le sculpteur François Sicard, — l'auteur de la délicieuse George Sand du Salon qui vient de fermer, — de modeler un médaillon qui sera encastré dans la pierre tombale au cimetière d'Etampes.

Les souscriptions sont reçues à l'*Ermitage* et au *Mercure de France*.

§

Un peu de grammaire. — Nous recevons de notre collaborateur M. Alfred Mortier la lettre suivante :

Monsieur le directeur,

Vous plairait-il d'accueillir la petite controverse grammaticale que voici :

Dans un entrefilet intitulé « Traduction française », le *Cri de Paris* (n° du 25 juin) exerce sa verve ironique sur Mme la Comtesse de Noailles à propos de son dernier roman la *Domination*, dans lequel il relève bon nombre de fautes contre la langue.

Il est assez piquant de voir, en ce rôle de censeur, le *Cri de Paris* pris lui-même en flagrant délit d'ignorance.

Le rédacteur de l'entrefilet reproche à Mme de Noailles d'avoir écrit : « A demi-couché dans la grêle voiture, *il pensait à soi...* »

Et il ajoute : « *Soi* s'emploie au lieu de *lui, d'elle,* après un pronom indéfini. »

N'en déplaise au *Cri de Paris,* soi se construit aussi avec un nom de personne pour *sujet déterminé.* Exemples :

Qu'il fasse autant pour *soi* comme je fais pour lui.

(CORNEILLE, *Polyeucte.*)

Il crache presque sur soi.

(LA BRUYÈRE.)

Le rédacteur du *Cri de Paris* cite ensuite la phrase suivante : « Vivre, pensait-elle, *ne rien renoncer,* ne rien refuser... »

Et il décrète : « On dit : ne renoncer à rien, comtesse ! »

Erreur, cher confrère, erreur ! On peut dire, on dit fort bien *renoncer quelque chose* en parlant de choses que l'on abandonne, et rien ne prouve que Mme de Noailles n'a pas entendu l'employer dans ce sens. Bourdaloue a écrit : « Renoncer la foi. »

Renoncer est également *verbe actif* dans le sens de renier, désavouer, et l'on peut par exemple parfaitement écrire : « Je ne renonce rien de mon passé » ; et il est possible aussi que Mme de Noailles ait voulu l'employer dans ce dernier sens.

Conclusion : Avant que de censurer la langue d'autrui, il est toujours prudent de retourner la sienne sept fois dans sa bouche.

ALFRED MORTIER.

§

Encore le « Salon de Madame Truphot ». — Le mercredi 28 juin, la Chambre des appels correctionnels, présidée par Me Benoit, a rendu son arrêt dans l'appel interjeté contre le jugement de la 9e Chambre du 22 mars dernier qui condamnait l'éditeur et l'auteur du *Salon de Madame Truphot* à des peines relativement minimes.

Après les plaidoiries de MM. Coulon et Paul Boncour pour l'auteur et l'éditeur et de Me Louis Schmoll pour la plaignante, l'avocat général Me Rambaud a prononcé contre les prévenus un réquisitoire très littéraire concluant à l'augmentation des pénalités édictées en première instance.

Ensuite, la Cour, après une courte délibération, a rendu séance tenante son arrêt qui comporte des considérants très sévères pour les appelants et une aggravation sensible des peines, aggravation sollicitée à la fois par la partie civile et le Ministère public.

C'est ainsi que M. Fernand Pochon (Kolney), auteur du livre, a vu son amende portée de 200 à 1000 fr. ; M. Albin Michel, l'éditeur, a vu la sienne haussée de 100 à 500 fr., et tous deux, qui étaient solidairement condamnés envers Jehan Rictus à 1000 fr. de dommages-intérêts, s'en sont vu infliger 3000.

Le reste du jugement de première instance, y compris les frais, les insertions, etc., a été confirmé.

§

Le Théâtre Antique de la Nature inaugurera ses représentations le dimanche 23 juillet prochain, par la *Sémiramis* de Péladan. C'est à Champigny-la-Bataille, sur les coteaux de la Marne, à quelques minutes de Paris, dans un site magnifique, que MM. Albert Darmont et Gabriel Boissy ont organisé pour cet été et les suivants le premier théâtre de plein air parisien. Orange, Béziers, Nîmes, Cauterets, Bussang, La Mothe Sainte-Héraye, Champigny, voilà de quoi satisfaire le goût des foules pour les spectacles à ciel ouvert. Le Théâtre Antique de la Nature annonce des

œuvres de MM. Maurice Maeterlinck, Catulle Mendès, Jean Moréas, Joachim Gasquet, Gabriel Boissy, etc. Un comité de patronage a été constitué, qui a pour président d'honneur MM. Bertholet, Léon Bourgeois, Jules Claretie, José-Maria de Heredia, Paul Meurice, Frédéric Mistral, Sully-Prudhomme, et comme membres d'honneur les principales notabilités intellectuelles.

§

La Correspondance d'Eugène Fromentin. — La famille d'Eugène Fromentin, qui se propose de faire publier la correspondance de l'artiste et une étude biographique et critique, recherche tout ce qui pourrait l'aider dans son entreprise. Elle serait bien reconnaissante à qui voudrait bien communiquer renseignements, lettres ou documents à M. Pierre Blanchon (Jacques-André Mérys), 24, rue Fleuriau, à La Rochelle.

§

Au Louvre. — Il n'y a pas que la Belgique pour voiler d'une toile d'emballage les seins qu'elle ne saurait voir. Depuis trois ans, au Louvre, la statue de l'Hermaphrodite de Velletri a été descendue de son socle et reléguée, loin des regards, dans un coin obscur, à l'abri d'une barrière et parmi divers débris de sculpture. Pendant plusieurs mois, l'administration avait même poussé la pudibonderie jusqu'à envelopper de torchons... l'objet même de cette statue ! Nous n'avons plus rien à envier à Bruxelles !...

§

Publications du « Mercure de France » :

DE PROFUNDIS, *précédé de Lettres écrites de la prison par Oscar Wilde à Robert Ross, suivi de la* BALLADE DE LA GEOLE DE READING, par Oscar Wilde, traduits par Henry-D. Davray. Vol. in-18, 3 fr. 50.

MON AMIE NANE, roman, par P.-J. Toulet. Vol. in-18, 3 fr. 50.

JOLIE PERSONNE, roman, par Albert Erlande. Vol. in-18, 3 fr. 50.

LE CŒUR ÉMU, poèmes, par Ivanhoé Rambosson. Vol. in-16, 3 francs.

§

Images. — Albert Wolff inventa jadis « le point culminant de la platitude ». Le *Journal* du 6 juillet pourrait bien avoir trouvé la platitude du point culminant.

On examine curieusement les voitures et la piste, nouvelle tour de Babel, etc...

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

MAURICE BARRÈS

Maurice Barrès naquit à Charmes-sur-Moselle (Vosges), le 22 septembre 1862, mais sa famille est originaire de l'Auvergne. Dès l'année 1550, les Barrès figurent sur les registres de la paroisse de Blesle (Haute-Loire). On croit qu'un Barrès était venu se fixer là vers 1530 et y avait fait construire une maison qui existe encore, dans un des plus vieux quartiers de la ville. De père en fils, les Barrès étaient notaires royaux. L'arrière-grand-père du romancier, officier de santé et conseiller général de la Haute-Loire, a même publié en 1801 une *Description topographique du canton de Blesle*. Il eut trois fils. Le cadet, Jean-Baptiste-Auguste Barrès, né le 25 juillet 1784, s'enrôla dans le corps des vélites de la garde consulaire en 1804. Il a laissé des mémoires manuscrits intitulés : *Itinéraire d'un soldat devenu officier supérieur et tableau des journées de marche et de séjour dans les villes de garnison.* De passage dans l'Est, ce soldat épousait, à Charmes-sur-Moselle, M[lle] Barlier, dont le père faisait partie du conseil du district. De ce mariage naquit Auguste Barrès, qui sortit de l'école Centrale avec le titre d'ingénieur civil et revint, après dix ans de voyages, s'établir à Charmes, où il épousait M[lle] Luxer, d'une ancienne famille de magistrats et de soldats. Ce sont les parents de l'auteur d'*Amori et Dolori Sacrum.*

Maurice Barrès était d'une santé délicate. Les désastres de l'année terrible, au cours de laquelle mourut son grand-père

maternel, dominèrent longtemps, d'une impression d'angoisse, de tristesse maladive, la sensibilité inquiète de l'enfant.

A dix ans il entrait comme pensionnaire chez les prêtres du collège de la Malgrange, près de Nancy, où il demeura quatre ans et connut Stanislas de Guaita. Il quittait cet établissement pour le lycée de Nancy, où il fut encore enfermé quatre ans. Dans le Livre Premier de *Sous l'œil des Barbares*, Maurice Barrès a noté ses rancunes, ses douleurs d'enfant... « Comme son tour d'esprit portait notre sujet à généraliser, il commença dès lors à ne penser des hommes rien de bon (1). » Plus tard, dans la première partie des *Déracinés*, il devait revenir sur cette époque de sa vie pour blâmer « la platitude, l'anarchie, le vague de la vie que fait à ses internes un collège français » et « un enseignement qui éveille sans exciter... ».

Son professeur de philosophie fut ce Burdeau, plus tard ministre et qu'il a peint sous les traits de Bouteillier. En même temps qu'il se prenait de passion pour la métaphysique et la morale, il s'enivrait à la lecture des lyriques modernes. L'auteur de ces lignes et tous les jeunes étudiants d'aujourd'hui se souviennent, eux aussi, quelle révélation d'eux-mêmes, quel resplendissement intérieur suscitèrent en eux Baudelaire, Gautier, Flaubert, Taine et Renan, lus en cachette, entre le manuel de Boirac et *la Monadologie*. A ce qui exaltait la nervosité enthousiaste de Maurice Barrès, les rhétoriciens et philosophes d'à présent ajoutent : les œuvres de Maurice Barrès et les poèmes d'Henri de Régnier (2). Malgré son ennui de sa solitude morale, les froissements de sa délicatesse raffinée, dans un milieu brutal, Maurice Barrès marquait au palmarès, en bon élève. Après deux années de droit à la Faculté de Nancy, il se dirigea vers Paris en 1882.

(1) *Sous l'œil des Barbares*, pp. 75 et sq.

(2) On est moins prompt aujourd'hui à proscrire chez nos potaches la lecture des auteurs modernes. Je connais de jeunes professeurs qui citent à leur élève des passages de Barrès, d'Henri de Régnier, de Gourmont ou de Moréas. Cet état d'esprit est tout nouveau. En 1899, il n'en allait pas ainsi au Lycée de Montpellier, où pourtant notre professeur écrivait des romans pour *la Revue de Paris*.

A mon baccalauréat de rhétorique, M. Joubin, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, me donnait une mauvaise note, parce que j'avais cité dans ma dissertation, à propos des héroïnes de Racine, le vers :

Elles passent avec des gestes de statues!...

— C'est du dernier décadent, Monsieur, me dit-il, c'est au moins du Mallarmé!... » Non! c'était de M. Auguste Dorchain!...

Son premier article avait paru au *Journal de la Meurthe et des Vosges*. C'était un plaidoyer en faveur de la candidature de Paul de Saint-Victor à l'Académie Française. Il envoya quelques pages à *la Jeune France*, revue mensuelle où Rodenbach, Valade, Rollinat s'affirmaient déjà, et où Maurice Barrès amena Stanislas de Guaita. Une nouvelle sous ce titre, *le Chemin de l'Institut*, figure dans ce périodique à la date du 1er avril 1882.

Malgré l'appui chaleureux de Leconte de Lisle, Mme Adam refusait comme indigne de *la Nouvelle Revue : les Héroïsmes superflus*, et le recueil des premiers essais de Maurice Barrès : *le Départ pour la Vie*, ne trouvait pas d'éditeurs.

Puisqu'on ne voulait pas l'éditer, Maurice Barrès résolut de s'éditer lui-même. Il donna, le premier, un exemple que la jeunesse a suivi avec persévérance.

Le 5 novembre 1884, parurent *les Taches d'Encre*. On se souvient de quelle réclame ingénieuse il étaya le lancement de cette revue irrégulière.

Le soir du jour où Morin tombait sous la balle de Mme Clovis-Hugues, des hommes sandwichs parcouraient le boulevard portant cette affiche :

MORIN
NE LIRA PLUS
LES TACHES D'ENCRE

Les Taches d'Encre ne se vendirent pas davantage. Elles ne devaient avoir que quatre numéros qui s'espacèrent de façon fantaisiste et allèrent en diminuant leur nombre de pages. Maurice Barrès y publiait *les Héroïsmes superflus* (1) et une prétendue traduction du portugais de Filippo Daigno, auteur brésilien qui n'exista jamais que pour la rédaction des *Taches d'Encre*.

En novembre 1886, il fondait une nouvelle revue avec M. Charles le Goffic : *les Chroniques*. Jules Tellier, J. Lemaître, Henri Bérenger, Verlaine, Paul Bourget, Hugues le Roux y collaboraient. Maurice Barrès y signait la Chronique de Paris. Entre temps il donnait à *la Vie Moderne*, au *Paris Illustré*, à la *Revue Illustrée*, au *Voltaire*, un certain nombre d'articles et à la *Revue contemporaine* de Emile Hennequin et

(1) Depuis *la Vierge Assassinée* (Sansot, 1905).

Remacle, un chapitre de *Sous l'œil des Barbares*. Enfin, en décembre 1887, l'éditeur Lemerre mettait en vente ce dernier ouvrage.

M. Maurice Barrès, brouillé d'ailleurs avec son éditeur, et ne comptant guère sur le succès de l'œuvre, voyageait en Italie, tout en s'occupant de composer une suite à son premier livre, lorsque, dans un hôtel de Venise, ayant ouvert *le Journal des Débats*, vieux de quelques jours, il y lisait, non sans surprise, un éloge de *Sous l'œil des Barbares*, en quatre colonnes que signait Paul Bourget. A la suite de cet article (1), la critique emboîtait le pas. Les louanges et les éreintements s'accumulèrent qui jetaient le nom de Maurice Barrès aux discussions de la jeunesse. Francisque Sarcey protesta contre cet enthousiasme et accabla le livre de tout son blâme indigné. Maurice Barrès était célèbre. A dix ans de distance, la même situation devait se renouveler pour un autre auteur, M. Pierre Louys et *Aphrodite*.

De Venise, M. Maurice Barrès envoya à la *Revue Indépendante* des pages sur le Boulangisme, qui décidèrent, paraît-il, M. Francis Magnard, directeur du *Figaro*, à lui demander des articles pour son journal. M. Maurice Barrès écrivit : « les Notes d'un lettré mécontent ». Elu, aux élections de 1889, député de Nancy, il se présentait quatre ans après dans la circonscription de Neuilly, où il fut battu à 45 voix de minorité. Il avait publié, en 1892, *Un Ennemi des Lois* et fait représenter, en 1894, *une Journée Parlementaire*. Le 5 septembre de la même année, il prenait la direction de *la Cocarde*, où il mena une vigoureuse campagne en faveur de la cause décentralisatrice. *Les Déracinés* (1897), le premier volume du *Roman de l'Energie Nationale*, n'étaient que la mise en œuvre des théories soutenues par M. Maurice Barrès dans *la Cocarde*. Ce livre atteignit le grand public que les romans de « la culture du Moi » n'avaient guère touché. Brusquement l'affaire Dreyfus divisait notre pays. M. Maurice Barrès prenait position contre la revision et amassait, dans *le Journal* de Xau, toute une série de chroniques tantôt pleines d'attaques contre ses adversaires, tantôt de sombres prophéties sur les dangers qu'on faisait courir à la patrie.

A la même feuille, il publiait les principales pages qui for-

(1) Cf. *Essais de Psychologie*, éd. Plon.

meront plus tard *Amori et Dolori Sacrum*, *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, etc... Pendant sa direction, à *la Cocarde*, il avait ordonné au jour le jour, page à page : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort.*

§

Romans psychologiques, les trois livres du « Culte du Moi » n'ont rien de cette précision méthodique qui caractérisait les premiers livres de Bourget. L'auteur de *Cruelle Enigme* procède en effet par induction, selon les préceptes qu'il croit rigoureux et qui lui valurent l'estime des professeurs et de tous ceux qui jugent admirable et véridique un travail « fait selon les règles ». M. Maurice Barrès qui, malgré l'obscurité apparente, le désordre lyrique, la subtilité des sensations n'a pas cessé de se rattacher aux plus sûres traditions françaises, est un sensibiliste. Ces idéologies passionnées, « exprimées avec une émotion communicative », ne doivent d'avoir effrayé une part de leurs lecteurs qu'à leur seule disposition typographique, qui est singulière. *Sous l'œil des Barbares* se compose, en effet, de sept chapitres ordonnés ainsi : l'action et l'intrigue, la conclusion et le sens général de chaque chapitre sont résumés dans un argument initial, imprimé en italique; les développements psychologiques ou lyriques, les détails ironiques, plaisants ou philosophiques viennent à la suite, disposés dans l'apparent désordre de notes de carnet. En guise d'épilogue, une « oraison » où on trouvera difficilement le sens de l'ouvrage. Ainsi présenté, *Sous l'œil des Barbares* constitue davantage l'ensemble des matériaux d'un livre que ce livre même. Tout l'effort de l'écrivain consistera à *fondre*, par la suite, les diverses parties de ses ouvrages jusqu'à en faire un tout harmonieux, comme *Leurs Figures* ou *Au service de l'Allemagne*. Manuel de dandysme, recueil de maximes individualistes et de remarques désenchantées : « Par luxure assurément et par désir de paraître, il fit le geste de l'amour quelquefois : autant que leurs sourires et son hygiène s'y prêtaient... »

Sous l'œil des Barbares est, avant tout, un enveloppant, mystérieux et doux recueil de paysages spirituels. Toute la fugitive tendresse des premiers éveils de la sensibilité y frissonne et y fleurit. L'auteur, qui nous montre les ennemis et les amis de cette sensibilité, nous indique encore les sélections à

faire dans les milieux d'amitié où nous vivons et nous emporte par l'ivresse d'un style en demi-teinte, aux raccourcis imprévus :

Toujours triste, Amaryllis! les jeunes hommes t'auraient-ils délaissée, tes fleurs seraient-elles fanées, ou tes parfums évanouis ? Atys, l'enfant divin, te lasserait-il de ses vaines caresses? Amaryllis, souhaite quelque objet, un dieu ou un bijou, souhaite tout, hors l'amour, où je suis désormais impuissant ; — encore que ne pourrait un sourire de celle que chérit Aphrodite...

Ce que l'on reprochait d'obscurité et surtout de manque de méthode apparente à son premier livre, M. Maurice Barrès devait l'expliquer par *le Jardin de Bérénice*. Cependant que l'ingénieur intellectuel et prétentieux nous apporte de faux calculs parce qu'il est privé de sensibilité, Bérénice au contraire comprend tout, simplement parce qu'elle aime. C'est la victoire de la sensibilité sur la science (1).

Dans *Un Homme libre*, qui précédait *le Jardin de Bérénice*, M. Maurice Barrès nous présente son héros Philippe comme une sorte de Descartes à la recherche de la vérité. Après avoir fait table rase des notions acquises précédemment, Philippe se livre à une série de mécaniques morales, investigations de conscience, méditations, analyse des atavismes, des lignes du paysage natal, de l'historique de sa région. Il parvient ainsi à la connaissance plénière de son moi. Mais cela ne suffit pas. Il doit perfectionner son moi, selon sa destinée, et en harmonie avec les indications que lui fournit le passé de sa race et l'idéal des ancêtres. C'est à Venise par l'enseignement des chefs-d'œuvre de Lionardo de Vinci que Philippe atteint le but cherché. Malgré tous les apports étrangers qui ont formé son moi, malgré les éléments dissonants et les philosophies disparates

(1)... Celui qui s'aime et qui se plaît doit aussi aimer toutes choses. Malheur à lui s'il réservait sa complaisance aux idées pures ou aux seules consciences de son espèce. L'infortuné sècherait sur pied. Il serait abandonné des puissances mystérieuses. Cette conclusion amoureuse du *Jardin de Bérénice* se trouve éclaircie dans quelques brochures postérieures à ce livre, notamment dans *Toute licence, sauf contre l'amour*, et dans les *Trois stations de Psychothérapie*. Le cultivateur de son moi apparaît alors sous sa véritable face. Il se dit à lui-même, il répète à ceux qui le suivent : « Ne faisons de peine à aucun être et que la vie nous soit sacrée.» Dans *l'Ennemi des Lois*, roman paru quelques années plus tard et qui semble un post-scriptum à la culture du Moi, Barrès revient en insistant sur le même principe. Il faut que tout le monde devienne Bon. Quand chacun sera bon, aucune loi ne sera plus nécessaire. Anarchisme très généreux, optimisme très vaste dont il semble que la vie publique ait dû guérir l'esprit sinon la sensibilité de Maurice Barrès. — Charles Maurras : *l'Auteur de leurs Figures*. « La Contemporaine ».

qui le composent, puisqu'il se connaît, il pourra maintenant transformer cet ensemble, le synthétiser, le franciser, l'adapter aux règles, au goût, à l'harmonie, au génie propre de son moi, de ce moi qui, élargi dans les livres futurs, deviendra l'âme essentielle d'une région ou d'une patrie.

Perverse avec innocence, Bérénice s'oppose au Philippe d'*Un Homme libre* et le complète. Elle est l'instinct, la sensualité naïve, la lumière, la couleur, tout ce que l'homme intelligent doit diriger, cultiver, ordonner, tout ce qui rayonne par les soins de l'esprit averti, tout ce qui se blesse ou se décompose sous l'emprise de l'ignorance et de la brutalité. Et les pages où se dresse « l'enfant Bérénice, triste et vêtue de violet, avec ses mains chargées de péchés, dont ils s'amusèrent (1) », sont parmi les plus belles dans l'œuvre de M. Maurice Barrès qui est ici, selon l'expression de Charles Maurras, « le plus chaud des peintres, le plus harmonieux des dessinateurs ».

Aigues-Mortes! consonance d'une désolation incomparable! Dans le train si lent à traverser la Camargue, je m'imagine ces mornes remparts qui depuis sept siècles subsistent intacts. J'évoque ces mystérieux Sarrasins, ces légers Barbaresques qui pillaient ces côtes, et fuyaient, insaisis même par l'Histoire. Aigues-Mortes, le vieux guerrier qu'ils assaillaient sans trêve, est toujours à son poste, étendu sur la plaine, comme un chevalier, les armes à la main, est figé en pierre sur son tombeau.

Sur ce plat désert de mélancolie où règnent les ibis roses et les fièvres paludéennes, parmi ces duretés et ces sublimités prévues par mon imagination, la belle petite fille vers qui j'allais m'excitait infiniment... Cette année, la mode était des couleurs jaunes, vieux rose, violet évêque, scabieuse et vert d'eau ; elle portait une robe exquise de l'un de ces tons, et le paysage, avec ces étrangetés de l'hiver méridional, faisait voir des couleurs identiques ou complémentaires.

Cette pâle maison de Rosemonde, rosée à cette heure d'un étrange soleil couchant, me séduisit dès l'abord par l'inattendu d'une installation sobre et froide d'Angleterre, au lieu du taudis méridional que je redoutais. Petite-Secousse faisait là aussi étrange figure qu'une brillante perruche des îles dans une cage de noyer ciré. Je crus y sentir une maison d'amour, glacée par l'absence d'amour; mais la petite main brûlante qu'elle me tendit plusieurs fois, pour me témoigner son contentement de me revoir, me donnait la fièvre.

Un Ennemi des lois, qui vint ensuite et se place en dehors de

(1) Préface de M. Barrès à *la Petite classe*, de Jean Lorrain.

la trilogie, en affirme la morale et la conclusion. Ce sont, en fin de compte, les accents mêmes de la morale antique, les mêmes qu'ont affirmés à tous les carrefours de l'histoire, les sages et les grands vertueux. *Développe tes instincts, donne des satisfactions à ta sensibilité, tant que tu ne porteras pas atteinte à la collectivité et au devenir de la patrie et de la race*... Sous la subtilité des dialogues, les nuances infiniment délicates des paysages d'âmes ou de sensualité, la grossière vision des moralistes n'avait pas reconnu ses propres maximes parce qu'elles avaient un vêtement tissé de lumière et des mains blanches! Les barbares, habitués au visage revêche et à la voix grognonne de leur Vertu, maudissaient la princesse nouvelle, pareille à l'*Etrangère* d'Ephraïm Mikhaël.

Avec ses cheveux dénoués, ses mains adorables et sa bouche façonnée aux baisers, *ils* ne reconnurent point, en Bérénice, le symbole de l'instinct populaire, de l'amour. Ils ne devinèrent point en sa nudité frissonnante, sous des linges légers, cette absence même de complications, cette ligne simple et nette, cet élan vers la vie, toutes ces choses ardentes et claires qu'ils prétendaient aimer.

Diverses brochures ont encore précisé les arguments du Culte du Moi : *Trois stations de Psychothérapie*, *Huit jours chez M. Renan*, *Toute licence sauf contre l'amour*, etc. (1).

Du Sang, de la Volupté et de la Mort passe, aux yeux des admirateurs purement littéraires de M. Maurice Barrès, comme le chef-d'œuvre de cet auteur. La nouvelle édition de ce livre, qui contient aussi *Un amateur d'âmes*, est bien en effet, de tous les ouvrages de Barrès, celui qui renferme le plus grand nombre de ces phrases harmonieuses, de ces stances dont le style voluptueux, mystérieux et d'un dessin si particulier, se fixent dans la mémoire de façon indélébile. Brèves notations d'une âme troublée, courts tableaux d'un raccourci intense, d'une synthèse profonde, ironies charmantes, nouvelles, contes, impressions de voyages en Espagne, en Italie, dans les pays du Nord, ce recueil présente toutes les nuances d'un cœur hautain, inquiet, sensible, en contact avec de nouveaux paysages et avec les souvenirs que ces paysages suscitent. De ces feuillets se dégage une ardente mélancolie, le dualisme éternel de

(1) Cf. Editions des *Œuvres choisies de Maurice Barrès*. Série de brochures (Sansot et Cie, 1904-1905).

l'Amour et de la Mort y prête sa fierté fleurie aux moindres images et son ombre chaude, dans laquelle fermente tant d'avenir, y ajoute sa poésie :

Le pays de Côme convient à tous ceux qui se proposent de ne pas résister à leur passion. Cet air léger, élégant jusqu'à la fadeur, ne fut depuis des siècles qu'une gracieuse haleine de jeunesse et de plaisir. Parfois, dans ces belles journées si lentes, paresseuses, bleuâtres, on voudrait que le lac se soulevât un peu ; jamais je ne le vis plus bruyant que le froissement de la soie contre une femme.

Sont-ce ces fleurs, si nombreuses qu'à les voir on pense invinciblement aux chambres mortuaires de nos grandes villes ? Devant les images les plus voluptueuses, on est toujours contraint d'envisager le désagrément de mourir un jour. En parcourant le lac de Côme, je cherchais les cimetières. Ils pourraient y être admirables. Je voudrais que ces pentes si âpres dans le haut, puis, à mi-côtes, vertes de feuillages, égayées de villas, de doux jardins aromatiques, finissent çà et là par des tombes.

L'eau les caresserait, rejetée, sur les bords, par les barques de plaisir.

Le plaisir rapide, la volupté et la mort, voilà quelles seraient les couleurs de ce *Roman du lac de Côme*, bien facile à écrire pourvu que l'auteur se fût renseigné abondamment et qu'il eût trempé ses feuillets, parfois, dans cette eau, où tant de mains fiévreuses cherchèrent un peu de fraîcheur, tandis que glissait la barque...

Les Jardins de la Lombardie, *l'Automne à Parme*, *les Beaux contrastes de Sienne*, toutes ces pages demeurent en nous, avec la ténacité d'un parfum qui nous fit autrefois défaillir.

... Je pénétrai sous une haute futaie de lauriers. C'était, en plein jour, l'ombre la plus saisissante et par quoi s'augmentait encore la noblesse de ces branches sacrées. Noirs rameaux et feuilles lisses ! A mon pas, une vingtaine de colombes se levèrent de terre, mais d'un vol si lourd qu'on eût pu les prendre dans la main. J'en fus beaucoup touché, parce qu'elles me parurent demi-ivres des parfums accumulés, sur des terrasses si étroites, par tant d'arbres de tous les climats. Cette atmosphère unique dans l'univers semblait les étouffer. Nul aujourd'hui ne se promène sans malaise, parmi tant d'essences accumulées par la violence d'un art pompeux. C'est le royaume de la fièvre ; c'est une beauté irrespirable.

C'est l'Espagne du plaisir et du sang :

Ce n'est point dans les musées de Séville ou de Madrid, qu'on

trouve le dernier mot du plaisir autochtone. Ils sont suspects d'italianisme. Les vraies délices, c'est où se trouve le tour de reins espagnol, une manière brusque, vraiment terrible, de prise sur nos sens. Tragiques poupées espagnoles, en bois, vêtues de velours, baguées de rubis, combien vous êtes intéressantes, encore que vous ayez voulu, pour cacher vos visagés contractés, une demi-nuit autour de vous! Goya, avec ses toreros et ses sorcières déhanchées, nous fait connaître ces ardeurs-là. Faiblement, car, de la mort et de la sensualité des martyrs, il a glissé aux drames du taureau et de la galanterie. Il semble une suprême poussée de la sève tarissante de cette race. Mais le secret de l'Espagne, si jamais je l'entrevis, c'est aux profondes alcôves de ses églises sans gloire, tandis qu'en dépit des grilles et des ombres j'adorais ces poupées faisandées, ces corps déshabillés et saignants, ces genoux et ces coudes écorchés du Christ. Le Christ jeune homme de trente ans sur qui des femmes passent un linge mouillé.

. . . .

Un jour que *la Poja*, fille jeune et toute nue, dansait le tangô sur la table branlante d'un mauvais lieu d'Andalousie, ses seins frémissaient moins que les cœurs des matelots ivres qui pour cent sous l'allaient posséder. Or, je le vis, ces hommes grossiers, en cet instant, communiaient avec cette femme et avec la vie universelle d'une façon plus étroite que ne firent jamais les hommes de systèmes, et de celle que dévoraient leurs yeux enflammés, ils se faisaient une image incomparablement plus vivante que n'est aucun des chefs-d'œuvre d'observation suspendus par La Tour dans les froides salles de Saint-Quentin.

Revenu à Venise, M. Maurice Barrès nous a ciselé *Amori et Dolori Sacrum*, une œuvre agencée selon le plan *Du Sang, de la Volupté, de la Mort*, et où l'on rencontrera les pages les plus colorées, les plus parfaites. Depuis la trop célèbre méditation de Volney sur les Ruines de Palmyre, les impressions de l'*Itinéraire* de Chateaubriand, depuis les rêveries d'Eudore dans *les Martyrs*, son voyage et ses amours aux côtes d'Armorique, depuis les paysages de Fromentin dans le Sahel, et les nuits d'Orient vécues par Lamartine, il n'est pas de description qui atteigne la splendeur éblouie et précise de ce coucher de soleil au retour de Torcello. Pour avoir une telle impression, il faut chercher tout Delacroix, et, couleur à couleur, au travers des salles Thommy-Thierry au Louvre.

Je fus averti qu'un tel jour approchait de son terme par les torrents de sang qui se mêlèrent à la lagune. Le soleil, en la quittant,

ne voulait-il laisser derrière lui qu'une belle assassinée ? De monstrueuses araignées travaillaient à relier de leurs fils les chétifs arbustes de la rive. Les crabes se hissaient hors de l'eau. C'était l'heure de la plus active fermentation, et pour gagner Venise j'avais encore un long temps de gondole.

L'eau qui entoure San Francesco est plus morte que sur aucun point de cette mer esclave. Nous serpentions dans un chenal étroit, à travers des terres demi-noyées et faites d'herbes pourries, d'où se levaient de grands oiseaux. Tout auprès de nous, les perches dressées pour avertir les bateliers semblaient des tracés posés sur un tableau sublime pour guider d'inhabiles copistes. Là-bas, sur notre droite, Venise, au ras de la mer, s'étendait et devait faire une barre plus importante à mesure que le soleil s'anéantissait. Des colorations fantastiques se succédèrent qui eussent forcé à s'émouvoir l'âme la plus indigente. C'étaient tantôt des gammes sombres et ces verts profonds qui sont propres aux ruelles mystérieuses de Venise ; tantôt ces jaunes, ces orangés, ces bleus avec lesquels jouent les décorateurs japonais. Tandis qu'à l'Occident le ciel se liquéfiait dans une mer ardente, sur nos têtes des nuages enivrants de magnificence renouvelaient perpétuellement leurs formes, et la lumière crépusculaire les pénétrait, les saturait de ses feux innombrables. Leurs couleurs tendres et déchirantes de lyrisme se réfléchissaient dans la lagune, de façon que nous glissions sur les cieux. Ils nous couvraient, ils nous portaient, ils nous enveloppaient d'une splendeur totale, et, si je puis dire, palpable. Vaincus par ces grandes magies, nous avions perdu toute notion du réel, quand des taches graves apparurent, grandirent sur l'eau, puis nous prirent dans leur ombre. C'étaient les monuments des doges.

Nous rentrâmes dans la ville avec un sentiment de stupeur et de regret, avec la courbature générale que dut avoir Lazare à sa résurrection. Au sortir des sépulcres de Burano, de Torcello et de Mazzorbo, nous venions d'être ravis, la fièvre aidant, jusqu'aux fulgurations que les croyants placent après la mort.

Au reste, il est impossible de rapporter l'agonie du soleil sur la lagune vénitienne. Après s'être prodigué jusqu'à nous contraindre à sortir de notre personnalité, il nous touche le front d'un dernier rayon pour nous dire : « Et maintenant, oublie ; il ne faut pas que ces choses soient révélées. » C'est qu'alors nous atteignons aux points extrêmes de la sensibilité, quand le rare s'élargit et se défait dans l'universel, et que notre imagination, à poursuivre le but sans trêve reculé de nos désirs, s'abîme dans une lassitude ineffable. La nuit qui succède à ces aspects extraordinaires envahit notre cerveau, et leur conjuration ne nous laisse que des souvenirs vacillants.

Je suis allé respirer un myrte du désert : comment prouver son

parfum, dont la poésie provient de ce qu'il se dissipe stérilement et retombe aux miasmes d'un rivage décrié !

. . . .

§

« Nationalisme impliquait donc, pour M. Maurice Barrès, un peu de fédéralisme et tout au moins un provincialisme très net... (1). »

Les Déracinés commencent la Trilogie : *le Roman de l'Energie Nationale* qui comprend encore : *l'Appel au soldat* et *Leurs Figures*. On connaît la puissance de cette œuvre, où se retrouve, en plus des qualités ordinaires du styliste, toute une série d'idées sociales et politiques.

M. Maurice Barrès voulut faire de la politique. Ses amis des lettres s'en sont étonnés. Lui-même s'étonne de n'avoir pas réussi. On essaie de le consoler en lui objectant l'échec qui accueillit Hugo, Lamartine, Lamennais et tant d'autres qui, non seulement n'obtinrent aucun prestige parmi les parlementaires, mais encore devinrent rapidement suspects à leurs partisans. M. Maurice Barrès n'a pas échappé à la loi commune. C'est facile à comprendre. La politique est, par-dessus tout, affaire de circonstances et non d'idées. L'opportunisme est la base du parlementarisme. Là, plus que partout ailleurs, les questions de personnes, de rancunes, d'intérêt personnel ont une importance. Et il vaut mieux qu'il en soit ainsi, car on a vu par M. Combes ce que valent « les hommes d'une idée ». M. Maurice Barrès « avait écrit des livres » ; ce n'était pas pour lui attirer la confiance des autres députés d'autant que, depuis le scrutin d'arrondissement, on sait quels misérables intérêts décident les élections en province. Son passage au Palais-Bourbon ne fut donc marqué par aucune loi nouvelle, par aucune réforme salutaire, seulement par un discours spirituel... Combien de ses collègues n'en pourraient dire autant !

La manie sévissait de vouloir inhumer au Panthéon toutes nos gloires scientifiques ou civiques. M. Maurice Barrès protesta et comme ses collègues persistaient dans leur intention, le jeune député de Nancy montait à la tribune pour déposer un projet de loi, invitant le gouvernement à transférer au Panthéon...

(1) Charles Mauras : *L'Auteur de Leurs Figures*.

M. Jules Simon, qui à ce même moment siégeait au Sénat. Floquet, qui présidait, interrogea :

— M. Barrès demande-t-il l'urgence?

— Oh ! je ne suis pas pressé, mais s'il tarde un peu, il n'aura plus de place, fit l'ami de Bérénice !...

Les Déracinés sont l'histoire des ennuis, des nuits et des déboires de sept élèves du lycée de Nancy. On leur a donné un enseignement purement humanitaire, on a suscité leur ambition, leur énergie, sans marquer un but à cette énergie, on les a arrachés au sol natal pour les transplanter dans l'abstraction, si bien que Racadot, qui est le plus énergique et pauvre, ne pouvant assurer son existence, finit à la guillotine. Les autres mettront longtemps à s'adapter et seul celui qui est resté en contact avec sa terre et ses morts parviendra à asseoir sa vie de façon précise et forte. Le lycée a désorganisé les jeunes gens. *Bouteillier a interrompu en eux la sève natale. Il est responsable de leur échec.*

L'Appel au Soldat analyse la fièvre boulangiste, une crise de l'instinct national. Le chapitre au cours duquel Sturel, guidé par Saint-Phlin, parcourt la vallée de la Meurthe constitue la clé de voûte de la trilogie. *Leurs Figures*, tableau du monde parlementaire à l'époque de Panama, fresque grouillante de vie, clot *le Roman de l'Energie Nationale*. C'est la faillite de l'héroïsme moral enseigné par Kant. L'homme ne peut se montrer vigoureux s'il ne s'appuie que sur des impératifs, sur des fictions morales, sur la raison pure. Notre sang, notre force, notre âme sont commandés par l'exemple des aïeux. On ne bâtit pas dans le vide. Toute plante, toute construction plonge dans le sol. Ces théories, dans une conférence célèbre, qui ne fut d'ailleurs jamais prononcée, mais publiée à grand nombre, Maurice Barrès les a résumées.

Que serait donc un homme à ses propres yeux, s'il ne représentait que soi-même? Quand chacun de nous tourne la tête sur son épaule, il voit une suite indéfinie de mystères, dont les âges les plus récents s'appellent la France. Nous sommes le produit d'une collectivité qui parle en nous. Que l'influence des ancêtres soit permanente, et les fils seront énergiques et droits, la nation une.

Trop souvent la clameur bruyante des partis étouffe cette expérience d'outre-tombe que nous transmet notre sol. Si la « Patrie Française » voulait disposer les esprits à entendre ces voix lointaines,

si elle préparait quelques mesures propres à faciliter ce grave enseignement national *par la terre et par les morts*, quel service elle rendrait à notre connaissance de nous-mêmes! Elle raffermirait nos destinées.....

Le terroir nous parle et collabore à notre conscience nationale aussi bien que les morts. C'est même lui qui donne à leur action sa pleine efficacité. Les ancêtres ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne.

Dans cette assemblée où chacun se fait une idée si nette de la patrie je ne viendrai pas aviver votre sentiment pour le lieu de France où vous êtes né, où peut-être repose la dalle funèbre de vos parents.....

Si les attaches qui retiennent un individu à son lieu de naissance doivent être rompues, je ne m'en plains pas, pourvu que, dans le lieu où il ira se fixer, il puisse prendre des attaches locales. Si les vieux préjugés héréditaires de caste ou de paroisse qui faisaient une raison aux petits groupes doivent être dissipés, je m'en féliciterai, à condition qu'un néant moral ne leur succède pas et que le petit génie local demeure dans la région pour animer d'une nuance d'âme particulière la science internationale.

Bref, pour enraciner les Français nous souhaitons simplement que les gens de province ne soient pas obligés d'intriguer uniquement à Paris et d'y expédier leurs projets, leurs désirs, leurs vœux, mais qu'ils aient par région des points de centralisation. Nous demandons, en outre, qu'ils puissent s'administrer eux-mêmes de façon à respecter les particularités locales.

§

Chacun doit cultiver ses souvenirs. C'est pour cela que M. Maurice Barrès, illustrant sa théorie de son propre exemple, a écrit en l'honneur de sa région : *Les Amitiés françaises* et *Au Service de l'Allemagne* (1). Soit qu'il conduise son jeune fils, Philippe à travers les paysages de la province natale et recommence le pèlerinage de Sturel et Saint-Phlin, soit qu'il nous décrive les inquiétudes, les scrupules de Paul Ehrmann, alsacien annexé qui doit servir comme volontaire dans les armées du Kaiser, M. Maurice Barrès compose toujours la même couronne de fleurs nouvelles, pour en parer la pierre funèbre du souvenir ou le front de l'Exilée. Toujours, il cherchera, le long de la Moselle, dans le cimetière de Sainte-Odile, sur les sommets

(1) Ce livre est le premier d'une nouvelle série : *Les Bastions de l'Est*.

où éclate le devoir alsacien, les raisons mystérieuses, les éléments secrets qui agitent et composent son âme.

Comme ces raisons, ces éléments échappent souvent à l'analyse, le romancier, le lyrique les glorifiera par les seuls témoignages de sa sensibilité et de son émotion.

Le jour des morts est la cime de l'année.

Nous sommes les prolongements des ancêtres. Mais ceux-ci ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne. C'est en maintenant sous nos yeux les ressources du sol de France, les efforts qu'il réclame, les services qu'il rend, les conditions enfin dans lesquelles s'est développée notre race forestière, agricole et vigneronne, que nous comprendrons comme des réalités et non comme des mots nos traditions nationales et qu'en même temps nous apprécierons les forces nouvelles qui ont grandi sur notre sol. Les précédents historiques et les conditions géographiques règlent la vie d'une nation. L'administrateur et le législateur doivent s'inspirer dans toutes les mesures de ce grand principe : la patrie est plus forte dans l'âme d'un enraciné que dans celle d'un déraciné, et celui-ci doit être mis discrètement sous la surveillance de la haute police.

Je ne pensai pas toujours ainsi. J'ai été un individualiste et j'en disais sans gêne les raisons ; j'ai prêché le développement de la personnalité par une certaine discipline de méditation intérieure et d'analyse. Mais précisément c'est par un sentiment chaque jour plus profond de l'individu que j'atteignis à comprendre et à posséder l'élément le plus intime et le plus noble de l'organisation sociale, à savoir le sentiment vivant de l'intérêt général, car le « Moi », soumis à l'analyse un peu sérieusement, s'anéantit pour ne laisser que la collectivité dont il est l'éphémère produit.

§

Mais ce culte du souvenir, cette piété envers la terre et ses morts n'empêchent pas M. Maurice Barrès d'être essentiellement agissant et ne fait que donner de nouvelles forces à son esprit, au lieu de l'accabler de regrets. Et c'est par son émotion, son lyrisme, son activité que s'explique l'unité entière de son œuvre. Le Philippe d'*Un Homme Libre* est le frère du Paul Ehrmann des *Bastions de l'Est*.

'... Je crois qu'un esprit généreux trouvera dans mon œuvre, non pas des contradictions, mais un développement unitaire et qu'elle est vivifiée, sinon par la sèche logique de l'école, du moins par cette logique supérieure d'un arbre cherchant constamment la lumière et

obéissant avec la plus parfaite sincérité à sa nécessité intérieure...

Si c'est mon illusion, elle est autorisée par tant de jeunes esprits qui m'ont donné leur confiance, non parce que je les amusais (j'aime à croire que je suis un écrivain plutôt ennuyeux qu'amusant : on est prié d'aller rire ailleurs), mais parce que je les aidais à se connaître.

Notre petit monde a été décimé par l'affaire Dreyfus ; je garde un souvenir aux amis perdus, mais notre première entente d'idées m'apparaît comme un malentendu ; nous n'étions pas de même physiologie, seuls les purs, après cette épreuve, sont demeurés. C'est pour le mieux. *Ils témoigneront que je n'ai jamais écrit qu'un livre* « Un Homme libre » *et qu'à vingt-quatre ans j'y indiquais tout ce que j'ai développé depuis...*

Au fond, tout ce travail de mes idées se ramène à avoir reconnu que le moi individuel était tout supporté et alimenté par la société...

Avant cet article paru au *Journal* sous le titre *Pas de veau gras!* M. Maurice Barrès écrivait à *la Plume*, le 1er avril 1891 :

... Je développe cette idée qu'un individu dans une race, s'il savait dégager toutes les puissances qui sont en lui et les considérer avec clairvoyance, serait la conscience même de sa race, ce qui est toute la sagesse de la nature... Si ces livres valent quelque chose, c'est par leur logique, par l'esprit de suite que j'y ai mis durant cinq années. Pour l'art que les lecteurs ou critiques bienveillants voulurent y trouver c'est chose de mode...

§

Jean de Tinan disait de Barrès :

— Il a été notre *éducateur*. Il a été notre professeur d'*énergie ;* ensuite nous avons fait de cette énergie ce que nous avons pu, ou nous en ferons ce que nous pourrons. Mais il a su être notre maître sans rien nous prendre de notre initiative... et nous ne lui en saurons jamais assez de reconnaissance (1).

Cette phrase on l'a répétée souvent; elle a servi d'épigraphe à de nombreuses études. Prince de la jeunesse dans le domaine moral et de l'action journalière, comme Mallarmé le fut dans le domaine esthétique, l'influence de M. Maurice Barrès n'a cessé de se manifester. En effet, l'importance de l'œuvre barrésiste, sa valeur morale, la force de son exemple se marquent

(1) Cf. la préface de Pol Lœwengard aux *Fastes de Babylone* (Un auteur sémite à Maurice Barrès, nationaliste, et R. Jacquet : *Notre Maître Barrès*).

surtout parce qu'elle n'est jamais restée sans échos, parmi la jeunesse française. Si l'adhésion fut unanime au culte du Moi, aux soirs de l'affaire Dreyfus une rupture vive se produisit. Quelques jeunes hommes délaissaient le chemin de crépuscule ou d'aube indécise que fleurissait la robe pâle de Bérénice, pour suivre, parmi les rumeurs de l'Agora, entre le geste des tribuns et les faisceaux consulaires, la voix du père de *Nana*. La scission n'alla pas sans virulences, sans attaques réciproques, sans injustices passionnées de part d'autre. Depuis, des tombes, une conscience plus précise des devoirs nationaux, aujourd'hui encore la nécessité de préserver un héritage de libertés, de grâces universellement reconnues, l'apaisement en un même amour de statues, de livres ou de monuments, la communion en la beauté, ont cicatrisé les plaies de l'orgueil, calmé les rancunes. La jeunesse française n'a pas tant d'écrivains à admirer et à aimer pour qu'elle puisse négliger les meilleurs. De quelque route politique, de quelque horizon littéraire qu'elle soit venue, la jeunesse intellectuelle de ces quinze dernières années a trop aimé la Beauté, pour ne pas, au-dessus des discussions de l'heure présente, s'unir en un même hommage envers ceux qui honorent les lettres françaises. M. Maurice Barrès a constaté le retour de ses premiers admirateurs, qui, s'ils ne voulaient plus suivre l'éthique de son œuvre, en reconnaissaient toujours la perfection et l'importance littéraires. Durant quinze ans, les adolescents de notre pays ont associé M. Maurice Barrès à leur premier voyage en eux-mêmes.

Vous vous adressez uniquement à des jeunes gens. Comme l'a vu M. Lavisse, c'est d'eux que je parle et c'est à eux que je parle. Je ressentirais quelque malaise d'un malentendu avec certains d'entre eux qui, bien certainement, dans des milieux fort différents, doivent se faire du monde cette même vision qui vous a plu dans mes livres (1).

Ce malentendu que M. Maurice Barrès redoutait ne s'est produit que huit ans plus tard. Aujourd'hui, il tend à se dissiper de plus en plus. Le littérateur a su, par le charme de son œuvre, apaiser les rancunes suscitées par la politique, sans rien renier de sa doctrine, sans concessions et sans apostasie. D'autre part, la gloire de M. Maurice Barrès sera d'avoir de-

(1) Cf. *la Plume*, 1er avril 1891. Lettre de Maurice Barrès.

vancé tous les mouvements d'idées de la jeunesse et de les avoir prévus. On ne contestera pas que ses idées ne nous pénètrent chaque jour davantage et que de récents événements n'en aient accusé la force (1).

Aussi ceux des jeunes hommes d'aujourd'hui qui gardent confiance dans les institutions traditionnelles de leur pays n'ont-ils pas appris sans étonnement que l'Académie Française préférait à M. Maurice Barrès, maître de leur pensée, un directeur de revue, galant homme sans doute, mais dont l'œuvre demeure encore ignorée à la fois des élites et de la foule. En effet, M. Maurice Barrès paraissait, même à ceux-là qui dédaignent les consécrations officielles et les honneurs précis, tellement situé dans l'admiration littéraire qu'il ne fût pas possible à l'Académie de sembler l'ignorer.

§

La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.

Ce cri, tous les jeunes hommes de la génération de M. Barrès le répétèrent à plaisir. Ce qui ne les empêcha point d'aller plus tard à la vie avec une belle impétuosité. Passionnément curieux (2), ces débutants s'illusionnaient sur leur lassitude, leur perversité. « Sans doute, ce que nous faisons est assez particulier, mais serait-ce la peine d'avoir là tant de volumes à 7 fr. 50 pour aimer comme tout le monde? » En somme, ils étaient surtout très intelligents.

... Ce qui, dès son extrême jeunesse le distingue des autres jeunes gens, c'est la découverte qu'il fit de la vie intérieure à l'âge où d'or-

(1) M. Maurice Barrès a commencé à garder son âme du contact des Barbares, ensuite, il l'a gardée, âme française, du contact cosmopolite, aujourd'hui, plus particulariste encore, il garde l'âme alsacienne de l'invasion morale de l'Allemand. Cela ne veut point dire que M. Barrès la veuille garder cette âme s'affaiblissant jour à jour, comme une noblesse qui se meurt de consanguinité. Non!... mais il redoute tout mélange qui l'entraînerait hors de ses destins, qui l'asservirait ou la rabaisserait à de moins nobles devoirs, qui l'amoindrirait dans son orgueil.

L'aventure de Paul Ehrmann, alsacien annexé qui doit servir comme volontaire dans l'armée du Kaiser, qui se plie sans renoncer, qui sait, au milieu des Barbares, imposer le respect et l'admiration de sa culture française, de son humanisme latin, dites n'est-ce pas la plus belle application du culte du moi, n'est-ce pas l'exemple vivant du didactisme hautain des trois romans idéologiques? Quant à l'enseignement que l'auteur a tiré des lignes du paysage natal, de la densité de l'atmosphère, des coutumes urbaines, n'est-ce point par la même méthode que Delrio cherchait des émotions parmi les décombres et les palais déserts! E.G. *La Plume*, 15 mai 1905.

(2) Cf. George Grappe. *Maurice Barrès*. (*Annales Bibliographiques*, avril 1902.)

dinaire on l'ignore, et du parti que l'on peut tirer de l'intelligence pour renforcer la sensibilité (1)...

Cette intelligence qui double la sensibilité de M. Barrès, c'est elle qui, en lui permettant d'aimer un plus grand nombre de choses, devait le faire accuser de pensées contradictoires et taxer son œuvre de manque d'unité, parce que cette œuvre est avant tout sincère.

C'est encore cette intelligence qui nous fait paraître la sensibilité de M. Maurice Barrès *très littéraire*, comme une sensibilité apprise dans les livres, cultivée d'après un choix de classiques spéciaux...

On distingue cependant, à travers le tissu somptueux des phrases, certain nombre de sentiments et d'attitudes qui ne sont pas de ceux que la littérature enseigne et que seule elle peut aider à soutenir.

D'abord une admiration très grande pour la santé, pour le peuple, réserve des énergies nationales, pour la force. Le goût de la domination devait fatalement en dériver avec l'entêtement et l'orgueil.

> L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux !

dit Lamartine. Tout l'effort continu des héros de M. Maurice Barrès sera de reprendre possession de leur divinité. Et ils réclameront pour cela le double appui de la terre qui donnait sa force à Antée et des puissances spirituelles qui animèrent les prophètes. C'est-à-dire qu'ils cultivent à la fois leurs souvenirs et l'exemple de leurs morts, et aussi tout le développement intérieur de leur esprit et de leur sensibilité. Un âpre besoin de domination, une âcre soif de se sentir maître d'une âme fraternelle ou ennemie bouleverse les personnages de M. Barrès. Mais si, à ce désir de dominer se mêle aussi un grand emportement pour les voyages, ne nous y trompons pas, c'est plus que « l'ennui » baudelairien :

> Et nous allons suivant le rythme de la lame,
> Berçant notre infini sur le fini des mers.

Non, c'est une application de ce besoin de dominer et cette fougue à laquelle il ne peut se soustraire.

« ... Je n'avais encore vu la beauté qu'au milieu de ma

(1) *Deux Méditations sur la Mort*, par Henry Bordeaux. Sansot et Cie, 1905, page 18.

famille, je restais confondu en l'apercevant sur le visage d'une femme étrangère, » avoue Chateaubriand. Par contre M. Maurice Barrès essaiera de retrouver l'essentiel de l'universelle beauté « sur le visage sans éclat de sa terre natale ».

En résumé, l'œuvre de M. Maurice Barrès nous présente la lutte perpétuelle de la sensibilité et de la raison. On sent le combat qui se livre entre le désir de mener les hommes à des conquêtes morales et la conscience très nette que l'auteur possède de la vanité de tout effort. De là, une œuvre pleine de cris de victoire et de lamentations désolées, tout un ensemble romantique dont M. Eugène Montfort a expliqué les sources et vérifié la sincérité (1). Cette lutte que M. Maurice Barrès a engagée avec lui-même, c'est la même dont Chateaubriand, Fromentin et Byron nous ont raconté les épisodes douloureux, les triomphes amers et les épuisants réveils. Ils s'est jeté dans la lutte pour se persuader à lui-même que la vie valait d'être vécue; il a moralisé, il a chanté, parce que le silence l'effrayait.

Et, des chocs amers ou doux que supporta cette sensibilité, des voyages entrepris sur les bords méditerranéens, parmi les ruines qui marquent la gloire évanouie des dieux bons et des immortelles compatissantes, nous avons reçu une œuvre complexe. Singulièrement nuancée et vivante, la plus représentative de nos qualités nationales, car son harmonie est faite de mélancolie lorraine, de la vigueur musclée qu'on voit aux nymphes de Goujon et aux femmes de Van Loo, et de toute la fureur mystique et sensuelle des amoureuses méridionales. M. Maurice Barrès a compris et aimé les qualités de chacune de nos provinces, et c'est son honneur d'avoir commenté et goûté à la fois le génie latin d'un Mistral, la rêverie germanique de Stanislas de Guaïta, la douceur des Flandres chez Verlaine.

La « *magnificence désolée* » de ses proses, sa passion pour tout ce qui touche à la grandeur de notre idéal national, sa sensibilité d'une finesse incomparable, ses dons de coloriste et d'évocateur, l'ensemble d'un labeur qui s'affirme en une vingtaine de volumes, dont un seul suffirait à honorer un écrivain, tout cela confère à M. Maurice Barrès une autorité telle que je cherche, parmi les écrivains de son âge et même de notre temps, son égal.

(1) Cf. *Les Marges*, page 101.

Vous connaissez l'épigraphe antique :

> Ἑρμᾶς τᾷδ' ἕστακα παρ' ὄρχατον ἠνεμόεντα
> ἐν τριόδοις πολιᾶς ἐγγύθεν αἰόνος,
> ἀνδράσι κεκμηῶσιν ἔχων ἄμπαυσιν ὁδοῖο·
> ψυχρὸν δ' ἀχραὴς κράνα ὕδωρ προχέει.

Comme le jardin dont parle Anyta de Mytilène, l'œuvre de M. Maurice Barrès vous offrira une halte, une eau rafraîchissante et pour les hommes fatigués des fruits réconfortants. De ce jardin qu'animent tant de beaux visages, troublés par les saisons, émus de plaisirs, ou luisants de pleurs, Bérénice, Mme Astiné-Aravian, Mmes d'Aoury, La Pia et tant d'autres, vous contemplerez, à loisir, les croisements de trois chemins, et les champs de la patrie et la mer blanchissante sur laquelle flotte déjà la voile en route vers Athènes, cependant que, devant l'eau successive et le ciel changeant et la voile qui fuit, l'auteur de *La Mort de Venise* songe éperdument à l'éternelle dissolution.

ERNEST GAUBERT.

POÈMES

—

MOUETTES

Montent les mouettes avec des cris aigus et colères
Contre le vent qui les repousse ;
Plongent
Et confient tout bas
A l'oreille assoupie de la vaste, verte mer
Le secret attristé de leurs ambitions.

Montent les mouettes, blanches, plus blanches
Que l'écume même des eaux ;
Plongent
Et battent des ailes,
Et marchent sur les flots de la vaste, verte mer
En silence, bercées sur les vagues, debout.



LIED DE FIN D'AMOUR

Quand se quittent un peu nos deux bouches avides
Bien souvent tu me dis : M'aimeras-tu toujours?
Je suis las de répondre à tes questions vides ;
En décembre le vent glacera nos doigts gourds,

En avril, je le sais, la chanson de l'eau vive
A nouveau montera des fossés du chemin,
Mais moi, sais-je où ma vie, au long du temps, dérive?
Toi, connais-tu ton cœur, ton cœur de l'an prochain ?

Mais si tu veux savoir la couleur dont je t'aime,
Regarde un soir d'hiver améthyste et bleu-froid,
Et le parfum amer de la fleur chrysanthème
C'est le goût du désir que mon cœur porte en soi.



PAYSAGE

Le chemin encaissé qui conduit à la mer
S'en va le long d'un parc où, forts et droits, des hêtres,
Colonnes argentées et lisses, montent vers
Le ciel où la clarté du jour va disparaître.

Et de l'autre côté du chemin creux s'étend
Jusqu'au bois de sapins où l'ombre bleue descend,
Chaume plus vaste sous la nuit qui tombe, un champ.

J'allais par ce chemin, remontant de la plage,
Et je ne regardais que le ciel d'Occident
Où dessinaient leurs profils nets sous les nuages
Et le parc et le bois et la trace du champ.

Elle était simple et grande et noblement austère,
Ourlée des deux côtés d'arbres crépusculaires
La ligne obscure, au bord du ciel, de cette terre.

Et l'on eût dit qu'à l'horizon prochain s'ouvrait,
Dans la lumière éparse et fuyante, une scène,
La scène d'un théâtre immense, intime et vrai ·
Bâti pour le dieu Pan par des mains surhumaines.



NUIT DE JUIN

Pour rafraîchir mes mains en feu
Je les appuie contre la grille
Et dans le ciel profond et bleu
Toutes les étoiles scintillent.

Si fort est le parfum des fleurs
Que mon cœur se gonfle d'attente.
Pourquoi bats-tu si fort, mon cœur?
Quel désir d'autrefois te hante?

Je pense à d'autres soirs défunts,
A tant d'espérances déçues ;
C'étaient bien les mêmes parfums
Les mêmes étoiles émues.

La vie te guette. — Souviens-toi! —
Qui sut casser l'aile à tes rêves;
Mon triste cœur, combien de fois
Faudra-t-il que tu les relèves?

Mais les larmes et les douleurs,
Mais toutes les hontes passées
Sous l'haleine ingénue des fleurs
Se sont lentement effacées.

Et, comme au ciel profond et bleu
Les chères étoiles scintillent,
Pour rafraîchir mes mains en feu
Je les appuie contre la grille.



SUR UN PORTRAIT DU LOUVRE

L'art, ce magicien qui tous voiles nous lève,
Sait ranimer les morts couchés et endormis
Et j'appris, au Musée, mon plus intime ami,
Le portrait inconnu d'un jeune homme qui rêve.

Le pinceau probe et net d'un maître d'autrefois
Nous a gardé ses yeux éteints comme des lampes,
Et le battement sourd de la fièvre à ses tempes
Revit sur le panneau vermoulu de vieux bois.

Souvent, en regardant le pli clos de sa bouche
Et sa paupière lourde et son regard discret,
Je me suis demandé quel ténébreux secret
Dormait là, quelle haine ou quel amour farouches.

Pourtant il fut aussi le bel adolescent
Plein d'espoirs indécis et d'obscures tendresses ;
Quels philtres, quels poisons, quels baisers, quelle ivresse
Avaient déjà tari la source de son sang ?

— Mais faut-il, inconnu dont le regard me hante,
Aller chercher si loin le pourquoi de ton mal?
Le sort commun à tous et le destin normal
Sont-ils pas les seuls mots de l'énigme angoissante?

Ne suffirait-il point que les jours et les nuits
Aient, tour à tour, pesé de leur poids monotone
Sur ta jeune âme ardente, et que l'heure qui sonne
Ait marqué chaque soir le temps qui s'est enfui?

Et tes yeux lumineux et ta bouche charmante
Sans chagrins surhumains, sans tragiques malheurs,
Ont perdu lentement leur vif éclat de fleurs,
Mais la vie ne te fut ni bonne ni méchante.

Car ton fardeau ne fut que son banal fardeau
Aussi dur que jadis à nos lasses épaules,
Car tu dus, comme nous, jouer l'absurde rôle
Sans cris désespérés et sans divins sanglots.

Et quand je te regarde, ami pâle et fidèle,
Quand je te vois, meurtri de nos basses douleurs,
C'est sur moi-même aussi que je verse des pleurs,
Sur moi-même et sur toi et sur Eux et sur Elles!

GUY-CHARLES CROS.

ENQUÊTE SUR LES TENDANCES ACTUELLES DES ARTS PLASTIQUES

—

Il est manifeste qu'à l'époque présente les arts plastiques hésitent entre des souvenirs et des désirs, ceux-là pesant lourdement sur ceux-ci et les gênant dans leur essor. Il en résulte, surtout chez les jeunes, un trouble profond, que les expositions annuelles avouent depuis longtemps déjà.

Nous sommes au lendemain de *quelque chose*. Sommes-nous à la veille de *quelque chose ?*

Les maîtres primitifs et ceux de la décadence se sont rencontrés de nos jours et cheminent côte à côte avec ceux du siècle de Périclès, et ceux de la Renaissance, et ceux des siècles de Louis XIV et de Louis XV. Tous les siècles voisinent dans le nôtre. Et ce n'est pas seulement la singulière intimité de l'ingénuité et de la pourriture, c'est encore qu'il y a de la pourriture dans l'ingénuité, c'est que la même âme soit partagée entre ces directions contraires, et vive, douloureusement, et produise, périssablement, dans cet instable équilibre.

Des optimistes affirment que ces conditions furent celles de l'Art en tous temps, qu'il n'y a point à s'en inquiéter, que cet apparent chaos est la part nécessaire du désordre, que le génie et le talent y surent toujours trouver leur voie. Ils ne tiennent pas compte de la grande nouveauté qui caractérise l'instant actuel et contre laquelle il n'est pas permis d'invoquer l'autorité de la tradition, car elle la dément : et cette nouveauté considérable est, précisément, que nos contemporains ont cru à la possibilité d'une *nouveauté* en art.

Ceci, dis-je, timbre et colore étrangement l'heure qui sonne.

C'était fatal, et à bien connaître les caractéristiques de la pensée vivante, ivre de conquêtes scientifiques, profondément atteinte de ce mal si grave, la Foi dans le progrès indéfini de l'espèce, toute retentissante d'incompréhensifs mépris pour le

passé, on pouvait prévoir la crise que subissent aujourd'hui l'art et les artistes.

Jamais, en effet, jusqu'à nous, on ne fit de révolution, en art, que pour retourner aux principes. Je ne suis pas convaincu avec les esthètes de Beuron que « les lois du Beau appartiennent à la révélation originelle, sont l'héritage du paradis», mais je crois fermement qu'aucun art jamais n'a progressé, que, dès l'instant où le génie exprima une conception du Beau, l'espèce affirma plastiquement sa pleine réalisation spirituelle et sensible, le sens profond de ses relations avec la nature, et que les hommes, dans les manifestations de leur amour pour la vie par le geste de la Beauté, viennent des sommets et non pas s'acheminent de la base au faîte de la montagne. C'est le témoignage de l'histoire, qu'il serait long de circonstancier ; il suffit de l'évoquer : Grèce sublime, en décadence, pourtant, sur l'Egypte ; Renaissance, pâle reflet des splendeurs antiques; les Gothiques égaux des Egyptiens, parce que ceux-ci comme ceux-là inauguraient un temps...

Mais nous avons découvert, il y a peu, la peinture claire, la décomposition du ton, et au nom de ces inventions nous tolérons qu'on nous propose de fermer les musées. Nous avons, et c'est notre déplorable conquête, la conviction d'avoir innové. Cet embrasement de couleurs, cet incendie qu'ont allumé les impressionnistes nous laissent éblouis, et cependant que s'éteint le feu d'artifice, nous sommes comme frappés de cécité. Ces feux tardifs de la Saint-Jean, semble-t-il, laissent égarée dans les demi-ténèbres du dernier crépuscule l'humanité vieillie.

Je ne sache pas d'exemple plus saisissant, plus poignant, de l'universelle dispersion moderne. Comme dans les arts toutes les écoles, toutes les religions, maintenant, toutes les philosophies, se coudoient et se contredisent avec l'abominable sérénité de l'indifférence, et il y a les impressionnistes et les officiels, les symbolistes et les réalistes de la Foi, de la science sociale, de la politique, aussi bien que ceux de la plastique. Nul accord ; chacun cherche uniquement et cultive exclusivement ses propres différences au lieu de s'efforcer de rejoindre ses semblables, — mais il n'y a plus de semblables (1) !

(1) Matière infiniment sensible ! Certes, l'artiste doit cultiver ses différences, et

Etant les vibrations initiales et initiatrices de la vie humaine, la poésie et l'art doivent, dans une époque de chaos et de gachis, exprimer avec une intensité suprême le désordre; ils n'y manquent pas.

Je ne m'attarderai pas à faire le tableau de cette sorte de tempête où tous les vents soufflent dans tous les sens, ni même à faire la part, heureusement sûre, abondante et constante, des maîtres — un Rodin, un Carrière, un Degas, un Redon et tels rares autres, pôles solides, où pourra toujours l'avenir prendre son départ et sa direction. Je n'écris ici que des notes préliminaires, et c'est la tempête elle-même qui va suivre. Spectacle véritablement extraordinaire ! Les sincérités sont incontestables, la beauté même des efforts souvent s'impose à notre respect, et vous allez pourtant voir, chez des artistes représentant deux générations à peine, s'affirmer des tendances inconciliables, irréconciliables, chacune plausible tant que parle tel ou tel et si nous n'avions pas nous-mêmes pris un parti auquel nous entendons nous tenir.

Le fait le plus notable toutefois, et du moins le plus consolant, c'est l'ardeur de ces si diverses espérances. Lendemain trouble, mais cette agitation est, peut-être, celle de la vie. Dans tous les sens je le répète, et bien peu par le même chemin, mais tous ces artistes, auxquels j'ai hâte de donner la parole, cherchent l'avenir, le leur et celui de la race; les conclusions sommaires qu'ils ont bien voulu me donner de leurs méditations correspondent à des œuvres et les commentent. Tout ce mouvement n'est pas stérile et je me persuade qu'en offrant à mes correspondants l'occasion de se rencontrer, si je n'ose dire de se réunir, autour de certains objets principaux, de ceux qui font le thème de leur perpétuel entretien avec eux-mêmes, j'aurai utilement, qui sait ? provoqué des comparaisons, des retours, des départs rectifiés, — qui sait encore? la constatation heureuse de certains traits communs entre des esprits jusqu'alors séparés et qui désormais trouveront quelque réconfort dans cette découverte de mystérieuses sympathies spirituelles.

l'homme aussi, puisqu'on ne saurait faire une symphonie avec la même note ou le même accord simultanément et sans cesse répété : mais c'est une symphonie qu'il faut faire en définitive, avec l'immense variété des tons, des sons, des expressions multiples de l'âme humaine, harmoniques si elles sont sincères, si elles ne procèdent pas d'un stérile désir d'être originales et uniques.

Quoi qu'il en soit, l'initiative qui leur permet de s'affirmer ici prend, à cette date, à ce lendemain de l'impressionnisme, à cette vigile de l'inconnu, un intérêt historique.

J'enregistrerai sans les classer, à peu près dans l'ordre où je les ai reçues, les réponses qu'on a bien voulu faire aux questions que voici :

1° Avez-vous le sentiment qu'aujourd'hui l'art tende à prendre des directions nouvelles ?

2° L'impressionnisme est-il fini ? Peut-il se renouveler ?

3° Whistler, Gauguin, Fantin-Latour... qu'emportent ces morts ? Que nous laissent-ils ?

4° Quel état faites-vous de Cézanne ?

5° Selon vous l'artiste, doit-il tout attendre de la nature ou seulement lui demander les moyens plastiques de réaliser la pensée qui est en lui ?

(Plusieurs, comme c'était superbement leur droit, ont groupé leurs répliques en une sorte de profession de foi générale ; d'autres ont bien voulu s'astreindre aux indications que je leur soumettais, d'autres enfin m'ont opposé un déni de réponse historié où perce leur pensée réelle : tout est significatif.)

CHARLES MORICE.

★

M. Charles Lacoste

Quelle que soit sa conception de l'art, je pense que chaque artiste applique ses forces spirituelles les plus hautes à la réalisation de l'œuvre qu'il se sent appelé à produire. Il tente parfois de la justifier par des théories : celles-ci avec le temps changent de sens, perdent leur sens : l'œuvre seule reste — ou ne reste pas.

On classe les producteurs par « écoles » d'après les théories qu'ils paraissent avoir adoptées. Il semble cependant possible de se placer à un point de vue plus essentiel où une même pensée apparaît, animant tous ceux qui s'expriment dans le même art. Par cela même que chacun d'eux donne une nouvelle représentation, une nouvelle signification du monde, on peut considérer que les œuvres d'art les unes les autres se continuent, se complètent ; et, *en somme*, figurant la richesse sans cesse accrue de l'homme s'assimilant la beauté multiforme de l'univers, qu'il vienne par les routes du passé ou à travers champs, chaque artiste intéresse et vaut surtout en tant qu'étranger apportant du fond de sa patrie d'âme lointaine ou proche, grande ou

petite, glorieuse ou modeste patrie — son témoignage, présentant la *chose universelle* sous de nouvelles espèces. Ainsi pensé-je avec un apport simplement personnel collaborer à l'œuvre par quoi les hommes, dans le recueillement ou l'exaltation, méditent les figures de la vie : et comme eux tous, ainsi je cherche l'absolu.

On m'a dit que je copie dans la nature ce qui est une transcription exacte de mon rêve ; ce qui ne me traduit pas directement, je l'interprète. Mais, quel que soit son souci d'être plus ou moins fidèle aux apparences qu'à sa vérité intérieure, nul ne saurait dire dans quelle mesure son esprit modifie la vision de ses yeux. Notre douleur et notre joie, nous ne savons si ce sont des voiles ou des révélateurs ; de ce mystérieux enchantement que d'autres nomment poésie et sans quoi nul pain n'aurait la saveur nourricière, nous ne savons pas s'il est en nous ou dans les choses. Il est comme un rayon venu d'un autre monde de la création.



M. Paterne Berrichon

Je vois — et ce spectacle était, cette année, admirable au salon des Indépendants — que les jeunes peintres s'efforcent vers des formules nouvelles de Beauté. Il n'en demeure pas moins que l'impressionnisme a ramené la peinture à son nécessaire objet, la confidence des émotions par la lumière, le rendu subjectif des harmonies de la nature colorée, vibrant dans l'amosphère. Car la peinture est avant tout l'art du toucher, comme la musique est avant tout l'art de l'oreille, comme la sculpture est avant tout l'art de la main. Ne pas confondre ces arts, et ne pas leur demander d'être littéraires. La littérature, leur synthèse, est postérieure à eux de même que l'idée est postérieure à la sensation et la sensation postérieure à l'impression.

Whistler, Gauguin, Fantin se rattachent aux impressionnistes. Quelque prétexte qu'ils aient pris pour s'exprimer, ils furent avant tout des peintres ; et la mort, qui a atteint leur personnalité biologique, n'a pas touché à leur enseignement individuel, qui perdure. Je dirai de Cézanne qu'il est un trésor incomparable d'émotion lumineuse. La richesse et la variété de ses valeurs coloriées parviennent à ne pas faire regretter de trop gros défauts de mise en œuvre. C'est un peintre essentiel. Je le vois, dans son art, ce que fut Rimbaud dans la littérature, une mine inépuisable de diamants. Son influence actuelle est énorme et bienfaisante ; seulement, il me semble à craindre que tels, parmi ses influencés, ne le soient quelquefois par ses défauts.

Mes prédilections, dans le passé, vont à Rembrandt, le plus profond des peintres de tableaux (et je voudrais, entre parenthèses, qu'on confondît un peu moins souvent le *tableau* avec la peinture décora-

tive, l'art d'embellir la superficie d'un mur avec l'art d'ouvrir une fenêtre de beauté dans ce mur).

Je pense très souvent à Chardin, à Ingres, à Corot, à Sisley. C'est vous dire que je me soumets entièrement à la nature et que je me repose sur elle du soin de dégager ma personnalité picturale, si j'en ai une.

★

M. Gaston Prunier

L'art, à notre époque individualiste, parcourt fébrilement des cycles fatals : réalisme, symbolisme, idéalisme; il échappe à toute classification, déroute toute prévision. Des personnalités émergent, qui captivent. Mais que d'originalités factices, et toutes de métier !

Le retour à la sincérité intime, à la réalisation de la personnalité totale, s'impose. Lassés des virtuosités techniques nous devons aller vers un art d'expression humaine, d'émotion synthétique, qui succédera heureusement à la période analytique de l'impressionnisme, devenu l'exclusive application d'un procédé. Ce procédé ne saurait avoir d'avenir dans l'histoire de l'art, encore que sa carrière mercantile ne soit peut-être pas terminée.

L'école impressionniste aura été féconde et son apport considérable. Le renouvellement paraît impossible. Retourner au point de départ, et parcourir à nouveau les étapes abolies pour sans doute aboutir de nouveau où nous en sommes, à quoi bon ? Je ne sais si le néo-impressionnisme pourra être, sous quelque autocratie, l'art officiel. Pour l'instant, un art synthétique est à prévoir, un art d'émotion intérieure à désirer.

Whistler, qui créa de rares harmonies, laisse des continuateurs, dont l'art précieux gardera son intérêt tant que la généralisation du système n'en aura pas avoué les faiblesses.

Gauguin emporte la volonté puissante d'un retour à la naïveté. C'est de par son horreur des concessions qu'il dut s'exiler. Son influence est indéniable.

Fantin relia la tradition à l'impressionnisme. Il fut une personnalité, mais, je crois, sans rayonnement.

Cézanne est un bel exemple : individualité réfractaire aux influences, il contraignit ses contemporains au respect et leur imposa la préoccupation de son propre idéal par la seule force expansive de la sincérité intime. Il montre ce que peut un artiste vraiment animé de l'amour de son art.

Je ne pense guère aux maîtres, je l'avoue, que quand je vais les voir au Louvre ; c'est, tout de même, assez souvent. Les braves honnêtes gens de 1830, Millet surtout, m'attirent, et Corot, et aussi, à la Sorbonne, au Panthéon, Puvis de Chavannes.

Personnellement, je voudrais arriver à une communion intime avec la nature, comme avec une amie élue, lui demander des impressions, lui communiquer mes émotions, lui emprunter ses caractéristiques expressions, avec l'espoir de réaliser un jour, plastiquement, ce que je peux avoir en moi d'humanité.



M. Kees Van Dongen

L'art, éternellement, prendra des directions nouvelles, et quelque chose va commencer, commence, — commence seulement. Le mouvement impressionniste est fini. Peut-être aura-t-il encore des soubresauts.

Les morts n'emportent rien.

Gauguin nous laisse une belle œuvre et je le considère comme le précurseur d'une nouvelle religion d'art, qui, à la source même de la vie, puisera des forces pour faire de la vie une fleur, et de la mort une autre fleur, et de l'éternité une couronne de fleurs multicolores.

Fantin et Whistler nous laissent — des tableaux.

Cézanne est le plus beau peintre de son époque. Mais combien de mouches se brûlent les ailes à cette lumière !

Pour moi, je ne pense ni aux maîtres de jadis ni à ceux d'hier. Aujourd'hui, je pense à demain, — et je demande à la nature — comment il faut vivre.



M. George Desvallières

Je me sens incapable de répondre en quelques lignes à chacune des questions que vous me posez. Elles touchent aux points les plus sensibles de mon cœur et de mon intelligence d'artiste...

Oui, je crois que « quelque chose » est commencé. Un effort vers la Gravité et le Style, dont l'Ecole des Beaux-Arts nous éloigne et dont les Daumier, les Gauguin, les Cézanne, les Lautrec, les Van Gogh et les Seurat nous rapprochent.

Je ne crois pas que Whistler et Fantin-Latour, malgré leur haute valeur, apportent rien à ce mouvement, l'un étant plus subtil que sensible et l'autre plus exécutant que poète.

Parmi les étrangers, mon cœur va aux Italiens plus qu'aux Flamands. En France, Watteau et Chardin me touchent presque exclusivement, et, parmi les modernes, je conserve une profonde admiration pour Gustave Moreau, que tant d'artistes méconnaissent aujourd'hui parce qu'ils ne savent pas le regarder.

La nature n'a jamais été qu'un moyen de réaliser une pensée ; j'entends par pensée un mouvement de l'âme.

★

Mme Marval

Je crois que Monsieur l'Art est un individu beaucoup trop sérieux pour se laisser dévoyer, quelque direction qu'il ait l'air de prendre. Et que nous importe sa direction, pourvu qu'il y ait « art » et non pas drôlerie momentanée?

Qu'il se nomme impressionnisme, expressionnisme, ou... etc., l'art ne finit pas. Est fini, certainement, le Monsieur qui allait couper le morceau de falaise de Monet et se servir des procédés de ce peintre sans les avoir compris tout en s'attribuant le nom d'artiste. Mais l'impression que nous avons, en regardant un enfant blond près de sa maman brune, vraiment, est-ce fini? Je ne me plaindrai jamais qu'un artiste me montre son âme par ses impressions.

Whistler, Gauguin, Fantin emportent mon admiration, et nous laissent beaucoup à faire.

J'admire Cézanne parce qu'il a pris, en face de la nature, l'attitude d'un point d'interrogation.

J'aime Lautrec, Corot, Rembrandt et l'auteur de la Vénus accroupie.

Quant à la question de savoir si l'artiste doit tout attendre, ou non, de la nature, je laisse à chaque artiste le droit de se répondre.

★

M. Charles Camoin

Je crois que l'art évolue constamment, qu'il se vivifie et se renouvelle sans cesse dans la diversité des tempéraments, et, d'une façon générale, il me semble que la génération actuelle aura pour tâche d'achever ce que l'impressionnisme a indiqué.

L'impressionnisme fut une renaissance. Il ne peut être absolument fini. Ceux qui viennent auront à s'en dégager, sous peine de tomber dans le pastiche, mais ils ne pourront pas l'ignorer.

Cézanne est un génie par la nouveauté et par l'importance de son apport. Il est de ceux qui déterminent une évolution. C'est le Primitif du plein air. Il est profondément classique, et il répète souvent qu'il n'a cherché qu'à *vivifier Poussin sur nature.* Il ne voit pas objectivement et par la tache comme les impressionnistes; il déchiffre la nature lentement, par l'ombre et la lumière, qu'il exprime en des sensations de couleur. Cependant, il n'a pas d'autre but que celui de « faire l'image ».

Mais je crois intéressant de citer quelques-unes de ses pensées et les conseils que j'ai reçus de lui :

« Puisque vous voilà à Paris et que les Maîtres du Louvre vous attirent, faites d'après les grands maîtres décoratifs, Véronèse et

Rubens, des études comme vous feriez d'après nature, ce que je n'ai su faire qu'incomplètement. Mais vous faites bien d'étudier surtout sur nature. Allez au Louvre, mais, après avoir vu les Maîtres qui y reposent, il faut se hâter d'en sortir et vivifier en soi, au contact de la nature, les instincts, les sensations d'art qui résident en nous. On parle peut-être mieux de peinture en étant sur le motif qu'en devisant de théories purement spéculatives et dans lesquelles on s'égare souvent.

« Vous voyez qu'une ère d'art nouveau se prépare, comme vous le pressentiez. Continuez d'étudier sans défaillance, Dieu fera le reste.

« Tout est, en art surtout, théorie développée et appliquée au contact de la nature. Quand je vous verrai, je vous parlerai plus justement que n'importe qui sur la peinture. Je n'ai rien à cacher en art. Il n'y a que la force initiale, c'est-à-dire le tempérament, qui puisse porter quelqu'un au but qu'il doit atteindre.

« Quel que soit le maître que vous préfériez, il ne doit être pour vous qu'une orientation. Les conseils, la méthode d'un autre ne doivent pas vous faire changer votre manière de sentir.

« Le dessin n'est que la configuration de ce que vous voyez.

« Michel-Ange est un constructeur, et Raphaël un artiste qui, si grand qu'il soit, est toujours bridé par le modèle. Quand il veut devenir « réfléchisseur », il tombe au-dessous de son grand rival. »

Je dois dire, car Cézanne désire qu'on le sache, qu'il a la plus grande admiration pour Monet.

Fragonard et Renoir sont les maîtres auxquels je pense le plus volontiers.

Oui, j'attends tout de l'étude sur nature.



M. Alcide Le Beau

Il serait impropre de dire que l'art pût prendre des directions nouvelles. L'art, étant la production de la pensée et de nos qualités émotives, se transforme comme elles et avec elles. L'art doit évoluer sous peine de mort, de même qu'une race qui n'évolue pas se condamne à sa perte ou à sa déchéance.

L'Impressionnisme est une époque dans l'histoire de l'art. Il est la déduction d'un art antérieur, et c'est parce qu'il se trouve dans la ligne d'évolution de l'esprit humain que, comme Phénix, il doit renaître de ses cendres.

Whistler, Gauguin, Fantin font partie de cette pléïade qui fut l'expression la plus forte de leur époque. En dehors des qualités maîtresses de leur art, ils sont un enseignement par leur volonté puissante.

Cézannes est un merveilleux intuitif.

La nature prête à l'artiste, elle ne lui donne pas. Nous voyons la nature à travers nous-mêmes, c'est-à-dire à travers nos sentiments, nos aspirations et nos pensées.



M. E. Schuffenecker

A mon sens, le XIXe siècle n'a pas eu d'art; il n'a eu que des artistes.

Je ne vois actuellement que ce qu'on appelle l'Art Nouveau qui soit vraiment intéressant et ait un avenir, parce qu'une race consciente et forte l'a créé, l'Anglo-Saxonne.

L'Impressionnisme n'a pas à se renouveler, mais à se compléter. Le père, le Dieu, c'est Delacroix. — Pissarro, Monet, Manet instaurèrent le plein air, mais ne firent jamais un tableau, une œuvre, en un mot. Puvis en a fait, mais est-il un impressionniste au sens strict du mot?

L'Impressionnisme, c'est la voie intelligente, belle, logique, savante. Il reste à produire des œuvres, après le grand Delacroix.

Whistler est un tempérament très anglo-saxon, rêveur, distingué, profond, mais limité. Pas un tableau, quelques beaux portraits. de prenantes notations.

Gauguin, lui, c'est un phénomène, un géant déconcertant et hostile surtout. Il n'a pas pu donner sa mesure, il était trop haï. De ce qu'il a fait on peut conclure que ce fut un des plus extraordinaires dominateurs de la matière. Il muait en œuvre d'art toute substance, la toile, la terre, le bois, la tôle, l'étoffe... Cet homme avait vraiment le démon de l'art. Mais il aimait le laid. Jamais il ne nous a fait entrevoir le ciel.

Fantin est l'auteur de jolies romances, poétiques et savoureusement picturales. On « tournait » autour de ses portraits ou de ses natures mortes.

Mais, de ces trois hommes, seul Gauguin me paraît laisser une suite, avoir tracé une voie.

Cézanne est le grand et âpre ingénu. C'est un tempérament. N'a fait ni un tableau ni une œuvre.

Pour moi, le maître auquel je pense toujours, le Père, l'Initiateur, le Dieu : Delacroix.

L'artiste ne doit tout attendre que de lui-même, de la flamme intérieure allumée en lui par la nature. La nature est, en outre, le cadre nécessaire, où il se meut, s'exalte, s'apaise, puise des éléments, même des inspirations. Mais le principe de son art tout entier est en lui-même.

★

M. Maurice Denis

Vous me demandez mon avis sur plusieurs questions qu'il faudrait une série d'articles pour traiter honnêtement. J'ai déjà beaucoup trop écrit; certains me l'ont reproché et, malgré l'exemple de quelques grands maîtres, j'en viens à penser que c'est plutôt par la peinture qu'il convient à un peintre de manifester ses intentions...

Si je vous réponds que, selon moi, les arts d'imitation évoluent vers l'abstraction, il me faudrait, pour être compris, pour élucider cette formule, recopier les quatre pages données à *l'Occident* sur l'exposition de mon ami Charles Guérin.

Si j'ajoute que Cézanne est un classique, alors je dois définir le classicisme : je l'ai tenté naguère dans mon *Etude sur les élèves de Ingres*, et c'est vraiment très difficile.

Enfin, cher ami, que n'avez-vous commencé votre enquête quelques mois plus tôt? C'était l'hiver. Dans le silence de l'atelier les peintres méditent plus volontiers. C'est l'époque des musées, des expositions, des théories. Mais aujourd'hui les jacinthes poussent dans la forêt de Saint-Germain, les coteaux fleurissent. Laissez-moi m'évader, je vous prie, des filets de votre critique et souffrez que j'aille *demander à la nature plus que les moyens de réaliser la pensée qui est en moi*.



M. J.-E. Blanche

Si l'art prend des directions nouvelles? Oui, tous les deux ou trois ans, dans un quartier ou dans l'autre.

Je ne sais pas ce que vous appelez impressionnisme. Il paraît que, dans un ouvrage allemand, très annoncé, l'on va faire remonter l'impressionnisme à Goya. Pourquoi Goya? Si vous entendez par impressionnisme une certaine façon rapide d'exprimer des sensations fugitives, ou un procédé détourné pour donner l'équivalent de certains effets de lumière, je ne vois pas pourquoi il ne naîtrait pas encore des hommes qui s'y appliqueraient. Voulez-vous dire : Art de Monet, de Sisley? alors c'est différent. La recette en est perdue. Vous tenez Van Gogh pour un initiateur et pour un grand artiste? Seurat pour un maître? Si oui, l'impressionnisme pourra encore beaucoup se renouveler et produire des douzaines de maîtres. Il suffira pour cela que la mort les fauche jeunes et qu'ils soient exaltés par les petites revues.

Whistler? Lire mon étude sur lui.

Ganguin? un habile homme, très tourmenté, très artiste, qui eut

besoin d'aller singulièrement loin d'ici pour découvrir sa personnalité.

Fantin? Un bon petit maître français qui fit des chefs-d'œuvre avec des fleurs et des fruits, quelques bons portraits très bourgeois, d'une jolie exécution. Un admirateur timide des maîtres, un orléaniste révolté.

Ces trois artistes nous ont laissé d'excellents tableaux et c'est tout ce qu'ils avaient à laisser. Le premier a eu une grande influence, comme homme de goût. Le troisième aucune. Le second?... Laissons à M. Bernard le soin de répondre.

Quant à Cézanne... lire mon Salon d'Automne et corriger les fautes d'impression, dont je m'excuse. La couleur de Cézanne m'enchante quand elle est dans ses toiles et me dégoûte quand elle est dans celle des autres. Ces autres sont moins nombreux qu'on ne le dit. Ils sont même très rares. Aux Indépendants, il y avait un Allemand qui en avait fait de délicieux pastiches. Je ne retrouve plus son nom. Mais c'était vraiment ingénieux.

Tout attendre de la nature? Il faudrait cinq cents pages pour répondre à ceci. Cela dépend de ce que l'on prétend faire. Si vous parlez des pommes et des serviettes, des arbres et des ciels qui encombraient les serres des Indépendants, il est plutôt imprudent de penser à Cézanne.

★

M. René Piot

Vos questions touchent à tous les troubles qui sont en nous actuellement. Dans vingt ans seulement il faudrait repasser pour avoir une réponse précise.

Vous savez comme Delacroix avait des amours *classiques?* Passionné pour Cimarosa et Mozart, il avait en horreur Hugo, Musset, Berlioz... Si ce grand « averti » s'est ainsi trompé sur le sens de son propre nom, comment, nous, pourrions-nous préciser les besoins nouveaux dont nous constituons chacun une pauvre petite unité douloureuse?

Du reste, y a-t-il mouvement d'ensemble? C'est l'anarchie, dans notre art. On sent un grouillement très passionnant de recherches, mais elles paraissent individuelles et vont dans tous les sens.

Logiquement, il semble pourtant évident qu'un mouvement, s'il se produit, n'échappera pas à la « loi de succession », il sera la réaction volontaire et apparente contre le besoin précédent, mais il en naîtra.

Le mot impressionnisme a été assaisonné à tant de sauces et le groupe est constitué par des invidualités si tranchées qu'il est difficile d'en parler en bloc.

Si vous entendez leur sens du particulier, leur recherche des moyens exaltés, qu'ils tiennent d'influences réalistes et romantiques, je crois

indicatrice d'une réaction l'admiration de certains pour Gauguin et Cézanne. Gauguin par son sens de l'héroïsme et Cézanne par son amour de la gravité montrent le chemin vers le sens du général qui nous amènera à la privation de certaines exaltations apparentes et à la concision des moyens.

Mais des impressionnistes le sens admirable de la vie et les rajeunissements de technique resteront toujours, et viendront s'ajouter, comme le romantisme,au total des complexités qui assaillent le pauvre artiste moderne.

Du reste, l'impressionnisme n'est plus à une période de lutte, mais de gloire, et, il y a une quinzaine d'années surtout, il a eu sa répercussion sur les jeunes quand sont nés les deux groupes des néo-impressionnistes qui ont maintenant une très belle vitalité.

Je crois avoir aimé tous les maîtres anciens les uns après les autres, sinon les uns avec les autres. Pourtant, mes émotions les plus grandes, je les ai peut-être connues auprès des sublimes Egyptiens, de certains Grecs primitifs,ou de la chapelle des Espagnols.

Votre dernière question me semble totalement impossible à résoudre avec des mots, car elle touche à toute notre anarchie intérieure.

Tout notre trouble est fait, justement, des oscillations entre la nature, centre de passivité émotive, et nous-mêmes, centre d'activité émotive. Notre poétique se forme le jour où intervient l'accord intégral entre ces deux pôles.

Mais il faut surtout combattre la façon dont certains emploient encore le mot « sincérité », qu'ils font tenir dans la copie constante et refroidie de la nature, reste de théories réalistes mal digérées.

Courbet avait trouvé dans son écurie un âne de génie qui l'a arrêté à des choses admirables. Mais l'âne est mort et il serait douloureux de s'en tenir au conseil de Jules Lefèvre à ses élèves : « La plus grande qualité d'un peintre, c'est la bêtise. »

Le débat est en nous-mêmes,et la « sincérité » est dans une volonté déformatrice qui soit vraiment la somme de nos vrais besoins. La sincérité, c'est l'exaltation de nous-mêmes devant la nature nous révélant des rapports encore inaperçus. C'est là l'exemple que nous donnent tous les maîtres anciens comme les grands modernes, Ingres, Degas, Renoir ou Cézanne.

Voilà ce que je pense en ce moment. Mais mes idées peuvent se transformer demain.

Une chose prime tout et *seule* vaut : le DON.

★

M. F. Vallotton

Je ne crois pas que l'art prenne jamais des directions nouvelles,ses fins étant immuables, perpétuelles, et depuis toujours.

On ne saurait donc considérer que ses moyens d'expression. Ils sont multiples et peut-être le seront de plus en plus, mais le tumulte de procédés et de méthode dont témoignent nos présentes expositions ne doit pas induire à cette pensée qu'en art quelque chose meure ni que quelque chose naisse. Ça continue. Seuls les « amateurs », soucieux de bons placements, peuvent prétendre à quelque trouble et n'y manquent pas, je présume. Là n'est pas l'intérêt.

Whistler, Gauguin, Fantin emportent le calme de consciences au repos. Tous trois ont fait leur tâche, noblement, et de suffisants gages l'attestent. Que vouloir de plus ?

Pour moi, je songe plutôt à des œuvres qu'à des hommes. Aujourd'hui l'une, demain l'autre, suivant le temps. Il y a deux jours, j'ai goûté pleinement le *Balthazar Castiglione* de Raphaël et les Zurbarans du Louvre. Aussi le *Romulus vainqueur* d'Ingres, aux Beaux-Arts.

Quant à Cézanne, j'en fais un état capital. Je l'évite, respectueusement.

La nature? les idées ? on fait ce qu'on peut. Il faut bien, étant donné que les plus grandes idées sont courtes, aller souvent à la campagne, regarder l'eau couler sous les ponts et coucher de belles femmes sur son canapé.

*

M. Albert Braut

Oui, je crois que l'art prend aujourd'hui des directions nouvelles. Mais le mouvement artistique actuel, bien qu'étranger à l'impressionnisme, en subit pourtant l'influence.

Il faudrait écrire plus longuement que je ne le puis pour dire quelle place occuperont dans l'histoire de la peinture contemporaine ces consciencieux artistes, Whistler, Gauguin et Fantin. Mais je considère Cézanne comme un des grands maîtres de l'art français et j'ai pour son œuvre la plus sincère admiration.

Les maîtres auxquels je pense le plus volontiers sont ceux dont nous descendons le plus directement, Poussin, Chardin, Ingres, Corot, Manet.

Je crois impossible de séparer la pensée de la vision de la nature. Rembrandt a autant observé la nature pour exprimer la figure du Christ dans *les Pèlerins d'Emmaüs* et les gestes d'étonnement recueilli des pèlerins, de même Vinci pour fixer l'admirable sourire de *la Joconde*, que l'ont observée le Lorrain dans son *Débarquement de Cléopâtre*, Chardin dans sa *Pourvoyeuse* ou Ingres dans son *Portrait de Bertin*.

(*A suivre.*)

SUR LA MER DU NORD

—

AVEC LES PÊCHEURS

—

A G. Ricard-Cordingley, peintre de la mer.

Yarmouth, vendredi.

Je m'embarque demain à Gorlestone, l'avant-port de Yarmouth, à bord du chalutier-hôpital *Alpha*. Ce navire, et dix autres analogues, sont armés par la « Royal national Mission for Deep Sea Fishermen ». L'œuvre, d'initiative privée, dispose, grâce à la générosité du public et grâce aussi au produit de sa pêche, d'un budget de charité de plus d'un million: elle l'emploie à assurer aux cent mille pêcheurs anglais des mers du Nord et d'Irlande, d'Islande et du Labrador, des soins médicaux au cours de leurs campagnes de pêche, un peu de bien-être physique, et un sérieux réconfort moral. L'an dernier, elle a soigné 21.005 malades et distribué 52 tonnes de livres, brochures, revues, magazines, etc... Elle vend à des prix minimes des lainages, précieux contre le froid. En outre, elle a profité du goût des marins pour le tabac, pour leur faire passer, au moins en mer, celui de l'eau-de-vie. L'ensemble de ses opérations donne une sérieuse somme de Bien à son actif.

L'embouchure de la Yare, qui va de Gorlestone à Yarmouth, forme un port de trois kilomètres de long, avec, par conséquent, six kilomètres de quais: les cales sèches, les chantiers de construction, les magasins de toutes sortes, le dock où se vend le poisson, sont là très au large, et il reste encore un vaste emplacement disponible pour manutentionner le hareng à cette époque bénie de la harengaison, où il semble pousser entre les pavés. L'Angleterre est vraiment le pays maritime privilégié. Et je comprends que, sans doute pour témoigner à la marine de leur puissance de mâle à son égard, les Anglais, alors qu'ils mettent au neutre tous les noms de choses, ont

mis au féminin uniquement ceux qui désignent les navires, comme ils ont pris la liberté, tout en se disant « vous » les uns aux autres, de tutoyer uniquement le Seigneur, sans doute pour témoigner de leur intimité avec sa Toute-Puissance.

Un tour dans Yarmouth : une ville neuve, station balnéaire suivant la formule, avec terrasses fleuries longeant la mer, casinos, villas élégantes, hôtels luxueux, etc...; une ville ancienne, infiniment plus intéressante. Au centre, l'église paroissiale, avec de beaux morceaux d'architecture des XIIe, XIIIe et XIVe siècles; elle offre trois nefs : à l'aurore du protestantisme, on mura les entrecolonnements, et chaque nef fut affectée à une secte différente. Heureusement, depuis lors, l'église a retrouvé son unité, et les fâcheuses cloisons ont été abattues. Autour, serré contre elle, comme en France autrefois, le cimetière. Et à côté, la grand'place, actuellement transformée en champ de foire. Ah certes! Malthus n'est pas prophète dans son pays! Une innombrable marmaille, déjà anglaise, s'amuse méthodiquement. Les orgues de Barbarie ne sont pas plus civilisées que chez nous: c'est le même odieux couincouinement. Il est vrai que nous fournissons les tuyaux, de sorte que, sur le même instrument, on lit à gauche « Paris », et à droite « Manchester ». La voilà bien, l'entente cordiale!

Une toile peinte attire mon attention: elle reproduit un tableau de David, l'enlèvement des Sabines; le titre seul a changé; il est devenu : « A war between the Britons and the Romans » (Une guerre entre les Bretons et les Romains). Ah! les leçons de l'Histoire!

Perpendiculaires à la rue principale, une infinité de ruelles étroites et sombres; les maisons, perclues de vieillesse, cherchent l'une contre l'autre pour leur front défaillant un mutuel appui. Voici des murs plus noirs, des fenêtres gothiques : la geôle. On a conservé quelques cachots; les autres ont été transformés en musée; nul jour propice n'éclaire les objets vénérables qui sont là prisonniers, et le gardien craque des allumettes bougies (on sait qu'elles ne coûtent pas cher en ce pays béni qui ignore les bienfaits de la sacro-sainte Régie) pour que je puisse déchiffrer une inscription. Jouxte la geôle, par un contraste fréquent en Angleterre, une superbe bibliothèque flambant neuf: l'illustre Carneggie en dota la ville. Beaucoup de lecteurs s'y pressent (de l'autre côté de la Manche

la lecture est un des sports préférés); j'entre dans la salle où l'on prête les livres, dans celle où le public parcourt les journaux, dans celle où il feuillette les revues; par contre, je me casse le nez à la porte de celle qui est réservée aux Dames.

Décidément, à voir le succès de sa fondation, M. Carneggie a bien fait en choisissant ce moyen de se débarrasser de ses millions; donc il avait bien fait de les accumuler; donc tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

En mer. Samedi.

L'*Alpha* largue ses amarres. Une bande de gamins l'accompagne en courant le long du quai, chantant et criant bon voyage. Les marins du bord reconnaissent ces bons sentiments en jetant à ceux qui les manifestent des sous, autour de chacun desquels une bataille se livre.

Nous allons à Grimsby faire du charbon, avant de prendre le large.

La côte défile à nos yeux, basse et sombre; par endroits, elle se hausse un peu; un clocher, les ailes d'un moulin à vent, quelque altière et massive tour carrée se découpent parfois sur le ciel. Le paysage n'est pas gris à proprement parler, mais argenté, et monochrome. Pas de tons: des nuances, très fines. Des luisances métalliques, toutes blanches, éclairent une vague et meurent avec elle. Une averse arrive de l'horizon, tache jaunâtre progressant sur le ciel et sur l'eau, qui prennent des teintes d'ardoise.

La lumière change. La côte apparaît verdoyante. Son aspect rappelle les îles du Danemark. Nous entrons dans la baie de l'Humber; l'eau se trouble; un marsouin se livre à quelque distance à des ébats chorégraphiques. De plus en plus nombreux, des chalutiers à vapeur filent dans la même direction que nous. Ce sont des *single-boaters* pour la plupart, des solitaires (par opposition à ceux qui pêchent réunis en flottilles); beaucoup reviennent d'Islande.

Grimsby est le plus grand centre de pêche du monde: en ce moment, une soixantaine de chalutiers viennent chaque jour y verser leur cargaison, et il s'en faut que la saison batte son plein.

Grimsby. Dimanche.

Un matin gris. Un tableau ancien aux tons passés, adoucis,

s'harmonisant délicatement. L'*Alpha* est amarré dans un étroit bassin de Grimsby, dominé par des quais élevés, murs noirs ou forêt de lourdes poutres goudronnées. Plus loin, le bassin s'élargit soudain, et c'est la perspective d'une ville de navires au repos : coques massives des cargos à vapeur, avec leurs énormes cheminées, leurs ventilateurs qui semblent des trompes formidables; voiliers de toutes formes et de tousâges, avec l'élancement hardi de leur mâture légère, l'élégance de lignes des voilures silhouettées par les cordages ténus comme des fils d'Arachné, le claquement au vent des flammes et des pavillons.

Tout cela baigne dans une lumière diffuse venue on ne sait d'où, dans une atmosphère de rêve qui donne au paysage une allure étrange, surnaturelle. On s'étonnerait médiocrement d'y voir surgir le Vaisseau-Fantôme. Et, comme pour ajouter à l'illusion, voici le tintement argentin de carillons qui éveillent la ville, invisible d'où nous sommes ; on dirait les cloches toutes proches, tant l'humidité de l'air favorise le son, cloches fantastiques éparses dans la brume lumineuse, et jetant une note joyeuse, un appel à l'Espoir, parmi la Mélancolie qui flotte autour des choses.

Sur deux kilomètres au moins en longueur, sur une vingtaine de mètres en largeur, les poissons sont alignés comme à la parade, à même le sol du dock qui borde le quai. Le grouillement affairé des gens qui les vendent, les achètent, les transportent, est inouï. Garé ! Les brouettes en file indienne heurtent les tibias; les caisses que dégorgent les trappes ouvertes au plafond menacent les têtes. Il faut suivre un courant pour n'être que bousculé. Impossible de rester en place. Les crieurs passent d'un lot à un autre, les acheteurs en rang devant eux. Une boue gluante, grasse et noire (les visquosités des poissons en forment la base), rend le pavé onctueux; on y patine. Il y faut de grosses chaussures et des jambières, en toile cirée rigide pour ceux qui peuvent s'offrir ce luxe, en journaux de la veille (il est cinq heures du matin) ficelés autour des jambes, pour les pauvres diables. Les crieurs, les gens chic, s'engaînent dans une longue blouse blanche, largement ouverte du haut, pour laisser en évidence un faux col immaculé, de coupe ultra fashionable, et une fleur à la boutonnière. Dans ce

milieu! Une fleur! Je ne conçois pas que rien, jamais, nulle part, puisse jurer de façon aussi choquante!

Les chalutiers touchent au quai, le quai est aménagé en dock, bordé lui-même par la voie ferrée. Le plancher du dock est au niveau de celui des wagons. Les caisses et la glace arrivent par le toit. De sorte que, pour être débarqué, vendu, manutentionné, mis en glace, expédié, chargé sur le train qui doit l'emporter, le poisson parcourt en tout une vingtaine de mètres. L'esprit pratique des Anglais triomphe.

A cinq heures du soir, le dock est désert : personne, plus une caisse, plus rien sur le sol lavé, rincé, inondé par des jets d'eau puissants, et sec, propre, net comme l'ongle d'une petite maîtresse.

Deux rues commerçantes; toutes les autres bordées de maisons uniformément les mêmes par catégories, suivant qu'elles abritent un ouvrier, un petit bourgeois, un bourgeois cossu, ou un richard. L'aspect est navrant de monotonie, sauf pour les demeures fastueuses qu'entourent de beaux jardins. Ainsi la vie anglaise est merveilleusement réglée, hiérarchisée, uniformisée en ses moindres manifestations. Tout bon Anglais prend son thé à cinq heures, sur quelque point du globe qu'il se trouve. Ce caractère de la race apparaît partout où la race s'affirme. La délicieuse fée Fantaisie a détourné ses yeux de ce pays et de ce peuple.

Au bout de la ville, un ravissant et minuscule jardin public, avec rochers, pièces d'eau, cygnes, allées contournées, berceaux de verdure, et quantité de bancs, tous occupés par des couples d'amoureux. C'est dimanche, à la tombée du jour, en avril : je suis sûr que tous les amoureux anglais se croient obligés, à cette heure, de se serrer l'un contre l'autre sur un banc, dans un parc, émus d'une même sentimentalité chromolithographique !

En mer, mercredi.

On nous écluse vers la sortie. Je prends le temps d'examiner deux *copers* hollandais que le stationnaire de l'Etat dans ces parages vient de capturer, en train de vendre du tabac et de l'eau-de-vie dans la limite des eaux territoriales. L'un est déjà à quai ; les marins de Sa Majesté britannique se prélas-

sent sur leur prise tandis que les officiers procèdent à une perquisition ; l'autre est remorqué dans le port. Ils arborent au haut du grand mât un large pavillon blanc battant neuf, où zigzague un S noir qui veut dire *supply;* les pêcheurs lisent « cabaret flottant ».

Sales, ventrus, mastocs, les *copers* ont l'air de vagabonds auprès du stationnaire élégant, fin de ligne, irréprochable de tenue, à l'ancre sur rade comme un lévrier au repos près du gibier qu'il a chassé.

L'*Alpha* quitte Grimsby. Il file à toute vapeur dans la direction du Nord-Est. Il s'agit de retrouver le plus tôt possible une des trois flottes de pêche que nous devons convoyer, celle précisément qui fut bombardée par Rojdestvensky ; notre navire lui-même se trouvait sur le théâtre de l'incident : un obus porta à quelque distance de son avant ; une énorme lame le souleva, puis le laissa retomber si lourdement que toutes ses membrures en craquèrent, et qu'il fallut le mettre en réparations pendant trois mois avant de lui laisser reprendre la mer.

Les flottes de pêche comportaient autrefois jusqu'à deux cents voiliers ; depuis l'application de la vapeur au chalutage, le tonnage des navires ayant augmenté en même temps que leur puissance d'action, une quarantaine de chalutiers les composent. Dispersés sur une étendue de dix milles au moins, ils se concentrent tous les matins autour du navire amiral qui dirige leurs mouvements ; ils envoient alors le fruit des vingt-quatre heures de pêche à bord du cutter qui, sitôt chargé, met directement le cap sur Londres ; six cutters assurent ce service. Les flottes sont donc constamment en mouvement, à une vitesse moyenne de trois à quatre milles à l'heure, ce qui, d'un jour à l'autre, donne des déplacements d'une quarantaine de milles. Comme leur situation est indiquée aux cutters à Londres, au moment de leur départ, et qu'il faut près de deux jours pour les rejoindre, on comprend que, plus souvent que les armateurs ne le voudraient, un cutter manque la flotte, surtout par temps de brouillard. Il doit, dans ce cas, croiser jusqu'à ce qu'il l'aperçoive ; il perd quelquefois six à huit jours à cette recherche. En général, les capitaines des cutters, pêcheurs eux-mêmes, se fient autant à leur instinct qu'aux indications reçues au départ.

De Grimsby, nous avons deux cents milles à couvrir pour

joindre notre flotte, là où une dépêche de Londres l'a signalée au skipper (l'ancien nom des capitaines de navires, encore en usage, et seulement dans cette acception, pour désigner ceux qui commandent des bateaux de pêche), tout au Nord-Est du Dogger-Bank, à peu près à hauteur d'Héligoland.

Les petites lames courtes s'allongent ; l'eau trouble, jaunâtre, s'éclaircit, perd sa teinte limoneuse et prend la couleur profonde du large, s'épure comme l'air que l'on respire plus vif, surchargé d'ozone et d'iode. La houle se fait de plus en plus sentir, l'immense ondulation des vagues qui rampent sans fin à la surface des mers, et que parcourt à fleur de peau le petit frisson des « moutons » aux crêtes blanches d'écume immaculée.

Un cutter croise, à la recherche de la flotte ; il nous aperçoit, vient nous demander des nouvelles fraîches, et fait route de conserve. L'atmosphère est nette, balayée par le vent.

Voici que, devant nous, occupant toute la ligne d'horizon, nous apercevons une opacité flottante. Bientôt, cela devient de longs panaches de fumée qui s'étirent, tourbillonnent en volutes sombres. Puis, l'œil distingue des mâts, des cheminées, et, longtemps après, des coques de navires.

Le skipper a atteint le but du premier coup. Le jour tombe. L'*Alpha*, maintenant dans l'aire de la flotte, jette son chalut.

En mer. Jeudi.

Pendant sept heures, le chalutier a traîné son filet sur le fond, gueule largement ouverte dont la béance a engouffré tout ce qui s'est trouvé sur son chemin, pour l'engloutir dans l'impasse de la poche, et ne l'en plus laisser sortir. Les sept heures écoulées, le treuil à vapeur fonctionne, et hale les vingt-cinq mètres de câble d'acier où est suspendu le chalut. L'orifice du filet émerge, est amené à bord ; un câble est lié immédiatement au-dessous, par quoi la poche est hissée sur le pont, suspendue juste au-dessus du parc préparé à l'avance. Elle est gonflée de poissons ; les plus petits passent jusqu'aux ouïes leurs têtes curieuses par les mailles ; quelques-uns ont été décapités par le frottement contre la coque du navire, sanguinolents parmi le ruissellement des gouttes d'eau diamantées.

Un nœud défait, et d'un coup la poche se vide : la moisson vivante, gluante, frétillante, s'écoule, s'étale sur le pont,

ventres blancs, dos gris, noirâtres. Les maquereaux, déjà raidis par la mort, allument parmi ces tons neutres les reflets vivants de la nacre. Les morues, dont quelques-unes énormes, agonisent lamentablement, ouvrant des bouches démesurées en des aspirations spasmodiques, le ventre subitement gonflé par la vessie natatoire emplie d'air, et qui, parfois, tendue comme l'enveloppe d'un ballon du Louvre, leur sort de la bouche. Turbots, limandes, plies, flétans aussi hauts qu'un homme quand on s'approche d'Islande, « font du plat », telles des crêpes qu'agiterait une soudaine et folle danse de Saint-Guy. Les petites raies se recroquevillent comme des feuilles mortes, leur bouche aux lèvres rosées s'ouvrant dans le ventre blanc hêtre, avec quelque chose d'humain qui déconcerte.

Puis, des bizarreries: moules colossales, araignées de mer aux pattes longues et grêles; poissons à profil de vieille sorcière, aux yeux ronds et féroces, à la bouche garnie de solides et pointues canines, et qui ne manquent jamais de happer et garder entre les dents un camarade d'infortune, tandis qu'on leur ouvre le ventre. Tout au Sud du banc, il est un point d'où le chalut remonte fréquemment des os de mammouths, admirablement conservés. Parfois aussi, c'est une épave humaine qu'il ramène, immonde et puante; en hâte, il faut la rejeter à l'eau, et son image décomposée revient hanter, la nuit, les cauchemars des matelots apeurés.

Le chalut remis à la mer, les hommes bottés entrent dans le parc, marchent dans le poisson qui leur monte jusqu'à mi-jambe, et commencent à en opérer le tri. Les morues, les turbots, sont vidés aussitôt pour en assurer la conservation. Et chaque poisson est disposé en ordre, par espèces, dans les boîtes que l'on portera au cutter chargé de les emmener à Londres.

Bientôt il ne reste dans le parc que des entrailles, des foies, des intestins, des algues marines. Avec une large pelle, le mousse rejette ces ordures par-dessus bord. Le pont, lavé à grande eau, reprend son aspect normal, tandis que le navire, traînant à nouveau le chalut, a repris sa marche lente de cheval de labour, creusant, parmi les flots mobiles qu'éventre son avant, le laborieux sillon que d'autres flots plus loin vont peu à peu combler, et dont les assauts répétés finiront par effacer complètement la trace fugitive.

En mer. Vendredi.

Rrrrâââ-rrrâââ-aïïï-aïïï-uûû-uûû-rrrâ-rrrâââ...

Une cacophonie agaçante, incessante, gutturale, traversée de cris perçants, aigus... La basse-cour, disent les marins; la haute-cour, devraient-ils dire plus exactement, puisqu'il s'agit de personnages de haut vol.

Mouettes, hirondelles de mer, grisards, manteaux noirs, goëlands de toutes variétés, tournoient, tourbillonnent au-dessus de l'eau. Ils se disputent bruyamment un festin copieux : les foies rejetés par-dessus bord avec les poissons trop petits pour être conservés. Ils planent un instant, se laissent tomber vivement, d'un coup, comme un plomb, les pattes pendantes, s'arrêtent au ras des flots, piquent du nez sous la lame, et reparaissent, leur proie au bec. D'autres accourent aussitôt pour la leur ravir ; c'est, en vitesse, une poursuite acharnée de quelques secondes, pleine de péripéties, avec des feintes, des crochets, jusqu'à ce que, d'un héroïque et suprême effort, le fuyard parvienne à engloutir sa prise. Merveilleuse élasticité des tissus! le poisson avalé est généralement plus gros que le cou par où il passe! Souvent, au fort de la lutte, le butin disputé retombe à la mer; quatre ou cinq voraces se précipitent, et le jeu de la poursuite recommence jusqu'à ingestion complète. Parfois, deux becs tiraillent le même morceau en sens contraire, comiquement.

En ce moment, il ne doit y avoir ici que les célibataires endurcis, vieilles filles et vieux garçons; la majorité, composée de gens mariés, se livre aux douceurs de la ponte aux creux des falaises de Norvège, d'Islande et du Groënland. Il en reste cependant un nombre assez respectable. Trois ou quatre bandes de deux cents individus environ accompagnent constamment la flotte, leur mère nourricière. Ils s'enlèvent, se groupent autour des navires aux heures où on hale le chalut, qui sont les heures de leurs repas. Puis, flottant sur l'eau comme des canards en porcelaines, ils digèrent paisiblement pendant les intervalles. Mais dès qu'on commence à jeter les détritus à la mer, ils l'aperçoivent à des distances fantastiques, d'où eux-mêmes sont invisibles; ils fondent de tous les points de l'horizon, droit au but, projectiles, flèches sûres de leur coup.

Il arrive que des affamés suivent en tournoyant le sillage

du navire pendant des heures, espérant la chute de quelque rogaton. Ils rôdent en rond au-dessus de la mâture, leur petite tête mobile aux yeux noirs, perçants, toujours en activité, toujours en quête, explorant, guettant du regard nos moindres mouvements.

Parfois, au loin, un solitaire, de la taille d'un cygne, blanc comme l'écume des vagues et se confondant avec elle, s'enlève à notre approche. Il monte, décrit en l'air une élégante et immense courbe, plane, les ailes étendues, immobile, majestueux, le vol puissant. Celui-là se meut à l'aise dans les grands vents du large :

Il dévore l'abîme et chevauche l'orage.

L'ivresse des folles randonnées, de la vitesse, de l'espace, de la liberté, est la passion de ces oiseaux. Jamais les marins ne leur font de mal (ils ne sont bons à rien, pas même à manger !) ; l'hiver, par les gros temps, ils viennent familièrement chercher leur nourriture jusque dans la main. Mais si par hasard,on en retient un en captivité, le bouleversement de ses idées est tel qu'une révolution s'opère aussitôt dans son estomac, et il rend tout ce qu'il a dans le corps dès qu'il se sent prisonnier. Par la suite, on a les plus grandes peines à le décider à se nourrir ; la plupart se laissent mourir de faim. « Plutôt la mort que l'esclavage, » doivent-ils chanter dans leur langage, pour peu qu'ils aient lu feu Scribe.

En mer. Samedi.

Dans le matin clair, sur les flots apaisés, la flotte s'est ralliée. L'amiral arbore deux pavillons, pour se distinguer du cutter qui n'a droit qu'à un seul. Le cutter parti, l'amiral n'en garde plus qu'un. Un chalutier battant neuf vient de nous arriver ; sa première sortie excite la curiosité générale : il est construit d'hier aux frais des Russes, en remplacement du *Crane*, coulé par eux. Les armateurs n'ont pas perdu au change.

Les navires, au repos maintenant, se groupent irrégulièrement, au hasard, maisons d'un village flottant, dont les rues, les avenues, sont incessamment parcourues par les chaloupes qui vont de l'un à l'autre, après avoir porté le poisson au cutter. Au passage, on échange des lazzis : c'est une joie, après les rudesses de l'hiver, après les coups de vent terribles de

mars et d'avril, que ces rayons de soleil réchauffants et gais sur la mer calme.

L'*Alpha* reçoit de nombreuses visites. On y vient consulter le docteur, demander des livres, acheter des lainages et du tabac qui sont livrés à un prix purement nominal. Rien de bizarre et de varié comme les accoutrements de ces hommes. Leurs bonnets de laine affectent des formes moyenâgeuses; les surouëts les casquent comme des morions et des capelines de soudarts du XVIe siècle; peu de casquettes; deux ou trois chapeaux dits « melons » fournissent la note comique (à quel déluge peuvent-ils bien remonter?... Après tout, rien de passager comme la mode; autant vaut ne s'en pas soucier!). Les jerseys de laine bleue, les tabliers de toile cirée forment une imposante majorité. Des skippers ont endossé des robes d'une seule pièce, en lainages feutrés, avec des chausses de même matière entrées dans de fortes demi-bottes; leur aspect hyperboréen (les Esquimaux et les Samoyèdes portent des vêtements analogues) impriment au tableau des touches vibrantes de couleur locale.

Des types différents se mêlent, se heurtent, parmi ces populations côtières: Germains, Saxons, Danois, Angles, Northmans, ont abordé là; leurs descendants reproduisent fidèlement leurs traits, pur-sang britanniques tels que l'histoire les a voulus, les a pétris au creuset où elle fond, mêle, recrée et fonde les races humaines.

La moyenne de la taille est peu élevée. Les muscles, bien nourris, constamment maintenus en forme par une rude gymnastique, sont puissants. Leurs mouvements lents semblent lourds: ils sont sûrs, précis, car du moindre de l'un d'eux peut dépendre une existence humaine, et l'on est surpris tout à coup de leur vivacité, de leur agileté de singes, de leur souplesse de chats. Les teints sont basanés, cuits et recuits par le hâle marin. Quelle réserve de force et de santé pour un peuple!

Quel contraste aussi avec les gens de la machine, Ecossais en général, Celtes bleus aux cheveux noirs et aux yeux clairs, blêmes sous la poussière de charbon, leurs poitrines secouées de toux mauvaises!

Je ne me trompe pas: dans cette chaloupe, sous le surouët classique, le brûle-gueule encastré dans un créneau de la denture, un nègre! A l'examen, il est parfaitement authentique.

On me dit qu'il en vit une soixantaine, tant à Hull qu'à Grimsby, venus là on ne sait comment ni par quel hasard, et très contents de la nouvelle existence qu'ils mènent avec les autres pêcheurs. Ces « enfants des tropiques » sont d'ailleurs étonnamment acclimatés, mais, chose étrange, le hâle a pâli leur teint d'ébène!

L'amiral envoie les signaux de départ, indique la direction. Chacun regagne son bord. On rembarque les chaloupes. Le village flottant se disperse aux quatre coins de l'horizon, et les navires, ayant jeté le chalut, reprennent jusqu'au lendemain leur allure de cheval de labour, creusant leur laborieux sillon parmi les flots mobiles.

En mer. Dimanche.

L'*Alpha* observe le repos dominical. Les autres navires de la flotte continuent leur travail habituel, par ordre supérieur. Oh, bizarrerie des scrupules! L'armateur anglais, qui pour rien au monde ne vendrait le dimanche du poisson pêché le vendredi, n'hésite pas une seconde à vendre le mardi du poisson pêché le dimanche!

Le dimanche est le jour où on se rase (au propre bien entendu!); les barbes de huit jours sont fauchées, et les physionomies respirent un petit air civilisé qu'on ne leur connaissait plus. Les hommes se nettoient, lisent, et bavardent. « Chose curieuse, m'observe le skipper, les Hollandais sont à leur bord d'une propreté aussi méticuleuse que quand ils débarquent à terre; les Anglais, propres à terre, sont plutôt négligés en mer; quant aux Français, ils sont négligés dans les deux cas. » Mes chers compatriotes, serait-ce vrai?

Vers la fin de l'après-midi, tout le monde, sauf l'homme de quart qui assure la direction du navire, se réunit dans le salon attenant à la salle d'hôpital, pour entendre le service divin. Un harmonium est là; on enlève la toile cirée dont, comme un simple matelot, il est revêtu, et on l'utilise lorsque le roulis permet à celui qui en touche de rester assis devant le clavier.

Le service n'est pas compliqué: le « Pater » et le « Credo » que l'on dit à genoux, et des hymnes que l'on chante assis. Parfois on commente (pas longtemps) une parole de l'Ecriture. Les hymnes sont choisis par les assistants. Le mousse lui-même donne son avis. Certains de ces chants sont anciens,

d'autres plus récents. Ils ont trait aux choses de la mer et à la vie du marin. Des strophes sont animées d'un véritable souffle poétique.

Les voix qui les chantent sont profondément convaincues, surtout si l'on mesure la conviction à l'amplitude des vibrations sonores. Lorsqu'ils élèvent le ton, il semble que les matelots, à l'instar de M. Paul Mounet, parlent dans un porte-voix.

Les braves gens ! Tout de suite, on est gagné par leur franchise, leur simplicité. Je sais bien que la Mission recrute ses équipages parmi des hommes choisis ; ce sont cependant des pêcheurs, et pendant tout le temps que je vécus parmi eux, je n'entendis pas une dispute, pas même un mot incorrect (au point de vue du sens, sinon au point de vue grammatical). Ils n'en sont pas moins gais, volontiers rieurs, et plaisantent entre eux. Ce sont de bons enfants, dans toute la force du terme.

Et si la Mission parvient à élever le niveau intellectuel et moral des autres marins à celui de ses équipages, elle pourra se vanter d'avoir accompli une grande œuvre, en plus de celle déjà réalisée, et qu'elle se proposait comme but immédiat.

Un personnage du bord que j'oubliais : un colley aux longs poils, qui émerge de temps en temps sur le pont, troublé par les mouvements du navire, sérieux comme les patients que guette le mal de mer, et usant de précautions pour sauter les obstacles qu'il rencontre ; l'expérience lui a sans doute appris à se méfier des lois de la pesanteur. On le caresse volontiers : je me demande si c'est pour le flatter, ou pour en user comme d'un essuie-mains : il est certain que son pelage abondamment fourni constitue une serviette-éponge de premier ordre. En quarante-huit-heures, il était devenu noir et gras à souhait. Est-ce pour cela qu'il prend un air humilié et résigné tout à la fois ?

En mer. Mercredi.

Pas moyen de dormir dans ma couchette. Je me tourne, me retourne, l'esprit embrumé par le demi-sommeil. Ma cabine est encore sombre : il est sûrement de très bonne heure.

Un mugissement énorme me fait sursauter. Cette fois, j'y suis : c'est la sirène de l'*Alpha* qui prend la parole. Une forte détonation, qui se répercute dans l'air plus sonore que de coutume... Que se passe-t-il ? Voici le treuil à vapeur qui se met

en mouvement pour haler le chalut : il est donc plus tard que je ne pensais ? Je m'habille vivement, et je grimpe sur le pont.

Nous sommes noyés dans le brouillard, un brouillard blanc comme s'il était à base de lait. L'humidité pénètre et glace. La vapeur se condense aux mâts, aux cordages, et forme à la longue de larges gouttes qui s'aplatissent sur le pont en faisant : plaf !

On ne voit rien, mais on sent autour de soi, proches, les navires de la flotte... sensation désagréable d'un abordage possible.

Les meuglements des bœufs dans les champs, à la chute du jour, leur mufle tendu et posé sur la barrière qu'ouvrira bientôt la fermière, sont des trompettes de deux sous comparés aux barrissements des sirènes qui, sans interruption, se répondent des quatre points cardinaux. Il en est de voisines ; il en de lointaines. L'amiral fait exploser bombes sur bombes. Et, comme le brouillard n'empêche pas de lever le chalut, voici la basse-cour qui se précipite, avide, gourmande de sa ripaille habituelle, en jacassant plus fort que jamais. Le vacarme devient assourdissant. L'eau stagne, immobile, grasse.

Vers le milieu du jour, le nuage où nous nous mouvons se fait moins dense. Il est très bas, car au-dessus de notre tête nous percevons un grand rond bleu qui est le ciel. Le soleil éclaire le brouillard sans parvenir à le résorber dans l'atmosphère, et sur toutes choses il jette sa lumière froide, mais étincelante et blanche comme un manteau d'argent. Nous distinguons un chalutier à cinquante ou soixante mètres, ses lignes délicatement estompées et délicieusement floues. On le dirait sous un rideau de mousseline.

Plus tard, un souffle de brise passe : une invisible main tire soudain le rideau de mousseline, découvrant autour de nous la flotte que nous n'avons pas quittée. A l'horizon, un nuage lourd, noir, épais, avale une boule de cuivre, le soleil, qui le cerne d'un galon jaune éclatant ; le reflet en rejaillit sur la mer, mille fois brisé par les frissons qui parcourent la surface des eaux scintillantes, et si vibrant que le regard papillote à le vouloir fixer quelques secondes.

En mer. Vendredi.

L'*Alpha* poursuit sa route en se dandinant rythmiquement.

Pendant qu'il récolte son butin sous-marin, l'équipage repose. C'est l'heure de la sieste. L'homme de quart veille seul.

Pour se distraire, il chante; une mélopée lente, un peu rauque, dont le roulis marque mollement la mesure. Une mélancolie très calme, très douce, s'en dégage. C'est un hymne ancien, vieille chanson de mer qu'ont peut-être fredonnée les compagnons des capitaines de jadis, les grands aventuriers, toute en demi-tons, en demi-teintes, monotone, et qui charmait l'ennui des longues, longues randonnées sur l'Océan.

Pas d'autre bruit que les pulsations amorties de la machine. La chanson se continue, berçant le navire et le sommeil reposant des hommes, comme une chanson d'aïeule berce le sommeil de son enfant.

La même marche monotone du navire dans la nuit. Tout contre mon oreille, un glougloutis, à chaque remous, de l'eau qui file le long du bordage, une caresse à la carène frôlée par la mer amie.

Des harmonies lointaines, — sont-ce des cloches, la voix des orgues, ou des chœurs de voix humaines? — me parviennent, imprécises, mélodieuses... le chant de la brise dans les cordages. Quelque chose de surnaturel et de doux... Ce n'est plus l'homme de quart dont la chanson berce la marche rythmique du navire : ce sont, elles-mêmes, les mélopées lentes chantées autrefois par les compagnons des capitaines de jadis, les grands aventuriers, et dont la rumeur mélancolique continue à courir sans fin à la surface des Océans, au gré de la brise sonore.

La rumeur monte, comme le vent s'élève, grondements sourds où strident des sifflements de plus en plus aigus, où grincent des cris de colère : oh! cette fois, ce sont les appels déchirants, la rage impuissante des naufragés, les plaintes lugubrement ululées de ceux qui se voient perdus! Horrible chœur de voix humaines étreintes par la Détresse suprême, accompagnées du tintement des glas sonnant éperdument à la mort, et des clameurs des orgues tonnant les fureurs du *Dies iræ!*

Contre les flancs du navire, tout contre mon oreille, le bruit des remous ne cesse plus, profond et sourd, avec des arrachements soudains, et des chocs qui font craquer la coque battue à coups répétés par les flots puissants, par la masse énorme

et lourde des vagues qui déferlent; puis, de petits coups, discrets, sollicitant un « Entrez! »... Qui va là!... Tant de macabres ludions dansent, bondissent, extravagants, emportés par les courants sous-marins!

Combien est mince et frêle la paroi qui me sépare de cette immensité où se déchaînent les fureurs de la nature!

Je ne dormis guère, cette nuit-là.

En mer. Mercredi.

Un fort coup de vent, la nuit dernière. Ce matin, « ça danse ». Je quitte l'*Alpha* pour prendre passage à bord du *Jackdaw*, le cutter qui doit me ramener à Londres d'une seule traite.

Nos caisses de poisson sont casées dans la chaloupe; je reste le dernier colis à embarquer. Je dis colis, parce que c'est bien en cette qualité que je suis manutentionné. Il est d'autant plus facile de m'y résigner que tout acte d'initiative de ma part risquerait de m'envoyer au fond de l'eau.

Autour du *Jackdaw*, le troupeau des chaloupes à vapeur qui se pressent, s'entrechoquent, ballottées par la houle comme des coquilles de noix. Comment ne sont-elles pas broyées vingt fois pour une? Au cours de ces transbordements, les accidents se produisent : un pied glisse, l'homme manque son coup; il tombe entre la chaloupe et le navire : reparaîtrait-il, qu'il risquerait d'être écrasé; mais le poids de ses bottes, de son accoutrement, l'entraîne; il coule à pic. On le retrouvera peut-être un jour dans une poche de chalut. Et son navire rentre tristement au port, le pavillon en berne.

Naturellement, on se hâte, à qui se débarrassera le premier de son chargement. L'une après l'autre, plus de mille caisses s'engouffrent dans la cale du cutter, avec, sur chacune, un plein panier de glace pilée.

L'un des hommes qui m'a conduit me présente au skipper; il en reçoit le courrier de l'*Alpha*. Il retire précautionneusement son bonnet de laine, pour ne rien laisser choir de ce qui s'y trouve, et y introduit le paquet de lettres. Ah, ce bonnet! Un vrai magasin général! Je savais déjà qu'on y logeait du tabac, à chiquer ou à fumer, des mouchoirs, des pipes, etc... Le voici, cette fois, transformé en bureau de poste!

La cale, bondée, est refermée, recouverte d'une bâche. Les retardataires ont fini, la dernière chaloupe s'éloigne de nous;

à la suite de l'amiral, la flotte s'écarte peu à peu, chaque chalutier choisissant son emplacement, et jetant son filet. Le *Jackdaw* a mis le cap au Sud-Est, et se lance à toute vapeur, appuyant l'hélice, puisque le vent est favorable, d'un foc et d'une voile d'artimon.

Les carènes disparaissent vite dans la houle, puis les mâts. Je distingue encore les panaches de fumée qui s'échevèlent au vent sur toute la ligne d'horizon; bientôt, plus rien, rien que le ciel et l'eau, le ciel clair et balayé par les grands souffles du large, l'eau tourmentée, sombre, profonde, où le cutter traîne après soi, comme une robe de bal aux bouillonnements de dentelle, un long sillage blanc d'écume, qui va s'élargissant, s'affaiblissant vers le lointain, ses remous translucides traversés de lueurs d'émeraude, où deux mouettes, piaillant et voletant, guettent une proie possible.

Sur la Tamise. Jeudi.

L'eau est trouble, la côte proche, basse, sablonneuse. Un coup de soleil éclaire un coin de verdure, des villas serrées l'une contre l'autre, sans doute quelque « bain de mer » estival. Nous croisons de grands voiliers, toute leur toile dehors, majestueux et lents. Oh, l'antiquité de ces machines! Il n'y a plus guère qu'en France où l'on en construise encore... Sous l'empire, il est vrai, de la précédente loi sur la marine marchande, il suffisait, après avoir construit un voilier, de lui faire parcourir sur lest un nombre donné de milles marins, pour que, grâce aux primes intelligemment accordées par le législateur, les actionnaires pussent toucher un intérêt de 5 o/o de leurs capitaux. Un placement de père de famille! A tenter la même opération avec un vapeur, l'armateur n'eût recueilli aucun bénéfice, à moins de réaliser une combinaison commerciale; avec le voilier, pas le moindre effort à accomplir, et le bénéfice était acquis. Qui donc ose soutenir que nous ne favorisons pas le progrès... et que notre Législatif n'a pas toute science infuse, tel Louis XIV?

Des bancs de sable, des brisants, des bouées, des bateaux-phares dont les sirènes beuglent à intervalles réguliers. Le chenal se resserre, soigneusement balisé. Une mâture, dressée hors de l'eau, s'incline : navire échoué là depuis quatre ou cinq ans, et que la marée ronge peu à peu. Elégantes comme

un vol d'hirondelles de mer, voici des flottilles de fins petits voiliers pêchant la crevette. Bricks épais, schooners, cargos à vapeur aux coques énormes, leur ligne de flottaison émergeant haut sur l'eau, car ils reviennent à vide, se suivent en une interminable théorie. Puis ce sont les barges de la Tamise, avec leur voilure démodée, ventrues et gonflées de marchandises, chargées à couler, qui profitent du flux pour remonter en louvoyant ; et encore de lourds chalands péniblement manœuvrés par deux ou trois hommes ; et enfin la multitude des petites barques. De la fumée, de la brume, obscurcissent la pureté de l'air ; la brise apporte sur son aile le parfum des champs d'épandage : il n'en faut pas plus pour diagnostiquer l'approche d'une grande Cité !

L'impression évoque maints tableaux de peintres anglais, dont beaucoup vinrent là chercher leur inspiration, eaux-fortes, gravures anciennes, marines aux tons passés, qui, dans les musées, aux murs des bars, aux devantures des bouquinistes, illustrent pour ce peuple de marins la chanson du départ à l'aventure.

Gravesend : le mouvement se fait plus intense entre les rives de plus en plus rapprochées, sur le fleuve rampant aux sinuosités serpentines. Les règlements exigent ici un pilote, car les difficultés de la navigation sont compliquées de ce fait que les vapeurs doivent céder le pas aux voiliers, et éviter de les déranger dans leur marche encombrante. Imaginez une rue commerçante où omnibus, tramways, fiacres, voire autos, devraient se garer de nombreux camions qui la parcourraient en zig-zag ! Le pilote, embarqué, s'installe sur la passerelle, et sans éclats de voix, mais la parole nette et brève, multiplie ses ordres aux deux hommes qu'il a commandés à la barre, constamment en mouvement. L'attention en éveil, le regard rivé en avant, il guette la route à suivre, l'esprit tendu sans une seconde de répit, et, grâce à son adresse surprenante, à sa merveilleuse habileté, le *Jackdaw* évolue à l'aise parmi ce tohu-bohu.

Le panorama se déroule : la verdure disparaît ; des quais, des docks, des bassins, des chantiers de construction ; quantité de carcasses de navires de guerre ou de commerce vieilles d'un siècle, ont pris ici leurs invalides, utilisées comme pontons, magasins à poudre, etc... Voici les arsenaux de Wool-

wich et les vastes et luxueuses casernes perchées sur la hauteur; voici les chantiers de la maison Yarrow, d'où partit à destination de Libau ce fameux torpilleur déguisé en yacht de plaisance (!?); voici l'observatoire, le collège de Greenwich, et les établissements qui en dépendent. (Pourquoi tout le monde n'adopte-t-il pas le méridien de Greenwich? me demande le skipper; ce serait bien plus commode!) Puis les bâtisses se rapprochent du bord; l'affairement londonnien se précise; de hautes façades noires et sales se dressent, offrant vers le fleuve la béance d'ouvertures multiples et sombres, bouches où les longs bras des grues engouffrent sans relâche les ballots de marchandises puisés aux flancs des navires accostés, richesses immenses convergeant là des cinq parties du monde pour être manufacturées par les usines britanniques, et revendues avec bénéfice aux mêmes cinq parties du monde, ou pour servir à la consommation de ce peuple gros mangeur, grand buveur, rude travailleur, et dépensier, qui préfère vivre sa vie largement et en jouir, plutôt que d'engraisser des bas de laine.

Voici enfin la haute silhouette du Pont de Londres popularisée par les affiches; solennellement, les deux bras du tablier se lèvent pour nous livrer passage, arrêtant des deux côtés une circulation énorme, pressée, qui vient s'y butter. Nous passons. Toujours solennels, les deux bras s'abaissent, se rejoignent; des deux côtés le flot grouillant des voitures et des piétons se précipite, fleuve humain rompant ses digues, et la circulation de la grande Cité, un instant suspendue, reprend son cours interminable.

Avec une précision mathématique, le pilote nous accoste au quai de Billingsgate.

Londres. Vendredi.

Cinq heures du matin: une armée de gentlemen envahit le pont du *Jackdaw*. Ces Messieurs enlèvent jaquette et gilet dont ils font un petit tas, leur chapeau par-dessus. Les petits tas sont déposés en rang sur le plancher. Leurs propriétaires enfilent de longues blouses blanches, et se coiffent d'un casque de cuir épais garni de clous. Ainsi accoutrés, ils commencent à enlever une à une les caisses de poisson qu'ils portent au marché, à l'immense halle bordant le quai. Et c'est le défilé incessant de deux courants de blouses blanches allant en sens

contraire, l'un le fardeau sur la tête, l'autre à vide, jusqu'au déchargement complet du navire.

Pour quitter le bord, je prends la file: seul moyen, comme à Grimsby, de n'être que bousculé. Haute et vaste, la halle retentit d'un vacarme de foule dense que dominent les cris des vendeurs, répercutés aux fermes de fer qui soutiennent la bâtisse. D'un côté, les éventaires de vente au détail, de l'autre la vente en gros: les caisses apportées par les blouses blanches sont pesées, et vendues sans être déballées. Tout ce que Londres doit consommer de poisson dans les vingt-quatre heures, venu par les cutters des diverses compagnies et par chemin de fer, est concentré là, avant de se disperser parmi les sept millions d'êtres humains qui peuplent ce point du globe terrestre.

Les acheteurs cherchent à connaître d'avance la quantité de poisson apportée sur le marché; l'armateur s'efforce de la leur dissimuler. Les premiers se pressent autour des tables de marbre, où leur regard avide scrute le contenu des caisses. Impassibles, un crieur annonce les offres, un commis inscrit le prix d'achat, un caissier reçoit et rend la monnaie. Dominant l'ensemble, la figure de l'armateur, grand, fort, arrogant, la parole autoritaire, rude et brève, le visage soigneusement rasé, le menton carré, volontaire ; il est repu de bière, et des viandes rouges que macère sa mâchoire puissante; l'âpreté au gain éclate dans les luisances métalliques de son œil froid; « business » est le seul mot qu'on lui entende prononcer, le premier à coup sûr que lors de sa venue au monde il ait articulé parmi ses vagissements incertains, le dernier qu'il articulera en rendant, avec l'ultime soupir, son âme de commerçant rapace. En voilà un que les considérations humanitaires émeuvent peu!

Dehors, rues et ruelles sont encombrées, bondées de camions, de charrettes, de brouettes. La circulation est impossible. Pas un « hansome » ne s'y risque.

A onze heures, les gentlemen en blouse blanche reprennent le petit tas de leurs effets, la foule s'écoule au dehors, les éventaires et le sol sont lavés à grande eau, les voies avoisinantes sont dégagées. A trois heures, la halle est nette de toute souillure, silencieuse, sombre et déserte, la grille fermée, avec un policeman flegmatique pour en garder l'entrée.

HENRI MALO.

POÈMES

—

L'INCONNU

O petite âme obscure,
Je te parle les yeux fermés pour mieux te voir...
Dans l'ombre du silence et dans l'ombre du soir,
Nous dirons d'ineffables choses, j'en suis sûre,
Et ce ne sera pas de la littérature.

Le soir prend, pour chanter, sa flûte de roseau,
Vers le ciel recueilli j'ai la face tournée,
Et mes doigts engourdis ont fait, dans la journée,
Beaucoup de petits points pour ton petit trousseau.
Le soir prend, pour chanter, sa flûte de roseau...

Alors que pour tout autre encore
Tu n'es qu'un futur incertain,
Tu vis pour moi, tu vis en moi, tu veux éclore,
Mystérieuse fleur de ma chair, dont j'ignore
Le sexe, l'âme et et le destin !

Ta vie aveuglément respire avec la mienne :
C'est le seul moment où tu m'appartiennes.

Tu me dis des mots que nul ne perçoit :
C'est le seul moment où tu sois à moi !

Tu dis :
— « Embués encor de lumière,
« Mes yeux, pour se clore, ont pris leurs paupières
« Dans l'obscurité de ton corps ;
« Ne s'étant point troublés aux clartés de la terre,
« Ils conservent en eux des lueurs solitaires :
« C'est l'Astre antérieur qui les étoile encor.

« Je ne me souviens plus assez pour te le dire,
« Mais je viens de si loin et j'ai vu tant de cieux,
« Que tu te pencheras d'un geste soucieux
« Et tu me saisiras pour m'interroger mieux
« Lorsque, sollicité par ta lèvre et tes yeux,
« Mon visage innocent s'essaiera au sourire.
« Je ne me souviens plus assez pour te le dire... »

Et je t'ai répondu :
— « Tais-toi, ne me dis rien!
« L'amour se magnifie à frôler le mystère,
« Ame inconnue, ô sœur dont je serai la mère,
« Viens! mon cœur veut porter tout le fardeau du tien! »

Rayon nouveau ou fleur meurtrie à d'autres vies,
Qu'importe le chemin où t'aura poursuivie
L'inexorable loi de naître pour mourir?
Tu vas vivre, tu vas aimer, tu vas souffrir!
Et mon cœur, prévoyant une angoisse infinie,
Se trouble...

O mon amour, auras-tu le génie
De savoir comment l'on guérit et l'on défend
Ce morceau de ma chair qui souffre en mon enfant?!..



ÉLEGIE

Pour L. P.

Je suis allée à vous par un soir symbolique :
Un crépuscule triste effaçait l'horizon,
Le vent chargé de sel cinglait la rue oblique;
J'ai porté mon fardeau jusqu'à votre maison.

Pas de lueur encor s'avivant dans les lampes,
L'heure s'assoupissait de moment en moment,
Et votre beau profil s'ombrait confusément
Comme un dessin trop pur dans une ancienne estampe.

Je me sentais le cœur si lâche et si meurtri,
Je craignais tant qu'un mot l'affaiblît davantage,
Que je voulus pour vous, composer mon visage;
Vous avez fait de même et vous m'avez souri!

Nous parlions... nos propos étaient loin de nos âmes,
Nous voulions ressembler, je crois, aux autres femmes.

Tout à coup, oubliant les masques et le rôle
Pour avoir échangé peut-être un regard vrai,
Je sentis que l'angoisse envahissait mes traits,
Et que vous sanglotiez, le front sur mon épaule...

— Tu souffres donc aussi, ma sœur, ma pauvre sœur?
Belle fleur d'amitié, âme douce à la mienne!
Ton front s'est donc penché pour que je le soutienne,
Et ta douleur errante a donc cherché mon cœur?

Merci! ressaisissant l'heure déjà vécue
Ce cœur méditera la leçon qu'il te doit :
J'avais franchi ton seuil chancelante et vaincue,
Tu m'as rendu la force en t'appuyant sur moi.

Dans le rude labeur de la souffrance humaine,
L'amour et la pitié, seuls nous pourront compter;
Je sais souffrir encore et c'est Dieu qui t'amène,
Donne-moi la moitié de ton âme à porter.

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE.

LA ROUE DE LA VIE

—

A Eugène Carrière.

La grandiose Roue de la Vie s'est-elle embourbée dans quelque fondrière de la Fatalité que, pour la première fois depuis la création du monde, le jour ne se soit point levé?

D'abord, selon son ordinaire, l'homme se gaussa du phénomène, mais il fallut bien se lamenter lorsque, toutes les ressources de l'éclairage progressivement épuisées, le Chaos régna formidable, total.

Comme un ver le fruit, la Ténèbre hante les choses, car nulle constellation n'éparpille sa grenade à même le firmament, la tempête de la veille ayant laissé ses nuages compacts. On assiste aux continues obsèques de la Différence. Tout se dénaturalise dans la stupeur éparse où s'analoguent le reptile et l'hirondelle, une orgie colossale confondant les ipséités les plus adverses sans bénéfice d'harmonie. Cette forme indécise ici fait supposer un voisinage de beauté, dès que saisie c'est une ordure qu'on a dans la paume. Les organismes s'étiolent de ne s'orienter vers la lumière, la sève se congèle, et se fanent la nageoire et l'aile. Les hommes mis en l'impossibilité de se reconnaître, il n'existe plus ni foyers ni frontières. De par la rouille universelle, on a cessé de s'aimer, aussi les lèvres ne vont-elles plus aux lèvres, non plus le fleuve à la mer, non plus le parfum aux narines, non plus la musique aux oreilles, non plus l'abeille à la fleur, et de même que l'Amour s'est abolie la Haine. Au fond des corps les âmes s'effarent, recroquevillées.

En l'incommensurable épouvante déjà la Vie se désagrège, et le frisson de la nature n'est plus qu'un grouillement de vers mobilisés pour les manœuvres du Trépas.

Le globe allait-il déchoir en zéro?

Les premières torpeurs secouées, l'Humanité se prit à méditer, ses millions de fronts dans ses milliards de mains : il en résulta comme une appréciable résurrection de l'individuelle volonté, victime aussi de l'engourdissement général.

La main droite honorée d'un ver luisant, gardien de plus en plus mignon de la lumière annihilée, quelques héros mus par un reliquat d'énergie antérieure s'ébranlèrent des contrées opposées : cariatides sous des faix de nuit, marchant mêmement que des aveugles à travers diadèmes et besaces, ils purent se rencontrer à un carrefour de fraternité. De hameaux en bourgs, de bourgs en cités, de cités en provinces, de provinces en patries, la gent humaine parvint à chromatiquement se fédérer. Dans un vœu mutuel ce n'est bientôt qu'un seul peuple allié devant la catastrophe, tant il est vrai qu'une peine unanime associe des hostilités et que certes plus de guerre il n'y aura le jour où tous les yeux ensemble verseront une commune larme.

Pendant ce sabbat criblé de lucioles l'Humanité se concerta. Laborieuse entente, en vérité, parce que les langues à la merci de l'envahisseuse paralysie servaient de litières aux bœufs des épopées ; toutefois, chacun déposant une voyelle, une consonne, une syllabe, un mot, sur la tribune d'alliance, cela produisit, comme grain à grain, des épis de verbe, des phrases que recueillirent ceux préposés au salut général.

Maints projets établis, on se décide enfin pour d'immédiates tentatives en vue de se concilier le Soleil.

D'abord, le sceptre au poing, vêtus d'étoffes premières, parés des joyaux de la couronne — vagues reflets les identifiant dans la ténèbre à des mouches à fiente — Empereurs et Rois lentement processent vers l'Orient et, bien que défuntes toutes suprématies, commandent à la Roue splendide d'avancer.

L'écho répéta l'inane unisson d'un ton si ridicule qu'on présuma la montagne voisine affublée d'un faux nez, — et l'on sentit que Quelqu'un se riait, en le mystère, de ces chienlits de la vanité terrestre.

Ensuite les Pontifes des cultes variés d'entonner leurs abracadabras.

Sans encensoirs ni lampadaires autour des simagrées, per-

cevable était davantage l'hypocrisie de ces bateleurs de l'abstrait, et tant de contradictions se heurtaient dans leur galimatias épais que la Terre crut assister à quelque concile de batraciens enchasublés de velours et pustulés de pierres précieuses ; d'ailleurs l'écho négligea d'enregistrer les incantations creuses.

Survinrent les Imperatores de chaque puissance, précédés de cuivres et suivis d'innombrables cohortes.

Sitôt à l'horizon, ces chefs des armées glapirent aux armes de tonner aux fins de déclencher l'insolente Roue et de l'amener à résipiscence. La poudre ayant perdu sa vertu, ce ne fut qu'une dérisoire pétarade de capsules grêles, à peine le tir puéril d'un bazar de Noël, par-dessus la poussive coqueluche des trompettes.

Opinant pour un rai de la Roue croché par un roc souterrain, les Savants firent fouir un abyssal cratère, convaincus, la croûte du globe atteinte, de provoquer la reprise du mouvement au moyen de leviers cyclopéens. Hélas ! en dépit d'ahans légendaires, on ne put aboutir aux derniers coups de pioche, et jamais ni les Savants ni leurs carriers ne remontèrent du babélique entonnoir.

La Critique suit la Science toujours. Aussi bien les Princes du jugement estimèrent-ils indispensable d'entremettre leur néant pour le bien public. Phénomène étrange, dès leurs premiers hihans vers l'Orient, le monde eut l'immédiate sensation que la Roue entrait en rotation, et certes la Roue tournait, elle tournait authentiquement, mais en sens inverse des vœux terrestres, c'est-à-dire qu'au lieu d'avancer — effet d'ailleurs rationnel — la Roue reculait.

Un surcroît de ténèbre en étant résulté, il fallut, pour conjurer un désastre pire, museler ces messieurs.

Le découragement étendit sa plaie géante à travers la nuit massive.

La fin du monde s'affirmait, indéniable.

Que si le salut était possible encore, — de qui donc l'espérer ?

Or, sans aviser, crainte d'une ironie peut-être à la moribonde lueur du dernier ver luisant, les Simples de la nature, auparavant tacites à l'écart devant l'effort des Grands, condensent leurs souvenirs de force corporelle et, précédés d'athlètes jadis acclamés, bergers, cultivateurs, marins, bûcherons, s'ébranlent vers l'Orient, en un dernier bond, agitant la vérité de leurs bras encore gonflés par les faits héroïques et les vierges besognes d'antan...

Un prompt tressaillement secoue la nature.

Non que le Soleil ait repris sa fonction, mais l'élan glorieux des Simples a provoqué une brise, une brise qui, d'abord timide, va, s'entraîne, s'accroît en rafale, meut les drapeaux, anime les frondaisons, puis se hausse, hardie, jusques à mordre les nuages demeurés de la tempête ancienne qui se dispersent, loques, — et l'on aperçoit les Etoiles.

Les Etoiles !

Un menu jour de marionnettes sourit sur le monde. Sans doute en hommage à la force physique — n'est-elle pas un peu de la divinité en l'homme ? — l'Espérance florit là-haut, tous ses bijoux parmi la gorge et les épaules. Une indicible félicité descend de la joaillerie sublime, volontiers on s'imagine que la Roue suprême s'est morcelée en une infinité de minimes roues pour que chaque être possédât la sienne propre, et l'Humanité maintenant se devine presque à sa silhouette ainsi qu'aux arabesques de son geste se détachant sur l'eau-forte universelle.

Sous la palpitation stellaire, le premier exploit des hommes fut de régénérer à la Beauté leurs yeux.

De tous les pays on ressembla des femmes aux formes admirables que les regards vite caressèrent. Or, celles-ci, grisées par l'adoration, au surplus conscientes qu'un devoir incombait à leur charme d'humaines déesses, se hâtèrent vers une terrasse et là, spontanément, s'offrirent à l'Orient, nues.

O merveille !

A cette offrande magnifique, la Roue frémit dans l'insondable et, pour honorer Jolies et Belles, salue de quelques tours en sus de ceux perdus par la gent criticarde, — à telles enseignes que l'Aube se déclare, l'Aube sculptée de chants de coq !

Aussitôt les faces pâles de se reconnaître : celui-ci est un

prince, celui-là un magistrat, tel autre un prêtre, tel autre un soldat, voici le marchand de légumes, voilà le savetier, et la démarcation se dessine derechef entre l'hirondelle et le reptile.

Néanmoins, malgré le succès partiel et la restauration des castes, la Vie ne savait recouvrer son cours normal, et l'homme à la longue se désola de subir un immuable crépuscule, de vivre un Age du Linceul.

Mais voici que, d'un essor naïf, gravissant la terrasse, les Mères attardées à gémir dévoilent à l'Orient, qui sa gorge obstruée de sanglots, qui ses seins taris, qui son ventre où pourrit l'avenir : lamentable théorie de Mères hérissée d'une marmaille chétive aux menottes sans joujoux.

Inopinément on eût dit que, là-bas, rougissant de l'épreuve imposée, le Soleil effeuillait sa honte en roses vers les seins et les ventres sacrés.

A l'Aube succédait l'Aurore !

Alleluia ! Les multitudes s'exaltent. Les arbres s'enrichissent de la prière des oiseaux. Les fleurs se disposent à s'ouvrir. Les reliefs s'accusent. Les destinées se penchent sur leur pied de départ, et les tournesols espèrent anxieusement.

L'Aurore elle-même, hélas ! lasse l'Humanité.

Se morfondre au seuil du bonheur n'est-ce pas la pire des douleurs? Plus que jamais on éprouva le Mal du Soleil. Mais nul ne découvrait le moyen de le contraindre à l'horizon et le génie de l'invention gisait, vide, gourde curée par des becs.

Alors, durant que tordue de détresse l'Humanité ronge ses poings, les Vieillards exhalent un dernier bêlement :

— « Paon du ciel, ô Soleil, dispensateur de joies, de forces, de vérités, Soleil dont les caresses deviennent des fleurs et les baisers des fruits, Soleil qui dores les épis et gonfles les mamelles, Soleil, ô Soleil, peintre et sculpteur du monde, Soleil aux vertèbres d'heures et faces de saisons, sache la déchéance en quoi ton exil flétrit la création, Soleil, et pitoyable enfin, jaillis des grands rosiers divins pour disperser le deuil universel, et, fier du triomphe attendu, surgis plus magnifique encore qu'autrefois, tel un Orgueil sans fin virant ses yeux parmi l'immensité ravie ! »

A la fois de tonnerre et d'hosanna, une Voix parvient de l'immensité rose :

— « Vieillards, je vous comprends. Ne suis-je pas moi-même le Vieillard Premier ? Vos fronts chenus cherront finalement de l'arbre humain, mais moi, raison des races et des postérités, il me faut perdurer : pour cela je dois, origine qui se recommence, de période en période me renouveler. De ne le point savoir vous ignorez le problème éternel. Ma divinité ronde s'use inéluctablement et s'annulerait sans le privilège de se rajeunir aux progrès terrestres qu'elle suggère, éclaire, fertilise et draine vers un devenir auguste. Devant les progrès accomplis par votre globe, grâce à moi cependant, j'ai honte parfois de mes retards et je rougis d'être dépassé par mon œuvre elle-même, l'émulation se perpétuant entre le Soleil et les Moissons. Lors j'en appelle à des métamorphoses, non dans ma forme, mais dans mon essence, et, cet apport nouveau, je l'attends de l'univers comme un salaire ou bien comme un hommage, car la Vie, dont toutes les forces s'engrènent, la Vie se compose de réciproques dons et d'assistances mutuelles. Or depuis un siècle j'ai considéré certes les victoires de la Science, mais le spectacle qui davantage me saisit ce fut celui du Cœur humain à la veille de se magnifier au gré des révolutions successives, tandis que le mien demeurait d'autrefois. Vis-à-vis des anciens esclaves devenus des rois, serais-je, ancien roi, l'unique esclave demain ? Ne voulant plus éclairer de passé l'avenir en incubation, me refusant à comparer ma valeur surannée à cette Humanité future incessamment, je me désire un Cœur égal à celui que je pressens et devant lequel il me serait humiliant de comparaître. Sachez jumeaux nos saluts respectifs et sachez que nos bonheurs s'enchaînent. Pour vous je peux beaucoup, vous pouvez plus encore pour moi. Que si le salut de la Terre est en le Soleil, le salut du Soleil est en la Terre. Ainsi donc, ô puissances terrestres, coalisez-vous afin d'améliorer le moyeu de mon être à formule de roue — je veux dire mon Cœur ! — si vous voulez que fièrement je reparaisse sur les temps harmonieux qui s'élaborent et qui confondront le Démiurge même au sein de l'absolu. »

L'Humanité prosternée se redresse pour la conquête du Cœur nécessaire au Soleil.

Fort du principe que toute détresse provoque un Sauveur, on s'enquit du logique messie. Des émissaires sillonnèrent cités et plaines à travers l'Aurore monotone.

Vaines recherches.

Le détenteur élu du don libérateur régnait en quelque lieu, de par la loi des lois, pourtant!

De lassitude on allait renoncer à l'espoir suprême quand fut signalée dans le tout petit hameau d'un tout petit village une toute petite chaumière habitée par un tout petit poète, lequel avait, selon les rumeurs, aux lauriers du Mensonge préféré le brin d'herbe de la Vérité.

La masse eût bien voulu hausser les épaules et rire du nombril, mais l'instant n'était plus aux traits d'esprit : l'intérêt commandait, frénétiquement.

Torentielle fut l'avalanche humaine sus à la chaumière.

Aux appels fous du heurtoir, le poète apparaît sur le seuil.

— « Gloire au Sauveur! » encensent les multitudes.

— « Qui, de la Douleur ou bien de l'Ironie, vous a guidés vers mon ingénuité, frères vibrants? »

— « Cependant que chacun apporte son tribut à la délivrance universelle, que fais-tu là, poète aux bras croisés?»

— « J'attends. »

— « Sais-tu pas la détresse de l'Humanité? »

— « Sur elle je verse des pleurs quotidiens que vous n'avez jamais comptés. »

— « Solitaire, ignores-tu qu'il n'est plus de Soleil sur le monde? »

— « S'il n'est plus de Soleil, ô mes frères, sur vous, du moins je sais qu'il est en moi toujours présent. »

— « Le Soleil est en toi? » brame la foule ébranlée par la folie de se moquer.

— « Le Soleil pour qui j'ai déserté tes ténèbres plus opaques que celles dont tu souffris, chère Humanité, le Soleil est en moi comme en un refuge ou comme en un tabernacle, et si je l'ai gardé comme un trésor sacré c'est pour le consoler de ton mépris passé jusqu'à le rendre plus clément envers tes siècles à venir. »

On envahit la chaumière.

Sur la table de travail les pages d'une œuvre entr'ouverte s'offrent lumineuses, mais d'une clarté si franche que dès l'huis les gens se cabrent, l'œil violé...

— « Ces lignes, dirait-on pas des rayons authentiques? » clignote un roi.

— « Sa Majesté daigne plaisanter! » grogne un pédant qui sur-le-champ crève, son âme évacuée par l'anus.

— « Oh! de grâce, admirez cette rose qui s'épanouit! » profère un paysan, une page du livre approchée de la fleur close.

Electrisée, la meute humaine s'acharne à se partager le modeste livre où le poète simplement fêtait la Vérité, et la curée fait vaciller la chaumière miraculeuse.

— « Voyez donc la nature en éveil! » clame bientôt chacun en agitant sa part de butin autour des haies, des espaliers, des nids, des sources...

Tout à coup un marchand rugit :

— « Mais si le Soleil est en toi, poète, c'est que tu nous l'as volé! »

A ce blasphème, comme révélateur, tous les poings de se tendre, menace unanime, vers l'hôte de la chaumière.

— « Larron! »

Souriant, le poète exulte, inspiré que voici l'heure solennelle de sa destinée.

— « Rends-nous donc le Soleil! » hurle enfin l'Humanité, certaine d'un geste glorieux au nom de la justice.

Déjà se sont ruées les populaces.

Du martyr écharpé le Cœur a jailli, — et son amour irradie tellement qu'en un clin mûrissent les fruits du verger proche et les épis des champs voisins.

Un soldat ramassa de ses doigts sales le diamant pantelant et, pour que le monde entier pût considérer le Cœur du malfaiteur public, il le lança bien haut, par-dessus l'Humanité farouche, vers l'Aurore...

Or tout là-bas se fit le bruit d'un Cœur qui s'enchâssait en des rayons...

Et la Roue de la Vie reparut dans le ciel comme une apothéose.

SAINT-POL-ROUX.

LA CONNAISSANCE DU JAPON

—

Chamfort prétend qu' « on peut être très bon géographe sans être sorti de chez soi », et M. Remy de Gourmont, qui nous donne le plus ingénieusement du monde d'excellents mauvais conseils, nous assure que les voyageurs « les plus avisés n'écrivent pas eux-mêmes » ; ils « remettent leurs notes à des arrangeurs, et leurs croquis sont dramatisés avec soin par des dessinateurs qui n'évoluèrent jamais que de Montmartre à l'Odéon ». Donc, inutile de voyager, conclut le paradoxal épilogueur ; la vision tue l'imagination et plus un voyageur a contemplé de spectacles prodigieux, moins il a de choses à raconter.

Même quand il a tort, c'est-à-dire quand je ne suis pas de son avis, M. de Gourmont est irréfutable: ses méthodes ne souffrent pas la contradiction. Il est — sur le moment — irrémédiablement convaincu de ce qu'il prouve, et il réussit en tous cas à présenter les idées ou les faits sous un aspect imprévu.

M. de Gourmont voyage sans sortir de chez lui et il trouve beaucoup de choses à nous raconter.

> Les Américains, dit-il, représentent la civilisation hâtive, comme les Japonais représentent la civilisation pauvre. Il n'y a d'ailleurs aucun point de comparaison possible entre l'une et l'autre: les Américains créeront, quand ils le voudront, ce qui leur manque; les Japonais semblent croire, depuis qu'ils ont beaucoup de canons et beaucoup de cuirassés, qu'il ne leur manque rien (1).

De même que M. de Gourmont, j'ai voyagé sans quitter ma bibliothèque. Depuis bon nombre d'années, il m'arrive de faire ainsi, au pays des Nippons, de fréquentes excursions, prenant pour guides tour à tour des Européens et des indigènes. Et je n'ai pas pour les Japonais le hautain mépris que M. de Gourmont leur dispense. Certes, on ne saurait dire que tout soit

(1) *Mercure de France*, 1er février, 1905 p. 424.

sympathique ou admirable chez eux, mais on ne saurait non plus se débarrasser d'eux en leur jetant dédaigneusement à la figure : « Vous êtes des barbares ! »

En relatant les observations que j'ai pu faire au cours de mes paisibles explorations, je me garderai autant que possible de comparer, d'opposer ou de mettre en parallèle plutôt, deux sujets aussi disparates que l'Orient et l'Occident. L'histoire du peuple japonais offre à notre intérêt et à notre curiosité des trésors inépuisables et le rôle tragique qu'il joue depuis un an, à l'extrémité du continent asiatique, l'impose plus que jamais à notre attention.

§

« Les Japonais ont une littérature volumineuse, vieille de plus de douze siècles (1) », et qu'on connaît, en Europe, depuis quarante ans à peine. Cette littérature nous est fort peu accessible, mais néanmoins il est excessif d'aller jusqu'à la nier. En admettant que nous possédions une connaissance suffisante de la langue, il ne faut pas songer à comprendre, et encore moins à traduire, les « métaphores, allusions, citations et illustrations qui forment le fond dont dispose l'auteur japonais et qui nous sont en grande partie inintelligibles (2) ». Les mots japonais ont des significations que les termes européens ne rendent que d'une façon très approximative, ou qui évoquent même des associations d'idées tout à fait différentes. Les arbres, les fleurs, les plantes, les oiseaux sont autres, de même que les idées qui s'y rattachent. Il faudrait arriver à un singulier degré de maîtrise de l'idiome pour pénétrer toutes les nuances et saisir toutes les habitudes de l'esprit japonais. Les différences sont moins tangibles, mais plus importantes dans le monde de la pensée et du sentiment. Par exemple, le mot *houshin*, que nous rendrions par *conscience*, signifie réellement en japonais *cœur originel* et il implique « cette théorie que le cœur de l'homme est originellement bon et que la conscience est la voix qui se fait entendre en lui ».

La pensée occidentale a été formée sous l'influence du paganisme grec et du christianisme ; la pensée japonaise s'est

(1) *Histoire de la Littérature Japonaise*, par W. G. Aston. Librairie Armand Colin, Paris, 1902.
(2) *Id.*

formée sous la triple influence du bouddhisme, du confucianisme et du sintoïsme, et toutes deux sont séparées par des siècles de lente formation.

Il est probable que, sous l'influence nouvelle de la philosophie et de la science occidentales, la pensée japonaise subit à l'heure actuelle une importante transformation. Les historiens futurs la dateront de l'année 1868, mais les douze siècles qui auront précédé n'en garderont pas moins toute leur importance. L'examen d'ensemble qu'a si heureusement tenté Mr. W. G. Aston (1) est fort probant à ce sujet. Les indications qu'il donne incitent à connaître davantage cette étrange littérature, et les ouvrages de MM. B. H. Chamberlain, sir Ernest Satow, A. B. Mitford, et Léon de Rosny laissent en suspens notre curiosité émerveillée (2).

En réalité, nous ne sommes curieux que du Japon d'autrefois. Les rônin, les samouraï, les daïmiô, les shogoun, les mikados étaient bien plus pittoresques à nos yeux que les maréchaux, les marquis, les comtes, les barons et toute la hiérarchie nobiliaire et militaire d'aujourd'hui. Nous éprouvons une vive déception à voir, dans les magazines illustrés, un maréchal Oyama vêtu d'un uniforme à l'européenne ; certes, un simple samouraï avec un somptueux costume de soie, ses cuirasses écailleuses, ses sabres au fourreau de laque ou d'ivoire ajouré, son casque effarant et son masque horrifique nous intéresse bien davantage que le vainqueur des Russes avec son pantalon à passepoil, son dolman à brandebourgs et son modeste képi. Il est vrai que le samouraï aurait fait piteuse figure devant la pourtant bien piteuse armée russe.

On aurait tort de croire que le Japon s'est entièrement européanisé. Dans certains chapitres d'un ouvrage rédigé avec une sincérité toute simple, Mr. Osman Edwards nous révèle une infinité d'aspects ravissants, accessibles pour longtemps encore, sans doute, à l'Européen (3). En voyageur bénévole, il a parcouru les provinces de l'intérieur, et à mesure qu'il s'éloignait

(1) *Op. cit.*

(2) B. H. Chamberlain : *The classical Poetry of the Japanese*, Londres, 1880 ; Sir Ernest Satow : *Japanese Literature*, Tokyo, 1890 (hors commerce) ; A. B. Mitford : *Tales of Old Japan*, Londres, 2e éd., 1891 ; Léon de Rosny : *Anthologie Japonaise*, Paris, 1870. M. Maurice Courant, l'éminent sinologue et japonisant, a préfacé l'ouvrage de Mr. Aston d'une précieuse bibliographie.

(3) Osman Edwards : *Japanese Plays and Playfellows*, 1 vol. in-8° illustré, Londres, 1901. Heinemann.

des côtes, il trouvait de moins en moins de traces des transformations modernes. Peu à peu, cependant, les chemins de fer, les applications mécaniques, toutes les utilisations de l'électricité changeront totalement l'aspect du pays, mais la période de transition n'est pas encore assez avancée pour que des témoins intelligents n'aient fixé à notre profit des aspects anciens.

§

Depuis le commencement de la guerre, les journaux et les revues d'Europe ont publié sur les belligérants une innombrable quantité d'études où les opinions les plus diverses et les plus contradictoires étaient soutenues, où les informations, les connaissances, les souvenirs de toutes sortes s'étalaient à profusion, mais dans bien peu de ces contributions on rencontrait un jugement impartial. En ces derniers temps, les diplomates japonais ont donné, en France, et en Angleterre surtout, des articles où ils présentaient fort habilement leur défense, où ils plaidaient leur cause avec des arguments singulièrement convaincants. A l'encontre de leurs adversaires, leurs explications sont d'une clarté parfaite et ils exposent leur thèse avec un courage qui a au moins le mérite de la candeur. On commence à les écouter mieux qu'au début, et cependant quelle que soit l'admiration qu'ils inspirent, on leur garde une antipathie malaisément surmontable. Certes l'animadversion violente de l'an dernier s'est calmée, et les Japonais, qui ont patiemment attendu leur heure, fournissent maintenant, de leur propre mouvement, toutes les explications nécessaires pour mieux éclairer l'opinion de l'Europe (1).

En dehors de ces pages éphémères, de documentation plus ou moins directe, et de tendances plus ou moins spécieuses, des hommes de valeur ont abordé le problème dans un esprit d'indépendance et de justice. M. P. Leroy-Beaulieu, par exemple, a fait une étude fort intéressante de la situation économique du Japon (2); mais dans ses développements, il ne se départit pas assez de ses préjugés européens. L'étude d'ensemble

(1) A lire à ce propos, dans le numéro du 1er avril de *la Revue*, l'article du baron Suyematsu : *Qui a commencé la guerre ? La Revue de Paris, la Revue des Deux-Mondes, le Mercure de France, le Correspondant, la Nouvelle Revue* ont donné bon nombre d'articles dont l'actualité persiste.

(2) *La Rénovation de l'Asie* (Sibérie, Chine, Japon), par P. Leroy-Beaulieu. Paris, Armand Colin.

qu'il est indipensable de connaître pour se faire une idée exacte de l'état actuel du Japon est celle de M. Henry Dumolard, qui professa le droit français à l'Université impériale de Tokio.

Connaître en effet d'une façon un peu précise le Japon... puissant empire de 45 millions d'hommes avec son armée dont on sait la valeur, sa flotte et ses cuirassés de 15.000 tonnes, avec ses usines modernes, ses Universités, son Parlement, ses politiciens, ses journaux, etc. — connaître tout cela, dis-je, me semble à l'heure actuelle une nécessité pressante. Savoir ce que peut et ce que veut cette nation, dont le perpétuel souci depuis trente-cinq ans a été de se transformer et de s'aguerrir, est essentiel maintenant plus que jamais, alors que la question d'Extrême-Orient s'affirme incontestablement comme le plus formidable problème politique de l'avenir (1).

M. Dumolard est, certes, parvenu au but qu'il se proposait, mais, après son remarquable exposé, ses conclusions peuvent paraître un peu brutales. On comprend certes que l'Européen, après trois ans de contact incessant avec le Japonais frotté de civilisation occidentale, éprouve un agacement qui aille jusqu'à l'exaspération; mais, cependant, il ne faut pas oublier que, malgré sa vanité, sa suffisance, son orgueil, ses innombrables et haïssables défauts, le peuple japonais traverse une période transitionnelle, et qu'aucun peuple dans l'histoire ne s'est encore trouvé dans une pareille situation. On s'imagine parfaitement quelle incohérence, quel désarroi a dû produire cette hâtive adaptation de résultats que n'ont pas préparés une assimilation de plusieurs siècles. Il ne doit y avoir aucun rapport entre le bouddhisme et notre science moderne, alors que cette dernière s'est développée lentement en restant dans un accord parfait avec les progrès de la pensée philosophique. A coup sûr, on doit à chaque pas trouver des rapprochements criants, hurlants même! Mais, pourquoi tout cela ne s'ajusterait-il pas, pourquoi ce désordre ne s'ordonnerait-il pas? L'essentiel, c'était de commencer, et les Japonais ont commencé avec ardeur — toute cette incohérence s'harmonisera. En attendant, le Japon marche vers ce qu'il veut. Sans doute, il est loin de son rêve encore; « l'Asie aux Asiatiques » est une belle formule que l'orgueil grotesque des Japonais a pu brailler un moment avec excès. D'autres difficultés les réclameront bien-

(1) Henry Dumolard : *Le Japon politique, économique et social*, Paris, 1904, librairie Armand Colin.

tôt. Ce qu'ils obtiennent, c'est qu'on reconnaisse le Japon comme la « grande puissance » de l'Extrême-Orient et qu'on ne compte plus sans lui. Déjà, il a conclu un traité d'alliance avec l'Angleterre : c'était un grand pas. Demain, il transformera en ambassades ses légations auprès des gouvernements européens, et ce sera un nouveau pas. Enfin, ses surprenantes victoires sur la désorganisation russe lui créeront en Asie, bien plus encore qu'en Europe, un prestige colossal et dangereux.

§

Le moment est passé où les diplomates disaient en souriant que « le Japon est une traduction mal faite ». L'empire du Mikado s'est imposé à l'attention du monde, plus, sans doute, que le monde ne l'aurait voulu, et, si factice que soit sa transformation, il a acquis, grâce à elle, une importance politique et économique qui gênera singulièrement l'expansion européenne en Asie. Si fragile et si incohérente que soit la jeune civilisation japonaise, si antipathique que soit sa confusion à nos esprits méthodiques, il n'en reste pas moins que leurs flottes, leur artillerie, leurs officiers et leurs soldats ont une réalité malaisément niable.

Du Japon vu — et fort bien vu — par M. Henry Dumolard, il est intéressant de passer au Japon vu par les Japonais. Et nous pouvons le faire grâce à M. Alfred Stead, qui a réuni dans un énorme volume toute une série d'études dues aux personnages les plus autorisés (1). La plupart de ces études ont été écrites dans le but de renseigner les Européens, et à ce titre nous pouvons les tenir tant soit peu pour suspectes. Toutefois, les documents officiels sur lesquels elles sont basées nous permettent de redresser quelques conclusions légèrement faussées. Les sept cents pages in-octavo de ce travail forment une véritable encyclopédie de l'état politique, commercial, industriel, agricole, militaire, naval, financier, artistique, littéraire et administratif de l'empire japonais. Et chaque partie est traitée spécialement par des personnages compétents — ministres anciens ou actuels, maréchaux, amiraux, ingénieurs, professeurs, banquiers, etc., dont les noms nous sont devenus familiers en ces derniers mois.

(1) *Japan by the Japanese, a Survey by its Highest Authorities*, edited by Alfred Stead. Londres, 1904. Heinemann.

Ce volumineux ouvrage démontre que l'élite japonaise a compris avec une singulière perfection le mécanisme de nos administrations européennes et qu'elle a employé toute son intelligence à les mettre en œuvre pour le plus grand bien du pays. Si l'on considère le résultat obtenu en si peu de temps, si l'on tient compte de ce fait qu'il a fallu imposer à une population essentiellement traditionnaliste et conservatrice une organisation qui lui était, la veille, absolument étrangère, on admettra que ce réveil soudain ne saurait avorter.

C'est après avoir reconnu le mérite primordial de cet immense progrès résolument accompli que nous avons en toute liberté apporté à l'éloge les réserves nécessaires ; c'est au nom de cet idéal même que le Japon s'est proposé, que nous nous sommes à notre tour montrés sévères,

dit M. G. Weulersse dans le remarquable compte-rendu de son voyage d'études au Japon (1), et il ajoute :

S'il court tant d'opinions excessives et contradictoires sur le Japon d'aujourd'hui, c'est peut-être qu'il est encore très imparfaitement connu : il y aurait quelque paradoxe, mais peut-être une bonne part de vérité à soutenir qu'il nous est moins familier que le Japon d'autrefois.

Ainsi prévenus, nous pouvons suivre M. Weulersse et nous ferons en sa compagnie un voyage agréable : rien n'échappe à sa perspicacité et quelques mois lui suffisent pour nous donner « l'impression vive et forte » de la terre japonaise. Il a le don précieux de savoir suggérer : un fait qui n'aurait, pour la plupart, aucune signification lui révèle des aperçus imprévus, et à chaque page les rapprochements se font d'eux-mêmes. Chacun de ses chapitres apparaît comme un « instantané », où l'on voit nettement la marche précipitée et désordonnée de ce grand mouvement, de cette violente transformation. Ses conclusions se rapprochent de celles de M. Dumolard, mais il est plus que le savant professeur enclin à l'optimisme.

§

Après ces voyages d'études en si aimable et docte compagnie, nous pouvons nous accorder quelques excursions pour le plaisir, quelques courses à l'aventure.

(1) G. Weulersse : *Le Japon d'aujourd'hui. Etudes Sociales,* Paris, 1904, Armand Colin.

Il n'y a pas que des usines, des arsenaux, des problèmes politiques et économiques, dans l'empire du soleil levant. Les souvenirs de *Madame Chrysanthème* nous hantent, et par instants nous avons entr'aperçu des perspectives ravissantes. Pour ces promenades, nous ne pouvions avoir de meilleur guide que Yakumo Koizumi. Pendant dix ans, il nous emmena glaner dans les « champs de Bouddha », dans le *ghostly* et l'*unfamiliar* Japon ; il nous montra de mystérieux bibelots et nous conta de merveilleuses histoires, puis, tout à coup, le 23 septembre dernier, il nous a quittés prématurément ; nul maintenant ne nous mènera plus dans des sentiers détournés, ne nous révélera plus les coins discrets où, à l'écart des bruits discordants de l'actualité, le vieux Japon s'attarde encore.

Quel singulier personnage et quelle étrange destinée ! Il était né en 1850 dans les îles Ioniennes, à Leucate (Santa Maura), d'un père irlandais nommé Hearn et d'une mère grecque, et il reçut, inspiré par le lieu de sa naissance, le bizarre prénom de Lafcadio. Il s'instruisit ici et là, réussissant à acquérir une éducation des plus universelles. A dix-neuf ans, il est en Amérique ; d'abord il travaille dans une imprimerie ; ensuite, il devient journaliste. En 1887, il abandonne le poste d'*editorial writer* qu'il occupait dans un important quotidien de La Nouvelle-Orléans et passe deux ans à Saint-Pierre de la Martinique. C'est de là qu'il part pour le Japon où il a vécu les quatorze dernières années de sa vie.

Lafcadio Hearn publia son premier ouvrage en 1884 ; son œuvre comprend seize volumes, dont douze sont consacrés au Japon. De 1896 à 1903, Lafcadio Hearn occupa à l'Université Impériale de Tokyo les fonctions de maître de conférences de littérature anglaise. Il avait épousé une Japonaise, avait acquis une merveilleuse connaissance de la langue nipponne, vivait entièrement comme un indigène et s'était finalement naturalisé Japonais sous le nom de Yakumo Koizumi. De la Grèce au Japon, par l'Amérique ! Celui qui franchit ces étapes devait nécessairement comprendre d'une façon originale cette civilisation extrême-orientale au milieu de laquelle il se fixa et mourut.

Avec ses facultés merveilleuses d'adaptation et d'assimilation, après quarante ans d'expériences et de voyages, il arriva au Japon particulièrement qualifié pour comprendre bien plu-

tôt que pour juger. « Déraciné » s'il en fut, celui-là, et déraciné de génie, certes, aucun préjugé de race ou de nationalité ne pouvait le gêner. Ce cosmopolite gréco-irlandais possédait le don des langues, connaissait l'Europe antique et moderne, l'Amérique récente, avait tout vu et son intelligence admirable lui permettait de deviner, de discerner et d'interpréter lumineusement le spectacle de la vie actuelle et de jeter sur les perspectives du passé des clartés magiquement révélatrices (1).

Nous ne suivrons plus Yakumo Koizumi dans ses ravissantes flâneries, mais nous pouvons refaire les promenades de jadis. Quand il est mort, il venait de corriger les épreuves de son dernier ouvrage : *Japan, an Attempt at Interpretation* (2). Ce sont des pages d'actualité qui éclairent bien des aspects de l'état d'âme japonais au moment de la guerre — aspects qui sont demeurés obscurs pour les Français, tout entiers tournés vers leurs amis les Russes. Comme le titre l'indique, Lafcadio Hearn a tenté une interprétation du Japon, du problème qu'offre la race et la civilisation japonaises. « Un millier de livres ont été écrits sur le Japon, dit-il ; mais, dans ce nombre — en mettant à part les publications artistiques et les ouvrages d'un caractère purement spécial, — les volumes réellement précieux ne sont pas plus d'une vingtaine. Ce fait est dû à l'immense difficulté de percevoir et de comprendre ce qui se cache sous la surface de la vie japonaise. Aucun ouvrage interprétant pleinement cette vie, — aucun ouvrage dépeignant le Japon au dedans et au dehors, historiquement et socialement, psychologiquement et éthiquement, ne pourra être écrit avant une cinquantaine d'années. Le sujet est si vaste et si complexe que le labeur réuni d'une génération de savants ne pourrait l'épuiser, et il est si difficile que le nombre des savants disposés à y consacrer leur temps sera toujours réduit. Même parmi les Japonais, aucune connaissance scientifique de leur propre histoire n'est encore possible parce que les moyens d'obtenir cette connaissance n'ont pas encore été préparés — bien que des montagnes de matériaux aient été rassemblés. Le

(1) Voici les titres des volumes que Lafcadio Hearn a publiés sur le Japon: *Glimpses of Unfamiliar Japan* (1894), *Out of the East* (1895), *Kokoro* (1896), *Gleanings in Buddha Fields* (1897), *Exotics and Retrospections* (1898), *Ghostly Japan* (1899), *Shadowings* (1900), *A Japanese Miscellany* (1901), *Kotto, Japanese curios* (1902), *Kwaidan* (1904), *Japan, an Attempt at Interpretation* (1904).

(2) London et New-York, Macmillan, 1904.

manque d'une bonne histoire conçue sur un plan moderne n'est que la moindre de ces décourageantes lacunes. Les données pour l'étude de la sociologie sont encore inaccessibles aux investigateurs occidentaux. Le premier état de la famille et du clan ; l'histoire de la différentiation des classes, de la différentiation de la loi politique et de la loi religieuse ; l'histoire des lois restrictives et de leur influence sur les mœurs ; l'histoire des conditions régulatrices et coopératives du développement de l'industrie ; l'histoire de l'éthique et de l'esthétique, tous ces points et beaucoup d'autres restent obscurs. »

Dans son livre, Lafcadio Hearn accorde une importance toute spéciale à l'influence religieuse sur la formation du Japon ; selon lui, cette influence se retrouve dans les ustensiles les plus usuels comme dans les objets d'art les plus coûteux, dans les locutions les plus vulgaires comme dans les œuvres littéraires les plus hautes. Il disserte sur les conditions religieuses du Japon en évitant à la fois l'hostilité et une sympathie trop grande. On ne peut comprendre les conditions dans lesquelles fut façonné le caractère japonais que par l'étude des croyances nationales et de l'histoire des institutions sociales dérivées de la religion et développées par elle.

C'est en ce sens que l'essai d'interprétation de Lafcadio Hearn est une précieuse contribution à la connaissance occidentale du Japon. Son ouvrage s'ajoute indiscutablement à la vingtaine de volumes indispensables pour se faire une idée à peu près juste du Japon et des Japonais.

Mes premières impressions du Japon, écrit-il, — du Japon vu dans la blanche clarté d'une superbe journée de printemps, étaient sans doute fort semblables aux impressions de ce genre. Je me rappelle spécialement l'émerveillement et le délice du spectacle — émerveillement et délice qui ne se sont jamais effacés. Souvent même, maintenant encore, après quatorze ans de séjour, un incident fortuit les fait revivre. Mais la raison de ces sentiments fut difficile à découvrir — ou du moins à deviner... car je ne puis encore prétendre connaître beaucoup le Japon... Il y a longtemps, le plus cher et le meilleur ami Japonais que j'eus me dit un peu avant sa mort : « Quand, dans quatre ou cinq ans, vous vous apercevrez que vous ne pouvez pas du tout comprendre les Japonais, alors vous commencerez à savoir quelque chose sur eux. » Ayant compris la vérité de la prédiction de mon ami, — ayant découvert que je ne puis pas comprendre les Japonais, je me sens mieux qualifié pour tenter cet essai.

Après ce préambule, il s'efforce de discerner, dans l'aspect extérieur des choses et des gens, ce qui constitue leur étrangeté et leur charme.

A première vue, l'étrangeté extérieure des choses au Japon produit (dans certains esprits, au moins) un bizarre frisson impossible à décrire — un sentiment de fantastique et d'étrange qui ne nous vient qu'avec la perception de ce qui est totalement nouveau et insolite. Vous vous trouvez dans de bizarres petites rues pleines de drôles de petites gens portant des robes et des sandales de formes extraordinaires, et c'est à peine si vous pouvez distinguer les sexes. Les maisons sont construites et meublées d'une façon étrangère à tout ce que vous connaissez ; et vous êtes étonné de constater que vous ne pouvez concevoir l'usage ni le sens d'innombrables choses en montre dans les boutiques, des mangeailles d'origine inimaginable ; des ustensiles de formes énigmatiques ; d'incompréhensibles emblèmes de croyances impérieuses ; des masques et des jouets étrangers qui commémorent des légendes de dieux ou de démons ; de baroques images des dieux eux-mêmes avec des oreilles monstrueuses et des faces souriantes ; vous voyez tout cela en vous promenant — encore que vous remarquiez aussi des poteaux télégraphiques, des machines à écrire, des lampes électriques et des machines à coudre. Partout, sur des enseignes et des pancartes, et sur le dos des passants vous observez d'étonnants caractères chinois et la sorcellerie de tous ces textes donne la note dominante du spectacle.

Une plus ample connaissance de ce monde fantastique ne diminue en aucune façon la sensation d'étrangeté qu'en provoque le premier aperçu. Vous observez bientôt que même les actions physiques des gens sont insolites — que leur ouvrage est fait avec des façons qui sont le contraire des façons occidentales. Les outils ont des formes surprenantes et sont maniés d'après de surprenantes méthodes ; le forgeron s'accroupit devant son enclume maniant un marteau dont un forgeron européen ne saurait faire usage sans un long apprentissage ; le charpentier ne pousse pas, mais tire sa scie et sa plane extraordinaires. Tout se fait à gauche et le côté gauche est le bon côté ; pour ouvrir ou fermer une serrure, il faut tourner dans le sens contraire de celui auquel nous sommes accoutumés. Mr. Percival Lowell a dit avec raison que les Japonais parlent à l'envers, lisent à l'envers, écrivent à l'envers — et ce n'est là que l'*a b c* de leurs contrariantes habitudes. Il est des raisons évolutionnelles évidentes pour l'habitude d'écrire à l'envers, et les exigences de la calligraphie japonaise expliquent suffisamment pourquoi l'artiste pousse sa brosse ou son crayon au lieu de le tirer. Mais pourquoi, au lieu de pousser le fil dans le trou de l'aiguille, la jeune Japonaise glisse-t-elle le trou

de l'aiguille sur la pointe du fil? Dans les cent possibles exemples d'actions contraires de ce genre, le plus remarquable peut-être est fourni par l'art de l'escrime japonaise. L'escrimeur, lançant son coup d'épée à deux mains, ne tire pas la lame vers lui au moment où il frappe, mais il la repousse. A vrai dire, il s'en sert — comme d'autres Asiatiques le font — non d'après le principe du coin, mais d'après celui de la scie; cependant, il y a un mouvement de poussée en avant quand le coup s'abat, alors que nous nous attendons au mouvement contraire... Ces formes insolites d'action et d'autres sont assez étranges pour suggérer l'idée d'une humanité qui, physiquement, nous est aussi peu apparentée que le pourrait être la population d'une autre planète —pour suggérer l'idée de quelque dissemblance anatomique. Aucune pareille dissemblance n'existe cependant et toute cette opposition implique probablement non pas tant le produit d'une expérience humaine entièrement indépendante de l'expérience aryenne que le produit d'une expérience évolutionnellement plus jeune que la nôtre.

..... Les manifestations de cette expérience non seulement surprennent, mais aussi ravissent. La délicate perfection du travail et de la main d'œuvre, la légèreté solide et gracieuse des objets, la faculté d'obtenir les meilleurs résultats avec les moindres matériaux, les résultats mécaniques acquis avec les moyens les plus simples possible, la compréhension de l'irrégularité comme valeur esthétique, l'entente des formes et le goût parfait de tous les objets, le sens de l'harmonie manifesté dans les teintes et les couleurs — tout cela doit incontinent vous convaincre que notre Occident a beaucoup à apprendre de cette civilisation lointaine, non seulement en matière d'art et de goût, mais en matière aussi d'économie et d'utilité. Ce n'est pas une fantaisie barbare qui vous séduit dans ces étonnantes porcelaines, ces stupéfiantes broderies, ces merveilles de laque, d'ivoire et de bronze qui éduquent l'imagination dans des genres n'ayant rien de familier. Non : ce sont là des produits d'une civilisation qui, dans ses limites, devint si exquisement parfaite que seul un artiste est capable de juger les produits de son industrie — une civilisation qui ne peut être qualifiée d'imparfaite que par ceux qui feraient le même reproche à la civilisation grecque d'il y a trois mille ans.

On voit par cette longue citation quelle impression durable le Japon fit sur Lafcadio Hearn et avec quelle finesse et quelle perspicacité il sut voir ce monde étrange. Il se familiarisa aussi avec des caractéristiques plus difficilement perceptibles :

... L'étrangeté intime et cachée de ce monde, — l'étrangeté psycho-

logique est beaucoup plus surprenante que la visible et la superficielle. Vous commencez à en apercevoir l'importance après avoir découvert qu'aucun adulte occidental ne peut maîtriser parfaitement la langue. A l'Est et à l'Ouest, les parties fondamentales de la nature humaine — ses bases émotionnelles sont grandement semblables : la différence mentale entre un enfant japonais et un enfant européen est surtout potentielle. Mais avec la croissance, la différence se développe et s'étend rapidement jusqu'à ce que dans la vie adulte elle devienne inexpressible. L'ensemble de la superstructure mentale japonaise évolue dans des formes qui n'ont rien de commun avec le développement psychologique occidental : l'expression de la pensée devient réglée et l'expression de l'émotion est contrariée d'une façon qui bouleverse et stupéfie. Les idées de ce peuple ne sont pas nos idées ; leurs sentiments ne sont pas nos sentiments ; leur vie éthique représente pour nous des régions de pensée et d'émotion encore inexplorées, ou peut-être oubliées depuis longtemps. L'une quelconque de leurs phrases ordinaires traduite en langage occidental forme un désespérant non-sens ; la traduction littérale en japonais de la plus simple phrase anglaise n'aurait aucun sens pour un Japonais qui n'aurait jamais étudié une langue européenne. Si vous appreniez tous les mots d'un dictionnaire japonais, votre acquisition ne vous servirait en rien à vous faire comprendre par la parole, tant que vous n'auriez pas aussi appris à penser comme un Japonais — c'est-à-dire à penser à l'envers et sens dessus-dessous, à penser dans des directions totalement étrangères aux habitudes aryennes. L'expérience acquise dans l'étude des langues européennes vous aide à apprendre le japonais tout autant qu'à apprendre le langage parlé par les habitants de la planète Mars. Pour être capable de se servir de la langue japonaise comme un Japonais s'en sert, il faudrait naître à nouveau, avoir l'esprit complètement reconstruit depuis la base. Il est possible qu'un individu né au Japon de parents européens et habitué dès l'enfance à employer la langue indigène garderait par la suite cette connaissance *instinctive* qui seule lui permettrait d'adapter sa mentalité au milieu japonais. Il existe actuellement un Anglais nommé Black, né au Japon, et dont la connaissance du japonais est prouvée par le fait qu'il est capable de gagner largement sa vie comme conteur professionnel d'histoires (*hanashika*). Mais c'est là un cas extraordinaire. ...Quant à la langue littéraire, il suffit d'observer que, pour la connaître, il faut bien autre chose que savoir quelques milliers de caractères chinois. On peut dire en toute assurance qu'aucun Occidental ne peut rendre à première vue un texte littéraire quelconque qu'on lui soumet — à vrai dire le nombre d'érudits indigènes capables de le faire est très minime — et bien que le savoir dont certains Européens ont fait preuve dans ce domaine nous impose à juste titre l'ad-

miration, aucun n'aurait pu donner ses travaux au monde sans le secours d'un Japonais.

Il apparaît donc comme presque impossible à un Occidental de pénétrer le caractère intime de la race et de la civilisation japonaises. On n'a de sympathie que dans la mesure où l'on comprend ; or, comme notre compréhension demeure toute superficielle, notre sympathie sera de même toute superficielle. Il serait curieux de savoir si l'inverse est vrai et dans quelle mesure le Japonais comprend l'Occident et sympathise avec nous. Il semble qu'il nous comprenne mieux, car en somme nos langues, nos religions, nos philosophies lui sont devenues très familières, et nous nous connaissons mieux qu'ils ne se connaissent. Ce serait là pour nous une marque évidente de supériorité. Un Japonais qui parle français, anglais, ou allemand, connaît pour ainsi dire du même coup la langue littéraire, et toute la littérature et la philosophie écrites dans cette langue lui sont accessibles, alors que la langue littéraire japonaise n'est abordable, nous l'avons vu, que pour un petit nombre d'érudits japonais. Or, d'après le Dr Emil Reich, le manque d'un système alphabétique pour l'écriture est « un des traits les plus manifestes de l'infériorité intellectuelle » des nations (1).

Le même savant nous assure que la plupart des jugements portés par une nation sur une autre nation sont erronés ; mais alors, que ne peut-on pas redouter quand il s'agit de races aussi différentes que les Européens et les Japonais ? Selon certains anthropo-sociologues, le comte de Gobineau, Vacher de Lapouge, Ammon et d'autres, la rapide « occidentalisation » des Japonais serait une preuve écrasante de leur infériorité, sans doute. Il y a là sujet à d'interminables et peu probantes controverses. En adoptant en partie la civilisation occidentale, le Japonais n'a transformé que très peu sa mentalité et aucunement son caractère moral. Il a pris surtout des *faits*, et très peu d'idées ; il a râflé d'un seul coup les résultats de nos sciences, mais ces emprunts ne l'ont pas modifié. Il conserve intact son génie national.

Le gardera-t-il longtemps ? Dans diverses proclamations, l'Empereur recommande à ses sujets « d'accueillir sans excep-

(1) Dr Emile Reich : *Du Succès des Nations*, Paris, 1905, E. Flammarion.

tion dans un esprit bienveillant les étrangers qui viennent à nous des contrées lointaines (1) ». A leur tour, ils sont accueillis en Europe dans un esprit, certes, plus que bienveillant. A ce contact perpétuel, la vie intellectuelle japonaise influera profondément sur les générations nouvelles, sur leur vie émotionnelle, sur leurs idées morales et religieuses. C'est par là que s'accomplira la véritable transformation.

Une infinité d'autres circonstances — la rapidité toujours augmentée des moyens de transports et de communication, le percement de l'isthme de Panama — contribueront à modifier le *milieu* par lequel se modifient les individus. Il n'y aura pas que les circonstances extérieures et, à ce propos, j'emprunte au récent et très remarquable ouvrage de M. Jean Finot : *Le Préjugé des Races*, un passage des plus suggestifs :

L'âme du Nippon de 1905 n'est point celle du Nippon des samouraï. Soyons convaincus que la guerre avec la Russie, quelle qu'en soit l'issue, va encore contribuer à cette modification essentielle. Le fait est tellement vrai que d'ores et déjà toutes les anciennes définitions de l'âme japonaise se montrent fausses et surannées. Tous les démographes nous les présentent à l'unanimité comme un peuple d'imitateurs incapable d'inventer et de créer. Habitués que nous étions à les voir adopter servilement notre civilisation et nos découvertes, nous les avions crus condamnés à perpétuité à emprunter les résultats de nos efforts intellectuels. Or, la civilisation a tout simplement agi à leur égard comme elle a fait envers les autres peuples blancs, rouges ou noirs. Après une période de digestion des idées reçues et des faits appris, suit une période d'incubation et de création. La faculté de créer est le fait des individus, non point des groupes ethniques. C'est ainsi que les Japonais, au bout d'une quarantaine d'années d'emprunts intellectuels, s'efforcent d'enrichir à leur tour le trésor de la civilisation commune (1).

Déjà, ils marchent seuls sur la route du progrès scientifique ; ils ont des savants dont les travaux sont comparables à ceux de nos plus illustres savants, et dans certains domaines leurs inventions et leurs découvertes ont forcé l'admiration de l'Occident. Le prestige qu'il acquerront de cette façon sera plus durable et plus profitable que le prestige guerrier, et ce

(1) *The Quarterly Review*, n° 399, juillet 1904. *The Japanese Révolution*, p. 268.

(2) Jean Finot : *Le Préjugé des Races*. Bibliothèque de Philosophie contemporaine. Paris, 1905. Félix Alcan.

sera la meilleure manière pour eux de prendre rang parmi les grandes nations du monde.

Ils n'ont eu, dans la guerre actuelle, que trop d'occasions de montrer qu'ils étaient encore très voisins d'une civilisation cruelle, et pour rassurer l'Europe inquiète, il leur faudra renoncer à la gloriole sanglante de la guerre et ne pas se targuer d'un triomphe obtenu par le carnage. C'est dans les œuvres de paix qu'ils imposeront véritablement au monde la notion que les Japonais peuvent être un grand peuple.

HENRY-D. DAVRAY.

LE DANGER

(*Suite*[1])

—

III

Aubertin résista mal aux journées qui suivirent. Il croyait respirer dans le siroco un désespoir immobile. Un matin, il renonça aux Archives, s'assit devant l'étrange cheminée qui fumait dans son cabinet de travail et s'occupa d'y alimenter un feu biscornu avec de petits bâtons noueux. Jamais une bûche n'avait flambé là. De temps en temps, pour activer le tirage, le pauvre homme ouvrait la fenêtre sur l'incompréhensible terrasse. Elle était obscurcie par un mur très haut, d'un rouge intense et faux, granuleux, boursouflé, qui faisait penser à de la peluche. Le sol marron,déclinait pour l'écoulement de la pluie... c'était malcommode et triste. Le regard montait tout de suite, comme un regard de prisonnier, sur les cheminées et les angles de toits qui surpassaient le mur, dans un peu de ciel.

Ce cabinet commandait la chambre de Bertrand. Martha le traversait, avec des vêtements sur le bras, claquait une porte, et oubliait de fermer l'autre...

Aubertin, devant son feu, mourait de la résolution qu'il avait prise chez Williamson : soustraire Bertrand à des influences dont le petit souffrait visiblement. On ne pouvait empêcher Emmeline de l'emmener avec elle : non, il fallait quitter Venise. Mais, alors, une interrogation épouvantable : est-ce qu'Emmeline les suivrait ? Et si elle ne les suivait pas, ne serait-ce pas la rupture? Ah ! elle n'était peut-être pas coupable! L'hostilité jalouse que Williamson portait à Robert était vaguement rassurante. Tout cela paraissait si ridicule, si grotesque, une plaisanterie trop bête et qui finirait dans un éclat de rire. Williamson? Un personnage de cauchemar, absurde, monstrueux, qu'on subit

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 193 et 194.

dans un malaise infernal... et qui disparaît. Mais lui, Aubertin, s'attachait tous les jours à Emmeline par des liens nouveaux et mystérieusement sensibles. Il la voyait prendre possession d'elle-même et de l'existence, réussir : et il s'accoutumait à trouver dans ce spectacle une compensation secrète, presque sensuelle. Il se plaisait encore à toutes les expressions de cette vie ; il les constatait, les recueillait, les comptait, se trouvait riche par ce bien qui pouvait lui échapper et par des souffrances qui pouvaient lui manquer.

Gaspard apporta le courrier : un journal seulement. Aubertin déchira la bande, la jeta dans le triste feu, puis... il avait dans les mains le « New Psychic Magazine » avec un encadrement au crayon rouge autour d'un article intitulé : « A curious case » et signé : Pâris Williamson.

Aubertin lut avec une faiblesse et une curiosité de désœuvré. Il connaissait peu l'anglais et traduisait en lisant :

« Mes lecteurs savent que, dans le pays où j'habite, le peuple interroge encore le vol des oiseaux. Les belles traditions se conservent chez les races qui ont plus de génie que de sens pratique. Si je disais aux Vénitiens et aux Romains qu'on peut conjurer le sort avec la force de sa pensée plus sûrement qu'avec des amulettes, ils ne me croiraient pas ; si je leur disais qu'à chaque pas ils peuvent croiser le mauvais œil et s'en défendre, que les yeux les plus redoutables sont parfois les yeux de nos amis, les yeux qui nous aiment : depuis longtemps les Vénitiens m'auraient noyé ou les Romains poignardé. Et peut-être auraient-ils eu raison. Ce sont des hommes qu'on ne peut pas enseigner mais chez lesquels on peut s'instruire ; et c'est à quoi je ne manque pas.

« Une erreur, plus belle que la vérité, est sortie de la lagune, sous mes yeux. Mes lecteurs savent que je ne fais jamais de théorie. Voici donc l'anecdote :

« Un historien français, illustre à Venise, non pour ses travaux, mais pour la terreur qu'il y jette, M. Trois-Etoiles, est instruit, consciencieux, occupé. Ses nerfs sont raisonnables et domptés (moins qu'il ne le pense, cependant). Il offre les garanties de ceux qui ont toujours suivi la même direction et fait de leur activité mentale un emploi régulier. Mais M. Trois-Etoiles est un homme auquel le succès n'est pas venu. C'est en somme un raté, malgré l'effort continu et peut-être le mérite.

« Or, j'ai pu avoir, sur l'existence passée de notre individu, des renseignements très détaillés. Son équilibre ne résiste pas aux événements heureux. Dans cette vie de travail obscur et monotone, le bonheur est inattendu et un peu déplacé. Alors, M. Trois-Etoiles sort de son caractère, comme disent si bien les Français, il étonne ses intimes par des façons qui ne sont pas les siennes, il fait des gestes ou des démarches inspirées par une âme momentanée, plus légère que celle de tous les jours... et il brise le sort d'autrui.

« Plusieurs épisodes m'ont été contés. C'est sur eux que je me suis fait une opinion : mes lecteurs connaissent ma bonne foi ; ils savent que je n'ai jamais la place de tout dire ; ils se contenteront de deux exemples :

« Il y a quatre ans, M. Trois-Etoiles reçut une offre flatteuse d'un grand éditeur parisien. Différentes circonstances, trop personnelles pour être révélées, donnaient, paraît-il, à cet incident une certaine importance. Bref, M. Trois-Etoiles fut extrêmement satisfait. (Voilà le point à noter.) Or, le même jour, cédant à un besoin de flânerie innocente qu'il contraint habituellement, M. Trois-Etoiles errait dans une rue où il n'avait aucune affaire, et rencontre une dame âgée qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs années. Elle l'aborda et lui demanda un conseil : son petit-fils voulait entrer à l'Ecole Normale. Quelles étaient les meilleures écoles préparatoires ? M. Trois-Etoiles est réservé, méticuleux, attentif au pour et au contre. Mais, à cet instant, dans une ivresse naïve où sa propre image lui apparaissait comme dégagée des misères de la vie et portée sur un vent favorable, M. Trois-Etoiles se souvint avec un tel attendrissement du collège où il avait lui-même préparé son examen qu'il ne put en nommer d'autre. L'année suivante, une épidémie de fièvre typhoïde sévissait sur ce Lycée, et M. Trois-Etoiles lut dans les journaux, parmi les noms des victimes, celui du jeune homme qu'il avait envoyé à la mort.

« Il y a quelques semaines, Trois-Etoiles obtenait une distinction qui intéresse sa carrière. C'était un souffle de célébrité, une atmosphère que notre homme n'avait jamais respirée. Il ne fallait pas le rencontrer ce matin-là ! Hélas ! une des plus grandes dames de la Colonie Anglaise se trouva sur son chemin. En toute autre circonstance, Trois-Etoiles, qui est peu répandu, de tenue modeste, et de parole modique, se fût

esquivé le plus tôt possible. Mais, dans une expansion pleine de candeur, il sentit qu'un homme aussi heureux que lui se doit à autrui, et le voilà qui s'empresse, s'offre, conseille, guide.

« Grâce à tout ce zèle, Lady X...eut fini ses courses plus tôt qu'elle ne pensait, et ne rentra pas chez elle, parce qu'elle avait encore le temps d'aller se casser la jambe ailleurs. C'est ce qu'elle fit.

« M. Trois-Etoiles a l'œil brun, doux, mobile et sans autorité.

« C'est en vain que je me suis efforcé de démontrer à la Société Vénitienne que le cas de M. Trois-Etoiles a un caractère d'intermittence, et que, dans le cours ordinaire de sa vie laborieuse, ce brave homme est fort inoffensif. Il a fallu me taire pour ne pas paraître suspect moi-même. Trois-Etoiles est l'objet de la terreur générale; nul ne prononce son nom dans la Cité Vénitienne. Les membres de sa famille excitent l'intérêt le plus vif, la compassion la plus active. C'est à qui, pour les soustraire à l'influence fatale, leur offrira un asile. On se les arrache.

« La semaine prochaine, j'ai l'intention de dire quelques mots sur le contre-mauvais œil, si l'on me permet cette expression, et sur la sécurité. Il est facile, avec un peu d'attention, de ne pas subir le magnétisme fatal, et de braver les regards les plus funestes. Une défense existe dont tout le monde doit user. Je ne fuis personne, et personne ne peut me nuire.

« PARIS WILLIAMSON. »

On ne voyait pas clair dans ce cabinet de travail. La vie y descendait à son minimum. Aubertin croyait être dans une indifférence qui touchait à l'engourdissement, au sommeil. Cette lecture ne lui apprenait rien, ou du moins rien qu'il n'eût pu deviner avec un peu de réflexion. Depuis six semaines, il se défendait de penser, de préciser. L'histoire de la fièvre typhoïde était d'ailleurs bien tronquée : il avait en effet indiqué le lycée Saint-Louis à Mme de Fromont, mais l'épidémie avait ravagé toutes les écoles de la rive gauche : Stanislas avait perdu plusieurs élèves...

Alors, Emmeline s'était servie contre lui de ce malheureux souvenir! Il avait bien mal jugé sa femme! Parce qu'il l'ennuyait, qu'elle ne l'écoutait jamais et ne s'intéressait à rien de ce qu'il faisait, il ignorait qu'elle avait l'esprit actif et plein de

ressources. Comme elle était merveilleusement entrée dans les combinaisons de Williamson ! Comme elle avait vite compris qu'il lui ferait une situation mondaine ! Elle s'était assuré l'appui de la Société Vénitienne contre son mari, et toutes les bienveillances pour son intimité avec Williamson.

Il ne semblait pas à Aubertin qu'il souffrît beaucoup... il aurait pu souffrir encore plus ! Il regardait le feu qui noircissait. En somme, Emmeline allait dans le monde... Ce n'était pas un crime... le snobisme est une passion très violente, qu'il est légitime de satisfaire... Il revoyait aussi le geste du Comte Caccianiga : deux doigts dans la poche du gilet pour toucher une petite corne en nacre ou en corail, sans doute. C'était drôle... Mais pourquoi Aubertin se sentait-il si faible depuis quelques jours, presque souffrant... S'était-il laissé atteindre par ce mal qu'il avait quelquefois méprisé chez les autres et contre lequel il croyait sa volonté assez résistante ?

« C'est l'atmosphère qui ne vous convient plus, » aurait dit Williamson.

Ah ! cette affreuse dépression est bien une sorte de malaria qu'on respire dans les paroles des autres, dans leur silence, leurs secrètes intentions, et qui se transmet par un sourire, l'accent d'une voix, un geste ou un tressaillement. Mais si ces influences occultes brisent les forces d'un homme, comment ne pas admettre qu'elles soient dangereuses pour la vie physique ? Que leur concours, parfois, devienne fatal ? Et même qu'elles puissent, selon des combinaisons infinies, se rencontrer dans un choc... un accident ?

Soudain, une main sur l'épaule d'Aubertin.

— A table, Papa ! Voyons !

Le déjeuner était commencé :

— Lucie — dit Emmeline — vous savez que M. Pâris remet sa conférence.

— Il fait bien, c'eût été un four.

— Elle n'est que remise — reprit Emmeline avec cette aigreur récente dont elle semblait fière de pouvoir disposer — il a d'ailleurs assez l'habitude du public !...

Emmeline ne finissait pas encore les phrases qu'elle trouvait compliquées, mais cela pouvait venir. Aubertin pensa que Williamson était souffrant et ne se sentait pas sûr de ses nerfs.

— Paul ! dit Emmeline.

Il sursauta : sa femme ne l'avait pas interpellé depuis six semaines.

— La Comtesse Ranieri — poursuivit Emmeline — m'invite à faire un petit voyage avec elle, jusqu'à Munich. C'est une affaire de huit jours. *La Fenice* ne jouera pas cette année et nous voulons entendre un peu de musique. Vous venez, Lucie, n'est-ce pas?

— Certainement... Pâris l'a décidé... Alors...

— Cela lui ferait beaucoup de peine si vous ne veniez pas.

Mme Ward eut le sang aux pommettes : s'entendre assurer des sentiments de Williamson par Emmeline, c'était un peu raide.

— Quel joli petit froid on aura là-haut ! dit-elle en se serrant un peu contre elle-même.

— Puisque la comtesse le supportera bien !

— Oh ! moi je suis beaucoup plus frileuse, douillette et difficile que la Ranieri. Les arrière-petites-filles de doges ne sont pas délicates.

— John ne vient donc pas, Lucie? — demanda Aubertin.

— Non... il retarde.

Emmeline dévidait ses nouvelles avec une obstination digne du maître:

— Lady Prentice nous donnera peut-être sa nièce. En tout cas, la Comtesse Ranieri emmène sa fille et l'institutrice. Ainsi, Bertrand aura sa petite compagne et sera surveillé.

Ah ! on voulait emmener Bertrand! Aubertin se contint par un tel effort qu'il craignit de trembler visiblement. Il n'hésitait pas sur ce qu'il aurait à faire et considérait ses convives: Robert arrondissait le dos et ne surveillait pas son regard, qui roulait de temps en temps vers Mme Ward en protestant avec fureur. Elle-même avait de petits mouvements nerveux dans la bouche. Bertrand, plus maître de lui, très pâle, s'appliquait à son assiette. Quand on se leva, il disparut comme une fumée. Mme Ward et Robert ne firent que traverser le salon où Aubertin resta seul avec Emmeline. Elle se jeta dans un fauteuil, fronça les sourcils, prit une grammaire anglaise, l'ouvrit, la referma, répéta plusieurs fois une phrase par cœur à voix basse...

— Emmeline — dit Aubertin, et il sentait à l'avance le mal de la scène inévitable — je regrette de te contrarier, mais

je ne puis permettre que tu emmènes Bertrand à Munich.

Emmeline se retourna, moins en colère qu'elle ne voulait le paraître, elle fit les gros yeux à Aubertin en cherchant à ne pas cligner les paupières. Il comprit qu'elle voulait imiter Williamson. C'était difficile et elle s'aidait en tirant sa bouche de côté.

Comme Aubertin se taisait, et la regardait tristement, elle s'écria :

— Je voudrais bien savoir tes raisons! D'abord il y aura la petite Maria Ranieri. Et Lady Prentice, qui est si collet-monté, nous confie sa nièce, une jeune fille de dix-huit ans... ravissante... qui ressemble à un portrait anglais...

— Il vaut mieux que Bertrand reste ici.

Emmeline fut déconcertée. Beaucoup d'absurdités tournèrent dans sa cervelle. Elle ne savait laquelle choisir. Alors elle se leva, jeta son livre dans une armoire, exécuta ses rangements de meubles et ses embardées qui furent pour elle une manière de penser, car elle s'arrêta devant Aubertin, ayant trouvé :

— Alors tu en prends la responsabilité ?

— Quelle responsabilité ?

Aubertin eut l'étrange sentiment qu'il se troublait et pâlissait. Pourquoi ?

— La responsabilité de garder Bertrand... seul... avec toi !

— Oui, je la prends.

La sortie d'Emmeline fut effrayante : toute autre qu'elle se serait fracassé la tête contre les murs en glissant sur le marbre sonore.

Aubertin monta chez Bertrand. Le petit avait ouvert un cahier sur une grande table de travail, en face de la fenêtre. Il sautait d'un pied sur l'autre dans la longueur de sa chambre, l'air absorbé. Quand il entendit venir, il se précipita vers la chaise préparée devant le cahier, mais, en voyant son père, il renonça à cet expédient.

Aubertin avait envie de lui caresser la tête, de l'embrasser, de faire fondre en paroles cette réserve d'enfant honteux ou terrifié. Mais il sentit combien c'eût été égoïste. C'était lui qui avait besoin d'expansion : le petit garçon ne souhaitait que la paix. Alors, Aubertin arpenta la pièce en faisant jouer ses clefs dans sa poche, et dit avec rondeur :

— As-tu envie d'aller à Munich, mon vieux ?

— Oh non! — s'écria Bertrand d'une voix suppliante — Est-ce qu'il n'y a pas moyen que je n'y aille pas?

— Il y a parfaitement moyen. Je trouve qu'il fait trop froid et j'ai demandé à ta mère de te laisser ici.

— C'est fait! — s'écria Bertrand. Et il ajouta avec une circonspection comique et pénible à voir : — Moi je suis resté en dehors de tout ça?

— Naturellement! Les enfants sont toujours en dehors de tout. Je prends la chose sur moi.

— Merci, Papa.

Et, comme s'il redoutait une question, Bertrand s'assit devant sa table, mit sa plume entre son oreille et sa tête, prit un petit air vieux, et feuilleta ses livres d'une main affairée.

Aubertin savait qu'il ne pouvait rien de plus. Il n'avait pas la clef de cette sensibilité trop jeune et trop renseignée. D'ailleurs, il était lui-même harcelé par une inquiétude à laquelle il ne voulait pas ouvrir sa conscience; et il partit pour les Archives en allant avec précaution, comme un blessé. Il fuyait lentement, et, en marchant lentement, croyait fuir plus longtemps. Lorsqu'il arriverait, il serait rejoint. Il ne voyait plus rien dans ces rues où il avait souvent éprouvé un bien-être si familier. Cependant, après avoir passé l'Académie, il leva la tête, aperçut la voûte prolongée qui enjambe une étroite et haute calle, et se souvint de la joie qu'on prend au spectacle de l'ombre formidable. Devant soi, le passant entre là comme dans un coupe-gorge, franchit le point fantastique, et ressort alerte, sauvé dans la lumière. Maintenant, la mémoire d'Aubertin,réveillée par ces images, devint agressive, féroce; et lui, sournoisement, se trahissant lui-même, suivit le fil de sa pensée : Deux ans auparavant, il finissait un volume; son ami Lavenasse l'avait interrogé sur ce travail et quelques jours après, la maison Hachette le lui demandait. Emmeline,étonnée et satisfaite, lui témoigna, pour la première fois, un peu de considération. Pour Aubertin, ce succès conjugal, c'était toute une gloire... Il n'avait jamais été aussi joyeux. Oui... il se rappelait mille petites circonstances affreuses qu'il avait laissé tomber hors de lui : elles revenaient... elles rentraient... elles le remplissaient d'horreur:...

Il avait rencontré Mme de Fromont et raconté à Emmeline cet incident qui n'avait pas de physionomie, alors! Emmeline s'était

fâchée. Elle était toujours grognon quand son mari avait revu d'anciennes relations mondaines, et, devant ces accès de snobisme malheureux, Aubertin se sentait un peu coupable.

« Pourquoi n'as-tu indiqué que Saint-Louis? Stanislas prépare aussi bien! Dans ces familles-là, on préfère les maisons religieuses! Mme de Fromont pourra croire qu'il n'y a que Saint-Louis. Saint-Louis! je te demande un peu! Mais c'est un repaire de voyous! »

« C'est vrai, — avait-il répondu, — j'aurais mieux fait de laisser le choix à la brave dame. »

« Généralemeut tu es plus consciencieux. »

« Que veux-tu? Je pensais à autre chose. Cela me fait tant de plaisir que tu sois contente... pour mon livre. »

Et il avait ajouté cette épouvantable phrase, il l'avait positivement dite :

« Quand on est heureux, on sort de son caractère. »

Emmeline s'était écriée :

« Pourquoi n'écris-tu pas? »

« Voyons, Mme de Fromont se renseignera ailleurs. J'ai été l'organe du hasard! »

Cette phrase aussi il l'avait prononcée, et Emmeline terminait par :

« Tu ne sais pas si le jeune de Fromont réussira au Lycée. C'est joliment bête de prendre des responsabilités. »

Il se rendait bien compte que ces obsédantes paroles avaient été rapportées à Williamson, que toute la construction psychique de l'article était faite après coup, sur ces renseignements... Mais cette logique rétrospective n'en était que plus redoutable, car les bases étaient exactes, les choses s'étaient passées ainsi... Aubertin avait été de bonne humeur, un peu léger et distrait... et Charles de Fromont était mort!

Cependant... à Stanislas? A Stanislas il y avait eu des cas nombreux! Deux ou trois décès! Vraiment, il ne pouvait rien se reprocher! Il n'était pas l'ami de Mme de Fromont. Depuis son mariage, il ne l'avait pas aperçue, avant ce terrible jour! Dans leur brève et banale rencontre, comment aurait-il senti que le moment était décisif?

Et Charles? il ne l'avait pas revu, et se souvenait à peine d'un petit garçon... Et comme il voulait le retrouver, il lui donna l'âge de Bertrand, sa taille, et soudain il vit cette image

courir avec les bonds de Bertrand : « La responsabilité de Bertrand ! Moi ! » Non, c'était impossible ! Il n'y entendait rien, ne savait pas ce qu'on peut permettre à un enfant, n'avait aucune autorité ! Cette situation était anormale. Hélas ! Maintenant il était hors de son caractère ! hors de lui ! incapable de prendre un parti sage ! Et personne n'était à sa place. Si Bertrand tombait malade, en l'absence de sa mère, quoi de plus naturel ? Il arriverait quelque chose : c'était presque forcé, presque fatal... l'enfant allait inventer mille folies, et... ne valait-il pas mieux qu'Emmeline l'emmenât... il n'en mourrait pas... qui sait cependant ?... Ah ! ce petit devait-il mourir ?... et de quel geste, de quelle maladresse impossible à prévoir ?... Aubertin était à la porte des Archives. Rien n'avait existé de la place, des ponts et du canal. Il n'osa pas entrer, regarda sa montre comme si elle pouvait faire un miracle, surveilla les alentours avec une peur d'assassin, et repartit.

Quelques jours passèrent. A déjeuner, Aubertin ouvrit une lettre et dit à Emmeline :

— C'est une invitation à dîner du Consul de France, pour demain. Veux-tu venir ?

— Moi ! — s'écria Emmeline sur un ton de sévérité colérique — je pars pour Munich demain soir à huit heures ! D'ailleurs, je n'accepte pas à dîner chez les gens qui m'invitent la veille.

Une minute après, elle demanda d'une voix presque naturelle :

— Iras-tu ?

— Je ne sais pas encore, répondit Aubertin.

Il relisait la fin de la lettre : « Nous improvisons ce dîner pour M. Lavenasse qui traverse Venise, et serions doublement heureux de vous voir et de vous réunir à lui... »

Un travail singulier se faisait dans le cerveau d'Aubertin. Lavenasse ! Lavenasse qui l'avait obligé deux fois sans qu'il le lui eût demandé ! « Mais c'est lui qui a le mauvais œil ! » Et il composait un thème à la manière de Williamson : « Cet homme bruyant, superficiel, gros, influent on ne sait pourquoi, encombrant de cordialité, se répand en services comme un bavard en paroles... » Aubertin goûtait une basse satisfaction à se servir contre le brave Lavenasse du procédé par lequel

on l'étranglait, lui, depuis si longtemps. Il en fut honteux. La défense sévère qu'il avait opposée toute sa vie à la moindre agitation de ses nerfs était sans doute l'effet d'un pressentiment, car il devait aller aux dernières limites du détraquement s'il se laissait une fois ébranler. Sa honte augmenta lorsque Gaspard lui apporta un télégramme de quatre-vingts mots : Lavenasse passait trente-six heures à Venise, n'avait pas un instant à lui, énumérait des affaires et des noms, ne se consolerait pas s'il ne rencontrait pas Aubertin chez le Consul.

« J'irai,» se dit Aubertin. « On ne tourne pas le dos après le service rendu. »

Le déjeuner du lendemain fut rapide et silencieux. Robert était absent. Lucie Ward avait visiblement la migraine. Au dessert, Emmeline se leva. On ne peut pas dire qu'elle disparut; ses sorties n'avaient jamais ce caractère mystérieux. Bertrand se glissa sans doute sous la table : il cessa d'être là. Mme Ward bâilla, et Aubertin monta dans son cabinet. La porte du fond était ouverte. Emmeline donnait ses ordres à Martha dans la petite antichambre de la chapelle.

— Alors, convenu : vous prenez mon billet, vous enregistrez. Moi je n'arriverai que tout à fait à la dernière minute... pour sauter dans le train, vous comprenez ?

Pourquoi n'envoyait-elle pas Gaspard à la gare? Bertrand serait donc seul ce soir à cet étage? La cuisine, où les domestiques prenaient leurs repas, était au rez-de-chaussée.

Emmeline entra, le chapeau sur la tête, en accoutrement de voyageuse, avec une pointe de goût vénitien. Le voile à pois rouges ne pouvait manquer son effet.

Elle dit sans hostilité :

— Hé bien? Vas-tu décidément chez le Consul?

— J'y vais.

— A quelle heure ?

— Mais... le dîner est à huit heures.

— Bon! Je te dis adieu. Nous dînerons vite et de bonne heure, chez la comtesse Ranieri, pour partir tous ensemble. Je ne reviens donc pas.

Elle fit un pas vers la porte, c'est-à-dire une douzaine de glissades contradictoires, qui rapprochèrent la porte de cinquante centimètres.

— A propos — reprit-elle — tu sais qu'il est encore temps... si tu veux revenir sur ta décision... la malle d'un enfant est vite faite.

Aubertin sentit combien la douleur morale est une douleur physique :

— Je ne reviens pas sur ma décision.

— Alors, c'est la guerre ! et s'il arrive malheur je saurai à qui m'en prendre !

— Ce n'est pas la guerre — dit Aubertin en affectant de ne pas avoir entendu la seconde phrase. — Je t'offre au contraire la paix. J'avais l'intention de retourner à Paris avec Bertrand ces jours-ci : nous attendrons ton retour.

— Pourquoi ça ?

— Pour que tu puisses partir avec nous si cela te convient... enfin, nous t'attendrons.

Soudain, Emmeline fut émue. Elle se mit un poing dans un œil, passa la manche de l'autre bras sur l'autre œil, renifla, puis, en une seconde, eut sangloté, fut mouchée, essuyée, remouchée, décoiffée et rajustée.

— Veux-tu dire adieu à Bertrand ?

Aubertin poussa la porte du dégagement. La chambre de Bertrand était vide.

— Il est allé prendre sa leçon d'italien. C'est son jour, dit Emmeline.

— Ne trouves-tu pas que cet enfant est bien exact à ses leçons sans qu'on l'y engage ?

— Je pense bien ! il sait se débrouiller !

Elle réagissait de nouveau. La phrase d'Aubertin impliquait un blâme, était maladroite. Il n'avait pas pris garde que certaines pensées, tristes, solitaires et vieilles, ont un invincible besoin de passer comme elles peuvent dans les mots.

— Alors, tu pars sans l'embrasser ?

— Ne t'occupe pas de ça ! Je sais me débrouiller, moi aussi !

Cinq ou six portes claquèrent sans intervalles : Emmeline était partie.

Aussitôt après, un bruit très différent, de pas doux et mesurés, approcha. On frappa, et la tête de Lucie Ward se montra.

— Paul ? je ne vous dérange pas ? J'ai un mot à vous dire.

Il avança un grand fauteuil qui rappelait une sorte de style

vénitien dont on aurait confié l'exécution à un cosaque, et où Mme Ward chercha un coin moelleux. Mais elle ne parut pas l'avoir trouvé. Aubertin fut un peu soulagé par cette présence. Un être humain! Une conversation! Lucie, en robe de chambre, les cheveux mal relevés, le teint jaune, était vraiment défaite, et semblait permettre aux années de l'atteindre tout à coup en plus grand nombre que son âge.

— Qu'y a-t-il, Lucie?

— Une chose grave... qui vous concerne.

Elle le regarda de côté, un peu par habitude de faire valoir ses yeux, et aussi pour voir l'effet de sa phrase, qu'elle jugeait habile. Aubertin, qui la connaissait bien, fut donc averti, et se tut, goûtant avec abandon une paix momentanée. Il ne comptait pas sur la sincérité de Lucie, mais il aimait ce courage qu'elle avait de se mettre en frais toujours, et par lequel elle communiquait aux autres un certain bien-être. Elle tirait de lui un individu plus sociable que lui-même, moins gauche de paroles.

— Voilà: Pâris Williamson et votre femme se sont concertés pour passer ici ce soir en allant à la gare, et pendant que vous serez absent. Ils veulent dire adieu à Bertrand... et... ceci je n'en suis pas absolument sûre... mais, qui sait?... l'enlever...

Aubertin, déjà prévenu, demeura calme, et put être lucide:

— L'enlever! mais ce n'est matériellement pas possible! Ils savent que je ne quitterai guère le Palais avant huit heures. A quelle heure part donc le train?

— Huit heures trente-cinq.

— Il faut vingt minutes avec des gondoliers qui rament bien pour aller à la gare... En admettant que Bertrand ne résiste pas, qu'il n'y ait ni scène, ni perte de temps, la chose est faisable, à la rigueur, mais je n'y crois pas... M. Williamson est un homme bien trop avisé, bien trop mondain pour s'exposer à des poursuites légales.

— L'enfant serait avec sa mère!

— Oui, mais son départ aurait tout de même un caractère clandestin.

— Moi... j'ai voulu vous avertir... en amie.

— Mais que savez-vous?

— Je sais qu'hier on a décidé que, si vous alliez au Consulat,

on viendrait en bande après le dîner Ranieri dire adieu à Bertrand.

— C'est tout ? Cela n'est pas bien grave.

— Non... mais d'abord la Ranieri ne viendra pas... je la connais ! Figurez-vous qu'elle n'a pas voulu avoir Bertrand à dîner ce soir !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a eu une scène à déjeuner chez elle, l'autre jour. Elle a interpellé le petit malheureux à travers la table : « N'est-ce pas que vous ne resterez pas seul avec votre papa ? » Vous ne vous figurez pas comme il est devenu pâle. J'ai cru qu'il allait vomir. Mais il a été assez crâne...

— Et alors ?

— Alors, elle lui a crié : « Petit traître ! vous passez à l'ennemi ! vous serez puni par le bon Dieu ! » Et tout ce qu'une Italienne peut vocaliser en trois secondes.

— Et vous n'êtes pas venue au secours de Bertrand ? Cela m'étonne... Emmeline n'a rien dit ?

— Emmeline espérait que Bertrand céderait, qu'il promettrait de vous demander la permission de partir. D'autant plus que Pâris le regardait de cette façon qui le terrorise...

— Quels supplices vous avez infligés à ce petit ! Et il faut encore qu'on le tourmente ce soir ! Qui viendra, en somme ?

— Voilà justement : Emmeline et Pâris finiront par venir seuls.

— Mais vous ? Si vous êtes avec eux ce sera parfait !

— Oh ! moi... il faudra que j'accompagne la Ranieri à la gare. Quand on a dîné chez les gens... on ne peut pas se dérober... Vous savez que Robert fait de la route depuis six heures du matin !

— Robert est parti sans vous !

— Ah ! c'est toute une histoire !

LAURENT EVRARD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogue des Amateurs

II. — Les Fêtes humaines.

M. DESMAISONS. — Bonjour, mon cher Delarue, c'est bien aimable à vous de venir me voir, en cette sombre journée.

M. DELARUE. — Sombre? Le ciel est clair et le peuple s'amuse. C'est presque une fête humaine.

M. DESMAISONS. — Vous dites?

M. DELARUE. — C'est presque une fête humaine.

M. DESMAISONS. — Je ne comprends pas.

M. DELARUE. — Vous n'êtes donc pas au courant ? Vous ne savez donc pas qu'il vient de se fonder un « laboratoire d'idées », où l'on dispute sur la forme que devront revêtir, pour être plus belles, les futures fêtes humaines?

M. DESMAISONS. — Vous m'épouvantez !

M. DELARUE. — Mais ce n'est pas terrible, c'est innocent.

M. DESMAISONS. — J'ai cru un instant que vous étiez devenu fou.

M. DELARUE. — Je ne prétends pas avoir toute ma raison, car les choses folles laissent toujours quelques traces dans le cerveau où elles passent. D'abord, j'ai fait de grands efforts pour me représenter ce que peut être un laboratoire d'idées. Quand j'ai eu compris que c'était une taverne où, autour de bocks, s'assemblaient des gens, heureux d'échanger des paroles, ma satisfaction a été complète et j'ai trouvé cela très bien, très conforme aux usages civilisés...

M. DESMAISONS. — Mais les fêtes humaines?

M. DELARUE. — Ah! ceci est plus obscur. Je crois qu'elles mijotent encore dans les cornues du laboratoire.

M. DESMAISONS. — Mais enfin?

M. DELARUE. — Non, j'aime autant ne rien dire. Cependant je crois que les fêtes humaines s'opposeraient aux fêtes religieuses.

M. DESMAISONS. — Pourquoi pas : Fêtes civiles?

M. DELARUE. — Je n'en sais rien. Fêtes humaines, humaines, cela sonne mieux.

M. DESMAISONS. — Et qu'y a-t-il de nouveau là-dedans? Les hommes

ont-ils donc attendu pour s'amuser l'ouverture de ce laboratoire ? Des fêtes humaines, mais nous avons le Mardi-Gras, la Mi-Carême, le 14 juillet, le grand-prix, la foire de Neuilly, le circuit d'Auvergne...

M. DELARUE. — Non, non, par fêtes ils n'entendent nullement des jours où l'on s'amuse, bien au contraire. Ils veulent dire : cérémonies. On célébrera par des cortèges l'Enfance, la Vieillesse, l'Abondance, la Fraternité, la Paix...

M. DESMAISONS. — Croyez-vous vraiment que l'on puisse instituer des fêtes, de véritables fêtes, par une loi ?

M. DELARUE. — Pourquoi pas ?

M. DESMAISONS. — Les fêtes, comme tous les actes humains, sont soumises au principe d'utilité. Une fête inutile est incompréhensible. On ne s'amuse pas pour s'amuser, on s'amuse parce qu'il est utile de s'amuser. Mais laissons l'amusement. Comme vous le disiez, une fête n'est pas nécessairement un amusement. La plus populaire des fêtes, à Paris, est la fête des morts : elle est utile à la sensibilité. Dégagés, le reste du temps, de souvenirs pénibles, les hommes vaquent à leurs affaires, à leurs médiocres joies : ils s'allègent, en une seule journée, en une seule promenade, de leurs devoirs envers ceux qui ne sont plus. Mais pour les croyants, l'utilité est bien plus grande encore, puisque les prières de ce jour consacré sont particulièrement efficaces à libérer les âmes du purgatoire. Toutes les fêtes religieuses sont de solennelles conjurations.

Il s'agit de fléchir les dieux, s'ils ont été méchants, ou de les remercier, s'ils ont été bons, pour qu'ils le soient encore une autre fois. Elles sont d'une utilité suprême. Les fêtes purement humaines ne le sont guère moins. Leur but est d'abord pratique : l'amusement vient par surcroît ou comme appât. En toute fête, l'un donne et l'autre reçoit. Ce ne sont pas des cérémonies formelles, ce sont des marchés. Qu'on y vende des bœufs ou des tours de chevaux de bois, des vieux fers ou la vue d'une femme colosse, les foires sont des foires, c'est-à-dire des rencontres de vendeurs et d'acheteurs. Tous les faits de la vie sociale, d'ailleurs, et jusqu'aux faits de sentiment, peuvent se classer sous les mots célèbres : offre-demande. Vivre, c'est agir ; agir, c'est échanger, contre un autre produit, le produit d'une activité. Une fête sans but pratique est impossible. La fête, c'est la foire : et le 14 juillet le prouverait à lui seul.

M. DELARUE. — Vous parlez comme un juif : argent contre titres ; titres contre argent.

M. DESMAISONS. — Je parle comme parle la vie. Ecoutez-la.

M. DELARUE. — Vous êtes bien amer aujourd'hui, mon ami.

M. DESMAISONS. — Moi, nullement. Et puis, à vrai dire, je vous récite des pages que je viens de lire.

M. DELARUE. — Elles sont éloquentes et tristes.

M. DESMAISONS. — Tristes, je ne trouve pas. Rien n'est triste de ce qui nous aide à comprendre le mécanisme de la vie.

M. DELARUE. — Il y a pourtant du désintéressement sur terre.

M. DESMAISONS. — Oui, dans l'idée que les hommes, parfois, se font de leurs actes ; dans les actes mêmes, non, du moins dans les actes raisonnables.

M. DELARUE. — Ah ! si vous appelez déraisonnable ce qui est désintéressé !

M. DESMAISONS. — Je ne puis répondre. Ma lecture s'arrête là.

M. DELARUE. — Voyons ce que dit votre auteur ?

M. DESMAISONS. — Il ne dira rien sans ma permission.

M. DELARUE. — Je m'en doutais. Allons nous promener.

M. DESMAISONS. — Y pensez-vous ?

M. DELARUE. — C'est vrai. Les foules vous font peur.

M. DESMAISONS. — Elles m'énervent.

M. DELARUE. — La joie n'est pas énervante.

M. DESMAISONS. — Elle est énervante, quand on en est exclu.

M. DELARUE. — Et qui donc vous en a exclu ?

M. DESMAISONS. — Moi-même.

M. DELARUE. — Sauvage !

M. DESMAISONS. — Je crois que je deviens misanthrope. Je n'ai pas, comme vous, la ressource de la colère. Inhabile à réagir, les injures de la vie me dépriment. Et puis, il y a des jours... Parfois il me semble que mes artères se durcissent et que le sang ne coule plus.

M. DELARUE. — Allons, venez.

M. DESMAISONS. — Non, vous dis-je.

M. DELARUE. — Un tour sur les quais muets et déserts vous fera du bien. J'en viens, je m'y suis récréé. Il fait frais sous les vieux peupliers du Pont-Royal. La fête, d'ailleurs, n'a rien de terrible. C'est un dimanche un peu plus animé, voilà tout. Pourquoi voulez-vous empêcher le peuple de s'amuser ?

M. DESMAISONS. — Moi ?

M. DELARUE. — Le 14 juillet a presque un sens, cette année. Des banderoles de paix flottent dans l'air bleu.

M. DESMAISONS. — Je ne dis pas le contraire.

M. DELARUE. — Et je pense que cela vous fait plaisir ?

M. DESMAISONS. — Beaucoup. De toutes les fêtes humaines, celle que je préfère, c'est la paix.

M. DELARUE. — Les Allemands sont de vilaines gens.

M. DESMAISONS. — Sont-ils plus méchants que nous ?

M. DELARUE. — Oui, ils le sont devenus. Il y a des races, comme des hommes, qui ne supportent pas les succès, cela leur donne de l'insolence.

M. DESMAISONS. — Les Français, vainqueurs, n'étaient guère modestes.

M. DELARUE. — Je trouve que, vaincus, ils le sont devenus un peu trop..

M. DESMAISONS. — Pas tous. Il y en a qui parlent trop bas; il y en a aussi qui parlent trop haut.

M. DELARUE. — Il faut se faire entendre.

M. DESMAISONS. — Entre gens bien élevés, on parle à mi-voix et à demi-mot.

M. DELARUE. — Le peuple a l'oreille dure.

M. DESMAISONS. — Parce que des sots l'ont assourdi de leur éloquence. Les discours de M. Jaurès, vous pouvez lire cela, vous?

M. DELARUE. — Difficilement. Mais je lui sais gré, parmi tant de paradoxes oratoires, de combattre certaines idées... La revanche, la revanche! Ce sont là des propos de joueurs de billard!

M. DESMAISONS. — Dans sa bouche, cela n'a aucune valeur, il est forcé de parler ainsi. Et puis, ce n'est pas très nouveau.

M. DELARUE. — Cependant...

M. DESMAISONS. — Il y a quinze ans que j'ai lu, en des phrases, d'ailleurs un peu vives, tout ce que M. Jaurès a dit là-dessus. Aujourd'hui l'opinion est profitable. Il y a quinze ans, elle ne l'était pas : voilà tout son mérite. Pour avoir raison, il faut savoir être opportun. Que dit-il, votre Jaurès?

M. DELARUE. — Voici le journal : « Nous, socialistes français, nous répudions à fond, aujourd'hui et à jamais, toute pensée de revanche militaire contre l'Allemagne. » Est-ce net ?

M. DESMAISONS. — Ce que je vais vous lire ne l'est pas moins. Ecoutez : « Y a-t-il nécessité à ce que la France n'ait, en sa vie politique et sociale, qu'un seul but : reprendre à l'Allemagne l'Alsace-Lorraine ? Des gens croient que oui ; moi, je crois que non. Les uns prônent l'alliance russe ; moi, selon des idées peut-être subversives, je préférerais l'alliance allemande, qui du moins nous mettrait à l'abri d'une guerre de voisin à voisin. Pour cela, il faut abandonner la productive idée de *revanche*, et cet effort nous le demandons à l'éternel bon sens que l'on s'accorde à reconnaître aux Français. Est-ce un crime ? » Cela, c'est tiré d'un commentaire, d'une réponse à des attaques. L'article initial est plus vif...

M. DELARUE. — Je me souviens maintenant, et d'ailleurs je reconnais le tome du *Mercure de France*. C'est de 1890 ?

M. DESMAISONS. — Avril, puis juillet 1891. Mais voici ce que je voulais vous lire : « Jadis, le lendemain de la paix signée, les sujets des deux pays trafiquaient ensemble sans amertume, franchissaient indifférents les frontières modifiées, et les officiers des deux armées, la veille aux prises, buvaient à la même table, en gens d'esprit. Je

verrais, sans nul effarouchement, des officiers français trinquer avec des officiers allemands : font-ils pas le même métier, et pourquoi, noble ici, ce métier deviendrait-il, là, infâme ? »

M. DELARUE. — Evidemment, c'est la même chose, et puis c'est mieux écrit.

M. DESMAISONS. — C'est trop écrit. Il y a des passages travaillés comme pour un poème en prose. Le peuple assurément y eût compris peu de chose, malgré des gros mots.

M. DELARUE. — M. Jaurès a du moins le mérite de parler pour le peuple.

M. DESMAISONS. — Il traduit les oracles.

M. DELARUE. — Il faut quelqu'un pour cela.

M. DESMAISONS. — Je suis de votre avis. Et c'est un bon métier.

M. DELARUE. — Qui demande un certain talent.

M. DESMAISONS. — De la voix, du coffre, du geste, enfin, tout ce que Cicéron exige pour l'orateur.

M. DELARUE. — C'est beau d'être un conducteur d'hommes.

M. DESMAISONS. — Il n'y en a plus. Le troupeau conduit le berger.

M. DELARUE. — Illusion du troupeau. Quoique derrière, c'est le berger qui mène.

M. DESMAISONS. — Illusion du berger. Hommes et moutons vont où ils doivent aller, où il y a de l'herbe.

M. DELARUE. — Il y a le choix de la route.

M. DESMAISONS. — A moins qu'il n'y en ait qu'une.

M. DELARUE. — Je vous cède. Etes-vous moins morose ?

M. DESMAISONS. — Vous ne vous êtes pas mis en colère aujourd'hui.

M. DELARUE. — Si. Intérieurement.

M. DESMAISONS. — Quand cela ?

M. DELARUE. — Quand vous avez nié le désintéressement.

M. DESMAISONS. — Combien avez-vous donné à ce pauvre diable, l'autre jour, pour son beau Laforgue ?

M. DELARUE. — Les *Moralités* sur vélin ? Cent sous. C'était un livre volé.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Paul Claudel : *Les Muses*, Bibliothèque de l' « Occcident. — Paul de Chèvremont : *Les Paroles des Choses*, Fasquelle 3.50. — Lya Berger : *Les Pierres sonores*, Société Française d'imprimerie et de librairie. — Mme Lucie Félix-Faure Goyau : *La Vie nuancée*, Plon et Nourrit, 3 fr.

Les Muses. — De M. Paul Claudel, on énumérerait peu de pages écrites en lignes inégales, selon les rythmes de la versification traditionnelle : quelques vers seulement dans un coin presque oublié de revues rares et mortes. Cependant, depuis le formidable

Tête d'Or jusqu'à *Connaissance de l'Est,* drames eschyliens et bibliques, harmonieuses révélations de paysages, de demeures et de figures humaines, l'œuvre entière n'est qu'un poème, et il n'était pas nécessaire que le sous-titre d'*Ode* nous autorisât à retenir comme notre propre gibier, tressaillant aux feuilles du livre d'où elle se voudrait arracher d'un coup d'aile irrité, la captive immortelle que M. Paul Claudel lia ici dans les rêts indestructibles des mots et qui chante, une écume d'or aux lèvres.

Entre les neuf sœurs que mène Terpsichore, il en est qui se taisent, se souviennent, enregistrent le passé et les gestes désordonnés des hommes; celles-là, vénérables comme des nourrices, n'inspirent et ne créent point; elles sont la mémoire du monde et pour recréer à son tour la lumière, pour être l'égal du nomenclateur primitif qui donna la vie aux choses en leur imposant un nom, il faut que le poète se tourne vers leurs sœurs inspirées, si cruel soit-il de chasser presque de soi les grands ancêtres qui doivent demeurer parmi les ombres, Homère, Virgile, Dante ; leurs pensées, ainsi que des formes pâles, nous poursuivent et voudraient revenir au jour : Orphée ne regardera pas ces sanglotantes Eurydices ; elles mourraient définitivement si ses yeux reflètaient leur chère image et si sa voix docile et sacrilège répétait les mots qu'ils ont proférés. Qu'il écoute les grandes muses intelligentes ordonnatrices de la beauté ; et cependant celles-là encore sont trop sages, il en est une, la neuvième, dionysiaque parmi les sœurs apolliniennes ; les syllabes qui l'appellent signifient le Désir et l'Amour et c'est elle cependant qui clame la douleur forcenée. Eratô bondira hors du chœur, entraînant loin du monde qui flamboie derrière eux le poète éperdu.

Eratô ! tu me regardes, et je lis une résolution dans tes yeux.
Je lis une réponse, je lis une question dans tes yeux ! Une réponse et une question dans tes yeux !
Le hourra qui prend en toi de toutes parts comme de l'or, comme du feu dans le fourrage !
Une réponse dans tes yeux ! Une réponse et une question dans tes yeux.

Personne plus magnifiquement que M. Paul Claudel ne s'avoua soi-même ainsi et pour les glossateurs qui ne comprendraient pas d'abord et jugeraient son verbe tumultueux et mal suivi, il a pris soin de ne pas renier Uranie tenant de sa main puissante le compas aux deux branches rectilignes ; il n'est aucun système de pensée qu'elle ne puisse mesurer et qui ne se puisse mesurer :

O grammairien dans mes vers ! ne cherche point le chemin, cherche le centre ! mesure, comprends l'espace compris entre ces feux solitaires !

Et le grammairien et le glossateur averti n'interpréteront plus au sens strict et n'estimeront pas contradictoire cette autre définition de soi que M. Paul Claudel inscrivit en une autre page du poème.

O mon âme! le poème n'est point fait de ces lettres que je plante comme des clous, mais du blanc qui reste sur le papier.
O mon âme! il ne faut concerter aucun plan! ô mon âme sauvage, il faut nous tenir libres et prêts.
Comme les immenses bandes fragiles d'hirondelles, quand sans voix retentit l'appel automnal!
O mon âme impatiente, pareille à l'aigle sans art! Comment ferions-nous pour ajuster aucun vers? à l'aigle qui ne sait pas faire son nid même?
Que mon vers ne soit rien d'esclave! mais tel que l'aigle marin qui s'est jeté sur un grand poisson.
Et l'on ne voit rien qu'un éclatant tourbillon d'ailes et l'éblouissement de l'écume.

Mais qu'importent ici le glossateur et le grammairien? ils ne peuvent qu'abdiquer, après avoir cherché le centre; et peut-être leur joie serait-elle plus violente encore, s'ils ne s'en étaient pas donné des raisons et s'ils avaient honoré en silence, d'une admiration stupéfiée, l'Ode où les neuf sœurs, d'un unisson auguste et triomphal, dominent les vains cris de la foule et offusquent de pure lumière les yeux louches des hiboux et des corbeaux.

La Parole des Choses.— Les choses sont plus vivantes que les hommes; en leur apparence présente, elles gardent la forme de ce qu'elles furent et la Hellade antique subsiste moins dans le jeune corps, même parfait, d'une petite Athénienne qu'aux pierres roses et dorées du Parthénon. M. Paul de Chévremont a surpris *La parole des choses;* elles lui ont révélé des secrets qu'elles n'avaient pas livrés aux personnes indifférentes et distraites; parfois elles lui ont conté des apologues comme en narrèrent les bêtes à Jean de la Fontaine et l'ambition des ponts de pierre qui voudraient devenir ponts de chemin de fer et des ruisseaux qui rêvent à la mer farouche ne lui a point échappé. Mais plus souvent, c'est son propre secret qu'elles lui ont dit et qui s'est transposé en elles. Parfois, on percevrait comme un écho des *Chansons des rues et des bois* et de *la Forêt mouillée :*

> Petits bouillons d'argent sur la pierre mouillée
> Racontent que la source a l'onde chatouillée
> D'un tel besoin de vivre et de faire des vers,
> Qu'elle en devient malade et coule de travers.

Ailleurs l'emploi de l'alexandrin sonore de M. de Heredia pour célébrer le los d'un cuisinier qui n'est pas cependant celui de Trimalchio indique que M. Paul de Chèvremont n'abominerait pas toute fantaisie funambulesque. Mais *la Coupe* d'or, de cristal et d'onyx où burent les Césars romains, alors que dans les catacombes les lèvres des premiers chrétiens désapprenaient la volupté, s'endort ainsi qu'un dieu vaincu maintenant qu'un nouveau maître, pour quelques siècles, commande au troupeau humain; et il faut dire à l'honneur de

M. Paul de Chèvremont que son poème se peut lire, sans que soit évoquée une comparaison avec le fâcheux *Quo vadis* de M. H. Sienkiewicz. Mais plus qu'en ces grandes compositions un peu conventionnelles,plus que le charme équivoque de certaines strophes inspirées de l'antique (*Tête de marbre, les Deux automnes*) on aimera des poèmes plus intimes : *Horloges*, *Anniversaires*, et surtout une poignante élégie d'adieu, *Automne*, dont voici la fin :

Donne un dernier regret à l'horloge qui tinte,
Peureuse de savoir, aux chenets déjà froids,
A ce miroir pensif, à cette lampe éteinte,
A tout ce qui vivait et respirait pour toi...

Et puis que ce soit tout : que plus rien ne subsiste
De l'adieu sans retour au perron familier
Qu'un sanglot qui s'éloigne, un parfum qui s'attriste
Et qu'un frisson de robe au bas de l'escalier.

Les Pierres sonores. Selon Elien ou quelque autre,la pierre lychnis qui se trouve sur les bords du fleuve Hydaspès chantait au clair de lune ; en Bretagne et en Ecosse,non pas d'elles-mêmes, mais quand un choc les frappe ou le souffle du vent, des roches étranges chantent; ainsi non pas comme la pierre lychnis,mais comme les roches de Bretagne et d'Écosse, Mme Lya Berger porte une âme sonore qui s'éveille et bruit, frappée par les voix éparses sous le ciel ; il n'est point surprenant qu'elle répercute parfois d'assez pauvres banalités, tout un *Ecce homo* par exemple très inférieur même à *la Samaritaine* de M. Edmond Rostand ou ce *Plaidoyer* revendiquant pour les femmes « d'exalter leur esprit sur le mot de Patrie », parce que « la Patrie est une femme ! La Patrie est un berceau ! La Patrie est une tombe ! La Patrie est un idéal ! » Il n'est point surprenant non plus qu'elle ait entendu et qu'elle répète des paroles les plus délicates, fût-ce avec un peu de gaucherie dans l'expression : d'être en être, la douleur circule et se perpétue; nous nous la transmettons à travers les âges :

Et nos mains, ces anneaux de chaînes électives,
En se passant le poids de l'urne des douleurs,
Laissent parfois tomber des cendres et des pleurs
Sur le front incliné des êtres qui nous suivent.

La Vie nuancée. Au temps où il n'était encore que des Esseintes et n'avait pas livré à la publicité ses innombrables rimes, M. Robert de Montesquiou laissait courir sous le manteau une pièce de sa manière, où, après Verlaine, il prétendait apprécier par-dessus tout

La nuance, la muance.

Est-ce à cause de la rencontre verbale? Est-ce parce que Mme Lucie Félix-Faure Goyau a repris le thème illustre des *Hortensias ?*

Un rêve bleu poursuit les hortensias roses,
Un rêve rose a pris les hortensias bleus.

Est-ce plutôt que l'agaçante préciosité de M. de Montesquiou apparaît en trop de passages de *la Vie Nuancée?* je ne sais : en son genre, ce recueil semble, ainsi que tous ceux du Chef des Odeurs Suaves, un livre d'amateur très distingué ; mais Mme Lucie Félix-Faure Goyau a plus de lettres que M. de Montesquiou ; elle pare d'épigraphes homériques et shakespeariennes les meilleurs de ses vers, *l'Ascension du Printemps*, et elle se souvient du huguenot d'Aubigné à la gloire de la rose d'automne. Mais les Hellènes attardés en ce siècle ne lui pardonneront pas d'avoir, en un fâcheux hémistiche, écrit « le bon Théocrite » et sauf ceux qui fréquentent chez MM. Bouasse Lebel et Périsse frères, les catholiques liront sans plaisir les *Vers pour Jacques :*

Sur ton front doux et pur, enfant, je veux poser,
O joie exquise et pressentie!
Mes lèvres que frôla l'Hostie,
Sur ton doux front lavé par l'eau sainte... Un baiser !

. . . .
. . . .

L'Innocence et l'Amour ! Une aube est pressentie.
Dieu seul est tout en ce baiser
Que sur ton front je veux poser :
Viens unir ton Baptême à mon Eucharistie !

L'inconvenante fadeur, la fausse élégance des mots gâtent ainsi une pensée parfois très délicate; à ces stances d'album d'aucuns préféreront toujours, s'il leur vient fantaisie de s'édifier, les hymnes de Paul Verlaine qui fut un ingénu et scandaleux voyou, comme nombre des compagnons de François d'Assise.

Memento. — Dans un prochain article, il sera parlé de l'admirable livre de M. Charles Guérin, *L'Homme intérieur*, et aussi de *L'Or des minutes* de M. Fernand Gregh et de : *Les Voiles blanches* de M. Louis Payen.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Albert Erlande : *Jolie personne*, « Mercure de France », 3.50. — Comtesse Mathieu de Noailles : *La Domination*, Calmann Lévy, 3.50. — Willy : *Les Egarements de Minne*, Ollendorff, 3.50. — Jean de la Hire : *Mémoires d'un Don Juan*, A. d'Espie, 3.50. — Jean Lorrain : *Le Crime des riches*, Pierre Douville, 3.50. — Paul Brulat : *L'Aventure de Cabassou*, Pierre Douville, 3.50 — Léon Daudet : *Le Partage de l'enfant*, Fasquelle, 3.50. — Frédéric-Arthur Chassériau : *La Halle des âmes*, Fasquelle, 3.50. — Emile Pouvillon : *Petites gens*, Fasquelle, 3.50. — André Lichtenberger : *Line*, Plon, 3.50. — Nonce Casanova : *Sapho*, Ollendorff, 3.50 — Adolphe Darvant : *Moloch*, Albin Michel, 3.50. — Xavier de Ricard : *Idylle d'une Révoltée*, Librairie universelle, 3.50. — Raoul Colonna : *L'Heure de*

l'amour, Librairie universelle, 3,5o. — Nadège Nastri : *A quoi bon vivre?* Lemerre, 3.5o. — Emile Dodillon : *La Voix sacrilège,* Lemerre, 3.5o. — Gustave Toudouze : *Péri en mer* et *Le Train jaune,* Flammarion, 3.5o. — René Maizeroy : *Le Marchand de déesses,* Lemerre, 3.5o.

Jolie personne, par Albert Erlande. Les poètes et les prosateurs ont pour principale mission de rajeunir cette vieille histoire de l'adultère, de la pomme partagée en trois, aussi vieille que le monde qui semble tourner dessus et ils n'y arrivent pas toujours... J'en sais quelque chose, puisque je lis toutes les histoires d'adultère, mais voici l'aventure d'un jaloux ingénieux pour m'attendrir. (En ces sortes de romans, la seule férocité bien comprise est capable de m'attendrir !) J'aime ce mari poursuivant sa vengeance jusqu'à la fiction, inventant de savantes tortures dont il est le premier la victime et finissant par se heurter à la froide indifférence de l'amant de passage qui l'écoute un peu comme on relirait ses épreuves. Ce que je saisis mal, par exemple, c'est cette jolie personne, atteinte ou non de coups de revolver, se jetant le soir même du drame dans les bras d'un inconnu avec ou sans la conscience de la plus inutile des rechutes. Une femme bibelot serait-elle à ce point insoucieuse ; de son changement de vitrine ? Il faut cependant remercier l'auteur de s'intéresser beaucoup plus au cas du mari qu'à cette statuette en rupture d'étagère. Dans ce drame il n'y a qu'un héros, c'est le mari, cet homme assez jaloux pour en devenir un beau monstre; mais j'imagine que la jolie personne doit être morte, car il n'existe pas de créature vraiment femelle qui ne serait revenue sur le théâtre du crime après de pareilles preuves d'amour. Le style de ce conte, noir et fauve, est d'une élégance nette, rapide, en coups de pattes veloutés ou griffus. On ne s'attarde pas aux descriptions voluptueuses et on en sait cependant beaucoup plus qu'on en dit. C'est à la fois le drame sombre et le reflet pourpre d'une très luxueuse idylle conjugale, car... le luxe pour les maris trompés de nos jours ne serait-ce point de chercher à se venger? Il faut beaucoup de courage pour essayer de tuer celle qu'on aime, un véritable courage moral, qu'on perd de plus en plus, surtout dans les romans.

La Domination, par la comtesse Mathieu de Noailles. J'ai reçu un jour la visite d'un petit Monsieur très du monde qui venait me voir pour me parler du talent de Mme la comtesse de Noailles. Ce petit Monsieur avait l'air si respectueusement épris du nouvel astre que désormais je ne peux plus feuilleter un livre de cette jeune femme sans un certain émoi religieux. Or, en ouvrant celui-ci, je trouve à la page dédicatoire : « Je dédie ce livre aux jeunes écrivains de France, à ceux dont la sympathie m'a chaque jour dans mon travail aidée. » Il se dégage de l'œuvre, avant toute lecture, un si pur parfum d'encens que je commence à comprendre pourquoi les gens du monde

sont, malgré tout, les pires malfaiteurs... en art, à supposer qu'il existe un monde et un art. J'ai donc lu, religieusement, *Domination*, et cela m'a plu pour la jolie langue, subtile, où l'on sent une finesse de papilles merveilleuse, tellement merveilleuse qu'elle vous met l'eau à la bouche, pour les métaphores toujours neuves et la très profonde connaissance psychologique, la virtuosité de descriptions qui sentent la poésie comme les roses sentent souvent le miel après le passage des abeilles ; mais ce qui m'a effaré, c'est que le sujet ne sortait pas un instant du salon, du monde, si vous voulez, de la littérature enfin. Le dominateur est un homme de lettres : « Il ne faut pas que les autres passent. » Et d'un discours, d'un article, d'un livre, il arrête les jeunes essors en demeurant le premier. C'est le malin ! Il a toutes les femmes, tous les succès et il domine. « Qu'est-ce que c'est qu'un gens du monde ? » demandait un bohême à Verlaine. Le roi des bohêmes répondit : « C'est un b... qui est persuadé qu'on ne peut bien faire l'amour qu'à Venise ! » Le dominateur à bien l'air de ce b..onhomme-là, vous savez ! Alors, si j'osais, je supplierais Mme de Noailles de ne pas écrire uniquement pour ces gens-là. « Ils s'attardèrent dans la Ca d'Oro à regarder l'eau et l'air s'encadrer dans les colonnes. » Vous attardez pas ! Si jeune soit-il, il faut y vieillir trop vite. On doit laisser Venise aux académiciens et l'interdire aux écrivains nouveaux comme on fermerait la loge de Rome aux bons peintres, voyez-vous !

Les Egarements de Minne, par Willy. Nous retrouvons la petite Minne coureuse d'Apache. Elle court cette fois après le plaisir. C'est une pensionnaire qui s'ignore, mais connaît beaucoup d'hommes en dehors de son amoureux époux, et, un beau matin, elle rencontre, dans son propre lit (la fortune venant toujours en dormant), ce trésor qu'elle cherchait dans le lit des autres. Pour la morale, il y en a peu, mais c'est spirituel, amusant, et certains essayages de... peau sont presque chastes, tant ils sont artistiquement peints. En somme, c'est une honnête créature que celle qui ne réclame que son dû. Minne a le droit d'insister... car les hommes sont si oublieux...

Mémoires d'un Don Juan, par Jean de la Hire. Portrait viril du Don Juan moderne : « Alors il peut à quatre reprises se montrer du dernier galant dans une rencontre d'amour et pour peu que la femme lui plaise, même la demi-douzaine d'hommages lui est facile !... » Du moment que l'homme aspire à faire le singe, faut le faire mieux que ça ! La demi-douzaine? La douzaine et *au quarteron,* c'est-à-dire le treizième par-dessus le marché.

Le Crime des riches, par Jean Lorrain. Oh! l'affreuse petite naine! Cette couverture est à donner le cauchemar, crime de riche éditeur qui peut se permettre cet horrible luxe. Jean Lorrain, notre

premier moraliste, nous raconte le dessous des tas de choses effrayantes qu'on peut perpétrer avec des fortes sommes. Seulement, pour commettre un crime de riche, il faut généralement être deux : lui et le pauvre. Pourquoi cette manie de toujours pardonner au pauvre, surtout aux pauvresses, leur manque de caractère? Vérité de M. de la Palisse : on ne corrompt jamais que des gens déjà corrompus.

L'Aventure de Cabassou, par Paul Brulat. Une tête sympathique, ce Cabassou, mort vivant qui recommence fatalement son métier de mari... modèle. Il rend des oracles et cesse d'être ridicule à l'état d'ombre, mais dès qu'il se mêle d'exister, il ne vaut plus les palmes, même celles du martyre. Pauvre poète philosophe tour à tour couronné, découronné, et le reste...

Le Partage de l'enfant, par Léon Daudet. Un gros roman contre le divorce. Il y a le charlatan morticole dont on connaît le type. La femme aveuglée par une passion malheureuse et les grands parents rapaces capables de diviser le ménage à eux seuls. C'est très bien, seulement cela nous conduit aux preuves indiscutables de l'existence de Dieu, ce qui me désoriente. Est-ce qu'un bon Dieu, fût-il quelconque, aurait permis la mort du chien Fusil? La preuve de l'inexistence de Dieu est tout entière dans *l'irréparable* injustice de la souffrance des bêtes, ces créatures absolument innocentes qu'aucun paradis ne doit jamais récompenser.

La Halle des âmes, par Frédéric-Arthur Chassériau. On ignore pourquoi cela s'appelle ainsi, car c'est l'histoire d'un mariage qui tourne mal, simplement. Il y a une Myrrha vicieuse et cruelle, une jeune épouse couronnée de lis et un mari infidèle tout autant que grossier. Mais arrive le bien-aimé qui déjoue les embûches. La jeune femme essayant de gagner sa vie essaye des robes chez le couturier Meyer : elle devient mannequin! Son mari meurt pour venger cette soi-disant offense... et plus tard la belle et si pure veuve épousera le bien-aimé qui cherche une âme dans cette halle où elles sont obligées de se cacher sous des mannequins.

Petites gens, par Emile Pouvillon. De bons portraits et de très sincères études de mœurs. J'aime *Un réfractaire*, l'histoire si simple et si vraie du pauvre Raton, le chat des paysans. J'aime aussi *la Génisse*, scène terrible où se dépouillent jusqu'aux plus bas instincts les sinistres humains qui arrachent la peau de cette blanche bête naïve.

Line, par André Lichtenberger. La reconstitution très habile d'une existence de fillette. Cette Line, qui supplie qu'on la punisse *une fois pour toutes* et qui parle, parle comme la cascade menue d'un ruisseau de prairie, est bien amusante, pas forcée. Elle fait des mots d'enfants qui ne sont pas déjà lus, et elle est femme jusqu'au petit crime féminin du flirt.

Sapho, par Nonce Casanova. Plein de mérites et d'effort vers la pompe des poèmes d'Homère, ce livre n'a que le défaut d'être écrit en monologue. Maintenant je sais bien que les femmes parlaient toutes seules à cette époque...

Moloch, par Adolphe Darvant. Journal d'un simple soldat. Intéressant et pas trop rempli de ces exagérations si chères aux détracteurs de l'armée. Il y a des officiers mondains, très pris sur le vif.

Idylle d'une Révoltée, par Xavier de Ricard. Ce roman, qui est cependant écrit avec soin, ne finit pas ou tout au moins l'ordre de composition des premiers chapitres ne répond pas à celui des derniers. Après tant d'exposés politiques et passionnels, on nous laisse sur l'union libre d'une jeune bourgeoise avec un paysan, mais on ne nous dit pas la déconvenue du beau capitaine. Enfin, ce sera pour le prochain numéro, espérons-le. (Voir la préface.)

L'Heure de l'amour, par Raoul Colonna. C'est d'une cynique originalité, cette jeune fille et ce jeune homme de la tradition, regardant à la même heure la même étoile et faisant l'amour chacun avec un autre. Maintenant il y a l'inévitable Venise en gondoles pour gens du monde... Mais les gens du monde sont légion, il faut bien les contenter. Alors... qu'est-ce qu'ils vont prendre en regardant l'image d'Ibels !

A quoi bon vivre, par Nadège Nastri. Ce n'est pas souvent que l'on rencontre en plein enfer parisien le bon ami Pierre qui respecte la femme et sauve le mari pour les remettre après aux bras l'un de l'autre. Pas d'adultère. Un bon point, Madame.

La Voix sacrilège, par Emile Dodillon. Une affreuse mégère persuade à une pauvre jeune femme naïve que son mari a eu des relations incestueuses avec une mère encore belle qui l'adore. Le désordre s'en suit. Le mari n'ose même pas se défendre et la mère s'éloigne, mais tout rentre dans la paix lorsqu'on a écrasé le serpent de cet Eden, qui se prend à refleurir avec un joli bébé de plus.

Le Train jaune, par Gustave Toudouze. L'auteur d'un roman breton : *Péri en mer!* qui eut son heure de succès, vient de mourir. *Le Train jaune*, une étude assez fouillée sur l'adultère, est, je crois, la dernière de ses œuvres. C'est écrit simplement, avec une pointe de bonhomie intéressante. Gustave Toudouze laisse un grand nombre de romans d'une lecture à la portée de tous, dont quelques-uns sont couronnés par l'Académie française.

Le Marchand de déesses, par René Maizeroy. L'infatigable, on pourrait dire l'incorrigible auteur de ce petit lot de plâtres décolletés continue... et cependant il fait si chaud !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Collection des plus belles pages : *Chamfort*, « Mercure de France ». — Léon Bocquet : *Albert Samain, sa vie, son œuvre, Préface de Francis Jammes*, « Mercure de France ».

Voici « les plus belles pages » de **Chamfort**, c'est-à-dire, avec quelques extraits des ouvrages qui lui valurent de la gloire, de son vivant, son œuvre posthume presque en entier. C'est le vrai Chamfort, l'observateur, le moraliste, le Chamfort des petites notes et des petits papiers. Il écrivait chaque jour ses réflexions « rédigées en maximes », les anecdotes qu'il avait apprises, les bons mots qu'il avait dits ou entendus, tous les faits, tous les gestes de cette société si curieuse, si excessivement civilisée, perfectionnée, de la fin du XVIIIe siècle. C'est d'ailleurs sous ce titre général : *Produits de la civilisation perfectionnée*, qu'il classait ses *Maximes* et *Pensées*, *Caractères* et *Anecdotes*. L'auteur du présent recueil nous restitue ce titre, réellement significatif.

« La société, écrit Chamfort, au chapitre des *Maximes générales*, n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition et sa refonte entière. C'est un second édifice bâti avec les décombres du premier. »

Il ne croyait cependant pas, comme Rousseau, que la civilisation fût le mal, il pensait seulement qu'il fallait détruire le privilège des castes, remplacer l'aristocratie du nom par l'aristocratie de la force et de l'intelligence (1).

Il eût voulu qu'on établît dans la société une hiérarchie plus raisonnable. C'est, sans doute, ce que certains grands esprits de cette époque entendaient par le mot : République.

A voir les soins que les conventions sociales paraissent avoir pris d'écarter le mérite de toutes les places où il pourrait être utile à la société, en examinant la ligue des sots contre les gens d'esprit, on croirait voir une conjuration de valets pour écarter les maîtres.

Chamfort espéra beaucoup de la Révolution, mais il s'aperçut bientôt qu'elle n'était qu'un simple renversement de puissances, et, on pourrait le dire, « une conjuration de valets... ». Chateaubriand s'étonnait qu'un homme « qui avait tant de connaissance des hommes eût pu épouser si chaudement une cause quelconque ». Il ajoute : « Il ne pouvait pardonner aux hommes le hasard de sa naissance (2). »

Il s'en vengea, en dévoilant leur sottise, leurs petitesses, leur vanité, en une série de petits instantanés qui forment un des ouvrages

(1) On retrouve cette idée dans Nietzsche.
(2) Voir la notice de Ginguené, à la fin du volume : « Son père était, dit Rœderer, un chanoine de la Sainte-Chapelle. »

les plus vivants qu'on puisse lire, et où il y a la matière de toute une bibliothèque. Des romans y sont résumés en un paragraphe, des caractères dessinés en deux lignes. Et c'est parfait.

> Il y a dans la philosophie de Chamfort, nous dit l'éditeur critique, des regrets et des amertumes, mais aussi des sourires, quoique contraints, et des lueurs d'espérances. Il fut misanthrope par aventure plutôt que par tempérament, ainsi que le montre bien son attitude enthousiaste en face de la Révolution, où pourtant il devait trouver la mort.

Un autre fait explique l'amertume de Chamfort : cette maladie— la syphilis — qu'il contracta vers l'âge de vingt-cinq ans. « Sa misanthropie, son acreté, sa méchanceté (toute verbale) n'ont point d'autres causes, et décidément, l'explication des caractères et des talents repose bien sur la physiologie et sur la pathologie ».

Chamfort, à qui l' « amour » était presque interdit, est un des moralistes qui ont le plus écrit sur l'amour et sur les femmes. Il n'est pas une de ces observations qui ne soit juste. Il est même curieux de constater qu'il a établi une théorie scientifique de l'amour qui est celle que Schopenhauer inventera plus tard :

> La nature, dit-il, ne songe qu'au maintien de l'espèce, et, pour la perpétuer, elle n'a que faire de notre sottise. Qu'étant ivre, je m'adresse à une servante de cabaret ou à une fille, le but de la nature peut être aussi bien rempli que si j'eusse obtenu Clarisse après deux ans de soins... etc. (1).

Cependant il connaît toute la valeur des passions et dit que le philosophe qui voudrait les éteindre « ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu ». Et, pour finir, voici un dernier conseil :

« Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne : voilà, je crois, toute la morale. » Mais c'est, peut-être ce qu'il y a de plus difficile au monde.

§

M. Léon Bocquet nous conte la vie d'**Albert Samain**, et nous explique son œuvre. La vie de Samain fut très simple, au moins extérieurement ; elle eut sans doute ses secrets et ses mystères, mais le poète ne s'est pas raconté ; il n'a pas nommé celle ou celles qui avivèrent sa sensibilité, ne voulant que l'on connût de lui que son œuvre. Cette réserve est certes une marque de personnalité et d'orgueilleuse simplicité.

Il se prépara longtemps à son métier de poète, achevant seul son instruction interrompue, lisant les poètes avec émotion et ce sens critique qui le caractérise. Pour acquérir plus de loisirs, il sacrifie un avenir qui eût pu devenir brillant, et entre, comme simple expéditionnaire, à la préfecture de la Seine. C'est un des événements les plus

(1) Cf. page 195.

importants de la vie de Samain : « Ce qu'il y a peut-être d'assez curieux, écrivait-il lui-même à M. A. Van Bever, c'est le chemin que la vie m'a forcé de prendre pour arriver à la littérature. »

Il y arriva lentement et difficilement ; pour lui, plus que pour quiconque, l'inspiration fut une longue patience. Il lui fallut s'initier à la littérature contemporaine qu'il ignorait complètement et apprendre sa langue ; ses premiers vers ne sont guère que des exercices. L'exemple de Samain, se préparant à son rôle d'écrivain, pourrait faire réfléchir certains jeunes gens trop pressés d'éditer leurs « exercices » : ils publient des vers qui ne sont que des pastiches du poète à la mode, des romans où l'habileté remplace le talent personnel.

A 25 ans, Samain n'avait encore rien publié. Ce fut dans le *Chat Noir* que parut son premier poème : *Tsilla*, « vers harmonieux, soignés, de prosodie rigoureuse (1) ».

Il s'y montre encore disciple de Lamartine et de Musset « qui a tant impressionné ses dix-huit ans », ainsi qu'il l'écrit à M. Pau Morisse, son ami. C'est, sans doute, ce qui explique son succès presque rapide, même auprès de certains critiques qui ne comprennent que très tardivement. Samain n'est pas un révolutionnaire, il ne dédaigne rien du passé. Il représente bien d'ailleurs, en poésie, le milieu bourgeois d'où il partit. Sa sensibilité très vive s'émeut quelquefois d'images déjà familières d'une sentimentalité un peu populaire — quoique toujours sincèrement poétique : il y a aussi comme une transposition verbale de Watteau et de Boucher dans quelques-uns de ses poèmes. Sa vie quotidienne était ornée des mêmes décors et des mêmes rêves. C'est même presque pénible de lire la description de la chambre fastueuse que rêvait Samain ; c'est moins le rêve d'un poète que d'un pauvre : trop de vieil or, de vieil argent, de velours gris acier, etc... On préférera le Samain des crépuscules :

Voici que les jardins de la Nuit vont fleurir.
Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues...

Les couchers de soleil, sur la Seine, au mois de juin, réalisent certains sonnets d'*Au jardin de l'Infante*, pour ceux qui savent voir.

Parmi les poètes qui exercèrent une réelle influence sur l'évolution du talent d'Albert Samain, Edgar Poe fut peut-être le plus important. La plupart des symbolistes, qui s'inspirèrent de Poe, ne le connurent qu'à travers les traductions de Baudelaire et de Mallarmé ; Samain l'étudia dans sa langue originale, et trouva là une inspiration personnelle et différente. Ce fut, d'ailleurs, plus que son côté macabre et étrange, sa méthode et sa logique, qu'il prit au poète américain :

J'ai lu Poe cette semaine, écrit-il. Décidément il est à classer parmi les

(1) Samain fut un des fondateurs du *Mercure de France*, où parurent la plupart des poèmes qui composent : *Au Jardin de l'Infante.*

plus grands... Si le mot perfection a pu être prononcé, c'est pour un cas comme celui-ci (1).

Ce qu'il écrit de Baudelaire est aussi précieux à noter :

Baudelaire, par l'architecture réfléchie de ses sonnets, est le seul chez qui nous rencontrions, au sortir des tumultes empanachés de la génération de Hugo, la volonté, la règle, la logique dans l'inspiration. C'est l'art suprême raréfié, cristallisé dans sa forme impeccable et qui donne par son *absolu* étincelant et *incorruptible* la sensation de la pierre précieuse.

Les qualités que Samain estime chez les poètes, ce sont celles dont il est doué lui-même : la méthode, la logique, *l'intelligence*. M. Alfred Vallette a écrit de Samain : « Un modeste et un fort, doué de la qualité la plus rare qui soit : l'intelligence (2). » Rare surtout chez les poètes. Ce mélange de sensibilité et d'intelligence a fait de Poe et de Baudelaire deux grands critiques. Nous connaissons peu le Samain critique ; peut-être ses inédits nous le révéleraient-ils? On peut dire cependant que, pour ce rôle, il manquait un peu d'ironie et de scepticisme. L'ironie, il l'aimait pourtant dans l'œuvre de Corbière, mais on aime souvent ce qui est très différent de soi.

Au moins, ce sens critique lui servit-il à acquérir, par éliminations successives, une sorte de perfection, malgré le peu de richesse de sa langue. Sa critique, il l'exerça sur son œuvre elle-même, élaguant peu à peu ce qui lui paraissait d'inspiration étrangère. « Son admiration pour Baudelaire, nous dit M. Bocquet, égara quelque temps dans la convention la poésie de Samain » ; il subit d'autres influences encore : Leconte de Lisle, Heredia, Verlaine ; il les réunit et les résume tous (3), mais cet alliage forme un bel airain, d'une tonalité originale. On pourrait prendre chacun de ces poètes et essayer de deviner ce qu'il leur doit : ce serait peut-être plus difficile qu'on n'imagine. De Verlaine, qu'il égale par la sensibilité, il n'a pas le sourire dans le sanglot ; Samain prend tout au sérieux : la vie et l'art. Je ne crois pas qu'il ait sacrifié sa vie à l'art : le meilleur de son œuvre est ce qui en est le plus sensuel, d'une sensualité délicieusement sentimentale.

Je t'aime. Mon sang crie après toi. J'ai la fièvre
De boire cette nuit idéale à ta lèvre.

Il y a, dans l'œuvre de Samain, toute une partie descriptive, où quelques pièces semblent de simples traductions de petits poèmes grecs. De ces bas-reliefs, parfaits d'exécution sans doute, je ne dirai pas avec M. Bocquet : « Alors que les ans auront rendu caduques

(1) Notes inédites.

(2) *Portraits du Prochain Siècle.*

(3) Peut-être faudrait-il ajouter Francis Jammes, qui a écrit, pour ce livre une belle préface. « Albert Samain était un cygne, dit-il. Je ne m'exprime presque pas, ici, au figuré. »

d'autres parties de l'œuvre prématurément vieillies, on prévoit que celle-ci subsistera intacte et magnifique. »

Parmi les inédits de Samain, « un certain nombre de notes ont trait à des contemporains et à leurs œuvres ». Espérons que nous connaîtrons cela un jour. « Sous la dictée immédiate des impressions, dans des conditions exceptionnelles d'impartialité et de franchise, puisqu'il écrivait pour lui seul, Samain a condensé quelques opinions neuves dégagées de ses lectures... » La révélation de quelques-uns de ces aperçus sur (tels poètes) ne manquerait pas de causer des étonnements, paraît-il. Il doit suffire, ajoute M. Bocquet, qu'on sache que ces appréciations existent.

Notons seulement ce que dit Samain de Flaubert, « le grand lapidaire de *Salammbo* et de la *Tentation*, dont la formule a quelque chose d'anti-humain qui laisse dans le cœur une tristesse sèche »; de Zola, qu'il qualifie de « gros ouvrier » et de « puissant entrepreneur du chantier naturaliste », etc...

En résumé, ce livre de M. Bocquet est une étude très consciencieuse et très affectueuse d'un poète que nous aimons. C'est un livre à conserver. Samain lui-même n'aurait pu rêver un meilleur biographe que M. Bocquet.

Memento. — Francis Chevassu : *Visage* (Lemerre, éd.). Portraits très spirituels et très ressemblants d'hommes de lettres et d'hommes politiques. Coppée, par exemple, dont « un regard de grisette éclaire le masque césarien ». — Vicomte de Broc : *Paysages poétiques et littéraires* (Plon, éd.). De bonnes études vulgarisatrices sur Jean et Clément Marot, Ronsard, Bossuet et le Grand Condé, etc. On s'étonne un peu de voir MM. Theuriet et René Bazin dans cette compagnie. — Ricciotto Canudo : *L'évolution du sens de la vie chez Gabriel d'Annunzio.* Luxueux tirage à part des « Arts de la Vie »; étude écrite avec une compréhension et une compétence spéciales.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Alexandre Ular : *La Révolution russe*, Félix Juven. — Négib Azoury : *Le Réveil de la nation arabe dans l'Asie turque*, Plon et Nourrit. — F. Voïnov : *La question macédonienne*, Société Française d'Imprimerie. — Un Latin : *Une confédération orientale comme solution de la question d'Orient.* — André Tardieu : *Questions diplomatiques de l'année 1904*, Félix Alcan. — Memento.

Par les titres des livres énumérés ci-dessus, on peut voir que l'actualité force cette rubrique d'abandonner l'histoire du passé pour celle du présent et en quelque sorte pour celle de l'avenir. C'est la caractéristique du moment présent, où des faits s'accomplissent qui feront date certainement et donneront lieu à de longs commentaires et à d'abondants écrits. Pour le moment, les écrivains s'appliquent à noter des événements qui ne sont point achevés encore, et à en dé-

duire des conséquences hypothétiques, ou à suggérer des solutions qu'on leur demande plus ou moins. Il n'est que d'exposer leurs vues, sans trop se demander si elles ont chance d'être conformes à la réalité. Au demeurant l'histoire du présent et de l'avenir est beaucoup plus facile à écrire que celle du passé, et elle n'est guère plus incertaine.

La Révolution russe, de M. Ular, est une peinture des choses et des gens de ce pays, où, dit l'auteur, la révolution a eu son point de départ le 28 juillet 1904, le jour où M. de Plehwe fut supprimé par une bombe. M. Ular a vécu en Russie, il y a touché à tous les mondes, il a donc, touchant ce pays inconnu à l'Europe, nombre de connaissances sur la valeur desquelles on doit lui accorder créance, car la Russie est un pays sur lequel il est impossible de fournir aucun document contrôlable. La prodigieuse désorganisation intérieure du régime tsariste s'aggravait à mesure que cet empire pouvait sembler et semblait plus puissant à ceux qui le voyaient du dehors. Le désastre de Sébastopol avait été le signal d'un effort passager et infructueux pour rénover le régime ; la funeste victoire sur les Turcs rendit au Tsarisme son éclat extérieur et supprima les espérances qu'avaient pu concevoir ceux qui souffraient de sa misère intime. Les défaites de Mandchourie marqueront l'aurore d'un espoir nouveau, mais ce ne sera plus cette fois aux organisateurs du mal à chercher la nature et l'application du remède.

M. Ular cite un certain nombre de faits qui paraîtraient parfaitement invraisemblables dans un des états que nous sommes habitués à considérer comme civilisés. En voici un pris entre cent. Le général Kleigels était préfet de police à Pétersbourg. Il vola la totalité des crédits affectés aux pompiers de la capitale. Plehwe, désireux de se débarrasser d'un personnage puissant, fait saisir du fait le Sénat. Le cabinet impérial défend de suivre et fait révoquer le procureur général qui avait introduit la plainte. Que fit Plehwe :

> Il s'aboucha avec un subordonné de Kleigels qui fournit un dossier complet, irréfutable, des innombrables vols et chantages de son chef. Plehwe adressa au tsar un rapport circonstancié, le tsar ne voulut pas l'écouter, garda le document et renvoya le ministre. Quinze jours plus tard le tsar le lui rendit sans mot dire et Plehwe anxieux lut sur la première page ces mots admirables : « Je suis très reconnaissant à Kleigels. Nicolas. » Trois jours après Plehwe après avoir fait déporter comme révolutionnaire, et sans jugement, le fonctionnaire qui avait fourni les documents, proposa dans un rapport dithyrambique Kleigels pour les hautes fonctions de gouverneur général à Kieff, où il fut en effet installé aussitôt.

L'imbécillité du maître, l'omnipotence de la bureaucratie avec laquelle ont lié partie les grands-ducs, rendent possibles de pareilles énormités, et bien d'autres.

Parmi tous les hommes politiques de la Russie actuelle, M. de Witte seul trouve grâce auprès de M. Ular. Encore, tout en rendant justice à sa haute intelligence, à sa force de travail et à l'ampleur de ses projets, fait-il observer que sa gigantesque tentative pour transformer l'état économique de la Russie n'eut pour effet que d'augmenter encore, dans des proportions inouïes, les charges du peuple, sans accroître les ressources. Sa misère en fut portée au point où elle ne peut guère être accrue. D'ailleurs la politique que préconisait Witte en Extrême-Orient fut entièrement faussée et dénaturée par le parti de la guerre.

M. Ular passe en revue tous les « étrangers » englobés dans l'empire russe, exploités, opprimés, intéressés directement à la chute du tsarisme: les Polonais, chez qui il distingue le parti ouvrier qui est le pays même, le pays révolutionnaire, de la noblesse vendue à l'autocratie ; les Allemands des provinces baltiques, les Lithuaniens, les Juifs, les Circassiens, les Georgiens, les Arméniens, les Ruthènes. Le nom des Ruthènes est à peine connu en Europe, il représente une population de 25 millions d'habitants, les plus sympathiques des: peuples de l'empire et ceux dont l'intelligence est la plus ouverte un peuple qu'on empêche de parler sa langue, au point que le Saint-Synode refusa à un groupe de savants orthodoxes l'autorisation de reproduire la Bible en langue ruthène : la Bible qui en Russie est autorisée en 37 langues. M. Ular est injuste envers les Finlandais qu'il appelle « les mouches du coche de la révolution russe ». Les Finlandais qui ont tant fait pour dévoiler à l'Europe l'iniquité moscovite, et dont le seul tort fut de croire que le droit était chose existante vis-à-vis du tzarisme.

Enfin l'auteur de *la Révolution russe*, en signalant l'éveil du sentiment national et révolutionnaire qui a précipité les défaites en Mandchourie, insiste sur le caractère social qu'il revêt, et que favorisent des institutions comme le *mir*. Il fait remarquer que la destruction de la bureaucratie n'amènera pas le régime de la barbarie absolue, comme le prétendent quelques défenseurs du régime, en s'appuyant sur la profonde et trop réelle ignorance de l'immense majorité de la population. Ceux-ci oublient l'existence d'une élite intellectuelle nombreuse à laquelle manque seulement l'appui du nombre pour s'emparer du pouvoir.

Réveil de la nation arabe, par M. Négib Azoury. L'auteur de ce livre auquel le soulèvement actuel de l'Yémen et du Hedjaz donne un vif intérêt d'actualité, est sans doute un Arabe. Il fut adjoint au gouverneur de Jérusalem, Kiazim-Bez, dont il ne put supporter la cruauté et les exactions. L'ouvrage débute par le manifeste du parti national arabe de la Turquie.

Un grand changement pacifique est à la veille de se produire en Turquie. Les Arabes que les Turcs ne tyrannisent qu'en les maintenant divisés par

des questions insignifiantes de rite et de religion ont pris conscience de leur homogénéité nationale historique et ethnographique, et veulent se détacher de l'arbre vermoulu d'Othman pour se constituer en état indépendant.

Ce nouvel empire s'étendrait de la vallée du Tigre et de l'Euphrate jusqu'à l'isthme de Suez et de la Méditerranée à la mer d'Oman.

Après avoir décrit les pays qui formeront cet empire, opposé la puissance civilisatrice et créatrice de la nation arabe au moyen-âge à l'oppression stérilisante dont les Turcs l'accablent depuis cinq siècles, l'auteur fait remarquer que l'émancipation de la race arabe aura pour premier effet de priver le sultan des ressources en hommes, qui lui permettent de faire peser son joug sur les autres races opprimées de son empire. Ce sera donc la fin de sa domination. En ce qui concerne l'Arabie, il semble bien que ce programme du manifeste soit en train de se réaliser. Les troupes que le sultan concentre à Hodeidah ne tiendront pas devant l'unanimité des tribus arabes armées qui se groupent autour de Mahmoud-Yahia. M. Négib Azoury examine quelles pourraient être pour les diverses puissances européennes les conséquences politiques et religieuses de ce changement. Sur quelques légers indices, il veut admettre une prétendue sympathie de Guillaume II pour les Arabes. L'amitié du kaiser pour le sultan rouge a été assez souvent manifestée, elle a valu à l'Allemagne assez de solides avantages en territoire turc, pour qu'on puisse beaucoup se flatter de pareilles illusions. Toutefois, il est certain qu'au point de vue économique toutes les nations civilisées n'auront qu'à gagner à la disparition d'un régime qui frappe de stérilité un pays capable par nature d'une production riche et abondante.

La Question macédonienne, par M. I.-V. Voïnov. Il s'agit toujours d'un pays qui souffre de la domination turque, encore plus que de ses propres divisions. Le livre de M. Voïnov est écrit au point de vue bulgare, mais il faut dire qu'il s'efforce d'étayer sa thèse du plus grand nombre possible de faits et de preuves. On sait, quand il s'agit de faire le départ des races dans cet étrange pays, combien les statistiques diffèrent suivant les intéressés. Les statistiques officielles établies par les Turcs ne tenant compte que de la religion, Grecs et Bulgares ont beau jeu pour s'attribuer chacun la supériorité numérique. La complexité de la question saute aux yeux quand on consulte la carte ethnographique que M. Voïnov a jointe à son livre. Il n'y a pas moins de onze couleurs ou nuances diverses qui s'enchevêtrent, figurant des races ou des confessions différentes. Un des chapitres les plus tristement instructifs est celui qui énumère, village par village, la longue série des victimes des Turcs. Aux dénégations systématiques qui sont un défi à l'évidence, cette liste sera toujours utile à exposer.

« Dans les vilayets de la Turquie d'Europe, 19.410 maisons ont

été incendiées et 127.845 Bulgares sont restés sans abri, 215 villages ont été incendiés et pillés et environ 2.500 hommes, femmes et enfants tués. »

La conclusion est celle de Gladstone : « La Macédoine aux Macédoniens. » Mais comme l'auteur a soin d'établir que la grande majorité des Macédoniens sont des Bulgares, il est facile de voir ce qu'il faut conclure de cette conclusion.

Une Confédération orientale comme solution de la Question d'Orient, par un Latin. Ce Latin, « pseudonyme suggestif qui masque une haute personnalité », dit la prière d'insérer, pourrait bien être un Italien, ce qui n'a rien de contradictoire. Il propose en effet de confier à l'Italie le protectorat d'une confédération orientale qui comprendrait la Grèce, la Serbie, le Montenegro, la Roumanie, la Bulgarie, et deux provinces à former de l'Albanie et de la Macédoine, chacune sous le gouvernement d'un gouverneur italien, en attendant qu'une troisième province soit formée de ce qui resterait de la Turquie d'Europe. Une diète siégerait à Salonique, en attendant qu'elle puisse siéger à Constantinople. Car, dans cette combinaison, la Turquie serait, bien entendu, rejetée tôt ou tard en Asie, d'où les Arabes rêvent de l'expulser. Si le Sultan-qui-ne-tient-pas-à-mourir lisait tous ces livres, il verrait avec chagrin « qu'il n'est question que de sa mort là-dedans ». Et cette solution ne serait assurément pour déplaire à personne, sinon à lui et peut-être sans doute à un autre encore. Malheureusement, l'autre est puissant.

Questions diplomatiques de l'année 1904, par André Tardieu. Recueil d'articles sur toutes les questions, ou à peu près, qui ont occupé l'opinion en cette année où tant de choses l'occupèrent. Les événements vont si vite que beaucoup n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif. Le chapitre consacré à la question du Maroc, par exemple. Le plus intéressant, c'est que souvent l'auteur, comme dans la question macédonienne, donne la parole aux représentants les plus autorisés des parties en présence.

Memento. — *L'histoire d'une paroisse au XIXe siècle sous le régime du concordat*, par André Mater. Monographie excellente qui décrit d'une façon exacte la vie administrative d'une paroisse rurale, Blancafort, dans le Cher. On y suit le développement ou la transformation de ses ressources, les rapports que le curé et la fabrique entretinrent, au cours d'une visite avec l'administration préfectorale et surtout avec la municipalité.

Souvenirs de Maurice Duviquet. Ollendorff. M. Fr. Masson nous présente ces souvenirs, qui sont ceux d'un homme médiocre, auquel il n'arriva pas grand'chose de 1773 à 1814. C'est précisément cette médiocrité qui en fait le charme. On peut y voir l'impression que faisait sur un bon petit bourgeois de province la guerre de Vendée, où Duviquet servit comme volontaire, ou l'établissement de royaumes comme celui de Westphalie, où

il fut bombardé directeur des poudres et salpêtres, sans avoir aucune notion de l'une ou des autres.

Fleur de Lys, par Osmond. Daragon. Réédition d'une brochure naundorfienne due à un écrivain dont le pseudonyme cache un ecclésiastique du Gâtinais. Elle offre d'intéressants détails sur le chef actuel de la maison de France (*via* Naundorff). Celui-ci, laborieux, marié à une bonne Française, ferait à l'occasion un souverain bien plus présentable que l'héritier actuel.

MARCEL COLLIÈRE.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

A. Nouvelle : *L'Authenticité du Quatrième Evangile*, Bloud.— Abbé Frémont : *Les Principes*, Oudin.— J. Tixeront : *La Théologie anténicéenne*, Victor Lecoffre. — Ch. Vellay : *Les Hymnes de Cynésius de Cyrène*, Leroux. — E. Vacandard : *Etudes de critique et d'histoire religieuse*, Victor Lecoffre. — J.-P. Henzey : *Un couvent persécuté au temps de Luther*, Perrin. — Memento.

On se rappelle le bruit que suscitèrent dans le monde religieux les idées de M. l'Abbé Loisy. Depuis, ce prêtre savant, qui est un bon prêtre, est rentré dans le silence. On pouvait croire avec lui à quelque renaissance de l'Arianisme, mais ce n'était point certes dans ses desseins. La grandeur d'âme avec laquelle il a renoncé à des situations qui le mettaient en vue, l'obscurité où il vit maintenant prouvent sa sincérité. Toutefois, il y avait, dans ses écrits, je ne sais quoi d'ambigu où il était difficile de se reconnaître. Les mieux disposés y échouaient. On pouvait se demander ce qu'il voulait au juste bien dire. Des influences renaniennes trop visibles se décélaient dans sa pensée et dans son style. Or, je ne sais plus qui a dit que M. Renan serait sans doute un jour considéré comme un Père de l'Eglise : mais cette révolution, selon toute apparence, n'est pas prochaine. Il ne semble pas que l'Eglise doive être jamais d'humeur à encourager des théories qui menacent de faire du Christ, sinon un personnage tout à fait mythique, du moins le prophète, presque entièrement juif, d'un avenir qu'il ne soupçonnait pas.

Rien de plus mobile d'ailleurs, au point de vue scientifique seul, que l'Exégèse. Elle affirme ou nie, sur le même point, avec une égale assurance. Hier, tel Evangile était authentique, le plus authentique même de tous. Aujourd'hui, il n'en faut guère tenir compte, et les autorités les plus vénérables sont méprisées. On a là-dessus des idées dont il est superflu de faire la preuve : un exégète est un homme qui parle toujours plus ou moins *ex cathedra*. Cela lui confère une autorité facile dans les temps d'ignorance religieuse et de scepticisme.

Mais voici que cette exégèse trouve de savants contradicteurs : M. l'abbé Nouvelle, dans son étude qui a pour titre : **l'Authenticite du Quatrième Evangile**, et M. l'abbé Frémont, dans son livre : **Les Principes**.

M. Nouvelle montre par les meilleurs arguments que la base du

témoignage traditionnel n'est pas discutable; que le Quatrième Evangile a été attribué dès le commencement à l'Apôtre saint Jean: nous en avons pour témoins saint Justin, saint Irénée, et l'usage ecclésiastique. D'ailleurs aucune supposition contraire ne soutient l'examen. L'anonymat de l'auteur serait incompréhensible autant qu'inexplicable son caractère. Apôtre ou faussaire, l'alternative s'impose; or, la deuxième hypothèse est détruite par l'admission dans le Canon primitif des Ecritures. Quant au livre de M. Frémont, voici ce qu'en écrit M. l'abbé Hector Reynaud :

Cet essai sur le problème des destinées humaines présente le plus vif intérêt. Dans ce volume, le sixième d'une série déjà considérable, l'auteur traite de la Divinité du Christ Il étudie tour à tour la personnalité morale de Jésus, la valeur de son propre témoignage, l'opinion de ses contemporains; il réduit à néant, avec une rare vigueur de dialectique et la plus solide érudition, les subtilités de l'école mythique et les témérités d'une récente exégèse. D'un bout à l'autre du volume on sent passer un souffle de conviction et de sincérité qui pénètre l'âme du lecteur, le persuade et l'entraîne.

Le style de l'écrivain est limpide comme il convient à un pareil sujet, par endroit l'orateur se révèle comme aussi l'apologiste et l'avocat de la plus noble des causes, mais cette chaleur, que maint adversaire jugerait peut-être excessive, n'infirme en rien la solidité de son argumentation.

Pourtant, il faut bien le dire, notre foi est moins fondée sur la lettre des Ecritures que sur le vivant témoignage de l'Eglise. C'est à elle que les semences évangéliques furent dès le début confiées, et à qui il devait appartenir d'en assurer la conservation et le développement.

Qu'il y ait eu à cet égard un progrès doctrinal, une « explicitation », comme on dit aujourd'hui, de la vérité catholique, cela ne fait aucun doute. A qui voudrait s'en convaincre, nous recommandons de lire le premier volume de la **Théologie anténicéenne**, de M. l'abbé J. Tixeront. On y voit ce que fut le milieu gréco-romain et juif où le Christianisme prit naissance. L'enseignement de Jésus et des Apôtres y est tout d'abord résumé. Puis c'est le témoignage des Pères apostoliques et des Apologistes. Les hérésies, dès le IIe siècle, travaillent à la déformation du dogme chrétien, et, par les controverses mêmes qu'elles suscitent, forcent ses représentants authentiques à le définir de plus en plus nettement. Ainsi se préparent à travers de laborieux efforts les définitions de foi du Concile de Nicée, qui trancheront les hésitations du début entre la vraie pensée divine et les approches humaines de cette pensée.

Si l'on veut avoir un exemple excellent de ces premières incertitudes dogmatiques, que l'on étudie, elle le mérite, la thèse que M. Ch. Vellay consacre aux **Hymnes de Synésius de Cyrène**,

Avec des préoccupations plutôt directement littéraires, l'auteur ne laisse pas d'entrer un peu dans le domaine théologique : il nous montre en Synésius le néoplatonicien toujours en lutte avec le chrétien. L'évêque de Ptolémaïs, c'est visible, aspirait à l'harmonie intérieure de ces éléments divers, pour ne pas dire contradictoires. Leurs analogies le frappaient plus que leurs oppositions, et il fut ballotté sans cesse entre les formules de Plotin et celles, encore en évolution, de la foi catholique. L'écrivain fort et le poète vibrant qui sont en M. Charles Vellay nous rendent vivant tout ce drame de pensées et de sentiments, qui se déroule dans une des âmes les plus complexes et les plus riches que l'on ait connues.

Si l'Eglise porte en elle, toujours vivante, l'idée directrice du développement doctrinal, elle préside aussi, avec une indéfectible sagesse, à l'établissement de la discipline. **Les Etudes de critique et d'histoire religieuse** de M. l'abbé Vacandard sont à lire à ce sujet. On y voit, par exemple, que l'établissement du célibat ecclésiastique fut, dès le début, dans ses vœux. Il est bon, pensait-elle, que le prêtre, et, plus encore, l'Evêque, époux de son Eglise et des âmes, demeurent affranchis des sollicitudes que le mariage entraîne avec lui. Toutefois, il y eut, au commencement, et même après, pour l'acceptation de cette règle de vie parfaite, quelques luttes.

On lira, dans ce même volume, des choses plus qu'intéressantes sur la Saint-Barthélemy et la condamnation de Galilée par le Saint-Office. Banales querelles, que l'humaine imbécillité cherchera toujours à l'Eglise ! Le livre de M. Vacandard prouve que nous avons de quoi certes y répondre. En le félicitant de toutes les bonnes armes qu'il nous a données, saluons aussi, au passage, dans ce prêtre éminent, l'auteur d'une vie de saint Bernard qui restera.

Parmi les écrivains catholiques de l'heure présente, il n'en est point de plus en vue que M. Georges Goyau. Son œuvre est déjà importante et le devient tous les jours davantage. Il a fait à un livre, qui s'intitule : **Un couvent persécuté au temps de Luther**, une préface importante. Charité Dirkheimer fut, au seizième siècle, abbesse du Couvent de Sainte-Claire, à Nuremberg. En cette qualité, elle eut à soutenir des luttes singulières. Mélanchton lui-même, le doux Mélanchton, ainsi que dit Bossuet, échoua à lui faire entendre raison. Qu'une humble fille, érudite, il est vrai, ait cette fermeté doctrinale dans la réfutation du protestantisme, c'est de quoi prouver, il me semble, que l'Eglise ajoute quelque chose, quand on veut bien être humblement dans son sein, à nos facultés naturelles, à leur précision, à leur fermeté et à leur beauté.

MEMENTO.— A signaler, dans *la Quinzaine* du 1er mai et du 1er juin 1905, de substantielles réflexions sur la situation de l'Eglise de France, au XXe siècle. Dans la même revue, George Fonsegrive, qui a une grâce sin-

gulière pour traiter des questions présentes,parle du *Catholicisme et de la Libre-Pensée*. Jean Lionnet continue ses chroniques littéraires.

Dans la collection de Bloud, *Science et religion*, je dois spécialement signaler un opuscule du P. Folghera sur *l'Apologétique de Lacordaire*, un autre opuscule sur la *Religion romaine* d'A. Baudrillart et,après les pages érudites du P. D. Besse sur *les Saints Protecteurs du travail*, *la Descente du Christ aux Enfers*, de M. l'abbé Turmel.

LOUIS LE CARDONNEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

J. Morland : *Pages Choisies du comte de Gobineau*, précédées d'une étude, « Mercure de France », 3.50.— R. Dreyfus : *La Vie et les Prophéties du comte de Gobineau*, « Cahiers de la Quinzaine », 14 mai. — N.Colajanni : *Latins et Anglo-Saxons, Races supérieures et Races Inférieures*, Alcan, 9 fr. — R. de Gourmont : *Promenades Philosophiques*, « Mercure de France », 3.50. — A Niceforo : *Les Classes pauvres, Recherches anthropologiques et sociales*. Giard et Brière, 8 fr. — A.C. Hollis : *The Masai, their Language and Folk-Lore*, Oxford,Clarendon Press. 14 sh. — Cecil Clement : *Cantonese Love-Songs*, 2 vol. Oxford, 22 shillings. — *Hessische Blätter für Volkskunde*, vol. I-III, Giessen. — Memento.

Le comte de Gobineau, dont Jacques Morland publie des **Pages Choisies** — et bien choisies —, dont Robert Dreyfus raconte et analyse la **Vie et les Prophéties**, est à la mode. Le patriotisme y est pour quelque chose. On peut enfin opposer à Nietzsche un autre Français, après Guyau. L'influence de Gobineau sur Nietzsche est évidente, profonde.

L'œuvre de Gobineau est multiple, très riche, originale, parce que le tempérament de l'auteur était tel.Tout entière,elle n'est qu'une justification. Gobineau était un homme singulier, et se voulait tel; il entreprit de se donner une raison imprimée d'être ce qu'il était. Il crut d'abord pouvoir se justifier comme élément d'un groupe; après éliminations successives, il pensa que le groupement ethnique était quelque chose d'assez stable pour lui pouvoir servir de support; d'où l'*Essai sur l'inégalité*, d'où les théories sur les Aryens, les Germains, etc., bel exemple de déformation inconsciente des faits.L'*Essai* n'est encore qu'un résultat de lectures. Gobineau voyage; il savait observer; il dut reconnaître, sinon l'avouer dans ses écrits, que l'humanité était plus souple, les facteurs de la civilisation plus variés qu'il n'avait cru. Le système craque; seuls des points de détail demeurent intacts. Peuples, nations, races, sociétés se désagrègent devant l'analyse; il ne reste que l'individu. Et l'on voit enfin le Gobineau des *Pléiades* n'admettre que la valeur de l'individu,quelle que soit sa race, sa classe ou sa patrie. Gobineau a retrouvé ses pareils, ses égaux, en bien des régions ; ce sont les Fils-de-Roi; c'est l'élite dirigeante, 3.000 individus.

L'évolution de Gobineau a été clairement décrite, et avec sympathie, par R. Dreyfus, au livre duquel les *Morceaux choisis*, précé-

dés d'une alerte et précise introduction de J. Morland, servent d'illustration incessante. Peut-être eût-il fallu insister davantage sur ce caractère de justification systématique, et transformée à mesure de l'expérience, si marqué dans les œuvres de Gobineau, plus encore que dans celles de Nietzsche; c'est ainsi seulement qu'on s'explique la synthèse simpliste de l'*Essai*, dont tout l'appareil pseudo-scientifique signifie : « Moi, Gobineau, j'ai raison d'être ce que je suis. » De là le succès; ce système tout monté, peuvent se l'assimiler sans trop de peine, en se donnant l'illusion d'un travail sérieux, tous ceux, médiocres ou non, dont le tempérament a quelque affinité avec celui de Gobineau. On se classe dans les Purs, on méprise le reste; cela répond à tout; alors on peut vivre, sinon agir. Ainsi Gobineau se classe parmi les créateurs de valeurs.

Pour l'ethnographe, l'intérêt de ses livres tient beaucoup à la lutte, rarement exprimée d'ailleurs, entre la théorie justificatrice et l'enseignement incessant de l'observation. Telles notes nient directement des centaines de pages du texte. En outre, il y a parfois des généralisations qui posent des problèmes; elles font chercher; c'est beaucoup.

Le malheur, c'est que nombre d'ignorants et de fantaisistes ont cru fondées les dispositions gobiniennes sur les races, les ont développées et appliquées ensuite à la vie sociale. Gobineau est l'initiateur principal de l'anthropo-sociologie. Manouvrier fit une critique approfondie de cette pseudo-science, mais dans une publication savante (1); Ripley en démontra les faiblesses nombreuses, mais dans un énorme volume rébarbatif (2). Si les ethnographes sérieux s'étaient donné plus souvent la peine d'écrire pour le grand public, l'épidémie anthropo-sociologique n'aurait pas tant fait de ravages en Angleterre, en France et en Allemagne.

Parmi ceux qui, sans s'occuper spécialement d'ethnographie, se sont effectivement intéressés à cette question des races, M. Colajanni est à mettre hors de pair, pour la richesse et l'exactitude de sa documentation et l'acuité de ses critiques. On a bien fait de traduire ses **Latins et Anglo-Saxons**. Au moins ici le simplisme des théories anthropo-sociologiques est mis en lumière, et démontrée la multiplicité des facteurs cultuels. Il faudrait qu'on sache enfin — puisqu'on ne le voit pas — qu'il n'y a pas de races supérieures ou inférieures en soi; il n'y a que des groupements dissemblables, amalgames de plusieurs races, qui évoluent, et dont le degré de civilisation, d'ailleurs instable, est la résultante de causes innombrables,

(1) *L'Indice céphalique et la pseudo-sociologie.* Revue de l'école d'Anthropologie de Paris, 15 nov. 1899.
(2) *The Races of Europe*, Boston et New-York, 1899.

complexes et enchevêtrées, celles d'ordre somatologique (ethnique) étant parmi les moins importantes.

Pour qui recourt aux sources et contrôle les généralisations, les œuvres des anthroposociologues ne présentent guère de danger, et leurs applications à la politique et à l'éthique apparaissent caduques. Mais le grand public veut des formules simples; quoi de plus commode que de ne voir dans toute l'évolution sociale que l'effet d'un facteur unique, la race? Cela justifie les particularismes, les haines collectives, cela anoblit la paresse d'esprit. Le danger vient de ce que, comme le remarque Remy de Gourmont dans ses *Promenades Philosophiques*, un peuple est ce qu'il croit être bien plus que ce qu'il est. Ceci étant, les anthroposociologues persuadent aux uns qu'ils sont supérieurs, aux autres qu'ils sont inférieurs; c'est un cas ordinaire de suggestion collective; on le guérit par une suggestion contraire. Ici la qualité d'erreur ou de vérité de la théorie n'importe plus; elle est un médicament dangereux ou sauveur selon la dose, le moment et le médecin.

Cet antagonisme entre la théorie qu'on croit bienfaisante et l'expérience qui la contredit se constate dans le livre de M. Niceforo, qui s'est dit que **les Classes Pauvres** n'avaient pas encore été étudiées en tant que groupement original. Après examen des caractères physiques, ethnographiques et psychologiques des individus qui constituent les classes pauvres, et après analyse des multiples facteurs du paupérisme, il reconnaît, malgré ses sympathies pour l'anthroposociologie, l'ethnopsychologie, la criminologie, etc., que « si les basses classes sociales se trouvent aujourd'hui dans un état d'infériorité physique et psychologique, cela tient bien plus à l'organisation économique actuelle de la société qu'à la structure [c'est-à-dire aux caractères somatologiques, ethniques] même de l'individu ».

§

Le livre de M. Hollis sur les **Masai** de l'Afrique Orientale Anglaise a ceci d'intéressant que tous les renseignements sur la vie sociale sont donnés en texte masai avec traduction. Ce procédé, qui se généralisera, il faut espérer, a ceci de bon, que la déformation provenant de l'observateur, l'équation personnelle, est réduite au minimum. De moindre portée tant qu'il ne s'agit que de décrire la vie matérielle, cette méthode est nécessaire dès qu'il s'agit de coutumes et de croyances d'ordre juridique, économique et religieux. Il faut alors pouvoir contrôler le sens de chaque expression; autrement dit, l'ethnographe doit être en même temps philologue et linguiste. 27 planches illustrent ce volume, qui est l'une des meilleures monographies connues, à plusieurs points de vue, d'une population d'Afrique.

Les **Chansons d'amour** cantonnaises, recueillies, éditées et

traduites par M. Clementi, sont l'œuvre de Chîû-Tszyung qui vécut de 1821 à 1851 ; elles sont écrites en dialecte local ; d'où leur rapide diffusion, au point qu'aujourd'hui elles sont vraiment populaires, et que le nom de l'auteur est presque oublié ; comparables, pour la facture, aux chansons d'amour juives, jamais il n'y est question d'amour heureux, de jouissance, mais de passage, d'usure, de désespoir, d'amertume : c'est le parfum qui aigrit ; c'est le nuage qui se diffuse.

§

Parmi les revues de folk-lore allemandes, les *Hessische Blætter für Volkskunde* se sont acquis en deux ans, grâce à l'activité de M. A. Strack, une place importante, tant par la portée des articles d'ordre général que par l'excellente bibliographie qui termine chaque volume. Plusieurs des principaux collaborateurs sont des archéologues ou des philologues classiques ; tels MM. Wünsch, A. Dieterich, Usener, qui ont reconnu la nécessité de la combinaison des trois méthodes philologique, archéologique et ethnographique. A ce point de vue, l'article de H. Usener sur l'histoire comparée des coutumes et du droit, où les classes d'âge dans l'antiquité sont étudiées et expliquées par l'examen des classes d'âge chez les sauvages modernes, est très caractéristique. M. Usener attaque la manie des spécialisations scientifiques nuisible surtout en archéologie et en philologie.

C'est encore à M. Strack qu'on doit la création de « l'Union des sociétés allemandes de Folk-Lore », fondée en 1904, et qui comptait en janvier dernier 14 adhérents. L'Union publie des « *Mitteilungen* » qui renseignent sur le mouvement interne des sociétés, sur les congrès, les revues, les musées, etc., et où seront formulées des règles de méthode et des projets d'enquêtes, afin que le traditionnisme perde son caractère d'amusement de dilettante pour devenir enfin vraiment une section de la sociologie.

§

Memento. — Reçu : E. Blémont, *Le Génie du Peuple* (Lemerre), recueil d'articles et de conférences sur le traditionnisme, dont un essai intéressant sur l'Esthétique de la Tradition populaire, et une étude comparative sur la *Mégère apprivoisée* de Shakespeare ; Gérard de Nerval (Mercure), *Collection des plus belles pages ; Sylvie* est une des meilleures contributions à l'étude de la chanson populaire ; A. Le Braz, *Vieilles histoires du Pays Breton* (3e éd., Champion), adaptation littéraire de thèmes populaires locaux ; H. de Tourville, *Histoire de la Formation particulariste ; l'origine des grands peuples actuels* (Firmin-Didot ; réédition des articles publiés dans la *Science sociale* de 1897 à 1903), fondée sur des théories ethnologiques dont le plus qu'on puisse dire est qu'elles sont d'un étrange evhémérisme.

Dans la *Revue des Traditions populaires*, une étude de L. Sainéau, sur la Mesnie Hellequin, chasse fantastique ; hellequin serait la forme normande et primitive de hèle-chien et apparenté à herlequin, arlequin, etc. ;

c'est un bon exemple d'application de la méthode ethnographique à la philologie; dans les *Archives suisses des Traditions populaires*, de E. A. Stückelberg, *UEber Pergamentbilder*, étude avec phototypies de miniatures suisses sur parchemin, d'ailleurs de bien mauvais goût; A. Rossat, *Les Paniers*, poème en patois bisontin, traduit en patois jurassien par F. Raspieler.

A. VAN GENNEP.

LES JOURNAUX

Les maladies de Racine (*Chronique médicale*, 1er juillet). — Stendhal et la guerre (*Le Gaulois*, 10 juillet). — Victor Hugo et Alissan de Chazet (*L'Intermédiaire*, 30 juin). — Memento.

Le Dr Binet-Sanglé continue dans la **Chronique** l'histoire médicale de la famille de Racine. Il s'agit maintenant du poète. La première partie de sa vie se résume ainsi, au point de vue pathologique :

Jean Racine V. — Jean Racine, le poète, naquit le 21 décembre 1639. Il fut malade vers et avant le 11 novembre 1661 (21 ans). Le 15 novembre de la même année, il écrit d'Uzès : « Je vous proteste que la chaleur m'a tout à fait incommodé (1). » Il était d'ailleurs particulièrement sensible à la chaleur : « Je ne pourrais être un moment dehors sans mourir, écrit-il du même endroit, le 13 juin 1662; l'air est aussi chaud que dans un four allumé. » Il avait été encore malade vers le 28 mars.

Le 24 mai 1687 (47 ans), il a un mal de gorge, et son médecin, Dodart, lui défend de manger de la viande, de boire du vin et de s'appliquer à la moindre chose. Le 25 juillet, il écrit : « Je suis encore incommodé de ma gorge dès que j'ai parlé un peu de suite. Cela va pourtant mieux »; et le 4 août : « Mon mal de gorge n'est point encore fini. » Le 8 août, il va mieux. Le 24 septembre 1691 (51 ans), il écrit : « Mon genou m'a fait assez mal ces jours passés, et je crois que le froid en a été la cause. Il ne m'a fait aucun mal aujourd'hui, et j'espère que cela ira toujours en diminuant. »

Le 21 mai 1692 (52 ans), il vient d'avoir au menton un furoncle qui l'a fait beaucoup souffrir et lui a donné la fièvre deux jours et deux nuits.

Le 25 avril 1698 (58 ans), il a plusieurs petits maux assez douloureux pour l'empêcher de dormir la nuit et de s'appliquer pendant le jour. « Ces maux étoient un fort grand rhume dans le cerveau, un rhumatisme dans le dos et une petite erysipèle ou érésipèle au ventre », qui datait déjà du 8 avril. Le 24 avril, on le saigne. Le 25, il écrit : « Je crois qu'il me faudra me purger au moins deux fois dans la semaine qui vient. »

Le 2 mai, l'érysipèle n'est pas guéri, et il écrit : « J'ai si mal dormi la nuit dernière que je n'ai pas la tête bien libre ni assez reposée pour écrire davantage. » Le 24 juillet, les chaleurs lui ont entièrement ôté son rhume, mais l'ont jeté dans de grands abattements. Le 12 septembre, il a été incommodé d'une colique dont il a déjà souffert, et a pris plusieurs purgations.

(1) Nous supprimons les nombreuses références, qui renvoient principalement à la Correspondance de Racine et à sa Vie écrite par son fils.

Le 19 septembre, il écrit : « Je ne suis pas entièrement hors de mes coliques et je diffère pourtant toujours à me purger. »

Le 3 octobre, sa femme Catherine de Romanet écrit à son fils Jean-Baptiste Racine : « La colique de votre père s'était beaucoup augmentée avec des douleurs insupportables, avec de la fièvre qui était continue, quoiqu'elle ne fût pas considérable. Il a fallu tout de bon se mettre au lit, et l'on a été obligé de saigner votre père par deux fois et faire d'autres remèdes dont il n'est pas tout à fait dehors. Le principal est qu'il a eu une bonne nuit, qu'il est ce matin sans fièvre, et qu'il ne lui reste plus de sa colique qu'une douleur dans le côté droit quand on y touche ou que votre père s'agite ».

Le 6 octobre, on lui a donné de l'émétique avec succès, et on lui conseille de prendre les eaux de Saint-Amand. Le 13, les médecins déclarent que la maladie sera longue. « Il conserve toujours une petite fièvre; mais la douleur de côté est beaucoup diminuée. » Le 24 octobre, bien qu'il soit absolument sans fièvre depuis cinq ou six jours, il a « pourtant la tête encore très foible ». « Ma maladie a été considérable, » écrit-il, et il ajoute qu'il n'a pas la voix assez forte pour parler longtemps.

Le 30 octobre, il estime que sa santé « est en train de se rétablir entièrement ». Il a été purgé pour la dernière fois, et les médecins lui ont recommandé une très grande diète pendant quelque temps : « Beaucoup de règle dans mes repas, ajoute-t-il, pour toute ma vie, ce qui ne me sera pas fort difficile à observer. »

Le 10 novembre, il arrive de Melun, « fort fatigué ». « Je crois, écrit-il, que l'ébranlement du carrosse m'a beaucoup incommodé. » Il observe la diète.

Il écrit, le 17 novembre, qu'il lui est « resté une dureté du côté droit ». Le 30 janvier 1699, il écrit : « Ma santé est beaucoup meilleure... et ma tumeur est considérablement diminuée. Je n'en ressens presque aucune incommodité. J'ai même été promener cette après-dînée aux Tuileries avec votre mère, croyant que l'air me fortifierait, mais à peine j'y ai été une demie heure qu'il m'a pris dans le dos un point insupportable qui m'a obligé de revenir au logis. » Finalement, il se forma dans le foie un abcès de petit volume, qui s'ouvrit à l'extérieur, rendant de temps à autre un peu de matière.

En résumé, Jean Racine V fut successivement atteint des affections suivantes :

En 1661 (21 ans), maladie indéterminée;
En 1662 (22 ans), maladie indéterminée;
En 1687 (47 ans), mal de gorge;
En 1691 (51 ans), mal au genou;
En 1692 (52 ans), furoncle;
En 1689 (58 ans), rhinite, rhumatisme, érysipèle, coliques, abcès du foie.

Parfois, l'abcès au foie s'ouvre à l'extérieur, se vide, se cicatrise. Cela n'arriva pas chez Racine. L'abcès s'ouvrit, à la vérité, mais il se referma : d'où fièvre, violent mal de tête, douleur aiguë au côté et, dit Louis Racine, une « cruelle sécheresse » de la bouche. « On s'était enfin aperçu, continue Louis, que cette maladie était causée par

un abcès au foie; et quoiqu'il ne fût plus temps d'y apporter remède, on résolut de lui faire l'opération. » Elle ne réussit pas, et il mourut trois jours après, le 21 avril 1699, à 59 ans.

On sait comment, élevé très pieusement par une famille dont tous les membres étaient dévots, il se convertit à l'âge de 38 ans. « J'arrive enfin, dit Louis Racine, à l'heureux moment où les grands sentiments de religion dont mon père avait été rempli dans son enfance, et qui avaient été longtemps comme assoupis dans son cœur, sans s'y éteindre, se réveillèrent tout à coup. » Cet homme excessif, passant d'un extrême à l'autre, se voulut tout d'un coup faire chartreux ; on l'en détourna et il épousa une dévote, Catherine de Romanet, qui voulut bien excuser les folies de jeunesse de son mari, c'est-à-dire ses tragédies. Elle ne prit jamais la peine de les lire, ne goûtant que les livres de piété. Elle était insensible à tout ce qui n'était point dévotion ou famille; insensible à un degré dont le calme Boileau lui-même se trouvait révolté. Une autre femme eût sans doute rendu à la poésie un homme dont le génie était encore tout vivant; Catherine était peu intelligente, et c'est ce qui ressort des réflexions que fait Louis Racine, essayant, dans les termes les plus respectueux, d'expliquer la parfaite union qui régna entre le grand poète et une « compagne uniquement occupée du ménage ». Le lien fut la religion; mais l'amour physique n'y fut pas étranger, puisqu'ils eurent sept enfants dont le dernier, Louis Racine, naquit en novembre 1692, après quinze ans de mariage.

Trois des filles de Racine furent religieuses. Une se maria, mais après avoir été novice à Port-Royal, et seulement parce que ce couvent reçut défense de « recevoir des filles à la profession ». La dernière vécut dans le monde de la vie dévote. De ses deux fils, l'un fut le poète honorable que l'on sait; l'autre, peu connu, Jean-Baptiste, après avoir désiré se faire chartreux, s'adonna à la solitude. Il collectionnait les livres.

Que le Dr Binet-Sanglé continue ces études; elles sont d'un haut intérêt. Il est en train, peut-être sans le savoir, de donner des bases à la critique littéraire.

§

A propos des récentes menaces de guerre, M. de Régnier évoqua, dans le **Gaulois**, les enthousiasmes de Fabrice de la *Chartreuse de Parme*. Il ajoute:

Nos Fabrice ne ressemblent plus à celui que nous montre Stendhal. Le sien est de l'époque impériale. Il a, comme on l'avait fréquemment en ce temps, le sentiment que la guerre est un jeu magnifique et terrible, qui se joue avec l'Europe entière pour champ. Son Del Dongo est proprement le volontaire napoléonien. Ce qui l'attire sous les drapeaux, c'est son goût de

l'aventure, sa curiosité ardente du péril, le prestige de la gloire. Il ne défend pas son foyer. Il obéit à un instinct de conquête, à un élan de jeunesse belliqueuse. Et si Stendhal exprime si bien la fascination qu'exerçaient sur les jeunes âmes d'alors les magies du danger et de la victoire, c'est qu'il les avait, lui aussi, ressenties.

L'enthousiasme martial du héros italien de la *Chartreuse de Parme* n'est en vérité qu'une admirable transposition romanesque de ce qu'éprouva le Grenoblois Henri Beyle, lorsque, sous le Consulat, il partit pour l'Italie rejoindre le régiment de dragons dont il allait endosser l'uniforme.

Nous avons, sur ce point, les confidences précises et détaillées du soldat écrivain. Il y est revenu à maintes reprises en ses ouvrages autobiographiques et en ces notes où le subtil psychologue exerçait sur lui-même sa subtilité et sa clairvoyance. Ce fut là un des souvenirs les plus intenses de sa vie, si pleine de souvenirs, et il semble qu'il ait voulu fixer avec un soin particulier ce moment capital de son existence.

Il avait vingt ans. Il quittait l'étude des mathématiques, Paris. Il était anxieux, incertain de sa destinée. Il avait tous les désirs violents et indécis de la jeunesse, le goût du mouvement, de la nouveauté, de la liberté et de la gloire, et ce fut à Milan qu'il commença à vivre et à se sentir vivre, délicieusement, librement, fortement. Aussi garda-t-il de cet événement un souvenir ineffaçable. Imaginez tout ce qui se réunissait pour faire de cette heure une heure unique: il était jeune dans un pays nouveau, aux mœurs ardentes et passionnées. Il y découvrait, en un instant, tout ce qui fait le charme de la vie; la lumière, l'amour, l'art, la musique, et tout cela se doublait, s'embellissait de la présence proche du péril. Le costume qu'il portait rehaussait à ses yeux sa propre personne. Le sabre qu'il traînait derrière lui sur les dalles sonores des rues mêlait à ses pensées un bruit de bataille. Quoi de pareil pour donner du prix aux sensations! Quelle préparation au plaisir et au bonheur! Quel mélange d'orgueil, de mélancolie! Quelle saveur eut l'existence pour ce sensuel et cet aventureux qui savait raisonner sa sensualité!

Il en demeura ému à jamais. Les lieux où il avait éprouvé ce premier épanouissement de son être lui devinrent pour ainsi dire sacrés. C'est de là que date l'italianisme de Henri Beyle. C'est en mémoire de cette impression de jeunesse, qui se continua par la suite en un amour persistant pour cette terre où il était né à lui-même, qu'il voulut qu'on gravât sur sa tombe, en épitaphe, ces mots de reconnaissance filiale: *Arrigo Beyle, Milanese.*

§

On lit dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* que Louis XVIII accorda *spontanément* au jeune poète, en 1821, une pension. L'adverbe est de trop. La pension fut accordée, comme le narre **l'Intermédiaire**, sur les instances d'Alissan de Chazet, auteur dramatique, alors attaché à la maison du roi. Déjà, en 1820, Chazet avait fait obtenir à Victor Hugo, encore très pauvre, une gratification de 500 francs. L'année suivante, il sollicita pour lui une pension. Elle fut accordée en principe par le vicomte de Senonnes,

secrétaire général des Beaux-Arts. Alexandre Soumet devait recevoir la même faveur. Dans le rapport définitif adressé à Louis XVIII, le nom d'un certain Darion est substitué à celui de Soumet. Le roi, en marge, écrit : « Approuvé, Louis. » Victor Hugo, peu après, recevait la lettre suivante :

A Monsieur Victor Hugo, rue du Dragon, 30.

Paris, le 25 septembre 1822.

Je me fais un plaisir, Monsieur, de vous informer que le Roi, sur la proposition que j'ai eu l'honneur de lui soumettre, a bien voulu vous accorder une pension de *Mille francs* sur les fonds portés au Budget des Théâtres, sous titre : Pensions et gratifications aux artistes et gens de lettres. Cette pension court à dater du 1er du présent mois ; elle vous sera payée de trois mois en trois mois par les soins de M. le baron de Laferté, intendant des Théâtres Royaux.

Qu'était ce mystérieux Dorion ? Un vieux versificateur classique, né en 1770, auteur de *Palmyre conquise*, poème épique en 12 chants. Il mourut vers 1830.

§

MEMENTO. — Nous avons reçu une lettre dont voici le passage essentiel : « Je lis dans votre compte-rendu des *Journaux* du 1er juillet une histoire de Palais retrouvée par l'*Intermédiaire*. Comme je ne doute pas de votre goût particulier pour ce genre de recherches, je me permets de vous rappeler que la même pièce est rapportée tout au long et de la façon la plus humoristique dans le *Roman bourgeois* d'Antoine Furetière. A la page 240 de l'édition Janet est cité « en propres termes et en langage chicanourois, pour être plus authentique », le *Jugement des Buchettes*, rendu au siège de..., le 24 septembre 1644. L'auteur a inséré cette pièce au livre deuxième de son roman, au milieu de l'historiette de Charroselles, de Collantine et de Belastre. Ce Belastre, véritable cousin de Perrin Dandin, représente le juge Pierre Saturne Houlyer, du tribunal de Melle. »

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les musées « prisons de l'art » — Les Enrichissements du Louvre : la *Pietà* de Villeneuve-lès-Avignon ; les nouvelles salles égyptienne et élamite. — Le Musée des Arts décoratifs au pavillon de Marsan. — Le *Blessé défaillant* de Crésilas au musée de Saint-Germain-en-Laye. — Le *Samson et Dalila* de Rembrandt au musée de Francfort. — Memento : publications récentes.

Le musée a pris dans notre civilisation moderne une importance de plus en plus grande. L'art, en dépit des belles théories d'éducation esthétique de la démocratie, étant de plus en plus banni de la vie publique, c'est dans les musées qu'il est relégué : à mesure que les vieux édifices tombent sous la pioche des démolisseurs ou se dépouillent de leur parure séculaire, tandis qu'ailleurs notre curiosité fouille le sol pour y découvrir le secret des anciennes civilisations, les musées

s'emplissent de débris qui, transplantés hors de leur milieu, privés désormais de leur vie propre, s'en vont dormir d'un sommeil léthargique, enfermés, classés, étiquetés, entre les quatre murs de ce que M. Robert de la Sizeranne a si justement appelé « les prisons de l'art », trop heureux quand de trop zélés restaurateurs ne font pas évanouir sous des attouchements brutaux le charme subtil qui les parait encore (1).

Depuis quelque temps, cependant, des efforts méritoires ont été tentés pour rendre à ces œuvres prisonnières un peu de la vie qui les animait autrefois, en les replaçant dans de plus heureuses conditions d'atmosphère ambiante et de présentation, et quelque jour nous aurons l'occasion d'étudier — à propos, par exemple, du musée de l'Empereur Frédéric, à Berlin, inauguré l'hiver dernier — ces nouvelles et heureuses méthodes. Souhaitons-en la diffusion, et, en attendant — sans doute très longtemps encore — « le beau jour », salué par Renan,« où toutes les villes qui ont pris des débris du Parthénon, Venise, Paris, Londres,Copenhague,répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent », entourons d'amour intelligent et de piété ces vénérables restes exilés.

Entourons-en, particulièrement, cette émouvante **Pietà** de Villeneuve-lès-Avignon qui fit si grande sensation l'an dernier à l'exposition des Primitifs et que la générosité de la Société des Amis du Louvre vient d'offrir à notre musée national, où elle ira retrouver la *Crucifixion* du Palais de Justice, rentrée définitivement au Louvre. Nous l'accueillerons, certes, avec joie, cette admirable *Pietà;* cependant, puisqu'elle ne courait aucun risque de quitter la France, pourquoi n'avoir pas réservé pour des besoins plus urgents les 100.000 francs qu'on l'a payée et qui eussent pu être, un jour donné, une si précieuse ressource, et ne l'avoir pas laissée dans le pays qui l'a vue naître,qui en a fourni tous les éléments constitutifs et où elle devait dégager encore plus d'expressive beauté ? Qu'on se garde bien, en tout cas, pour une fois que la chance échoit de posséder un chef-d'œuvre resté, par miracle, inviolé, de lui faire subir aucune restauration.

Les mêmes Amis du Louvre ont offert aussi au musée quatre panneaux peints sur bois représentant des scènes de la vie et du martyre de saint Georges, admirés également à l'exposition des Primitifs français et dus à un artiste qui fréquenta les peintres du duc de Berry au commencement du XV[e] siècle, s'il n'est l'un deux.

(1) On n'a pas oublié l'aventure dont fut victime, l'an dernier, à la Pinacothèque de Munich, l'autel Paumgartner de Dürer, auquel un peintre du XVII[e] siècle avai fait diverses adjonctions : pour la pédante satisfaction de rendre à ce triptyque son aspect primitif, on n'a pas craint de le remanier à nouveau et de *refaire* plusieurs parties effacées par ces « tripatouillages » successifs.

Les deux **nouvelles salles du Louvre**, installées au rez-de-chaussée du pavillon La Trémoïlle, sur les côtés des nouveaux jardins du Carrousel, comptent parmi les plus intéressantes des salles antiques. L'une, consacrée à l'Egypte, renferme un important monument de l'Ancien Empire : une chapelle d'offrandes d'un *mastaba* (tombeau), rapportée de Saqqârah par M. Georges Bénédite, autour de laquelle on a groupé (sauf quelques statues et bas-reliefs de petites dimensions, comme le *Scribe accroupi,* restés dans les salles du premier étage) les monuments archaïques existant déjà au Louvre : la fameuse *Stèle du roi Serpent,* d'un si bel aspect décoratif, trouvée à Abydos, provenant de la sépulture d'un roi de l'Egypte primitive vers 5000 ans avant notre ère, et acquise l'an dernier pour 94.000 francs; la statue en bois, peinte en rouge, si saisissante dans son allure de marche, du fonctionnaire Nakhti, datant du premier Empire thébain; les cercueils en cèdre ou en sycomore, décorés de peintures hiéroglyphiques, de ce même Nakhti et de la dame Hounen; les trois belles statues, si pleines de vie dans leur archaïsme, de Sépa et de Nésa (v[e] dynastie); celles des fonctionnaires Pahournofir et Kaï, découvertes par Mariette à Saqqârah; une élégante figure de femme en bas-relief datant de la v[e] dynastie et acquise en même temps que le *mastaba;* etc.

Cette chapelle d'offrandes, découpée dans le massif de maçonnerie qui, comme d'habitude, recouvrait la sépulture du mort — un certain Akhouthotep qui vécut à la fin de la v[e] dynastie, « Ami Unique, Chef des Secrets de la Chambre d'Adoration » (autrement dit l'un des ministres de la maison du roi) nous révèle l'inscription — est un simple réduit rectangulaire de peu d'étendue dans lequel donne accès une porte étroite, et dont l'entrée et les quatre murs intérieurs (une partie de celui du fond a été détachée et reculée pour permettre la visite de la chapelle) sont ornés d'une série de délicats bas-reliefs d'une conservation parfaite due à la dureté et à la finesse de grain du calcaire dans lequel ils sont sculptés. Rien n'est plus intéressant et plus instructif que la lecture de ces bas-reliefs, où, avec le portrait d'Akhouthotep, sont retracés, dans l'embrasure de la porte, le rituel des funérailles et le culte rendu à la statue du défunt, puis à l'intérieur, en des scènes d'une vérité et d'une vie surprenantes, disposées en neuf panneaux superposés, les diverses occupations du domaine régi par Akhouthotep : la moisson avec le bottelage, la mise en meules et le battage du grain ; l'élevage du bétail, la pêche, la chasse aux oiseaux et à l'hippopotame, les scribes faisant les comptes; puis le transport sur le Nil de la dépouille du mort, et sur les deux murs latéraux, les offrandes destinées à l'entretien du défunt dans la vie future (car toute cette décoration était exécutée du vivant du personnage, qui prenait soin d'exprimer ainsi ses volontés suprêmes et de se

ménager une heureuse existence par delà la tombe) : coffres garnis d'ustensiles de toilette, bétail pour les sacrifices ; puis la liste des offrandes pour à l'occasion des funérailles et à certains jours de l'année soigneusement désignés ; enfin la représentation du bonheur d'un « double » bien entretenu par la piété de ses héritiers. Rien de plus savoureux comme composition et comme exécution que tous ces bas-reliefs, par endroits rehaussés de délicates colorations.

La salle des antiquités découvertes à Suse par la mission de M. de Morgan à la suite du monopole exclusif accordé, en 1894, à la France, des recherches archéologiques dans tout l'empire persan, est contiguë à cette salle égyptienne. On a déjà admiré en 1902 au Grand Palais les premiers résultats de ces fouilles ; ils se sont, depuis, accrus assez considérablement. M. de Morgan avait choisi comme lieu d'opérations le *tell*, formé de débris antiques, qui, à côté de l'ancien palais de Darius, marque la place de l'Acropole et au fond duquel gisent les restes de la première civilisation de l'Elam. Les plus anciens remontent à 5000 ans environ avant Jésus-Christ. Mais il faut distinguer, dans cette réunion d'œuvres découvertes au même endroit, les productions de deux races différentes : les unes sont d'origine chaldéenne et avaient été rapportées à Suse comme des trophées de guerre par les Elamites ; tels l'obélisque du roi Manichtousou, titre de propriété d'un domaine chaldéen (4000 ans av. J.-C.) et la statue en basalte du même roi ; l'admirable stèle — qui rappelle comme conception la stèle plus ancienne des Vautours, au Louvre — où l'on voit, gravé d'un si fier accent, le roi Naram Sin (3750 ans av. J.-Ch.) avec ses grands vassaux poursuivant dans la montagne ses ennemis vaincus ; puis le monument le plus extraordinaire de la collection : la stèle du roi de Babylone Hammourabi (2300 av. J.-C.), énorme bloc de dacite, entièrement couvert, au-dessous d'un bas-relief montrant le roi inspiré par le dieu Chamach, d'une longue inscription que la science du P. Scheil est parvenue à déchiffrer et où il a reconnu tout un ensemble de lois qui se trouve être ainsi le plus ancien code civil connu jusqu'ici. A l'art de l'Elam appartiennent des vases en terre cuite décorés de peintures primitives formant des ornements géométriques, et qui seraient antérieurs au cinquantième siècle. Une coupe en calcaire noirâtre, décorée à l'extérieur d'une frise de taureaux en relief d'un beau style (avant le XXXe siècle) ; une exquise statuette en ivoire, malheureusement décapitée (XXXe siècle), qui représentait sans doute une princesse et dont l'exécution révèle un art déjà raffiné ; une non moins belle statue en bronze, de grandeur naturelle, mais privée également de sa tête, où la reine Napier Asou (vers 900 av. J.-C.) se présente à nous les mains croisées, vêtue d'une jupe plissée et évasée, curieusement parente de nos modes actuelles ; deux grands lions en terre émaillée (dont l'un mutilé) d'un style large et puissant, datant du

XIe siècle ; un petit bas-relief familier du Xe siècle, en calcaire bitumineux, montrant une femme accroupie à l'orientale et filant une quenouille, tandis qu'une autre l'évente ; puis un bas-relief en bronze et un autel de même métal dont les mutilations racontent éloquemment l'œuvre de dévastasion opérée à Suse, lors de la prise de cette ville par le roi d'Assyrie Assurbanipal ; de magnifiques bijoux anzanites antérieurs au XIIe siècle, parmi lesquels un petit sceptre en pierre dure terminée par une tête de lion en or du précieux travail, un oiseau en lapis constellé de clous d'or, etc. ; d'autres bijoux plus récents (IVe siècle), parmi lesquels une somptueuse parure en or, du goût le plus délicat ; un poids de l'époque achéménide affectant la forme d'un lion de bronze, avec lequel voisine un énorme osselet de bronze provenant du temple d'Apollon à Didyme et rapporté en Perse au Ve siècle par les soldats de Darius ; enfin, franchissant plusieurs siècles, des moulages des énormes bas-reliefs rupestres exécutés dans les jardins de Chosroès II (590-628 après J.-C.) et où les chasses du prince sont retracées en un style qui, venu de l'Assyrie, se transforme en gréco-byzantin ; etc.

Très heureusement disposée, accompagnée d'une carte murale et de peintures qui montrent la topographie et les principaux aspects du pays de Suse, cette précieuse réunion d'œuvres achève de faire de notre musée une des plus belles collections orientales du monde.

Le **Musée des Arts décoratifs** a enfin ouvert définitivement ses portes au public, déjà admis depuis quelques mois à fréquenter la précieuse bibliothèque de l'Union centrale des Arts décoratifs, nouvellement aménagée, elle aussi, dans le pavillon de Marsan. Musée privé qui fera retour à l'Etat dans quinze ans, il est, également, l'œuvre de l'Union centrale. Cependant il est juste d'observer que si celle-ci (fondée en 1863) a cherché la rénovation de nos arts industriels dans la création d'une bibliothèque, dans l'institution de conférences et de concours, c'est à la Société du Musée des Arts décoratifs, fondée en 1877 par le duc de Chaulnes, que revient l'idée du musée dont nous voyons aujourd'hui la réalisation. Les premiers achats furent faits à l'exposition de 1878, et quelque temps les collections furent installées au pavillon de Flore, puis dans le pavillon de la Ville de Paris aux Champs-Elysées, démoli pour l'exposition de 1900. Depuis, les collections attendaient dans des caisses l'aménagement du pavillon de Marsan. L'installation nouvelle — si l'on excepte l'ornementation inutile et banale dont on a surchargé le grand hall central, réservé à des expositions temporaires — est des plus heureuses. Trois étages de salles s'ouvrent sur ce hall, prenant jour d'un côté sur l'harmonieux et verdoyant décor des jardins des Tuileries, de l'autre sur la rue de Rivoli. Dans le bas sont les salles d'art moderne, les reconstitutions de chambres Empire, Restauration, Louis-Philippe et second

Empire, les superbes collections orientales. Aux étages supérieurs, les salles du dix-septième et du dix-huitième siècle, la curieuse collection de fers forgés de M. Le Secq de Tournelles, les objets du Moyen-âge et de la Renaissance, et l'inappréciable collection de bois sculptés léguée récemment par M. Emile Peyre, ensemble incomparable qui constitue la grande richesse du musée.

Il ne reste plus qu'à souhaiter voir nos ouvriers d'art prendre souvent le chemin du pavillon de Marsan pour demander aux merveilles du passé le secret de leur beauté de formes et de couleurs. L'enseignement serait plus parfaitement perçu et plus fructueux encore, croyons-nous, si par endroits (que le distingué et zélé conservateur du musée nous permette ce vœu) un classement plus strictement logique, très compatible avec la présentation pleine de goût cherchée et réalisée, mettait davantage en valeur cette leçon de choses.

Le **Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye** a reçu dernièrement de Mme Corroyer, en souvenir de son mari, l'éminent architecte, une statuette antique en bronze, découverte à Bavai (sur l'emplacement du chef-lieu de l'ancienne Gaule-Belgique), que Corroyer avait acquise en 1873 pour la somme de 2.500 francs. Elle représente un guerrier blessé et défaillant dont les deux bras levés devaient primitivement s'appuyer sur une lance et tiennent maintenant un plateau ajouré formé de palmettes et de haches doubles d'Amazones, portant en son centre une tige cylindrique destinée sans doute à recevoir un flambeau de cire (de cette transformation en lampadaire plusieurs bronzes antiques offrent des exemples). Suspectée dès le début par des savants comme M. Babelon, à cause de la quantité d'œuvres fausses passées dans le commerce comme provenant de Bavai, à cause de son état surprenant de conservation et de divers détails de forme et de facture, cette statuette fut, au contraire, reconnue authentique par MM. Emile Molinier, Ch. Ravaisson, des savant étrangers comme MM. Michaelis et Furtwaengler, et enfin par M. Salomon Reinach, qui publia dernièrement sur elle, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, une étude approfondie, en réponse à laquelle M. Babelon, dans la *Chronique des Arts*, exposa ses doutes persistants. M. Furtwaengler, l'éminent conservateur de la Glyptothèque de Munich, vient à son tour d'entrer en lice pour défendre l'objet, notant que la patine, les incrustations de cuivre rouge simulant le sang qui coule de la blessure de la cuisse ne s'observent que dans les pièces authentiques, et il exprime son enthousiasme pour ce « délicieux morceau antique » (1). M. Salomon Reinach, le rapprochant de l'*Amazone blessée* du Capitole

(1) Les lecteurs qui voudraient connaître toutes les pièces du procès les trouveront dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er mars 1905 et dans la *Chronique des Arts* des 13 et 20 mai et 1er juillet 1905.

attribuée au sculpteur grec du ve siècle Crésilas, y voit une copie antique du *Blessé défaillant* du même artiste, dont parle Pline.

Tandis que le Louvre entrait en possession de l'*Ermite lisant* de Rembrandt, œuvre intéressante de la première période du maître (1630), don de l'ancien directeur des Musées nationaux M. Kaempfen (quel regret de ne pouvoir enregistrer également l'entrée au Louvre, au lieu du petit *Portrait d'homme*, œuvre proprette de Thomas de Keyser, le « petit van Dyck », que lui a légué le collectionneur Rodolphe Kann, récemment décédé, d'un des douze magnifiques Rembrandt que renfermait sa galerie), le **Musée Stædel de Francfort** vient d'acquérir pour 330.000 marks, du comte Schœnborn, de Vienne, un des tableaux les plus intéressants et les plus importants (2 m. 72 de largeur sur 2 m. 38 de hauteur) de Rembrandt : *Samson et Dalila*, signé et daté 1636. Exécutée à une époque où le maître affectionnait particulièrement les sujets dramatiques et en tirait tout l'effet tragique possible, la composition représente Samson au moment où il vient d'être renversé par l'irruption soudaine des Philistins et où il est aveuglé par eux : c'est une bousculade terrible au cours de laquelle un des sbires plonge son poignard dans l'œil droit de l'Hercule juif, dont le visage et tout le corps, jusqu'aux orteils crispés du pied lancé nerveusement en l'air, se contractent avec un tel accent réaliste qu'on croit entendre le hurlement du malheureux. Pendant ce temps, Dalila, brandissant la chevelure coupée de Samson, s'enfuit avec un rire de triomphe. L'horreur du spectacle est encore accrue par la façon dont Rembrandt l'a mise en évidence en concentrant la lumière sur le corps de la victime. Mal placé à la galerie Schœnborn, ce tableau a repris en bonne lumière au musée de Francfort, toute sa puissance tragique, et aussi son magnifique effet de coloration à la fois somptueux et délicat très différent de la tonalité brunâtre habituelle aux œuvres de sa période moyenne.

Il n'y a plus à ajouter foi à la légende — reprise dernièrement par les journaux — suivant laquelle un des ancêtres du comte Schœnborn aurait acquis ce tableau pour le prix de la toile, sur un marché de Vienne où il servait d'emballage à des marchandises venues de Hollande. En réalité, il figura autrefois dans la galerie de tableaux du prince-évêque de Wurzbourg, Friedrich Carl von Schœnborn. C'est à la mort de ce dernier, en 1746, qu'il passa à Vienne.

Memento. — Signalons de récentes publications sur des musées : la 4e édition du commode petit *Guide populaire du Musée du Louvre* de MM. Trawinski et Galbrun (Paris, Lib.-Impr. réunies ; in-16, 128 p., avec grav. et plan : 1 franc) dont l'illustration seule laisse à désirer ; — un livre de Mme Mary Knight Potter : *The Art of the Louvre* (Londres, Bell ; in-16, xiii-418 p., av. 50 grav. hors texte : 6 sh.), manuel historique et critique

sur le palais du Louvre et les collections de peinture; — un excellent catalogue du musée Gustave Moreau, renfermant des notes inédites de l'artiste et illustré de 44 belles photogravures (au musée Gustave Moreau; in-8° : 3 fr. 50); un petit livre, un peu succinct, mais exact, de M. Paul Lafond sur *Le Musée de Rouen* (Paris, Larousse; in-16, 96 p., av. 35 grav.: 2 fr.), premier volume d'une série projetée de monographies destinées à faire connaître nos musées de province. Sur les musées étrangers : le deuxième volume consacré à *Rome* par MM. Lafenestre et Richtenberger dans leur utile collection *La Peinture en Europe*, et qui traite des œuvres d'art des palais, galeries publiques ou privées, sauf le Vatican, étudié avec les églises dans le 1er volume (Paris, Lib.-Impr. réunies; in-16, XVI-404 p. av. 100 grav. : 10 fr.); — la suite de la belle publication entreprise par le regretté directeur du Cabinet des estampes de Berlin, F. Lippmann, des dessins conservés dans cette collection (Berlin, Grote; 12 fascicules parus, de chacun 10 planches; in-folio) (il serait bien désirable, à ce propos, qu'un éditeur avisé et courageux reprît, avec les moyens modernes de reproduction que n'avait pas encore l'éditeur des *Dessins du Louvre* de M. Henry de Chennevières, l'heureuse initiative de ce dernier); — le 5e volume de la somptueuse publication des *Dessins de Dürer*, entrepris par le même F. Lippmann : les pièces de la collection Albertina, à Vienne, la plus riche en dessins du maître, occupent à elles seules ce volume (Berlin, Grote; in-folio, 30 p. et 141 planches); — un superbe album consacré à la belle *Collection Oppenheim* de Cologne, riche surtout en tableaux primitifs flamands et en objets d'art de toute catégorie choisis avec un goût parfait : sculptures en bois, en pierre, en ivoire, émaux, céramiques, orfèveries, etc., que reproduisent des planches admirables en héliogravure et que M. Emile Molinier a étudiées avec sa compétence bien connue (Paris, Lib. centrale des Beaux-Arts; in-folio, XIII-42 p. et 101 planches : 100 francs).

Enfin, ajoutons qu'une revue vient de se fonder en Allemagne : *Museumskunde*, dirigée par le Dr K. Koetschau, conservateur du Musée historique de Dresde. Cette utile publication, trimestrielle, traitera de toutes les questions relatives aux musées : questions théoriques, études critiques, nouvelles des divers musées, etc. (Berlin, Reimer; in-4° : 20 marks par an).

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

A. Bossert : *Essais sur la littérature allemande*, Paris, Librairie Hachette, fr. 3.50. — René Schickelé : *Mon repos*, Berlin, Hermann Seemann Nachfolger, M. 2. — Richard Schmidt : *Liebe und Ehe im alten und modernen Indien*, Berlin, H. Barsdorf, M. 10. — M. Hirschfeld : *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen*, VI. Jahrgang, Leipzig, Max Spohr, M. 10. — M. Hirschfeld : *Berlins Drittes Geschlecht* (*Grossstadt Dokumente* Bd 3.), Berlin, Hermann Seemann Nachfolger, M. 1.

Essais sur la littérature allemande. — Des trois cents pages qui composent le volume de M. A. Bossert, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, la moitié au moins sont consacrées à Gœthe, et c'est bien dans cette proportion-là qu'il nous faut,

en France, envisager la littérature allemande. Pour avoir négligé, il y a quelques années, d'accorder une place prépondérante à l'auteur de *Faust*, dans son Manuel à l'usage des classes, M. Bossert avait rendu cet ouvrage indigeste et à peu près inutilisable. Les essais que réunit aujourd'hui l'ancien professeur alsacien ont servi, pour la plupart, de préface à des éditions classiques d'auteurs allemands. C'est assez indiquer leur caractère sommaire. Seule, une étude sur le *Simplicissimus* et l'état d'esprit en Allemagne durant la guerre de Trente ans, étude qui ouvre le volume, est assez fouillée. Nous y lisons une biographie de Grimmelshausen, cet écrivain singulier, dont la vie demeure encore assez obscure, et une analyse de son fameux roman, publié à Montbéliard chez Jean Fillion en 1669, qui fut une imitation des romans picaresques venus d'Espagne comme *Lazarille de Tormes* et *Guzman d'Alfarache*.

Une courte esquisse de la vie de Kant précède les cinq études sur Gœthe dont celle sur *Faust* est la plus longue. M. Bossert utilise habilement les derniers travaux publiés en Allemagne sur le grand poète. Les mémoire et les correspondances inédites qui voient le jour presque chaque année jettent une lumière plus vive sur tel ou tel événement de la vie de Gœthe, ou précisent certains traits de son caractère. C'est ainsi que les souvenirs d'Ulrique de Levetzow publiés en 1904, cinq ans après la mort de celle qui fut la dernière passion de Gœthe, font comprendre toute la fraîcheur de sentiments qu'il y a dans l'*Elégie de Marienbad*, écrite par un vieillard de soixante-quatorze ans. Plus loin, à propos du *Journal* de Gœthe, cette accumulation de notes informes et souvent sans intérêt, M. Bossert fait quelques remarques très justes sur la critique littéraire allemande :

Les Allemands ne se font pas de la critique littéraire la même idée que nous. Pour nous, quelque curieux que nous soyons des origines, ce qui nous importe dans une œuvre, c'est l'œuvre elle-même. Nous aimons bien à remonter à la source, à la suivre jusqu'aux obscures profondeurs où elle jaillit du sol, mais l'important est pour nous d'y boire et de nous y rafraîchir. En somme c'est le point de vue esthétique, le point de vue du goût, qui domine dans nos recherches. Or, aux yeux d'un Allemand, le mot même de goût est quelquefois suspect. Le goût n'est-il pas quelque chose de subjectif, de personnel et par conséquent de variable ? Et quand il s'agit de goût français, on n'en parle le plus souvent qu'avec une nuance de scientifique dédain. Notre critique est analytique et discursive; la critique allemande a plutôt la forme historique. Elle étudie dans les moindres détails la vie des écrivains; elle aime mieux ajouter un fait nouveau à une biographie que d'ouvrir un point de vue nouveau sur un chef-d'œuvre. De là souvent de gros volumes sur des poètes médiocres; de là enfin l'habitude de considérer la littérature comme un objet d'investigation minutieuse plutôt que de jouissance intellectuelle.

Passons sur une vie de Jean Paul, romancier génial et désordonné,

négligeons l'historien Curtius et le *Bildungsphilister* de Strauss. Ce sont là sujets qui peuvent à la rigueur passer pour être de l'entendement de M. Bossert. Mais pourquoi terminer ce volume d'essais honnêtes et probes par quelques pages tout à fait insuffisantes sur Nietzsche ? Est-ce pour sacrifier au goût du jour ? pour faire croire à une compétence que l'on n'acquiert pas ainsi du jour au lendemain? Ces observations sommaires sur l'idée de l' « éternel retour » font penser aux phrases d'écolier que M. Jaurès a introduites l'autre jour dans son discours rentré de Berlin. Mais l'encombrant tribun se contentait simplement de détourner de son sens une conception limpide. Par un singulier travers de l'esprit, M. Bossert choisit l'idée à la fois la plus obscure, la plus rudimentaire et la plus inutile de Nietzsche et il veut y voir une sorte de clef-de-voûte de la philosophie nietzschéenne. M. Ernest Horneffer, dans une copieuse brochure, avait élucidé toutes les controverses à ce sujet et les polémiques engagées depuis lors n'ont été que des piétinements. De plus, il semble que depuis l'apparition de la *Volonté de Puissance*, la question soit liquidée.

§

Mon Repos. — Une plaquette au titre français, publiée par un poète allemand qui avoue que son inspiration est toute française. M. René Schickélé est un des ces esprits frontière, de culture latine, mais d'éducation germanique. Le flot français aurait pu les entraîner, si le flot français depuis un siècle ne s'était trop ralenti pour pousser jusqu'au delà des frontières. Stefane George, il y a dix ans, nous avait déjà paru un exemple significatif. L'Alsacien Schickélé, saisi tout jeune par l'école allemande, dut fixer ses rêves dans la langue du dominateur. Dans le *Litterariches Echo* (15 mai), à propos d'un volume de vers publié par M. Ernest Stadler qui fut un compagnon de ses luttes, il a expliqué lui-même ce dualisme. S'agit-il d'un Allemand ou d'un Français qui écrit l'allemand comme « langue de culture » à peu près comme les Belges écrivent le français? Mais M. Schickélé va plus loin encore. S'il considère qu'il est utile pour un Allemand d'avoir l'âme française — et n'oublions pas que ces idées sont exprimées dans une des premières revues de Berlin — il croit que c'est également en France que le poète allemand doit chercher la perfection dans le « métier ». Les neuf dixièmes des lyriques d'outre-Rhin sont aujourd'hui des parnassiens.

L'âge d'or du lyrisme se trouve aujourd'hui de l'autre côté de la frontière des Germanies et il nous fait signe. Il peut paraître regrettable que les Gaulois continuent, depuis la grande guerre, à nous faire concurrence à nous qui sommes l'intelligence européenne (*sic*), mais il est pourtant bon que nos voisins, après nous avoir appris à peindre, nous apprennent maintenant à faire des vers.

J'avoue que, connaissant cette affirmation de principes, la lecture des vers de M. Schickelé m'a quelque peu supris. Voilà de l'exubérance qui s'accommoderait mal d'un cadre classique. Le désordre de tous ces rythmes libres ne ressemble en rien à la pondération que nous a enseignée le génie latin. M. Schickelé procède par interjections. Ses élans fiévreux s'enveloppent d'images belles et neuves. Mais il a eu un maître qui l'inspira jusqu'à le suggestionner : Richard Dehmel ; car, il faut bien l'avouer, ce livre bizarre et génial qui s'appelle *Aber die Liebe* restera longtemps encore le bréviaire poétique des jeunes Allemands et coupera d'avance les ailes à toute velléité d'indépendance que pourrait manifester le lyrisme de nos voisins.

§

Liebe und Ehe in Indien. — Ce livre appartient à ce genre bâtard, où l'on ne saurait dire s'il est ouvrage de vulgarisation ou traité scientifique. Avec une patience qu'il faut hautement louer, M. Richard Schmidt s'est appliqué à la plus minutieuse compilation qu'ait jamais entreprise fourmi humaine. Tout ce qui concerne les Indes, Indes anglaises, Indo-Chine et Inde hollandaise, lui a passé par les mains. Récits de voyages, anciens et modernes, traités de religion, descriptions anthropologiques, il n'a rien voulu ignorer. Puis il a lu tous les poètes érotiques hindous dont il nous donne la liste la plus complète qui fût. De cet énorme bagage littéraire il a extrait ensuite tout ce qui est relatif à l'amour et au mariage. C'est un Mantegazza à la fois spécialisé à une certaine région et considérablement augmenté. En France nous nous étions contentés du *Kama Soutra*. M. Richard Schmidt découpe le *Kama Soutra* par tranches, il le commente, le classifie, le catalogue et l'augmente d'un énorme bagage scientifique. Il étudie tout d'abord la psychologie de la sexualité dans l'Inde, pour s'excuser ensuite auprès du bon lecteur allemand de ce que son traité pourrait avoir d'immoral, si on le juge selon les conceptions occidentales. Toutes les coutumes barbares qui accompagnent le geste de l'amour, toutes les superstitions puériles des peuplades arrêtées dans leur évolution, les inventions enfantines de la médecine populaire et de la magie sont tour à tour passées en revue. Soigneusement, pour ne pas choquer la pudeur, M. Schmidt emploie les termes sanscrits pour appeler les choses par leur nom. Il est ainsi amené à faire, tout au long de son livre, une sorte de cours de linguistique. Les auteurs anglais et hollandais sont cités dans l'original et, quand il est besoin, le latin peut s'employer à propos. Il semble qu'après la lecture de ces 566 pages in-8 la vie hindoue n'aurait plus de secret pour nous. Mais M. Richard Schmidt est-il bien sûr que le bon public, renonçant à le suivre dans le dédale de ses démonstrations, ne s'amusera pas tout simplement à extraire

de cet ouvrage indigeste un *Kama Soutra* à son usage, à courir promptement aux passages un peu vifs qui plaisent à son imagination ? Justement une table des matières très détaillée est faite pour l'y inviter.

Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen. — Depuis plusieurs années, un grand nombre de savants et d'intéressés font en Allemagne de louables efforts pour faire supprimer du Code les peines infamantes qui punissent l'assouvissement du goût contre nature. Des sommes considérables sont recueillies à Francfort et à Leipzig,pour soutenir une propagande active et pour imprimer un annuaire. Cet annuaire, dont nous avons la sixième année entre les mains, est bien le recueil le plus disparate que l'on puisse imaginer. Des études de médecine et de jurisprudence voisinent avec de médiocres critiques littéraires. On y trouve à la fois des statistiques sur la proportion des êtres homosexuels par rapport aux êtres normaux et une étude psychologique sur le comte Platen, grand poète et inverti de marque. La statue de l'empereur Adrien et celle de feu F. A Krupp ornent, en reproductions, parmi d'autres vignettes, ce volume luxueux. L'étude sur les variations sexuelles, due à la plume de M. de Rœmer, médecin à Amsterdam, avec les tableaux représentant les différentes formes de l'instinct de conjonction, depuis l'hétérosexualité absolue jusqu'à l'homosexualité absolue, en passant par la bisexualité absolue, est peut-être la plus intéressante du volume. De nouveau, deux cents pages sont consacrées à l'analyse des ouvrages qui, parus durant l'année 1903, touchent de près où de loin à l'étude des cas spéciaux. Naturellement parmi les œuvres littéraires, la France tient la plus large place. Les vers de Mme Renée Vivien, les romans de Jules Hoche et de Hans Ryner sont présentés par M. Numa Prætorius. Willy et Jean Lorrain ne sont point négligés. *La nouvelle Sodome*, d'Edmond Fazy, et *le Jardin de la Pompadour*, de M. E. Demolder, sont, si je puis dire,soigneusement passés au crible. A la fin de l'annuaire,on trouve le compte rendu des différents procès jugés en Allemagne et dont il a été question dans les journaux.

Berlins drittes Geschlecht. — M. Magnus Hirschfeld, qui dirige la publication de l'annuaire dont nous venons de parler, fait paraître une brochure populaire sur le « troisième sexe » à Berlin. Nous y trouvons sur la prostitution masculine des détails très suggestifs. L'industrie des petites annonces,l'exploitation des bals publics et des cafés spéciaux rappellent beaucoup les organisations similaires que personne n'ignore à Paris. Nous apprenons que,dans la capitale allemande,« truqueur » se dit « *Pupenluden* » et que l'on appelle le champagne « *Knallblech* ». L'auteur fait cette constatation intéressante que,durant un séjour de dix-huit mois à Paris, un observateur

n'a trouvé que « des rudiments de racolage militaire », tandis que, dans toutes les villes où l'homosexualité est sévèrement punie, le « *militœrischer Strich* » est particulièrement en faveur. A Berlin, des soldats s'offrent en une demi-douzaine d'endroits. A Stockholm, on a dû organiser des patrouilles pour les surveiller; à Helsingfors et à Saint-Pétersbourg on peut assister à de véritables marchés. Mais quittons ce triste sujet, non sans faire encore une fois la remarque que les auteurs allemands qui s'y intéressent négligent presque absolument les cas féminins.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Hommage à Mazzini. — Un mort: le poète Giovanni Camerana. — M. Antonio Beltramelli : *I Primogeniti*, Fr. Treves Milan. — Memento.

L'Italie officielle et... l'autre viennent de célébrer, sans grandes pompes, mais avec quelques apparences de sincérité, le premier centenaire de la naissance de **Giuseppe Mazzini**. Le souvenir du grand agitateur gênois a rempli des colonnes de journaux et des pages de revues. Le maître de l'insurrection italienne, celui qui fut le plus fier et le plus complet type d'apôtre des temps modernes, tour à tour exalté et méconnu, et mal connu presque toujours, vient d'imposer sa silhouette austère devant les cœurs d'outre-monts. L'Italie jeune en a frémi.

Il est des hommes qui, dans certaines périodes de l'histoire esthétique ou de l'histoire morale de l'humanité, concentrent en eux toutes les forces et toutes les aspirations de la période qui aboutit à eux, comme les fleuves aboutissent à la mer, et, la résumant, réunissent des phalanges d'esprits, disciplinent une multitude, et deviennent messies ou apôtres. Leurs rôles sont immédiatement historiques. Chacun de leurs gestes est un signe de l'avenir ou un râle du passé. Tout de suite après leur mort, et même avant, la légende les enveloppe en des voiles mystiques, et devant l'âme des multitudes esthétiques ou morales qu'ils ont dominées, ils deviennent intangibles et sacrés. Le XIXe siècle a vu trois hommes disparaître ainsi, transfigurés par la légende qui les sanctifie : Napoléon, Beethoven et Mazzini.

Le temple des deux premiers est grand comme toute la terre. Le troisième a son culte, non moins profond et non moins dévoué, dans l'élite rêveuse de l'Italie.

Le rôle de Mazzini fut très simple et fut immense. Il synthétisa toute la pensée révolutionnaire qui s'acharna à réaliser l'absurde de l'unification des différents états italiens. Il fut l'agitateur et l'apôtre de ce qu'on appelle l'indépendance italienne. Il foula aux pieds toutes

les sociétés secrètes, toutes les ramifications des carbonaris et des francs-maçons, qui gaspillaient vaguement leur formidable volonté révolutionnaire, et imposa, avec la *Giovane Italia*, à l'Italie entière, c'est-à-dire à une nation qui politiquement n'existait pas, son grand rêve d'unité dans l'action.

Mazzini fut le créateur et le ministre de cette société. Tous les patriotes italiens, ceux qui moururent sur les champs de bataille et ceux qui y trouvèrent la victoire, puisèrent leur force dans la Giovane Italia. Garibaldi y connut la mission de sa vie, et, par la voix prophétique de Mazzini, comprit qu'il était le condottiere désigné des phalanges à chemise rouge qui devaient réaliser l'unité de l'Italie. Mazzini avait en lui du Fourier et du Napoléon. Il était un poète humanitaire et un merveilleux organisateur de batailles. Il vécut un peu partout, car celui qui fut l'âme unique de la révolution qui aboutit à la réalisation d'une « Patrie italienne » ne connut presque pas la joie d'avoir une patrie, et vécut perpétuellement en exil — même, et surtout, lorsqu'il se trouvait en Italie, où sa présence était dangereuse pour lui-même. Mais de France, d'Angleterre, de partout, il regardait au delà des Alpes, il devinait l'acte nécessaire à accomplir, il poussait à l'action et à la cohésion dans l'action. Mazzini fit ainsi l'unité italienne.

Dans l'histoire de l'âme de sa race, il représente, après Dante, le génie du grandiose. Il fut poète, critique, philosophe, grand orateur et grand écrivain. Son esprit indomptable et infatigable unit toutes les plus belles qualités de la renaissance. Lorsque l'Italie, qui, par la voie de ses écrivains, a fêté partout le centenaire de sa naissance, sera redevenue vraiment digne de ses saints, elle devra, sur les Alpes, lui élever une statue très haute, qui fera pendant à celle de Dante dans le Tyrol.

En Italie, quelques groupes de républicains suivent encore les doctrines du Maître. Ils considèrent Mazzini comme un saint dont nul ne doit parler sans craindre de le profaner.

Il fut républicain dans le profond de lui-même. Il se traça un programme de vie et il eut un idéal ; selon les lois inflexibles de son programme il poussa les hommes de sa race. Il fut trahi et méconnu, mais il mourut sans avoir un seul instant fléchi devant la règle de pensée et d'action qu'il s'était imposée et qu'il avait imposée.

Il fut théiste et démagogue. Il conçut la célèbre formule : *Dieu et le Peuple*. Il en créa de nombreuses, et très heureuses, qui, pour plusieurs groupements d'hommes, devinrent et restent immuables comme des dogmes. Il se révolta contre toutes les platitudes, et eut en horreur les théories de résignation et de mortification de l'esprit humain telles que la littérature des premiers romantiques et Manzoni la prê-

chaient. Mais il ne fut pas un individualiste dans le sens que Stirner et Nietzsche ont préconisé ensuite, car il crut à la mission volontairement sociale du penseur et de l'artiste, et il traita d'égoïste et de méprisable toute manifestation intellectuelle ne tendant pas au bonheur des foules. Il ne fut pas non plus communiste. Son système philosophique se basait simplement sur l'harmonie des aspirations et des possibilités. Il conçut l'homme supérieur comme une force rayonnante et non comme un centre d'attraction.

Sa fierté superbe qui, dans l'histoire italienne, n'a d'égale que celle de Dante, ne connut point de déboires. Comme pour Manfred, de Byron, son orgueil et sa foi l'empêchaient de voir qu'autour de lui les choses et les hommes manquaient misérablement. Et si sa plus grande faute est de ne pas avoir compris le rêve fédéraliste que Gioberti présentait gauchement à l'Italie anxieuse, et d'avoir trop voulu une Italie politiquement unie, il ne reste pas moins l'Annonciateur et le Messie de l'Italie renouvelée. Son œuvre énorme est peu connue, mais en lui les Italiens pourront toujours puiser de belles forces pour de belles victoires.

Après lui, un roi et un statisticien piémontais ont apporté à l'Italie la gloire sans génie d'une maison régnante. Mazzini mourut républicain comme il vécut. Pour cela, il fut dédaigné. Il était Gênois, de la race de ceux qui conquirent les mers, et qui encore ne s'arrêtent point.

L'Italie officielle et littéraire vient de célébrer officiellement et littérairement le centenaire de ce demi-dieu.

§

Il Campo, de Turin, a consacré un de ses derniers numéros à la mémoire de **Giovanni Camerana**, Turinois, un poète de la seconde et pâle école romantique italienne.

Après 1860, l'Italie, qui luttait encore pour son indépendance, eut aussi une école romantique qui s'efforçait d'unir des impressions réalistes à des sentimentalités vagues, tantôt sceptiques et légères, tantôt mystiques ou scientifiques. Arrigo Boito, le musicien de *Méphistophélès*, est le poète le plus remarquable de cette école. Giovanni Camerana, qui vient de mourir, en est à coup sûr un des moins consistants.

L'œuvre de Camerana est presque inédite. Le poète s'est toujours refusé à la laisser imprimer. Le numéro du *Campo*, rempli en grande partie par cette œuvre, est donc d'une importance particulière, car il nous présente un poète d'autrefois qui nous était inconnu. Et l'impression que nous laissent ces poèmes publiés est vraiment celle de l'effort d'un poète *d'autrefois*. Il est préférable assez souvent que l'œuvre d'un inconnu, lorsqu'elle est rendue définitive par la mort de l'auteur, ne soit présentée que dans son ensemble et d'un coup. On

évite ainsi cette mauvaise impression que donnent des recueils fragmentaires, lorsque les fragments n'ont pas en eux la puissance de représenter toute une œuvre. Giovanni Camerana nous apparaît aujourd'hui incapable de nous émouvoir profondément, ainsi que tous ceux de son école d'ailleurs, depuis Boito jusqu'à Iginio Ugo Tarchetti, et nous ne pouvons pas reconnaître en lui un grand poète.

Cependant il y a quatre sonnets, dans ceux que publie *Il Campo*, qui sont d'une force et d'une spontanéité si sûre et si vigoureuse qu'ils nous donnent le désir de connaître plus entièrement, pour la mieux apprécier, l'œuvre de cet étrange poète. Le sonnet *Vox Magna* est d'un rare intérêt. Il finit ainsi :

> Le concert éclate — ce sont les amours fous,
> Les amours égorgés dans le sang, les terreurs
> De l'adultère, — tout ce qui pleure
> Sur les sépulcres du péché ; — et, entre temps,
> Quelque Beethoven, effrayant commande
> Le chant, et développe la phalange orchestrale.

Souvent ces vers suscitent dans le lecteur des visions plastiques et colorées, rouges et noires, qui font frissonner. Le poète apparaît très souvent comme un peintre excellent, qui saisit l'état d'âme des paysages et exprime le sien avec une netteté impressionnante, mais il faut que nous attendions un livre, tout un recueil définitif des travaux de Giovanni Camerana, pour pouvoir le connaître et savoir si l'appellatif de grand poète que ses admirateurs lui décernent est vraiment justifié.

§

Un poète romantique nous entraîne loin, dans la vision rétrospective de l'âme poétique italienne. Carducci a renouvelé toute l'esthétique de la poésie, en donnant à l'Italie ses rythmes de force et de pensée renaissante. Après lui, tout l'effort poétique du XIXe siècle italien semble reculer indéfiniment dans le passé. Carducci et Mazzini sont vraiment les deux pôles de l'éclipse vivante de la troisième Italie.

Parmi les jeunes, quelques conteurs et quelques poètes apparaissent soucieux des nouvelles complications esthétiques de la poésie, de plus en plus faite de philosophie et de certitude ; d'autres chantent comme de tout temps leur vie amoureuse, mais ce ne sont pas les meilleurs ; d'autres nous présentent, avec une rare énergie, les tableaux psychiques de leur race : ils semblent remplir un rôle historique.

I Primogeniti de M. Antonio Beltramelli, un recueil de contes de la Romagne, placent leur auteur dans cette dernière catégorie. M. Antonio Beltramelli, que le public français connaît déjà,

écrit ses nouvelles, en montrant les plus belles, les plus pures énergies de ses divines Romagnes, dans des affabulations simples en même temps que solennelles. Tous les actes de ses protagonistes semblent des actes religieux. Chacun suit la fatalité de son tempérament et de son milieu. Le cadre est toujours le même pays sauvage et puissant. L'âme des personnages est toujours la même. Mais les manifestations de leurs esprits, leurs chocs amoureux et héroïques sont innombrables. De l'œuvre de M. Antonio Beltramelli je parlerai d'ailleurs un jour plus longuement. Parmi les jeunes écrivains italiens, il est aujourd'hui celui qui est le plus puissant évocateur de la beauté et de la force de sa terre.

Memento. — Giovanni Cena : *Leonardo Bistolfi*. « Nuova Antologia ». Roma. — Annibale Pastore : *Sopra la teoria della Scienza*. Fr. Bocca, Turin. — L. Pignatelli : *Saggio sul sentimento della natura*. Remo Sandron. Milan. — *Classici Neo-latini*, Feuille bi-mensuelle. — G. A. Cesareo : *Le Consolatrici*, poèmes. Remo Sandron. Milan. — Luigi Orsini : *I. Canti delle Stagioni*. Poèmes. Libr. Ed. Lombarda. Milan. — A. Silvio Novaro : *La Casa del Signore*. Poèmes. — Ottone Schanzer : *Astrea*, *Vision mystique*, en un acte, en vers. — Fr. Pastonchi : *Sul limite dell' Ombra*. Poèmes. Renzo Streglio. Turin. — Alfredo Galletti : *L'Opera di Vittor Hugo nella letteratura Italiana*. Giornale Storico della Letteratura Italiana. Turin.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES POLONAISES

Histoire d'une ville : *Krakow jego kultura isztuka* (Cracovie, sa culture et son art). « Société des Amis de l'histoire et des reliques de Cracovie ». — Deux morts. — Memento.

La ville de Cracovie possède le charme exquis des vieilles demeures seigneuriales, où à chaque pierre un souvenir historique s'attache, où chaque objet témoigne du goût artistique de ses habitants et marque une étape dans l'évolution de leurs besoins culturaux. Malgré les guerres et autres fléaux qui se sont abattus sur elle, malgré les incendies fréquents et terribles, la ville a su conserver la noble patine des temps passés et le fier aspect d'une capitale ancienne. Les sciences et les arts y cherchent abri. Le commerce et l'industrie n'y ont pas encore apporté la fièvre intense de la vie moderne. Cracovie d'aujourd'hui, c'est la Belle au Bois dormant qui repose tranquillement, un doux sourire aux lèvres, dans sa tombe de pierre ouvragée en attendant le réveil prochain. Et dans toute la ville il n'y a que les quartiers populaires et ouvriers, où les foules commencent à grouiller en préparant allègrement le sol pour la moisson rêvée de l'avenir...

Ecrire l'histoire de Cracovie, c'est raconter l'évolution de la culture et de la civilisation polonaises dès leurs origines jusqu'au commence-

ment du XVIIe siècle en y ajoutant encore quelques pages et des plus importantes sur l'histoire de l'art polonais moderne. Ce travail n'est pas encore fait. On a trop longtemps montré une négligence criminelle et une incompréhension absolue des merveilles d'art et de culture amassées dans la ville, on a trop longtemps permis aux brocanteurs habiles de l'étranger et aux gouvernants rapaces de Vienne de déposséder l'ancienne capitale de ses trésors, pour que ce travail ait pu déjà être mené à bonne fin aujourd'hui.

Ce n'est que vers le milieu du XIXe siècle qu'on a commencé l'étude plus approfondie de l'histoire et des reliques de Cracovie. C'est à la même époque aussi — grâce surtout à l'initiative du grand peintre Matejko — qu'on a commencé les travaux de restauration qui ne sont pas encore achevés aujourd'hui. Et, disons-le tout de suite, une large part de ces études et travaux incombe et fait honneur à la « Société des Amis de l'histoire et des reliques de la ville de Cracovie ». Cette Société nous fait don, entre autres, tous les ans d'un « Annuaire », où elle consigne les résultats des travaux de ses membres. Le sixième volume de cet « Annuaire », paru en 1904, est consacré spécialement aux monographies ayant trait à l'histoire politique, sociale et artistique de Cracovie et porte le titre : **Krakow, jego kultura i sztuka** (*Cracovie, sa culture et son art*). C'est le commencement et l'esquisse du travail d'historien dont j'ai parlé plus haut.

Le beau et grand volume orné de 350 illustrations dont beaucoup hors texte et publié soigneusement avec assez de bon goût et non sans un certain luxe est composé des monographies suivantes : *Introduction historique,* par M. Stanislaw Krzyzanowski, *la Culture de Cracovie*, par M. Stanislaw Tomkowicz, *Organisation municipale et des corporations*, par M. Adam Chmiel, *Histoire de l'architecture*, par M. Feliks Kopera, directeur du Musée National à Cracovie, *l'Architecture du* XIXe *siècle*, par M. Konstanty M. Gorski, *Histoire de la sculpture*, par M. Jozef Muczkowski, *Histoire de la peinture* et *l'industrie artistique et le commerce*, par M. Léonard Lepszy.

Voici en quels termes, très judicieux, les auteurs expliquent dans le début de la préface le but de leur travail :

Le développement des sciences historiques ainsi que les études nombreuses et puisées aux sources, consacrées ces quelques dizaines d'années dernières à l'histoire de Cracovie, ont fait depuis longtemps naître l'idée de ressusciter, dans une forme accessible à toutes les classes sociales et en s'appuyant sur les derniers résultats de la science polonaise, le passé brillant de la ville royale. La place occupée par Cracovie dans l'histoire de la culture ne fut pas toujours suffisamment estimée des siens, et est peu connue des étrangers. Et pourtant le rôle qui avait incombé à Cracovie dans le développement de la civilisation et de l'art fut plus grand et plus sérieux

ainsi que plus fécond en résultats que celui de maintes capitales actuelles, comme Berlin ou Saint-Pétersbourg, sans parler de celles des états moins mportants. Il était donc très important pour nous (les Polonais) d'attirer l'attention générale sur tout ce qui a trait à la mission civilisatrice de ce milieu cultural, et la société polonaise demandait vivement une publication pareille.

Je n'ai rien à ajouter à ces paroles, qui sont rigoureusement vraies. Je tâcherai seulement dans quelques pages nécessairement trop brèves de résumer les points essentiels de cette histoire d'une ville.

Le nom de Cracovie apparaît pour la première fois dans l'histoire, dans une description du voyage fait par un juif, Ibrahim-ibn-Jacob, au xe siècle ; c'était alors une ville commerciale connue sous le nom de Krakw et appartenant à la Bohême. Cracovie ne dépend de la Bohême que pendant une trentaine d'années ; déjà à la fin du xe siècle la Pologne avec Cracovie et Gnesen (Gniezno) se met sous le protectorat de Saint-Pierre de Rome. Depuis ce temps commence la croissance rapide et la prépondérance de la ville. Pendant tout un siècle, au moment où la Pologne est partagée entre les différents princes, la lutte pour la prépondérance n'est à vrai dire qu'une lutte pour la possession de Cracovie. Au treizième siècle, Cracovie défend l'Europe occidentale contre les Mongols. Elle est incendiée et ruinée par les envahisseurs, mais sa première mission civilisatrice est accomplie : l'Europe est sauvée de l'invasion barbare. Parmi les ruines seul le château de Wawel reste debout, fier et indomptable. La ville se redresse lentement de la débâcle grâce à l'affluence des immigrés étrangers, allemands d'abord. Les colonisateurs germaniques apportent avec eux le code de Magdebourg, qui remplace peu à peu dans la ville l'ancienne loi polonaise. Cette législation nouvelle qui garantissait la liberté municipale, ainsi que les privilèges accordés aux bourgeois de Cracovie par les rois polonais, tels que Boleslaw le Pudibond (xiii s.) et Wladyslaw Lokietek (xiv s.) ont largement contribué au développement rapide de la capitale. En 1364, Cracovie devient un des rares centres de la civilisation européenne; c'est alors que le roi Casimir le Grand pose les fondements de la première université polonaise de laquelle devait sortir — plus d'un siècle après celui qui a tant contribué à l'affranchissement de l'esprit humain — Nicolas Copernic. Grâce à l'affluence teutone, l'élément allemand prédomine encore dans la ville au xve siècle. Mais l'assimilation des étrangers, lente d'abord, devient plus rapide au commencement du siècle suivant et la ville est essentiellement polonaise déjà à la fin du xvie siècle. C'est peut-être aussi la période la plus brillante de l'histoire de Cracovie. Le souffle de la Renaissance passe à travers la ville; la cour somptueuse des Sigismonds attire la noblesse dans les murs de la capitale; les arts, les sciences, l'industrie et le commerce y florissent. Mais le bonheur fut court. La lutte entre la bourgeoisie et la

noblesse affaiblit la ville et le transfert du titre de capitale à Varsovie en 1619 par le roi Sigismond III lui porte un coup décisif. Cracovie tombe en déchéance; les luttes contre les juifs et les « dissidents » la déchirent. Les fléaux des guerres s'abattent sur elle au XVIIIe siècle; les Suédois, les Saxons, les Russes passent à travers elle, non sans y laisser des traces funestes de leur séjour. L'ancienne capitale se réveille pour un moment au temps de la révolte de Kosciuszko (1794), mais le réveil fut tragique. Le troisième partage de la Pologne la livre à l'Autriche (1796). Le congrès de Vienne rend à Cracovie la liberté (1815) en déclarant Cracovie « la Ville libre et indépendante de Cracovie ». En 1846 elle est définitivement occupée par l'Autriche et perd les derniers vestiges de son indépendance.

Cracovie devient définitivement le centre de la vie culturale de Pologne vers le commencement du XIVe siècle au moment où le roi Wladyslaw Lokietek y établit la capitale. La cour royale y attire d'une part la noblesse du pays, de l'autre — les commerçants et les industriels. Le château royal de Wawel — humble bâtisse en bois jusqu'au XIVe siècle — est élargi et reconstruit en pierre par les rois Lokietek et Casimir le Grand et rebâti définitivement au XVIe siècle. Il devient alors un palais somptueux avec une cour d'honneur grandiose entourée d'arcades, où sont organisés des tournois, des carrousels, etc. Les ambassadeurs et les hôtes étrangers y avaient l'occasion d'admirer la richesse, la beauté et la vaillance guerrière des chevaliers polonais. C'est aussi dans le château royal que les représentations théâtrales sont données depuis le XVIe siècle. Même, après que Varsovie fut devenue capitale, la ville de Cracovie reste le lieu élu pour le couronnement et les funérailles des rois, dont les tombeaux remplissent la vaste crypte de la cathédrale de Wawel.

Capitale politique du pays, Cracovie est en même temps sa capitale intellectuelle. Déjà en 1190 le géographe arabe Edrisi écrivait qu'on pouvait trouver à Cracovie beaucoup de savants très versés dans les sciences théologiques et laïques. Les écoles y pullulent. L'université fondée en 1364 par Casimir le Grand et réorganisée en 1400 par Wladyslaw Jagiello devient un des foyers les plus glorieux de la civilisation européenne. Les liens les plus étroits et multiples unissaient les savants polonais tels que le latiniste et théologue Grégoire de Sanok, l'historien Dlugosz, l'historien et docteur en médecine Miechowita, les poètes Paul de Krosno et Jean de Wislica, etc., avec les esprits les plus éclairés de l'occident. Les professeurs éminents, les riches bibliothèques attirèrent pendant longtemps à Cracovie les jeunes savants de l'étranger. L'art d'imprimer le livre y florit au XVIe siècle.

L'assistance publique y atteint un haut degré de développement. L'évêque Yves Odrowonz y fonde, en 1220, le premier des hôpitaux.

Leur nombre grossit rapidement. Au XVIe siècle est fondé l'hospice pour les malades vénériens ; en même temps le grand prédicateur et écrivain Pierre Skarga établit une institution de secours pour les pauvres qui ont honte de mendier et fonde le premier mont-de-piété.

Actuellement Cracovie reste encore ce qu'elle a été toujours, centre de la vie intellectuelle de la Pologne. L'université, l'école des beaux-arts, l'académie des sciences, les musées et les bibliothèques y attirent la jeunesse des écoles ainsi que les artistes et les savants.

Grâce à la protection des rois la bourgeoisie de Cracovie était riche et puissante et jouissait de l'autonomie municipale presque complète. Elle avait aussi ses représentants au parlement (*sejm*) de la république. Jalouse de ses privilèges, elle défendait avec ardeur sa liberté contre les empiètements de la noblesse. Riches et éclairés les bourgeois de Cracovie travaillaient pour rehausser l'éclat de leur ville. Il protégeaient les sciences et les arts, embellissaient la capitale. Les corporations des artisans veillaient au développement des métiers. Toujours en contact avec l'Europe occidentale, elles obligeaient les compagnons à faire de longs voyages d'études avant de leur délivrer les diplômes des maîtres. Au XVIe siècle chaque métier formait une corporation particulière. Malgré la discipline, dès le XVIe siècle les différends entre les compagnons et les maîtres deviennent fréquents et Cracovie fait connaissance des grèves. Si les revendications étaient justes, les grèves s'achevaient à l'amiable ; au cas contraire, la justice sévissait contre les grévistes. (Evidemment le bon plaisir des magistrats s'y donnait libre cours. Ne les blâmons pas; il est difficile de demander à l'homme du XVIe siècle ce que celui du XXe n'a pas encore accompli.)

La place me manque pour m'attarder comme il conviendrait à l'histoire des arts à Cracovie. En général on peut dire que ceux-ci y suivent la même ligne de développement qu'aux autres pays d'Europe. Les rois, les nobles et les riches bourgeois faisaient appel aux artistes de tous les pays de l'Occident pour bâtir des palais et des églises, pour ériger des statues, pour décorer les intérieurs des édifices des œuvres de la peinture.

Les monuments de l'architecture sont encore nombreux aujourd'hui, malgré les incendies qui ont tant de fois ravagé la ville. L'intérieur de la cathédrale de Wawel, l'église de la Vierge Marie, la cour de la bibliothèque des Jagellons, la Maison des Drapiers, etc., font honneur au goût des habitants anciens de la capitale.

Les belles œuvres de la statuaire y abondent aussi. C'est à Cracovie qu'a le plus travaillé le grand maître de la sculpture allemande Wit Stwosz (XIVe siècle) ; c'est ici qu'on trouve sa plus belle œuvre — le maître autel à l'église de la Vierge Marie — qui est en même temps un des plus grands chefs-d'œuvre de la sculpture en bois qui

existe en général. Disons-le tout de suite : Wit Stwosz appartient aussi bien à la Pologne qu'à l'Allemagne. C'est à Cracovie qu'il avait passé la période la plus longue et la plus fructueuse de sa vie; c'est ici qu'il se maria; c'est ici que son fils Stanislas continua dans son atelier la tradition artistique de son père.

Quant à la peinture, elle débuta à Cracovie par l'enluminure qui y avait laissé des monuments précieux. Les miniatures du Code de Balthazar Behem comptent parmi les plus belles œuvres du genre. La peinture fut un art estimé et les peintres de Cracovie formaient une des corporations les plus riches et les plus en vue. La peinture atteint son apogée à Cracovie dans la seconde moitié du XIX[e] siècle et de nos jours. Des maîtres tels que Matejko (mort en 1893), Jules Kossak (mort en 1899), Malczewski, Wyspianski, Mehoffer, etc., sont non seulement la gloire de la peinture polonaise, mais aussi l'honneur de l'art contemporain universel.

Les « petits arts », comme l'orfèvrerie, la poterie, la broderie, la fabrication des armes, etc., florissaient toujours à Cracovie. Tombés en déchéance, il y a un siècle, ils se relèvent aujourd'hui protégés par l'administration du pays et les mécènes éclairés. La « Société de l'art polonais appliqué » a beaucoup contribué à leur naissance. On en trouve des spécimens remarquables dans le « Bazar du pays », à Cracovie, qui est chargé de la vente des tapis, broderies, poteries, etc.

Je touche au terme de mon sujet... Certes, le travail des auteurs de *Krakow* est utile et louable, mais il n'est pas sans reproches. C'est en effet avec étonnement qu'on relève dans l'ouvrage scientifique des pensées comme celle-ci : « La petite église, au pied de Wawel, est un souvenir précieux qui nous rappelle les prières adressées au saint Idzi, lesquelles ont demandé et obtenu (*wyblagaly*) pour le prince un héritier, pour la dynastie des Piasts, la renaissance, pour la nation — le chef Boleslas à la Bouche de Travers ». Les auteurs de la « peinture » et de la « sculpture » font preuve d'une indulgence poussée un peu loin. C'est ainsi que M. Muczkowski n'hésite pas à faire un panégyrique en l'honneur du monument de Mickiewicz dû au ciseau de Rygier. Est-ce que M. Muczkowski a déjà oublié le scandale provoqué par l'inauguration de cette statue et le cri d'horreur poussé unanimement par tous les connaisseurs véritables, comme Witkiewicz par exemple, à sa vue? Est-ce que M. Muczkowski ne comprend pas que ce monument est une insulte au génie du poète et une honte pour la statuaire polonaise?... Un peu moins d'odeur de sacristie et un peu plus d'esprit critique auraient certainement profité à l'ouvrage consacré à l'histoire de Cracovie.

§

La science polonaise pleure aujourd'hui **deux morts** : Kazimierz Moklowski, auteur d'un ouvrage monumental sur « L'art populaire

en Pologne », et Kazimierz Kelles-Krauz, sociologue éminent, professeur au Collège libre des Sciences sociales à Paris et à l'Université libre de Bruxelles, auteur de travaux nombreux publiés en polonais, en français et en allemand ; ils tombent à la fleur de l'âge (33-34 ans) foudroyés par la même maladie qui ne pardonne jamais. Tous les deux, en même temps que savants, furent aussi les militants dévoués du socialisme révolutionnaire, membres actifs du parti socialiste polonais. Ils meurent au moment où le travail ardent auquel ils ont consacré leurs vies commence à porter des fruits : l'orage révolutionnaire gronde en Pologne... La vie se venge cruellement des rêves réalisés...

Memento. — Dans le dernier numéro d'*Ateneum*, son directeur, M. Cezary Jellenta, publie quelques observations intéressantes sur la formation des partis et sur le rôle de « l'intelligence active », ou plutôt des intellectuels actifs dans les événements actuels. — Volumes reçus : Wadyslaw Jablonowski : *Wsrod obcych* (Parmi les étrangers), esquisses et notes littéraires, librairie polonaise B. Poloniecki.

MICHEL MUTERMILCH.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

L. Bégule : *Les Incrustations décoratives des cathédrales de Lyon et de Vienne* ; Picard. 25 »

E. Rodocanachi : *Le Capitole romain antique et moderne* ; Hachette 5 »

Esotérisme

Drs Jaf et Caufeynon : *Les Messes Noires. Le Culte de Satan-Dieu* ; Lib. publ. popul. 3 50

H. Khunrath ; *La Clef mystérieuse de la sagesse éternelle* ; 12 pl. Ficker 10 »

Ethnographie

Général H. Frey : *Les Egyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites* ; Hachette 2 »

A. Mouliéras : *Les Zkara, une tribu zénète antimusulmane au Maroc* ; Challamel 12 »

Histoire

E. Duvernoy et R. Harmond : *Le Tournoi de Chauvency en 1285* ; Berger-Levrault 2 »

J. Guétary : *Un grand méconnu : Napoléon III* ; Lib. universelle 3 50

Baron E. de Mandat-Grancey : *Le Clergé français et le Concordat* ; Perrin 3 50

E. Peyron : *Le Cas de Bazaine* ; Stock 2 »

H. de Peyster : *Les Troubles de Hollande à la veille de la Révolution française, 1780-1795* ; Picard 6 »

R. Reuss : *Vieilles paperasses et vieilles gens. Souvenirs d'une famille alsacienne au temps de la Révolution* ; Fischbacher 2 »

A. Viallate : *Essais d'histoire diplomatique américaine* ; Guilmoto 7 50

Ch. Victor-Thomas : *Trois mois avec Kuroki* ; Challamel 3 50

Villetar de Laguérie : *Trois mois avec le maréchal Oyama* ; Hachette 3 50

Littérature

Léon Bloy : *Belluaires et Porchers* ; Stock 3 50

Littérature latine

Horace : *Œuvres complètes : Odes,* trad. en vers français par Ch. Delanoue » »

Musique

P. Aubry : *Essai de musicologie comparée ;* Picard 5 »

Ricciotto Canudo : *Le Livre de la Genèse : La IXe Symphonie de Beethoven* ; « La Plume ». 3 »

L. Schneider et M. Mareschal : *Schumann ;* E. Fasquelle 3 50

Poésie

Valère Gille : *Le Joli Mai ;* Bruxelles, Rossel » »

Pol Lœwengard : *Les Fastes de Babylone ;* Sansot 3 »

Robert Maze : *Apaisements ;* Le Hâvre, Godefroy 2 »

M. Vasson : *Vers l'oubli;* Lemerre 3 »

Publications d'art

F. Benoît : *Holbein ;* avec 24 gr.; Lib. art. anc. et mod. 3 50

Louis Hourticq : *Rubens ;* Lib. art. anc. et mod. 3 50

Kleinclausz : *Claus Sluter et la sculpture bourguignonne au XVe siècle ;* Lib. art. anc. et mod. 3 50

Sauvage et Sarrazin : *Eléments d'architecture moderne*, 2e série ; Ch. Schmid 20 »

Roman

R. Bazin : *L'Isolée ;* Calmann-Lévy 3 50

M.-A. de Bovet : *Plus fort que la vie ;* Lemerre 3 50

Jean de Brienne : *Madame de Mirbel ;* Havard 3 50

Duchesse de Brissac : *Dans l'ornière ;* Plon 3 50

M. Corday : *Les Demi-fous ;* Fasquelle 3 50

Roger Dombre : *Les deux Parias ;* Hachette 2 »

V. du Saussay : *A vendre, à louer ;* Méricant 3 50

R. Emery : *Le Poison des lèvres ;* Méricant 3 50

B. Guinaudeau : *Le Maître du Peuple ;* Lib. Univ. 3 50

Gyp : *Journal d'un Casserolé ;* Juven 3 50

J. Hoche : *Le Mauvais baiser ;* Douville 3 50

A. Lavergne : *Monsieur le maire ;* Ollendorff 3 50

R. O'Monroy : *Gloriette ;* Calmann-Lévy 3 50

J. Plémeur et G. de Weede : *Saint-Gildare ;* Rudeval 3 50

H. Rainaldy : *La Féria ;* Lib. publ. popul. 3 50

Henryk Sienkiewicz : *Les Chevaliers Teutoniques ;* trad. du russe par le comte Wodzinski et B. Kozakiewicz; Fasquelle 3 50

R.-L. Stevenson : *Le Mort vivant ;* Perrin 3 50

G. de Téramond : *Impériales Voluptés ;* Méricant 3 50

Alfred Van Borre : *Le Mal de Rêve ;* « le Beffroi » » »

Sociologie

L.-K. Amitaï : *La Sociologie selon la législation juive appliquée à l'époque moderne ;* Fischbacher 5 »

Etienne Belot : *La France républicaine ;* « France Républicaine » 3 50

E. Ferri : *La Sociologie criminelle ;* Alcan 10 »

Victor Fraitot : *Le Passé de la Femme ;* Havard 3 50

Robert Havard de la Montagne : *Examen dans le temps présent ;* Perrin 3 50

A. Rol : *L'Evolution du divorce ;* Rousseau 10 »

Théâtre

H. Baulieu : *Les Théâtres du boulevard du Crime, de Nicollet à Déjazet, 1752-1862 ;* Daragon 8 »

Voyages

G. Ducroq : *Du Kremlin au Pacifique ;* Champion » »

J.-D. Haumonté : *Plombières ancien et moderne,* avec 35 gr. ; Champion 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Georges Riat. — Toujours le *Salon de Mme Truphot*. — A propos d'*Oscar Wilde posthume*. — Le Monument Stendhal. — Un bon mot de M. Pelletan.

Georges Riat. — Nous avons le bien vif regret d'annoncer à nos lecteurs la mort d'un de nos collaborateurs, Georges Riat, décédé le 23 juillet, à Malesherbes, dans le Loiret, chez des amis dont les soins dévoués ne réussirent pas à rétablir sa santé gravement atteinte depuis plusieurs mois. Il n'était âgé que de trente-six ans.

Originaire de la Franche-Comté, il avait passé par l'Ecole des Chartes et était entré comme sous-bibliothécaire au Cabinet des Estampes, où il s'était fait vite estimer et aimer des travailleurs par son érudition et son infatigable complaisance. Outre diverses publications pour le Cabinet des Estampes — la suite du catalogue, commencé par Georges Duplessis, de la collection des portraits français et étrangers; le catalogue, tout récemment édité, des gravures composant la collection Ardail — il laisse plusieurs livres de valeur : *Paris* (dans la collection des « Villes d'art célèbres »), *l'Art des Jardins* (dans la « Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts »), un recueil de nouvelles : *l'Ame du Pays*, et un roman : *le Village endormi*, peintures savoureuses de sa province natale, et tout imprégnées de la poésie de la nature, qu'il sentait profondément. Il venait d'achever un grand ouvrage sur son compatriote le peintre Courbet et une monographie de Ruysdaël.

Il collaborait à plusieurs revues d'art : *La Gazette des Beaux-Arts, L'Art, La Revue Universelle, Le Musée d'Art*, etc. Au commencement de cette année, il avait créé ici la rubrique « Les Bibliothèques », où il avait fait apprécier tout de suite l'étendue et la sûreté de son érudition. Chez nous, comme ailleurs, on regrettera la disparition de cet écrivain de talent et de ce très aimable camarade.

§

Toujours le « Salon de Madame Truphot ». — En réponse à l'écho paru dans notre numéro du 15 juillet, M. Fernand Kolney nous adresse la lettre suivante :

19 juillet 1905.

Cher Monsieur,

Quand je parle d'autrui, c'est toujours avec un scrupule de vérité et d'exactitude — ce qui m'est advenu devant les tribunaux est pour le prouver —; quand on parle de moi et de mes démêlés, me serait-il licite de réclamer la réciprocité, surtout au *Mercure ?* Votre réponse n'est pas douteuse, c'est pourquoi je me permets de vous signaler ceci :

« Après les plaidoiries de MMes. Coulon et Paul Boncour pour l'auteur et l'éditeur « et de Me Louis Schmoll pour la *plaignante*, l'avocat général, M. Rambaud, a pro- « noncé contre les prévenus un réquisitoire très littéraire concluant à l'augmenta- « tation des pénalités édictées en première instance », déclare votre fascicule du 15 juillet.

Or, il n'y avait pas de *plaignante* à mon procès, et l'affirmation que doctoralement vous portez qu'il en existait une est pour me dommager gravement. Madame Truphot, je tiens à vous le dire, fut entrevue par mon imagination à la manière de don Quichotte dans la caverne de Montésinos. Et c'est ce que je veux fixer sinon pour la réalité courante, tout au moins pour la réalité littéraire. Si je n'ai pas complètement saisi votre pensée, c'est donc qu'il était dans votre intention d'attribuer à mon adversaire, Jehan Rictus, le sexe féminin. Mais je dois vous prévenir qu'il

est très chatouilleux, bien que le sexe que je ne lui ai jamais dénié, moi, soit le sexe viril, et qu'il pourrait ainsi vous en cuire par devant M. Benoit, Président à la Cour d'appel.

D'autre part, les fins gourmets de lettres, qui composent la clientèle assidue du *Mercure*, sont autorisés à croire, d'après vos assertions, que l'avocat général « qui a prononcé contre les prévenus un réquisitoire très littéraire » est un virtuose de la métaphore inattendue appelé à les conjouir avant qu'il soit peu. Hélas ! qu'ils déchantent. Cet homme à rabat, que son métier destine à requérir contre tout écrivain assez audacieux ou imprudent pour arborer quelque pudeur et quelque fierté, m'a reproché « l'abus de la couleur », les entrechats pendant 500 pages sur la « corde raide de la satire » « et a triomphé finalement en se portant garant « qu'il « aimait beaucoup le homard à l'américaine, mais que si l'on venait à lui en servir « sans aucune diversion il en serait vite dégoûté ». Et croyez-bien que je m'efforce en le citant à traduire ses propos en une langue qu'il est payé 10.000 fr. par an pour ignorer. Invité à pérégriner à sa suite, pendant 1 heure et par 35° à l'ombre, dans la Plaine Saint-Denis des lieux communs, le public d'audience se fit disparaître avec une vélocité qui ne fut pas sans nuire à la fortune oratoire de ce bimane enrobé dans un sac à charbon.

Je ne doute pas une seule minute qu'ayant par inadvertance induit en erreur vos abonnés, votre courtoisie grande ne fasse accueil à ma lettre dans le numéro qui suivra immédiatement. Je croirais malséant d'invoquer ici le droit de réponse que la loi n'impartit, et c'est pourquoi je m'en réfère à votre seule courtoisie.

Veuillez retenir, cher Monsieur, les assurances de mes sentiments les meilleurs et les plus distingués.

FERNAND KOLNEY.

§

A propos d' « Oscar Wilde posthume ». — M. Henry-D. Davray, dont l'état de santé est en ce moment des plus précaires, nous prie d'annoncer qu'il répondra dans notre prochaine livraison à la lettre de M. J. Joseph-Renaud parue dans notre dernier numéro.

§

Le Monument Stendhal. — Nous avons publié dans notre numéro du 1er juillet la liste des souscriptions reçues jusqu'au 22 juin. Voici celles qui nous sont parvenues depuis lors :

Baron Gustave de Rotschild.	100	»	Comte L.-R. de Grammont...	50	»
Marquise de Ludre-Frolois....	20	»	Berckheim..................	40	»
André Maurel...............	10	»	Baron de La Chapelle........	20	»
Anonyme....................	5	»	Charles-Eude Bonin..........	10	»
Mme Meynier................	20	»	Comte Lutzow, à Londres....	26	25
Jacques Liouville...........	10	»	Arthur Symons...............	25	»
			Total...............	336	25
			Report de la première liste..................	7.208	25
			Total général...........	7.544	50

Nous rappelons que les souscriptions sont reçues chez le trésorier du comité, M. Ad. Paupe, 50, rue des Abbesses, et au *Mercure de France*.

§

Bon mot de M. Pelletan.

— ...

— Des grues de cent tonnes à Bizerte ? Farceurs, vous vous croyez donc à Paris !

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

LETTRES INÉDITES
DE CHATEAUBRIAND [1]

—

Bavarder à propos de simples documents serait impoli. Je dirai seulement ce qui intéresse les amis de Chateaubriand, ou ce qui est nécessaire pour la parfaite intelligibilité des textes que je publie.

Je dois la plupart de ces lettres à des admirateurs de Chateaubriand, je ne saurais jamais assez les remercier.

LOUIS THOMAS.

I

25 septembre [après 1803].

AU CITOYEN M. N. S. GUILLEN

Je pense que cette lettre a été écrite après l'apparition du *Génie du Christianisme* (15 avril 1802).

En effet, Chateaubriand y parle d'une *Première Préface* comme d'une chose passée et disparue. Or on sait que la première édition en contenait une que Chateaubriand fit disparaître ensuite.

La lettre serait donc postérieure à la deuxième édition (1803).

D'autre part, je crois que la date que je propose est confirmée par les textes de Chateaubriand que je note à propos de quelques passages de cette lettre.

Certains termes de cette lettre sont incompréhensibles si l'on oublie qu'il y avait eu plusieurs textes du *Génie du Christianisme* avant la première édition [2].

Et d'ailleurs j'avoue que je ne la comprends pas entièrement, n'ayant pas su trouver ce qu'était le citoyen M. N. S. Guillen et ne connaissant pas la lettre ou l'article auquel Chateaubriand répond.

1. Voy. *Mercure de France*, nos 168, 170, 174, 177 et 180.
2. Voir sur cette question V. Giraud, *Chateaubriand. — Etudes littéraires* pp. 93-205, où ces particularités bibliographiques sont expliquées très clairement.

Samedi, 25 septembre.

Je m'empresse, Monsieur, de vous remercier de votre politesse. Le Père Aubry a véritablement quelques traits du Père Jacques. J'avais fait entendre dans ma première préface que c'était un personnage réel [1]. Je l'ai même cité avec le martyre de plusieurs autres missionnaires dans le livre des Missions (4e vol. du Génie du Chr.) [2].

On a pris pour de beaux mensonges ce qui était d'étonnantes vérités, des miracles de la charité chrétienne. Mais il n'y a que des hommes comme vous, Monsieur, qui sentent les charmes de la vérité toute nue; le reste veut des illusions et des voiles. Vous observez avec un excellent esprit que si j'avais écrit Atala et le G. du Chr. dans le style ordinaire des apologistes et des théologiens, je n'eusse pas trouvé vingt lecteurs.

Agréez, Monsieur, je vous supplie, mes très humbles salutations.

CHATEAUBRIAND [3].

au Ct, M. N. S. Guillen,
chez le Ct Normant, libraire,
rue des Prêtres S. G. l'Auxerrois, n° 42.
à Paris.

II

19 novembre 1824.

AU SECRÉTAIRE D'UNE SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE

Chateaubriand, membre d'une société géographique... voici qui est d'une douce ironie maintenant que M. Bédier et M. Champion ont si pleinement détruit la valeur géographique du *Voyage en Amérique* et de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem.* Mais la politesse de Chateaubriand ne nous indique-t-elle pas la nature des rapports entre un artiste et un géographe : l'artiste, qui sait l'ardeur grossière du géographe et de tous les érudits, salue l'homme irascible : « Je vous tiens pour très fort, j'irai dormir chez vous. »

1. « Il y avait dans mon premier travail plusieurs allusions aux circonstances où je me trouvais alors. J'en ai fait disparaître le plus grand nombre ; mais j'en ai laissé quelques-unes : elles me serviront à me rappeler mes malheurs, si jamais la fortune me sourit et à me mettre en garde contre la prospérité. » *Première Préface.*

2. IVe partie, livre 4, chapitre VIII. *Missions de la Nouvelle France :* « J'ai une fois rencontré un de ces apôtres, au milieu des solitudes américaines... »

3. Bibliothèque d'Avignon. Autographes de la collection Requiem. Copie de M. H. G. de la Boulie.

Paris, ce 19 novembre 1824.

Quoique très souffrant et très occupé, Monsieur, je tiens à trop grand honneur d'être membre de la société géographique pour ne pas assister à la séance du 26, je vous serai infiniment obligé, Monsieur, de vouloir bien m'en indiquer l'heure et le lieu, afin que je sois exact à m'y rendre.

Recevez, je vous prie, Monsieur, la nouvelle assurance de ma considération la plus distinguée.

CHATEAUBRIAND[1].

III

6 mai 1826.

A MONSIEUR [?]

Paris, le 6 mai 1826.

Voilà, mon cher Monsieur [ ][2], un billet pour le comité grec, et la lettre dans laquelle il était renfermé. Mme de Ch. est mieux, nous partirons, lundi 8, pour Lausanne, et nous serons au mois de septembre à Paris. Ecrivez à Mme de Ch. à Lausanne. Vous lui ferez plaisir, et surtout dites-lui tous les biens du monde de l'infirmerie[3] et de la petite maison[4].

IV

14 juillet 1826.

A MONSIEUR GALAND

Je ne connais pas l'édition des Œuvres de Chateaubriand éditée par Galand.

Lausanne, ce 14 juillet 1826.

J'ai reçu, Messieurs, la première livraison de votre édition, que vous avez bien voulu m'envoyer et je vous en remercie, elle est très jolie pour le papier et pour le caractère et le peu que j'ai lu du texte m'a paru fort correct. Puisque vous vous êtes, Messieurs, arrangés avec M. Ladvocat je n'ai qu'à applaudir à votre loyauté et à votre entreprise. Mon retour prochain à Paris va faire cesser tous les bruits que la cupidité et la malveillance se sont plu à verser sur mon séjour momentané à

1. Communication de M. Félix Chambon.
2. Le nom a été barré.
3. L'infirmerie Marie-Thérèse.
4. Lettre autographe et non signée. Bibliothèque de l'Académie de Belgique. Autographes Kervyn de Lettenhove. Copie de M. le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul.

Lausanne. Comment a-t-on oublié qu'il n'y a pas de censure en France, qu'on peut y imprimer tout ce qu'on veut, et que je ne suis pas de ces hommes qui se voyent obligés de se cacher pour écrire librement. Mon retour à Paris vous sera donc aussi utile, Messieurs, qu'à M. Ladvocat.

Recevez, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée.

CHATEAUBRIAND [1].

A Monsieur
Monsieur Galand et Compagnie, Libraires
à Bruxelles

V

20 janvier 1821.

A BÉBIAN

Cette lettre de Chateaubriand était contenue dans une lettre au rédacteur en chef du Moniteur Universel, que voici :

« Paris, le 6 mars 1841.

« Monsieur le Rédacteur,

« Les Sourds-Muets vous auraient une grande obligation si vous consentiez à m'aider à réparer une omission bien involontaire que j'ai faite dans ma modeste notice sur la vie et les ouvrages de Bébian, ancien censeur des Etudes de l'institut royal des Sourds-Muets de Paris, leur ami le plus sincère et le plus vrai. Elle n'intéresse peut-être pas vos lecteurs, mais nous tenons à ne rien passer sous silence de ce qui peut contribuer à rappeler le talent et les services de cet homme qui ne se donnait jamais en spectacle, qui ne savait que le bien à faire et le faire lui-même tout le premier. Or, nous avons arraché, il y a onze ans, à la modestie de Bébian le jugement du premier écrivain de notre époque sur ce professeur distingué à tant d'égards, sur cet homme qui a su élever l'art de l'abbé de l'Epée et de l'abbé Sicard à cette hauteur qui étonne encore notre siècle. Voici la réponse de Chateaubriand à notre pauvre ami :

Paris, le 20 janvier 1828.

Je suis, Monsieur, beaucoup moins touché de vos éloges que du sentiment d'estime qui les a dictés, vous faites des miracles, vous rendez des organes à l'intelligence humaine, comme vous, je parle souvent à des sourds et à des aveugles,

1. Lettre autographe et signée. Bibliothèque de l'Académie de Belgique. Autographes Kervyn de Lettenhove. Copie de M. le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul.

mais je n'ai pas comme vous le talent de m'en faire entendre et de leur ouvrir les yeux.

C'est à vous, Monsieur, que l'on doit de l'admiration et de la reconnaissance ; agréez-en l'hommage, je vous prie, ainsi que l'assurance de la considération distinguée que j'ai l'honneur de vous offrir.

CHATEAUBRIAND.

« Je vous laisse, monsieur le Rédacteur, le soin de ma lettre, les changements que vous jugerez convenables et je vous prie de n'en être pas moins persuadé de la vivacité de ma reconnaissance de mes frères d'infortune et de la mienne en particulier.

« Agréez, monsieur le Rédacteur, je vous prie, la nouvelle assurance de ma parfaite considération.

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« FERDINAND BERTHIER.

« Doyen des professeurs de l'Institut royal des Sourds-Muets de Paris [1]. »

VI

6 août 1828.

AU RÉDACTEUR DE LA QUOTIDIENNE

Le 6 août 1828, la Quotidienne publiait deux ordonnances royales par lesquelles M. Gérard de Rayneval, conseiller d'Etat et ambassadeur auprès de la Confédération Helvétique, était nommé ministre d'Etat, membre du conseil privé et chargé du portefeuille des affaires étrangères pendant l'absence du ministre de ce département, M. de la Ferronays. Suivait une biographie de M. de Rayneval avec ce paragraphe : « On a écrit dans les journaux qu'un noble pair récemment nommé ambassadeur, et qui a toujours placé l'aristocratie du talent à la tête de toutes les prééminences sociales, s'était opposé à ce que M. de Rayneval eût le portefeuille des affaires étrangères, comme lui étant inférieur en rang, en naissance et en dignité. Nous n'avons pas accueilli un bruit aussi ridicule. Sous Louis XIV, MM. Colbert, de Croissy et de Torcy transmettaient les ordres du grand Roi aux Gramond, aux Villars, aux comte Siméon, et autres grands seigneurs honorés de missions diplomatiques; sous Louis XVI, M. de Vergennes, fils d'un simple magistrat de cour souveraine, et s'étant élevé par son seul mérite personnel au ministère, donnait des instructions et des directions aux Lavauguyon, aux Choiseul, aux Noailles et aux Talleyrand. En divers temps de l'ancienne monarchie, de simples maîtres des requêtes, devenus ministres, gouvernaient les affaires avec une autorité que toute la vieille aristo-

1. Cette lettre nous a été communiquée par M. Voisin.

cratie reconnaissait sans difficulté. Ce n'est pas dans un *temps de liberté* comme celui où nous sommes, et qu'on ne cesse de nous vanter, qu'il serait convenable d'opposer de petites susceptibilités d'amour-propre à des choix justifiés par une haute capacité. Ce n'est pas nous qui demanderons que de justes égards ne soient point conservés envers la dignité et la naissance. Mais la vanité n'est point un titre, et nous avons refusé de croire qu'un homme de talent en fît un motif d'opposition contre un homme de mérite. Nous avons voulu penser que tous ces bruits de diplomatie étaient trop ridicules pour qu'il n'y eût pas un peu de calomnie. »

Chateaubriand répondit le jour même à ces insinuations :

Paris, le 6 août 1838.

Monsieur,

Je viens de lire, dans votre journal de ce matin, un article où j'ai cru pouvoir me reconnaître, non certes à ce que vous avez la bonté de dire du *talent* d'un noble pair, mais de sa nomination récente à une ambassade. Vous avez raison de croire, Monsieur, qu'il y a *un peu de calomnie* dans les bruits que vous voulez bien prendre la peine de démentir. D'abord, n'étant pas ministre, je n'ai pu *m'opposer* à aucune mesure ministérielle, ni par conséquent à la nomination de M. de Rayneval. Qui plus que moi a été à même d'apprécier les connaissances et la capacité de cet homme d'Etat ? Ensuite je ne regarde personne comme *mon inférieur, en rang, en dignité, en naissance, en mérite.* Ce n'est pas moi, Monsieur, que vous serez jamais obligé de rappeler aux principes de l'égalité et de la liberté constitutionnelles. M. de la Ferronays étant toujours ministre des affaires étrangères, rien n'est changé à ma position et à mes rapports politiques.

Je vous serais infiniment obligé, Monsieur, d'insérer la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, dans votre plus prochain numéro.

Agréez, etc.

CHATEAUBRIAND [1].

VII

28 août 1828.

A UN COMPLIMENTEUR

Chateaubriand est très modeste devant un laudateur, on sait jusqu'où allait cette modestie et qu'elle cachait la plus nette conscience

1. *La Quotidienne*, 7 août 1828. Cette lettre m'a été signalée par M. Fernand Baldensperger.

d'une valeur, d'ailleurs indéniable et reconnue de tous. On remarquera facilement que c'est de la politesse, et rien plus. Mais nous n'en sommes plus là ; nous n'avons plus l'instinct social, dirait Auguste Comte :

Meyer se dit quand serai-je empereur,
Jean Moréas ne veut pas qu'on le chine,
Le pauvre monde est sujet à l'erreur [1].

Paris, ce 28 août 1828.

Je ne sais, Monsieur, comment vous remercier de vos éloges, j'en suis presque confus, parce qu'en conscience je ne les crois pas mériter. Permettez-moi donc, Monsieur, de mettre votre indulgence sur le compte de votre talent, ce qui ne me dispense pas de la vive et sincère reconnaissance que je m'empresse de vous offrir.

Agréez, de nouveau, je vous prie, Monsieur, mes remerciements, et l'assurance de ma considération la plus distinguée.

CHATEAUBRIAND [2].

VIII

17 janvier 1835.

A UN ÉDITEUR

Je n'ai pu retrouver la première édition du volume recommandé par Chateaubriand (*Un Drame sous la Terreur*). La dernière édition est de 1851, chez Michel Lévy. Si quelque bibliophile pouvait me renseigner là-dessus, il me rendrait grand service, car cela me donnerait quelques probabilités sur le destinataire de cette lettre.

de Paris, 17 janvier 1835.

Monsieur de Carné désire, Monsieur, que je vous écrive, et en vérité je ne sais pas pourquoi, car son nom seul est la meilleure de toutes les recommandations. Il voudrait s'arranger avec vous pour un roman en un volume dont la scène est placée en Bretagne. Je ne doute point du succès d'un ouvrage de talent confié à vos soins.

Recevez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

CHATEAUBRIAND [3].

1. Laurent Tailhade, *Au pays du mufle*.
2. Or. aut. Communication de Mme Charavay.
3. Or. aut. Communication de M. N. Charavay.

IX

26 mai 1841.

A ALPHONSE LE FLAGUAIS

Le Flaguais, qui se plaisait à glorifier les objets de son admiration, donne dans ses *Etudes du siècle*[1] trois sonnets sur *Chateaubriand;* il chante le

> … généreux martyr de la fidélité.
> Sans trahir cependant l'auguste liberté,
> Il a dû replier les ailes du génie!

Chateaubriand le remercie :

Les vers, Monsieur, que vous voulez bien m'adresser sont très beaux, extrêmement beaux; mais je le dis sans fausse modestie, je ne les mérite pas. Dans vos *Etudes du siècle*, parmi beaucoup de vers pleins d'énergie et de virilité, on remarque l'embarras où vous êtes pour concilier votre admiration des trois journées et vos imprécations contre les hommes qui en ont profité. Moi, Monsieur, je n'ai jamais hésité. Je suis peut-être le plus grand admirateur de Napoléon qu'il y ait au monde, mais je hais son despotisme autant que j'admire son génie. Nos anciens rois nous avaient rapporté la liberté, et je déplorerai toujours l'impétuosité sans raison qui nous a privés peut-être pour jamais de cette liberté, objet de mes respects et de mes travaux. Je me tais et je gémis, en attendant la dernière délivrance du chrétien.

Agréez de nouveau, je vous prie, Monsieur, mes remerciements sincères et l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

Paris, 26 mai 1841[2].

X

24 juillet 1841,

AU MARQUIS [DE CHESNEL]

Je suppose que cette lettre a été adressée au marquis de Chesnel, parce qu'on lit au dos du second feuillet : « donnée par le Marquis de Chesnel. »

1. *Etudes du siècle et pages du cœur*, Paris, Caen, in-18, 1836.
2. Alphonse Le Flaguais. *Œuvres Poétiques*, 4 vol. in-8°, Caen et Paris, 1850-1860, III, 560.

24 juillet 1841.

Monsieur le Marquis,

Je serois heureux de pouvoir faire ce que vous me demandez, toujours prêt que je suis à obéir à mes compatriotes; mais le temps du repos et de l'oubli est venu pour moi : je n'écris plus et je n'ai rien dans mon portefeuille, si ce n'est un long travail destiné à ma tombe. Je ne doute point que votre nom et vos talents, Monsieur, ne vous fassent bientôt surmonter les difficultés que vous pourrez rencontrer.

Recevez, je vous prie, monsieur le Marquis, avec l'expression de tous mes regrets, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

CHATEAUBRIAND.

La goutte, qui m'empêche de tenir la plume, m'a privé de l'honneur de vous répondre de ma propre main et m'a forcé de dicter cette lettre à mon secrétaire; vous voudrez bien me pardonner [1].

XI

10 avril 1842.

A JUSTE OLIVIER

Chateaubriand fit un séjour à Lausanne en 1826. Est-ce pendant ce séjour qu'il connut Juste Olivier? Je ne le sais. Toujours est-il que, d'après la lettre publiée ici, il semble que les rapports entre eux furent, au minimum, plus étroits après que Sainte-Beuve, familier de l'Abbaye-aux-Bois et ami de Juste Olivier [2], devint comme une manière de trait-d'union.

Oui, Monsieur, M. de Sainte-Beuve m'avait parlé de votre ouvrage avec tout l'intérêt que doivent inspirer vos talents et la noblesse du sujet que vous avez traité : au moins il résultera de vos travaux qu'il a existé de nos temps un homme de religion, de conviction et de courage : vous aurez empêché la prescription contre la vertu. Je vais lire votre *Major Davel;* mais je suis si souffrant et si vieux que je suis obligé de subir la lenteur de mon âge. Les douleurs de la goutte m'empêchent de

1. La signature seule est de Chateaubriand. Bibliothèque de l'Académie de Belgique. Autographes Kervyn de Lettenhove. Copie de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

2. Cf. *Correspondance de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, publiée par Mme Bertrand, née Olivier, Paris, 1904.

vous remercier de ma propre main, me forcent de dicter à mon Secrétaire; excusez-moi, Monsieur, je vous prie, et agréez l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Paris, 10 avril 1842.

CHATEAUBRIAND [1].

XII

11 octobre 1844.

AU MARQUIS DE PASTORET

J'ai déjà publié une lettre de Chateaubriand à ce marquis de Pastoret, Amédée David, fils de « Monsieur le chancelier ». (Cf. numéro de décembre 1903, p. 591.)

11 octobre 1844.

Je vous demande mille pardons, monsieur le Marquis ; voilà ma réponse au Roi enveloppée dans un petit mot à M. le duc de Lévis. Auriez-vous une occasion de faire passer ce petit paquet à son adresse ? Je souffre tant que je ne puis aller vous chercher.

Veuillez, je vous prie, m'excuser et agréer l'assurance de ma haute considération.

CHATEAUBRIAND [2].

XIII

17 décembre 1846.

A ALPHONSE LE FLAGUAIS

Les poètes bombardent les grands hommes qui ne les lisent plus :

J'ai reçu, Monsieur, *Les Neustriennes*, que vous avez bien voulu m'envoyer. Je voudrais pouvoir vous dire que je les lirai tout de suite, mais je n'ai plus le temps même de mentir, je m'en vais.

Je vous souhaite, Monsieur, les heureuses chances que semblent appeler vos talents.

CHATEAUBRIAND

Paris, 17 décembre 1846 [3].

1. La signature seule est autographe. Cette lettre nous a été communiquée par Mme Bertrand, née Olivier.
2. Or. aut. La signature seule est de la main de Chateaubriand. Communication de M. Voisin.
3. Le Flaguais, *Œuvres poétiques*, III, 560.

A la mort de Chateaubriand, Le Flaguais écrivit un *Adieu à Chateaubriand* [1] qui, pour être pompeux, n'en est pas meilleur. C'est le témoignage d'une louable reconnaissance. Les vertus vont bien aux talents.

XIV

28 décembre 1846.

A L'ABBÉ ACTORIE

L'abbé Actorie était le supérieur du collège de Feyzin (Isère), dirigé par les prêtres de l'ordre de Saint-Basile (basiliens), dont la maison mère était à Annonay (Ardèche). Il envoya à l'auteur du *Génie du christianisme* son ouvrage *De l'Origine de la Réparation du mal.* Voici la lettre de remerciement qu'il reçut de Chateaubriand :

Paris, le 28 décembre 1846.

J'ai reçu, Monsieur, votre ouvrage sur *l'Origine et la Réparation du mal ;* je désire bien qu'il soit lu dans un siècle frivole qui fait beaucoup de mal et ne répare rien. Au reste, j'ai bien tort de me plaindre ; car je touche à la fin de mon rôle, et je suis trop heureux de voir qu'il y a des hommes qui espèrent encore, lorsque je n'ai plus d'espérance.

Agréez, Monsieur, je vous prie, tous mes remerciements avec mes très humbles salutations.

CHATEAUBRIAND [2].

1. *Dernières poésies de jeunesse. Œuvres...*, III, 550.
2. La signature seule est autographe. Communication de M. Jules Lèche-Chesneveux, d'Annonay. Cette lettre figure dans l'histoire d'Annonay et du Haut-Vivarais, par M. l'abbé Filhol, Annonay (1880), 4 vol. in-8, Moussy aîné, éditeur libraire.

COMPÈRE LE RENARD

UN ACTE [1]

—

PERSONNAGES

NOBLE, lion et roi.
GOUPIL, renard.
ISENGRIN, loup.
BEAUCENT, sanglier et ministre de la police.
BRUN, ours et diplomate.
TYBERT, chat et diplomate.
MGR. GRIMBERT, cardinal et blaireau.
COUART, lapin et manifestant anti-grenouillard.
MORHOU, chien et manifestant anti-rateux.
BELLYN, bélier et argentier du roi.
CHANTECLER, coq et père de famille.
Mme DE RUCKENAU, guenon et courtisane.

UNE POTENCE.

(1) Neuilly, 10, rue du Marché, 26 juillet 1905.

Mon cher Vallette,

Les journaux annoncent que M. Edmond Rostand va mettre à la scène *Chantecler* le coq et les autres animaux du *Roman de Renart*. Ils louent à l'envi son idée originale qui sera, annoncent-ils, le « point de mire » de la curiosité parisienne cet hiver.

Ceci me décide à publier *Compère le Renard*, écrit par moi *dès 1901*, époque où je le lus à quelques amis, — comme peuvent en témoigner, d'ailleurs, M. Louis Wéber, chevalier de la Légion d'honneur, rédacteur à la « Revue Philosophique », à la « Revue de Métaphysique » et ici même, M. Henri Lasvignes, le traducteur de Stirner, et mon frère Julien Polti, membre du jury de la « Société Nationale des Beaux-Arts ».

Après la lecture de ma pièce — où figurent, comme on peut voir, auprès de Goupil, *Chantecler* le coq, le Chien Morhou, Noble le lion, Isengrin le loup, Beaucent le sanglier, Bellyn le bélier, etc., — j'en ai envoyé des copies à l'Odéon, au Grand Guignol, au Théâtre Antoine, à Cluny, au Châtelet, ainsi que peuvent en faire foi, outre les registres de ces théâtres, les lettres de refus qu'ils m'ont adressées dans la forme ordinaire et après lecture, je pense.

J'ai d'ailleurs d'autant moins l'intention d'imputer un plagiat à M. Rostand que l'on ne manque jamais, pour se justifier de ce genre d'accusation, d'invoquer ma théorie des *36 situations dramatiques*. Ce fut, notamment, l'argument employé par les journaux, lorsqu'ils voulurent défendre M. Rostand d'avoir plagié, dans *Cyrano, le Négociant de Chicago*.

A dire vrai, les *36 situations* n'ont jamais eu d'intention analogue. Au contraire, en réduisant le théâtre à des éléments fixes (comme en ont l'arithmétique, la musique, les proportions humaines, etc.), elles tendaient à nettoyer la scène de certaines banalités en donnant les moyens de combinaisons à l'infini..... Mais on n'a évidemment compris que le commencement de ma pensée. Aussi aurai-je soin d'intituler l'ouvrage symétrique qui s'achève « l'Art *d'inventer* les personnages ».

En attendant, le public sera peut-être curieux de comparer les deux œuvres qui soudain — après mille ans environ depuis la conception du *Roman de Renart* — ont voulu en porter à la scène la vie étrange.

De ces deux œuvres, voici l'aînée.

Bien cordialement vôtre,

GEORGES POLTI.

P. S. — Puisque nous en sommes à « prendre date », j'ajoute qu'il y a encore de moi, en souffrance depuis 1903 dans diverses gares théâtrales (chez Antoine, aux Capucines, etc.), un manuscrit intitulé *l'Eglise contre l'Etat* ou encore *Mariage laïc* : il prétend démontrer l'illégalité du contrat de mariage.

FIGURANTS

DEUX VACHES du guet, munies de hallebardes ; DEUX POUSSINES en deuil ; DEUX ANIMAUX quelconques, en croque-morts. Et, si l'on veut, d'autres animaux, à volonté.

Le **Décor** se réduit à une aire de terre battue que ferment, au fond, quelques rochers. Appuyé à eux, sur la droite, le trône de Noble, d'où son regard peut embrasser au dehors un vaste amphithéâtre invisible au spectateur.

Quant aux **Costumes**, les rôles peuvent se jouer par des acteurs vêtus comme des êtres humains des pieds à la tête, selon la façon spirituelle de Granville. Il ne reste donc que les *mains* à couvrir avec des gants de laine bruns, noirs, gris, fauves, jaunes, etc., aux doigts trop courts, et les *têtes :* celles-ci existent dans le commerce au prix de 8 francs l'une ; soit une dépense totale pour les 18 acteurs et figurants (en comptant une tête à fabriquer, ce qui coûte 25 francs et les 3 paires d'ailes nécessaires) de *201* francs. Obtenir à ce prix un pittoresque absolument nouveau, ce n'est pas précisément la ruine.

SCÈNE PREMIÈRE

NOBLE, couronné, sur son trône, le sceptre dans la patte. Mme DE RUCKENAU, jouant de l'éventail. ISENGRIN. BEAUCENT, la feuille de tabac à la ceinture. (Diverses bêtes.)

NOBLE. — Voici la Pentecôte, cette fête charmante. Dans mon cœur rugit la joie de vivre et de me sentir fort. Pauvres sujets ! vous ne sauriez concevoir cette ivresse de maître... Mais je décrète que tous soient heureux et s'amusent. Nous fêterons, dans un vaste Tournoi, nos hôtes de l'air, de l'eau et des souterrains. Et puisque voilà close, définitivement, l'ère des troubles et malentendus...

VOIX AU DEHORS. — Conspuez Goupil ! conspuez ! A bas les renards ! — A l'eau les Rats ! — Mort aux Grenouilles !

NOBLE. — C'est insupportable ! Bien la peine d'avoir passé mon dix-neuvième costume de la journée... Beaucent !

BEAUCENT, *gêné.* — Sire...

NOBLE. — Je suis mécontent.

VOIX AU DEHORS. — A l'eau ! Cognez ! Pillez ! Mort aux rats !

BEAUCENT, *plat.* — Et le peuple aussi, entendez. Tant il se manifeste que vous incarnez son âme et que, de son côté, il éprouve invariablement ce que ressent votre Majesté léonine.

NOBLE, *adouci.* — Sanglier, les défenses que vous portez ont un caractère symbolique : veillez à la nôtre.

BEAUCENT. — Par ma feuille de tabac, on vous obéira, Sire !

Se penchant au dehors :

Vaches, hallebardières de la légion centrale, chargez ! C'est cela : aidez d'abord à terrasser les grenouilles, partisans du Renard ; elles sont moins nombreuses. Oh ! comme elles sautent à l'eau. Arrêtez-moi ce chien au collier écarlate. Parfait ! A présent, sus à leurs adversaires les rats : main-basse sur le lapin qui les conduit. Ah ! ah ! voilà la place remplie de femelles éventrées, de mâles estropiés, de petits écrasés.

Avec emphase.

Un crapaud a reçu deux balles dans la tête.

Rentrant.

L'ordre règne! Oyez plutôt.

VOIX AUX DEHORS. — Vive Noble!

NOBLE. — Bien. Exprimez Notre satisfaction à nos fidèles Vaches.

VOIX AU DEHORS. — De rien, de rien : on n'est pas des bœufs.

NOBLE. — Peuple charmant! à la fois spirituel et brave.

BEAUCENT. — Voici les meneurs.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES. DEUX VACHES, munies de hallebardes, introduisent MORHOU et COUART, qui grignote une feuille de chou.

NOBLE.— Les sinistres visages! (*Avec bonhomie.*) Que voulez-vous mes enfants?

MORHOU, *avec conviction.* — Vive Noble!

NOBLE, *flatté.* — Merci, et vous pareillement... Vous dirigiez les grenouilles en votre qualité de chien ratier, n'est-ce pas? Mais votre adversaire, là, devant lequel elles fuyaient éperdues, l'antigrenouillard, l'antigoupillard, eh, me paraît un criminel endurci. Il ne m'acclame pas.

Mlle DE RUCKENAU, *se tordant derrière son éventail en plumes de paon.* — C'est qu'il tremble.

NOBLE. — Flatteuse... Tiens, si! le sol humide... Allons, quoi? du courage, par Nietzsche! Car imite, ô peuple, notre sublime exemple — à nous ta plus haute, ta souveraine expression, puisque, te gouvernant, nous te représentons et t'absorbons dans l'unité. Vois : nous ne tremblons point, nous, devant ce régicide, et il tremble, le lâche. Ton nom?

COUART, *d'une voix étranglée.* — Couart.

NOBLE. — Ton métier?

COUART. — Lapin.

NOBLE. — Ah! ah! Beaucent, un fameux lapin, n'est-ce pas? Voyons, tu n'as pas crié : Mort aux vaches! Alors je te pardonne... Explique-moi seulement pourquoi tu ne veux pas des grenouilles : est-ce toujours parce qu'elles sont à demi aquatiques?... Mais enfin puisqu'il y a de l'eau qui croupit dans nos fossés, pourquoi renvoyer les pauvrettes au lac de Tibériade? Renverrons-nous en Orient aussi la vigne, et la pomme de terre en Amérique? Echanges peu exécutables, crois-moi... Cessez donc cette vieillotte et inutile querelle.

MORHOU, *fièrement.* — Elle remonte à Homère, Sire, et à la Batrachomyomachie, le plus ancien de nos livres. Il n'y a que rats et grenouilles ici-bas : grenouilles exquises et rats... c'est les rats. Il faut opter.

COUART, *murmure, en feignant la grenouille.* — Brékékékex, coax, coax.

NOBLE, *arrêtant d'un geste Morhou furieux.* — Plus que des grenouilles ou des rats? en vérité, c'est s'illusionner... Quoi! nous réduire, nous, les grands Fauves, à un choix aussi ridicule? vous délirez, mon cher. Un rat, du reste, a jadis délivré mon ancêtre captif des infidèles : laisse donc se gorger ses descendants, s'il leur plaît ainsi, de leur libre marolles ou d'un vieux morceau de roquefort.

MORHOU. — Non, la plaisante intransigeance que la leur! Moi du moins, Morhou, chien ratier et libre grenouillard, qui n'ai qu'un seul chagrin, de n'avoir point du sang de batracien dans les veines (encore, qui peut affirmer si sa mère?...), j'en porte ouvertement les insignes : ce collier que vous voyez, je l'ai adopté, comme président vénéré du Pâle Nénuphar, pour emblème de mon esprit auroral et frondeur. Ouâh! ouâh!

BEAUCENT, *le prenant rudement au collier.* — Frondeur? Hé là, pas du gouvernement, je pense...

MORHOU, *sursautant en arrière.* — Non non... J'obéis à la Liberté qu'il représente.

Mme DE RUCKENAU. — Ah! ah! ah!

NOBLE, *se tournant vers elle et la chatouillant.* — Ne suis-je pas libre, duchesse de Ruckenau, guenon enchanteresse?

Mme DE RUCKENAU, *lui tapant sur les griffes.* — Trop libre, Sire.

NOBLE. — Cruelle.... En résumé, de quoi vous plaignez-vous, mes enfants? Contez vite, qu'on règle aussitôt la question — et qu'enfin la fête commence.

MORHOU. — De Goupil le renard. Rien que de lui.

NOBLE, *ahuri.* — Comment, toi aussi?

MORHOU. — Oui, certes, de Goupil, le ratiste odieux qui passe par tous les trous.

COUART. — Goupil? Un infâme grenouillard! il s'enfuit avec sa proie à travers les marais...

NOBLE. — Ah ça, voyons, ma tête s'y perd.

ISENGRIN. — Vous le disais-je, sire? Tous s'en plaignent. Rats et grenouilles ne se disputent que sur la qualité des griefs... Oh, du sang, du sang!

BEAUCENT. — Il n'y a pas d'affaire Renard.

Mme DE RUCKENAU, *pouffant.* — Personne n'y comprendra jamais rien.

NOBLE. — Par la chimère, vous me rendrez fou! N'aurons-nous plus jamais la paix?... Hélas! s'ils ne sont pas même d'accord sur le sujet de leur querelle, comment espérer qu'ils parviennent à s'entendre? Quelle désolation!... Là, je ne me sens plus gai du tout. Décommandez les vers luisants pour ce soir. Et l'Aigle et sa gracieuse

majesté Baleine qui venaient pour la fête, et le tournoi qui allait commencer... Beaucent, oh! je suis très mécontent.

BEAUCENT.— Et c'est pourquoi l'est votre peuple, Sire.

MORHOU. — Je n'avais qu'une andouillette : Goupil le Renard me l'a prise. Justice à moi d'abord! et mort aux rats goupillards!

COUART, *pleurant.* — Il m'a mangé mes enfants. Tuez ce Goupil grenouillard!

ISENGRIN. — Tout cela n'est rien : il m'a fait cocu. Je veux vous raconter comment.

BEAUCENT, *l'interrompant.*— Enfin, il trouble la tranquillité, puisqu'on manifeste : rien de plus certain.

Mme DE RUCKENAU. — Mais c'est vous qui la troublez : il ne manifeste pas, lui.

NOBLE. — En effet... J'ai député vers lui, pour qu'il vienne se justifier, son oncle, le cardinal Grimbert. Mais le blaireau réussira-t-il? Déjà de Brun l'ours, déjà du chat Tybert, envoyés successivement en ambassadeurs (car ils savent grimper, et du manoir de Maupertuis on n'ouvrira peut-être pas les portes), je n'ai point de nouvelles. Je n'en ai pas davantage de mon courrier le Lièvre qui les a suivis, accompagné de l'argentier Bellyn.

Mme DE RUCKENAU. — Goupil ne saurait tarder, Sire. Il saisira avec bonheur, ainsi que nous le faisons tous, l'occasion de vous voir.

NOBLE, *flatté.*— Ah! Madame...

Mme DE RUCKENAU. — Et s'il a tardé, messire Isengrin, c'est que, sans doute, vos compères Brun et Tybert, loin de lui porter le message de sa Majesté léonine, s'en sont bien gardés, catéchisés par vous, afin que le pauvre paraisse, péchant par ignorance pure, le faire par rébellion.

ISENGRIN. — Rusée coquine!

NOBLE. — Vous vous oubliez en ma présence, comte Isengrin! Insulter une femelle!...

Mme DE RUCKENAU, *minaudant.*— Pardonnez-lui, mon roi.

MORHOU et COUART. — A bas Isengrin! au loup! au loup! grenouillard, rateux, goupillard!

NOBLE.— Que ces manifestants sont ennuyeux! On ne peut dire un mot devant eux. Vaches, expulsez-les. J'ai mal à la tête. Beaucent, je suis très mécontent.

BEAUCENT.— Exactement, voyez, Sire, au même moment que votre peuple. N'y a-t-il pas là une loi curieuse, vous avouerez?

On expulse Couart et Morhou qu'on entend crier au dehors : Vive Noble!

SCÈNE TROISIÈME

NOBLE, BEAUCENT, Mme DE RUCKENAU, ISENGRIN, DEUX VACHES, etc.

NOBLE. — C'est pourtant exact. Beaucent, vous avez découvert la vraie philosophie de l'histoire. Je vous en attribue la chaire.

BEAUCENT, *à part.* — Le moindre gland ferait mieux mon affaire. Bah! Je la sous-louerai à mon parent Wanemer, le cochon : il goûte les étudiants.

VOIX AU DEHORS.— Vive Brun! A bas Goupil!

NOBLE.— Encore?

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, BRUN

BRUN, *ensanglanté, les pattes de devant emmitouflées.* — Justice, mon roi! Justice!

NOBLE.— En voilà une entrée! Qu'avez-vous à beugler de la sorte? Justice, justice, je vous demande un peu. D'abord, c'est fête aujourd'hui.

VOIX AU DEHORS.— Justice! justice!

BEAUCENT. — Sire, voilà toutes mes vaches qui reculent : deux manifestants ont des armes. Je ne réponds plus de rien.

ISENGRIN, *tout bas.* — Très bien! bravo!

NOBLE.— Quelle vie! Ah! si je n'étais pas du gouvernement... Dites qu'on fera droit à leurs réclamations... à leurs justes réclamations. Et je vous donnerai de la glandée fraîche.

Beaucent s'élance.

Vous, Brun, parlez donc. Mais, par la métempsycose, soyez bref, mon ami.

BRUN. — Ah! je retrouve mon bon maître... Donc, Sire, je me suis fidèlement acquitté de votre message. En son château de Maupertuis, Goupil m'a fait bon accueil : il cachait ses projets, le traître! — « Cousin, me dit-il, vous dînerez avec nous. Ma femme Ermeline a préparé de ses blondes mains un fromage à la crème; car nous sommes végétariens, vous l'ai-je dit, depuis que notre monarque le Lion l'a formellement ordonné, se réservant pour lui désormais tout régime carnivore : encore le prélève-t-il sur les condamnés à la peine capitale, que lui seul applique légitimement. A ce propos, cousin, un homme savant comme vous ne trouve-t-il pas déplorable qu'avec le progrès des lumières, avec un respect croissant de la vie, la criminalité aille toujours augmentant?... »

NOBLE, *agacé.* — Que vous êtes prolixe, Brun! Au fait, mon ami, au fait.

BRUN. — Hélas! Je n'y arrivai que trop vite — au fait. Goupil, après dîner, en faisant danser ses petits (Percehaie et Malebranche)

sur ses genoux, me dit : — « Nous nous couchons de bonne heure à la campagne. D'ailleurs, demain matin, je vais à la cueillette du miel. Voulez-vous m'accompagner, Brun ? » Naïvement, j'acceptai. Et le lendemain, il m'éveillait lui-même. Après une heure de marche environ, nous arrivâmes devant un antique chêne, fendu par le milieu. Goupil de dire : — « Le miel se trouve dans la fente, elle est un peu étroite, mais la force ne vous manque point, baron ; entrez-y le mufle et les pattes ». Je ne me le fis pas répéter. J'écarte, d'une grande secousse, les côtés du chêne, et j'y entre le nez : il y avait peu de miel. Je fais effort encore, poussé par Goupil, exaspéré par la résistance du bois, et m'avance encore, puis tout à fait... Malheur de moi ! l'arbre fait ressort, et me voilà la tête et les pattes prises. — « Oh ! Goupil ! » criai-je, « à mon secours ! » Je l'entends qui glapit derrière moi : — « Au secours, au secours de l'ours, mesdames les abeilles, messieurs les frelons. » Aussitôt un nuage noir de mouches à miel, la reine en tête, s'abat sur moi, on me larde de mille dards. En vain je me débattais. Ce fut une lutte atroce ! Je m'arrachai d'une convulsion suprême : je roulai à terre ; mais mon visage et la peau de mes mains sont restés là-bas, sanglant trophée ! Justice ! Sire, justice !

NOBLE. — Hoho ! je punirai le misérable.... Quant à ces abeilles, nous les civiliserons : il n'en restera pas une seule.

TOUTE LA COUR. — Bravo ! mort aux abeilles ! A la ruche, à la ruche !

ISENGRIN. — Et au renard !

BEAUCENT. — Oui, Sire, Goupil mérite la mort. Du reste, le peuple la réclame : c'est donc que vous la désirez.

Mme DE RUCKENAU. — N'écoutez pas, ô roi, l'astucieux politique.

NOBLE. — Silence, femelle.

ISENGRIN. — Oui, Sire, que votre griffe vengeresse abatte l'ennemi commun ! Il ne fut jamais que ruse et que détestable intelligence. Moi, mon prince, devant mes propres yeux, il m'a fait cocu. Et je ne pouvais intervenir. Et je n'ai, depuis, jamais encore pu mettre la dent sur le perfide. Jamais il n'oserait venir ici, le lâche ! Oh, qui sait ce que sera devenu le gentil Tybert ?

Mme DE RUCKENAU. — Pauvre Tybert pourtant ! il était si coquet, si parfumé.

ISENGRIN. — Qu'espérer pour lui où Brun a été vaincu ?

NOBLE. — Et Lampe mon courrier, et surtout l'argentier Bellyn que j'envoyai avec lui ? Hélas ! hélas !

ISENGRIN. — Perdu sans ressource, le lièvre agile ; perdu, le riche bélier mérinos.

Mme DE RUCKENAU. — Oh ! le bélier, c'était un avare.... Mais le joli marquis Tybert...

Elle soupire.

BEAUCENT. — Sire, Sire ! voici Bellyn !

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, BELLYN, qui, chargé d'un sac cacheté, s'avance d'un air humble et satisfait.

NOBLE. — Eh bien, Bellyn, vous n'avez point pâti, vous au moins. Que vous voilà grassouillet ! Quelles nouvelles?

BELLYN, *fort accent israélite.* — Te pônnes, pônnes noufelles, ché grois.

NOBLE. — Tybert? Lampe? Parlez vite.

BELLYN, *étonné.* — Le marguis Dypert? eh, ché ne l'ai boin fu. Il n'êdre pas rendré, engôre? En réfange, ch'ai rengondre zon égzellenze Monzeigneur Krimpert : gômme il sé tébêgeait, aïe, aïe, fers Mauberduis (*s'essuyant les yeux d'avoir ri*)! Guant à Lampé, il est resdé là-pas bour sé rébôser un beu. Monzieur té Koubil m'a, t'ailleurs, tit gué, dans ze zague, fous drouferiez té guoi egzguzer amblement ce redard, eh, eh. Oh, ze zague, il est pien konvlé, Fodre Machezdé; il baraît gue fous y drouferez un driput, te quoi fous rentre édonné et gondent, drès gondent zurdout, oh! guelgue jôse auzi de zi zbiriduel. Addendez : ché tois fous afouer gué che l'ai un beu gonzeillé, eh, eh, moi malin.

NOBLE. — Donnez donc, insupportable bavard. Beaucent, ouvrez...

BELLYN. — Et che zuis drès vier, Zire, te fous l'ovrir gômme un kache te ma vidélidé et te ma pônne folondé à fotre écard ! Il ne safait drop s'il tefait rébontre. Mais oui, mais oui, lui tis-che : un enfoi vait douchours blaissir : allez tonc. Ah, ah, z'est gue Pellyn n'est boint pête....

BEAUCENT. — Horreur ! une tête... la tête de Lampe....

VOIX DE CAMELOT, *au dehors.* — Demandez! l'affaire du Lièvre coupé en morceaux ! le courrier du Lion ! L'arrestation de l'assassin ! horribles détails !

Mme DE RUCKENAU. — Déjà ! ces perroquets sont incroyables. Ah... ah...

Elle s'évanouit.

NOBLE. — Hoho ! qu'est cela? Oui, oui, l'arrestation de l'assassin. Mais où est-il ?

ISENGRIN. — C'est Goupil !

BRUN. — Oui, c'est ça, Goupil.

BEAUCENT. — Nous tenons en tout cas son complice. Ne vient-il pas d'avouer? Voyez d'ailleurs son pied qui tremble : un signe qui ne trompe pas, demandez à Couart; et sa queue : ce sont des mouvements dont on n'est pas maître.

NOBLE. — Il est vrai. (*Regardant Bellyn.*) Je me disais bien aussi, en le voyant si dodu.... Qu'on l'exécute aussitôt.

ISENGRIN et BRUN. — Bravo, bien jugé.

NOBLE. — Je décrète sa race hors la loi.

ISENGRIN. — Je me charge de son fils, l'agneau Cornuel : voilà dix ans qu'il trouble la rivière dont la source alimente mon château.

BELLYN. — Mais, Zire, che fous azure.... Egoudez, te crasse.

BEAUCENT. — Silence, misérable ; la plus haute justice de ton pays n'a-t-elle pas prononcé ?

BELLYN, *tandis qu'on le garrotte.* — Râze invordunée ! O ma sœur la gêfre Parpue gontamnée gômme zorcière ! O mon goussins le Pautet, mis à mort lors te la ternière beste ! Et doi, nôtre anzêdre gommun, Poug jarché tes béchés t'Israël, Poug émissaire, ô Poug !

Mme DE RUCKENAU, *languissante.* — De quel bouc parle-t-il ?

BRUN, *pédant.* — Du bouc de Mendès, je pense, qu'en Egypte, terre de nos Dieux....

Mme DE RUCKENAU, *avec indifférence.* — Ah !... un journaliste ?

NOBLE. — Finissez-en avec ce coquin.... et qu'on m'en prépare les cuisses pour tantôt.

SCÈNE SIXIÈME

NOBLE, ISENGRIN, BRUN, Mme DE RUCKENAU, BEAUCENT, DEUX VACHES, etc.

NOBLE. — Quant à son complice exécrable, je le veux traquer jusque dans son repaire. Convoquez le ban et l'arrière-ban, connétable Isengrin ; Bruant le taureau mènera l'infanterie. Je compte qu'Aigle, notre hôte, nous confiera quelques escadrons volants. Mobilisez tous les lombrics pour creuser des contre-mines et les castors comme pontonniers. Hardy, le léopard, portera ma bannière : je créerai des chevaliers sur le champ de bataille. Je mettrai le siège devant Maupertuis ; nous brûlerons, s'il le faut, pour l'enfumer, une forêt alentour, mais, je le jure, je détruirai jusqu'au souvenir de cette impie, railleuse et rebelle famille des Renards.

BRUN, *à Mme de Ruckenau.* — *Canis vulpes.*

NOBLE. — Ho, je ferai justice.

ISENGRIN, *à Mme de Ruckenau.* — Une chasse au renard, Madame : quel plaisir de reine !

Elle se détourne irritée.

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES, GOUPIL et GRIMBERT, encore invisibles de la cour.

LE CARDINAL GRIMBERT. — Quelle rumeur ! Arrêtons-nous.

GOUPIL. — Rassurez-vous, mon oncle : Tybert seul..... Mais on ne revient pas de l'autre monde ; et tenez, ils viennent de tuer Bellyn. Voyez sa tête, là-bas, sur une pique.

NOBLE, *hurlant.* — Mieux encore : je me ferai amener Goupil tout vif... oh ! qu'on me le présente seulement.

Il lève la griffe d'un geste formidable.

GOUPIL, *apparaissant sous la patte brandie du roi.* — A votre disposition, mon bien-aimé maître.

NOBLE, *stupéfait.* — Comment, effronté bandit, te voilà ?

BRUN. — Traître !

ISENGRIN. — Infâme !

Mme DE RUCKENAU. — Quelle imprudence !

GOUPIL, *naïf.* — M'aurait-on calomnié auprès de vous, Sire, pendant mon absence ? J'en ferai, dans ce cas, s'il vous plaît, repentir les imposteurs.

NOBLE. — Quoi ! oses-tu nier ?

BRUN. — Que tu nous a tous dupés ? que tu m'as rendu victime des abeilles ?

GOUPIL, *faisant bonne mine malgré sa petite taille, devant son énorme accusateur.* — De votre gloutonnerie, baron, de votre indélicatesse ! J'aurais pensé que vous ne prélèveriez qu'un tribut, comme je le fais en ma qualité de maître, sur mes fermières les abeilles : vous vous êtes rué ainsi qu'au pillage. En vain vous ai-je crié quand j'ai vu leur colère légitime : — « Au secours, Brun !... Mesdames les abeilles, Messieurs les frelons... » Ils n'écoutaient rien. J'ai dû fuir. Votre goinfrerie à vouloir entrer tout entier dans ce dépôt où, plus mince pourtant, je ne hasardai jamais que la pointe d'un museau discret, votre goinfrerie a été punie. Est-ce ma faute si vous avez voulu vous régaler à mes dépens plus que de raison ? Ah ! je vous le pardonne bien, quant à moi. Mais me calomnier ici bassement pour vous venger, vraiment voilà qui n'est pas chevaleresque.

BEAUCENT. — Laissez-moi le confondre.... (*Il lui jette la tête de Lampe.*) Et cette tête ?

GOUPIL. — Oh ! pauvre Lampe, pauvre cher ami ! Qui a osé ?... Hélas ! et j'y perds les plus grands trésors en sus ! car je vous envoyais par lui, ô mon roi, les plus rares joyaux qu'il y ait au monde : l'escarboucle qui éclaire, chacun sait cela, au milieu des ténèbres ; un os de panthère, relique très précieuse, puisque empêchant toute corruption, il préserve son possesseur des maladies et des infirmités ; enfin le fameux miroir où... Qui aurait jamais cru que le bélier tuerait Lampe et vous volerait cette offrande ? Il faut donc se défier, quoi ! là même où personne ne soupçonnerait des ruses et des dangers ! Ah ! misérable Bellyn, qu'on le produise ici et qu'il avoue...

ISENGRIN. — Sa complicité avec toi ?

GOUPIL. — Qu'on l'amène, Sire, qu'on nous confronte ! Je ne puis mieux dire !

NOBLE. — Vous entendez, Beaucent. Faites venir Bellyn.

BEAUCENT, *à la vue de la pique apportée par une Vache.* — Justice est faite.

Mme DE RUCKENAU. — Comme il a bien dit cela, mon prince ! Oh,

j'aime ces expressions majestueuses de la justice bestiale. (*A part.*) Et puis cela vous clôt, net, un débat.

GOUPIL, *au cardinal Grimbert.* — Ma foi! vive la peine de mort!

ISENGRIN. — Un instant! Bellyn ne peut plus parler, Brun s'est laissé imposer silence, le marquis Tybert est... la Nature sait où. Mais je survis, moi. Et la clameur que j'ai soulevée contre toi, félon, ne retombera pas ainsi! Nieras-tu tes innombrables méfaits à mon égard?

GOUPIL. — Je ne nierai point que vous me haïssez d'une haine très amère. Et les malheurs que votre naturel violent vous cause, vous me les attribuez : c'est le fait ordinaire des pauvres esprits.

ISENGRIN. — Malheureux! tiens, cette marque-là de Fauvel le cheval?

GOUPIL. — Jugez, Sire, de la mauvaise foi avec laquelle il m'attaque. Et toi, réponds toi-même. Pourquoi voulais-tu assaillir le poulain?

ISENGRIN. — Mais... je... et toi, du reste, n'étais-tu pas avec moi?

GOUPIL. — Voyez comme il se trouble. O le pauvre orateur. Mais aussi la triste cause! Avoue-le, va : le joyeux Fauvel s'ébattait aux prés ; j'admirais, sans y entendre malice, ses formes fines et gaies. Vos yeux étincelaient : ce que remarquant, je m'entremis pour vous rendre service. — « Joli bachelier, fis-je, mon ami que voici désirerait vivement vous plaire : c'est le riche et noble comte Isengrin ; et vous, comment vous nomme-t-on? — Lisez mon nom, messire. On l'écrivit en onciale sous mon escarpin. » Je déchiffre mal les lettres d'autrefois; mes parents étaient de pauvres gens. Isengrin s'élança, tout fier de son savoir. — « J'ai fait mes études aux Chartres. » Il fit une cruelle école : de là, ces six marques sur sa gueule. Fauvel portait six clous. Je le crois fort loin s'il court encore. Je vous ramassai, Isengrin.

ISENGRIN. — Ah! scélérat! Je porte vingt blessures qui me viennent de toi.

GOUPIL. — De moi si petit? vous raillez. Ne sont-elles pas plutôt l'effet sur l'imagination frappée de Mme votre mère, quand elle vous portait?

ISENGRIN, *hors de lui.* — Quoi! tu te vantes même de la mort de mon père causée par le tien!

GOUPIL. — Ah, Majesté, il insulte le vôtre.

NOBLE. — Qu'est-ce à dire?

GOUPIL. — Ce fut pour sauver votre père que le mien, grand médecin, lui prescrivit la peau d'un loup toute fraîche : il aimait tendrement le comte Primaut, il n'hésita pas néanmoins à vous le sacrifier.

NOBLE. — Il est vrai.

BRUN, *apeuré.* — Hardi, Isengrin, ou la canaille va triompher encore.

ISENGRIN, *avec effort.* — Eh bien, puisqu'il le faut, ne parlons pas des morts. Mais moi, moi, ne m'as-tu pas trompé indignement devant mes yeux, oui, Sire, devant mes propres yeux, avec la comtesse ?

GOUPIL, *pudiquement.* — Ah ! que cela est vilain, de déshonorer en public, dans une haine aveugle, jusqu'à sa propre femme. J'aurais plutôt souffert la mort que de dévoiler, moi qui eus pourtant le beau rôle, en somme, un tel secret.

Mme DE RUCKENAU. — Charmant Goupil !

NOBLE. — Bah ! contez-nous cela, Goupil.

A Mme de Ruckenau, la pinçant.

Et que ceci vous serve de leçon, Madame.

GOUPIL. — Non, pour rien au monde, je n'eusse touché à l'honneur d'une aussi haute dame. Mais puisque tu l'as fait, il faut pourtant que je me justifie.

ISENGRIN. — Te justifier, traître, assassin, adultère ? Nieras-tu que tu m'entraînas, par des chemins de toi seul connus, sur un étang glacé ?

GOUPIL. — Où vous désiriez pêcher des poissons. Ce sont étrangers : le meurtre en est louable. J'y consentis, et, par un étroit défilé, vous menai à un trou qu'on avait pratiqué dans la glace de ce lac aux bords escarpés.

ISENGRIN. — Ajoute que tu me dis d'y tremper ma queue, afin que les poissons vinssent y mordre. Nul ne venait. C'était une nuit glaciale.

GOUPIL. — Un clair de lune resplendissant. C'est par ces nuits-là que la nature se repeuple. Mais vous ne pensiez qu'à votre grossière envie d'une friture.

ISENGRIN. — Je m'impatientais. Il me disait, Sire : — « Ne sens-tu rien ? » Effectivement, je crus que cela mordait tout doucement. Ah ! trop crédule, c'était la glace qui se reformait. Mais il me répétait : — « Attends, attends encore, tu enlèveras tout d'un seul coup, tu auras une pêche miraculeuse »..... Enfin, je me rends compte. Trop tard ! Il riait, l'infâme, à voir mes vains efforts. — « Hersent », criai-je. Elle bondit sur la glace, d'une hauteur effrayante. Et Goupil s'enfuit. Mais elle le poursuivait de près. Seulement, vous connaissez ses tours et ses détours lorsqu'on le chasse. Tantôt je l'apercevais sur les collines, tantôt il passait près de moi, me raillant encore et m'insultant de quelque camouflet au passage. Quelquefois, quand Hersent se précipitait dans un chemin, Goupil se trouvait déjà au-dessus d'elle, et, d'un bond, à l'instant où elle montait vers lui, retombait bien loin au-dessous. Je grelottais. Eux semblaient en nage. Tout à coup, il revient hors d'haleine par le même étroit défilé que

nous avions pris tous deux en arrivant : ses yeux brillaient d'un éclat infernal. Quel tour me réservait-il ? — « Bien-aimée Hersent, ne le manque pas, — clamais-je éperdu : il prend le sentier étroit. » Ma femme, Sire, s'élance derrière lui au moment où il descendait de nouveau sur la glace; je le crus pris, le bandit; mais, ô effroi ! je vois bien Hersent s'engager dans la sente, mais soudain incapable d'avancer davantage. Ses formes dodues l'arrêtaient à mi-chemin. Goupil me ricanait au visage et d'un coup de patte me releva les oreilles, puis rebondit dans les roches. Je l'aperçois qui arrive derrière Hersent : — « Prends garde, m'écriai-je : le renard t'a tournée; recule, retire-toi, vite... »

Mme DE RUCKENAU. — La comtesse ne se montrait-elle pas bien lente à vous obéir?

ISENGRIN. — Ah !... Voilà ce qui me désespère. Pourquoi s'attarda-t-elle? Elle craignit de gâter son pelage, m'a-t-elle expliqué depuis.

BEAUCENT. — Sa robe est si belle!

NOBLE, *riant.* — Goupil, et vous abusâtes de la situation?

Mme DE RUCKENAU. — ..... Et de la dame !

GOUPIL. — Excusez-moi : cette course folle m'avait comme grisé; puis ce clair de lune..... De plus, pour tout dire, les temporisations de la comtesse Hersent...

Mme DE RUCKENAU. — Vous parurent une invite.

BEAUCENT. — Parbleu!

NOBLE. — Enfin... vous lui fermâtes la retraite. Et vous, Isengrin, il continuait à vous regarder de ses yeux luisants, n'est-ce pas ? mais ceux de la belle Hersent, qu'exprimaient-ils? Ah, j'aurais voulu passer par là...

Se reprenant avec majesté.

— *incognito,* s'entend.

GOUPIL. — J'atteste que le noble comte a fait son possible pour empêcher ce péché, dont il me faut désormais repentir.....

LE CARDINAL GRIMBERT. — Bien, Monsieur; bien.

GOUPIL. — ... Seulement, je n'y parviens pas. Hélas! comte, vous aviez la queue prise dans la glace. Dure situation pour un mari qui se voit outrager. Il tirait dessus, de quels efforts désespérés! mais sans succès.....

Mme DE RUCKENAU. — Et cela.... dura longtemps?

GOUPIL. — Sait-on ? Isengrin seul peut vous le dire, gracieuse Dame. Il put compter les instants..... Toutefois, quand il s'arracha, délivré (dans quel état !), je me trouvais, par bonheur, assez loin pour voir sa poursuite sans la craindre, en somme, autant que celle de mes remords.

LE CARDINAL GRIMBERT. — Très bien, très bien, mon neveu.

NOBLE. — Mais Hersent ne s'élança-t-elle pas, aussitôt libre, à la vengeance ?

GOUPIL, *modeste*. — ... Je ne sais ce qui la retint.

BRUN. — Ne devait-elle pas d'abord dégager et soigner son époux, qui gisait inanimé, la queue saignante, sur l'étang? Vos rires sont cruels, Madame.

Mme DE RUCKENAU. — Ah ! ah ! j'en serai malade.

ISENGRIN, *effaré, hors de lui*. — Quoi ! est-ce toute la vengeance que je trouve?

GOUPIL. — Ah ! compère, quelle folie, croyez-moi, de vous être soucié de si peu de chose, et comment peut-on mettre son honneur dans un autre que soi, dans une femme surtout, cette source empoisonnée de tous les désordres? Pour moi, l'on me dirait d'Ermeline tout ce qu'on voudrait, eh bien, je n'en croirais pas un mot : imitez-moi.....

ISENGRIN. — Sire ! c'est par votre patte de justice que vous régnez : l'obéissance d'une nation à ses lois et à qui gouverne en leur nom n'a de durée qu'autant qu'ils demeurent équitables. C'est donc pour vous et votre puissance que je plaide lorsque, devant votre trône, je crie haro sur celui-ci.

NOBLE, *bonhomme*. — Isengrin, croyez-m'en, désistez-vous de votre clameur : vous n'avez nul intérêt à proclamer votre honte. Les barons et les comtes, les riches, les rois eux-mêmes (*il lève la patte avec emphase au-dessus de sa tête*) sont exposés à ces... ennuis ; tous ceux qui tiennent les hauts emplois sont nécessairement ce que vous pensez être : c'est un petit inconvénient de l'éclat qui attire sur eux l'attention en les éblouissant. Jamais, pour une telle bagatelle, je ne vis mener pareil tapage. Les chagrins domestiques sont toujours de ceux dont il vaut mieux ne rien dire...

LE CARDINAL GRIMBERT, *prêchant*. — Les passions sont le propre de l'homme. Qui les subit a seul droit de s'en plaindre. Goupil aimait Hersent depuis longtemps, et Mme Hersent n'eût sans doute point entamé ce débat, s'il avait dépendu d'elle. Pour Isengrin, il faut avouer qu'il a pris cela beaucoup trop à cœur et qu'il aurait dû se garder d'en instruire le Roi et le baronnage : malheur à celui par qui le scandale arrive ! Il l'éprouve en ce moment. Je l'en aurais prévenu s'il m'avait demandé conseil à confesse. Qu'il veuille bien examiner un peu : s'il reste la moindre trace du délit, si sa maison est endommagée ou si ses meubles sont brisés, enfin s'il a perdu dans tout cela la valeur d'une noix de coudrier, eh ! je m'engage, au nom de Goupil ici présent, à tout remettre en état.... Hélas ! la honte de tout cela va retomber sur une noble dame, et la dernière des taupes aura lieu, dans son obscure envie, de se réjouir.

ISENGRIN. — Cardinal !

BRUN, *le retenant.* — Paix, paix, camarade, ne nous créons pas un ennemi de plus. Je crois qu'il faut plutôt nous assurer un abri d'ici peu et une place forte.

ISENGRIN. — Ainsi, ô rage! nous n'aurons dédommagements ni pour ton visage, baron.

BRUN. — Ni pour ton derrière, mon pauvre ami.

ISENGRIN, *avec éclat.* — Et il faudra sans doute que nous présentions des excuses à ce vilain petit rousseau?

NOBLE, *un peu excédé.* — Allons donc! D'aussi grandes bêtes que vous étaient de taille à se défendre: quoi! un Ours, un Loup, bafoués par un être aussi faible, s'abaissent à recourir à la protection des lois. Fi donc!

ISENGRIN, *exaspéré.* — Oh! parbleu...

Il est interrompu par l'arrivée de Tybert qui, d'un signe, l'arrête.

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, TYBERT

TYBERT, *un œil bandé; la voix presque féminine.* — Prenez garde, beau sire, que, tout Lion que vous êtes, cet infâme bouffon ne vous traite un jour comme eux! Il n'épargnera personne. Il ne s'attaque pas d'ailleurs qu'aux forts: je ne suis point un sot, que je pense; je suis votre proche parent; et voilà comme il m'a traité.

NOBLE. — Ah! Dieu, cher enfant, dans quel état?

GOUPIL, *à part.* — Je voudrais bien être à Maupertuis.

LE CARDINAL GRIMBERT. — Quoi, ne me le disiez-vous pas disparu?

TYBERT. — Vous avez beaucoup d'esprit, maître Renard. Mais cela tient peut-être aussi à ce que vos victimes ne peuvent trop souvent, de l'autre monde, vous répondre. J'en reviens presque, divine duchesse.

Mme DE RUCKENAU. — Aimable Tybert, auriez-vous perdu cet œil, hélas?

TYBERT. — J'ose depuis peu espérer qu'il puisse revoir vos charmes. Longtemps je craignis que mon âme seule revînt jamais errer autour d'eux, Madame.

Mme DE RUCKENAU. — Goupil, Goupil, vous n'avez point fait cela! oh, justifiez-vous, je vous en conjure.

TYBERT. — Oui, justifiez-vous, messire. J'en serai, pour ma part, ravi. Je confesse que j'eus le tort d'entendre les cris de mort du pauvre Lampe, lorsque vous l'égorgeâtes.

NOBLE. — Tu l'as tué!

TYBERT. — A ce niais de Bellyn, vous contâtes une histoire: que Lampe était ivre; et vous renvoyâtes le confiant argentier avec un sac

où se trouvait, en guise de cadeau pour sa Majesté, la tête du malheureux courrier.

BRUN. — Et l'on a mis à mort l'innocent !

Mme DE RUCKENAU. — Encore une erreur judiciaire !

NOBLE. — Silence ! Ce qui a été jugé juste, voilà le juste. Où prendre ailleurs un critérium que dans les précédents ?

BEAUCENT. — Admirablement dit. Avant le premier jugement, où y avait-il une justice ? Vous parlez comme le Droit en personne, Monseigneur.

TYBERT. — Ah !... Bellyn est donc mort ? Paix à son âme ! N'est-ce pas, cardinal ? Mais la mort de Lampe n'eut rien de légal, que je sache. Je pensais vous en informer à temps. Le maudit Percehaie m'aura vu aux écoutes.... J'étais condamné ! Inquiété par le goût des panades que me servait depuis quelque temps dame Ermeline, je partis le soir même pour une chasse aux souris dont m'avait parlé négligemment Goupil, deux ou trois jours plus tôt : ma parenté avec vous, Sire, me donnant en même temps que le sang des Félins, non seulement le goût, mais le droit de la chasse. Pas de plaisir plus princier, et je suis prince du sang !

Mme DE RUCKENAU, *attendrie*. — Que de fierté dans ce souple petit corps !

TYBERT. — Vous le devinez, comme j'aurais dû, en vérité, le deviner : à la lucarne par où je pénétrai, un nœud coulant m'attendait ; la planche où je posai les pieds en enjambant la fenêtre... disparut sous moi ; et je tombai, étranglé, dans le vide. Au même instant, les gardes, attirés par le bruit, d'épouvantables molosses, se ruèrent sur moi en hurlant, me démirent une jambe, m'éborgnèrent presque et se mirent à me déchirer à belles dents. Alors le désespoir m'a donné une force surnaturelle ; j'ai rompu en bondissant la corde où je mourais, et je m'enfuis en délire... D'honnêtes poules du voisinage m'ont charitablement soigné. Une entre autres, dame Copette, dont je ne puis prononcer le nom sans des larmes...

NOBLE. — Ah, cousin, je la récompenserai royalement, je te jure !

TYBERT. — Hélas ! la voici.

GOUPIL. — Oh ! oh ! qu'est-ce à dire ?

Il cherche du regard une issue.

ISENGRIN et BRUN, *surgissant à ses côtés*. — Halte-là, beau Sire.

Mme DE RUCKENAU. — L'infortuné !... Mais aussi ce charmant Tybert, si parfumé... Mon cœur se déchire.

NOBLE. — Pour qui cette funèbre pompe ?

SCÈNE NEUVIÈME

LES MÊMES. Cortège formé par : CHANTECLER, tenant du coin de son aile un mouchoir devant son bec ; les DEUX ANIMAUX en croque-morts

portant sur une civière le cadavre d'une Poule recouvert d'un drap mortuaire DEUX POUSSINES, en deuil ; COUART, MORHOU (etc.).

CHANTECLER. — Ah !... ah !...

COUART et MORHOU. — Hélas ! hélas !

CHANTECLER. — Hélas !

COUART. — Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau.

CHANTECLER. — Ah ! dites avec moi le chant des funérailles.

MORHOU. — Tous, hurlons tous à la mort.

CHANTECLER. — Et appelons le jour de justice et de colère.

TYBERT. — *De profundis, Domine, de profundis...*

CHANTECLER. — O jour de colère, de colère et de deuil...

COUART et MORHOU. — Copette, Copette, dame Copette.

CHANTECLER. — Femme adorable et sainte.

TYBERT. — O sainte, sainte Copette.

BEAUCENT, *éclatant en sanglots.* — Quoi, Copette, l'honnête Copette?

CHANTECLER. — Mise à mort.

BRUN. — Mise à mort! Mais par qui, grands Dieux?

NOBLE, *rugissant.* — Par qui, par qui, dites-le, Chantecler, que je la venge aussitôt! Votre aspect, votre chant me font frissonner. Par qui, dites-le sans crainte.

CHANTECLER. — Par le meurtrier des petits, par le rebelle, par le bandit.

COUART, MORHOU, CHANTECLER et TYBERT, *ensemble.* — Par Goupil.

BRUN et ISENGRIN. — Par Goupil! Goupil, toujours.

CHANTECLER. — Venez, lamentables orphelines, venez demander à cet assassin la vie de votre mère. Ah ! de toutes les régions du ciel, advolez ici, oiseaux trop confiants, cigognes et grues et pintades désolées, corbeaux mis pour toujours en deuil; arrivez aussi, lapins et rats au désespoir, têtards privés de leurs parents, venez, venez réclamer les objets de votre tendresse.

TYBERT. — Et dont les restes font des caves de Maupertuis, horreur! un immense ossuaire, que j'ai parcouru. Ah! cardinal, priez pour eux!

LE CARDINAL GRIMBERT, *se courbant.* — Eleison, Kyrie, eleison.

NOBLE. — Il est donc vrai! Et comment l'as-tu mise à mort celle-là? réponds?

CHANTECLER. — Il feignit, la rencontrant, d'être malade : étendu au bord d'un fossé, il haletait péniblement. En vain dis-je à Copette : Défions-nous, ma chère âme; partons. Elle n'a jamais écouté que son cœur, la pauvre créature.

TYBERT. — O très douce Copette, couveuse de toutes les faiblesses.

CHANTECLER. — Elle vint s'abattre auprès du traître... Ah! je vis des plumes voler. Je m'élançai en courroux!

COUART. — Rien qu'à ce souvenir, je me sens faiblir. Soutenez-moi, mon voisin.

MORHOU. — A la poursuite du meurtrier, je me précipitai ; je perdis ses traces.

NOBLE. — Quiconque touche aux cœurs de charité, qu'il soit anathème et maudit !

TYBERT. — Et souvenez-vous qu'elle vous fut nourrice.

Mme DE RUCKENAU. — Une poule, nourrice ?

NOBLE. — En effet : combien de fois, à mes enrouements enfantins, elle offrit, la bonne dame, pour remède un ingénieux et lénitif lait de poule !... Que Blanche, l'hermine, annonce au dehors la réunion du tribunal et sa sentence. Tybert, siégez à ma senestre : faites-lui place, s'il vous plaît, Mme de Ruckenau. Comte Isengrin, à ma droite. Vous, Brun, ensuite ; et vous, Beaucent, près de Tybert.

LE CARDINAL GRIMBERT. — Cela va mal, mon neveu.

GOUPIL. — Je voudrais bien être à Maupertuis. O Ermeline, que ne t'ai-je écoutée ! Pourtant c'eût été la lutte ouverte... Et puis, pouvais-je prévoir ?

NOBLE. — Les faits, pour le coup, s'établissent suffisamment : rébellion, lèse-religion, offenses au droit des gens dans la personne de mes ambassadeurs, lèse-majesté sur un membre de ma famille, faux témoignage, adultère et attentat à la pudeur, vols, assassinats et tentatives d'assassinats avec préméditation et avec les circonstances aggravantes de la perfidie, de la cruauté la plus raffinée et du cynisme... Tybert, que prononcez-vous ?

TYBERT. — La mort, — avec torture préalable.

NOBLE. — Et vous, mes pairs ?

ISENGRIN. — La mort la plus sanglante. Tue ! tue !

BRUN. — La plus ignominieuse. Qu'on l'assomme !

NOBLE. — Et vous, Beaucent ?

BEAUCENT. — Je me rallierai à votre avis, mon roi.

NOBLE. — Avez-vous maintenant quelque chose à ajouter pour votre défense ? ce serait de l'aplomb !

LE CARDINAL GRIMBERT. — Laissez-moi dire cependant quelques mots pour lui : ses intentions ne furent pas d'abord criminelles. Il n'a tué Lampe qu'à la suite d'une querelle, surgie entre le courrier, qui était ivre de serpolet, et l'un des enfants, dont Ermeline avait pris la défense. Un mari ne doit-il pas faire respecter sa femme ? Goupil perdit la tête...

TYBERT. — Et confia celle de Lampe au trop crédule Bellyn ?

LE CARDINAL GRIMBERT. — Il se sut espionné par vous, dont il connaît la haine : il ne vous retint donc pas sur le chemin de votre malheur.

TYBERT. — Et Copette ? et Copette ?

CHANTECLER. — Infortunée Copette !

MORHOU et COUART, *hurlant de douleur.* — Dame Copette! dame Copette!

NOBLE. — Oui. Malgré votre éloquence, Cardinal, je me prononce donc aussi pour la mort.

Mme DE RUCKENAU. — Ah!

CHANTECLER, *battant des ailes.* — Salut à toi, lion magnanime!

NOBLE. — Seulement, en considération des circonstances qui vous ont entraîné dans plusieurs de vos crimes et de la déplorable éducation que vous reçûtes, en reconnaissance aussi des bons services de feu votre père, dans l'intention enfin d'épargner les nerfs trop délicats de la beauté qui daigne s'apitoyer sur votre sort, nous supprimons la torture, inutile raffinement et qui d'ailleurs, Messieurs, lui rendrait la mort désirable. Remerciez-nous, Goupil.

LE CARDINAL GRIMBERT. — Remerciez sa Majesté.

GOUPIL. — En vérité... je ne saurais... comment...

TYBERT. — Le drôle connaît mille ruses... Qu'on nous confie l'exécution, Monseigneur!

NOBLE. — A toi donc, Tybert, d'y procéder avec l'aide de Brun et d'Isengrin. Mais rappelez-vous que Goupil ne mérite pas le fer : dressez-lui ici une potence. Je dépossède en outre sa lignée de tous ses biens comme de tous ses honneurs. Et vous, Chantecler, dont je ne puis entendre les affreux sanglots sans effroi, portez à sa demeure dernière la martyre : un peuple vous accompagnera! Je doterai richement ces tendres gélines, Pinte et Noirette, et les réserve à de hauts partis. Allez, intéressante famille!

Sortie du cortège.

Brun et Isengrin ont lié les pattes de Goupil. Ils le confient aux deux Vaches et vont chercher une potence, qu'ils rapportent en triomphe, précédés de Tybert, lequel alla les attendre à l'issue de la scène.

GEORGES POLTI.

(*A suivre.*)

POÉSIES

—

LES PASTORALES

De la musique avant toute chose.
VERLAINE.

C'est l'heure où l'on mène boire les vaches rousses
Qui s'en vont en rêvant et foulent la nuit douce.
La mare muettement songe
Où l'ombre du troupeau s'allonge
Sous la lune si calme, et quand vaches et veaux,
Flairant la vase, enfoncent leurs sabots dans l'eau;

Dans l'eau couleur des joncs et de la terre rousse,
La lune oiseau tremblant baigne son aile douce
Et le vent balance insensible,
Au-dessus du miroir qu'il ride,
A peine avec des mots sourdement chuchotés,
Tout endormis, deux vieux peupliers étêtés.

La mare à travers champs est poétique et douce,
Qu'abrite un cercle descellé de pierres rousses,
Et l'eau captive est toujours pleine
Jusqu'aux rives de clartés vaines,
Tantôt louches lueurs et tantôt rayons vifs
Des matins s'effeuillant ou des couchants furtifs.

A l'entour, c'est l'afflux houleux des tiges rousses,
Seigles, blés, sainfoin rose emmêlant des fleurs douces,
Puis des navettes et des raves
Dont se pénètrent les enclaves;
Et plus près s'étalant, des touffes de plantains
Et des serpolets gris au feuillage déteint;

A l'entour, c'est l'odeur du pain qu'on désenfourne,
Inépuisable et lente et qui vogue et séjourne,
Suave autant qu'une prière,
Parmi l'heure crépusculaire ;
C'est un flot déroulé de bien-être profond
Où l'écho du jour faux s'efface et se confond,

Et parfois sous les pieds fangeux des vaches rousses,
La chanson des crapauds surgit pure et très douce,
De l'argent flou des clairs de lune,
Semant ses notes une à une,
Dont flageolent discords les tons irrésolus
Par les champs sommeilleux que berce un angelus.



Les orges sous l'azur blémi
De l'aurore à peine ont frémi,
Tendrement au bord du bois rose,
Somnambulique, un merle cause ;
Très loin vers l'horizon bleuté,
Quelque part, un coq a chanté.

L'air de velours vibre en sourdine,
Comme une pâle mandoline,
Et, colombe au bord de son nid,
De flocons d'écume garni,
La source aux palpitantes houles,
Imperceptiblement roucoule.

Sur les mélisses diaphanes,
Il semble que frissonne et plane,
Semant des plumes dans le vent,
Un essaim pensif d'oiseaux blancs.
Aux sonorités cristallines,
L'air est une harpe câline.

Les chaumes s'étirent et songent,
Où des vols d'alouettes plongent,

Où s'étouffent des gazouillis;
A la lisière des taillis,
Comme des lèvres qui sourient,
Des roses vagues sont fleuries.

Et mon cœur, sans maîtres, ni gloses,
Soupire avec l'odeur des roses
Sauvages aux fossés des bois,
Avec, en la clarté qui croît,
Tournoiement de fuseaux d'aïeules.
Le bruisselis doux des éteules.



Je suis l'aire sonore aux rythmes des fléaux,
Quand les récoltes en hiver sont engrangées
Et que le grain luisant s'entasse par monceaux
A l'entour des hautes gerbes érigées.

Je suis ces mots très beaux et que l'on chante aux bœufs,
Alors que, la tiédeur du printemps apparue,
On s'en va retourner le chaume encor fumeux,
Les deux poings appuyés aux mains *de la charrue.*

Et je suis à travers le gazon rajeuni
Les bonds du poulain vif et que l'on désentrave,
Des brebis vous suivant quand on leur dit: « Véni (1) »
Et le heurt des sabots de la chèvre au flanc cave.

Je suis, en juin, le fredon sur les mélilots
De l'abeille enivrée; en la saison charmante
Des cerises, je suis le fifre des loriots,
Le crisselis des foins que la brise tourmente.

Je suis cet hymne d'or des blés tout crépitants,
Le cri doux des bleuets en foule,
Et cet appel profond, ce soupir haletant,
De la glèbe sur qui le soleil lourd s'écroule.

(1) En patois comtois.

Je suis la vigne avec l'écho de ses coteaux
Et ses roux néfliers où s'ébattent les grives;
Le chœur des vendangeurs près des rouges cuveaux
Et leur rire que l'air bleu du soir enjolive.

Je suis dans le jour gris qui mouille les troupeaux,
Le rythme délassant des cloches à la tierce
Et se mêlant au vent dont branlent les pipeaux,
Par les pâquis, les clapotis lents de l'averse.

Quand les celliers sont pleins de choux et de navets,
Je suis le clanchement de l'huys que l'on referme;
Je suis les longs récits, les bourdonnants rouets
Dans la cuisine heureuse et calme de la ferme.

Triomphants, familiers, sublimes, tous les sons
Que rend l'âme vibrante et forte de la terre,
Résonnent dans mon âme au même diapason:
Je suis l'âme vibrante et forte de la terre.

LE JARDIN DU PRESBYTÈRE

Le grand jardin paisible au flanc du presbytère,
Avec sa vigne en fleurs enlaçant ses préaux,
Dans la ville naïve au pavé solitaire,
Parmi les soirs d'été songe calmement clos.

De la crête des murs, l'azur torrentiel,
Etincelant comme en marge d'un vieux missel,
Coule, inondant le sol dont les mottes bleuissent,
Envahit les sillons que les taupes fouissent.

Au détour des sentiers, de hautes graminées
S'enchevêtrent, vulpins, flouves et paturins,
Tiges frêles par le moindre souffle animées
Et d'où l'essaim jaillit des pollens purpurins.

Entre les lys penchant leurs urnes diaphanes,
Souvent rôde, frôlant du bord de sa soutane
Les choux vermeils, la cive odorante, un vicaire
Qui tourne d'un doigt lent les pages du bréviaire.

Enguirlandé de lierre, à l'abri des buis noirs,
Se cache auprès d'un banc verdissant l'ancien puits,
Où la servante vient plonger ses arrosoirs,
Dont l'eau confusément sous la mousse bruit.

Un rosier blanc s'effeuille à côté de la treille
Sur la ciboule bleue et les feuilles d'oseille ;
Dans le vent poursuivant de sourdes litanies,
Vibrent des sphinx aux cœurs brûlants des pétunies.

Des iris violets aux luisances d'émaux,
Qu'un vol de moucherons incessamment harcèle,
Environnés du son de leurs minces pipeaux,
S'élancent du sol roux que la chaleur craquèle.

Le grand jardin pensif, à l'ombre de l'église,
Parfois s'emplit de vagues rumeurs amorties,
Du frisson des surplis au seuil des sacristies,
D'un chant d'orgue étouffé qui flotte et s'éternise ;

Des cantiques lointains des Enfants de Marie,
Confondus au babil d'un martinet qui jase,
A la chanson de rouet sur les menthes fleuries
D'une abeille étirant ses ailes de topaze.

Et quand l'air traversé d'un vol blanc d'angelus
Frémit, il semble qu'à l'appel des cloches frêles
Répondent les muguets dont branlent les coupèles,
Que s'émeuvent les carillons des mimulus.

Partout vogue, noyée au parfum des mélisses,
Que fane le soleil, l'odeur des reposoirs,
Des cierges consumés, de leurs larmes qui glissent,
Des résines fumant en l'or des encensoirs.



O cloître harmonieux, jardin du presbytère,
Qui sembles rapproché de l'azur infini,
Ambiance soyeuse où le cœur fait son nid
Dans un bourdonnement de ruche et de prière ;

Vieux jardin tout baigné du reflet des verrières,
Avec vos buis taillés pour des rameaux bénis,
Où la nature au ciel si tendrement s'unit,
J'aime à vous évoquer ! Et mon cœur se libère

Des heures sans beauté, dont l'idéal s'exile,
Rien qu'à ressusciter vos voluptés subtiles :
Près du portail sculpté, aux marches de son seuil,

Cette simplicité robuste de la terre,
Ces cris d'oiseaux mêlés aux chants d'orgue qui errent
Et ces parfums d'encens, de lys et de cerfeuil.

MARIE DAUGUET.

TROIS ARTISTES D'EXCEPTION

—

AUBREY BEARDSLEY, JAMES ENSOR EDOUARD MÜNCH

—

Le succès de ces hebdomadaires journaux illustrés, qu'on dirait destinés à pervertir toujours plus le goût du gros public, a créé pour les personnes de délicate sensibilité esthétique un nouveau supplice. C'est un petit supplice : c'est un supplice fait de piqûres d'épingles, qui dans les journées de surexcitabilité nerveuse, pendant lesquelles l'artiste ou l'amateur d'art devient cet *écorché moral* dont parlent les Goncourt, vous exaspère et vous devient insupportable. Il n'y a alors qu'à recourir, par besoin de réaction, aux estampes raffinées et suggestives des artistes d'exception.

Les artistes que j'ai choisis aujourd'hui pour consoler mes yeux et mon entendement de la vulgarité désolante des feuilles illustrées à bon marché sont un Anglais, Aubrey Beardsley, un Belge, James Ensor, et un Norvégien, Edouard Münch. Quoique apparentés par l'insigne supériorité de leurs tempéraments d'artistes, ils se présentent à nous avec des caractéristiques assez différentes.

§

Aubrey Beardsley, le jeune dessinateur anglais qui, au printemps de 1898, à peine âgé de vingt-sept ans, devait mourir victime d'une maladie implacable, est, sans doute, une des individualités les plus intéressantes dont l'art aristocratique du blanc et du noir puisse se glorifier pendant le dernier quart du siècle passé.

Devant son œuvre si nombreuse, si variée et à laquelle, fondant les éléments les plus divers, il a su imprimer une originalité saillante ; devant son œuvre, qui, censurée âprement par les uns et emphatiquement exaltée par les autres, a exercé une

influence si profonde sur les dessinateurs de l'Angleterre et de l'Amérique du Nord, suscitant toute une phalange d'imitateurs, on ne peut pas rester indifférent, et, si l'on a déjà autrefois cédé au charme de l'art d'exception, on finit bien vite par ne pas trouver exagérée l'appellation de géniale qui lui a été attribuée par ses plus fervents admirateurs.

Quoique, dès son enfance, d'une santé assez précaire, Beardsley fut cependant d'une précocité peu commune. Né le 24 août 1872, à cinq ans il donne des concerts de piano avec le plus vif succès, mais ensuite il renonce à la musique, et, après avoir suivi pendant plusieurs années les cours d'une école technique, à quinze ans seulement il commence à étudier le dessin, avec une vive passion, à l'Académie des Beaux-Arts de Londres. Les nécessités pressantes de la vie matérielle l'obligent, quelque temps après, à se consacrer au commerce, mais il ne se décourage pas, continue à dessiner et, à dix-huit ans, par l'intercession d'un admirateur convaincu de son talent, a la fortune vraiment singulière de voir confié à ses soins, quoiqu'il ne soit encore qu'un adolescent tout à fait inconnu dans le monde de l'art, l'illustration d'une réimpression de grand luxe de l'ancien roman chevaleresque *La Mort du Roi Arthur*.

Il s'appliqua aussitôt avec le plus vif enthousiasme au travail et, en un espace de temps relativement court, composa pour les volumes de cet ouvrage trois cents dessins à la plume d'une facture tellement adroite et appropriée, d'une élégance décorative tellement exquise et d'un archaïsme en accord si parfait avec le texte du quinzième siècle, qu'il s'attira aussitôt l'attention admirative des amateurs d'art. Un critique de *The Studio* écrivit un article fort laudatif, où il affirmait que ces dessins révélaient, avec une rare évidence, un artiste dont l'œuvre était, ce qui n'est pas du tout fréquent, aussi remarquable par l'invention que par l'exécution.

Cette première suite de dessins de Beardsley, comme l'a bien observé M. Pennell, présentent des traits de plume précis, impeccables, d'une sûreté de main prodigieuse, et sont remarquables surtout par leur ligne unique ininterrompue, renouant avec une grande habileté les extrêmes opposés, et conciliant les choses les plus diverses en un ensemble eurythmique et élégant. On ne distingue pas encore dans ces premiers dessins les caractères de malice perverse et d'excep-

tionalité maladivement bizarre qui devaient constituer un attrait plus puissant pour tous les raffinés, aimant, avec prédilection, comme le protagoniste d'*A rebours*, les créations artistiques excessives, irritées par la fièvre.

Nous les retrouverons dans l'illustration de *Salomé* d'Oscar Wilde, qu'il exécuta aussitôt après *La Mort du Roi Arthur*, et dans les nombreux dessins pour les deux revues d'art et de littérature d'avant-garde *The Yellow Book* et *The Savoy*.

Dans *La Mort du Roi Arthur* apparaît l'influence des Préraphaëlites anglais et surtout d'Edward Burne-Jones, mais dans les dessins suivants on découvre d'autres influences, qui se superposent et se succèdent, en se mêlant souvent et formant toujours quelque chose de nouveau, d'imprévu, d'inédit. Ce qui est prodigeux dans Beardsley, c'est la souplesse avec laquelle il se plie aux influences les plus variées, ayant néanmoins la force de se maintenir toujours personnel : il absorbe mais ne se laisse pas absorber, remarque judicieusement Arthur Symons.

Observez les centaines de dessins que Beardsley a exécutés pendant un petit nombre d'années, avec l'infatigable et fervent labeur d'un esprit orgueilleux et avide de gloire et sous la menace continuelle de la mort, et vous y trouverez toujours une originalité incontestable, composée des éléments les plus différents ; l'art italien du quinzième siècle passé à travers l'alambic du Préraphaëlisme anglais, l'art de l'Extrême-Orient, l'art de Watteau et des vignettistes du dix-huitième siècle et aussi l'art français le plus actuel. C'est une originalité bizarre, exubérante, excessive, mais qui possède, même dans ses intempérances, une extraordinaire intensité de suggestion.

§

Aubrey Beardsley appartient à la famille artistique des Baudelaire, des Barbey d'Aurevilly, des Rops et des Verlaine. Homme de décadence, assoiffé d'idéal, mais en même temps esclave des sens, la conception du mal, dans son cerveau, sous l'obsession du péché, s'exalte jusqu'au paroxysme et prend des apparences nouvelles, épiques ou grotesques, et lui présente des figures et des scènes dans lesquelles on ne reconnaît presque plus la réalité. Figures et scènes où vibre quelque chose d'une perversité raffinée et où on retrouve un intense mélange

de mysticité pure et de luxure brûlante. Rien de plus impressionnant en ce genre que les illustrations pour le drame déjà cité d'Oscar Wilde et surtout celles qui nous montrent la danse lascive de Salomé, Hérodiade en présence du plateau fatal et Salomé, agenouillée, qui fixe, d'un indicible regard de joie méchante de rancune et d'effarement, la tête tranchée de Jean-Baptiste, du sang de laquelle, tombant goutte à goutte sur le plancher, surgit fièrement dans sa pureté rigide et candide, un lys.

Quant aux illustrations du *Yellow Book*, destinées à déchaîner tout à coup les hostilités les plus véhémentes contre le dessinateur qui avait l'audace de dédaigner les scrupules puritains de ses compatriotes, on y retrouve surtout sa tendance particulière à déformer la structure humaine, mais non pas, comme chez les caricaturistes, pour obtenir des effets comiques, car ce qu'il se propose est de donner une plus grande élégance ou une plus vive expression psychologique aux figures qu'il esquisse avec une rare maîtrise de synthèse graphique, en gardant toujours, même dans les dislocations, les allongements, les contorsions, une harmonie singulière de proportions et de rapports et, je dirais presque, une anatomie irréprochable dans sa fantaisie pathologique.

Certes, plusieurs de ses figures, dans leur déformation hermaphrodite et provocante, semblent imaginées par un cerveau lascif et pervers; mais en d'autres la déformation apparaît, au contraire, suggérée par l'inspiration satirique d'un moraliste impitoyable, qui, avec la grotesque et bestiale laideur physique, se propose de dévoiler et de punir en même temps les instincts brutes et les appétits vicieux. Goya voulut faire quelque chose de semblable, avec ses fameux *Caprichos*, mais entre l'Espagnol et l'Anglais il y a non seulement la différence du tempérament personnel, mais aussi et surtout la différence entre un siècle et un autre, entre une race et une autre.

Du reste, dans l'œuvre d'Aubrey Beardsley, comme dans celle de tout véritable artiste, il y a une bonne part d'inconscience. Il évoquait sur le papier, d'un trait d'une merveilleuse sûreté synthétique, les étranges et quelquefois extravagantes fantasmagories de son imagination de visionnaire surexcité par la maladie; il donnait avec la plume ou le pinceau des

formes concrètes aux créatures bizarres, entrevues dans ses hallucinations et où les éléments de la réalité se trouvaient rassemblés ou séparés, corrigés ou déformés, comme dans les rêves. Mais je suis persuadé qu'il ne se faisait pas une idée très claire des significations mystérieuses que les scènes et les figures qu'il avait dessinées pouvaient prendre, ni des sentiments insolites qu'elles pouvaient provoquer dans l'esprit de ceux qui les regardaient avec une curiosité intense.

Ce dont, sans doute, Beardsley se préoccupait particulièrement dans ses compositions et dont il avait une vision tout à fait nette, c'était de la facture. Elle possède un grand charme et, en ses successives évolutions, demeure fidèle à la recherche de la ligne décorative ; exception faite pour les dessins des derniers mois avant sa mort, où apparaît tout à coup l'amour du clair-obscur. Ce qui caractérise la facture de Beardsley et en forme l'originalité singulièrement attrayante, c'est le contraste franc des masses blanches et noires, ou, pour être plus exact, des lignes noires, qui marquent le profil des choses et des personnes, renforcées souvent par des files de petits points noirs sur des superficies blanches, à côté de lignes blanches sur des superficies noires.

§

Quelques-uns trouveront, sans doute, que ces compositions d'Aubrey Beardsley ont quelque chose d'artificiel, d'anormal, de précieux, jugeront un peu puérile la recherche constante de l'anachronisme dans l'ameublement, l'habillement, dans tous ces petits détails qui constituent la singularité et la bizarrerie de ses dessins, et ils se croiront obligés d'accuser d'immoralité ses nudités lascives, ses déformations licencieuses, les poses ambiguës de ses figures. Qu'ils réfléchissent que ce jeune peintre anglais est un de ces artistes de décadence ou « d'exception » qui ne peuvent être appréciés que par une élite. Mais son art, pour ceux qui en ont aimé les extravagances et les anomalies, laisse dans le cerveau une empreinte profonde et ineffaçable.

Je n'ai fait, dans ces pages, que rapporter mes impressions et exprimer une appréciation personnelle sur l'art si caractéristique d'Aubrey Beardsley. Si quelqu'un de mes lecteurs désire savoir en outre quel homme singulier il fut, et connaître en

détail les œuvres nombreuses auxquelles il a eu la puissance de donner la vie en moins de huit ans, je lui conseille de lire les pages, si ardentes d'enthousiasme et, en même temps, si subtilement analytiques de la monographie que lui a consacrée Arthur Symons, critique clairvoyant et poète exquis, qui fut son ami le plus fidèle et le confident de ses aspirations esthétiques si raffinées. Mais je ne crois pas du tout superflu, avant de passer de Beardsley à Ensor, de faire remarquer à mes lecteurs que le symboliste halluciné de *Salomé* sut voir plus d'une fois, de son clair regard d'observateur perspicace, la réalité, ainsi que le prouve cette figure de *Messaline sortant du bain* d'un si cruel réalisme juvénalesque; que le déformateur mordant de la figure humaine sut plus d'une fois aussi, comme dans la composition inspirée par le CXI poème de Catulle, glorifier, avec une austère simplicité de lignes, la beauté du corps humain en toute sa pureté juvénile; que, enfin, le créateur de tant de monstres ventrus, aux pieds fourchus et aux visages ridés et ricaneurs, et de scènes licencieusement suggestives, sut évoquer encore, surtout dans l'illustration du petit poème héroï-comique de Pope *The Rape of the Lock*, des figures et des tableaux où l'on découvre toute la grâce exquise des vignettistes français du dix-huitième siècle, avec une pointe d'ironie anglaise.

§

De l'œuvre d'illustrateur à la plume et à l'aquarelle d'Aubrey Beardsley comme de celle de dessinateur et de graveur de James Ensor on peut affirmer, avec Edgar Allan Poe, qu'*on y trouve du beau, du licencieux et du bizarre en quantité.* Mais quelle différence profonde entre la sensualité raffinée et perverse d'intellectuel aristocratique du premier, qui, même au milieu des pires extravagances, ne perd jamais le goût des élégances les plus subtiles et recherche toujours l'exquisité harmonieuse de la ligne décorative, et l'exubérance tumultueuse et d'une brutalité grotesquement réaliste du second, qui, en sa misanthropie impitoyable, emprunte à la fantaisie ingénue et grossière de l'enfance et de la plèbe la vision de squelettes, de diables et de masques, et les trivialités rabelaisiennes dont il aime se servir pour vilipender et châtier les ridicules comme les turpitudes du misérable troupeau humain !

James Ensor, dès ses premiers essais de peintre, sut appliquer avec un vif enthousiasme et une grande audace personnelle les théories des impressionnistes français sur la lumière et son action transformatrice; il réussit ainsi à appeler l'attention sur lui et, en même temps, à susciter les hilarités balourdes du gros public, des critiques rétrogrades et des artistes fidèles aux traditions académiques. Les moqueries, les injures et les hostilités se manifestaient surtout par le refus d'accepter dans les salles des expositions publiques ses tableaux et ses dessins, dont plusieurs devaient, quelques années plus tard, être acquis, à titre d'honneur, par les plus importantes galeries européennes d'art moderne. Cette hostilité première contribua sans doute à exaspérer la native vision ironique et pessimiste d'Ensor. Un beau jour, il se décida enfin à prendre en main la pointe de l'aquafortiste et s'appliqua avec ferveur à graver le métal, en produisant, pendant presque quinze ans, une centaine de planches d'une facture quelque peu fébrile de rapidité, mais toujours fort habile et d'une grande originalité. Toutes les classes de la société y défilèrent, malmenées avec une grotesque virulence; tous les vices, les faiblesses, les vanités de nos contemporains, dont la laideur y est exagérée à l'extrême, y sont exposés à la berline. Quelquefois, même, la satire y devient âprement personnelle et un critique trop sévère ou un ennemi imprudent y apparaît sous l'aspect ridicule ou cruel du mauvais larron suspendu à la croix, d'un juif perçant avec sa lance le flanc de Jésus ou d'un démon muni de cornes énormes et d'une queue démesurément longue.

Par cette représentation impitoyable et souvent calomnieuse de l'humanité, James Ensor nous révèle ses origines anglaises, qui l'apparentent cérébralement aux Hogarth, aux Rowlandson, aux Gillay, et justifie l'appréciation qu'a donnée Octave Maus de son âpre et violent sens comique, lorsqu'il a écrit : « La raillerie est lourde : elle évoque le comique macabre des clowns britanniques, qui pour plaisanter s'assomment à coups de maillet. » Mais le sang flamand, qui lui vient de sa mère, apparaît avec encore plus d'évidence dans ses bizarreries diaboliques grotesquement sensuelles et plus d'une fois d'une grossièreté plébéïenne, qui le rapproche plus que de tout autre dessinateur des siècles passés, de Hyéronimus Bosch et de Peter Breughel le vieux.

§

Les estampes de James Ensor, ainsi que les dessins de Beardsley, les eaux-fortes et les lithographies de Münch, dont je parlerai plus loin, sont destinées à plaire seulement à une élite intelligente, tandis que la grande majorité, après en avoir regardé un petit nombre, s'en éloignera, prise d'un sentiment d'ennui et de dédain. Cette majorité est composée de tous ceux qui ne veulent ni ne savent réprimer leur premier mouvement de répugnance en présence d'une expression esthétique vraiment nouvelle. Toute nouveauté demande une initiation plus ou moins longue et contrarie les tendances de notre esprit, de nos yeux et de nos oreilles, esclaves de l'habitude, qui nous portent à rechercher et à préférer aux impressions neuves celles déjà ressenties et qui déguisent plus ou moins d'habileté. Et voilà expliquées les injustices cruelles à l'égard des novateurs, soit poètes, soit peintres ou musiciens, injustices qui, vingt ou trente ans plus tard, semblent bien souvent invraisemblables.

Quoique, par l'inclination naturelle et l'éducation particulière de mon esprit, je sois sympathiquement disposé en faveur des artistes d'exception, et que je ressente un vrai plaisir à découvrir les attractions cachées et à pénétrer l'essence intime de leurs œuvres, je ne goûte pas également toutes les estampes d'Ensor. Certaines évocations de monstres grimaçants et de démons gigotants me semblent d'un intérêt médiocre et même un peu enfantin ; quelques-unes, d'une intempérance caricaturale, ne méritaient pas d'être fixées en la forme noble et laborieuse de la gravure sur métal, mais seulement d'être jetées sur le papier en un rapide croquis. Quelques autres enfin nous apparaissent grossières (à nous, latins du vingtième siècle), dans leur verve scatologique, où se complurent pourtant le grand Rabelais et les anciens peintres flamands.

Mais combien d'autres, à côté de celles-là, dans la collection assez nombreuse des gravures d'Ensor, méritent, par leur originalité d'invention et par leur intensité d'expression, d'être classées parmi les estampes les plus belles et les plus intéressantes qui aient été exécutées dans ces derniers vingt ans. Elles révèlent en leur auteur un artiste d'un rare génie, dont la vision du monde est tout à fait individuelle et qui a vrai-

ment à dire quelque chose de différent de tous les autres.

De ces eaux-fortes, trois me semblent particulièrement caractéristiques : *La Cathédrale, Le Triomphe de la Mort* et *L'Entrée de Jésus à Bruxelles le mardi gras de l'année 1894.*

La première, d'une facture délicate et minutieuse, tout à fait digne de figurer à une place d'honneur dans la plus triée des collections d'estampes de musée d'art, présente un contraste frappant entre la noblesse austère d'un temple grandiose, qui élève vers le ciel son clocher gothique, et la vulgarité bruyante de toute une populace, qui, en un jour de fête, grouille à ses pieds. La seconde est peuplée par une foule d'hommes et de femmes, d'une laideur de larves, qui, en proie aux appétits les plus honteux et exaltés par l'orgie, se pressent par les rues et aux fenêtres, menacés de tous côtés, par des petits démons, pour eux invisibles, et par la Mort, avec sa faux implacable. La troisième, d'une invention de parodie fort bizarre, confirme qu'Ensor est incomparable lorsqu'il ridiculise la lourderie bestiale des foules, marchant par masses festoyantes et tapageuses à travers les rues et les places d'une grande ville.

Un comique moins amer et une fantaisie moins impétueuse apparaissent en deux autres de ses estampes, *La Bataille des éperons d'or* et *Les Bains d'Ostende.* La première est de sujet historique et héroïque, la seconde toute moderne. Toutes les deux sont bien amusantes surtout par le grand nombre de figurines aux attitudes extravagantes et bouffonnes.

Mais l'observateur cruel réapparaît dans une suite de huit petites gravures, où Ensor, reprenant le vieux thème des péchés capitaux, démontre qu'il n'y a pas de sujet usé qui ne puisse être rajeuni par l'imagination fervente d'un artiste original.

Le petit groupe d'eaux-fortes : *Le Christ calmant la tempête, La Tentation du Christ, Le Christ aux mendiants, Le Christ aux enfers*, etc., où il met en scène le Rédempteur, est remarquable surtout par la noblesse spirituelle qu'à la tête de Jésus a su donner cet artiste, qui, dans tout le reste de son œuvre, s'est complu, avec une constance impitoyable, à dénigrer la figure humaine.

Parmi les autres gravures, assez nombreuses, du peintre d'Ostende, dignes d'une mention particulière, je veux rappeler

ici celle suggérée par un conte de Poe, *Hop-Frog*, où toute une foule pittoresque de masques contemple, avec surprise et terreur, la torche flamboyante formée par des créatures humaines; *La Prise d'une ville étrange*, qui nous présente une architecture tout à fait insolite en sa fastueuse magnificence; *Le Triomphe romain*, parodie assez réjouissante du cortège triomphal d'un général romain, revenant victorieux dans sa patrie; *Les Sorciers dans la bourrasque*, scène plaisamment mouvementée de sorciers, qui voyagent, à travers un orage, chevauchant des balais, scène dessinée avec une rare grâce synthétique; et puis encore deux de ces fantaisies paradoxales, qu'Ensor aime à baptiser de longs titres emphatiques et mystérieux dans leur excentricité humoristique: *Les Diables Dzitss et Hihahot, commandés par Crazon, montant un chat furieux, conduisent le Christ aux enfers*, et *Iston, Pouffamatus, Cracozie et Transmouf, célèbres médecins persans, examinant les selles du roi Darius après la bataille d'Arbelles.*

§

On est agréablement surpris, après avoir contemplé les estampes fantastiques et satiriques de James Ensor, en feuilletant la petite, mais délicieuse collection de ses paysages à l'eau-forte, *Le Moulin de Mariakerke*, *Bouquet d'arbres*, *Barques échouées*, *Les Peupliers*, *Le Pont rustique*, *Coup de vent à la lisière*, *Le Bassin à Ostende*, *L'Acacia*, *Boulevard à Ostende*, *Ferme flamande*, *Le Moulin de Slykens*, *Paysage à Grœnentael*, *L'Estacade*, *Le Verger* et cinq ou six autres, dont en ce moment je ne me rappelle plus les titres.

En face de la nature, devant la mer, dans les rues désertes des petites villes, le misanthrope amer, le révélateur et le flagellateur impitoyable des turpitudes et des ridicules humains s'apaise, se rassérène, devient poète. C'est avec un dessin d'une délicatesse exquise, qui fait penser quelquefois aux eaux-fortes de Whistler, qu'il fixe sur le métal les nuages errants, les vagues frissonnantes et écumantes, les arbres secoués par le vent ou envahis par le soleil, les hautes maisons se profilant géométriquement sur l'horizon, et réussit, d'une façon admirable, à exprimer la joie ou la mélancolie des spectacles de la nature, sous le jeu mouvant des lumières du matin ou des ombres du soir.

§

L'œuvre d'aquafortiste et de lithographe du norvégien Edouard Münch, d'un symbolisme concentré et dramatique abstrus quoique toujours d'un art d'exception, nous donne des sensations et des émotions assez différentes de celles que nous ont procurées le sensualisme raffiné de Beardsley ou la fantaisie macabre et le comique satirique d'Ensor. Si nous voulons lui trouver des ressemblances esthétiques, nous devons les rechercher dans quelques tableaux et quelques gravures de Jan Toorop, quoique le symbolisme de cet artiste hollandais soit d'un caractère plus idéaliste et souvent même hiératique et que son dessin tende à styliser la figure jusqu'à lui retirer presque toute physionomie humaine ; ou dans les sculptures du polonais Boleslas Biegas, quoique la conception en soit de caractère plus abstrait et universel ; ou, mieux encore, nous les rechercherons dans le domaine de la littérature : Ibsen, Strindberg, Maeterlinck.

A cet artiste du Nord, visionnaire et philosophe, notre existence doit certainement apparaître comme un rêve sombre et tragique ; les hommes doivent lui sembler de misérables créatures à la chair malade, menacées à tout moment par le malheur et enveloppées de tous côtés par un noir manteau de mystère, que rien ne réussit et ne réussira jamais à déchirer.

Le plus grand nombre de ses eaux-fortes et de ses lithographies n'offrent, en effet, à nos yeux que figures hallucinées, scènes de tristesse, de désillusion, de douleur, symboles d'épouvante ou de souffrance. Münch, du reste, assez rarement se préoccupe de la beauté et de l'intérêt plastique, car, poussé par une inspiration plus littéraire et psychologique que de peintre, il ne dessine pas les aspects des choses et des personnes, mais en use comme de symboles, qu'il transforme à son aise et ampute même sans aucun égard pour la réalité formelle et extérieure, afin d'exprimer des idées, des sentiments, des états d'âme. Il pourrait donc répéter pour son compte la fameuse profession de foi esthétique de George Frederik Watts : « Je peins les idées et non les choses. » Les titres de certaines de ses gravures, comme de certains de ses tableaux, simple énoncé d'un sentiment, *douleur*, *jalousie*,

terreur, ne révèlent-ils pas l'essence de son art, fait surtout de pensée?

§

Pour donner une idée plus précise et plus concrète des manifestations caractéristiques de l'art d'Edouard Münch, je crois qu'il n'est pas inopportun de décrire plusieurs de ses estampes d'une originalité si singulière.

Dans la première des lithographies, d'une facture volontairement sommaire et puérile, sur laquelle tombent mes yeux, on aperçoit, tout au fond, un golfe peuplé de navires sous un ciel orageux; au premier plan, sur un pont de bois, un petit homme imberbe et rachitique court précipitamment, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, ses longues mains décharnées couvrant ses oreilles. Nous ne savons pas ce que voit et entend d'extraordinaire et de terrible cet homme qui fuit, nous ne savons pas quel danger le menace, mais il réussit à nous communiquer l'impression d'épouvante qui l'agite et le pousse en avant.

Sur une seconde lithographie, trois femmes se présentent à nous sur un seul rang. L'une, vêtue en deuil, de mine pâle et exténuée, d'où la bouche, instrument de plaisir et de péché, est presque disparue et où ne vivent plus que les yeux, allumés d'une flamme extatique; l'autre, complètement nue et dans une attitude presque lubrique, a le visage contracté par la douleur; la troisième, enfin, habillée de blanc, marche d'un pas mécanique, le regard fixé dans le vide, vers un but lointain, comme sous l'influence irrésistible d'une force hypnotique. Par ces figures, Münch a peut-être voulu exprimer trois états différents de l'âme féminine; état d'exaltation mystique, après un passé de désillusions et de malheurs; état d'angoisse parmi les élans de l'amour et les transports des sens; état d'illusion et d'aveugle acheminement vers les espérances flatteuses d'un avenir trompeur.

Dans une troisième lithographie, une demi-figure de femme nue se tord sous l'étreinte d'une angoisse suprême, ayant à côté d'elle le petit cadavre d'un nouveau-né. Münch a-t-il voulu nous faire méditer sur la destinée tragique, qui pousse, dans notre triste société, tant de femmes vers l'avortement volontaire ou, pis encore, vers l'infanticide ?

Une tête pensive surgie d'une urne, aux pieds de laquelle se tortillent trois hideux corps : contraste entre la noblesse de l'amour et la vulgarité de la luxure. Une femme, la bouche collée avec une volupté méchante à la nuque de l'homme, qu'elle presse entre ses bras, et dont, nouveau vampire, elle suce le sang généreux : vision d'un misogyne qui veut exprimer l'influence énervante de la femme sur l'homme. Dans la solitude d'une forêt, une femme échevelée regarde devant elle, les yeux hagards et dans une attitude découragée, pendant qu'un homme cache entre ses mains son visage tout en larmes : expression poignante de l'amertume inévitable où aboutit tout amour satisfait, car la fusion espérée de deux âmes est absurde, et, passé le court délire des sens, les deux amants se retrouvent l'un près de l'autre comme des étrangers et quelquefois comme des adversaires, armés de tromperies et aigris par de sourdes rancunes.

Quant aux interprétations que de ces trois estampes et des autres j'ai essayé de donner, nul plus que moi ne sait qu'elles sont tout à fait arbitraires, mais un des plus grands charmes de ces œuvres de suggestion ambiguë n'est-il pas justement dans cette possibilité d'interprétations variées, qui donne à celui qui s'arrête à étudier leurs significations obscures et secrètes l'orgueilleuse satisfaction d'une espèce de collaboration avec l'auteur?

§

Dans l'œuvre de graveur d'Edouard Münch on trouve, du reste, aussi des estampes d'un aspect moins abstrus et énigmatique, mais pour cela même d'une originalité moins personnellement caractéristique. Ainsi, il y a une eau-forte qui représente une femme arrosant les petites fleurs d'un pré avec le sang d'un pauvre cœur, qu'elle presse entre ses blanches mains. Ainsi, il y en a une autre, d'un naturalisme un peu macabre, où on voit un arbrisseau qui enfonce ses racines et cherche des sucs nutritifs dans les entrailles pourries d'un enfant mort. Une troisième rappelle quelque peu une composition de Rops, qui nous montre une femme embrassant et baisant furieusement un squelette. Une quatrième nous montre une jeune fille, appuyée à un arbre, et plongée dans une pro-

fonde rêverie mélancolique, pendant que la lune se reflète sur les eaux d'un petit lac.

Plus d'une fois, en outre, Münch s'approche de la réalité et la représente ainsi qu'elle lui apparaît, et alors son dessin devient plus sûr, plus vigoureux, plus plastique, comme, par exemple, dans l'eau-forte où l'on voit une jeune fille sur sa couche, dans les fumées de l'ivresse. Une autre, où une fillette en chemise s'approche des vitres d'un balcon qu'illumine un doux clair de lune, ou encore cette autre, où il évoque, avec une délicate habileté, la vision bizarre de deux figures joyeuses, un homme et une femme, attablés au café et enveloppés par un voile ténu de fumée de pipe.

De ces gravures, inspirées par la vie réelle (parmi lesquelles il faut signaler un petit nombre de portraits, comme celui vraiment très beau de Stéphane Mallarmé, où se trouvent en même temps fixés si bien la ressemblance physique et l'expression morale du poète) une des plus intéressantes est *La Jeune fille malade*, d'une intensité pathétique si profonde et sincère.

Pour compléter l'énumération des estampes les plus typiques du peintre norvégien, je crois indispensable de mentionner aussi la large lithographie, qui a pour titre *La Mort dans la chambre*. A regarder le triste spectacle de cette mort de femme, au milieu de sa famille désolée, dans le modeste décor d'une chambre bourgeoise, on éprouve une impression d'égarement, d'épouvante et d'angoisse assez semblable à celle que nous éprouvâmes autrefois à la représentation de *l'Intruse* de Maurice Maeterlinck.

C'est ainsi qu'Edouard Münch a démontré que, s'il se complaît par tempérament à monter aux cieux embrumés du symbolisme, il sait aussi, lorsqu'il le veut, faire résonner la corde de la douleur humaine dans la vie de tous les jours.

VITTORIO PICA.

NONOCHE

—

Pour Meg.

Le soleil descend derrière les sorbiers, grappés de fruits verts qui tournent çà et là au rose aigre. Le jardin se remet lentement d'une longue journée de chaleur, dont les molles feuilles du tabac demeurent évanouies. Le bleu des aconits a certainement pâli depuis ce matin, mais les reine-claude, vertes hier sous leur poudre d'argent, ont toutes, ce soir, une joue d'ambre.

L'ombre des pigeons tournoie, énorme, sur le mur tiède de la maison et éveille, d'un coup d'éventail, Nonoche qui dormait dans sa corbeille...

Son poil a senti passer l'ombre d'un oiseau! Elle ne sait pas bien ce qui arrive. Elle a ouvert trop vite ses yeux japonais, d'un vert qui met l'eau sous la langue. Elle a l'air bête comme une jeune fille très jolie, et ses taches de chatte portugaise semblent plus en désordre que jamais : un rond orange sur la joue, un bandeau noir sur la tempe, trois points noirs au coin de la bouche, près du nez blanc fleuri de rose... Elle baisse les yeux et la mémoire de toutes choses lui remonte au visage dans un sourire triangulaire; contre elle, noyé dans elle, roulé en escargot, sommeille son fils.

« Qu'il est beau! se dit-elle. Et gros! Aucun de mes enfants n'a été si beau. D'ailleurs je ne me souviens plus d'eux... Il me tient chaud. »

Elle s'écarte, creuse le ventre avant de se lever, pour que son fils ne s'éveille pas. Puis elle bombe un dos de dromadaire, s'assied et bâille, en montrant les stries fines d'un palais trois fois taché de noir.

En dépit de nombreuses maternités, Nonoche conserve un air enfantin qui trompe sur son âge. Sa beauté solide restera longtemps jeune, et rien dans sa démarche, dans sa taille svelte et plate, ne révèle qu'elle fut, en quatre portées, dix-huit fois mère. Assise, elle gonfle un jabot éclatant, coloré d'orange, de noir et de blanc comme un plumage d'oiseau rare. L'extrémité

de son poil court et fourni brille, s'irise au soleil comme fait l'hermine. Ses oreilles, un peu longues, ajoutent à l'étonnement gracieux de ses yeux inclinés et ses pattes minces, armées de brèves griffes en cimeterres, savent fondre confiantes dans la main amie.

Futile, rêveuse, passionnée, gourmande, caressante, autoritaire, Nonoche rebute le profane et se donne aux seuls initiés qu'a marqués le signe du Chat. Ceux-là même ne la comprennent pas tout de suite et disent : « Quelle bête capricieuse! » Caprice? point. Hyperesthésie nerveuse seulement. La joie de Nonoche est tout près des larmes, et il n'y a guère de folle partie de ficelle ou balle de laine qui ne finisse en petite crise hystérique, avec morsures, griffes et feulements rauques. Mais cette même crise cède sous une caresse bien placée, et parce qu'une main adroite aura effleuré ses petites mamelles sensibles, Nonoche furibonde s'effondrera sur le flanc, plus molle qu'une peau de lapin, toute trépidante d'un ronron cristallin qu'elle file trop aigu et qui parfois la fait tousser...

« Qu'il est beau! » se dit-elle en contemplant son fils. « La corbeille devient trop petite pour nous deux. C'est un peu ridicule, un enfant si grand qui tette encore. Il tette avec des dents pointues, maintenant... Il sait boire à la soucoupe, il sait rugir à l'odeur de la viande crue, il gratte à mon exemple la sciure du plat, d'une manière anxieuse et précipitée où je me retrouve toute... Je ne vois plus rien à faire pour lui, sauf de le sevrer. Comme il abîme ma troisième mamelle de droite! C'est une pitié. Le poil de mon ventre, tout autour, ressemble à un champ de seigle versé sous la pluie! Mais quoi? quand ce grand petit se jette sur mon ventre, les yeux clos comme un nouveau-né, quand il arrange en gouttière autour de la tétine sa langue devenue trop large... qu'il me pille et me morde et me boive, je n'ai pas la force de l'en empêcher! »

Le fils de Nonoche dort dans sa robe rayée, pattes mortes et gorge à la renverse. On peut voir sous sa lèvre relevée un bout de langue, rouge d'avoir tété, et quatre petites dents très dures, taillées dans un silex transparent.

Nonoche soupire, bâille et enjambe son fils avec précaution pour sortir de la corbeille. La tiédeur du perron est agréable aux pattes. Une libellule grésille dans l'air, et ses ailes de gaze rêche frôlent par bravade les oreilles de Nonoche qui frémit,

fronce les sourcils et menace du regard la bête au long corps en mosaïque de turquoises...

Les montagnes bleuissent. Le fond de la vallée s'enfume d'un brouillard blanc qui s'effile, se balance et s'étale comme une onde. Une haleine fraîche monte déjà de ce lac impalpable, et le nez de Nonoche s'avive et s'humecte. Au loin, une voix connue crie infatigablement, aigüe et monotone : « Allons-v'nez — allons-v'nez — allons-v'nez... mes vaches! Allons-v'nez — allons-v'nez... » Des clarines sonnent, le vent porte une paisible odeur d'étable, et Nonoche pense au seau de la traite, au seau vide dont elle lèchera la couronne d'écume collée aux bords... Un miaulement de convoitise et de désœuvrement lui échappe. Elle s'ennuie. Depuis quelque temps, chaque crépuscule ramène cette mélancolie agacée, ce vide et vague désir... Un peu de toilette? « Comme je suis faite! » Et, la cuisse en l'air, Nonoche copie cette classique figure de chahut qu'on appelle « le port d'armes ».

La première chauve-souris nage en zig-zag dans l'air. Elle vole bas et Nonoche peut distinguer deux yeux de rat, le velours roux du ventre en figue... C'est encore une de ces bêtes où on ne comprend rien et dont la conformation inspire une inquiétude méprisante. Par association d'idées, Nonoche pense au hérisson, à la tortue, ces énigmes, et passe sur son oreille une patte humide de salive, insoucieuse de présager la pluie pour demain...

Mais quelque chose arrête court son geste, quelque chose oriente en avant ses oreilles, noircit le vert acide de ses prunelles...

Du fond du bois où la nuit massive est descendue d'un bloc, par-dessus l'or immobile des treilles, à travers tous les bruits familiers, n'a-t-elle pas entendu venir jusqu'à elle, traînant, sauvage, musical, insidieux, — l'Appel du Matou?

Elle écoute... Plus rien. Elle s'est trompée... Non! L'appel retentit de nouveau, lointain, rauque et mélancolique à faire pleurer, reconnaissable entre tous. Le cou tendu, Nonoche semble une statue de chatte, et ses moustaches seules remuent faiblement, au battement de ses narines. D'où vient-il, le tentateur? Qu'ose-t-il demander et promettre? Il multiplie ses appels, il les module, se fait tendre, menaçant, il se rapproche

et pourtant reste invisible; sa voix s'exhale du bois noir comme la voix même de l'ombre...

« Viens!... Viens!... Si tu ne viens pas ton repos est perdu. Cette heure-ci n'est que la première, mais songe que toutes les heures qui suivront seront pareilles à celle-ci, emplies de ma voix, messagères de mon désir. Viens!...

« Tu le sais, tu le sais que je puis me lamenter durant des nuits entières, que je ne boirai plus, que je ne mangerai plus, car mon désir suffit à ma vie et je me fortifie d'amour!... Viens!...

« Tu ne connais pas mon visage, et qu'importe! Avec orgueil je t'apprends qui je suis : Je suis le long Matou déguenillé par dix étés, durci par dix hivers. Une de mes pattes boite en souvenir d'une vieille blessure, mes narines balafrées grimacent et je n'ai plus qu'une oreille, festonnée par la dent de mes rivaux.

« A force de coucher sur la terre, la terre m'a donné sa couleur. J'ai tant rôdé que mes pattes semellées de corne sonnent sur le sentier comme le sabot du chevreuil. Je marche à la manière des loups, le train de derrière bas, suivi d'un tronçon de queue presque chauve... Mes flancs vides se touchent et ma peau glisse autour de mes muscles secs, entraînés au rapt et au viol... Et toute cette laideur me fait pareil à l'Amour! Viens!... Quand je paraîtrai à tes yeux, tu ne reconnaîtras rien de moi, — que l'Amour!

« Mes dents courberont ta nuque rétive, je souillerai ta robe, je t'infligerai autant de morsures que de caresses, j'abolirai en toi le souvenir de ta demeure et tu seras, pendant des jours et des nuits, ma sauvage compagne hurlante... jusqu'à l'heure plus noire où tu te retrouveras seule, car j'aurai fui mystérieusement, las de toi, appelé par celle que je ne connais pas, celle que je n'ai pas possédée encore... Alors tu retourneras vers ton gîte, affamée, humble, vêtue de boue, les yeux pâles, l'échine creusée comme si l'enfant y pesait déjà, et tu te réfugieras dans un long sommeil tressaillant de rêves où ressuscitera notre amour... Viens!... »

Nonoche écoute. Rien dans son attitude ne décèle qu'elle lutte contre elle-même, car le tentateur pourrait la voir à travers l'ombre, et le mensonge est la première parure d'une amoureuse... Elle écoute, rien de plus...

Dans sa corbeille, l'obscurité éveille peu à peu son fils qui

se déroule, chenille velue, et tend des pattes tâtonnantes... Il se dresse, maladroit, s'assied, plus large que haut, avec une majesté puérile. Le bleu hésitant de ses yeux, qui seront peut-être verts, peut-être vieil or, se trouble d'inquiétude. Il dilate, pour mieux crier, son nez chamois où aboutissent toutes les rayures convergentes de son visage... Mais il se tait, malicieux et rassuré : il a vu le dos bigarré de sa mère, assise sur le perron.

Debout sur ses quatre pattes courtaudes, fidèle à la tradition qui lui enseigna cette danse barbare, il s'approche, les oreilles renversées, le dos bossu, l'épaule de biais, par petits bonds de joujou terrible, et fond sur Nonoche qui ne s'y attendait pas... La bonne farce ! Elle en a presque crié. On va sûrement jouer comme des fous jusqu'au dîner !

Mais un revers de patte nerveux a jeté l'assaillant au bas du perron, et maintenant une grêle de tapes sèches s'abat sur lui, commentées de fauves crachements et de regards en furie !... La tête bourdonnante, poudré de sable, le fils de Nonoche se relève, si étonné qu'il n'ose pas demander pourquoi, ni suivre celle qui ne sera plus jamais sa nourrice et qui s'en va très digne, le long de la petite allée noire, vers le bois hanté...

COLETTE WILLY

VOYAGE

—

Par ce matin d'été moiré comme un ruban
Je rêve de Tiflis dans ses buissons de roses
Et je voudrais mâcher les gélatines roses
De la grenade ou me coiffer du haut turban.

L'air est chaud. Vers le ciel s'élèvent les mosquées.
Des voix de muezzins vibrent. C'est l'Orient
Avec ses murs de terre et son décor riant
Et son dédale étroit de maisons compliquées.

Une douce langueur, un mol énervement
Précipite le sang et gonfle les artères.
Parfois en traversant quelques cours solitaires
Il se lève une odeur de musc et de piment.

Dans les jardins fermés dont un palmier déborde
Sur la rue, on entend des guitares frémir
Et des chœurs féminins frôlant comme un soupir
L'âme des instruments qui sur les chants s'accorde.

Le cœur grisé de joie est plein de volupté.
Comme un ramier il vole aux terrasses fleuries
Où, sous le dais d'argent, propice aux rêveries,
Quelque almée à l'œil noir repose sa beauté.

C'est par de tels matins de paix que Schahrazade,
Sur le lit moelleux de ses coussins épars,
Après avoir, la nuit, charmé le roi Schahriar
De beaux contes, dormait dans sa chambre de jade.

Le souk est encombré d'oranges, de limons,
D'armes, de cuirs ouvrés, de gemmes et d'étoffes,
De vieux livres persans dont le style et les strophes
Saupoudrent les pensers de splendides paillons.

Grelots au col on voit passer maint petit âne
Ou quelque dromadaire opulemment chargé.
Ici, un acheteur attend qu'on ait changé
Sa monnaie, et là, sur son seuil un marchand flâne.

Le visage couvert du voile insidieux
Des femmes viennent, vont, circulent en silence.
O désir de baiser leur lèvre ! O jouissance
De déchirer la soie où seuls vivent les yeux !

Au pied des grenadiers s'écoulent des fontaines
Réfléchissant la fleur au cœur brodé de blanc.
Des ondes de chaleur s'échappent en tremblant
Du sol et le simoun en passant les entraîne.

Une abeille s'englue au pollen des iris.
Les figuiers bleus tendent leurs mains déchiquetées,
Les minarets d'émail ont des ombres lactées,
L'air est brûlant. Je rêve aux matins de Tiflis.

PIERRE DE BOUCHAUD.

ENQUÊTE SUR LES TENDANCES ACTUELLES DES ARTS PLASTIQUES

(*Suite* [1]).

M. Georges Rouault

Je ne prétends pas en tout ce qui suit affirmer une doctrine : j'exprime seulement mes préférences d'artiste intéressé par le *mouvement des idées* et par le *spectacle de la vie*.

Parmi tant de maîtres admirables du passé, je n'en veux citer que deux, que j'aime plus profondément : Rembrandt et Goya. Je les sens plus proches que tous les autres de notre âme moderne.

Pour Whistler, Fantin et Gauguin, quand le temps aura éloigné ces morts ils nous paraîtront de taille beaucoup moindre qu'aujourd'hui. Fantin-Latour des trois me paraît déjà plus sensiblement éloigné du mouvement moderniste, qui s'affirme, selon moi, par la recherche *expressive* du *ton*, de la *forme* et du *caractère*.

Des artistes tels que Gustave Moreau, Rodin, de Toulouse-Lautrec, Cézanne, auront sur le mouvement qui vous intéresse une influence infiniment supérieure au point de vue du développement d'une poétique nouvelle.

Vous me demandez si l'artiste doit tout attendre de la nature ou lui emprunter seulement les moyens de réaliser une pensée qui est en lui. L'artiste, à mon sens, doit dominer la nature et ne pas être asservi par elle. Se laisser envahir pleinement par son émotion devant la nature n'est pas tout attendre d'elle, et j'ose croire que l'individualité de l'artiste est bien pour quelque chose dans cette émotion.

J'ai la sensation profonde qu'en dehors des Ecoles et de leurs doctrines un mouvement, commencé déjà, s'achèvera, mais il y faudra plus que des artistes, il y faudra des Hommes. L'art, celui que j'espère, sera l'expression plus profonde, plus complète, plus émouvante de ce que sentira l'homme, face à face avec lui-même et avec l'humanité. L'art devra être une confession désintéressée et passionnée, la traduction de la vie intérieure, comme jadis il le fut entre les mains de

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 195.

nos admirables anonymes français sculptant les figures des cathédrales.

Les pionniers de l'Impressionnisme ont tenté, à travers les huées, les ricanements imbéciles et les reniements, un effort robuste et très sain. L'intérêt de savoir si le mouvement peut se renouveler ou est terminé me semble très secondaire. S'il doit se trouver de nouveaux artistes émus comme l'ont été les impressionnistes aux mêmes aspects des choses, pourquoi ne nous diraient-ils pas leurs émotions ? Il est essentiel que les amants de la lumière puissent vivre de cette « irradiance lumineuse » ; mais il n'est pas moins indispensable que *l'oiseau de nuit*, le *hibou* que je suis puisse s'accorder le droit de s'en abstraire. Chacun doit chercher à extraire du trésor universel la parcelle à ses yeux la plus pure, si modeste soit-elle aux yeux des autres. Il faut exprimer essentiellement ce qu'on a aimé *très sérieusement* et de *tout son cœur*.

Si mon émotion est factice, si ma rhétorique est une rhétorique d'école, aride et froide, je ne créerai qu'un art mort, que mes plus belles pensées — si j'en ai — ne vivifieront pas. Mais si mon art est tout d'émotions intérieures et profondes, si je suis devant la nature comme un enfant, et si mon métier n'est que le très humble servant de ma volonté, oh ! alors mon art, noble, admirable et docile, dira *tout ce que je veux dire* et *tout ce que je peux dire*.

Je suis, du reste, confus de l'importance que l'on donne aux artistes, de la grande autorité que l'on accorde à leur jugement. Nous ne sommes que de pauvres hommes, souvent plus orgueilleux ou plus fiers, plus égoïstes que d'autres. Le rêve d'humanité supérieure que nous portons en nous et que nous ne réalisons jamais qu'imparfaitement, ne vaut certes pas plus que l'admirable sentiment intérieur de charité d'un homme ignorant et pauvre qui donne aux autres tout son cœur.

Dans l'éternité, avoir peint l'œuvre d'art la plus parfaite, ou l'œuvre la plus touchante, c'est tout autant.

★

M. Tony Minartz

L'art tend évidemment à prendre une direction nouvelle ; c'est la mise en lumière d'une série d'aliénés ou d'infirmes ; conséquence fatale et diversion logique après la superbe période des premiers impressionnistes.

Ceux-ci ont tout fait. Ce furent des coloristes admirables, ils ont fixé tous les effets de lumière et d'ombre, et nous pouvons de leur exemple tirer un grand enseignement. Toutefois, ils ont négligé l'œuvre d'art en elle-même, pour se contenter d'ouvrir leur fenêtre et d'exprimer simplement ce qu'ils avaient devant les yeux. Je crois

qu'étant donnée la quantité des effets de neige, de soleil, de brouillard, qu'ont peinte ces grands travailleurs, il serait difficile de renouveler un art qui n'est, après tout, qu'un *art d'études*, — d'études consciencieuses, charmantes, mais où les qualités qui font un véritable tableau sont absentes.

Je vois mal ensemble les noms de Whistler, de Fantin-Latour et de Gauguin... Quant à Cézanne, je n'en dis mot et n'en pense pas plus, n'étant pas chargé de vendre ses œuvres. C'est à tous les maîtres de jadis que je pense. Ce sont des titans. Il est plus difficile d'avoir une opinion sur les artistes d'hier, une grande partie de leur production étant encore dans l'agiotage.

L'Artiste doit tout attendre de la nature. Tous les anciens ne se sont inspirés que d'elle, sans y chercher de littérature. Je ne vois pas pourquoi un peintre cesserait d'être un artiste parce qu'il procéderait de son temps, simplement, et en observateur consciencieux. Et puisqu'on nous sert parfois cet axiome absurde : « le temps change de mode », je voudrais voir une scène moderne, n'importe laquelle, course de chevaux ou soirée de gala, peinte par un monsieur qui aurait le métier de Velasquez ou de Van Dyck.

Mais le plus drôle, c'est qu'il y a des critiques qui veulent que quelques peintres tombés dans la loufoquerie soient les descendants directs des divins Fragonard, Watteau, Chardin.

Notre temps est stupéfiant de snobisme et d'ironie.

Voilà.

★

M. Antoine de La Rochefoucauld

Je ne crois pas qu'en ce moment l'art tende à prendre une direction nouvelle.

Aux Indépendants, endroit désigné entre tous pour l'étude d'une telle question, j'ai vu pas mal de valeureux artistes, mais d'hier déjà. Ils ont sans doute quelque influence; ils ne font pas école. Chaque année, j'admire sans restriction les toiles de Signac, de Luce, de Cross, de Maurice Denis, de Schuffenecker, les superbes dessins d'Angrand.

Quant aux derniers venus, souvent doués de la réelle compréhension de l'art, j'observe qu'ils sont habiles en diable et qu'ils ont profité à merveille des travaux et des découvertes de leurs aînés. Ce n'est pas, à mon humble avis, ce qui les désigne pour donner à l'art une direction nouvelle. L'éclectisme de leur esthétique et de leurs procédés, l'absence de doctrine propre le leur interdit. Le magnifique geste néo-impressionniste de 1885, et celui, non moins beau, du symbolisme, ne se reproduiront pas de si tôt. Certains pasticheurs de ce

faux artiste que fut Gustave Moreau peuvent essayer de faire croire aux naïfs qu'un mouvement résultera de leurs compositions académiquement perverses... Laissons-les se désagréger d'eux-mêmes dans leur pestilence. Je ne leur souhaite que du bien ici-bas : qu'ils reçoivent donc les récompenses ordinaires, afin que, *plus tard*, ils soient jugés selon la profondeur de leur malice et de leur iniquité!

J'estime que l'impressionnisme proprement dit est fini. Il n'en est pas de même du néo-impressionnisme.

L'impressionnisme a vécu de la vie instinctive des animaux ou des plantes. Aucun souffle divin ne l'ayant animé, il ne peut se survivre, car l'âme seule est immortelle et cette forme de l'art n'eut point d'âme.

Avec Claude Monet, Renoir, Guillaumin, que j'admire en toute sincérité, mais seulement par les sens, l'impressionnisme donne encore... ce qu'il peut donner. Au-dessous de ces maîtres, les barbouilleurs qui les copient — et Dieu sait qu'ils sont légion! — annoncent par leurs toiles poncives, banales, nauséeuses, la fin prochaine.

Nul signe d'évolution ne se remarque dans les produits de MM. Loiseau, Moret, Maufra, qui furent si malencontreusement voisines les unes des autres au dernier Salon d'Automne.

Quant au Néo-Impressionnisme, il m'est délicat d'en parler...

Mon maître et ami Paul Signac a très victorieusemnt soutenu cette thèse, que le néo-impressionnisme était la conséquence nécessaire et logique des théories impressionnistes. S'il ne s'agit que d'une question de procédé, de coloration, tous les peintres qui répudient les mélanges pigmentaires, qui *divisent*, doivent beaucoup aux impressionnistes. Mais, au delà de ces espèces matérielles de l'art, la question d'esthétique se pose, péremptoirement. L'esthétique de Seurat fut, selon moi, aux antipodes de celle de Claude Monet, par exemple ; de même, celle de Signac ou de Cross.

C'est cette différence qui assurera, j'en suis certain, la durée à ce mouvement néo, tant discuté dès ses débuts. L'impressionnisme niait la Tradition. Le Néo y rentre de lui-même. Par la belle science dont il s'enorgueillit, par sa compréhension du langage des lignes, par le style qu'il peut faire naître, il se prête parfaitement aux compositions décoratives ; il a une âme immortelle, lui ; et il a déjà montré quelle est sa fécondité.

Du reste, une innovation dans les procédés n'est pas ce qui importe. Sans la tradition rien ne peut vivre, et les procédés les plus révolutionnaires doivent, pour être respectables, servir à la production d'œuvres hautement traditionnelles. — Surtout n'abandonnons rien des intransigeances de l'heure première et que l'œuvre surhumaine de Seurat soit toujours dans nos mémoires.

Whistler, Gauguin, Fantin : de ces trois noms, le second seul est grand. — Whistler : excellent peintre de portraits, sans doute; son œuvre est un terrain de cocagne pour les développements littéraires professionnels de la critique. Quant à son influence, je ne nie pas qu'elle ne s'exerce sur quelques détrousseurs sans intérêt. — Fantin : il est, je le crains, destiné à l'oubli de ceux qui ne furent pas de sa génération.

Mais Gauguin est un être messianique. Celui-là, des trois, celui-là seul, me prend et me retient. Son existence trop courte, comblée d'un labeur colossal, est un défi suprême à l'ignoble siècle. Il n'emporte rien dans la tombe, il reste tout entier vivant.

Cézanne aussi est un peintre de pur génie. J'aime son œuvre probe et forte, rebelle à toute convention (ne pas confondre convention et tradition). Nul plus que lui n'a possédé la naïveté unie à la puissance.

C'est un très grand maître pour lequel un sympathique groupe d'artistes professe la vénération due à l'Initiateur.

L'Hommage à Cézanne de Maurice Denis est à la fois une œuvre de mérite et un geste hiérarchique particulièrement louable en des jours de basse sottise égalitaire et d'orgueil. Mais j'imagine que, parmi les snobs et les philistins qui prétendent admirer Cézanne, il doit s'en trouver plus d'un qui n'entend goutte à ce peintre si beau dans ses plus âpres brutalités... Personnellement, ce sont ses portraits, ses baigneurs et baigneuses, ses compositions à personnages que je préfère.

Si vous voulez savoir à quels maîtres de jadis je pense le plus souvent, ce sont : d'abord les moines anonymes du mont Athos, puis les fresquistes des vieilles églises françaises (Vic, Montmorillon, Pernes, Liget, Poncé, Saint-Savin, Le Puy) et les peintres verriers de la cathédrale de Chartres; puis, Cimabue, Giotto, Fra Angelico, les derniers mystiques siennois; puis encore les imagiers d'Epinal du premier quart du XIXe siècle, et enfin Kanaoku et les maîtres de l'Ecole de Tosu.

Quant à ceux d'hier, ils sont trois que je mets au-dessus de tous : Van Gogh, Gauguin, Seurat, et ce dernier a mes plus intimes préférences.

L'Expression, en art, est capitale, la fin dernière; mais sa recherche est pleine de dangers : l'artificiel, le convenu, le truc prétendent trop souvent s'en autoriser. Devant les toiles des Blanche, des Lévy-Dhurmer et autres Caro-Delvailles, je comprends que des artistes sincères nient la nécessité de l'expression et même réagissent violemment contre elle.

L'art, l'art intégral n'est pas « la nature vue à travers un tempérament ». Souvent l'art traduira un rêve, une pensée, une vision purement intérieure. L'artiste garde la liberté absolue de s'émanci-

per de la servitude des formes, si son imagination a conquis la vision du monde supérieur, qui est au delà de lui-même, et pourtant en lui-même. D'autre part, il n'en est pas moins vrai que la simple impression de la nature sur l'esprit peut suffire à la création picturale. Mais, ne jamais copier ! user principalement des documents du souvenir et s'efforcer de transposer les impressions de nature dans le calme du Studio.

★

M. L. de la Quintinie

L'art ne pourrait prendre des directions nouvelles que sous l'impulsion d'un ou plusieurs artistes de génie...

Quant à l'impressionnisme, je ne sais où il commence, où il finit...

Whistler reste dans nos mémoires l'évocateur charmant des gris fins et délicats. Fantin-Latour laisse une œuvre très personnelle, mais point d'enseignement. Gauguin est le maître par excellence. Il faut toujours suivre ses principes, — et toutefois éviter ses exagérations. Cézanne est un grand artiste auquel l'éducation manque ; son œuvre est celle d'un homme de génie brutal et vulgaire.

Mais : Watteau, Corot, Whistler, Gauguin, Renoir ! Ceux-là ont demandé à la nature le moyen de réaliser des pensées qui étaient en eux !

★

M. Paul Sérusier

Comme tout dans la nature, je pense que l'art *non facit saltus*. Comme les astres et comme les idées, il suit une courbe que je me représente sous la forme d'une spirale irrégulière.

L'art a toujours évolué sans à-coup, sans retour sur soi. Les grands changements ont été déterminés par la rencontre de deux courants dont les contradictions mêmes ont fait surgir un courant nouveau. C'est ce qu'on nomme des Renaissances. L'Hellénisme et le Christianisme, par exemple, ont produit en se mêlant l'art byzantin. Celui-ci, au contact de l'art occidental, a donné Giotto et ses successeurs. Plus tard, la réapparition des œuvres grecques, qui, pour un trop grand nombre, n'étaient guère que des contrefaçons romaines, a profondément influencé l'art chrétien, et produit la Renaissance proprement dite. L'Europe tout entière est encore gouvernée par l'esprit de la Renaissance. L'Impressionnisme ? il faudrait d'abord le définir. Il semblerait, à prendre, si j'ose dire, le mot au mot, qu'il fût question d'un art où l'*instant* interviendrait comme facteur principal, sans action spirituelle ; ce serait de la peinture instantanée. — Il est clair que ni Claude Monet ni Cézanne n'ont procédé ainsi. Tous deux tra-

vaillent sur nature pendant des semaines. Et Manet, faisait-il ses tableaux en un instant? Le cerveau, chez tout artiste, opère en même temps que les yeux et la main.

Je pense qu'il faut entendre sous ce vocable d'impressionnisme l'ensemble des artistes très divers qui, chacun à sa façon, échappèrent aux tyrannies des écoles, et, pour leur compte, ne constituèrent pas une école. Par leur libération, ils ont rejoint la tradition vraie. Dans ce sens, l'impressionnisme n'a pas eu de commencement : vous me demandez s'il est fini? Ce qui ne commença pas ne finira pas.

Gauguin disait : « Faites ce que vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas bête. » Et ceux qui l'écoutaient devenaient Impressionnistes. Je crois que l'Impressionniste est, pour tout le monde, précisément celui qui ne peint pas comme tout le monde.

Whistler, Fantin sont des peintres, de vrais artistes. Mais je ne crois pas qu'ils aient une grande action sur l'art vivant.

Gauguin! vous savez qu'il fut mon libérateur et celui de beaucoup d'autres. Il a brisé les liens qui nous attachaient à l'Ecole. Je lui en suis, pour ma part, à jamais reconnaissant. C'est après l'avoir rencontré en Bretagne que j'ai jeté, en pleine Académie Julian, le cri de liberté qui groupa Denis, Vuillard, Roussel, Bonnard, Ranson, Ibels, et d'autres.

Je dois toutefois reconnaître que Gauguin n'est pas l'initiateur du mouvement actuel. Ce mouvement, dirigé d'abord par Pissarro, fut rectifié ensuite par Cézanne, que Gauguin nous révéla.

Cézanne a su dépouiller l'art pictural de toutes les moisissures que le temps y avaient accumulées. Il a montré clairement que l'imitation n'est qu'un moyen, que le but unique est de disposer sur une surface donnée les lignes et les couleurs, de façon à charmer les yeux, à parler à l'esprit, à créer, enfin, par des moyens purement plastiques un langage, ou plutôt encore à retrouver le langage universel. On l'accuse de rudesse, de sécheresse; ce sont les dehors de sa puissance, ces défauts apparents! Sa pensée est si claire dans son esprit! son désir d'exprimer, si impérieux! Qu'une tradition naisse à notre époque, — ce que j'ose espérer, — c'est de Cézanne qu'elle naîtra. D'autres alors viendront, habiles cuisiniers, accommoder ses restes à des sauces plus modernes; il aura fourni la substantificque moëlle. Il ne s'agit pas d'un art nouveau, mais d'une résurrection de tous les arts solides et purs, *classiques*.

Je parle ici de choses très anciennes, de ces merveilles du passé auxquelles je pense le plus souvent. Je connais les œuvres, j'ignore le nom des auteurs, et je crois partager cette ignorance avec les plus savants de notre époque.

Je pense aux inconnus Egyptiens : ils donnèrent les dimensions, s'ils ne furent les exécutants des sublimes colosses qui défient les

siècles ; le temps sait ce qu'il fait ; il laisse subsister seulement ce qui a le droit de durer. Je pense aux auteurs de la Reine *Karamana* et de la *Supérieure des Recluses* (Musée du Louvre) et de bien d'autres œuvres de l'époque égyptienne ou grecque primitive (le fronton d'Egine, par exemple). Je citerai encore quelques sculptures cambodgiennes, quelques portails de nos cathédrales, les tapisseries à la Licorne du Musée de Cluny et les tapisseries encore qui sont pendues dans la Cathédrale de Strasbourg. Musées et Cathédrale, à mon avis, possèdent là les plus belles manifestations de la couleur.

Tout cela est anonyme. Je n'ai pas besoin de connaître l'état civil des chefs-d'œuvre pour les aimer et pour me mettre à leur école. Toutefois, Giotto, Cranach, Holbein ne me sont ni inconnus ni indifférents, mais je leur préfère les admirables anonymes plus haut désignés.

La nature ne nous fournit que des matériaux inertes. Seul, un esprit humain peut les disposer de telle sorte que, par eux, il puisse exprimer ses sentiments et ses pensées *au moyen des correspondances*. C'est par là qu'on arrive au Style, but final de tout art.

★

M. Jean Delville

Incontestablement, l'art tend aujourd'hui à prendre des directions nouvelles, multiples. Le nombre croissant des écoles, ou plutôt des tendances, en est une preuve. Il est facile de découvrir dans l'incohérence actuelle des mouvements d'art l'indice d'une évolution esthétique. Toutes ces recherches, tous ces tâtonnements, ces efforts si opposés en apparence, ne seraient-ils point des *expériences*, inconsciemment faites en vue d'une synthèse prochaine : manifestation plus intégrale de l'Esprit dans l'art ? Le matérialisme artistique, en même temps que la philosophie matérialiste dont il est émané, tend à disparaître. La tendance exclusivement objective, qui réduisit l'art à un simple jeu d'optique et à l'*imitation*, a donné tout ce qu'elle pouvait donner. Elle serait maintenant condamnée à de perpétuelles et banales répétitions.

Sans doute, elle eut sa raison d'être ; mais le *subjectif* est le propre de l'art : toutes les facultés de l'esprit accomplissent leur destinée dans le domaine illimité de l'imagination. L'art a pour but d'exprimer l'inexprimable : la beauté. La beauté est le reflet de l'esprit ; l'esprit est le principe de l'art...

L'Impressionnisme est à peu près fini. Il pourra noter encore quelques effets de lumière que, jusqu'à ce jour, lui interdisaient les imperfections de son procédé. Au vrai, beaucoup d'artistes, impuissants à se réaliser *dans un plan supérieur*, se sont réfugiés dans

l'impressionnisme, qui est la négation de la forme, et, par là, un mensonge. Car il est faux de prétendre que la forme n'existe pas dans la nature. Ce mensonge scientifique, philosophique et esthétique condamne l'Impressionnisme. Et c'est par ce mensonge que cet art facile et sans consistance, aliment de la toute sensuelle sensibilité des snobs, périra. L'évolution normale de l'art moderne l'entraîne à l'idéalisme en dépit des confusions de mille tendances éphémères.

Toutefois, l'Impressionnisme, n'étant pas en lui-même un mouvement d'art véritable, n'étant guère que l'application plus ou moins subtile et rationnelle d'un procédé, pourra se renouveler et grandir, à la condition de se mettre au service d'une doctrine esthétique supérieure.

Whistler et Fantin-Latour sont de grands talents, — qui terriblement se répétèrent. Leur thème d'art est presque invariable. Il y a en eux une tendance obscure vers l'idéalisation caractéristique. Leur art est plutôt subjectif que réaliste.

Gauguin est curieux, mais incomplet.

Ces morts emportent dans l'Invisible l'expérience d'un art limité et la vision d'un art plus pur et plus vaste qu'ils auront la mission d'objectiver dans leur réincarnation future.

Je connais trop peu l'œuvre de Cézanne pour me permettre d'émettre sur elle une opinion définitive. Je préfère penser, parmi les anciens, à Léonard de Vinci, à Raphaël, à Michel-Ange, à tous ceux qui cherchèrent à manifester, dans le monde des formes et des couleurs, l'esprit par la beauté ou la beauté par l'esprit. Je pense, parmi les modernes, à Puvis de Chavannes, à Gustave Moreau, à Burne Jones, à Watts, ainsi qu'à Rodin. Mais je pense bien plus encore aux maîtres de l'avenir. Et puis, je pense à moi-même, je veux dire au développement de ma propre individualité artistique, à cette purification personnelle qui me permettra de purifier et de développer ma pensée artistique.

L'artiste doit rester en communion constante et avec la nature et avec l'idéal : l'émotion esthétique résulte seulement de la rencontre de ces deux forces.

Aux mièvreries fugitives, aux puérilités, aux laideurs, à l'impuissance du réalisme et de l'impressionnisme, comme aux froides et creuses imageries des écoles poncives, L'IDÉALISME VÉRITABLE oppose l'étude solide, sincère, émue, vivante de la nature, des beautés viriles et glorieuses de la forme humaine selon les grands rythmes de la vie, de l'émotion, de l'idée, de l'esprit.

A l'art japonisant, au barbarisme, à l'art *rétinien*, l'art idéaliste opposera victorieusement la reconstitution du grand art, L'ART DE LA BEAUTÉ, régénéré aux sources profondes de la sensibilité saine qu'il-

lumineut les clartés infinies de l'imagination, c'est-à-dire les beautés du visible et de l'invisible.

☆

M. Bernard Boutet de Monvel

Sans doute vos questions font l'objet de mes constantes préoccupations; mais ma façon de penser varie sans cesse, selon que je me trouve au Louvre, ou chez Durand-Ruel, ou chez moi, et je ne sais si mon opinion du moment est la meilleure. J'ai toujours été fort en peine de définir l'impressionnisme avec précision, et je me suis surpris bien des fois à me demander si, parmi les jeunes, un tel ou un tel autre étaient ou n'étaient pas des impressionnistes. Comment dès lors pourrais-je décider si ce mouvement est, ou non, près de sa fin? D'autre part, nier son utilité serait d'un autre âge; méconnaître la bienfaisante influence de Manet, de Degas, de Monet, me semblerait le fait d'une coupable ingratitude. Il suffit, pour s'en convaincre, de songer au pitoyable spectacle que devaient offrir les salons de peinture quand ces artistes débutaient, au temps de Puvis de Chavannes.

En supposant, toutefois, que l'impressionnisme agonise, je ne vois guère qu'il puisse se renouveler : les grands mouvements d'art ont leurs limites; du moins, l'influence de celui-ci sur les écoles de l'avenir sera de longue portée.

Quant à savoir si nous sommes à la veille de quelque capitale nouveauté, je regrette de l'ignorer, car, si je connaissais le sens de demain, je m'efforcerais aussitôt de bénéficier personnellement de ma prescience.

Je suis un bien mince personnage pour me permettre de juger les trois maîtres dont vous parlez. — Whistler nous a laissé un portrait de sa mère qui aurait pu le dispenser, tant il confine à la perfection, de rien produire ensuite. Etant un peu peintre-verrier, j'ai pour les qualités de couleur et de synthèse décorative de Gauguin une très vive admiration. — Pour Fantin, les jeunes gens de ma génération ont trop peu vu sa peinture et je ne saurais formuler sur lui une opinion fondée.

Cézanne me semble un des plus merveilleux peintres de natures-mortes qui soient. Par là son influence est indiscutable. Les tons délicats et la belle tenue décorative de ses paysages m'enchantent également; mais, dans certaines de ses figures, des déformations sans grâce, sans raison d'être appréciable me gênent parfois en dépit des belles qualités qu'on y voit d'autre part. Je crains fort qu'on ne lui ait souvent prêté de profondes intentions littéraires auxquelles il n'a jamais songé.

Si vous me demandiez à quels maîtres, personnellement, je pense

le plus souvent, je me contenterais de vous répondre que je reviens de Florence...

Attendre tout de la nature me semblerait correspondre au médiocre idéal d'une vision photographique. Sans doute est-il impossible de réaliser une belle œuvre sans prendre le conseil de la nature; mais si l'artiste ne se réservait pas le droit de l'interpréter librement et suivant une intention très voulue, il se réduirait au plus triste des rôles.

*

M. Raoul Dufy

Je pense que l'influence de Manet, de Monet, de Sisley, de Renoir, de Degas, de Seurat et de Pissarro pèse trop sur l'art d'à présent pour qu'on puisse y discerner les signes d'une direction vraiment nouvelle.

Si nous entendons par IMPRESSIONNISME l'ensemble des tendances si différentes des peintres de 1870, non, l'impressionnisme n'est pas fini.

Je ne connais pas assez l'œuvre de Gauguin pour en parler...

Quant à Whistler et Fantin-Latour, ce sont des peintres, purement des peintres, qui ne se sont attardés ni au sens littéraire, ni au sens technique de leur art.

Cézanne, au contraire, se plaît à affirmer très fortement des préoccupations exclusives de technique.

Pour moi, je pense à Rembrandt, à Velasquez, au Lorrain, à Manet, à Seurat — et je demande à la nature les moyens de réaliser ce que la vie m'inspire.



M. L. Süe

Un goût pour la composition claire et bien ordonnée, une certaine fantaisie logique dans le choix des sujets semblent indiquer un mouvement classique, un retour à la tradition française.

Quant à l'impressionnisme, il paraît avoir donné ses chefs-d'œuvre, et il serait téméraire d'essayer d'aller plus loin dans cette voie.

De Whistler, Gauguin, Fantin, — Gauguin est à coup sûr le plus significatif, car, tout en restant exclusivement dans le domaine de la peinture, il est personnel, son œuvre a la fraîcheur des primeurs, — et, comme telle, restera.

Avec Whistler s'en va un peintre intelligent et doué, mais ses disciples se chargent de nous montrer le côté mondain et un peu superficiel de sa peinture. — Artiste paisible et consciencieux, Fantin nous laisse des œuvres charmantes; il n'est pourtant pas de ces tempéraments vigoureux qui entraînent une école.

Cézanne, au contraire, se présente avec l'autorité d'un maître. Pas de virtuosité inutile. Pas de hasard de palette. Chaque touche, voulue, pesée, est d'un ton sensible; aussi son œuvre a-t-elle tout le poids d'une vérité.

Au delà, Raphaël, Poussin, Delacroix sont peut-être ceux auxquels je pense le plus souvent.

La nature a toujours été la base, le point de départ des œuvres d'art, car nous ne saurions fixer d'une façon précise ce qui n'aurait été et ne pourrait être perçu par nos sens. Mais Delacroix dit très justement que les génies « tirent des choses seulement ce qu'il faut en montrer à l'esprit ».



M. Gabriel Roby

Je crois que la direction de l'art ne change pas. Il n'y a pas révolution, mais évolution lente.

Impressionnisme : ce mot désigne l'art de ceux qui, voulant fixer une sensation hâtive, exceptionnelle, même invraisemblable, sont des analystes. Selon moi, le moyen de l'art est la restitution synthétique d'une chose logique. L'intelligibilité d'une œuvre est son plus grand mérite.

Whistler laisse de belles œuvres, d'une distinction réservée et d'un goût très sûr.

Fantin, portraitiste surtout, a produit quelques toiles pénétrantes, probes et sincères.

Gauguin s'est éloigné de nous en se laissant assimiler à la civilisation océanienne jusqu'à devenir le possible avant-coureur d'un art, classique, tahitien.

Cézanne possède un beau tempérament, mais on ne voit chez lui aucun développement conscient : il apparaît dans ses dernières toiles aussi gauche et lourd que dans ses premières œuvres.

Je reste fidèle aux Grecs, et à Velasquez, à Rembrandt, au Titien, au Tintoret, à Veronèze, à Rubens, — parmi ceux d'hier, à Puvis de Chavannes.

L'artiste ne peut demander à la nature que des renseignements qui lui permettent de traduire sa pensée. C'est son tempérament que l'on exprime, quoi que l'on fasse, et l'homme apparaît tout entier dans son œuvre.



M. Georges Bouche

Pour que la peinture puisse évoluer plus rapidement, les artistes souffrent encore de trop lourdes contraintes ; aujourd'hui ou demain

des préjugés, des timidités peuvent être vaincus : alors s'ouvriraient des voies nouvelles, insoupçonnées.

Cependant, l'impressionnisme ne fut pas une innovation. Depuis ses origines, l'histoire de l'art nous montre des artistes spontanés, de véritables impressionnistes, traditionnellement sacrifiés aux artistes méthodiques.

Loin de finir, l'impressionnisme doit se renouveler, se transformer si on le considère comme la négation de toute autre technique que celle de l'artiste lui-même, — je veux dire : la spéciale technique directement adaptée aux moyens et aux sujets de l'artiste.

De Whistler, Gauguin, Fantin, — Gauguin seul nous aura appris quelque chose. Ses équilibres, ses harmonies sont des victoires de l'œil sur l'impondérable apparence des êtres animés et inanimés.

Cézanne semblerait ne devoir rien qu'à la nature ; mérite exceptionnel d'un grand artiste, qui grandira encore.

Ma pensée va souvent à Théotocopuli el Greco.

Tout ce qui est ajouté à la nature par la pensée de l'artiste est ce qu'après un long examen l'œuvre avoue de faux, de pusillanime, d'irritant.

Mais il est difficile d'affirmer que l'artiste doit choisir parmi ses émotions celles qui viennent de sa sensibilité individuelle plutôt que celles qui lui sont suggérées par la nature, puisque les deux éléments se marient, se confondent en lui, et puisque personne n'a jamais démêlé ce qui, dans une œuvre, revient à l'un ou à l'autre.



M. Claudio Castellucho

L'art tourne toujours autour d'un même sentiment ; il change sans cesse en s'efforçant d'exprimer une idée identique, une sensation invariable : l'instinct de la vie.

Dans la pensée de l'artiste, l'œuvre d'art est une tache décorative ; dans sa vision sensuelle, c'est toujours une touche impressionniste.

Le bon impressionnisme est l'essence de toute œuvre d'art, mais les métiers impressionnistes — *ont toujours été finis.*

Je n'ai pas assez réfléchi sur les œuvres modernes, peut-être, pour y trouver quoi que ce soit que je puisse comparer à celle de Vélasquez. Sans atteindre l'idéal, Vélasquez est l'artiste qui s'éleva le plus près de la suprême harmonie des vibrations de la vie.

La nature extérieure donne à l'artiste des prétextes qui lui permettent d'exprimer ses sentiments personnels.



M. Pierre Girieud

Que l'art prenne en cet instant une direction nouvelle, je ne le

crois pas ; et pourtant, qu'il évolue, je le crois. L'abus que, par les procédés de l'imitation, on a fait, en ces dernières années, de la vision impressionniste a déterminé une réaction légitime, et qui commence à se préciser, en faveur du caractère et du style, trop longtemps oubliés. Je suis particulièrement persuadé que l'imagination va reprendre ses droits. On s'étonne déjà du mépris singulier où la tinrent nos aînés : ils la considéraient comme une faculté purement littéraire, alors qu'elle est la force universellement créatrice, et à tort l'abandonnaient aux pauvres gens de l'Ecole.

Aussi pensé-je que l'impressionnisme aura bientôt vécu. Il n'est plus que l'exploitation d'une formule au lieu de correspondre à l'expression d'un sentiment. De l'annotation des apparences fugitives les Monet et les Sisley ont tiré tout ce qu'on pouvait tirer. Mais rarement un effort d'art demeure improductif. Pour moi, les peintres ne doivent pas s'obstiner à rester des ouvriers spécialisés dans leur travail technique : ils pourront donc s'inspirer de cet amour du métier, à nous légué par l'impressionnisme, non plus pour fixer des impressions passagères, mais pour éclairer du reflet d'un moment le caractère éternel des choses.

Whistler et Fantin, l'un avec plus d'aristocratie artiste, l'autre plus assujetti à l'enseignement des maîtres, nous ont montré ce qu'il y a d'exquise intimité, de mélancolie tendre et affinée sous les réticences apparentes des sentiments modernes. Ils ont fait voir, le premier surtout, qu'on pouvait élever jusqu'au grand style les gestes sobres, sans noblesse dramatique, de nos contemporains.

Bien autrement profonde et durable sera l'influence de Gauguin qui, remontant hardiment aux sources primitives, a traduit, avec une volonté souveraine, en harmonies décoratives, des compositions du plus haut style où triomphe en une synthèse panthéiste la vie luxuriante de la nature.

Tout près de cet artiste prodigieusement conscient apparaît cet intuitif admirable : Cézanne. A force de sincérité, et de par l'intensité de son émotion, Cézanne a senti la beauté qui se dégage des formes, et, sans les corriger, sans les arranger, selon la fantaisie arbitraire, et du reste admirable, d'un Poussin, il a exprimé la fierté tacite et le style naturel des choses. Il doit rester un isolé. Ses élèves ne pourraient suppléer que par la plus vaine habileté manuelle une vision toute personnelle et qu'il est impossible de réduire en formule. Les maîtres auxquels je pense le plus souvent sont : les hiératistes orientaux ; les primitifs ; l'Angelico, Botticelli et Titien parmi les anciens ; Delacroix, Ingres et Gauguin parmi les modernes.

Je n'attends pas tout de la nature. Je vois en elle un dictionnaire — selon une parole célèbre — une source intarissable d'émotion. Elle nous les offre pêle-mêle ; il nous appartient de les coordonner, de

les synthétiser par la ligne et la couleur. C'est à l'historien de l'art d'apprécier la part d'intuition et la part de conscience que nous mettons dans notre œuvre.



M. Henri Hamm

L'art inaugure à cette date des directions certainement nouvelles.

L'impressionnisme pictural n'est pas fini et je crois qu'il pourrait se renouveler tout particulièrement par l'incontestable influence qu'il a sur les arts de l'ornement et même sur la statuaire.

Whistler et Gauguin gardent le secret d'un art personnel, amer et énigmatique, créé pour les seuls initiés. Ils nous laissent le souvenir charmé de choses fragiles qui nous ont ravis et que nous ne reverrons jamais.

La sincérité évidente de Cézanne me séduit ; sa gaucherie m'étonne.

Quel artiste moderne égala jamais ceux du moyen-âge ?

Si l'artiste devait tout attendre de la nature il n'y aurait pas d'art décoratif. C'est par interprétation, en d'autres termes par intervention personnelle que l'art décoratif procède. Mais l'interprétation elle-même doit connaître des lois analogues à celles qui président au développement des créations de la nature.



M. Rassenfosse

Nous ne pouvons guère que constater les évolutions, non pas les prédire. A mon avis, il y a un art éternel — et des artistes nouveaux.

Tous les essais ont été faits ; reste à apprécier les résultats de l'effort des novateurs. Ce sont les imitateurs qui en bénéficieront.

Whistler, Gauguin, Fantin : personnels, indépendants, exceptionnels.

Exceptionnel aussi, Cézanne. J'ai de son œuvre des souvenirs d'air et de lumière comme aucun autre ne m'en donna.

Mais, personnellement, je suis à Rembrandt, et encore à Rembrandt !

La nature est l'unique et l'intarissable source. Pourtant ce qui nous intéresse dans une œuvre, c'est ce que l'artiste y a mis de lui-même.



M. Dario de Regoyos

L'art, en effet, s'oriente ailleurs, mais je crains que la facture, les procédés aient pris trop d'importance.

L'Impressionnisme est un infini qui peut toujours se renouveler,

étant le reflet de cet autre infini, la nature, qui se transforme constamment.

J'admire dans leur œuvre entière Whistler, Gauguin et Cézanne.

Les maîtres anciens dont j'ai le plus aimé l'œuvre sont Sanchez Cœllo, Goya, Velasquez et le Greco. Ce sont, il est vrai, les peintres dont on voit le plus souvent l'œuvre en Espagne. Mais je me suis dérobé à leur exclusive influence, parce que j'aime mon temps et parce que je veux en être. J'adore donc aussi Corot, Manet, Monet, Renoir et les impressionnistes harmonistes.

Si je recommençais ma vie, je reprendrais la palette claire, sans terres, sans noirs, et je ne ferais que du paysage, me donnant tout aux impressions que je recevrais de la nature. Oui, tout attendre de la nature, plutôt que de la consulter seulement pour exprimer une idée, — une idée qu'on n'est pas bien sûr d'avoir.



M. Ouvré

Deviné par Thurner à la fin de sa vie, l'impressionnisme, après avoir accompli lentement son évolution logique et légitime, est aujourd'hui devenu, dans l'art, une secte. Autant dire qu'il est fini. Il a triomphé avec Monet, Sisley, Pissarro et Renoir, qui eurent des yeux merveilleusement subtils ; mais les vrais initiateurs, qui d'autre part le dépassent et gardent sur l'art vivant une influence active, sont Van Gogh, Cézanne et Gauguin. Ils ont donné à la couleur son développement complet, Van Gogh pour la luminosité, Cézanne pour la valeur exacte du ton, Gauguin pour l'harmonie. Il est présumable que tout artiste nouveau, présent ou futur, devra tenir compte des apports de ces trois grands précurseurs, sans négliger de se soumettre aux exigences éternelles de la plastique : la composition, la forme, le caractère, et aussi la matière.

Whistler et Fantin nous laissent de belles œuvres ; mais d'autres aussi. Leur influence, qui venait de leur personne plutôt que de leur art, disparaît avec eux.

Cézanne peut mettre mille tons justes — valeur et couleur — sur un fruit, autour d'un fruit, et c'est par le ton qu'il dessine. — Devant le nu, me disait un ami, *il voit bossu.*

L'artiste doit plus attendre de lui-même que de la nature. Tout est dans l'émotion que nous ressentons, et la nature revêt pour chacun de nous un aspect particulier. Tout nous vient d'elle, peut-être, mais tout aboutit à notre émotion, et celle-ci n'est pas plus conventionnelle que la nature elle-même.



M. Jean Puy

Je crois ce que je désire : je crois que l'art, avant peu,s'élèvera au-dessus de ses présentes espèces, qu'il échappera à l'asservissement où il est aujourd'hui dans ses relations avec la nature. Peindre n'importe quoi, un poteau de télégraphe, un moulin à café, une batterie de cuisine, les meubles de son salon, les légumes de son pot au feu, cela me semble indigne d'occuper exclusivement la pensée d'un aspirant à l'Art, cette dernière religion, peut-être.

L'Impressionnisme a ouvert tout un champ de visions nouvelles et émues. Il faut maintenant échapper à l'obsession des mirages de la lumière,donner un peu plus à la vie intime des êtres. L'Impressionnisme, du reste, n'existait-il pas bien avant les impressionnistes, et ne lui trouverait-on pas des antécédents chez plusieurs vieux maîtres, — Le Lorrain, Rubens, Poussin ?

J'ai une impression très médiocre de Whistler d'après son exposition posthume. Au contraire, Gauguin m'a profondément touché. Moins correct de valeurs que Cézanne, il envisage la vie d'un esprit plus haut, plus général, peut-être plus romantique. Je lui dois de beaux moments d'enthousiasme et je garde de quelques-unes de ses toiles un souvenir illuminé. Fantin, avec quelques portraits modestes et sans tapage, m'oblige au respect. Il atteint aux sources les plus nobles de la vie intérieure. La *Brodeuse*, un triple portrait de famille, un portrait de femme au Luxembourg, je ne peux voir là que des manifestations de l'art le plus élevé.

Cézanne ? sa peinture me charme peu, mais j'ai pour lui la haute admiration qu'on doit aux précurseurs. Il a remis l'impressionnisme dans les voies traditionnelles et logiques. Son enseignement est énorme. Il me semble sentir à travers ses œuvres qu'il voudrait aller plus haut et plus loin qu'il ne va. Attaché du moins à la reproduction de la nature réelle, il s'est efforcé d'en atteindre la signification absolue, qui échappait complètement à l'école de Manet. Peut-être, venu à une époque de recherches moins inquiètes, eût-il créé tout un un monde chimérique.

Mais je veux dire que ma plus intense admiration est pour celui que je proclame un Dieu parmi les artistes vivants, celui qui les domine tous de son génie surhumain : c'est le sculpteur Rodin. Qu'un artiste ainsi parvienne à maîtriser la nature, il peut alors la diriger, la tyranniser, lui faire dire tout ce qu'il sent et jamais elle ne se révoltera contre lui. Mais qui ne se sent pas d'aussi puissantes épaules sera sage de la prendre pour maîtresse absolue, à peine de créer des vessies et des bulles de savon. La nature, c'est la richesse iné-

puisable ; l'un copie, l'autre interprète : il faut sentir, se connaître et choisir.

Pour conclure, je dirai que je souffre, en peinture, de la pénurie d'œuvres élevées. Cet art deviendra inférieur à tous les autres s'il s'entête à reproduire éternellement les banalités dont depuis longtemps il se nourrit. Avoir vibré d'enthousiasme à l'audition d'un opéra de Wagner, et se trouver réduit en peinture aux matérialités que vous savez ! Mais, je le répète, Rodin me console, et, parmi les peintres, ni Puvis de Chavannes, ni Gauguin ne sont si loin qu'on ne puisse encore espérer.

(A suivre.)

LE DANGER

(*Suite*[1])

Mme Ward eut un visage découragé qu'elle semblait abandonner aux circonstances. Aubertin ne l'avait jamais vue ainsi. Il sentit qu'elle ne ferait rien pour Bertrand, qu'elle était venue le trouver avec une arrière-pensée très personnelle, mais il éprouvait une sympathie où sa propre douleur s'épanchait.

— Vous croyez — dit Lucie Ward — que je me suis amusée ces temps-ci? Mais j'ai eu toutes les difficultés! On n'a pas été aimable du tout pour Robert. Il n'était pas invité à Munich. Vous savez que Williamson le hait... — ajouta-t-elle en retrouvant un peu de fatuité. — Il nous a calomniés, Robert et moi... je crois même qu'il a dû accuser Robert... vaguement... d'avoir le mauvais œil.

— Aussi! Pourquoi n'est-il pas venu me trouver, ce garçon-là ?

— Il avait bien trop peur ! Personne n'est superstitieux comme ces gens de sport. Si un pneu crève, c'est la faute du cantonnier, ou d'une vache! Et puis, Robert a des façons un peu simples de voir les choses, n'est-ce pas ?... Il croit qu'on attrape... ne vous fâchez pas, mon cher... il croit qu'on attrape le mauvais œil !

— Mais il a raison — dit Aubertin — un état aussi antipathique doit être contagieux. Il a bien fait de ne pas m'approcher. Mais... va-t-il à Munich oui ou non ?

— Non... il est sur la route de Gênes...

— Comment ?

— Oui. Depuis huit jours il me suppliait de rester ici avec lui. Cela m'a agacée. Je lui ai conseillé d'aller prendre l'air un peu. Il fallait bien finir par donner une satisfaction à Pâris.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 193, 194, 195.

Elle sourit, accueillant une pensée qui lui faisait oublier tous les soucis :

— Mon cher Paul, il y a un point sur lequel vous pouvez vous rassurer... Emmeline... pardonnez-moi de vous parler aussi brutalement... Emmeline n'est pas la maîtresse de Pâris... et même... il ne l'aime pas...

Elle avait repris son petit air reine des cœurs.

— Pâris n'a aimé que moi. Il a eu pour moi une passion folle... vraiment folle... et il est toujours pincé. J'ai de fortes raisons pour le savoir.

— Je n'en doute pas ! Mais expliquez-moi donc ? — dit Aubertin tout à fait ranimé — où Emmeline a-t-elle rencontré Williamson ?

— A Padoue : il y a trois mois... Nous arrivons à la Stella d'Oro pour déjeuner, et j'aperçois Pâris, immobile devant la porte, tout de suite obsédant comme le remords... La vue de Robert l'a rendu furieux... Il a fait immédiatement la cour à Emmeline avec une insistance ! et une malice ! Il a compris tout de suite ce qui lui manque et l'a traitée en jolie femme, en femme d'esprit. Il lui a expliqué qu'elle devait à elle-même et aux autres d'avoir un salon, de grouper autour d'elle la société vénitienne, avec son aide. Emmeline était émoustillée ! et rouge ! Vous savez, quand elle est contente, elle a toujours l'air d'avoir reçu un coup de soleil sur la figure...

Aubertin ne répondit pas.

— Je crois qu'Emmeline était tout à fait mûre pour Pâris. Depuis quelque temps, elle faisait une tête en automobile !

— Vous flirtiez ferme, sans doute, et elle se sentait un peu seule.

— Pourquoi venait-elle ? Enfin, ce jour-là, elle ne s'est pas ennuyée, je vous jure. Elle a deviné (toutes les femmes devinent ces choses) que Pâris m'avait aimée, et elle a cru qu'elle me le prenait. Quelle revanche ! Quel triomphe !

— Tout cela est fort clair... mais.... c'est vous, Lucie, qui m'avez envoyé l'article de Williamson ?

— Oui. J'ai trouvé qu'il était temps de vous avertir... en amie — répéta-t-elle avec naïveté.

Aubertin ne s'expliquait pas encore ce que Mme Ward voulait de lui. Elle paraissait dire la vérité dans l'intention de le tromper. Ce petit problème était une diversion pour le malheureux.

Il sortait un instant de ses labyrinthes d'épouvante : « Qui sait? Tout se résoudra peut-être en rivalités de femme... »

— Alors, Lucie, dites-moi, pourquoi m'a-t-on caché cette première rencontre avec Williamson ?

— Ah ! mais, c'est le nœud de l'affaire ! Vous ne pensez pas que Pâris flirte ainsi pour le plaisir ! Quand Emmeline a été bien emballée, il lui a posé un de ces questionnaires !... sur vous, naturellement... Il lui a fait raconter un tas d'histoires que je ne savais pas, mon cher, ni elle non plus, je crois : « Voyons, Madame, dans votre entourage, parmi vos relations il y a eu des accidents? des morts? Tâchez de vous souvenir ! » Emmeline a fini par trouver quelque chose, une anecdote qui lui a été tirée par petits morceaux. Elle ne comprenait pas du tout. Et quand Pâris s'est écrié : « Mais votre mari a tout simplement des crises de mauvais œil ! Lorsqu'il est content, il devient dangereux !... » Elle a ri ! Elle a cru que Pâris lui faisait une grosse plaisanterie... Et plus il allait, plus elle riait. On aurait dit qu'il la chatouillait. Lui, tirait parti de la situation : « Quand votre mari est de trop bonne humeur, défiez-vous-en... Mettez-le sous clef... qu'il ne voie personne... » Puis, il a annoncé qu'il serait dans six semaines à Venise. En attendant il ne fallait rien vous dire afin de ne pas vous faire de peine...

Mme Ward avait mis un temps et un demi-sourire sur le dernier mot :

— Mais Emmeline devait tenir un journal de vos faits et gestes, de votre caractère surtout, des incidents qui peuvent le modifier, et envoyer le tout une fois par semaine à Pâris...

— Elle l'a fait ?

— Comment ! Trop contente ! Pâris lui répondait ! Elle avait sa correspondance amoureuse ! Ne vous fâchez pas, mon cher Paul, c'était une pure question de vanité. Je crois aussi qu'elle a toujours eu un peu peur de Pâris. Elle le considère comme un magnétiseur qui pourrait faire danser en rond les fauteuils, avec les gens qui sont dessus, s'il le voulait.

— Cela n'est pas bête du tout. M. Williamson a certainement un grand pouvoir magnétique. Et il l'exerce sur vous, Lucie, car, enfin, vous vous êtes étrangement prêtée à ces combinaisons baroques.

— Moi ! mais j'ai été dans tout cela comme une pauvre feuille entraînée par le vent !

— Cependant !... en amie, comme vous dites, vous auriez pu faire quelques objections raisonnables.

— Peut-être... excusez-moi. J'étais si ennuyée moi-même — ajouta-t-elle avec une franchise dont elle n'avait pas conscience — je ne voulais pas lâcher Robert et j'avais peur que Pâris ne rendît notre situation intolérable à Venise. Je suis une faible femme... un peu perfide... (Mme Ward trouvait seyant de passer pour perfide ; elle portait cette réputation comme un chapeau ou une broche.) Mon pauvre cher ami, je n'étais pas fâchée... pardonnez-moi... que Pâris fît un peu la cour à votre femme... Oh ! si peu... je savais bien que c'était pour rire.

Lucie ne voulait pas qu'Emmeline fût la maîtresse de Williamson. C'était pour elle une question importante. Et Aubertin considérait sous cette vue nouvelle une circonstance dont il croyait avoir seul le droit de se plaindre.

— Et, — demanda-t-il, — le soir où Williamson est venu dîner au Palais, toute la conversation était concertée entre vous, n'est-ce pas ?

— Un peu — répondit Mme Ward en amincissant encore sa voix. — Mon bon ami... Je n'ai pas été chic. Mais écoutez ce qui était arrivé dans la journée : Nous avions été demander des nouvelles de Lady Prentice, qui venait de se casser la jambe. A trois heures nous rencontrons Pâris sur la place Saint-Marc. « Je descends du train, » nous dit-il, et il nous fait entrer chez lui. Je vous avoue que j'étais très préoccupée de Robert que j'amenais là derrière moi comme un chien trop gros. Quant à Emmeline, elle avait perdu la tête, voulait aller changer de robe pour le thé qui devait être des plus brillants. Bref, nous ne pensions plus du tout à Lady Prentice, lorsque Pâris demande : « Hé bien, madame Aubertin, que devient votre mari ? » Emmeline rit très fort, répond deux ou trois... comment appeler cela ?... Mon cher Paul, il paraît que vous êtes un mari épatant, je vous fais mes compliments... enfin, elle finit par ce que Pâris attendait : le prix de l'Académie. « Et » — reprend Pâris tout de suite — « parmi vos relations, rien de cassé ? » Je ne peux pas vous dire ! Nous avons été tuées ! Avouez que c'était impressionnant? Plus tard, j'ai réfléchi : il arrivait de Paris, et

avait lu l'annonce de votre prix dans les journaux. De plus, il devait être depuis le matin à Venise : peut-être nous avait-il vus tous, de sa fenêtre, sur la place, quand vous pilotiez Lady Prentice. En tout cas, il savait l'accident, ne fût-ce que par ses gondoliers qui font souvent sa police. Ce qui est certain, c'est qu'il nous a mises dedans.

— Oui... mais, je suis étonné qu'Emmeline dont l'esprit est si positif...

— Ah ! elle est bien changée ! Mais, tenez..., au fond, je ne sais pas ce qu'elle pense ! A cinq heures, le salon de Williamson s'est rempli, la Ranieri est arrivée avec sa suite... présentation d'Emmeline... vous voyez cela d'ici. Elle aurait dû être furieuse que Pâris ait invité tout ce monde avant de l'avertir elle-même, car enfin nous étions là par hasard... Mais cela ne l'occupait vraiment pas ! Et puis, savez-vous ce qui se passe : sans se gêner, devant Emmeline, Pâris explique sa version de l'accident et comme quoi vous avez le mauvais œil ! La Ranieri pousse des cris pathétiques, puis elle se jette sur Emmeline : « Pauvre chère femme ! comme vous êtes exposée ! si jeune ! Et votre enfant ! Cet ange ! cet agneau ! cette colombe ! voulez-vous me le confier ? » Cela se résout en une invitation à déjeuner pour le lendemain.

— Ah ! oui... je comprends.

— Et le lendemain, chez la Ranieri, tout le monde s'attendrissait autour d'Emmeline. On ne parlait pas de vous, car personne n'aurait osé vous nommer... mais c'était à qui lui offrirait le déjeuner, le goûter, le dîner, la gondole et le coucher... Le vieux prince Tomaselli lui posait mille questions, un peu comme à un enfant perdu sur la route.

— Vous avouerez — dit Aubertin — qu'Emmeline, dont vous parlez sans cordialité, a montré infiniment d'esprit et d'à-propos. Elle ne pouvait sauver ma situation : elle a fait la sienne. C'était pratique. Pourquoi se serait-elle sacrifiée à moi, qu'elle doit considérer comme un égoïste, et avec raison, puisque j'ai toujours suivi mon penchant et que je n'ai pas tenu compte des siens.

Les yeux de Lucie Ward brillèrent. Ce n'étaient plus les beaux grands yeux qui jouent la fougue et la langueur, mais de petites prunelles à l'éclat pointu :

— Vous êtes indulgent !

— Oui... parce que l'ennui est un mal intolérable, et que le besoin de ne plus s'ennuyer est aussi fort que la faim. Sa satisfaction peut devenir nécessaire à la vie.

— Soit!... puisque Emmeline a des besoins si impérieux... vous n'avez pas peur?

Aubertin sentit tout le mal que fait la peur. Si, il avait une peur affreuse: ce n'était pas d'un enlèvement qu'il avait peur... mais de la mort! Il avait peur de la faire venir pour Bertrand comme elle était venue pour Charles de Fromont.

— Vous n'avez pas peur — continuait Mme Ward — de cette visite nocturne qu'Emmeline et Williamson vont faire à Bertrand?

— Non... c'est une chose assez naturelle, en somme. Bertrand n'a-t-il pas passé des journées entières entre Emmeline et Williamson? Quelques minutes de plus ou de moins!...

Ces minutes lui paraissaient si dramatiques, si épouvantables à franchir, qu'après elles il ne prévoyait plus rien. Devant lui, il y avait ces minutes, puis le vide.

Mme Ward devina vaguement son angoisse et persista :

— Emmeline est en ce moment dans un état d'esprit audacieux que vous ne vous représentez pas tout à fait. Elle vous sait très aplati, et vous croit disposé à tout accepter pour éviter un éclat. Tenez-vous beaucoup à votre dîner chez le Consul?

— Oh non! — dit Aubertin, en levant les épaules avec fatigue. — Mais je ne suis pas sûr de rendre service à Bertrand, si je reste. Il a besoin de calme... autant que possible... je crains que ma présence inopinée ne provoque une scène qui se passerait devant lui.

Les méchants petits yeux de Lucie Ward se montrèrent de nouveau : on eût dit de petits yeux dans de grands yeux. Aubertin crut enfin comprendre l'intention de sa démarche. Elle trahissait, parce que la trahison est une vengeance, et pour amener entre Emmeline, Williamson et lui quelque incident violent, du bruit, un scandale. Il ne fut pas très choqué par la mauvaise qualité de la tentative. Son affection pour Emmeline l'amenait à trouver légitime que toutes les femmes eussent des inspirations louches. Mais il s'étonnait que Lucie Ward fût assez maladroite pour insister :

— Si vous n'êtes pas là, et qu'on veuille emmener Bertrand de force... ce sera bien pire pour lui...

— On n'enlèvera pas Bertrand. N'accueillons donc pas les hypothèses de la folie. Dans une situation étrange, comme est la nôtre, si l'on déviait, même un peu, on irait jusqu'au délire.

— Vous avez raison! — s'écria Lucie Ward, fatiguée de son idée, — tenez, moi, je deviens folle. Voilà des semaines que Pâris me donne des coups de terreur sur la tête. — Ses lèvres tremblèrent... elle devint plus jaune : — Ce n'est pas difficile d'effrayer les gens! un accident d'automobile est toujours vraisemblable! Mon pauvre Robert est dans les plus mauvaises conditions. On lui a répété, dans toutes les langues, qu'il ferait un malheur. Moi-même je le lui ai dit, quand il m'agaçait... Il doit inventer des imprudences pour se prouver à lui-même qu'il n'a pas peur. S'il lui arrive quelque chose ce sera ma faute.

— Lucie! ce Williamson fait donc de vous ce qu'il veut?

— Comment! s'écria Lucie qui rougit, et Aubertin remarqua, en la voyant rougir, qu'elle ne rougissait jamais.

— Non, — reprit-elle, — mais je suis très fatiguée en ce moment. Pâris me dit que je ne suis plus sociable, que je n'ai plus de succès, que je m'isole, que je recommence à être malade...

— Est-ce vrai?

— Mon Dieu... il est certain que je n'ai pas réussi à Venise. Je me suis donné un mal de chien pour faire accepter Robert et il ne m'a pas aidée. Vous savez comme il est impoli?

— Très gentil.

— Et puis, j'aime mieux tout vous dire... Tonton est à Venise!

— Ho, ho!

— Oui! je l'ai rencontré il y a deux jours sur la place Saint-Marc.

— Il vous a parlé?

— Non! Il n'oserait pas m'aborder! Nous nous sommes trop mal quittés. Mais cette rencontre m'a été horriblement désagréable... m'a presque effrayée.

— Voyons, Lucie!... A propos, vous savez que *La Touraine* est arrivée.

— Avec huit jours de retard et une avarie qui lui a fait courir les plus grands dangers.

— Ce n'est tout de même pas la faute de Tonton.

— Que voulez-vous? Il m'a rappelé un moment de ma vie où je me suis sentie mourir... Et je n'ai pas envie de recommencer cette espèce de petite agonie avec le pauvre Robert. Je lui ai dit que je ne pouvais plus supporter ses mines déconfites... et enfin, je l'ai prié de me laisser la paix pendant quelque temps.

— Tout cela parce que vous aviez rencontré un certain Gaston. Il avait vraiment eu une influence néfaste sur vous?

— Oui! C'est singulier ce malaise qu'on éprouve parce que quelqu'un est là dont on ne veut plus.

— Moi, je ne connais pas cette maladie. Mais quel garçon est-ce?

— Mon Dieu... il n'a rien à faire, alors... comment vous dire... il prenait toutes mes occupations pour lui. Si j'avais un chat à dîner, il composait tant de menus, arrangeait tant de fleurs, combinait tant de choses, que je n'avais plus envie de recevoir. Je lui cachais que je comptais passer chez ma modiste pour qu'il ne me parlât pas toute la journée du chapeau que je choisirais... S'il avait su que je prenais médecine il aurait éprouvé tous les effets... Le moindre de mes projets fournissait du travail à son imagination. Vous comprenez? finit-elle avec un agacement presque douloureux.

— Oui. Vous étiez l'unique intérêt de ce jeune homme. Et cela vous a toujours horripilée?

— Non, naturellement; sans quoi...

— Et pourquoi cette amitié a-t-elle cessé de vous plaire?

Lucie Ward eut ce joli sourire qui semble n'avoir d'autre but que de découvrir des dents fines et moqueuses:

— Hé bien! oui! Pâris est arrivé, il a passé trois mois à Paris, il a été jaloux de Tonton et il me l'a fait voir sous un jour nouveau. Il a changé l'atmosphère, comme il dit. Moi, j'ai été un peu méchante pour Tonton... et voilà! Vous ne savez pas comme un homme peut devenir assommant quand on l'a détraqué.

— Je commence à croire — dit Aubertin en riant — que Gaston est un charmant garçon, presque aussi gentil que Robert.

— Il a des qualités, — dit Lucie avec complaisance, — mais c'est un peu raide, quand un Monsieur n'est pas votre amant,

d'avoir autant de peine à rompre que s'il s'agissait d'un collage. Je vous assure que je n'en pouvais plus.

Le mot « amant » réveilla la curiosité d'Aubertin. Il se cramponnait à tous ces petits fils de la conversation qui se rompent un à un... C'était toujours un peu de temps gagné.

— Et vous, Lucie, vous n'avez jamais aimé Williamson?

— Aimé?... je ne crois pas. C'était autre chose. Assurément... il avait de la prise sur moi.

— On le voit!

— Oh! maintenant, ce n'est plus cela!

— Comment vous êtes-vous brouillés... ou refroidis?

Lucie fut de nouveau un peu rouge.

Aubertin songeait à ce bref, unique et mystérieux adultère dont elle éveillait à la fois l'idée et le doute... « Serait-ce avec Williamson ? »

Elle reprit :

— Il m'employait à des besognes qui ne me plaisaient pas. Dans ce temps-là, j'étais très entourée et d'une façon agréable. J'avais une intimité nombreuse. Pâris m'avait convaincue que cette activité mondaine me convenait, et il n'avait pas tort. Je me sentais dans mon équilibre. Il m'avait bien conseillée, et je n'ai jamais tiré un aussi bon parti de moi-même. Mais il se servait de moi. Il me disait : « Rien n'est sans intérêt dans la vie des gens. Notez tout ce que vous aurez vu ou entendu, sans choix ni discernement. C'est plus tard, après un événement grave, qu'on aperçoit le sens du détail. Les petites circonstances disparates s'assortissent et il n'y a plus qu'une couture à faire. » J'avais pris l'habitude de gribouiller tous les matins dans mon lit, n'importe quoi, pendant une heure. Pâris prenait de temps en temps mon cahier, et le recopiait sur des fiches avec une superbe écriture. Un jour, cela m'a gênée. Il m'a semblé que j'étais une sorte d'espion lorsque j'allais dîner chez des gens sympathiques qui me racontaient leurs affaires. Tout cela pouvait avoir des suites. J'ai profité d'une absence de Pâris pour lâcher mon grimoire. Il a été furieux... mais il était loin. J'ai fait la connaissance de Gaston, et il était si différent de Pâris, si brave garçon, si peu équivoque, qu'il m'a d'abord reposée.

— Et quand vous êtes devenue neurasthénique, était-ce la faute de Gaston ou de Williamson?

— C'est Pâris qui avait tout gâché... Mais Tonton était ma

maladie. Voyez-vous, avec ces gens qui n'apportent qu'eux-mêmes, c'est charmant : on croit les posséder mieux que d'autres et ne rien leur accorder puisqu'on leur refuse une seule chose qui s'appelle Tout... Mais... je ne sais comment ces sentiments-là se gâtent... — dit-elle avec une perplexité qu'elle ne croyait pas drôle. — Il faut un rien. Et alors, c'est intolérable. Ainsi, ce pauvre Robert, c'est parce que je n'allais plus dans son automobile qu'il était si nerveux.

— Quand on a détraqué un homme, — répéta Aubertin, — il est assommant.

— Hé bien, c'est vrai ! J'étais en train de le détraquer. J'étais méchante et lui grognon. Nous nous occupions à avoir des torts réciproques et à les réparer.

— Et la journée y passait ?

— Mon Dieu oui ! Quand on s'occupe à ça, pour le reste on devient paresseux. Nous étions dans l'ornière... et nous n'en sortirons pas ensemble. On ne peut pas faire un effort à deux ; il faut d'abord se délier, se détacher, c'est le mot. Il est certain que si je vais voir un médecin, à Paris, et que Robert m'attende dans un fiacre, à la porte, les remèdes qu'on me donnera ne me feront guère de bien... Comme c'est drôle !

— Williamson serait content s'il vous entendait !

— Tout ça c'est un peu de lui, naturellement. Mais depuis trois jours il ne s'en tient plus à ces douceurs. Il ne cesse de me dire que nous sommes dans une situation inextricable ; qu'il y a dans notre petit groupe des « déplacements » très dangereux ; que la vie, lorsqu'elle est ainsi contrariée, veut reprendre son cours naturel et fait des catastrophes. « La vie s'arrange toujours, dit-il, donc elle s'arrangera, mais si vous voulez bien examiner les conditions où nous sommes, vous verrez qu'il lui faut au moins une mort. » C'est gai ! Il est fou, vous dis-je... complètement fou !

— Non — dit Aubertin — il n'est pas fou du tout, mais c'est une rude canaille... fort habile. Il s'entend à faire le vide où il veut. Tout ce qu'il dit est d'ailleurs fort bien combiné, et je suis de son avis quant à notre cas. J'espère que personne n'en mourra, je crois même que, par un très léger mouvement, chacun pourrait reprendre sa place... mais, en ce moment, quel désordre ! Et si quelqu'un a le mauvais œil, c'est bien lui, Williamson ! Il vous brouille avec vos flirts ; il découpe dans

un journal le nom d'un paquebot et le paquebot a une avarie; il fait de moi une bonne d'enfant... et, au fond, Lady Prentice s'est cassé la jambe le matin même où il arrivait à Venise...

Aubertin essayait de sourire.

— C'est lui qui a le mauvais œil! — s'écria Mme Ward avec une gaieté qui lui fit retrouver sa mine de petite fille. — Et s'il y a un accident d'automobile ce sera bien sa faute! Il l'aura assez préparé! Moi je ne veux plus être mêlée à tout cela. Je vais télégraphier à Johnny de venir me chercher. Pauvre Johnny, il n'a jamais reçu une dépêche comme ça, — dit-elle avec son rire conjugal, — il va croire que je suis à la mort...

— C'est cela. Faites venir Johnny.

— Oui. Avec lui, il faudra bien partir à jour fixe. Nous irons à Paris. Et, tout de suite, quand il est là, je fais des visites, j'essaie des robes, je vais chez le dentiste, je prends des douches, je suis des traitements, je m'exerce à un tas de corvées hygiéniques...

— Bravo! Quel brave homme que ce Williamson! Il vous aura fait du bien, à vous.

— Tandis que ce pauvre Robert, qui m'aime tant, avec un tel dévouement, ne peut plus me faire que du mal. Comme c'est bizarre!

Elle détourna la tête avec une migraine véritable et un réel chagrin.

— Je m'étonne que vous ayez eu le courage de le renvoyer, dit Aubertin.

— Que voulez-vous? Cela m'avait réussi avec Gaston. Je suis superstitieuse, dit-elle sans pudeur.

— Ah! vous l'avez engagé à courir le risque, comme disait l'autre jour votre Williamson! Mais, vous avez encore plus peur que je ne pensais!

— Lucie? — ajouta-t-il, après une longue réflexion, — est-ce que Williamson est malade?

— Non. Je ne sais pas.

— Vous n'avez pas remarqué la couleur de son teint?

— Vraiment non. Je le regarde le moins possible... Tenez, vous devez avoir raison. Je me rappelle qu'il a consulté autrefois. Et lorsque nous l'avons rencontré à Padoue, ce devait être pour ça. Mais oui! il y est retourné avant-hier, sans donner

de raison. Vous comprenez, il n'avouerait jamais une chose pareille. Lui malade? Cela prouverait qu'il ne sait pas se garantir du mauvais œil !

Elle se leva lentement et fit quelques pas avec lassitude.

— Quel homme extraordinaire! Ainsi, la jalousie, c'est risible, n'est-ce pas? C'est un état qu'on s'amuse à exaspérer... on lui fait css-css. Mais ses jalousies à lui ont de la domination; ce sont des sentiments fantastiques.

Elle avait essayé de prendre un air profond qui ne lui enlevait pas toute grâce, et la faisait ressembler à un oiseau.

— Adieu, mon cher, à dans huit jours...

Elle alla vers la porte, et là, il fut évident qu'elle était mécontente de sa démarche, d'Aubertin, d'elle-même. Elle se retourna, leva le doigt, en se souvenant combien sa main était longue, et comment elle savait la montrer :

— Je vous donne un conseil de femme avisée. Moi, j'ai vu les gens et les choses de près. Je suis tout de même un peu mieux informée que vous. Hé bien, je vous le dis : si j'étais vous, je ne quitterais pas Bertrand ce soir.

Elle était partie aussi. Aubertin comprit que cette petite femme égoïste et nerveuse avait été pendant une heure la vie même pour lui. Il avait senti, presque matériellement, ces ondes invisibles qui émanent de tout être animé. Maintenant que cette réalité lui manquait, il éprouvait la solitude comme une sensation de la peau, un refroidissement physique qui ralentit le sang. Il s'engourdit, et la mauvaise suggestion se reforma :

Avait-il le droit de ne pas écouter Lucie ? Elle n'était pas bien méchante, au fond. Elle trahissait avec plaisir, mais elle pouvait avoir, parmi ses raisons, un motif amical, et elle n'avait peut-être pas tout dit?... Si elle savait quelque chose ?... Pourquoi ne pas rester au Palais? Depuis longtemps il repoussait la tentation de se battre avec Williamson... C'était pour Emmeline : Aubertin ne voulait pas rendre scandaleuse une situation qui semblait naturelle, sauf à sa propre sensibilité... mais ce soir, c'était si facile : Il pouvait attendre Williamson, simuler un étonnement grossier, et au premier mot insolent... Ah! c'est cela que Lucie Ward souhaitait, sans doute, et fallait-il tomber dans ce piège ?

— Bertrand ! cria Aubertin en ouvrant une porte.

Le petit avait passé la tête, tout à l'heure, et s'était retiré précipitamment en voyant Mme Ward avec son père.

— Voilà papa !

On ne savait jamais d'où il sortait.

— Allons nous promener, dit Aubertin.

Bertrand parut enchanté. Il entraîna son père du côté de San Trovaso, puis au delà, se mit en frais, et parla vite en marchant, tout essoufflé par le vent du nord, la terrible Bora. Il faisait, depuis quelques jours, un froid très dur, et Venise gelait dans ses eaux.

Aubertin ne put échapper aux complications de ses terreurs. Elles l'attaquaient sous une forme nouvelle : si Charles de Fromont n'avait pas fait ses études à Saint-Louis il n'aurait peut-être pas attrapé la fièvre typhoïde. Pour arriver à boire, au moment dangereux, un verre d'eau contaminée, il faut un si long enchaînement de circonstances. C'est peut-être l'exemple d'un camarade... depuis le commencement de l'année on se recherche, on partage les potins, les colères, les projets ; on emboîte le même pas, on dit les mêmes bêtises, on répète les mêmes gestes. Un jour, le camarade a soif et boit au robinet ; par habitude, on fait comme lui et... c'est la minute précise où la vie n'est pas assez forte pour se défendre. Dans un autre collège, dans une autre cour, à la même minute, on n'aurait pas bu la même eau. Quels que soient les faits, leur succession est différente, ici ou là. Chaque lieu a sa fatalité. Et le Lycée Saint-Louis avait tué Charles de Fromont...

Aubertin regarda autour de lui comme s'il rouvrait des yeux fermés depuis longtemps. Il était loin, sur une *Fondamenta* qu'il ne connaissait pas. Le curage d'un canal avait nécessité des barrages en bois qui formaient une sorte d'écluse. Au pied, la vase était prise sous une glace bossuée, boursouflée, gercée, craquelante, ouverte, qui rampait vers les maisons déchaussées. Le froid valsait dans un tourbillon sans poussière, et, pour avoir touché l'eau, il était formidable. Dans la partie haute du barrage, la nappe, à demi dégelée, paraissait immobile, mais elle avait un écoulement invisible, et une gondole désemparée tournait sur elle-même, tournait, tournait, comme pour toujours, avec un air de pauvreté, de moquerie et de persistance insupportable.

— Où sommes-nous? dit Aubertin en mettant le pied sur une petite place lépreuse.

Bertrand leva la tête vers l'écriteau, dit: — *Campiello dei...* et s'arrêta net. Aubertin lut à haute voix :

Campiello dei morti.

Ce n'était rien, cette coïncidence, ce hasard... mais une chose lamentable, triste à faire pleurer, c'est que Bertrand n'eût pas osé prononcer le *Mot.* A quoi pensait-il donc, lui aussi ?

— Nous allons aux docks, au port! s'écria Bertrand avec un bond joyeux qui pouvait être une réaction volontaire.

— Je ne connais pas tout ça, moi, Bertrand, dit Aubertin.

Il se reprochait de n'avoir pas répondu tout à l'heure aux frais de l'enfant, et essaya de le faire causer. Mais il était trop tard. Bertrand marchait vite maintenant, toujours devant, ne parlait plus, n'écoutait pas, tournait brusquement les angles de plus en plus nombreux. Les lignes horizontales raccourcirent, les murs s'abaissèrent comme pour se diriger vers un point extrême et prendre fin. Aubertin et Bertrand passèrent sur la voie ferrée. Sous les wagons, ils virent le canal de la Giudecca; et ces fragments d'eau agitée, sans rivage dans l'encadrement des grosses roues, étaient des mers innombrables. Ils traversèrent encore des groupes de maisons, villes successives toujours diminuant et mourant ; enfin, ils atteignirent une grande plaine où le vent couchait l'herbe avec fureur. Dans un canal long, infini, des mâtures trop nombreuses s'emboîtaient. Un monticule s'élevait avec un air de dune. De l'autre côté une Venise basse, lointaine, méconnaissable, quelques murs neufs, un pont, le ventre rose d'une abside couverte de tuiles.

— Je force Martha à venir ici souvent, — dit Bertrand très fier, — on est tranquille... on est chez soi !

« Chez soi! Grand Dieu! » pensa Aubertin.

Le vent courait dans toute cette étendue déserte et se jetait sur eux dès qu'ils s'arrêtaient. Ils repartaient alors avec l'instinct qu'il ne faut pas se laisser prendre.

— Tu es fatigué, Papa, — dit Bertrand. -- Tu crois que nous sommes très loin? Tu vas voir comme je vais te ramener.

Il fallut traverser toute la plaine contre la bise. Aubertin comprit alors combien ses forces s'étaient dérobées, chaque jour, à son insu. Il pensait à Robert : Ce vent devait le rendre

fou dans son automobile. Ensuite, ce fut encore un quartier inconnu, bas et tortueux, mais en cinq minutes, on arriva au *Carmine,* l'un des cœurs de Venise.

— Bravo, Bertrand! moi, j'aurais pris plus à droite et je me serais perdu.

La Bora était moins formidable entre les hautes maisons. Aubertin s'abrita dans la sensation accoutumée des canaux à courbes lentes, des ponts en perspective, de la ville à la fois close et fuyante qui reste vide, semble-t-il, après que le défilé a passé, des façades auxquelles on vient d'enlever leurs banderolles, et qui sont déjà désertes et encore gaies. Ces visions calmes lui permirent de penser, et sa pensée devint tout de suite lancinante :

Bertrand ne devait-il pas être averti de la visite nocturne à laquelle il ne s'attendait pas? Il allait être seul le soir dans ce Palais mal éclairé. Si Williamson apparaissait le premier, dans la demi-obscurité, l'enfant n'aurait-il pas une peur affreuse, dont il tomberait malade ?

Cette décision à prendre : parler, ne pas parler, devint un débat effroyable. L'existence de Bertrand semblait osciller entre les deux partis comme si l'un ou l'autre devait la sauver ou la perdre. Et par un étrange contre-instinct, dans une défaillance invincible, Aubertin parla, avec l'obscur sentiment qu'il eût fallu se taire :

— Bertrand ! ta mère viendra peut-être te dire bonsoir en allant à la gare.

— Maman? avec l'Américain? dit le petit dans une rapidité coupante comme si l'on n'avait plus le temps de respirer.

— Mais non ! elle viendra probablement seule.

— Non, non! il viendra aussi puisqu'ils partent ensemble.

— Mais il ne montera pas.

— Si ! il montera! exprès! Je le connais!

Bertrand avait saisi la main de son père. La main de l'enfant avait un frémissement violent et cependant contenu.

Voilà donc comme Aubertin torturait le seul être qui fût encore à lui.

— Mon petit, — dit-il avec une tendresse qui le déchirait, — je resterai avec toi. Je n'irai pas au Consulat.

— Ne fais pas ça, Papa! ne fais pas ça! cria Bertrand.

— Pourquoi, mon enfant?

— Parce que tu as dit que tu irais. Il faut toujours faire ce qu'on a dit, sans quoi on se moque de vous.

Et Bertrand, dégageant sa main, reprit les devants, et marcha en sifflant avec force.

Ils rentrèrent tard. Aubertin essaya de recopier des notes. Ses tempes battaient, il était en sueur. La malle d'Emmeline, sur les épaules de Pasqualin Lancia, traversa son cabinet, et Martha suivit, chargée de paquets. Alors il descendit pour aller s'habiller et entendit Bertrand crier :

— Gaspard ! je veux dîner tout de suite ! Apportez-moi ma soupe ! Je ne mangerai que ça. Je suis pressé !

En l'absence d'Emmeline, Bertrand donnait ses ordres. Aubertin était surpris. Cet enfant l'aimait et ne le comptait pour rien. Sans doute, il avait raison.

Aubertin s'habillait avec lenteur. Il n'était pas encore décidé à sortir, il ne voulait pas s'en aller, et il savait qu'il irait, mené par une force qui est l'habitude raisonnable, la défiance acquise de tout ce qui semble anormal et détraqué. Car enfin, pourquoi cette épouvante ? Qu'y avait-il, en somme ? Rien, absolument rien.

Quand il fut prêt, le couvert était enlevé, l'appartement désert, les lumières éteintes. Il semblait qu'on l'eût fait exprès et Aubertin eut un instant d'irritation contre Gaspard. Mais il réfléchit que Bertrand avait dû le renvoyer. Sans doute, le petit garçon avait honte, et, malgré la terreur que lui inspirait Williamson, il restait seul pour le recevoir.

La nuit est toujours lumineuse à Venise. Le miroir des eaux renvoie un reflet sur les vitres des maisons. Aubertin parcourut à cette lueur le dédale des deux étages, et entra dans la chambre de Bertrand.

Il se heurta contre une grosse et lourde table, tirée devant la porte, et s'aperçut que le lit n'était plus à sa place. On l'avais mis près de la fenêtre, à l'endroit que la table occupait habituellement.

— Quelle drôle d'idée, Bertrand ? Pourquoi as-tu déplacé les meubles ?

— Puisque maman m'abandonne, j'arrange ma chambre à mon idée.

Bertrand était déjà en chemise de nuit. Il passa sous sa moustiquaire, et se mit debout sur son lit, qu'il secoua en

pliant les genoux. Le lit débordait sur la fenêtre, dont les rideaux mal suspendus se balancèrent au même rythme que la moustiquaire.

— Je ne te félicite pas, mon enfant ! Tous ces rideaux près de ta bougie ! La table est très mal placée devant la porte.

— C'est vrai, — dit Bertrand avec compétence, — mais j'avais pensé à me barricader, parce que je n'ai pas de verrou, tu sais...

— Quelle bêtise !

— Oui, c'était bête. Aussi, j'y renonce. Je n'ai pas assez de meubles. Mais Williamson n'a pas le droit d'entrer dans ma chambre quand je suis au lit ! Il n'y a que les parents qui ont le droit ! C'est pour ça que je me suis couché si tôt.

Il fit un saut de colère, et le lit branlant, avec tous les oripeaux, eut l'air de s'écrouler.

— Calme-toi, petit.

Bertrand se laissa tomber assis, tout rouge et tremblant.

Aubertin regardait la bougie. Les rideaux de la fenêtre faisaient bomber la moustiquaire, et la flamme tremblotait entre ces deux étoffes.

« Il a une bougie allumée tous les soirs ! » se répétait le malheureux. La chambre lui était antipathique. Un faux plafond peint imitait de véritables poutres ; le sol, en mauvais état, se joignait mal aux murs, par des rigoles et des fentes où des amas de poussières entraient pour ne jamais ressortir. La pièce était extrêmement longue, avec une seule fenêtre à un bout, sur le côté.

Aubertin subissait un dernier supplice : ce qui importait maintenant, ce qui devait sauver Bertrand ou le perdre, c'était l'arrangement des meubles. Ne fallait-il pas repousser le lit à sa place, remettre la grosse table devant la fenêtre, et laisser libre le passage de la porte ? Il était huit heures. Mais les pieds d'Aubertin collaient au sol. C'était sa faute si la chambre était en désordre ! Quelle folie d'avoir fait des confidences à Bertrand ! de n'avoir pas prévu qu'elles l'agiteraient à ce point... C'est ainsi que les malheurs arrivent. Avait-il prévu l'épidémie de fièvre typhoïde ? On prend une décision, elle entraîne une suite de petits faits qu'on ne peut connaître, et dans lesquels il y a des morts.

— Va-t'en, Papa ! il est l'heure !

Bertrand parlait avec une voix anxieuse et autoritaire.

« C'est lui qui décide, » pensa Aubertin. « Je ne peux pas prendre sur moi de lui résister. Puisse-t-il avoir plus de chance que moi! »

— Au moins, j'éteins la bougie, dit-il à haute voix.

Comme il la soufflait, elle fut presque renversée par un mouvement brusque de Bertrand, qui s'était remis debout et tirait son père par le cou. Aubertin sentit contre lui les battements précipités du cœur enfantin, et il se retira vite, avec plus d'angoisse encore. Mais, pour sortir, il heurta violemment la grosse table, en fit le tour et crut atteindre la porte. Il rencontra le mur.

— Je ne sais pas où je suis, dit-il.

— Je rallume, mon cher père, cria Bertrand, avec un accent de triomphe.

Et plusieurs allumettes craquèrent rapidement.

Aubertin s'aperçut qu'il tournait le dos à la porte. Décidément, cette table était une mauvaise indication.

— N'éteins plus! dit Bertrand très gai.

Il avait perdu tout souci. Accroupi dans sa moustiquaire, les genoux au menton, une mèche de cheveux relevée comme une petite flamme, le front blanc et bombé, les yeux malins, il avait l'air d'un gnôme faisant une apparition nocturne dans une fumée de gros tulle.

C'est cette image qu'Aubertin emporta.

Pasqualin Lancia se tenait dans la cour, drapé d'un grand manteau, noble d'attitude et un peu ironique. Aubertin, qui se sentit courbé, disgracieux et pauvre en passant devant lui, se glissa sous le felze de la gondole, après avoir aperçu une autre gondole arrêtée, un peu arrière. Sans doute, Emmeline et Williamson qui guettaient son départ. Le premier effort des rames repoussa l'eau: c'était le fait accompli. Après deux ou trois minutes, un apaisement singulier engourdit Aubertin. Emmeline devait être maintenant près de Bertrand. Elle était prompte, décidée, elle savait parler aux enfants. C'était une chose rassurante, en somme, que la mère du petit garçon fût près de lui...

Une secousse bruyante... la gondole perdit sa direction, tourna, se balança sur place avec une détresse ridicule : le gondolier de l'arrière s'était étalé, et se cramponnait sur la poupe afin de ne pas tomber à l'eau. Il se releva en jurant,

autant que l'ivresse le lui permettait, pendant que son camarade repêchait l'aviron. Aubertin était presque satisfait de ce nouveau retard. Ses pensées lui faisaient du bien : Emmeline et Williamson étaient certainement partis pour la gare. Ils n'avaient eu que le temps d'entrer chez Bertrand et de sortir... Cette visite si redoutable était donc terminée. Bertrand, calme, fatigué, s'endormait... et Martha serait bientôt là. Les vues de la folie s'évanouissaient déjà. Le départ de Williamson modifiait cette atmosphère animée dont il parlait si souvent. On eût dit qu'il fût mort.

Aubertin ne sentait plus que la vie dépend d'un meuble changé de place, ou d'une décision sans importance. Certes il y a une proportion dans les événements. Les faits insignifiants s'enchaînent à des faits insignifiants. Il fallait un esprit maniaque pour rechercher la suite des petits incidents qui avaient amené Charles de Fromont à boire un verre d'eau contaminée. Ce ne sont pas là des causes. Mais l'épidémie de fièvre typhoïde est une cause formidable de mort. On meurt de la maladie même et non des circonstances qui coïncident avec elle. Les accidents aussi sont produits par quelques forces bien connues : les engins, les machines, le gaz, l'eau, le feu... tout cela tue et non la bonne humeur d'un homme, le prix décerné à un livre, la table mal placée devant une porte...

. . . .

Mme Paul Aubertin a été interrogée par le Commissaire de police après la catastrophe qui s'est passée sous ses yeux au Palais Revedin.

Ses réponses se ressentent d'une émotion trop légitime et ont un caractère d'incohérence qui ne permet pas de les citer. On a dû cependant s'en servir presque uniquement pour reconstituer le drame qui a été publié dans les journaux.

Mme Aubertin avait dîné chez la comtesse X... et devait partir le même soir pour Munich. Après le dîner, elle voulut passer chez elle pour dire adieu à son fils. Un des convives de la comtesse X..., M. Pâris Williamson, l'accompagnait. Il insista pour entrer dans le Palais Revedin, malgré les prières de Mme Aubertin, qui fit tous ses efforts pour l'en empêcher. Ce dire a été confirmé par le gardien du Palais, Pasqualin

Lancia, qui a entendu M. Williamson et Mme Aubertin discuter avec vivacité en montant l'escalier. M. Williamson était adonné aux sciences occultes, et il avait essayé, paraît-il, des expériences de suggestion sur le petit Aubertin, qui en avait gardé une profonde terreur.

Mme Aubertin ouvrit avec sa clef la porte de l'appartement. Elle fut étonnée de le trouver dans les ténèbres, car il n'était que huit heures environ. M. Williamson n'avait pas d'allumettes, et ils parvinrent sans lumière jusqu'à la chambre du petit Aubertin. Elle était en désordre; le lit avait été changé de place et l'enfant était déjà couché, avec une bougie allumée à côté de lui. Il paraissait fort agité, et, quand sa mère entra, il se pencha pour voir si quelqu'un la suivait. Il aperçut M. Williamson et cria avec une fureur convulsive :

— Je ne veux pas qu'il entre! Il n'a pas le droit! Je ne veux pas! C'est un cochon!

Mme Aubertin fut effrayée de voir son petit garçon dans cet état. Elle essaya de faire reculer M. Williamson qui entra vite et ferma la porte.

— Alors, voilà! cria le petit Aubertin, et il donna un violent coup de poing sur la bougie.

Mme Aubertin est certaine que son fils voulait simplement éteindre la bougie qu'il ne pouvait souffler à travers la moustiquaire. Son but était de faire l'obscurité pour jouer un tour à M. Williamson, et peut-être aussi pour ne pas le voir, s'il est vrai qu'il redoutait d'être hypnotisé par lui. Mais son mouvement fut mal calculé et il renversa la bougie au lieu de l'éteindre. Elle tomba entre le lit et le mur.

La nuit fut complète pendant quelques secondes. Mme Aubertin cherchait les allumettes et ne les trouvait pas, lorsqu'elle entendit un bruit inconnu, se retourna, et vit une flamme saisir la moustiquaire et la dévorer jusqu'au faîte. Mme Aubertin se précipita pour prendre son fils, mais il se colla au mur, terrifié de voir le feu entre sa mère et lui. Un lambeau enflammé tomba sur la tête de Mme Aubertin. Elle sentit que la main de M. Williamson lui éteignait les cheveux. Puis cette main s'abattit sur ses yeux, une autre main la saisit par le bras, la tira en arrière et Williamson cria :

— Hors d'ici ou nous sommes morts!

Il y eut une lutte dont on ne peut, dit Mme Aubertin, ima-

giner l'horreur. Elle ne fut pas longue, car M. Williamson faiblit tout à coup, mais déjà l'enfant, la tête enveloppée de flammes, enjambait le pied de son lit, et sautait dans une épaisse fumée où il disparut. On l'entendait courir en tout sens et pousser des cris perçants. Il n'y avait plus, très haut, qu'un petit foyer lumineux isolé dans des tourbillons obscurs. Les rideaux de la fenêtre avaient dû prendre feu et brûlaient sans flamme.

— Où est la porte? cria la voix de M. Williamson. — Ouvrez la porte.

Mme Aubertin se précipita vers la porte, et se heurta contre une énorme table qui était généralement placée devant une fenêtre. Elle crut s'être trompée, se rejeta de l'autre côté, et atteignit le mur.

— La porte, — répétait M. Williamson — la porte!

— Bertrand! — cria Mme Aubertin — tâche de sortir! Cherche la porte!

Le petit ne répondit pas, mais il courait toujours. Mme Aubertin longea le mur avec sa main. Elle entendit une chute lourde, et la voix de M. Williamson dire encore, très affaiblie:

— La porte! la porte!

Mais elle n'entendait plus les pas de Bertrand, lorsqu'elle parvint à la porte. Elle l'ouvrit en criant aussi fort qu'elle put:

— La porte est ouverte! Ici! Bertrand! Ici! Je suis à la porte.

La petite antichambre était complètement obscure. La fumée s'y engouffra comme dans une cheminée et Mme Aubertin s'évanouit.

Pasqualin Lancia a terminé le récit à peu près en ces termes:

— Mme Aubertin et un M. Américain, qui l'accompagne souvent, étaient montés depuis cinq minutes, lorsque j'entendis sonner violemment. C'était l'épicier qui venait m'annoncer que le Palais brûlait. Les flammes sortaient par la fenêtre de M. Bertrand. J'ai appelé les domestiques qui dînaient dans la cuisine, nous sommes entrés au second étage et nous avons pénétré jusqu'au cabinet de M. Aubertin... Mais il était impossible d'avancer plus loin contre la fumée et nous avons reculé pour préserver nos vies. D'ailleurs mon devoir était d'appeler les pompiers. Ils étaient déjà avertis et sont arrivés assez vite pour sauver le Palais. Deux d'en-

tre eux sont montés par l'escalier. L'un rampait pendant que l'autre abattait la fumée avec la lance. Ils ont d'abord rapporté Mme Aubertin, qui était évanouie. Quelques minutes plus tard, ils ont descendu le corps du M. Américain, parfaitement intact et la figure blanche comme un cierge. On pense qu'il était malade et qu'il a dû être asphyxié très vite. Mais le pauvre petit M. Bertrand est presque entièrement carbonisé et son père n'a pas voulu le reconnaître.

LAURENT EVRARD.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogue des amateurs.

III. — La Politique.

M. DELARUE. — Je viens d'assister à une scène bien amusante.

M. DESMAISONS. — Contez-moi cela.

M. DEL. — Vous savez que j'aime toujours à me promener sur les quais. C'est, m'a dit quelqu'un qui a beaucoup voyagé, un des plus beaux paysages du monde, soit que l'on descende vers le Pont-Royal, soit que l'on remonte vers le Pont-Neuf. Je parle de la rive gauche.

M. DESM. — Paysage bien civilisé.

M. DEL. — Oui, on y trouve un grand effort, à la réflexion, et un grand résultat ; mais l'impression naïve est si harmonieuse que ces pierres et ces arbres semblent, comme les eaux et le ciel, des produits spontanés de la nature.

M. DESM. — Oui, ou des créations de fées, satisfaisant tout d'un coup les désirs et jusqu'aux rêves. Mais croyez-vous que cette beauté soit sentie de tous ?

M. DEL. — Elle ne l'est de personne. Le spectacle ordinaire ne fait jamais lever les yeux des passants. Que les teintes du ciel en augmentent encore la magie, l'indifférence est la même. J'ai vu là des couchers du soleil d'automne d'une grâce et d'un éclat à faire battre le cœur : ils n'ameutèrent jamais les passants. Mais qu'un chien jappe après le morceau de bois qu'il ira chercher à la nage, voilà ce qui émeut l'âme confuse du peuple. Un jour j'eus envie de monter sur le pont des Arts et, tel un camelot, de haranguer la foule en faveur des sourires éplorés que le ciel prodiguait en vain à tous ces imbéciles.

M. DESM. — Si l'un d'eux avait levé la tête, toutes les têtes se seraient levées.

M. DEL. — Vers un ballon, oui ; vers la splendeur du ciel, jamais ! Mais voici mon histoire. Sans doute, les boîtes à livres des quais contiennent peu de merveilles. Des fureteurs patients y découvrent çà et là une petite curiosité ; cela ne va pas loin. Mais pour l'homme que n'inquiète ni la rareté, ni la condition d'un livre, les quais sont un trésor. Cette librairie en plein air est bien supérieure d'organisation à toutes les bibliothèques publiques. Tous les classiques sont là, depuis

Homère jusqu'à Hugo ; voici des dictionnaires de toutes langues ; voici, surtout, l'inattendu. Que cherchez-vous ? demandai-je à un flâneur. Je cherche ce que je trouve, me répondit-il avec sagesse. Les quais sont respectables, si le savoir humain n'est pas une illusion.

M. DESM. — Et votre histoire, mon cher Delarue ?

M. DEL. — Un groupe de jeunes hommes passe. L'un ou l'autre manie une brochure, un volume, les rejette aussitôt. Celui qui semble les mener, ils sont quatre, soudain tombe en arrêt : « Ah ! dit-il, voici enfin un livre de valeur ! »

M. DESM. — Et c'était ?

M. DEL. — Quelque chose comme le recueil des professions de foi de tous les députés de Paris, depuis trente-cinq ans !

M. DESM. — Son mot était peut-être ironique ?

M. DEL. — Point. Les quatre faces se penchaient sur le tome, avec tous les signes de l'admiration et de la convoitise.

M. DESM. — C'est bonne fortune que d'assister à une franche explosion de bêtise.

M. DEL. — Et de bêtise politique, la plus profonde.

M. DESM. — La plus riche.

M. DEL. — La plus comique.

M. DESM. — J'avoue me récréer beaucoup à la bêtise politique.

M. DEL. — Moi aussi, d'abord. Mais ensuite, cela me rend fort triste, quand cela ne me met pas en colère.

M. DESM. — Non, non, il faut rire.

M. DEL. — Vous admettrez bien cependant que la politique est une chose très importante ?

M. DESM. — Vous dites ?

M. DEL. — Réfléchissez bien.

M. DESM. — Importante ? Jusqu'à un certain point, et dans un certain sens.

M. DEL. — Allons, pas de vagues restrictions.

M. DESM. — Cependant...

M. DEL. — Vous êtes de mon avis, mais vous faites le Démocrite.

M. DESM. — Il le faut bien, puisque vous êtes Héraclite. Mais non, je ne ris pas de toutes choses, je ris de la politique.

M. DEL. — Démocrite riait des choses sérieuses.

M. DESM. — Il n'y a point de mérite à rire des choses futiles.

M. DEL. — Si la politique est sérieuse, ne trouvez-vous pas épouvantable qu'elle soit le métier commun du peuple tout entier ?

M. DESM. — Epouvantable, non, je trouve plutôt cela amusant. D'ailleurs, tout le monde ne fait point de politique. Ainsi, moi, je n'ai jamais voté.

M. DEL. — Ni moi non plus, certes. Du moins, depuis bien longtemps...

M. DESM. — Ah ! Vous connûtes les joies de l'urne ? Pauvre ami !

M. DEL. — N'abusez pas de ma confession. J'ai été mal élevé, je le reconnais. Il fut un temps où je considérais comme un honneur d'être républicain.

M. DESM. — Cela rappelle les notices nécrologiques du *Temps* où le défunt, quelque conseiller général, est toujours signalé tel qu'ayant « fermement tenu, dans son arrondissement, le drapeau de la République ». Et vous voulez m'empêcher de rire ? N'est-il point clair que le bonhomme, sous une royauté, eût été le suppôt du roi ? Cette idée de féliciter un défunt d'avoir pratiqué les idées de tout le monde, celles qui furent le plus conformes à ses intérêts !

M. DEL. — Cela passe, du reste. L'épithète va devenir ridicule. Cela devient une opinion de pauvre, de brave et honnête homme. Si j'étais plus riche, je voudrais être socialiste.

M. DEL. — Je crois bien, le parti des millionnaires ! Mais il faut disposer de cent mille francs par an au moins, si l'on y veut faire figure. Et puis, sans cela, on a l'air de pratiquer l'envie...

M. DESM. — Ou la naïveté. Mais il faut laisser rêver les hommes. Il y a de la noblesse à vouloir être heureux. Et les moyens rêvés importent bien peu, puisque le rêve ne sera jamais réalisé. Le socialisme en vaut un autre. L'état de l'homme est de n'être jamais satisfait ou de ne l'être que pour un temps très bref. Les désirs portent sur des ordres de choses fort divers. On vit l'Europe, au moyen âge, réellement souffrir de ce que Jérusalem appartenait aux Infidèles. Aujourd'hui elle verrait avec joie le tombeau de la victime des Juifs remis aux mains des Juifs. Le sionisme est une idée excellente. Il n'y a que le Grand Turc qui ne le goûte pas.

M. DEL. — Dame ! Mettez-vous à sa place et supposez que Paris soit la Sion élue par le peuple de Dieu.

M. DESM. — Ciel ! En serait-il question ?

M. DEL. — Pas encore.

M. DESM. — Ceux-là, au moins, ne méprisent point le passé puisqu'ils veulent le reconstituer. Entreprise vaine, sans doute, mais qui donne un bel exemple de continuité dans le même idéal.

M. DEL. — D'où vient cette haine du passé qui tenaille nos contemporains.

M. DESM. — De la foi dans l'avenir. On imagine pour demain de telles félicités que le futur apparaît aux peuples magnétisés tel qu'un paradis. Dans la simplicité des imaginations populaires, le futur étant le paradis, le passé ne peut être que l'enfer. C'est très sérieusement que la plupart des électeurs croient que l'ancienne France était une sorte de bagne. Dolet et La Barre ne sont-ils point là pour nous enseigner que jadis, quotidiennement (pour ainsi dire), de bons bougres étaient brûlés vifs pour avoir commenté Platon ou gardé

leur chapeau cependant que passaient la croix et la bannière. La malfaisance des juges fut de tous les temps, et les erreurs judiciaires qui, de nos jours, abondent, ne font point faire l'éloge du nôtre. Jamais on ne condamna avec une pire désinvolture, et si on ne fait plus de bûchers, c'est que le bois est trop cher. Je lisais l'autre jour cette phrase énorme : « La Révolution émancipa la pensée. » Avant cette heure, vraiment décisive, la pensée était à la fois « abolie et traînée sur la claie ». Il n'y avait pour les écrivains « nulle liberté, nulle gloire », et le malheureux penseur cite naturellement Voltaire et Rousseau, lesquels furent, comme on le sait, victimes « du dédain et de la haine » de leurs contemporains.

M. DEL. — Vous citez un grotesque. Il y a aussi ceux qui croient que c'est à l'esprit de la révolution qui l'on doit les chemins de fer et le télégraphe.

M. DESM. — Nous ne sommes pourtant ni cléricaux ni rétrogrades, et nous tenons des propos à nous faire passer pour tels.

M. DEL. — En effet, c'est à n'y rien comprendre. Notre fortune est médiocre et liée encore à des entreprises commerciales.

M. DESM. — Dieu, l'âme, la morale nous surexcitent fort peu.

M. DEL. — Oh! fort peu.

M. DESM. — Nous avons de mauvaises mœurs.

M. DEL. — Des mœurs d'épicuriens, tout au moins.

M. DESM. — De matérialistes.

M. DEL. — Nous aimons l'ironie de Voltaire.

M. DESM. — Le sarcasme de Chamfort.

M. DEL. — Même la frénésie le Diderot.

M. DESM. — Un peu d'anarchie ne nous fait pas peur.

M. DEL. — Ni beaucoup de licence.

M. DESM. — Oui, j'aime passionnément la liberté.

M. DEL. — Et nous ne nous accorderons pas très bien avec ceux qui se prétendent les fondateurs de la liberté moderne.

M. DESM. — C'est que, par ce mot, mon cher ami, ils entendent la liberté politique, et nous la liberté sociale.

M. DEL. — Cela se tient peut-être. La liberté d'écrire est certainement très grande, en ce moment.

M. DESM. — Et aussi la liberté de vivre. C'est vrai.

M. DEL. — Et ce n'est peut-être pas une rencontre. Nous sommes peut-être des ingrats.

M. DESM. — Ou des délicats.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

P. J. Toulet : *Mon amie Nane*, « Mercure de France », 3.50. — Georges Darien : *L'Epaulette*, Fasquelle, 3.50. — Omer Chevalier : *Le Chevalier Jehan des Vignes*,

Fasquelle, 3.50. — Edouard Ducoté : *Le Servage*, Calmann Lévy, 3.50. — André Delorme : *Le Roman d'une vieille fille*, Calmann Lévy, 3.50. — Brada : *Les Beaux Jours de Flavien*, Calmann Lévy, 3.50. — Mme Octave Feuillet : *L'Autre*, Calmann Lévy, 3.50.— H. de Zuylen de Nyevelt : *L'Impossible Sincérité*, Calmann Lévy, 3.50. — Jean Rameau : *Brimborion*, Ollendorff, 3.50. — Albert-Emile Sorel : *Peut-être*, Plon, 3.50. — H. Waliszewsky : *Les Carrosses du Roi*, Plon, 3.50. — Georges Mareschal de Bièvre : *Un mari en loterie*, Plon, 3.50. — A. Giron et A. Tozza : *Les Nuits de Bagdad*, Ambert, 3.50. — C. Clo : *L'Inévitable*, A. d'Espie, 3.50. — Georges Périn : *L'Expiation*, Messein, 3.50. — Paul Flat : *L'Illusion sentimentale*, Fontemoing, 3.50. — Pierre Delider : *Les Algues vertes*, A. Messein 3,50. — H. R. Lenormand : *Paysages d'âmes*, Storck, 2 fr. — Charles Henrion : *Petites fleurs de mon jardin*, Nancy. — Georges Auriol : *L'Hôtellerie du temps perdu*, Flammarion, 3.50.

Mon amie Nane, par J. Toulet. J'avais préparé un joli petit travail assez long déjà qui était de pointer les mots les plus spirituels que je voulais citer ; mais, naturellement, pour copier mes citations, j'ai dû relire une page par ci une page par là et j'en ai trouvé d'autres. Comme je désirais enchaîner, mettre les mots à leur place, tout en les faisant valoir par leurs voisins, j'ai copié aussi leurs voisins, qui,en leur qualité de voisins,voisinaient eux-mêmes avec la nouvelle série... Et je me suis aperçu, à temps, car il fait très chaud, que j'allais rééditer tout le volume, ce dont le *Mercure* se chargera plus volontiers que moi ! Il a vraiment trop d'esprit, l'auteur, et les bras m'en tombent ! Comment fait-il pour y tenir quand il est tout seul ! Cependant est-ce bien de l'esprit ? Et lorsqu'on arrive à cette dernière limite, ne toucherait-on pas au sublime de la matière ? Sous prétexte de plaisanter, ne volatiliserait-on pas son âme, une essence divine, par le fragile récipient du mot ? Un coup de poire, les joues se gonflent, tout le monde rit, le parfum se répand, et l'on voit trembler sur le tulle d'une voilette ou le long d'un peu de peau blanche poudrerizée,comme d'imperceptibles larmes, les fines gouttelettes du cœur concentré qui se pleure en sentant bon le plaisir qui se fond et se dilue de chagrin de se savoir si subtil. Il y a des gens qui portent l'esprit comme un loup.Ils me font peur,parce que je ne les connais pas et que l'ombre sur leur sourire m'empêche de découvrir le secret de leur ironie. D'ailleurs, puisque ça ne me regarde pas, je regarde Nane... cette si charmante petite masque ! Nane ne parle que son langage et ne sublimise rien,mais elle est tellement femme qu'elle les incarne à peu près toutes, honnêtes ou légères. Elle est elle-même et ne se ressemble jamais, mouvante et perfide, griselis d'eau de toilette mousseuse et lame de fond inattendue (le marché passé avec Primavérile). Des filles ainsi n'existent point. Il en faudrait cent pour en faire une, et cependant le tour de main de son créateur lui laisse vraiment son tour de hanche nature. Elle *est*, on l'a vue et l'on pourrait en mourir dès qu'on y réfléchit. « Si j'ai observé avec soin le rythme de sa démarche ou de ses abandons, c'était pour y embrasser les lois des plus abstraites de la sagesse. Et voici, sous

les trois robes du mot, que je te les présente, ô lecteur, pareilles à des captives d'un grand prix. Découvre-les et avec elles le secret de ce livre! » Je voulais citer de jolis traits, vous indiquer l'étincelle ou l'éclair, mais voici que moi, respectueux du feu sacré couvant, je n'ose plus. Sous les trois robes j'ai peur de la flamme qui danse, de l'âme qui brûle et nous brûle... Ne jouons pas avec le feu!

L'Epaulette, par Georges Darien. Un intéressant et gros document sur la vie militaire de 70. Le document est à peine romanesque. On reconnaît des figures et des drames. Depuis l'apparition de *Biribi*, les exagérations de très mauvais romanciers ont marché. De petits jeunes gens ayant à peine pris le temps normal de se faire réformer pour vice de constitution nous ont narré par le menu de fantastiques tribulations de caserne. A retrouver des choses vécues plus sérieusement et surtout un langage ferme, exempt de haineuse rhétorique, on se sent mieux. Il faut toujours savoir pourquoi l'on doit haïr. Ce sont les officiers du second empire que les jeunes soldats méprisent dans leurs jeunes supérieurs d'aujourd'hui. Or, quel est l'écrivain de trente ans qui connaît bien l'époque de son second empire ? Donc, à lire ce livre pour y apprendre des choses sur les deux armées, l'ancienne et la nouvelle.

Le Chevalier Jehan des Vignes, par Omer Chevalier. Histoire satirique pouvant se passer de nos jours. La gazette et ses gazettiers, des journalistes, des poètes. Un fils de famille qui rencontre Bibacier, Cydalise, et le vieux philosophe chargé de le déniaiser au seul point de vue des idées littéraires. Il rentre au bercail édifié sur la vie de la pensée et ne regrette que la douce réalité de Cydalise.

Le Servage, par Edouard Ducoté. On pourrait croire tout entier vécu ce roman où domine la peur du qu'en dira-t-on de province et le respect des chaînes d'argent. On est serré, on est mûré, les portes sont étroites dans les remparts de la vertu familiale, et pour s'en échapper on laisse des lambeaux de sa chair aux ronces du chemin qui vous agrippent de toute leur méchanceté se hérissant au vent de de votre course. Trop tard, le fils chéri s'aperçoit de la mauvaise route! Que ne l'a-t-il prise plus tôt? Mais les chaînes le lient plus pesantes du poids des remords, il se remet en *Servage*, oublie l'amour, ce premier devoir de l'homme libre. D'une écriture sérieuse, ce roman donne la sensation de la vérité et se forme plus de la raison que de la littérature. Une œuvre utilement sincère.

Le Roman d'une vieille fille, par Amédée Delorme. Encore un héros homme de lettres! Il y en a beaucoup et c'est à croire que les seuls gens de lettres peuplent la terre. Une sœur défend l'honneur de sa sœur en élevant son neveu dans l'ignorance du véritable auteur de ses jours. Il en résulte qu'un beau matin le père et le fils

se rencontrent et devant la même femme : une actrice. La tante vertueuse meurt à la peine après avoir refusé le bonheur pour elle-même et l'actrice épouse le papa de son protégé.

Les beaux jours de Flavien, par Brada. Ecrit dans la manière de d'Annunzio, ce roman exalte les passions grandiloquentes d'un poète tour à tour amoureux d'une petite fille et d'une grande princesse. Je préfère Fanny à la duchesse d'Illyrie. Il est bien regrettable que Flavien n'ai pas pu effeuiller lui-même ce lis préraphaélique, mais ce n'est un mystère pour personne que les serpents se cachent sous les fleurs, au grand effroi des poètes.

L'Autre, par Mme Octave Feuillet. Je ne suis pas certaine qu'ayant épousé *l'Autre* cette jeune femme si vertueuse n'aurait pas regretté son mari, *l'Autre* étant la seule raison d'exister de toutes les femmes, vertueuses ou non.

L'Impossible Sincérité, par Hélène de Zuylen de Nyevelt. Un héros, genre Lord Byron, oublie d'avouer une union mal assortie à une jeune rêveuse genre Andersen, qui ne lui pardonne pas sa trahison avant la lettre. Elle le tue par son indifférence affectée et s'en va mourir plus tard dans le lent enlizement d'un mariage de raison, trahison après la lettre qui vaut bien l'autre.

Brimborion, par Jean Rameau. Est-ce un tort d'être une très petite femme ? La jeune statuette en question se l'imagine sans se douter que son désespoir la grandit tous les jours d'un peu plus de générosité. Elle donne successivement sa foi, son âme, sa maison et toute la mesure de sa passion immense pour un jeune Breton naïf qui finit par lever les yeux... puisqu'elle a le cœur si haut placé. On s'épousera... Tout bonheur que la main n'atteint pas est un rêve.

Peut-être, par Albert-Emile Sorel. Encore un homme de lettres et celui-ci nous montre bien quelle triste espèce d'animal est un littérateur. Entre sa femme et sa maîtresse, il est balancé sans autre volonté que celle de parvenir à la célébrité par tous les moyens. Sous couleur de surexcitation sentimentale il admet toutes les vilenies, fait souffrir deux créatures charmantes, ne sait pas au juste celle qu'il préfère et se croit un grand homme parce qu'il est assez impuissant (sous tous les rapports) pour avoir le temps d'analyser ses états d'âme entre deux adultères. Je ne pense pas que l'auteur, habile, nous le veuille peindre si noir...Seulement ce type-là m'est odieux à causede sa prétendue soif de sagesse. Je plains sa femme qui dit : Peut-être. De tels êtres sont des ratés.

Les Carrosses du Roi, par K. Waliszewski. Un héros de pudeur et de dévouement qui sombre parce qu'une petite personne s'introduit dans son laboratoire. Aux alchimistes, la chasteté demeure précieuse... Maintenant, c'est, paraît-il, parce que ses aïeux sont

montés dans les carrosses du roi qu'il est incapable de ne pas succomber aux tentations.

Un Mari en loterie, par Georges Mareschal de Bièvre. Amusante fantaisie où l'on voit un oncle entêté mettre son neveu fêtard en loterie au *Paris mondain*, journal ultra-moderne. Il est d'abord très ridicule, ce numéro... mais il finit par gagner le gros lot sous la forme charmante d'une jeune fille nommé Blanche-Rose... comme dans les contes de fêtards.

Les Nuits de Bagdad, par Aimé Giron et Albert Tozza. Du temps d'Aroun Al Raschid et des trésors de la poésie orientale. Une restitution antique joignant au charme de la fiction la science du document. Une terrible scène à noter, celle où le beau Constantin couvert d'un voile de pourpre sert d'appât aux faucons. Des femmes, beaucoup de femmes tournant en ronde blanche autour du rougeoyant massacre comme des colliers de perles sur des gorges blessées. Aroun-le-Juste amoureux injustement de sa sœur Albanah, et pour finir Charlemagne qui pleure sur la petite fiancée veuve.

L'Inévitable, par la comtesse Clo. Une héritière pauvre qui paie les dettes et reconquiert le château de la famille avec la magie de son pinceau. (Douce illusion de femme!) Elle rencontre le prince Charmant... dans un *trompe-l'œil*. En lisant le roman, vous comprendrez! On a la galerie des ancêtres se continuant par le chemin des rêves jusqu'à l'union des deux noblesses, l'art et l'autre.

L'Expiation, par Georges Périn. Encore un roman sur l'homme de lettres. Cette fois ils sont deux, les deux frères. On a le choix entre les M., les R., etc., etc... L'expiation consiste pour eux à se sentir impuissants de l'effort littéraire, parce qu'ils ont tùé un insolent au cours d'un combat singulier mais loyal. Alors, la question serait celle-ci : qui donne la vie à l'illusion a-t-il le droit de détruire une seule réalité? Moi, je crois qu'on peut toujours débarrasser la terre d'un drôle avec tranquillité. Malheureusement, quand on analyse *double* on voit double, au moins pour les scrupules littéraires.

L'Illusion sentimentale, par Paul Plat. L'histoire de deux coqs vivant en paix. La vérité, c'est que ces deux amis, si jeunes d'années, si vieux d'expérience sentimentalement musicienne, ne sont pas faits pour aimer la femme, ni la leur, ni celle des voisins. Ils sont mieux nés pour comprendre Wagner, au sens honnête de l'art, bien entendu.

Les Algues vertes, par Pierre Delider. Des légendes ingénues et des fleurs du même qui le sont plus encore.

Paysages d'âmes, par H.-R. Lenormand. Des essais de proses musicales qui sont aussi des états littéraires dessinés, car toutes les lignes ne sont pas égales ni sans charme.

Petites fleurs de mon jardin, par Charles Henrion. Timide

bouquet de quelqu'un qui a respiré les fleurs des autres avec une dévote admiration. A la Maeterlinck et à la Maurice Barrès.

L'Hôtellerie du temps perdu, par George Auriol. Etre toujours un auteur gai ! Je ne sais pas si vous devinez le tour de force? Moi ça me serre la gorge et je ne peux plus rire, bien qu'il s'y trouve de quoi !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Edmond Biré : *Les dernières années de Chateaubriand* (*1830-1848*), Garnier. — J. Ernest-Charles : *Les Samedis littéraires* (*3e série*), Sansot. — Louis Tiercelin : *Bretons de Lettres*, Champion.

Sainte-Beuve disait de la lettre de Chateaubriand à M. de Fontanes, sur la campagne romaine : « En prose, il n'y a rien au delà. » Ne pourrait-on pas généraliser cette affirmation et l'appliquer aux *Mémoires* et à la *Correspondance* de cet écrivain?

Il n'est pas une seule lettre de Chateaubriand qui ne soit caractéristique de son personnage : sa correspondance nous montre l'attitude qu'il voulut prendre dans la vie. Derrière cette attitude se cache un être très égoïste, comme tous les hommes de génie dont l'individualité déborde sur le monde, et sans doute très sceptique, malgré ses affirmations de croyance. Son œuvre, — et sa correspondance est une importante partie de cette œuvre — est réellement le vrai portrait de lui-même qu'il voulut nous laisser. Toute sa vie, malgré certaines apparences, il ne fut occupé que de lui, et c'est dans ses affections les plus sincères qu'il se montra le plus égoïste. Les idées chrétiennes nous ont accoutumé à considérer cette attitude comme mauvaise; cependant, quoi de plus beau que l'orgueil, lorsqu'il est ainsi justifié ?

Le Chateaubriand des *Mémoires* est une véritable création bovaryque. Oh! les merveilleuses après-midi qu'il dut passer, seul avec lui-même, en son bureau de l'Abbaye-au-Bois. Une seconde fois, et plus complètement, plus consciemment, il revit sa vie, s'émeut au souvenir de ses propres aventures; il en corrige les détails : il stylise son âme.

On a souri de cette méthode : il n'est cependant pas d'art sans transposition. Peut-être pourrait-on dire que la sincérité de Chateaubriand eût été curieuse aussi : on la peut deviner, et quelle eût été sa nudité morale s'il eût rejeté son manteau. L'étoffe royale du manteau est belle.

Se consacrer à ses souvenirs, quelle meilleure occupation lorsque le présent n'apporte presque plus rien. C'est le Chateaubriand de cette période que M. Edmond Biré nous dévoile un peu dans son livre, **Les**

dernières années de Chateaubriand, un premier essai de classification de la correspondance du grand écrivain. En dehors des lettres, juste le texte nécessaire à les situer dans le temps; aucune inutile dissertation; aucune divagation. Il faut féliciter M. Edmond Biré de sa discrétion très documentée.

Lors du débarquement en Vendée de la duchesse de Berry, Chateaubriand fut arrêté comme suspect de complicité. Ce fut en prison qu'il écrivit pour Mlle Elisa Frisell, fille d'un de ses amis, morte à dix-neuf ans, les stances célèbres « *Jeune fille et jeune fleur* », qui parurent dans la *Revue de Paris*, avec quelques incorrections.

Une de ces incorrections avait fait écrire à Chateaubriand un vers verlainien, bien avant Verlaine, qu'il s'empressa de renier :

Sur la tombe récente un père qui s'incline,
De la vierge expirée a déjà la pâleur.
Vieux chêne, le temps fauche sur ta racine
Jeune fille et jeune fleur!

Beau vers de onze pieds, meilleur certes que le vrai :

Vieux chêne!... le temps a fauché sur ta racine...

Il est vrai, ajoute-t-il, qu'en maintenant cette leçon je me déclare de l'école romantique, je romps le vers à la barbe de Boileau et place l'hémistiche à la troisième syllabe au lieu de la sixième.

Et il explique :

Mon oreille demeurée classique, en contradiction avec mon esprit romantique, n'est point choquée de cette césure ; elle y trouve une sorte d'euphonie rapide et triste, initiative de l'action du temps, qui, d'un seul coup, abat la jeune fille et la fleur.

Dans le salon de l'Abbaye-au-Bois, devant quelques amis, au cours des mois de février et mars 1834, eut lieu la lecture des *Mémoires*, dont Sainte-Beuve a parlé dans sa correspondance à M. et Mme Juste Olivier. A deux heures de l'après-midi, Chateaubriand arrivait, portant à la main un paquet enveloppé dans un mouchoir de soie : le manuscrit des *Mémoires*. Ampère ou Lenormand faisaient la lecture; Chateaubriand, assis dans un fauteuil, en face Mme Récamier, écoutait avec dignité.

Toutes les Revues voulurent publier des fragments de cette œuvre, et Chateaubriand, sollicité, répondit à Edouard Mennechet, directeur du *Panorama littéraire de l'Europe* :

Mes *Mémoires* ne doivent voir le jour qu'après ma mort : si je les fais trop connaître pendant ma vie, je sors de mon plan; j'affaiblis l'effet d'un travail étendu et divers dont on prendrait une très fausse idée dans ces passages tronqués.... Je ne crois pas qu'il y ait au monde un auteur moins infatué que moi de ses œuvres et qui en fasse meilleur marché ; toutefois,

il est des mutilations qu'on ne peut exiger de la vanité la plus accommodante (1).

Tout ébloui encore des lectures de l'Abbaye-au-Bois, Sainte-Beuve avait donné à la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1834, un portrait enthousiaste du vieux Maître. Celui-ci saisit l'occasion de l'envoi de *Volupté* pour remercier le critique : « Je pense avec la joie d'un poète que je laisserai après moi de véritables talents sur la terre. » L'expression est juste et même cruelle pour Sainte-Beuve, qui eut sans doute voulu être isolé de ces véritables talents.

Dix ans plus tard, lorsque parut la *Vie de Rancé*, Sainte-Beuve écrivit dans la même revue un nouvel article, très élogieux, qui n'était cependant pas la vraie pensée du critique. Il n'avait pas voulu, même à dix ans d'intervalle, se contredire, ni surtout blesser, en face, le dieu. Ce fut dans la *Revue suisse*,où il ne signait pas ses articles, qu'il éreinta sincèrement le volume ; « un véritable bric-à-brac, écrit-il. L'auteur jette tout, brouille tout et vide toutes ses armoires. » L'anonymat permet la sincérité au critique, mais aussi de se venger et d'être injuste, sans crainte.

Au reste, Chateaubriand était alors bien assis dans l'opinion qu'il avait de lui-même : les critiques ne l'atteignaient pas. Il écrit de Cannes, le 23 juillet 1838, à Mme Récamier : « Il faut vous revenir : femmes, hommes, ciel, palmiers, tout ce que j'ai vu ne vaut pas un moment passé dans votre douce présence, et il n'y a de repos pour moi que là ! »

Lui demeure à Paris, en juillet 1840, tandis que son amie est aux eaux d'Ems :

« Vous êtes partie,lui écrit-il : je ne sais plus que faire.Paris est le désert moins sa beauté. » Et cet aveu : « ... On se ressemble aux deux extrémités de la vie. Il vous faut donc souffrir une seconde enfance ; il me suffit que dans ma première vous m'eussiez accordé un peu plus que de la pitié. »

Quel est cet un peu plus? C'est le mystère de cette amitié amoureuse qui fut peut-être tout simplement un amour complet. Les biologistes n'ont pas encore ouvert cette énigme.

A lire cette correspondance amoureuse, Mme Récamier nous apparaît comme la vraie femme de Chateaubriand. Devenu veuf, ne voulait-il pas lui donner son nom ?

Un mariage, pourquoi? A quoi bon? disait-elle. A nos âges, quelle convenance peut s'opposer aux soins que je vous rends?.. Le monde,j'en suis certaine, rend justice à la pureté de notre liaison... ; ne changeons rien à une affection parfaite.

Et,à Mme de Chateaubriand, qui se vantait parfois de n'avoir rien

(1) Il envoie cependant à Mennecher une « description du printemps dans notre chère patrie armoricaine ».

lu de son mari, Chateaubriand répondait : « Ma chère amie, vous avez eu cent fois raison. »

Cependant la mort de sa femme lui causa une douleur profonde ; ce lui était un avertissement, il comprit que pour lui ce n'était plus qu'une « question de quelques mois ». Alors, il remit le manuscrit de ses *Mémoires* entre les mains de son exécuteur testamentaire : « Je termine nos travaux, lui écrit-il, au moment même de quitter ce monde ; je me prépare à aller chercher dans l'autre le repos éternel que j'ai toujours désiré. » Et il mourut doublement tranquillisé.

§

La critique de M. J. Ernest-Charles a une grande qualité : la sincérité, une sincérité un peu brutale quelquefois, mais c'est l'indice d'un tempérament. Ce qu'il réussit le mieux, ce sont les éreintements ; c'est plaisir de le voir s'acharner sur une renommée, injustifiée à ses yeux ; s'il manque parfois un peu de grâce dans ces exécutions, il faut lui reconnaître une certaine force ; si son ironie n'est pas toujours très fine, elle n'en porte que mieux sur les lecteurs qui aiment à comprendre.

Son indépendance d'esprit lui permet de n'admirer que ce qu'il trouve admirable, et, ce qui est assez rare chez les critiques, il ne parle que des auteurs dont il a lu les livres. Il s'est fait une place à part dans la critique contemporaine : on le craint ; donc il compte.

Ses derniers **Samedis littéraires** sont, comme il le dit dans la préface, une collection de documents pour l'histoire des mœurs littéraires de notre temps et pour l'histoire de la littérature française du commencement de ce siècle. De toutes les productions littéraires actuelles, il ne restera que ce que la critique aura marqué de son signe, au passage. C'est un rôle magnifique et difficile d'être celui-là qui ne doit pas se tromper.

On trouvera dans ce volume une étude très serrée de *Un divorce*, de Bourget, dont nous adoptons les conclusions sévères ; une apologie de Charles Guérin, dont la poésie est la plus conforme à notre sensibilité actuelle. « Si les poètes de trente ans, s'écrie-t-il, ne reconnaissent pas en Charles Guérin leur maître, ils pèchent par vanité ou par ignorance. »

§

M. Louis Tiercelin nous raconte, dans un volume, **Bretons de lettres**, la vie de Leconte de Lisle étudiant. Sa famille, comme toutes les familles, le destinait à une carrière administrative, et le traitait de paresseux parce qu'il s'intéressait peu au droit. Il fait des vers qu'il publie dans une petite revue, *Le Foyer*, créée pour cet usage. On peut dire que les premiers essais poétiques de Leconte de

Lisle ne laissent pas deviner sa maîtrise future; il vaut mieux n'en pas citer. Il ne fut pas précoce et atteignit difficilement la perfection. Ce qui est admirable, c'est la ténacité de ce jeune homme, qui, malgré sa famille, devint ce qu'il avait rêvé d'être : un grand poète.

Quelques pages curieuses sur *Villiers de L'Isle-Adam chrétien*, et le dévouement de « la tante Kérinou », celle qu'on appelait *grand' maman* ou *bonne maman*. Villiers écrit : « Je pars avec cinq mille francs pour Paris, dans six semaines. Je travaille ferme... ... J'espère que je vais entrer dans le devenir, sinon d'une réputation magnifique, du moins d'une dignité potable. »

Et M. Tiercelin nous révèle que les biens « en domaines congéables de Mlle de Kérinou auraient pu, convenablement mis en vente, atteindre une valeur de près de *deux cent mille francs* ». Tous ces biens furent peu à peu vendus, et mal vendus, pour entretenir le génie de Villiers, qui avait la magnifique inconscience de ne pas s'en douter ou l'orgueil de croire que cela lui était dû en tant que grand seigneur et grand écrivain.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

G. Ferrero : *Grandeur et Décadence de Rome*, tome I : *La Conquête;* tome II : *Jules César;* Plon-Nourrit. — Charles Diehl : *Théodora, Impératrice de Byzance;* Eugène Rey.

Grandeur et Décadence de Rome, par G. Ferrero. — Nous avons dû attendre jusqu'à ce jour pour parler du grand ouvrage dont l'éminent historien italien, M. Guglielmo Ferrero, vient de publier, dans notre langue, le deuxième volume. Paru vers la fin de l'année dernière, le premier volume avait un caractère fragmentaire qui rendait malaisée la critique. Et en effet, de ces deux premiers volumes d'une œuvre qui s'annonce considérable, si le premier nous donne les idées de l'auteur sur l'histoire romaine, le second contient la mise en pratique de ces idées, et c'est dans cette partie démonstrative que le public savant voudra probablement apprécier leur portée. Nous ne nous engagerons pas ici dans cette discussion de doctrine, dont il nous suffit de déterminer l'objet (tome II, *Jules César*). M. Ferrero, d'ailleurs, ne s'est pas dépensé en considérations sur l'état général de la science touchant l'histoire romaine, chose qu'il eût au moins pu faire, comme Duruy pour son *Histoire*, en tant que le rapport de ses idées avec cet état général avait besoin d'être marqué par lui-même. Son avertissement est donc insuffisant. Mais hâtons-nous d'ajouter qu'à défaut d'une vraie préface les cinq premiers chapitres du tome I peuvent, aux restrictions près indiquées ci-dessus, tenir lieu d'Introduction. On pourra s'y renseigner, en y ajoutant le

dernier chapitre du même tome et tout le tome II, sur la méthode de l'auteur.

Après avoir assez heureusement montré comment le petit noyau social du début était une communauté aristocratique-agricole où tout un système d'observances, de surveillances, etc., entretenait une rigidité quasi-monacale et le ressort de l'action, l'auteur, à propos de l'expansion militaire et mercantile de Rome dans la Méditerranée au lendemain de la seconde guerre punique, indique nettement le point de vue économique et sociologique d'où il suivra constamment le développement gigantesque qui aboutit à l'Empire. Il se réclame en ceci de Polybe qu'il déclare « le plus profond historien de l'antiquité ». Il s'empare, par exemple, des mémorables indications données par l'ami de Scipion l'Africain sur le capitalisme qui se développa dans la première moitié du second siècle avant J.-C., à la suite des premiers grands succès de Rome. Il pousse hardiment dans la voie suggérée par ce célèbre passage « qui est un des documents les plus importants sur l'histoire de l'impérialisme romain ».

Les premières guerres d'Orient « accrurent rapidement la richesse de l'Italie et accélérèrent le renouvellement des mœurs, des classes et des fortunes ». Ceci est archi-connu. Mais M. Ferrero spécifie (et il ne cesse désormais de nous renseigner, sous ce rapport, en spécialiste) :

« Les adjudications des travaux publics et des fournitures militaires furent plus fréquentes, et beaucoup de gens de la classe moyenne qui avaient rapporté un petit capital des guerres d'Orient et d'Occident en sollicitèrent et en obtinrent facilement... La connaissance et le maniement de ces affaires se répandirent bientôt, et les entrepreneurs devinrent vite plus nombreux à Rome et dans les villes d'Italie, jusqu'à former une classe de capitalistes moyens qui vivaient à l'aise sur les fournitures publiques, et dont les plus audacieux et les plus heureux firent de grandes fortunes. »

Cette préoccupation du développement mercantile de Rome parallèle à son développement militaire revient perpétuellement. L'historien explique par là les vicissitudes des institutions politiques de Rome, les rapports que les faits sociaux, — y compris celui, si capital, de l'esclavage, — y soutiennent entre eux, les luttes des classes, les guerres civiles, les guerres étrangères. Il y cherche, en un mot, le secret de l'énorme développement démocratique qui, de crise en crise, aboutit à l'Empire. Développement militaire, développement mercantile, développement démocratique, voilà l'espèce de syllogisme historico-sociologique dont les termes reviennent sans cesse, agissent et réagissent en combinaisons toujours plus nombreuses, et s'identifient de plus en plus les uns avec les autres à mesure que nous approchons de l'Empire. (L'Empire fait, l'un d'eux, le terme militaire,

se détachera, et il faut attendre là-dessus M. Ferrero aux prochains volumes) :

« Il fallait pour fonder une bourgeoisie mercantile (M. Ferrero en analyse minutieusement la composition) un vaste empire et une suprématie militaire (1). Il y avait à Rome une multitude d'esclaves et d'affranchis orientaux, gaulois, germains, espagnols, scythes, qui travaillaient pour les bourgeois riches et aisés. »

Etant données les conditions générales du monde antique, l'absence, par exemple, du principe « libéral » de l'offre et de la demande, « ces esclaves avaient dû être amenés de force en Italie ». *De force*. Par la guerre. C'est là toute la dissemblance, — et les remarques brillantes de l'historien-sociologue sur la gradation insensible qui, de nos jours, dans notre civilisation plus dense et plus nuancée, va, par une différenciation indéfinie de fortunes, de besoins, de moyens, de possibilités, de la richesse à la misère, rendant ainsi la première moins inaccessible et la dernière moins définitive, ces remarques n'arrivent pas à nous persuader que cette dissemblance fût si radicale, — c'est là toute la dissemblance, plus apparente que réelle, entre la démocratie du Ier siècle et la démocratie du XXe siècle.

Développement militaire, développement mercantile, développement démocratique sous l'action dernière de la force brutale. Examinant ce qu'était devenu le Sénat romain parmi cet énorme développement social, l'historien nous présente le tableau d' « un *club* de nobles, de dilettanti de la politique, d'hommes d'affaires, d'avocats ambitieux, de lettrés, de politiciens, qui se détestaient à qui mieux mieux, et qui différaient les uns des autres par leur origine, leur classe, leurs traditions, leurs idées, leur profession ; chacun défendant les intérêts de sa classe, de son parti, de sa clientèle ». Ainsi mis au service de toutes les forces sociales, de toutes les ambitions, de toutes les avidités, ainsi transformé, « ce grand corps aristocratique n'avait plus de force, il ne gouvernait plus ».

Et c'est alors que surgirent les Individus, les « pauci » dont parle César, et au premier rang : Marius, Sylla et surtout — Lucullus... Lucullus : c'est très curieux ce que M. Ferrero est arrivé à en faire : « l'homme le plus étrange de l'histoire romaine », dit-il ; le « deus ex-machinâ de l'histoire romaine », pourrions-nous presque ajouter d'après lui. Si les conclusions de l'auteur passent dans la Science, c'est tout juste si l'on ne dira pas Lucullus comme l'on dit César. On

(1) Montesquieu, — il a frappé, dans un style admirable, quelques inscriptions, quelques devises qui auront toujours cours, — a vu cela. Parlant de la Paix Romaine, inaugurée par Auguste, il dit, à propos de la bourgeoisie : « Dès qu'il n'y avait plus de guerre, il ne fallait plus de bourgeoisie nouvelle ni d'affranchissements. »

ne le dira pas, uniquement parce que Lucullus fut avant tout un aristocrate. C'est très curieux. M. Ferrero, d'ailleurs, n'a pas eu tort de reprendre et de développer à propos du rôle de Lucullus des traits déjà visibles dans la conduite des généraux romains dès la guerre contre Antiochus le Grand, et même avant : initiative indépendante, politique personnelle à l'égard des rois vaincus, importance croissante du côté financier des conquêtes (pillage des temples, des trésors, confiscation des biens immobiliers et fonciers, etc.). Mais que ces caractéristiques soient à noter tout d'abord chez Lucullus, nous ne le pensons point. On ne peut guère parler de Scipion l'Africain, de son fameux « Allons rendre grâce aux Dieux », bien que ce fût là déjà la belle manière de se mettre au-dessus des lois, de méconnaître surtout la puissance tribunitienne, — cette terrible toile d'araignée où restèrent tant d'essors. Mais Sylla (les temps, il est vrai, étaient révolutionnaires), marchant sur Rome en général qui veut garder son commandement par la force, ne laissa-t-il pas, avant Lucullus, un terrible exemple ? La situation intolérable que lui firent ses ennemis de Rome dans les premiers temps de la guerre contre Mithridate ne le contraignit-elle point, pour son propre salut, à une audace, à une liberté d'allures, à une exploitation effrénée des pays traversés, qu'on ne surpassa guère ? Il y a, cependant, certainement du vrai dans ce que le nouvel historien de Lucullus dit de son favori. Lucullus, cet aristocrate de vieille roche, ne fut pas un homme de révolution, et les procédés de sa conquête du Pont n'en sont que plus typiques : on y retrouve les caractéristiques de la guerre à la Sylla, mais ces caractéristiques sont en quelque sorte régulières, maintenant, renouvelables à volonté, et non plus l'effet d'une crise. Elles n'en sont que plus notables. M. Ferrero en arrive à cette conclusion que « Lucullus pourrait être défini le Napoléon du dernier siècle de la République ». Le créateur de la guerre et de la politique personnelles, directes, césariennes, substituées à l'action lente et plus ou moins timide des corps politiques et des généraux commissionnés, c'est lui. Pompée et César ne seront que « les deux grands élèves de Lucullus qui viendront récolter dans le champ semé par lui ».

Pompée se substitua facilement à Lucullus ; César se substitua péniblement à Pompée. C'est que si l'un et l'autre étaient aristocrates de naissance et même de principes, le dernier s'était dévoyé sans retour dans la démagogie. Le fait que cette substitution n'ait pu se produire qu'au prix d'une guerre civile, où les principes réactionnaires et aristocratiques représentés par Pompée furent définitivement vaincus, spécifie avec un suprême relief les dernières caractéristiques et les tendances finales que prit, dans son effort définitif et dans son triomphe, l'esprit impérialiste. Tout ce qui était militaire, mercantile et démocratique fut favorisé, jusqu'à devenir le tout du fait romain.

Ce fait, d'ailleurs, devenu universel, n'en fut qu'un plus puissant véhicule de la culture gréco-romaine.

Quant à César et à sa guerre des Gaules, ils furent, par rapport à ce cours des choses, l'un « l'homme fatal », l'autre l'événement fatidique. Pour mieux marquer ce rapport connu, M. Ferrero a usé d'une méthode nouvelle. Il a étudié ce grand événement en se plaçant, pour ainsi dire, au centre de Rome et de ses intérêts politiques et financiers, en cherchant à découvrir les relations existantes entre « les opérations militaires accomplies par César et les événements intérieurs de la politique romaine ». Si jamais guerre fut « la force qui, à un certain moment, précipite vers leur solution les crises sociales », ce fut la guerre des Gaules. C'est pourquoi les résultats de cette guerre furent si prodigieux pour Rome, et, de là, pour la civilisation européenne tout entière.

Telles sont les grandes lignes, ou du moins quelques-unes d'entre elles, qui se découvrent dans les deux premiers tomes de l'ouvrage de M. Guglielmo Ferrero. Nous devons nous contenter de les avoir reproduites. Ce qui surtout est à retenir, c'est la méthode très nettement sociologique de l'auteur. On doit louer, pour le surplus, dans l'exposé des faits et des détails, une narration vive et claire, non sans charme. Les érudits apprécieront une étude soigneuse des sources et une bonne utilisation des études les plus récentes. Il y a un effort visible pour ne pas subir l'influence de Mommsen. L'auteur, enfin, a peut-être trop employé notre terminologie actuelle : « Conservateurs », « Opposition », « Salons », « Gens du monde », « Monde officiel », etc. Cela rappelle la manière un peu trop spirituelle de M. Gaston Boissier, que l'auteur paraît admirer beaucoup, ce en quoi, du reste, il n'a pas tout à fait tort.

Théodora, impératrice de Byzance, par Charles Diehl. — Il est devenu banal de signaler le développement immense qu'ont pris les études byzantines. Chaque année amène, d'ailleurs, la découverte de quelque document original. La *Revue historique* consacre depuis quelque temps une rubrique spéciale à l'histoire du Bas-Empire. Cette vieille appellation de « Bas-Empire », qui est celle de l'ancienne école, depuis Du Cange jusqu'à Lebeau et Royou (dont la compilation trop oubliée, soit dit en passant, est utile à lire vite ; on pourrait en tirer un excellent manuel), semble devoir être abandonnée par la critique actuelle. Si elle contient la notion chronologique, elle a l'inconvénient d'impliquer cette notion de décadence dont l'inanité fut démontrée par Gaston Paris. Elle ne correspond pas surtout à la réalité toute simple des faits. Byzance fut une chose *sui generis :* ni une décadence, ni un développement du monde romain (on s'est trop engoué de cette idée de développement après avoir rejeté l'idée de décadence) : elle représente, dans son beau temps, une façon de

vivre autonome des nationalités orientales. Amédée Thierry et Louis Léger pour les peuples slaves, Drapeyron dans sa *Thèse* sur Héraclius pour les peuples de l'Asie-Mineure et des régions voisines, ont été, croyons-nous, les premiers à bien fixer les données de ce problème historique. L'idée romaine, l'idée d'universalité héritée de Rome, devint rapidement un terme de protocole, κόσμος, un pur terme de style. Elle eut d'ailleurs son rôle. Mais il y avait autre chose que cette métaphore de chancellerie assez machinalement employée et transmise ; il y avait, disons-nous, des réalités, ces nationalités orientales. Dans leur florissante autonomie, elles eurent peut-être l'illusion de continuer cette Rome qui leur avait dû son luxe : mais elles ne la continuèrent pas plus que l'Anglo-Saxon démocratique et industrialiste des Etats-Unis ne continue l'Anglo-Saxon de vieille souche, aristocratique et terrien, du Royaume-Uni.

Ces nationalités orientales de la période byzantine sont tous les jours mieux connues. L'intérêt des dernières découvertes de monuments écrits (toute la collection qu'a inaugurée la fameuse épopée de Digénis Akritas) consiste en ceci surtout que la plupart des documents mis à jour sont des tableaux de mœurs. Scoliastes, commentateurs, érudits, ces vieilles qualifications si longtemps de mode en fait de littérature byzantine sont loin... Par cette nouvelle littérature, le tableau des populations gréco-orientales se découvre à nous de plus en plus vivant et réel.

Les fameuses querelles théologiques offrent une signification longtemps négligée. Trop expéditivement qualifiées de « byzantines », on ne prenait pas garde qu'elles furent l'expression de la vie propre à ces peuples de l'Orient médiéval où Byzance avait ses forces vives. L' « hérésie » d'Eutychès, par exemple, le monophysisme, marque un des moments les plus caractéristiques de ces peuples. C'est surtout la protectrice des monophysites, l'obstinée patronne d'Anthime, de Sévère et de Jacques Baradée, que nous avons cherchée dans le livre si bien fait de M. Charles Diehl. Cette attitude de Théodora dénote, chez cette fille du peuple parvenue, un sentiment tout à fait remarquable de la formation ethnographique appelée Empire grec. Elle eut l'intuition des vrais besoins de ces populations orientales, elle vit la question politique dissimulée sous la question théologique. Elle entrevit ceci : l'hégémonie réalisée par le triomphe de l' « hérésie ». A ses yeux, les canons du Concile de Chalcédoine furent les principes mêmes de la faiblesse future de l'Orient grec. La querelle des « Trois Chapitres », si elle se fût résolue en faveur des Monophysites, eût abouti, en abrogeant l'œuvre du Concile, à un incomparable renouveau de tout l'est méditerranéen. M. Diehl a dit là-dessus l'essentiel (pages 152, 259, 284, 304, et *passim*) ; mais nous eussions voulu plus de développements : la matière est si riche ! Toute

la signification historique de Théodora est là. M. Diehl, il est vrai, eut à nous montrer en Théodora d'autres et multiples côtés. Il l'a fait avec une érudition dont on ne saurait trop apprécier l'aisance. Mais plus de force évocatrice n'eût-elle pas été désirable? M. Diehl adopte lui aussi, dans sa manière de parler de Byzance, les fausses élégances, l'espèce d'affectation moderniste, trop spirituelle, des Amédée Thierry, des Gaston Boissier, des Rambaud et d'autres. Il faudrait, en dépit de notre apparent parallélisme actuel byzantin-moderne, un style plus approprié. Le livre, répétons-le, est d'ailleurs extrêmement bien fait, et il contient des vues fort utiles.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Léon Brunschvicg : *L'Idéalisme contemporain;* in-16, Alcan. — Alfred Fouillée : *Le Moralisme de Kant et l'amoralisme contemporain ;* in-8, Alcan. — F. Pillon : *L'Année philosophique* (15e année, 1904); in-8°, Alcan. — A. Cresson : *Le Malaise de la pensée philosophique;* in-16, Alcan.

Les travaux antérieurs de M. Léon Brunschwicg le désignaient particulièrement pour traiter avec autorité et compétence la question complexe de l'idéalisme dans la philosophie contemporaine. Le recueil qu'il vient de publier se compose d'études séparées ayant pour objet de préciser la signification philosophique de l'idéalisme (qu'il ne faut pas confondre avec la signification littéraire ou poétique du même mot), d'en fixer pour ainsi dire la définition et de la justifier par les faits et par l'histoire des doctrines.

Après avoir réfuté les critiques fréquemment adressées à l'idéalisme en tant que théorie de la connaissance, après avoir montré qu'à ce point de vue la thèse idéaliste est la seule aujourd'hui soutenable, M. Brunschvicg montre excellemment que le tort apparent de cette doctrine est son caractère trop exclusivement spéculatif, sa stérilité dans le domaine pratique, et il insiste sur la nécessité présente de la transformer dans le sens de l'action et de l'adapter aux circonstances et aux besoins de la vie totale. Cette conception est exposée de façon neuve et personnelle, avec un remarquable sentiment de la mesure et de l'harmonie que le philosophe doit avant tout chercher à maintenir entre les diverses tendances de l'esprit moderne.

Le philosophe n'est plus ce qu'il était jadis : d'abord le savant, puis le moraliste dogmatique, puis le constructeur d'idéal plus ou moins chimérique; il est le régulateur et le lien dans le double progrès, désormais indépendant de lui en une certaine mesure, de la science et de la moralité. Son rôle est aussi actif que critique, et actif parce que critique. « La division du travail acquiert son but et sa raison d'être lorsque le procédé d'addition critique assure à chacune des vé-

rités particulières sa valeur exacte, l'agrège à la synthèse qui constitue pour chaque époque l'intégrité de la civilisation humaine, en fait enfin un moment de cette philosophie anonyme qui s'avance par ondes concentriques : σκέψις καὶ νόησις εἰς ἀεί. »

§

M. Alfred Fouillée estime que la doctrine des Idées-Forces, dont il est l'ingénieux auteur, est seule capable de résoudre les difficultés que soulève aujourd'hui le problème moral. Entre les représentants du moralisme kantien et les disciples de Nietzsche le conflit est à l'état aigu. De nos jours, c'est la morale même qui est en cause, « soit en tant que réelle, soit en tant qu'utile et nécessaire ». Par moralisme, il faut entendre la doctrine qui fait reposer la morale sur elle-même, et lui confère ainsi, avec l'indépendance, la primauté. En face du moralisme s'est dressé d'abord le réalisme positiviste, puis sont venus les adorateurs contemporains du plaisir et de la force, dont Nietzsche est le plus illustre représentant. « Nietzsche n'est-il pas un miroir de nos consciences affolées, miroir sentant, qui souffre de ce qu'il reflète et où toutes les images finissent par se brouiller dans la folie ? »

Et il convient de noter que Kant n'est pas exempt de toute responsabilité dans la réaction violente à laquelle nous assistons. Quoiqu'il en soit, l'antithèse est maintenant posée et elle nous opprime. D'une part, le vieux règne de la *loi*, de l'autre, le vieux règne de la *nature*. Cette antimomie est intolérable et intenable ; il est temps d'en sortir. Pour cela, il faut trouver un idéal qui ait ses raisons dans la réalité même, un idéal dont la force de persuasion soit empruntée à la conscience du moi éclairée par la science et par la philosophie. Une synthèse est nécessaire. Au lieu de subsister à l'écart et en soi, la morale doit devenir une application originale de toute la science et de toute la philosophie. La pratique doit être placée sous la dépendance d'*idées* qui, enveloppant des sentiments et des impulsions, seront nécessairement des *idées-forces*. Enfin ces idées doivent former une hiérarchie organisée selon les conclusions les plus générales de la science et de la philosophie.

Tel est le beau programme que M. Alfred Fouillée développera prochainement dans sa *Morale des Idées-forces*. Le volume que nous signalons ici est une sorte d'introduction critique, où Kant et Nietzsche sont pris comme types des exagérations opposées du formalisme moral et de l'amoralisme. M. Fouillée y déploie, dans une matière, d'ailleurs, où ses premiers travaux l'avaient justement rendu célèbre, son merveilleux et toujours jeune talent d'exposition, d'analyse et de controverse.

§

L'Année philosophique pour 1904 renferme, outre la bibliographie soigneusement tenue à jour des publications philosophiques de langue française, des articles originaux de MM. Rodier, Hamelin, Pillon et Dauriac. Les trois premiers sont des études d'histoire de la philosophie. M. Rodier montre que la morale stoïcienne ne mérite pas le reproche d'incohérence qui lui a été fait par Cicéron et par Plutarque, et que cette incohérence apparente provient de ce que les stoïciens, dès l'origine, ont su faire une distinction tranchée entre la morale idéale et la morale pratique ou populaire. La grande école qui commence avec Zénon et finit avec Marc-Aurèle a été logique jusqu'au bout et conséquente avec elle-même dans le développement de ses tendances diverses, qui sont du reste un signe de sa fécondité et de sa souplesse. M. Hamelin établit que la théorie de l'union de l'âme et du corps, chez Descartes, est empruntée aux scolastiques, et malheureusement contradictoire et verbale. M. Pillon continue la suite de ses études sur Bayle et sur les philosophes du XVIIIe siècle, en les rapprochant des doctrines plus modernes ; il critique vigoureusement la théologie arriérée qu'on retrouve encore chez Spencer et chez les matérialistes contemporains. M. Dauriac, à propos du dernier ouvrage de M. Th. Ribot sur la *Logique des sentiments*, expose ses vues sur la logique en général. Il s'accorde avec lui à reconnaître que, tandis que la logique rationnelle n'a d'autre fin que la conservation et la propagation de la science, la logique des sentiments vise à la conservation de l'individu, soit à son expansion (logique inconsciente et passionnelle), soit à sa réparation (logique justificative).

§

Ce qui cause le malaise de la pensée philosophique contemporaine, c'est, d'après M. A. Cresson, la discorde entre les philosophes défenseurs de la souveraineté de la science rationnelle, les criticistes partisans de la primauté de la « raison pratique », et les traditionalistes revendiquant, pour la tradition et le principe d'autorité, le sceptre dominateur des consciences et des intelligences. Il n'existe pas, il n'existera jamais une doctrine qui ne soulève des objections multiples. Toute métaphysique peut être révoquée en doute à volonté. Toute philosophie laisse grande ouverte une porte de sortie. La première conclusion à tirer de l'état actuel des discussions philosophiques est qu'il faut se résoudre au scepticisme en matière de théories. Cette conclusion comporte un corollaire pessimiste : la raison spéculative est impuissante. Elle ne pourra jamais s'imposer avec une force irrésistible à tous les esprits, et la réalisation de l'unité intellectuelle et morale de l'humanité est une utopie. Toutefois, on peut prévoir « que

des causes qui n'auront rien de rationnel interviendront et feront peut-être petit à petit ce que la raison spéculative à elle seule n'a pas pu jusqu'ici et ne pourra probablement jamais ». Quelles sont ces causes? L'utilité vitale, la puissance de certaines idées fondamentales, comme principes d'existence, de durée et de victoire dans la lutte pour l'existence des hommes et des sociétés. L'intelligence nous suggère de mettre tout en doute et de tout contrôler. Elle nous mène ainsi droit au scepticisme universel. Mais la vie a besoin que nous n'examinions pas tout avec des yeux clairvoyants et que nous ne déclarions pas contestables les propositions qui l'aident à se maintenir. Il est très vraisemblable qu'elle aura le dernier mot. Il se prépare une génération partiellement aveugle. L'espèce se sera fabriqué les mentalités dont elle aura besoin. « Elle aura fait pour les hommes ce qu'elle a fait pour les abeilles. »

Conclusion exacte, s'il est exact que l'intelligence, après nous avoir suggéré de tout mettre en doute, n'est pas capable de passer du scepticisme à une connaissance positive plus haute, plus étendue et pratiquement plus efficace. Cette dernière hypothèse, qui n'est pas la moins vraisemblable, M. Cresson aurait dû, semble-t-il, l'envisager aussi, et sa conclusion n'eût peut-être pas été aussi probabiliste, ni aussi darwinienne. Mais l'argumentation naturaliste, de mode aujourd'hui, est commode; elle dispense d'approfondir, de prendre parti; j'allais dire qu'elle dispense de penser, et qu'elle est ainsi toute désignée pour un livre de vulgarisation. Au surplus, le désaccord des esprits dénote-t-il un « malaise » ? Ce ne seront jamais les vrais philosophes qui se plaindront de l'acuité de la controverse. Sans le le choc des idées, il n'y aurait point de philosophes.

LOUIS WEBER.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Henry Coutant : *Le Palais-Bourbon au* XVIIIe *siècle*, Daragon, 8 fr. — Pierre de Bouchaud : *Naples*, Lemerre, 3 fr. — Gaston Choisy : *Chez les Allemands*, L. Genonceaux, 3 fr. 50. — Raymond Recouly : *Le Pays Magyar*, Alcan, 3 fr. 50. — Lieutenant Hourst : *Dans les Rapides du Fleuve-Bleu*, Plon, 10 fr.

C'est peut-être d'une façon un peu arbitraire que se trouve placée dans une collection d'ouvrages sur le vieux Paris, l'étude de M. Henry Coutant sur **Le Palais-Bourbon au** XVIIIe **siècle**. Ce que nous appelons le Vieux Paris est bien antérieur. Déjà, avec le béarnais Henri IV, la transformation de l'ancienne ville avait commencé, et à l'époque où l'on construisit le Palais-Bourbon, c'est-à-dire aux premières années de Louis XV, on s'occupait surtout de la détruire. — Le terrain sur lequel s'éleva cet hôtel princier faisait partie du célèbre Pré-aux-Clercs; après divers lotissements et cessions, Louis XV en acquit une partie où il devait faire bâtir une caserne pour la pre-

mière compagnie des Mousquetaires, dont le quartier, entre les rues de Bourbon, du Bac, de Verneuil et de Beaune, menaçait de tomber en ruines. La duchesse de Bourbon, de son côté, avait acheté plusieurs lots du même Pré-aux-Clercs ; il y eut des échanges, arrangements, et le terrain du roi se trouvant insuffisant pour tenir la totalité des bâtiments dont ses architectes avaient la charge, on répara la caserne de la rue de Beaune, et la duchesse de Bourbon, sauf quelques parties demeurées à son amant, le marquis de Lassay, se trouva propriétaire de tout l'espace compris entre le quai d'Orsay, la rue de Bourgogne, l'Avenue des Invalides et la rue de l'Université. Les travaux commencèrent en 1722. Le marquis de Lassay se fit construire, à côté du Palais, un hôtel qui fut une réduction de l'édifice principal. Après la mort de la duchesse, le prince de Condé, son petit-fils, transforma le Palais-Bourbon, l'arrangea, l'aménagea, y ajouta l'hôtel de Lassay, des Petits-Appartements et des annexes, et à la Révolution on y travaillait encore. En 1795, les architectes Gisors et Lecomte le bouleversèrent pour le compte des Cinq-Cents, et en 1806 Poyet substitua à sa façade de palais italien le pérystile grec qui se dresse encore au bout du pont de la Concorde. — Les chapitres les plus curieux de ce livre concernent les relations de la duchesse et du marquis de Lassay, mais, en fait, le sujet comportait peu de développements et ne prêtait guère à l'anecdote. Le Palais-Bourbon, malgré ses ameublements somptueux, une décoration dont la richesse provoqua l'admiration du reste facile de l'époque, c'est surtout « le mur derrière lequel il ne s'est rien passé ». L'ouvrage de M. Coutant est consciencieux ; pour ses descriptions, le détail des aménagements, il a puisé aux meilleures sources, recherché nombre de pièces d'archives, et tous ceux qui s'intéressent au Paris du XVIII[e] siècle le consulteront utilement. Des plans, des portraits et des estampes y sont reproduits à à titre documentaire.

§

M. Pierre de Bouchaud a publié chez Lemerre un petit volume sur **Naples**, *son site, son histoire, sa sculpture*, qui est une laborieuse contribution à l'étude critique de l'art en Italie, mais peut-être a le tort de se présenter sous l'aspect ingrat d'un précis, d'un abrégé, d'une sorte de recueil d'indications plutôt que de constituer un ouvrage suivi, dont le sujet, en somme curieux, s'indiquait nettement toutefois pour intéresser le public. Une première partie du livre est occupée ainsi par un résumé historique, subdivisé par périodes et règnes et qui concerne non point tant la ville elle-même du reste que la succession de ses souverains. M. de Bouchaud a placé ensuite une série de notes sur les œuvres qui subsistent, les artistes dont les noms sont connus ou mentionnés et qu'il est possible de comprendre

dans une histoire de l'art à Naples. Ici, la matière était neuve et l'on y sent quelques tâtonnements fort excusables. M. de Bouchaud s'est limité enfin à l'étude de la sculpture avec assez de raison, car si Naples possède environ trois cents églises, les plus remarquables ont toutes été remaniées aux XVIIe et XVIIIe siècles et, à part ses châteaux de défense et ses portes, l'art architectural n'y a pour ainsi dire rien laissé; son véritable trésor est dans le grand nombre des tombeaux, mausolées, statues dont l'importance historique, comme ceux de la maison d'Anjou, est souvent de premier ordre, et Venise seule, dit Burckhardt, peut montrer un pareil musée. — Mais il n'y a, je pense, dans le volume actuel, qu'un premier travail. Il serait heureux que M. de Bouchaud, avec quelques corrections de détail, reprenne et complète ses recherches. Il pourrait donner sur le sujet un ouvrage plus important, — où l'illustration d'ailleurs me paraîtrait indispensable — et qui rendrait, surtout, pour l'étude de la longue période qui s'étend des débuts du Moyen-Age à la fin de la Renaissance — de très appréciables services.

Chez les Allemands, de M. Gaston Choisy, est un essai de psychologie sociale, abondant en tableaux et en observations sur la vie et les mœurs de l'Allemagne nouvelle, l'Allemagne de Guillaume II, — la famille, l'éducation, la vie privée, le mariage, l'amour, l'accroissement de la population, la femme et le féminisme, etc... — tout cela malheureusement délayé, tournant un peu trop au bavardage éthique et philosophique, et d'une écriture où l'*expression* le plus souvent fait défaut. L'auteur a longuement séjourné outre-Rhin et dans la pénurie d'ouvrages documentés sur la vie allemande, son livre n'est certainement pas à dédaigner ; il semble même avoir très justement compris un des côtés spéciaux du caractère allemand, — et de l'allemand protestant — lorsqu'il constate que l'effort de tenue morale accepté comme une discipline est pour le pays un moyen méthodique de développement et de force. — Mais pourquoi vient-il s'extasier sur de telles citations (le mot est d'une femme) : On dit que, pour réformer un peuple, il conviendrait de « réformer d'abord sa conception de l'amour ». — Réformer la conception de l'amour !...

§

Très supérieure est la publication de M. Raymond Recouly sur **Le Pays Magyar**, qui ne comprend de même que des notes de voyage et de séjour, mais sous la forme d'une enquête heureusement conduite et où la variété des sujets, des paysages, l'étude des différentes classes de la société hongroise, des régions et des peuples si divers qui s'y coudoient offrent un intérêt constant. La question des nationalités en Hongrie, Saxons et Roumains de Transylvanie, Serbes et Croates, est surtout présentée longuement. Tout le remue-ménage

du pangermanisme et les menées des colons allemands avec les secours intéressés de la patrie d'origine sont également l'objet d'indications curieuses. — Plusieurs chapitres de ce livre ont d'abord paru dans *le Temps* et, dit la prière, furent « particulièrement appréciés ».

§

Pour finir, j'ai gardé la relation du lieutenant Hourst racontant son voyage **Dans les rapides du Fleuve Bleu** au lendemain de l'expédition de Chine, et la mission dont il fut chargé, — mission qui reste, malgré ses résultats précaires, un admirable exemple d'énergie, de ténacité et d'endurance. — Pour remonter le Yang-tsé, où la navigation à partir de I-Tchang devient un véritable problème, le lieutenant Hourst disposait d'une canonnière d'occasion, achetée à Schang-haï, qui fut baptisée l'*Olry*, et d'une chaloupe à vapeur, également d'occasion, et qui devint le *Takiang*. Le *Takiang*, toujours prêt à chavirer, dut être équilibré avec des caisses de bois accolées de chaque bord. L'*Olry*, sans vitesse, adapté tant bien que mal à sa nouvelle destination, faisait si piètre figure que nos bons amis les Anglais le surnommèrent la « boîte à savon » (*soap box*). Ils avaient même organisé des paris sur l'endroit des rapides où il laisserait sa carcasse. L'équipage de la canonnière anglaise *Kinsha*, qui s'était d'ailleurs détraquée en essayant de forcer le rapide d'Ié-t'an, descendit à terre, lorsque la « boîte à savon » se présenta à son tour, chacun avec son kodak pour prendre un cliché du naufrage.— L'*Olry* cependant passa et après des traverses et des difficultés incroyables parvint à Tchoug-King, puis à Snipou, et, par le Fou-ho, à Kiating. A Tchong-King et à Snipou, le lieutenant Hourst fonda deux établissement; puis de Kiating il remonta jusqu'à Tchen-tou, capitale du Se-tchouen, où il arriva en pleine période de massacre des Européens et des chrétiens indigènes, et par son attitude énergique près du vice-roi réussit à arrêter le désordre. On sait qu'il fut blâmé et il faut se souvenir également des tristes démêlés de l'amiral Maréchal, commandant dans les mers de Chine, qui s'était fait un devoir de le soutenir, avec le ministre de la marine, qui était, je crois, l'ineffable M. Pelletan. — Mais, nous laisserons ces vilaines histoires de politique, que le lieutenant Hourst a, du reste, écartées de sa relation. Le récit des faits se passe de tout commentaire. — Abondamment illustré d'après les jolies aquarelles de l'enseigne de vaisseau Térisse, le volume contient encore nombre d'anecdotes contées avec humour et où l'on reconnaît les traits typiques du Chinois. C'est ainsi le *sacrifice du coq*, sur les embarcations, afin de se concilier le génie du fleuve. Derrière le patron qui coupe le col de l'oiseau, se tient le cuisinier du bord, l'air indifférent. Au moment où le

sacrificateur fait les prosternations rituelles, il passe vivement derrière lui le corps du coq dont le cuisinier s'empare. Le génie de la sorte n'a rien vu et l'équipage n'éprouve aucune perte. — Dans certaines provinces, la misère est telle qu'une tranche de pastèque alimente successivement trois personnes; la première mange le rouge ; la tranche rongée *est remise sur le marché* pour une fraction de sapèque, et l'écorce verte sera encore ramassée par un mendiant. — C'est enfin l'inlassable curiosité chinoise qui fournit plusieurs racontars, — curiosité qui ne connaît aucune borne, aucune gêne, dit le lieutenant Hourst, — au point que l'équipage de l'*Olry* devait parfois, « comme par hasard et sans le faire exprès », doucher les indiscrets d'un jet de la pompe à vapeur pour dégager la place; et en effet, je me souviens que, dans la Chine du Sud, où je me suis aussi quelque peu trouvé naguère, lorsqu'on devait déjeuner au cours d'une promenade dans une maisonnette de village ou un coin de pagode, il y avait toujours une invasion de populaire pour examiner et flairer nos provisions, entrer dans les conserves et nous empester d'un cercle de loques et de vermine. Les fourchettes surtout semblaient une invention bizarre et l'on voyait bientôt le plus hardi de la bande, — après d'humbles salutations — s'emparer d'un de ces ustensiles et s'en piquer la langue, évidemment afin d'en connaître l'effet. — Il fallait de suite rattraper la fourchette, car, passant de mains en mains, toute l'assistance autrement se la mettait dans la bouche.

CHARLES MERKI.

LES JOURNAUX

Un livre à autographes (*Le Temps*, 21 juillet). — Macao (*Le Figaro*, 25 juillet). — Langues internationales (*Le Courrier Européen*, 21 juillet). — Une leçon de géographie (*Le Temps*, 23 juillet). — Une leçon de philologie (*Le Journal*, 25 juillet).

On a communiqué à M. Claretie, qui en parla dans *le Temps*, un livre assez curieux et, en tout cas, unique. C'est un exemplaire des œuvres complètes de Victor Hugo, édition Hetzel en un gros volume (antérieure aux *Contemplations*), où le poète intercala toutes sortes de lettres à lui adressées, et qu'il fit relier à Guernesey, pour l'offrir à son ami et compagnon d'exil, le docteur Terrier. Les lettres, en très grand nombre, sont plus intéressantes par la signature que par le texte. En voici quelques-unes :

« Mon cher maître,

« Je désirerais bien vous dire un mot, et comme il s'agit d'un dîner à prendre au « Rocher de Cancale » jeudi, ne vous engagez pas et réservez-moi votre soirée ; je viendrai vous expliquer cela demain mercredi à midi.

« A vous de cœur,

« DE BALZAC. »

« Il n'y a qu'un Russe qui vous adore, Léon Gozlan et moi.
« Le rendez-vous est à six heures. »

Celle-ci, de Gérard de Nerval, contient au moins une anecdote, l'aveu d'une petite ambition. Fut-elle réalisée?

« Mon cher Monsieur,

« Voici huit jours que je veux vous aller voir, et toujours des représentations m'en empêchent. J'avais bien arrangé cela pour aujourd'hui, et puis voici une pièce à l'Odéon, et si fort de M. Ancelot qu'elle soit, je suis obligé d'y aller. J'aurais voulu vous parler touchant le théâtre Anténor Joly avec lequel nous sommes en arrangement, Monpou et moi, pour un opéra. Mais je vous verrai dimanche ou lundi. Pour le moment, je me porte comme candidat pour une des six nouvelles nominations de la Société des gens de lettres. Si par hasard vous allez demain samedi (qui sera aujourd'hui au reçu de ma lettre) au comité, vous pourrez m'être utile, parce que le comité fait une liste préparatoire qui se compose déjà de MM. Merruau, Lubis, Guérault, Philarète Chasles, Merle et Mme George Sand.

« Je ne puis arriver maintenant que par la suppression d'un de ces noms ; mais j'aurai la majorité dans le comité même, si tous mes amis s'y rendent. Royer doit me proposer et je serai appuyé par Gozlan, Dumas, H. Lucas, Granier, Soulié, David et Guinot; j'ai eu le tort seulement de me présenter un peu tard, quand la liste était faite.

« Ne vous gênez pas d'ailleurs si vous n'avez pas le temps de vous rendre au comité. La chose est fort peu importante en soi et ne vaut pas un dérangement sérieux. Là, malheureusement, les voix se comptent et ne se pèsent pas, et la vôtre alors n'en est qu'une.

« L'unique danger à ne point s'occuper de ces nouvelles nominations serait de laisser entrer au comité des personnes compromettantes, et les noms que l'on propose sont fort honorables.

« Excusez-moi de vous tourmenter de quelque chose de si peu d'importance.

« Votre bien dévoué et affectionné,

« GÉRARD. »

Sainte-Beuve (et Victor Hugo insère la lettre en face de l'ode XVII qui lui est dédiée) envoie au poète l'article qu'il va publier :

« Je vous adresse, mon cher ami, un premier article sur *Cromwell;* le second sera copié demain. Il ne me reste que le regret de ne pas les avoir faits plus dignes de vous et de mon admiration pour votre bel ouvrage.

« Tout à vous,

« SAINTE-BEUVE. »

Michelet, à qui Victor Hugo vient d'offrir son livre *Littérature et philosophie mêlées*, lui en accuse ainsi réception :

« Je trouve, Monsieur, au retour d'une petite course en Hollande, votre beau livre et votre si bonne et aimable lettre. Je lis, toute affaire cessante.

« Je suis déjà vieux, monsieur ; j'ai vécu bien des siècles, j'ai trop vu, trop enduré ! Mais je me retrouve jeune, chaque fois que je vous lis, et je ne me souviens plus de rien. Mon âme vibre à toutes vos paroles.

« Je suis bien heureux de pouvoir vous dire que je vous suis tendrement attaché.

« MICHELET. »

Le plus intéressant billet est celui d'Alphonse Rabbe, le « sévère historien dans la tombe endormi », qui lui renvoie l'album où il a écrit quelques lignes pour Mme Hugo :

« Plaignez-moi, cher monsieur Victor, de n'avoir pu aller déjeuner avec vous ce matin, et croyez qu'il a fallu que la chose fût tout à fait impossible.

« Uniquement pour vous donner une preuve du désir que j'ai de faire ce qui vous est agréable, j'ai gâté une des feuilles de l'album précieux. Ne m'en veuillez pas de n'avoir pu imaginer autre chose qu'une boutade misanthropique.

« Si j'avais trouvé le monde fait d'hommes comme vous et de femmes comme l'ange qu'est votre compagne, je n'aurais jamais eu de si tristes inspirations. Quoi qu'il en soit, recevez, puisque vous l'avez voulu, mon humble prose avec la prévention bienveillante et aimable que vous accordez à ce qui vient de moi, et excusez-moi auprès de Mme Hugo si je ne sais mieux faire.

« Quand le livre sera plein de choses belles et choisies, dictées par la beauté et le génie, ou du moins inspirées par eux, M. François et moi nous serons là comme ces figures d'animaux bizarres qui dans les arabesques de Raphaël soutiennent des vases remplis de parfums ou des corbeilles de fleurs.

« Adieu, allez respirer l'air pur des champs; portez-vous bien. Soyez heureux dans toutes vos heures, là-bas. Mais souvenez-vous un peu de ceux à qui votre retour rendra un peu de bonheur.

« Mille choses affectueuses de ma part chez le général.

« ALPHONSE RABBE.

« Samedi, 24 avril.

« Un mot seulement pour que je sache si votre album vous est arrivé. »

Ce Rabbe, que le poète a immortalisé en récompense de ses louanges frénétiques, est l'auteur de cette singulière *Biographie des contemporains* imprimée en un texte si petit qu'elle est à peu près illisible.

§

Macao, non loin de Canton, est, comme nous le dit M. Gaston Donnet dans le **Figaro**, « un morceau de Portugal incrusté dans la Chine ».

Des maisons habillées de rose, habillées de bleu; d'épaisses murailles pleines de rides enfermant d'épais jardins plantés de banians et de cèdres. Et le long de cette pesante architecture, des balustrades de pierre qui se cassent, des écussons qui tombent, des niches abritant des statues de saints décapités. Les ruelles se faufilent dans ce tas de maisons, montent, tour-

nent et descendent le long de très longs escaliers amputés de plusieurs marches. Et il y a de l'herbe qui pousse entre les pavés ; et sur ces pavés, des fraternités d'animaux : des cochons qui grognent, des chiens qui cherchent un os et des matous en robe jaune qui vous regardent de leurs yeux clairs.

Vous avancez patte-patte, prudemment, sur ces cailloux pointus, et les cochons vous suivent, et les chiens vous suivent, et les matous vous surveillent. Vous avancez dans ce dédale de raidillons et d'ornières qui portent des noms délicieusement archaïques : la rue de l'« Eternelle Félicité », la rue du « Bon Jésus », la rue du « Saint-Rosaire »... De vieux couvents s'ouvrent ; des nonnains passent, menues, effacées ; elles vont remplir les églises d'un murmure de prières. De vieilles églises aussi vieilles que les couvents, de vieilles églises qui sentent la moisissure et l'encens, de vieilles églises qui émiettent leurs sons de cloches dans l'air...

Toute cette ville s'est conservée comme une momie. On voit encore les seuils que les riches marchands portugais devaient franchir pour aller entendre la messe, les petites places où leurs palanquins s'arrêtaient, etc.

Les Jésuites y furent tout puissants. Il en reste beaucoup de dévotion et la façade d'une cathédrale. Ce qu'il y a de plus amusant à Macao, ce sont les Macaaises. D'un style beaucoup moins pur que leur ville, elles sont presque toutes fortement métissées, et se couvrent, pour faire leur promenade quotidienne, de robes et de chapeaux qui les font ressembler à une procession de cacatoès. Il y a une ville chinoise, à côté, du reste, nul commerce. Un coin de province, des plus apaisants, paraît-il.

§

Dans le **Courrier européen** M. A. van Gennep expose d'excellents arguments contre les tentatives de langues internationales :

Supposez que l'espéranto supplante totalement toutes les langues romanes, au point qu'il ne reste rien, mais absolument rien, du français, de l'italien, de l'espagnol, du portugais, du romanche, etc. ; même alors, et ce cas serait le plus favorable qu'on pût espérer pour que l'espéranto demeurât figé dans sa forme première, même alors il se créerait rapidement des dialectes et, au bout d'une centaine d'années, des langues si différemment évoluées que la confusion serait aussi grande que maintenant ; deux dialectes différeraient vite autant que le hollandais de l'allemand et l'espagnol du portugais.

Les raisons de variations seraient nombreuses et complexes : il en est qui tiennent au milieu physique, lequel influe sur la vie économique et amène la création d'un vocabulaire adapté aux conditions locales ; l'espérantiste pêcheur se créerait un vocabulaire maritime incompréhensible à l'espérantiste montagnard ; de même dans tous les métiers, dans toutes les sciences. Mais ceci ne serait encore que secondaire, puisque, quelle que soit la langue factice victorieuse, toutes sont, théoriquement, et à ce que prétendent leurs inventeurs, mais souvent à tort, composées de manière à ce

que chaque mot nouveau soit intelligible pour tous par suite de son mode très simple de fabrication en partant de la racine.

Par contre les causes physiologiques agiront toujours d'une manière profonde, quand bien même un système perfectionné d'écoles primaires réussirait à les réduire au strict minimum, en adoptant les procédés d'enseignement recommandés par l'abbé Rousselot et le Dr Nattier, les protagonistes de la phonétique expérimentale. On sait que des langues apparentées, et dont le point de départ est connu historiquement, se sont développées dans des directions différentes; les lois du langage ne sont pas les mêmes dans tous les groupes de langues, ni même pour tous les dialectes d'un même groupe, bien que quelques lois très générales agissent partout.

Même les changements de sens des mots sont soumis à des lois qui font l'objet de cette science si intéressante qu'est la sémantique. Toutes ces lois ont agi dans le passé, aussi bien après qu'avant l'imprimerie : on ne voit pas comment elles cesseraient d'agir par suite de la décision d'un grammairien ou d'un congrès de grammairiens, encore moins d'un congrès de théoriciens uniformisateurs. Les changements du langage échappent à toute direction parce qu'inconscients.

On ne saurait mieux dire.

§

M. Lombroso a donné au **Journal** un article sur les criminels. Il en profite pour faire un peu de philologie, — comme tout le monde. Naguère, M. Claretie déclarait cavalièrement : *Bluff* vient de *bluster*. M. Lombroso affirme avec une égale désinvolture : « *Crimen* dérive du sanscrit *Karma*, qui signifie action, comme *çulpâ* vient du sanscrit *Kâlpâ,* exécuter. » Plus loin, il aborde hardiment la philologie française : « *Coquin* dérive de *coquus*, cuisinier ». Ensuite, il passe à l'argot : « Le terme de *mariole*, synonyme de malandrin, vient du cri, *Viva Maria.* »

§

M. Gaston Deschamps donne à ses confrères du *Temps* une bonne leçon de géographie, et avec lyrisme, encore ! Il s'agit de Ceylan :

L'admirable plage de sable doré où ruissellent, en ondulations d'azur et en écroulements de blancheurs, les grandes houles rythmées des mers *australes*.

R. DE BURY.

ART ANCIEN

De Rubens à Rembrandt. — *Histoire de l'Art. — Revue de l'Art ancien et moderne. — L'Art et les Artistes.*

Deux livres viennent de paraître simultanément sur **Rubens** et **Rembrandt** : le premier, à la librairie de l'Art ancien et moderne et dû à plume de M. Louis Hourticq, est un ouvrage consciencieux et

clair qui met bien au point les faits et classe suffisamment les œuvres ; le second chez l'éditeur Laurens et magistralement écrit par Emile Verhaeren, montre une fois de plus, comme le *Boucher* de Gustave Kahn, l'aptitude d'un poète à comprendre un art voisin. Le lieu n'est pas ici de s'attarder aux circonstances de la vie de Rubens et de Rembrandt ni au détail de leur production. On se reportera pour cela aux deux volumes dont je parle. Mais il m'a paru intéressant de voir plus qu'un hasard dans le rappel à l'actualité de ces deux grands peintres par des publications contemporaines, quoique j'estime bien entendu que Rubens et Rembrandt sont toujours d'actualité. Et d'ailleurs, Emile Verhaeren les a de son côté volontairement et parfaitement rapprochés.

Rubens, qui précède d'une trentaine d'années Rembrandt, n'est pas comme celui-ci un visionnaire isolé. Toutes les qualités de la race flamande, ces qualités de coloris blond et voluptueux, il les porte au plus haut degré. « Personne comme lui, selon Gustave Geffroy, n'a peint la carnation fine, la chair transparente, la chevelure d'or fin ; personne n'a pénétré un corps d'une plus vive lumière. Guido Reni a pu dire de Rubens que certainement il mêlait du sang à ses couleurs. Ce sang court sous la peau ; on le voit aux joues, aux coins des yeux, aux narines, aux oreilles, jusqu'au bout des doigts rosés. » Et l'influence de Rubens s'est fait sentir pendant des siècles jusqu'à maintenant. Van Dyck et Jordaens d'abord l'ont continué, le premier avec l'élégance qu'on sait ; le second en outrant son goût de la chair grasse. Jordaens précisément, Jordaens qu'on va magnifiquement fêter à Anvers, est resté par excellence flamand, et il a pris à son maître ce que ni Van Dyck, ni les peintres français ou anglais du XVIIIe siècle ne voulaient lui prendre. Notre goût de la mesure s'accommoderait difficilement de ce débordement de nudités énormes : Jordaens, peintre prestigieux, est avant tout de son pays de riches matrones. Nous avons assimilé de façon différente les qualités de Rubens. Les noms de Largillière, de Watteau, de Fragonard, de Delacroix suffisent à l'indiquer.

L'influence de Rembrandt au contraire n'inquiète, d'âge en âge, d'après le mot de Verhaeren, que les grands maîtres. Rembrandt n'est nullement représentatif de l'art hollandais comme Rubens l'est de l'art flamand. Emile Verhaeren l'a nettement indiqué :

> La théorie de M. Taine sur la race, le moment et le milieu aurait à se montrer très subtile et très ingénieuse pour s'appliquer, sans qu'on la violentât, au génie d'Harmensz Rembrandt van Ryn, peintre magnifique et triste qui hante, plus despotiquement peut-être que Vinci lui-même, l'imagination et le rêve de ce temps-ci.
>
> Comme tous les artistes de première grandeur, ni sa race, ni son milieu, ni l'heure de sa venue ne l'expliquent suffisamment. Que les Metsu, les Ter-

burg, les Pieter de Hooch ou bien Brouwer, les Steen, les Craesbecke, les van Ostade subissent ces lois esthétiques, on l'admet. Ils sont les expressions de leur pays calme, propret, sensuel, bourgeois...

Au milieu d'eux, Rembrandt apparaît comme un prodige. Ou bien c'est lui qui exprime la Hollande, ou bien c'est eux. Il leur est opposé ; il leur est contraire. Eux et lui ne peuvent la représenter à une même heure de son histoire. Les partisans de la théorie tainienne sont dans l'obligation de choisir entre ces deux antithèses, et leur choix ne peut être douteux.

Rembrandt aurait pu naître n'importe où. A n'importe quel moment, son art aurait été pareil... D'ordinaire, on explique par de petites raisons la défaveur qui accabla Rembrandt, après l'achèvement de la *Ronde de nuit*.

Les notables qui figuraient dans cette œuvre auraient blâmé publiquement le peintre d'avoir pris trop de liberté dans la conception et l'arrangement de son travail. Ils ne se seraient point reconnus dans tel ou tel personnage. La répartition des places n'aurait point été faite équitablement, d'autant qu'ils avaient payé chacun cent florins pour être au premier rang. Ce sont là des raisons superficielles. Si Rembrandt s'est brouillé avec ses concitoyens sur une question d'art et si cette brouille s'est perpétuée jusque vers la fin de sa vie, c'est qu'il y avait entre eux désaccord fondamental. La *Ronde de nuit* fut le prétexte et l'occasion. Le génie de Rembrandt fut la cause.

Ceci posé, Emile Verhaeren analyse parfaitement l'air de Rembrandt. C'est qu'il y a entre le peintre d'autrefois et le poète d'aujourd'hui une instinctive parenté, et nul n'était mieux fait pour comprendre le visionnaire de la *Ronde de nuit*, de la *Fiancée juive* et du *Docteur Faustus* que le visionnaire des *Campagnes hallucinées*. Après l'avoir suivi dans sa vie et dans son œuvre, Verhaeren montre comment la technique du peintre, d'abord timide et soignée, se libère peu à peu. Sa couleur évolue de même. D'abord « sèche et cuite », elle atteint la plus extrême richesse à l'époque des premiers portraits de Saskia van Uylenburgh, pour revenir ensuite à des harmonies plus sourdes et presques monochromes.

Vélazquez prenait les gris pour base de sa peinture, les rehaussant très discrètement de roses et de bleus ; Rembrandt, adoptant un procédé similaire, exalte quelques couleurs claires sur un fond brouillé et mystérieux.

Toutefois sa technique et sa couleur s'expliquent mieux encore dès qu'on étudie sa composition. C'est cette dernière qui les légitime surtout. La plupart des Italiens, les Raphael, les Jules Romain, les Guido Reni, construisent la solidité de leurs œuvres d'après une architecture quasi impeccable de lignes et de traits. Leurs fresques et leurs toiles témoignent d'un plan autant qu'un édifice et nulle œuvre n'est mieux à sa place que les leurs dans l'entrecroisement des arêtes d'une salle ou d'un temple. D'autres peintres, les Flamands surtout, composent de manière que ce soit la couleur elle-même qui arrange, d'après l'ordre et l'équilibre, leurs tableaux.

Rubens est le maître de tels décors superbes. Les rouges, les bleus, les

jaunes, les verts se répondent de l'une à l'autre extrémité de sa page peinte. Parfois il les fixe comme en bouquet. Les chairs éclatent comme des roses et les vêtements de soie et de velours et de satin chantent autour d'elles comme un chœur de tulipes, de dahlias et de pivoines. L'œil est charmé plus que le jugement, la sensualité plus que l'esprit. Mais les yeux et la sensualité ont eux aussi leur raisonnement latent d'où dépendent et la volupté et la beauté. Aucun de ces deux procédés de composition n'a séduit Rembrandt.

Ce n'est ni la ligne ni la couleur qui guident ses arrangements, c'est uniquement la lumière. Lui seul a pu tenter le premier une telle aventure. Tout l'y poussait : sa nature de visionnaire, les sujets qu'il traitait, le monde de féerie et de prodige qui était le sien, l'éblouissement soudain qu'il éprouvait dès qu'il regardait en lui-même.

Sa tâche était ardue. La lumière telle qu'il l'entendait était le rayonnement. Elle n'était pas la lumière naturelle qui baigne les objets ou s'y réfracte et les anime de ses contrastes; elle était tout au contraire une sorte de lumière idéale, une lumière de pensée et d'imagination. C'est une telle lumière qui ordonne la composition chez Rembrandt. A ses yeux, où qu'elle se fixe, elle domine toute la scène, elle la maîtrise et l'équilibre.

Ecoutons encore Emile Verhaeren :

Rembrandt célèbre et glorifie chaque modèle qu'il peint... Il accentue et approfondit, puis après — et c'est sa plus évidente originalité — il surnaturalise... Jamais Rembrandt ne cessa d'être une sorte de magicien qui peint. Qu'on examine ses portraits dont la réalité semble la plus fidèlement traduite, toujours, soit par un éclairage soudain, soit par un rayonnement émanant on ne sait d'où, soit par une surprise de tons ou de mise en page, l'évocation plutôt que la présence réelle du modèle s'impose... Le monde des vivants que Rembrandt représenta est donc bien un monde à lui, tout comme le monde de ses légendes et de ses fables. Parmi les portraitistes de tous les temps, il est celui qui se rapproche le plus du thaumaturge.

J'ai tenu à citer de telles pages. Elles nous reposent de l'ordinaire critique et nous fait sinon mieux aimer, du moins mieux pénétrer l'art de Rembrandt.

Je me contenterai, après cela, de signaler seulement, me réservant d'y revenir plus tard, l'**Histoire de l'Art** que publie la librairie Armand Colin, sous la direction de M. André Michel. Le tome premier qui vient de paraître va des débuts de l'art chrétien à la fin de la période romane: l'un des meilleurs chapitres est celui de M. Paul Leprieur sur la période carolingienne.

Dans la **Revue de l'Art ancien et moderne** (juillet), M. J.-J. Guiffrey commence une étude historique sur les *Dumonstier*, dessinateurs de portraits au crayon: espérons que les recherches du savant administrateur de la manufacture des Gobelins apporteront quelque lumière dans cette question si embrouillée. Le dernier numéro de l'**Art** (juin) est tout entier consacré au baron Alphonse de

Rothschild : parmi les reproductions se trouve celle du beau portrait d'*Hélène Fourment*, l'une des toiles célèbres de la célèbre galerie du fervent collectionneur. A signaler enfin, dans la revue de vulgarisation **l'Art et les Artistes** (juin), un curieux article de Gustave Geffroy sur *Daumier sculpteur*.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DU MIDI

La littérature provençale à l'étranger. — *Théodore Aubanel*, par Nicolas Welter. — L'œuvre d'Aubanel, le poète lyrique et le poète tragique. — *Estelle*, par E. Houchart, poème provençal et français. — Prochaine édition des *Discours* de Mistral. — Le voyage des Félibres.

C'est un lieu commun que la littérature provençale est mieux connue et plus étudiée à l'étranger qu'en France. L'attribution du prix Nobel à Mistral a été une surprise pour beaucoup de nos compatriotes, alors que l'Académie suédoise, dès la première année, aurait rendu ce juste hommage au poète provençal si des considérations très secondaires n'avaient offert à son choix M. Sully-Prud'homme. C'est à deux Allemands, MM. Koschwitz et Hennique, qu'est due la seule édition classique de *Mireille*. Cette édition, faite pour les écoliers *français*, comprend une introduction, des notes et un glossaire provençal français. Le texte, pour la pureté, laisse loin derrière lui celui des éditions Charpentier, Lemerre et Hachette. M. Koschwitz est encore l'auteur d'une *Grammaire des Félibres*, qui fait autorité. Du reste, je ne puis songer à énumérer ici les noms et les travaux des provençalistes allemands,qui sont légion. L'Angleterre et l'Amérique ne restent pas non plus en arrière. Traductions, études, thèses, conférences universitaires, il faudrait un long article pour tout citer et tout analyser. Et voici que le petit état du Luxembourg lui-même entre en ligne avec M. Nicolas Welter, professeur à Diekirch, qui a publié successivement une brochure sur Roumanille, un grand ouvrage sur Frédéric Mistral, et une étude sur Théodore Aubanel qui vient d'être traduite par MM. J.-J. Waldner et F. Charpin.

Théodore Aubanel. Un chantre provençal de la beauté, est un ouvrage agréable à lire et non point une de ces compilations auxquelles la critique allemande nous a habitués. Avec une réelle connaissance des choses provençales, un goût sûr, un esprit poétique indéniable, M. Welter nous décrit la vie et le caractère d'Aubanel, et analyse successivement ses principaux ouvrages : *la Grenade entr'ouverte*, *les Filles d'Avignon*, *le Soleil d'outre-tombe*, *le Pain du Péché*. De nombreuses citations font de cette étude une sorte d'anthologie « aubanelenco » et donnent une idée, en somme suffisante, à ceux qui les ignorent, de la variété, de la grandeur et du feu particuliers au génie de ce poète.

Il serait nécessaire, pour faire sentir le lyrisme d'Aubanel, de citer plusieurs poèmes et de les choisir dans chacun de ses trois recueils, et assez nombreux, car il a de multiples sujets d'inspiration. Comme c'est chose impossible dans cette courte chronique, je renvoie à l'anthologie éparse dans le livre de M. Welter et me contenterai d'une appréciation d'ensemble.

Ce qui domine toute la poésie d'Aubanel, c'est la passion, mais la passion toujours admirablement exprimée. Il y a des cris, certes, et des emportements, mais des cris et des emportements nécessaires et qui ne sont jamais sans art. Parfois cette passion hurle et se plaint, parfois elle s'adoucit, se fait câline. Aubanel joue avec elle comme un virtuose avec son instrument. En parfait lyrique, il ne chante pas que lui-même, ses peines et ses joies, il s'identifie avec tout, portant dans tous les sujets qu'il traite une torche brûlante et sanglante qui est son propre cœur. Ecoutez Mistral, dans l'avant-propos de *la Grenade entr'ouverte*, dire de lui : « Chante-t-il les faucheurs? Il semble tenir la faux en mains; chante-t-il les pêcheurs? il semble jeter lui-même le filet; et, s'il chante les noces, il tressaille de joie, on dirait que lui-même est le fiancé ! »

Dans le Discours que Mistral prononça sur Théodore Aubanel, le 13 février 1887, devant l'Académie de Marseille, il caractérise encore admirablement la poésie de son « compagnon de bataille » : « Dans Aubanel, chrétien et catholique, catholique convaincu et d'autre part artiste, et païen de sa nature, comme bien des hommes du Midi, l'esprit et le sang, tous deux ardents, sont constamment en lutte ; et de cette bataille sort, par éclair, une lueur de pourpre. La sensation que donne cette poésie, originale et personnelle comme il n'y en a peut-être guère, est quelque chose de frais et de chaud en même temps, comme la tiédeur qu'exhale la carnation d'une jeunesse ou le vin vermeil qui jaillit du fût. C'est une poésie qui peut s'appeler *nuptiale*, comme celle qui palpite dans le Cantique des Cantiques; et le génie d'Aubanel, ce génie franc et abrupt, qui perce, d'un coup d'œil, et vivement reflète l'éclat des choses et des péripéties humaines, fait l'effet de ces roches taillées, escarpées et azurées, qui se dressent à la cime des montagnes de Provence, et qui se colorent d'or, de blanc et de rouge, selon le nuage qui passe dans le ciel ou la lumière qui rayonne. »

Qu'ajouter à ces magnifiques paroles, sinon d'autres paroles du même discours où Mistral apprécie le poète dramatique : « Devons-nous nous étonner que l'auteur de ces vers ait créé, Messieurs, et créé formidable le drame provençal? Aubanel était né pour retracer, pour soulever le frisson tragique. Il y avait, dans son tempérament, une sorte d'ardeur virile qui le portait au rouge et au farouche..., *Le Pain du Péché*, qui se joua à Montpellier, en 1878, se passe en

terre d'Arles, à la saison des aires, quand, sous les rayons du soleil de juillet, les petits chevaux blancs de Camargue foulent les gerbes d'or. C'est dans ce milieu de braise et d'étincelles, et dans le mirage des horizons immenses, que l'auteur a placé le crime de sa pièce, l'adultère fatal, l'adultère terrible que le démon de midi allume, comme un éclair, dans les veines de la belle Fanette, et qui à la fin s'expie, fatalement comme le crime, par le remords et par la mort. »

Cette tragédie obtint à Montpellier, en provençal, puis à Paris, traduite en vers français (et fortement défigurée) par Paul Arène, un grand succès. Aubanel avait trouvé, en effet, du premier coup, la formule du théâtre nouveau. Il s'était affranchi de toutes les conventions, classiques ou romantiques, il avait créé une légende, une action, des passions originales et leur avait donné la vie au moyen d'une langue ardente et colorée. Par la fraîcheur des sentiments, le puissant réalisme des scènes, la grandeur épique du dénouement, *le Pain du Péché* est de ces œuvres, à la fois particulières et générales, qui toucheront partout les hommes assemblés. Pour avoir une idée juste de cette tragédie rustique, qu'on la compare aux pièces dernière manière de M. d'Annunzio, et l'on verra où sont l'harmonie, la santé, la puissance et la vie.

Ainsi, poète lyrique, Aubanel égale les plus grands ; poète dramatique, il est, avec le Banville de *Florise* et le Mistral de la *Reine Jeanne*, au nombre des trois poètes qui auront été les plus hauts précurseurs de la tragédie renaissante.

§

La librairie Aubanel frères, à laquelle nous devons la publication du livre de Nicolas Welter, a également donné tous ses soins à un poème, provençal et français, des plus intéressants : **Estelle**, par E. Houchart.

La première originalité de ce poème, c'est qu'en réalité il est double, car les vers français qui font face aux vers provençaux n'en sont pas la traduction. Cependant l'inspiration est la même, le sujet et les développements sont les mêmes et nous avons un ouvrage unique où deux modes d'expression fraternisent : « Ces deux œuvres, nous dit l'auteur, dans son *Avertissement*, qui en réalité n'en forment qu'une, ont été écrites parallèlement, sous la lumière du même soleil et l'inspiration des mêmes croyances. L'une n'est pas la traduction de l'autre. L'auteur n'a pas oublié que les idées subissent des modifications selon les influences d'atavisme, de milieu et de climat, et que les manières d'être, de voir, de penser, conformes au génie de chaque race, donnent à son idiome une couleur spéciale; aussi a-t-il cherché à mettre en regard moins l'équivalent littéral du mot que le sens intégral de la pensée. Il a rendu semblable, dans la partie française et

dans la partie provençale, plutôt le rythme que la rime; il a adapté au même fond la forme qui caractérise chaque idiome. »

Une autre innovation, dont il convient de faire également honneur à E. Houchart, c'est le choix du dialecte dixois, dans la partie provençale. M. Paul Roman, qui a écrit sur *Estelle* un article enthousiaste, a fait ressortir ce point avec beaucoup de justesse: « Combien d'auteurs, nous dit-il, parmi lesquels, il faut le reconnaître, on rencontre de réels talents, sacrifient-ils à l'idiome rhodonien leurs plus belles inspirations sans s'apercevoir du danger? Le résultat, cependant, ne laisse pas que d'être probant, car jamais une seule de leurs œuvres n'a survécu à l'oubli. Pour ma part, je suis intimement persuadé que, plus tard, quand on étudiera la littérature néo-provençale, à côté de Mistral et d'Aubanel, on citera plus volontiers les œuvres d'Auguste Fourès, de Valère Bernard, ou d'E. Houchart que celles de tels ou tels poètes qui de cœur léger s'aventurent en un parler étranger, perdant ainsi ce qui constitue leur vivante originalité. »

Ce qu'il faut louer dans le poème d'*Estelle*, c'est son lyrisme, la variété inépuisable de ses rythmes, la sincérité qui l'anime. Mais nous touchons ici, en même temps, au défaut de l'ouvrage : *Estelle* est un long dithyrambe en l'honneur de la Provence et, malgré des personnages, une action, des éléments épiques et dramatiques, partout l'éloge domine la description, le chant le récit, partout l'exaltation disperse l'intérêt. En sorte que nous avons de superbes morceaux détachés, et que nous n'avons pas un ensemble. La dualité de l'inspiration, — ces vers français placés en face des vers provençaux, et auxquels ils sont bien inférieurs, — n'est pas faite pour atténuer ce défaut. *Estelle* ne saurait toucher comme *Mireille*. Il lui manque cette ordonnance simple et majestueuse à la fois, cette harmonie, cet équilibre, et cette admirable subordination des détails au tout qui font respirer d'une vie immortelle le poème pastoral du maître.

Pour mieux expliquer ma pensée, je dois dire que l'auteur d'*Estelle* est une femme, une jeune fille d'Aix-en-Provence que son pays et que sa langue transportent d'un enthousiasme sacré. Incontestablement, la production félibréenne de ces dernières années ne nous offre pas d'œuvre aussi remarquable qu'*Estelle*, et, à condition de ne chercher dans ce poème qu'un recueil lyrique provençal, il convient d'en admirer la hauteur de l'inspiration, la beauté de la langue, et le feu, l'ardeur qui consument chaque page pour la plus grande gloire d'un pays et d'une race.

§

On annonce, pour paraître prochainement, les *Discours* de Frédéric Mistral. Après le poète, c'est le prosateur et c'est l'homme d'action qui vont nous être révélés et qui nous permettront d'envisager, dans

toute sa grandeur, celui qui est, parmi nos contemporains, sans égal.

§

Les Félibres ont entrepris un grand voyage à Orange, Avignon, Arles, et comme il est, plus qu'aucun des précédents, chargé de fêtes et de cérémonies, nous le décrirons dans une chronique particulière, afin que l'histoire n'en perde rien.

PAUL SOUCHON.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Krumbacher : *Le Problème du grec écrit*, réponse par G. Hatzidakis, Bibliothèque Maraslis. — Jean Psichari : *Roda kai Mila* (*Pommes et Roses*), « La Hestia ». — Tangopoulos ; *Les Vivants et les Morts*, drame, « Le Noumas ». — Kostis Palamas : *Triseugeni*, drame, « La Hestia ». — Andréas Karkavitsas ; *L'Archéologue*. — Memento.

Il pourra sembler étrange au premier abord que l'on soit obligé, au début du xxe siècle, d'asseoir le débat d'une littérature sur des querelles de grammaire. Il n'en saurait aller autrement toutefois pour la Grèce moderne ; car la question de langue y est devenue le problème national par excellence, la flamme vivace de toutes controverses qui jaillissent ailleurs de la politique ou de la religion. Il ne faut cependant pas trop se scandaliser d'un tel fétichisme intellectuel, qui tend à ramener l'esthétique à la grammaire, quand on constate l'importance que nous accordons ici même aux questions orthographiques. Il n'y a guère au monde, en effet, que les Français et les Grecs pour en être arrivés à conférer à l'orthographe traditionnelle une valeur de beauté indiscutable, et il faut bien reconnaître que la forme écrite joue là-bas, dans les préférences des « puristes », un très grand rôle. L'opinion de ceux-ci, la plupart du temps, s'appuie sur une illusion d'ordre visuel.

C'est pourquoi, sur des points de détail, qui paraîtront puérils ou même ridicules aux étrangers, se prolongeront longtemps les discussions. Trop souvent, en effet, les grammairiens oublient qu'ils n'ont pas le droit de généraliser, c'est-à-dire d'inventer ; leur rôle est uniquement de contrôler, d'enregistrer, de fixer. Tâche déjà redoutable ; car la langue est un flot qui coule et qui est toujours disposé à rompre les digues où l'on prétend l'enfermer. Mais les Grecs ne sont pas seuls à l'œuvre ; car la Hellade est la terre sacrée de l'histoire, et sa langue, aussi bien que ses ruines, sont chaque jour explorées par les curiosités cosmopolites.

Cela ne va pas sans danger parfois, quoique les conseilleurs soient épris du meilleur zèle scientifique (le savant Krumbacher, auteur de **Le Problème du grec écrit**, en sait quelque chose) ; mais peu à peu la lumière se fait, jaillie tantôt de France, tantôt d'Alle-

magne, et, à la chaleur des fermentations qui se produisent, renaissent à la fois ces deux facultés incomparables de la Grèce antique : l'esprit philosophique et le génie dramatique. Les Grecs, en effet, n'ont jamais cessé de regarder l'Intelligence comme le don suprême de l'homme; par nature,ils sont restés idéologues et ils le sont « passionnément », en sorte que la sécheresse n'atteint jamais la luxuriance précise du verbe, ni la grâce vivante du dialogue ; car l'âme hellénique a deux pôles étroitement corrélatifs : Ὁ Νοῦς, Ἡ Καρδία; la Raison et le Sentiment, celui-ci toujours subordonné à celle-là, qu'il illumine et vivifie.

Ces choses et beaucoup d'autres sont faciles à recueillir dans l'œuvre grecque de Psichari et dans celle de son disciple, le poète Kostis Palamas. Nulle part ailleurs que chez eux ne se sont incarnées plus profondément non plus les caractéristiques du tempérament de la race, et c'est pourquoi sans doute la plus belle part du mouvement actuel, depuis 1888, se rattache à leurs deux noms.

A réaliser la pensée de Solomos se sont acharnés, en effet, tous leurs efforts : « Enferme, disait le grand précurseur, dans ton âme, l'âme de la Grèce, et tu sentiras palpiter en toi tout ce qui est grand. » Maintes fois, au cours de ces chroniques, nous aurons à emprunter des opinions à l'un ou à l'autre, soit au *Taxidi*, aux **Pommes et Roses** du premier, soit aux *Grammata* du second. En même temps qu'il renouvelait la langue et cherchait à porter dans la prose une révolution virtuellement accomplie dans la poésie, Psichari donnait à la critique et à la philologie néo-grecques les bases solides d'une observation scientifique et rationnelle, selon les plus récentes méthodes occidentales.

Ses aperçus, qui sont avant tout des causeries marquées au bon coin de l'humour le plus séduisant, ne méritaient pas de rester éparpillées çà et là au hasard du journal ou de la revue qui les accueille. L'auteur les voulut réunir en deux volumes, qui ne seront pas les derniers de la série et qui constituent une sorte de commentaire à ses œuvres purement littéraires. Bien peu avant lui, au reste, et quelles que soient les réserves que les partisans de la langue « mixte » gardent le droit de faire sur ses théories, avaient eu l'audace de donner à la prose didactique la forme vulgaire. Valaoritis s'y refusait et il ne manque pas en Grèce d'esprits cultivés qui ne se sont pas encore laissés convaincre, tout illogique que puisse paraître leur attitude. Au fait, le Vulgarisme intégral compte surtout quatre chefs, dont le dernier seul habite la Grèce : j'ai nommé MM. Jean Psichari, Argyris Ephtaliotis, Alexandre Pallis et Kostis Palamas. Le gros de l'armée démotique est formé d'opportunistes, où les talents d'ailleurs sont légion, comme nous aurons occasion de le montrer bientôt.

Malheureusement le livre est assez rare en Grèce, et la production

reste éparse à travers les journaux et périodiques. Tels poètes supérieurs, MM. Lambros Porphyras et Jean Gryparis, par exemple, n'ont guère encore pris souci de nouer toute la gerbe de leurs poèmes, et l'on attend aussi que Pappadiamandis, auquel on attribue volontiers là-bas la maîtrise du conte, veuille bien réunir l'ensemble de ses *Idylles de la mer*, si parfaites de style.

Les Grecs paraissent affectionner jusqu'ici les genres les plus brefs, et les conteurs d'Hellas sont une brillante et nombreuse phalange. Pas de prosateur qui n'y ait débuté, à part peut-être le regretté Jean Kambysis, qui fut un tempérament tout à fait spécial et qui garde le rare mérite d'avoir tenté d'ouvrir une voie au théâtre néo-grec. Cette voie, sans doute, demeure moins large que n'eût rêvé l'auteur des *Kurdes*. Il n'eut pas le temps de se réaliser tout entier ; mais, si son exemple d'homme inquiet fut par certains côtés dangereux (puisqu'il encouragea une fois de plus, jusque chez les artisans de la poésie nouvelle, un certain asservissement aux modes septentrionales), il indiqua cependant la vraie source de tout art puissant : la vie. *La Bague de la mère* montra en outre clairement, après les débauches ibséniennes, que le drame ne peut rien exprimer d'essentiel par rapport à un milieu donné, si la fantaisie du poète ne choisit de se rythmer selon les frissons obscurs de l'âme nationale. Sans s'égarer dans le dédale de spéculations aventureusement philosophiques et pour avoir compris que l'unité du style importe avant toutes choses à l'esthétique, comme à la culture intégrale de l'homme et à sa langue, le maître styliste et conteur Argyris Ephtaliotis précise dans **Le Fantôme** les véritables directions à prendre. A la façon d'un Henry Bataille écrivant *La Lépreuse*, il tire d'une ballade populaire le sujet de son drame. Ce qui virtuellement se dégage du mystère des âmes et de la vie ne se condense-t-il pas dans la légende, et l'âme nationale n'est-elle pas comme un lac de songe où viennent se refléter les rayons divins de l'essence des choses? Appliquer les faits de la légende à l'expression d'un sentiment moderne, en conformité de leur enchaînement, n'est-ce pas leur restituer leur sens, et les Anciens faisaient-ils autre chose que de s'exprimer, eux et leur époque, à travers les mythes du passé? Cette route féconde promet d'être suivie. Voutiéridis, au *Noumas*, publie précisément, en vers, une tragédie sur la ballade du *Pont d'Arta*, dont le thème rappelle celui d'Iphigénie, et le délicieux élégiaque qui est Jean Polémis n'est peut-être pas si loin qu'on pense du même sentier, dans ses contes dramatiques (*Au sommet du précipice*, *la Coupe enchantée*, etc.), dont nous nous réservons de faire plus tard l'analyse. Ainsi, de son côté, Kostis Palamas a-t-il à la fois médité sur les vieux chants de la race et sur les réalités de la vie quotidienne. Il a confronté sa pensée avec les ardus problèmes de la psychologie pour les résoudre en matière

artistique; il a évoqué, pour l'interroger sur les secrets d'un art encore naïf, le vieux poète crétois de l'*Erophile*, et il a créé *Triseugeni*. On s'est demandé, à son apparition en volume, si *Triseugeni* était un drame véritable ou un poème dramatique à lire. Il est certain que les préoccupations de symbolisme chères à l'auteur font ici quelque tort à l'action. *Triseugeni* cependant est une œuvre de réalité vivante ; mais c'est aussi une œuvre de fantaisie et de beauté, trop exclusivement intellectuelle peut-être pour être goûtée autrement que par une élite. C'est un joyau d'art personnel et du plus haut prix.

La langue en a les séductions adorablement musicales d'un d'Annunzio ou d'un Maeterlinck. Jamais, cependant, les personnages ne quittent le sol où la vie quotidienne et simple les attache; mais ces humbles et ces pauvres ont une attitude trop cérébrale, du moins au regard de la scène, et c'est pourquoi on peut dire que Palamas, encore que sa gloire n'ait rien à y perdre, est peut-être allé au delà de son but, au delà du théâtre.

Venant après le *Kyroulis* de Psichari, qui est une réfutation du nietzschéïsme athénien, **Les Vivants et les Morts** de Tangopoulos ont pris à cœur de serrer la réalité de beaucoup plus près.

En outre, la thèse est actuelle et, quoique chaque personnage soit d'abord, dans l'esprit de l'auteur, une idée incarnée pour la lutte, aucun n'agit ni ne s'exprime autrement que selon les contingences les plus concrètes. C'est précisément ce qu'avait prétendu innover Kambysis. Ceux qui ont les yeux vers l'avenir peuvent seuls apporter la joie autour de *Chari*, qui hésite et qui n'ose. Par la voix de Lambros, Tangopoulos le lui rappelle, comme fit naguère Emmanuel Roïdis à la jeune Grèce, dont il faut détruire les « *Idoles* ». C'est la même idée qui sert de base à l'**Archéologue** de Karkavitsas, un bon roman bien observé, malgré les allégories transparentes, et où il y a des traits de mœurs et de caractères comme seul excelle à fixer le pinceau habile de l'auteur des *Paroles sur la proue*. Toutefois, l'esprit grec est tellement rebelle aux architectures compliquées que drames et romans pèchent toujours là-bas par un certain défaut d'intérêt dans l'intrigue.

Aussi bien ne pouvons-nous nous défendre de préférer les Grecs simplement conteurs. Le beau recueil de Xénopoulos (*Amour crucifié*, etc.), les *Histoires* d'Ephtaliotis, la *Chrysavyi* de Tangopoulos nous fourniront prochainement l'occasion de les étudier sous ce jour.

Memento. — Adressons, en terminant, toute notre gratitude aux revues et journaux de là-bas, qui ont bien voulu signaler favorablement nos premiers articles (les *Panathénées*, *Akritas*), et même les reproduire en d'élégantes traductions (le *Noumas*). Outre le combat que chacun d'eux poursuit selon ses tendances, une attention soutenue pour les choses de France les distingue. Rien ne saurait nous toucher davantage.

D. ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

Œuvres inédites de Tolstoy. — Chtchepkine-Koupernik : *Le Père de Natacha.*

La vie crie, la vie hurle, pleure et sanglote en la Sainte Russie. Et l'art et la littérature — moiroirs fidèles — reflètent les convulsions et le tumulte de l'heure présente. Tolstoy, s'arrachant aux travaux philosophiques, moraux (appels à différentes catégories de la société contemporaine) et critiques (étude sur Shakspeare), vient de payer rançon à l'actualité. Il a fini et lu à des intimes une œuvre admirable, émouvante au suprême degré et d'un grand souffle de vie et de vérité ! C'est le récit de l'arrestation d'un révolutionnaire, le régime des prisons russes, les derniers jours d'un condamné à mort, les démarches faites pour le sauver; c'est en même temps un tableau des mœurs et la caractéristique des autorités dont dépend la vie ou la mort du prisonnier politique. Tout ce que notre époque de lutte et de sang a de tragique et de sauvage en même temps est rendu par le grand humanitaire dans des pages dont la lecture fera pleurer et souffrir. Je dis « fera », car pour le moment Tolstoy ne veut pas publier son dernier récit.

§

Tolstoy parle des adultes, mais nous savons qu'à l'heure qu'il est les enfants, les mioches eux-mêmes, entrent en scène en Russie. On les frappe,on les massacre dans les rues,et ils répondent en adhérant au mouvement révolutionnaire.

Mme Chtchepkine-Koupernik, dont j'ai parlé dans ma dernière chronique, suivant l'impulsion générale, transfigurée dans la mêlée universelle, note dans une page pathétique ce nouvel épisode du Drame Russe. Son dernier récit, que des mains amies viennent de me passer, en manuscrit, parce que la censure aurait supprimé de nouveau le journal auquel il était destiné, porte pour titre : *Le Père de Natacha.*

Cela commence par une scène de famille idyllique, chez un fonctionnaire, M. Moukhine, « honoré de ses camarades et collaborateurs » et adoré de sa famille, dont sa fillette Natacha, élève du lycée de la ville. Quelle est l'institution où Moukhine se rend tous les matins après son petit déjeuner au sein de sa famille ? l'auteur ne le dit point, mais la fin tragique du récit nous le fera deviner.

Or, ce matin, Moukhine recommande à sa femme de ne pas laisser Natacha aller au lycée. Habitué à l'obéissance aveugle, il n'explique pas sa recommandation et part pour son service. Mais Natacha ayant promis à ses camarades de venir précisément ce matin-là au lycée, elle croit ne faire rien d'extraordinaire en désobéissant pour la pre-

mière fois aux recommandations du père, et, à l'insu de sa mère, elle se sauve, et va rejoindre ses camarades. Ici, laissons la parole à Mme Chtchepkine-Koupernik.

Bientôt elle se mêla à toute une foule. C'était une foule singulière. Presque la même foule qui, il y a sept siècles, s'est réunie, sous le ciel brûlant de la France méridionale, autour d'un petit pâtre aux boucles noires, aux yeux et au verbe ardents et qui, tout émue, troublée par le seul désir passionné de délivrer les Lieux Saints de la servitude des mécréants, s'est ébranlée en masse vivante, désordonnée, et s'en est allée par des routes pierreuses, à travers les vallées, les gorges des montagnes et les plaines brûlées par le soleil, jusqu'à la mer, au delà de la mer, au Saint-Sépulcre, comme une volée d'hirondelles légères et braves, couvrant les ponts des galères à voiles blanches, gazouillant et se débattant pour périr en mer ou être vendue sur les marchés des esclaves. Figures enfantines, voix tendres et sonores, têtes blondes et claires, trésors de leurs mères, de toutes petites et des adolescents, avec un espoir dans les yeux et une flamme dans le cœur — tous animés d'une même pensée passionnée, pure et généreuse, non complètement comprise des uns, mais acceptée ardemment de tous.

Ce fut de même ici.

Pour la première fois la vérité de la vie effleura ces petits cœurs purs.

Et ils frissonnèrent, s'embrasèrent et se mirent en route, se réjouissant, s'émouvant à la pensée d'aider de leurs petites épaules tous ceux qui luttent pour la vérité, d'ébranler cet énorme monstre de pierre qui, de ses pattes froides, avait saisi la vie, et de l'écarter, de le rejeter pour délivrer la sainteté de la liberté humaine outragée, étouffée, en captivité sous les humiliations et les supplices des bourreaux. Et cette levée fut aussi une croisade contre l'oppression et l'esclavage et on ne voyait aussi dans les rangs de la foule en marche que des têtes enfantines.

Et des pages poétiques et touchantes donnent la description de la marche des petits collégiens et collégiennes qui se sont levés, eux aussi, dans toute la sainte Russie au nom du Droit et de la Justice.

Et dans des pages qui resteront, l'auteur raconte le guet-apens des autorités, de la police qui, ayant encadré cette procession puérile, se jette à un certain moment sur les enfants sans défense... Et les massacres commencent.

Les journaux, et tout spécialement le *Bulletin de la Société des amis du peuple Russe*, ont raconté les massacres d'enfants à Koursk, à Pkoff, à Kharkoff, etc. Mme Chtchepkine-Koupernik décrit ces horreurs d'une main de maître et ajoute ainsi aux pages de Tolstoy (sur l'émeute à Moscou dans *Guerre et Paix*), de Gorky (*Le Pogrome*) (1), de Korolenko (massacres de Kichineff, décrits dans *la Maison n° 13*) et de Georges Verdène, qui, dans son admirable livre : *Ceux qu'on méprise*, qui vient de paraître en France, donne une description émouvante des massacres en Russie. Je ménagerai les

(1) *L'Annonciateur de la Tempête.*

nerfs de mes lecteurs. Je dirai seulement que la petite Natacha et sa petite amie sont pourchassées, frappées, maltraitées... Elles tiennent longtemps... Mais les rangs des enfants deviennent de plus en plus clairsemés, le nombre des victimes est de plus en plus grand... Toute la ville est en émoi, lorsqu'on y apprend qu'on massacre les enfants, mais la force publique empêche les parents de leur venir en aide...

L'événement devient de plus en plus terrible. Soudain un sifflement de nagaïka retentit et la petite amie de Natacha est renversée. Natacha entend son sanglot : *Maman !* et voit sa figure écrasée par les sabots du cheval d'un policier... Elle veut la secourir, mais déjà elle en est séparée par le remous de la foule, frappée à coups redoublés, criant, sanglotant. Enfin, elle est frappée elle-même.

Un homme de grande taille travaillait avec son fouet tout en donnant aux autres des ordres de frapper. « Il se retourna, comme s'il cherchait qui frapper encore, et Natacha reconnut son père. »

Ainsi sont entremêlées à l'heure qu'il est la littérature et la vie en Russie. Et en lisant les récits des événements quotidiens et les œuvres d'imagination de nos auteurs, on ne sait où finit la réalité et où commence l'imagination. Les faits réels dépassent d'ailleurs toute imagination...

§

La fièvre qui s'est emparée de la Russie se manifeste, entre autres choses, par toute sorte de *souvenirs* qu'on publie sur des époques et des événements où l'on peut trouver une analogie quelconque avec le moment présent. Ainsi voit-on enfin imprimés en Russie : les *Souvenirs d'un Décembriste*, par Jakouchkine, dont seul le manuscrit était connu et seulement d'un très petit nombre d'amis du fils du décembriste, l'écrivain populaire qui vient de mourir ; les *Œuvres de Herzen*, qui vont être mises en vente ; les fameuses *Lettres Historiques* de Pierre Lavroff, frappées d'interdiction pendant trente-cinq ans et qui néanmoins, publiées à l'étranger, servirent de base et de point de départ aux conceptions socialistes et altruistes de plusieurs générations en Russie.

Toutes ces œuvres sont heureusement conservées, parce qu'étant déjà publiées on avait pu avoir des exemplaires pour leur réédition, comme d'ailleurs les livres que la main des bourreaux a brûlés, sur l'ordre des autorités, tel, par exemple, le fameux livre de M. Flerofsky sur la *Question Ouvrière*, qui va être enfin réimprimé.

Mais malheureusement il y en a qui ont été brûlés par les autorités avant leur sortie de l'imprimerie et sans qu'un seul exemplaire en pût être sauvé. Ainsi, par exemple, l'excellent livre du professeur A. Tratchefsky, l'*Histoire Russe*, fut brûlé, il y a six ou huit ans

sans qu'on en laissât un seul exemplaire. A présent, il pourrait certainement être réimprimé et servir à l'enseignement honnête et véridique de l'histoire russe, si l'auteur en a conservé au moins le manuscrit...

Le lecteur comprend que si je signale cette catégorie de faits de la vie intellectuelle en Russie, ce n'est pas pour le seul plaisir de citer quelques auteurs ou de donner la nomenclature de quelques écrits. C'est toute une tragédie que je révèle ainsi, la tragédie de la *pensée russe*, qui heureusement approche de son dénouement.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES NÉERLANDAISES

Les Périodiques et la Critique littéraire. — Pour certains de nos périodiques, l'art et la littérature ne sont qu'accessoires, semble-t-il. A quoi autrement attribuer qu'ils confient la critique littéraire au premier venu ? Ou bien, serait-ce peut-être que la critique n'est pas le fort de nos écrivains, et que sous ce rapport le grand ex-poète Kloos du *Nieuwe Gids* — hélas, bien vieilli ! — ne vaut guère mieux que le poétereau Scharten du *Gids* tout court? Kloos étant rédacteur en chef de son périodique fait naturellement ce que bon lui semble; mais que le *Gids* se soit adjoint M. Scharten, c'est regrettable à double titre : le périodique qui, depuis trois quarts de siècle qu'il existe, a toujours joui d'une réputation très méritée — sauf, comme nous l'avons vu, au moment de la révolution dite de 80 — et qui continue d'être un des plus riches et des plus substantiels, le périodique ne peut qu'y perdre; et puis, M. Scharten ne produit pas seul ses interminables fadaises et écœurantes tirades; il les fabrique, sous la raison de Scharten-Antink, de compagnie avec sa femme, une nouvelliste d'un véritable talent, qu'elle est joliment en train de compromettre ainsi par pure tendresse conjugale.

Je préfère infiniment, et le public intelligent aussi j'en suis sûr, les jugements portés par W. G. van Nouhuys dans *Groot-Nederland*, la plus littéraire de nos grandes revues. Si M. van Nouhuys n'est pas grand artiste, il sait du moins apprécier les artistes à leur valeur; c'est un travailleur sérieux, sans parti pris, ayant l'amour et le respect de l'art. Aussi, bien qu'il ne vous donne jamais de fortes émotions, on l'écoute toujours avec plaisir et profit.

Je regrette de ne pas pouvoir en dire autant de G. F. Haspels, le critique littéraire de *Onze Eeuw* (Notre siècle), revue mensuelle très distinguée, très grave et fort savante, qui s'occupe surtout de politique, de science, de philosophie, et qui ferait aussi bien de ne point s'occuper de littérature, ce qui nous épargnerait les sermons du pasteur Haspels. Ce critique que personne, hormis les bigots, ne prend

au sérieux, juge l'art du haut de la chaire. En voulez-vous un exemple? Ayant à parler de *Zegepraal*, le dernier livre d'Is. Querido, il refuse à l'auteur toute gravité. Devinez pourquoi? Parce que Querido n'y a pas déversé toute sa grande âme? parce que son œuvre est superficielle ou dépourvue de valeur artistique? Au contraire, notre personnage reconnaît, comme tout le monde d'ailleurs, qu'elle est pleine de beauté. Non, c'est que l'auteur n'admet pas la divinité de Jésus et fait de Jésus un « sublime rêveur », le meilleur, il est vrai, et le plus beau des hommes! Ecoutez maintenant ce qu'un autre pasteur, cent fois plus chrétien celui-là et mille fois plus philosophe, le Dr van den Bergh van Eysinga, dit de ce même *Zegepraal :*

C'est une grande œuvre d'idéalité, d'un formidable lyrisme, c'est l'hymne triomphal de l'art qui des terres plates et marécageuses du naturalisme monte irrésistiblement vers les sommets plus ensoleillés de la vie. *Zegepraal* rappelle la dévotion que les poètes d'autrefois trouvaient dans l'amour. La Laure du Pétrarque, la Béatrice de Dante, c'est à elles que je songeais en lisant cette divinisation de Florence par le poète moderne, etc.

S'il m'était permis de donner un conseil à M. Haspels, ce serait de laisser la critique aux autres et de continuer à nous donner des livres comme son *Vreugden van Holland* (1), un recueil d'esquisses et de nouvelles dont deux ou trois fort belles, d'un sentiment élevé, d'une langue parfois très poétique, et qui prouvent que leur auteur sait être un délicat et sensible artiste.

Dans ma chronique de février, on a pu voir que le poète Albert Verwey a enrichi notre littérature d'un nouveau périodique : *De Beweging* (Le Mouvement). Je ne vous ai pas dit la raison de cette fondation ni le pourquoi de ce titre. C'est que je l'ignorais. Depuis lors, j'ai lu et relu le retentissant prospectus du rédacteur et parcouru les livraisons parues depuis janvier, et, ma foi, je l'ignore encore. De méchantes langues prétendent que Verwey renonça à rédiger *De XXe Eeuw* de concert avec Van Deyssel, parce que la réputation de celui-ci nuisait à la sienne et qu'il se croyait assez grand homme pour avoir un organe à lui seul. Peut-on à ce point oublier combien Verwey est modeste, alors qu'il ne se dit lui-même qu'un humble fantassin dans l'armée poétique! Croyons-en plutôt le prospectus : Van Deyssel a trahi le Mouvement (avec majuscule), le Mouvement (toujours avec majuscule) est en danger; heureusement, moi, Verwey, j'y suis resté fidèle et je le sauverai... Vous comprenez? Moi non plus. Quoi qu'il en soit, le périodique existe, il a bon air, d'excellents écrivains y collaborent, et Dieu sait quel rôle lui est réservé. Verwey, critique judicieux quand il s'agit de vers, mais point quand il s'agit de romans, rédige la rubrique : « Livres, hommes et courants. » Il

(1) Van Kampen et Zoon. Amsterdam.

pourrait parfois mieux choisir ses sujets, mais, faiblesse excusable, il n'aime pas à parler d'œuvres supérieures aux siennes.

En même temps que le périodique de Verwey paraissait, sans autre réclame que le titre, *Het Leven* (La Vie), qui prétend devenir l'organe de la jeune génération, tant flamande que hollandaise, dont il espère concentrer les forces éparses jusqu'ici. Dans une étude plus développée, je dirai sa genèse, et l'on verra qu'il est l'héritier du *Jonge Gids* (Le Jeune Guide), fondé en 1897 par H. Heyermans pour réagir contre l'individualisme outré de l'école de 80. Constatons dès aujourd'hui que *Het Leven* mérite toutes nos sympathies et que le sourire dédaigneux de certaines vieilles barbes archi-conservatrices ne saurait lui faire aucun mal. Dans les cinq ou six livraisons que j'ai là devant moi il y a encore bien du fatras, mais il y a des morceaux fort remarquables aussi, tel *l'Hippodrome*, une superbe étude impressionniste signée J. Steynen, pour ne point parler du poème *les Avares*, d'Emile Verhaeren, qui n'est d'ailleurs pas ce que le grand poète a fait de mieux. Les fondateurs et rédacteurs de cette publication sont P. van der Meer et J. Steynen, deux jeunes socialistes, travailleurs consciencieux qui se sont déjà fait un nom dans la littérature, le second surtout, l'auteur de *Maagdelykheid* (Virginité), un roman qui déborde de belle et vibrante passion, chose rare chez nous. Ils se sont assuré la collaboration d'une foule de jeunes écrivains dont quelques-uns ont fait preuve de talent : Henri van Booven, auteur de *Tropenwee* (1), livre douloureux et très bien écrit, mais encore trop vide d'action, M. H. van Campen, un Israëlite qui dans son fort sympathique — bien qu'un peu lourd — *Bikoerim* (2) a voulu mettre toute la poésie de sa race, qu'il a gardée intacte, Lode Baekelmans, un vigoureux Flamand, Jean Apol, B. H. Vos, etc. Mais là, je me demande où ils sont allés prendre, pour le charger de la critique littéraire, l'ex-traîneur de sabre J. Tersteeg, qui eût mieux fait de rester dans sa caserne ou de prendre un brevet de cuistre pour enseigner l'orthographe aux gamins de dix ans.

Enfin voici *Vlaanderen*, le vaillant et toujours très lisible organe des meilleurs auteurs de langue flamande, qui n'ont d'autre ambition que de rendre à la Flandre son indépendance et sa personnalité et de lui faire une place aussi belle que possible en Europe. A ceux qui prétendaient que, toutes les revues hollandaises étant ouvertes aux Flamands, *Vlaanderen* était superflu, M. A. Vermeylen a répondu : « Ce n'est point pour voir imprimer notre littérature qu'il nous faut un organe flamand, mais bien et uniquement pour influer sur notre pays... Une seule raison suffit à justifier l'existence de cet

(1) Holkema et Warendorf. Amsterdam.

(2) C. A. J. Van Dishoeck. Bussum.

organe: les périodiques hollandais de quelque importance n'ont pas le moindre débit dans la Belgique flamande, et tous les efforts pour leur procurer de plus nombreux lecteurs ont complètement échoué. » Et maintenant que depuis deux ans et demi on a pu voir ce que, grâce surtout à M. Vermeylen, le périodique vaut pour la Flandre en particulier et pour la littérature et les idées en général, personne ne conteste plus son droit à l'existence.

Dans les dernières livraisons des revues dont je viens de parler j'aurais bien des choses intéressantes à noter, telles que l'étude émue que M. Byvanck consacre dans le *Gids* à son regretté ami Marcel Schwob, le large et substantiel article « Idéal chrétien » de Vermeylen dans *Vlaanderen*, celui de Van Deyssel dans le *XXe Eeuw* sur «l'Art de Rembrandt», ou de Kloos dans le *Nieuwe Gids* sur Schiller, etc. J'aime mieux donner le peu de place qui me reste aux quelques pages, supérieures entre toutes, que M. Is. Querido publie sous le titre de « Aphoristiche Kritiek » dans *Groot-Nederland* de juillet. Quand cet auteur, le plus grand et le plus universel que je sache en ce moment, crée un roman — surtout *Menschenwee* — on ne sait pas ce qu'il faut le plus admirer : son génie épique et dramatique ou son prodigieux lyrisme, tant il y a d'harmonie entre ces divers éléments ; et quand, sur n'importe quel sujet, il écrit ses critiques, on est frappé au même degré de sa puissance d'assimilation, de la profondeur et de l'étendue de son savoir, de son haut sens philosophique, de la sûreté de son coup d'œil, de la fière indépendance de son esprit et de l'admirable façon dont il s'exprime. Dans ces « Critiques aphoristiques » il trace le portrait de Busken Huet — avec comme pendant celui de Mme de Staël — de Flaubert, de Vincent van Gogh et de Montaigne. Chaque portrait ne tient que deux ou trois pages, mais cela suffit, tous les traits marquants, toutes les lignes caractéristiques y sont. Je ne puis, malheureusement, tout analyser, et, si difficile à traduire que soit la prose extraordinairement personnelle de Querido, je citerai quelques passages. La première critique est intitulée : « Busken Huet et Mme de Staël. » Après avoir montré combien ridiculement exagérés sont les éloges décernés par le savant et ingénieux essayiste à « Corinne » et à « Delphine », deux livres où Querido, qui ne conteste pas une certaine valeur à l'auteur de « l'Allemagne », n'a pu découvrir rien, absolument rien qui justifie les « exclamations » de Huet, il continue :

Non, Huet ne regardait pas la vie dans le miroir de la mer, sous l'immensité du ciel, mais dans une console... Il ne savait pas s'associer aux divines jubilations des grandes âmes, et les pleurs de leur cœur ne faisaient point résonner à son oreille un douloureux adagio. Il ne s'enfermait pas loin du monde, des semaines et des mois, avec ce qu'elles avaient et donnaient de

plus sacré : leur art, leurs livres; mais il les recevait en grave ministre ou bien allait lui-même en audience. — Huet... est une *âme en audience!*

Voici maintenant Flaubert.

Flaubert était au plus profond de son être un poète romantique se prenant lui-même pour un professeur en chaire ou un médecin...

... En tant qu'artiste littéraire, Flaubert avait l'âme très inquiète et déséquilibrée d'un homme à la recherche du *perpetuum mobile.* Il y a tout a fait quelque chose d'alchimique dans sa méthode de travail. — Il travaillait, haletant, devant son mystérieux creuset, ainsi qu'un alchimiste étrangement affublé et fou-exalté, la face parfois à moitié rougie d'une lueur mystique, puis replongée soudain dans les ténèbres lorsque le soufflet manquait d'haleine. Il fondait, coulait, retournait, façonnait, ensorcelait sa matière, les mots.

Dans son creuset il mêlait ses larmes d'impuissance, de désespoir, de douleur, et il en jaillissait de merveilleuses flammes bleues phosphorescentes éclairant par instants sa figure de fauves lueurs fantômales.

Et il nous le montre travaillant, énergique, farouche, à convertir en or pur « les mots de tous les jours, le cuivre des hommes », tandis que Satan, qu'il ne voit pas, se tient debout derrière lui. Il conclut :

Flaubert est vraiment un grand travailleur, malgré qu'il y ait encore tant de sédiment et de résidu au fond de son creuset. Il osait consumer sa vitalité.

Dans les deux pages sur Vincent van Goch, je relève ceci : « Vincent bégaie parfois, mais lors même qu'il bégaie c'est toujours le nom de Dieu qui tremble sur ses lèvres. » Mais ces pages sont si sublimes de sentiment et de style que ce serait une profanation que de n'en donner que des fragments.

Oh ! comme l'âme de Querido a compris l'âme du cher grand « peintre maudit » (1).

Les pages sur Montaigne méritent également d'être retenues en entier.

H. MESSET.

VARIÉTÉS

L'Académie et la Réforme de l'orthographe. — Depuis que nous avons rendu compte, à cette même place, dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1905, de quelques propositions, touchant la réforme de l'orthographe, émanées de la commission instituée par le ministre de l'Instruction publique, bien du papier fut

(1) Voir sous ce titre dans *la Plume*. — 1er et 15 juin — le très intéressant article d'A. van Bever.

noirci, au sujet de ce débat grave et qui ne va point sans futilité (pour ce que, dit La Rochefoucauld, « la gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit »). L'Académie, que le ministre, sur ce point, condescendit à consulter, a pris des résolutions, a fait connaître son sentiment, comme elle disait jadis, et comme elle dit encore aujourd'hui de temps à autre. Pour notre premier avril, elle a confié le tout aux ailes du *Temps*.

Dans la circonstance, l'Académie ne semble pas s'être fatigué l'entendement. Elle s'est contentée de reprendre les arguments que feu Girault-Duvivier, dans sa *Grammaire des grammaires*, dédiée au Roi, publia jadis pour l'instruction de nos grands-pères. Elle a déclaré, comme ce grammate estimable, « qu'il n'y a rien de plus arbitraire qu'une orthographe phonétique ; que la phonétique varie de génération en génération ; que personne n'est en mesure de dire que telle province, ou telle autre, est en possession de la vraie prononciation ». Elle s'est montrée, comme lui, « très attachée à l'orthographe étymologique » que la commission ministérielle, forte de l'outillage philologique, juge erronée et inutile, d'autant que « rechercher l'origine des mots n'appartient qu'aux linguistes et qu'ils ne la demandent pas à l'orthographe ». Seulement, au lieu que Girault-Duvivier n'était point favorable aux étrangers, et voulait qu'ils se donnassent, pour apprendre notre langue, la même peine qu'ils se donnaient pour étudier les autres langues, l'Académie s'émeut à l'idée que la disparition de l'étymologie empêcherait ceux-ci dans la connaissance du français, et à la nouvelle qu'un ministre « a reçu de la bouche des ambassadeurs et chargés d'affaires étrangers des protestations contre les projets de réforme de l'orthographe française ». Elle juge que « cette parenté de notre langue avec la langue latine, manifestée par l'orthographe, la fait plus facilement comprendre aux gens lettrés, aux gens bien élevés de tous les pays ». Et elle cite là-dessus le mot *temps*, « qui ne diffère de *tempus* que par une lettre », et qui serait saisi « moins bien et moins vite si nous écrivions *tans*, *tens* ou *tan* » ; comme si précisément ce mot *temps*, que jusqu'à la fin du XVIIIe siècle l'on écrivait *tems*, avait laissé d'être entendu des étrangers, à une époque où le français était répandu parmi eux bien davantage qu'il ne l'est aujourd'hui. Et tandis que le grammairien, dans la rudesse de son âme, négligeait « la physionomie des mots », l'Académie estime que « la physionomie des mots fait partie de la beauté même de la langue, et en une certaine mesure la constitue », et elle cite un propos de M. Renan, où cet illustre sulpicien, « avec une animation inusitée chez lui, et une conviction extraordinaire, disait quelque chose comme ceci : *Le mot est pour moi non pas seulement un son, mais une forme très précise, de lignes nettes, non sans beauté; je le vois se lever devant*

moi et se détacher, et détruit en sa forme, je ne le retrouverais plus, je le chercherais en vain, et en serais dénué comme s'il avait disparu. »

§

Contre les phonétistes, il va sans dire que l'on aura toujours beau jeu. Des projets divers de ces simplificateurs, le moins héroïque n'est pas celui qu'ils ont d'introduire dans l'alphabet une quinzaine de signes nouveaux. En outre, puisqu'il s'agit de simplification, il ne semble pas que l'intelligence doive être moins favorisée que l'écriture : il y a, dans certains mots de même son, une différence de sens, qu'il n'est peut-être pas inutile de consigner par l'orthographe; à mesure que l'esprit d'une nation évolue, qu'il se différencie dans une complexité croissante, il est assez légitime que son expression linguistique évolue de même, et que dans sa complexité croissante elle aussi se différencie. Sans doute, cette théorie, ne faudrait-il pas la presser trop, et sur cette belle raison, donner au même mot autant d'orthographes qu'il a d'acceptions différentes ; il n'est pas mauvais non plus que les mots, dans leurs ramifications les plus délicates, conservent le tissu de la souche primitive, si l'on ne veut pas qu'on se perde dans la multiplicité des cas particuliers. Mais il semble au moins qu'il faille conserver toutes les différences d'écriture qui marquent une différence radicale de sens, et surtout ne pas créer des confusions nouvelles. En 1750, l'Académie, sur la proposition de Duclos, phonétiste audacieux cependant, fit un émondage hardi dans le vocabulaire; elle s'arrêta devant les homonymes, *philtre-filtre*, *thon-ton*, *thym-teint*, *écho-écot*, etc., et devant les doublets pour lesquels la différence d'orthographe avait précédemment créé une différence de signification : *exhausser-exaucer, compter-conter*, etc. L'Académie de 1905 a fait sur ce point à la commission ministérielle des observations trop justes et de ton et d'intention pour n'être pas reproduites ici :

L'Académie a constaté que la commission chargée de préparer la simplification de l'orthographe se reproche à plusieurs reprises de manquer de logique, et sur ce point, il paraît assez difficile de la contredire ; ce qui sera dit non point pour la moquer, mais pour montrer dans quels embarras on se jette quand on touche à quelque chose qui, étant l'œuvre des temps successifs, n'est point logique à la vérité, mais aussi ne peut guère recevoir la logique comme remède. La commission chargée de la simplification de l'orthographe paraît, par moments, désireuse d'éviter des confusions entre des mots qui s'écrivent de la même manière et se prononcent autrement, par exemple *les notions* et *nous notions*, ou bien *un couvent* et *ils couvent* ; mais ailleurs elle introduit une série de confusions dont il serait difficile de se tirer : *cors* (pour *corps*) qui se confondra avec *cors*, pluriel de *cor; las* (pour *lacs*) qui se confondra avec l'adjectif *las ; ni* (pour *nid*) qui se con-

fondra avec *ni* conjonction ; *paits* (pour *puis*) qui se confondra avec l'adverbe ; *dessin* (pour *dessein*) qui se confondra avec *dessin*. A une première lecture rapide du rapport de la commission chargée de préparer la simplification de l'orthographe, la commission de l'Académie avait sur-le-champ été frappée du grand nombre de confusions de mots entre eux, après quoi la commission chargée de préparer la simplification de l'orthographe semblait courir, ce qui a paru contestable comme procédé de simplification.

Que ces raisons de l'Académie ne laissent pas que d'être spécieuses, cela va sans dire : le sens des mots n'est pas indiqué seulement par leur écriture, mais aussi par la place qu'ils occupent dans la phrase ; nous ne confondons pas le *lit* de *un lit*, avec le *lit* de *il lit*, et j'imagine que ce n'est pas non plus pour être rabaissé au *lis* de *tu lis* que le *lis* assume l'*y* chez les poètes. Quoi qu'il en soit, c'est sur elles que l'Académie s'est fondée pour rejeter : — La proposition d'écrire *à*, *là*, *où*, *dû*, — *a*, *la*, *ou*, *du*, voulant que *à* préposition fût distingué de *a* verbe ; *là* adverbe, de *la* article ; *où* adverbe, de *ou* conjonction ; *du* article, de *dû* participe de *devoir*. — Celle d'écrire *fan*, *tan* (pour *faon*, *taon*), à cause de l'amphibologie entre *tan* (animal) et *tan* (écorce pulvérisée), et entre *pan* (animal) et *pan* (terme de mythologie) et *pan* (morceau) et *pan* (onomatopée exclamative). Celles d'écrire *dessin* (pour *dessein*), *cors* (pour *corps*), *las* (pour *lacs*), *ni* (pour *nid*), *doit* (pour *doigt*), *pois* (pour *poids*), *puis* (pour *puits*), « considérant qu'il n'y a pas d'exemples qui fussent mieux choisis pour montrer la difficulté et les périls d'un système de simplification qui aboutirait à une foule de confusions, c'est-à-dire au contraire même de la simplification véritable, et qui ferait qu'on devrait écrire « son *doit doit* être coupé », « il *vint vint* fois », « *ni ni ni* fleurs », etc. ». Celle enfin d'écrire *six* (pour *sis*) (confusion possible avec *sis*), *dis* (pour *dix*) (confusion possible avec *dis*), *pris* (pour *prix*), *crois* (pour *croix*) (confusions possibles avec *pris* et *crois*).

Un autre argument que l'on peut servir avec gloire aux phonétistes, outre que la prononciation varie avec le temps et les lieux, c'est que l'on ne voit pas pourquoi l'oreille conserverait ce privilège, qu'elle a depuis tant de siècles, de perpétuer (et de déformer) le langage, surtout à une époque où l'acquisition de l'idiome se fait au moins autant par les yeux que par l'ouïe, et où l'on apprend à lire aux petits enfants, de même qu'à manger et à marcher, dès qu'ils sont sevrés du sein nourricier. Aussi sur la question des lettres doubles, l'Académie, après avoir considéré « combien il est difficile de fonder l'orthographe sur la phonétique, de telles différences existant entre des personnes du reste cultivées », n'a-t-elle pas manqué de décider, dans presque tous les cas, le maintien de ces lettres, « l'orthographe dût-elle avoir une influence sur la prononciation, et dût-elle amener une pro-

nonciation moins molle, moins nonchalante, que l'Académie jugerait plutôt souhaitable. » De même, elle a repoussé le *k* pour *ch* dans *archéologue*, *archiépiscopal*, « n'étant pas autrement effrayée de la perspective d'entendre un jour prononcer *archiépiscopal* comme on prononce *archevêque* », — repoussé la transformation de *gageure* en *gajure*, « considérant le peu d'inconvénient qu'il y aurait à prononcer *gajeure*, *vergeure*, *mangeure* ». Mais cette indifférence à la prononciation, j'avoue ne pas la partager pour ma modeste part. Je ne verrai pas sans regret disparaître des façons de dire indispensables à l'harmonie des plus beaux vers français. Je crains trop pour nos meilleurs poètes que dans les temps automobiles vers où nous roulons, on ne les envoie rejoindre, aux écuries antiques, Pégase démodé, insensible qu'on sera bientôt à la sonorité de leur lyre. Déjà j'éprouve cette peine avec réalité, notamment aux Français, les soirs que Messieurs les Comédiens y jouent *Britannicus*, avec les gestes et les intonations du Vaudeville. Encore, dans Racine, le métal est-il si résistant que tant de salive n'a pu mordre dessus. Il est vrai, d'ailleurs, que, peut-être cette manière « moins molle, moins nonchalante » de prononcer toutes les lettres, comme à Toulouse, ne sera pas tout à fait nuisible à la poésie. L'on aimerait, cependant, que l'Académie, greffier de l'usage en matière d'écriture, s'en fît davantage le garde, en fait de prononciation.

§

Tels sont les motifs pour lesquels l'Académie a rejeté presque entièrement les propositions de la Commission ministérielle. — L'étymologie, qui a rendu inacceptable à ses yeux des formes comme *aristocracie* (pour *aristocratie*), *parcial* (pour *partial*), *pacient* (pour *patient*), *nacion* (pour *nation*), etc., et ce d'autant que leur orthographe était le plus souvent conforme à celle de leur mot-source (*démocratie* dérive de *démocrate*, *inertie* de *inerte*, *partial* de *parti*, etc.). — La physionomie des mots, et la crainte de heurter l'usage, dans *chant* (*client*), *patiant* (*patient*), etc., *neud* (*nœud*), *seur* (*sœur*), *veu* (*vœu*), *donter* (*dompter*), *sculter* (*sculpter*), dans *caze* (*case*) et tous les autres mots où l'on projetait de remplacer l'*s* par *z*, considérant, notamment (ce qui est assez naturel), que les adjectifs féminins se forment par la simple adjonction de l'*e* muet (*niais-niaise*, *clos-close*) et que l'on ne voit pas la proposition d'écrire *niaiz*, *cloz*, *confuz*. Elle a surtout repoussé ce mot *fame*, dont la chair même se froisse, a écrit M. Remy de Gourmont, par crainte, dit-elle plaisamment, que l'on ne prenne les mots *fameux* et *famélique* pour les adjectifs du substantif *fame*. Ce *fame* est une invention de Duclos. Mais il faut savoir que ce Duclos est celui à qui la comtesse de Roche-

fort disait : « Pour vous, Duclos, voici votre paradis : du pain, du vin, du fromage, et la première venue. »

Par contre, l'Académie a accepté :

« 1° *Déja* (*déjà*). 2° *Chute* (*chûte*), *joute* (*joûte*), *otage* (*ôtage*), *assidument* (*assidûment*), *dévoument* (*dévoûment* ou *dévouement*), *crucifiment* (*crucifiement* ou *crucifiment*). 3° *Ile* (*île*), *flute* (*flûte*), *maitre* (*maître*), *naitre* (*naître*), *traitre* (*traître*), *croute* (*croûte*), *voute* (*voûte*), et autres mots où l'accent circonflexe ne sert qu'à rappeler l'*s* étymologique. 4° Que l'on écrive, *ad libitum*, *confidentiel* ou *confidenciel* et les adjectifs analogues, c'est-à-dire ceux dont le substantif est en *ence* ou en *ance*. 5° L'identification orthographique de *différent* et *différend*, de *fond* et *fonds*, de *appats* et *appas*, en ce sens que l'on écrirait : « Un *différent* s'est élevé ; un *fond* de terre ; la retraite a pour vous des *appats* ». 6° Qu'on écrive, *ad libitum*, *enmitoufler* et *emmitoufler*, *enmener* et *emmener*, *enmailloter* et *emmailloter*, et autres mots analogues où l'*n*, rencontrant *m*, est devenue *m*. 7° *Ognon* pour *oignon*. 8° Que l'on écrive, *ad libitum*, *pied* ou *pié*. 9° Les sept substantifs en *ou* qui prennent un *x* au pluriel : *bijou*, *caillou*, *chou*, *genou*, *hibou*, *joujou*, *pou*, rentrent dans la règle générale et prennent une *s* au pluriel. 10° *Echèle* au lieu de *échelle*, conformément et à la prononciation et à l'étymologie. 11° Elle a décidé de régulariser l'orthographe des mots venant de *carrus* en écrivant *charriot* par deux *r*, comme s'écrivent tous les autres mots dérivés de *carrus*. 12° Elle est disposée, en examinant chaque cas, à ne pas s'opposer à la suppression de l'*h* dans les mots, dérivés du grec, où se rencontre la combinaison *rh*. 13° De même, notamment pour les mots de création scientifique, elle aura pour tendance de favoriser l'*i* plutôt que l'*y* ».

A ces tolérances, M. Paul Meyer a répondu aussitôt, par la voie du *Matin*, « que si *oignon* devient *ognon*, *moignon* doit logiquement devenir *mognon* : en limitant la réforme au seul *oignon* on ne fait que créer une exception nouvelle ! — que si *échelle* devint *échèle*, conformément au latin *scala*, où il n'y a qu'un *l*, il n'y a pas de raison de continuer à écrire *quelle*, *telle*, puisqu'il n'y a qu'un *l* dans *qualis* et *talis*. Exception, complication nouvelles, dit-il. De même lorsqu'on supprime l'*h* dans les mots dérivés du grec où se rencontre la combinaison *rh*, et point dans les autres combinaisons *th*, *ch*... » — Quant à moi, pour conclure, je me bornerai à rapporter ici ce propos de M. Félix Fénéon : « Certaine concession de l'Académie n'est point heureuse. Ramenant à la règle le pluriel en *x* des noms en *ou*, elle a supprimé la seule difficulté qui amusât les enfants. Cette énumération de mots baroques, *bijou*, *caillou*, *chou*, *genou*, *hibou*, *joujou*, *pou*... »

F. CAUSSY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Alan Leo, P. S. A. : *L'Astrologie exotérique et esotérique;* « Publications astrologiques ». 1 50

Ethnographie

Général H. Frey : *Les Egyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites d'après les inscriptions hiéroglyphiques;* Hachette. 2 »

Histoire

E. Beaudelaire : *La Formation du Clergé de France au XIXe siècle;* Roger et Chernoviz. 1 »

G. Fleury : *Mélanges d'archéologie et d'histoire, II;* Mamers, Fleury et Dangin. 6 50

G. de Grandmaison : *Correspondance du comte de la Forest, ambassadeur de France en Espagne,* I, 1808-1809, Picard. 8 »

A. Lavertujon : *Gambetta inconnu;* Lib. Univ. 3 50

A. Pernot : *Combat de Sidi-Branim;* 23-26 septembre 1845; Saint-Dié, Weick. 2 »

Abbé P. Richard : *Origines de la Nonciature en France. Nonces résidants avant Léon X,* 1456-1511; Picard. 1 »

G. Veyre : *Au Maroc. Dans l'intimité du Sultan;* Libr. Universelle. 3 50

Wetterhoff : *Nicolas II tel qu'il est et la crise russe*; Lib. Universelle. 3 50

Littérature

Ausonne : *Les Epigrammes;* trad. de Charles Verrier, préface de Remy de Gourmont; Sansot. 2 50

Ad. van Bever : *Les Conteurs libertins du XVIIIe siècle;* 2e série; Sansot. 4 »

Pietro Fortini : *Les Nouvelles des Novices;* trad. littérale par E. Sansot-Orland; Sansot. 3 »

Oscar Grosjean : *Sainte-Beuve à Liège;* Fontemoing. » »

Gustave Kahn : *De Tartufe à Ces Messieurs;* Sansot. 1 »

G. de Narjal : *Menthe à l'eau ou la fiancée du Sleeping-car;* Sansot. 1 »

L. Sonolet : *Henry Houssaye;* Sansot. 1 »

Linguistique

Emile Faguet : *Simplification simple de l'orthographe;* Soc. française d'imprimerie. » 60

Poésie

A. M. Gossez : *Du Soleil sur la Porte;* « Mercure de France ». 3 50

Daniel Thaly : *La Clarté du Sud;* Soc. provinciale d'éd. 2 50

G. Vuillier : *Aspirations religieuses;* Lib. des Saints Pères. 3 50

Publications d'art

F. Gevaert : *Jordaens;* Laurens. 2 50

H. Lemonnier : *Gros;* Laurens. 2 50

Roman

Jean d'Aubrac : *Contes brefs:* Messein. 3 50

Albert Boissière : *Joies conjugales;* Fasquelle. 3 50

Paul Bourget : *Les Deux Sœurs;* Plon. 3 50

Pierre Louit : *Quarante Bêtes;* Petit. 3 50

Paul Mathiex : *Le Jardin des Plaisirs;* A. Michel. 3 50

L. Von Sacher Masoch : *Vénus impératrix*, I; Dorn. 5 »

Science

Maurice Boucher : *Essai sur l'hyperespace, le temps, la matière et l'énergie;* Alcan. 2 50

Dr V. Galippe : *L'Hérédité des stigmates de dégénérescence et les familles souveraines;* Masson. 15 »

Dr Paul Sollier : *Le Mécanisme des émotions;* Alcan. 5 »

Théâtre

A. Ferdinand Herold : *Les Hérétiques*, opéra en trois actes, qui sera représenté pour la première fois à Béziers sur le théâtre des Arènes, le 27 août 1905 ; « Mercure de France ». 1 »

Voyages

Henri Beland : *Zigzags en France;* Hachette. 3 50

L. Duplais : *Berck-sur-Mer;* Berck-Plage, Brulein. 2 »

Capitaine Fourneau : *Navigation sur le Niger entre Forcados et Tombouctou;* Lavauzelle. 1 »

P. J. Rée : *Nuremberg;* Laurens. 4 »

Divers

Comtesse de Tramar : *L'Évangile profane;* Victor-Havard. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos du *De Profundis*. — Oscar Wilde posthume : une réponse de M. Henry-D. Davray. — Une Rectification. — Une Exposition des Œuvres de Vincent van Gogh. — Le Sottisier universel.

A propos de « De Profundis ». — M. Henry. D. Davray nous adresse la lettre suivante :

Mon cher Vallette.

Personne n'ignore qu'Oscar Wilde avait écrit en prison un livre auquel il assignait certainement dans son œuvre totale une place unique, et les lettres publiées avec l'édition française ne laissent aucún doute à cet égard. Cependant, dans un but malaisément explicable, on a essayé de présenter *De Profundis* comme « un livre fait par M. Robert Ross avec des fragments de lettres ». Et on ajoute : « En Angleterre, M. Ross n'a pas cherché à tromper le public. Il a eu la conscience de ne pas donner ce recueil pour une œuvre d'Oscar Wilde ». Ces phrases n'ont pas le moindre bon sens et il faut une singulière ignorance des faits pour avoir osé les écrire. L'édition fançaise ne se distingue de l'édition anglaise que parce qu'elle donne en plus de cette dernière intégralement, ma notice et les quatre lettres écrites de la prison par Oscar Wilde à Robert Ross.

Au reste, j'ai reçu de M. Robert Ross la lettre suivante, que je vous demande la permission de citer en partie, pour couper court à ces fielleuses et inexactes insinuations :

« Dear Davray... I do not think it is necessary to pay attention to any attacks on any one, but it is as well to correct any errors. I shall be glad if you will take an early opportunity of informing those who are interested in the subject that *De Profundis* is written entirely by Oscar Wilde, but I have only been able to publish about a third of the manuscript. The *un*-published portions being of too private and intimate a nature. It is written on prison paper in the form of a letter to a friend, and was given to me by Wilde, the day of his release, to be published and edited by me at my own discretion. The only editing is that of omission, *nothing is altered.* Wilde was not allowed to send it to me as he intented (and mentions in his letters which you have so admirably translated). The title only is mine. I invented it after the book was accepted by Methuen when he pressed for a title, and I was trying to get a good one. The only things I ever gave Wilde were the titles of his books as he also mentions in one of his letters which I will publish some day... A good many people thougth *De Profundis* a bad title and then I have always written to claim it as mine as poor Wilde must not be criticised for other people's faults... ROBERT ROSS. »

Ceci, en français, revient à dire :

« Cher Davray... Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire attention aux attaques de qui que ce soit contre qui que ce soit, mais il vaut autant corriger les erreurs. Je serai heureux que vous saisissiez une prochaine occasion d'informer ceux qui

s'intéressent à la question que *De Profundis* est écrit entièrement par Oscar Wilde, mais qu'il ne m'a été possible que de publier un tiers environ du manuscrit. Les parties inédites étant d'une nature trop privée et trop intime. Il est écrit sur du papier de la prison, sous la forme de lettre à un ami et me fut donné par Wilde, le jour de sa libération, pour être publié et édité par moi à ma discrétion. Ma seule tâche d'éditeur fut d'omettre, *rien n'a été altéré*. Il ne fut pas permis à Wilde de me l'envoyer comme il se le proposait (et comme il le mentionne dans ses lettres...). Le titre seul est de moi. Je l'ai trouvé après que le livre eut été accepté par Methuen (l'éditeur anglais), quand il me pressait de lui donner un titre, et que j'essayais d'en imaginer un bon. Les seules choses que j'ai jamais données à Wilde furent les titres de ses livres comme il le mentionne aussi dans une de ses lettres que je publierai quelque jour... Beaucoup de personnes ont pensé que *De Profundis* est un *mauvais* titre et j'ai toujours écrit pour le réclamer comme mien, car le pauvre Wilde ne doit pas être critiqué pour les fautes des autres... ROBERT ROSS.

Pour copie conforme :

HENRY.-D. DAVRAY.

§

Oscar Wilde posthume : une Réponse de M. Henry-D. Davray.

Je n'avais pas, avant de feuilleter la traduction d'*Intentions*, l'avantage de connaître M. J. Joseph-Renaud. Depuis lors, on m'a assuré que ses talents sont aussi brillants que variés, qu'il est un grand sportsman et, à ses moments perdus, un grand écrivain. Si j'eusse été mieux averti, tous ces mérites m'auraient peut-être imposé le respect et je ne me serais pas risqué à encourir les représailles d'un aussi grand homme. Tant pis, mais comme après tout je ne me trouve pas plus troublé qu'auparavant de ces fougueuses animadversions, je me console.

Il me connaissait, lui, dit-il, pour ma « version si médiocre de la *Ballad of Reading Gaol* où nulle des beautés du poème ne demeure, ni la musique, ni le lyrisme, ni l'émotion ». Vous m'en voyez tout marri : mais encore que je professe sur cette question une opinion tout opposée, cela se conçoit, les téméraires affirmations de M. J. Joseph-Renaud pourraient contribuer à la création d'une légende fallacieuse ; aussi je veux bien, pour l' « élite restreinte » qui s'intéresse à l'auteur de *De Profundis*, publier les faits suivants : peu de temps après son retour de Berneval, en déjeunant avec un de nos amis anglais chez Foyot, Wilde que je connaissais de longue date eut l'idée d'une version française de la *Ballade*. On examina la question et j'insistai sur la difficulté que présente dans toutes les langues la traduction d'un poème. Rien ne fut décidé ce jour-là. Une semaine après, Wilde, tenant à son idée, m'écrivit pour me demander de me charger de ce travail que je pouvais, selon lui, « réussir mieux que personne ». J'hésitai encore, mais après plusieurs autres rencontres, je finis par accepter. Pendant une dizaine de jours, soit qu'il vînt chez moi, soit que je me rendisse chez lui, nous travaillâmes à cette version. Fort de sa brillante connaissance du français, l'auteur discutait chaque mot, chaque phrase, et j'avoue que ce fut, par instants, très embarrassant ; car Wilde s'obstinait sur des mots inexacts ou des tournures peu orthodoxes. Quand le texte fut définitivement établi, que la version eut été lue à plusieurs amis français et anglais qui voulurent bien l'approuver et en faire l'éloge, je proposai de la publier en donnant en regard le texte anglais, et c'est ce qui fut fait. De cette façon, pensais-je, les lecteurs connaissant plus ou moins bien l'anglais pouvaient en s'aidant de ma transcription goûter mieux le poème. En tous cas, si

cette transcription en prose ne donne pas la musique des vers anglais — et elle n'en a pas la ridicule prétention — elle en conserve tout le lyrisme et l'émotion, n'en déplaise à mon pétulant contradicteur.

Ainsi lancé dans la voie des erreurs, M. J. Joseph-Renaud est irrésistible. Pour « se renseigner mieux », dit-il, il parcourt « à la hâte » deux de mes traductions. Que n'était-il moins pressé pour parcourir toutes les autres ! Comme nous avons des loisirs, nous donnerons quelques explications qui fixeront une fois pour toutes certains points intéressants pour nombre de lecteurs de Wells qui, discrètement et avec courtoisie, m'avaient soumis déjà les mêmes remarques. Si, en cette saison de vacances, M. J. Joseph-Renaud est moins affairé, il pourra, par la même occasion, profiter de nos renseignements.

Les traductions françaises des ouvrages de Wells qu'a publiées le *Mercure de France* présentent toutes des différences parfois très grandes si on les compare au texte anglais. Ces modifications, suppressions et allongements, que le premier lecteur venu peut constater, incombent entièrement à l'auteur.

Je lus le premier ouvrage de Wells, *la Machine à explorer le Temps*, il y a plus de douze ans, pendant un de mes nombreux séjours à Londres. Peu de temps après, je fis la connaissance de l'auteur, et par la suite j'eus de fréquentes occasions de le rencontrer. Nos relations devinrent bientôt des plus cordiales et notre intime amitié, depuis lors, ne s'est jamais démentie. Par une correspondance continuelle, par des visites réciproques plusieurs fois par an, je reste au courant de ses travaux de même qu'il collabore, pour ainsi dire, par d'incessants avis et éclaircissements, à mes traductions. C'est ainsi qu'il m'a communiqué les textes remaniés sur lesquels j'ai travaillé. D'ailleurs, de l'avis des personnes qui les connaissent et qui sont compétentes pour en décider, les corrections de l'auteur améliorent grandement le texte et les œuvres.

L'un des exemplaires que nous possédons de l'*Ile du Docteur Moreau* (édition Heinemann) porte à l'encre rouge les très importantes corrections que l'auteur y fit de sa main. Dès que l'éditeur anglais renoncera à réimprimer ce roman sur des clichés et consentira à le recomposer, c'est un texte conforme à la traduction française que les Anglais pourront lire.

La Merveilleuse Visite a subi, elle aussi, des remaniements considérables. De même que dans l'ouvrage ci-dessus nommé, des chapitres ont été supprimés, ajoutés, raccourcis, allongés. Le traducteur, M. Louis Barron, avait d'abord établi sa version sur un texte non revu et c'est elle qui parut dans *Le Figaro*. Dans l'intervalle, l'auteur modifia son œuvre et il pria M. Barron de vouloir bien transporter ces corrections sur les épreuves du volume.

Les autres ouvrages de H.-G. Wells ont tous été revus et modifiés par lui avant que la traduction française n'en eût été faite ou pendant qu'elle était en cours. Dans *Anticipations*, ces changements ont une importance toute particulière, car il ne s'agit plus seulement de modifications de détail, d'incidents plus ou moins significatifs, mais d'idées, d'opinions, de jugements qui sont parfois en contradiction avec la rédaction primitive. C'est ici surtout que la hâte ne serait plus de mise ! Au cours de la laborieuse préparation de ce passionnant et difficile travail, nous échangeâmes, Koza-

kiewicz et moi, avec l'auteur, de quotidiennes lettres, au sujet de modifications désirables, tant sur les idées elles-mêmes que sur la manière de les exprimer.

C'est avec ce perpétuel souci de mettre autant que possible nos travaux à l'abri du reproche de négligence ou de légèreté et de donner au lecteur une version aussi exacte qu'elle peut l'être, que nous entreprenons nos traductions de Wells. Celles qui sont en ce moment sous presse ou en voie d'achèvement : *Quand le dormeur s'éveillera*, *L'Utopie moderne*, et d'autres, offriront les mêmes remaniements dont l'auteur assume toute la responsabilité.

Il était nécesssire de donner ici ces éclaircissements afin que les gens pressés n'aient plus à se méprendre. A l'époque actuelle où les multiples activités de la vie sont si exigeantes,on ne saurait incriminer la hâte d'un critique par accident ; c'est à peine si l'on ose recommander, en ces délicates matières, un peu plus de circonspection.

Cette hâte fâcheuse avait valu à M. J.-Joseph Renaud d'unanimes reproches pour des erreurs qu'il impute aux typos. « Une immense bienveillance n'était pas nécessaire », affirme-t-il, pour supposer que ce sont là des « coquilles ». Mais de quelle immensité faut-il que soit la bienveillance du critique s'il doit accepter comme des « coquilles » de typos l'épithète de « Watteau anglais » octroyée à Lancret, ou l'attribution à Shelley de l'*Endymion* de Keats? Et c'est un typo à la négligence singulièrement biscornue qui fait de *Literature and Dogma*, œuvre fameuse de Matthew Arnold publiée en 1873, l'ouvrage de Thomas Arnold, père du précédent, mais qui,par une incompréhensible inadvertance du typo, devient un « très ancien auteur philosophique et religieux ». *L'Athenæum*, nous assure M. J. Joseph Renaud, regrette ces erreurs, « mais elle leur assigne une origine purement typographique ». Nous les regrettons aussi, et nous regrettons en même temps de ne pas pouvoir faire preuve de la même indulgence ni de la même crédulité.

« Au moment du retirage d'*Intentions* », nous dit encore M. J. Joseph-Renaud « j'ai pu faire disparaître de la seconde édition presque toutes ces erreurs ». Nous nous sommes donc procuré un exemplaire de ce « retirage », et, avec le moins de hâte possible, nous avons procédé à une soigneuse vérification. En effet, quelques-unes des « coquilles » que nous avons signalées ont disparu, mais d'autres dont nous n'avions point parlé sont demeurées — à moins que ce ne soit encore des étourderies de typos. Il est vrai qu'un moment M. J. Joseph-Renaud se tire d'embarras en affirmant avec énergie : — « Je maintiens ma note! » Il le peut pour toutes, elles témoignent à coup sûr de sa perspicacité et de son érudition d'encyclopédie,sinon encyclopédique. En outre, elles sont rédigées en un exquis charabia, et seront d'un secours précieux aux habitants du Congo ou de la Bolivie.

Puisque M. J. Joseph-Renaud corrige si volontiers ses erreurs, nous mettrons le même empressement à les lui indiquer. Mais cette fois, nous en avons fini avec les notes, c'est à la traduction même que nous passons. Qu'on veuille bien, donc, nous excuser d'avoir, dans notre article, dite « suffisamment lisible » la version française d'*Intentions*. Nous ne tenions pas à ce qu'on nous reprochât une partialité, ou tout au moins une animosité de mauvais aloi, et, au reste, les pires choses sont lisibles : tout dépend

de la bonne volonté qu'on y met. Mais voilà qu'à notre grande surprise M. J. Joseph-Renaud s'empresse de triompher de ce jugement modéré à l'excès et que nous dictait une nécessaire réserve. Nous ne voudrions pas, à notre tour, avoir l'air de triompher de son imprudence et cependant nous ne voulons certes pas justifier son audacieuse affirmation que nous savons mal l'anglais, — il y a tant de gens qui se sont aperçus du contraire. Bref, nous le savons assez pour avoir cueilli « parmi bien d'autres » d'assez visibles « coquilles », que M. J. Joseph-Renaud appelle chez les autres « de fortes erreurs », de « gros contresens ». En voici quelques échantillons que M. J. Joseph-Renaud pourra faire disparaître dans un prochain retirage :

Page 22, le texte anglais dit : (Les poètes) sont universellement tenus comme des êtres sur lesquels *on ne peut absolument pas compter* (1).	Page 29, la traduction dit : (Les poètes) sont universellement connus comme des gens sur lesquels *on peut compter*.
Page 27 : les mains fines et la souple beauté de la (fée) *Viviane* dans le « Rêve de Merlin ». (Tableau de Burne Jones) (2).	Page 36 : les mains étroites et la souple beauté de *Vivien* dans le « Rêve de Merlin ».
Page 33 : Car qu'est la Nature ? La Nature n'est pas une *mère géante* qui nous a enfantés. Elle est notre création (3).	Page 45 : En effet, qu'est-ce que la Nature ? Ce n'est pas une *grand'mère* qui nous a enfantés ; elle est au contraire notre création.
Page 80 : Les nymphes couchées que Cellini *façonna* en bronze pour le palais du roi François (4).	Page 99 : Les nymphes étendues que Cellini *écrivit* en bronze pour le château du roi François.
Page 88 : et là, mollement étendus sur l'herbe, *au pied des hauts platanes* au feuillage murmurant... (5).	Page 111 : là, couchés sur l'herbe douce *au-dessus des immenses perspectives murmurantes de brise...*
Page 90 : Près de l'Ilyssus, il n'y avait pas *d'ennuyeuses revues d'art dans lesquelles de laborieux écrivains* bavardent de ce qu'ils ne comprennent pas (6).	Page 114 : Près de l'Ilyssus, il n'y avait pas *d'ennuyeux magasins où des commerçants* caquètent sur ce qu'il ne comprennent pas.
Page 195 : de contempler... le roi *avec les accoutrements qu'il portait de son vivant* (7).	Page 253 : nous contemplons... le roi *dans sa façon habituelle de vivre.*

Tout ce travail devient impatientant. Feuilletons le livre et cueillons au hasard : *bitter pill* traduit par *pillule un peu dure ; looped lace* par *dentelle à trous ; bright sandyx* par *sable roux ; the base and stem and ears* d'un vase par *la base, le tronc et les oreilles ; naked must-stained feet* par *pieds poussiéreux ; an Jachimo in powder and patches* par *un Jachimo en poudre et en percale ; woolvish gown* par *robe de laine* ; il y en a, parfois,

(1) The poets... are universally recognised as being absolutely unreliable.

(2) The thin hands and lithe beauty of the Vivien in « Merlin's Dream ».

(3) For what is Nature ? Nature is no great mother who has borne us. She is our creation.

(4) The couchant nymphs that Cellini wrought in bronze for the castle of king Francis.

(5) And, lying there on the soft grass, beneath the tall wind-whispering planes...

(6) By the Ilyssus, there were no tedious magazines about art in which the industrious prattle of what they do not understand.

(7) To contemplate... the king in his habit as he lived.

de ces « coquilles », deux et trois à la page (voir les pp. 100, 111, 114, 128, etc.).

Ces mésaventures sont fréquentes, s'excuse M. J. Joseph-Renaud et nous avions justement voulu faire preuve de bienveillance en réservant pour les notes nos premières objections. Nos scrupules cette fois seraient déplacés puisque l'impeccable traducteur a été victime des typos par qui « les corrections d'auteur ne sont pas toujours bien comprises ou bien observées ». Evidemment le lecteur « rétablit lui-même » et le critique ne s'y trompe pas — voilà un point sur lequel nous sommes d'accord — et il assigne à ces « inexactitudes », quels que soient leur nombre et leur énormité, « une origine purement typographique ».

Je n'aurai pas la cruauté d'insister. Après les précédentes démonstrations, il est évident que M. J. Joseph-Renaud est un traducteur impeccable, un annotateur avisé autant qu'érudit, et la lecture de « son volume » nous oblige à reconnaître que ses qualités d'écrivain sont à l'avenant. Et cependant, malgré ces talents et cette gloire, les attaques de M. J. Joseph-Renaud ont été tout à fait inoffensives : ses fusées ont fait long feu.

Je m'en tiens à ma science telle qu'elle est, préférant avoir moins de génie, mais parler et comprendre un peu mieux l'anglais, connaître moins vaguement la littérature et l'histoire d'outre-Manche et perfectionner ce que je puis posséder d'érudition. Marcel Schwob, qui m'honora jusqu'au bout de son amitié et qui me crut quelque savoir concernant les choses d'Angleterre, conseillait volontiers à ses amis d'être sûrs de ce qu'ils avaient à exprimer avant d'ouvrir la bouche ou de prendre la plume. C'est sur ce sage conseil que je me remets à mes traductions et à mes travaux critiques, songeant à leur mériter l'approbation de mes pairs et de mes maîtres.

HENRY-D. DAVRAY.

§

Une Rectification. — M. B. Kozakiewicz nous prie d'insérer la lettre qui suit :

Mon cher ami,

J'ai été péniblement surpris en lisant dans le dernier numéro du *Mercure* — la revue pourtant où les littératures étrangères sont le mieux représentées et le mieux connues — que les *Chevaliers teutoniques* étaient traduits DU RUSSE.

Non, M. Henryk Sienkiewicz n'est pas Russe, mais Polonais, et il n'écrit qu'en polonais. Polonais et Russes peuvent certainement s'entendre, mais *en restant chacun chez soi, parlant chacun sa langue*. Et quant aux Français, ils ont assez donné à la Russie pour ne pas encore l'enrichir au détriment de la Pologne.

Cordialement votre,

B. KOZAKIEWICZ.

§

Congrès pour la culture et l'extension de la langue française. — Ce congrès international aura lieu à l'exposition de Liège, du 10 au 14 septembre prochain. Il est représenté à Paris par un comité de propagande où nous relevons les noms de MM. Henri Albert, le comte Albert du Bois, Edouard Champion, Eugène Demolder, Maurice Donnay, Edouard Ducoté, Louis Dumur, André Gide, Fernand Gregh, Paul Leclercq, Stuart Merrill,

Adrien Mithouard, Charles Morice, Pierre Quillard, Louis Rouart (secrétaire), Robert de Souza, Alfred Vallette, Charles van Lerberghe.

Le congrès comprend quatre sections ;

I. Section littéraire ;

II. Section historique et philologique ;

III. Section pédagogique ;

IV. Section sociale et juridique.

Le programme de la Section littéraire comporte diverses questions sur les lettres françaises hors de France, la critique et la presse, l'art littéraire et l'enseignement, le lyrisme et le vers libre, l'art dramatique, le roman, la pureté de la langue, et les rapports de la littérature et des pouvoirs publics.

Le comité de la Section est ainsi composé : Président : Anatole France ; Vice-Présidents : Camille Lemonnier (Belgique) et Paul Seippel (Suisse) ; Secrétaire : Albert Mockel ; Membres : Paul Adam, Remy de Gourmont, Henri de Régnier, comtesse de Noailles, Gustave Kahn, Fréchette (Canada), Maurice Maeterlinck, Emile Verhaeren, Iwan Gilkin, Fernand Severin.

Les adhésions (10 francs) sont reçues chez M. Tilkin, trésorier, 5, rue Lambert Le Bègue, Liège. Pour ce qui concerne le congrès en général, s'adresser à M. Wilmotte, 22, rue Raikem, Liège, et pour la Section littéraire à M. Albert Mockel, 1, rue de Cointe, Liège.

§

Une Exposition des Œuvres de Vincent van Gogh a été ouverte le 15 juillet, à Amsterdam, au Stedelijk Museum. Elle est considérable : on y a rassemblé 244 tableaux et 200 dessins de toutes les périodes de la vie du peintre, et on y peut aisément suivre l'évolution et le développement de son art. Cette exposition sera fermée le premier septembre.

§

Le Sottisier universel. — Ce que les journaux bien informés se font transmettre par câble, fil spécial, sans fil, ballons, pigeons, etc. (Nous avons, bien entendu, conservé les coquilles avec le plus grand soin) :

GENÈVE. — Un orage terrible a fait baisser le thermomètre de 30 degrés.

NEW-YORK. — L'Etat du *Kansas* fait établir une raffinerie de pétrole pour lutter contre le *Standard bill Compagny.*

LONDRES. — Le projet Wilcoks pour l'irrigation des vallées du Tigre et de l'Euphrate, de Tekrit au golfe Persique, englobe un immense territoire de quarante mille mètres carrés ; il sera divisé en quinze sections.

BRUXELLES. —Des douaniers français ont pénétré sur le territoire belge, plainte a été adressée contre eux au gouvernement belge.

PARIS. — Le musée d'Ennery n'est pas encore ouvert ; il le sera récemment.

ROME. — On parle de la nomination au Sénat de M. Bononelli, évêque de Cremoux.

LONDRES. — On vient de découvrir des objets ayant appartenu à William Tenn, le fondateur de l'Etat de Tensylvanie : une lettre patente, une montre en or, un plan d'argent, etc.

LONDRES. — Un violent orage s'est déchaîné dimanche sur toute l'Angleterre. A Londres, la foule a mis le feu à l'infirmerie Fulham.

BERLIN. — Des scènes d'indiscipline ont eu lieu sur le *Frauenlob.* L'équipage,

ayant été privé de congés, se vengera en jetant à la mer les parties essentielles des canons.

ROME. — Le pape disait l'autre jour à un prélat : « C'est seulement par respect pour la mémoire de mes prédécesseurs que je me suis abstenu de déclarer carrément : « Le *non expedit* est aboli. »

PARIS. — L'an prochain, cela changera. Les vacances scolaires auront lieu du 12 au 14 juillet.

BRUXELLES. — Un coup de grisou s'est produit à Anderlues. On remonta tout d'abor les blessés ; ceux-ci, dès qu'ils furent arrivés au jour, se sauvèrent à toutes jambes, à travers champs.

FOGGIO. — Des voleurs ont dévalisé le palais épiscopal. Un coffre-fort avec 6.000 francs en titres a été trouvé vide.

PARIS. — Devant les cas d'insolation causés par la température caniculaire que nous subissons, le gouverneur de Paris a autorisé les soldats de la garnison à porter le pantalon blanc.

LONDRES. — Un lynchage à Londres : un vieillard, à la suite d'attentats à la pudeur dans le parc Victoria, a été assailli par la foule, sérieusement blessé au nez et au visage.

MADRID. — Le navire *Florida*, qui faisait partie de l'*Invincible Armada* et dont on vient de retrouver les restes, portait 56 canons et sept cent cinquante millions de francs... (soit environ trois milliards à la valeur actuelle de l'argent).

NEW-YORK. — Deux amateurs viennent de traverser à la nage les bas rapides du Niagara. Jamais personne ne s'était aventuré dans ces rapides, où le capitaine Webb avait perdu la vie.

LONDRES. — La Société de la Bénédictine de Fécamp ne peut faire protéger ses marques en Angleterre, parce que les Bénédictins ne forment pas une société autorisée en France.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

